RICARDO G. CURCI

# MÉDECINS ET CHIENS

Pour Alberto Ramponelli, mon professeur avant tout, et un

ami inconditionnel, car il sera toujours dans tous les livres.

Pour Esteban Curci, mon frère, parce que le lien nous unit

le plus indissoluble, l'enfance.

Pour Laura, ma femme, encore et comme toujours, pour

Donne-moi chaque jour les overdoses douces-amères du véritable amour.

« Chacun est son enfant et son cadavre. »

César Fernández Moreno

# LES CHAMPS ANGLAISES

## 1

Ibáñez a garé le Falcon à côté de la Mercedes du Dr Farías, mais cette fois il n'a pas ressenti son envie chronique envers le ministre de la Santé. Il s'était levé à cinq heures du matin pour pratiquer une autopsie que n'importe lequel de ses collègues aurait pu pratiquer. Mais le ministre l'avait appelé exclusivement à lui.

-Ils ont déplacé le corps de Londres. "Je t'expliquerai demain", lui avait-il dit au téléphone la veille.

Et me voilà maintenant, sur le parking derrière le bâtiment de la morgue, devant le mur qui cachait le crématorium, sous un ciel froid et nuageux d'août. Il laissa ses mains toujours sur le volant et, en quelques secondes, elles furent engourdies. J'avais oublié les gants et j'avais oublié d'allumer le chauffage de la voiture. Il avait même la fenêtre ouverte et il ne

s'en rendait presque pas compte. Parce que son attention était concentrée sur ce mur, et il l'observait comme s'il le voyait pour la première fois. Non pas comme s'il voyait un mur de briques et de ciment, mais une vitre derrière laquelle le feu du crématorium menaçait de faire éclater la vitre et les flammes l'emportaient ainsi que tout ce qui lui tenait à cœur.

-Mais demain, on me donne les résultats de mon fils, tu sais qu'il est hospitalisé depuis dix jours...- avait répondu Ibáñez.

-Laissez quelqu'un d'autre s'occuper de la famille, docteur...

Mateo Ibáñez s'est senti humilié. Une telle réponse aurait provoqué chez lui une réaction très différente si d'autres préoccupations ne l'avaient pas tenu distrait et distant. Mais il n'allait pas expliquer à Farias ce qu'il savait déjà, même si le ministre prétendait une confiance que personne ne lui avait donnée, que la mère de Blas était morte depuis que l'enfant avait deux ans. Désormais, Blas avait plus que jamais besoin de lui, bien plus sans doute que de ce mort derrière le mur. Il pensait à son fils de huit ans, allongé dans un lit à la clinique, attendant le résultat du laboratoire. Il se souvenait des poches sous les yeux, des cheveux fins et ébouriffés, et entre les draps du corps mou et des côtes marquées, des veines formant une carte de sentiers sinueux, de vallées et de montagnes.

Mais le voilà, présent au bon moment pour faire son travail. Un corps l'attendait avec son odeur habituelle, sa peau violette et cet immense calme qui l'apaisait tant en contemplant les morts. Thérapie plus efficace que la psychanalyse, avait-on dit à maintes reprises.

Il ferma la voiture et regarda avec mépris le châssis brillant de la Mercedes. Il est entré par la porte arrière du bâtiment et a été accueilli par l'odeur ammoniacale des salles d'opération, l'odeur d'eau de Javel que les gens de ménage laissaient dans les couloirs, et plus loin, vers la sortie de l'autre rue, l'odeur du café. dans la confiserie.

-Bonjour, Dr Ibáñez. Comment va votre fils ? -demanda la secrétaire.

-Pas de nouvelles pour l'instant, merci.

Il a continué à marcher jusqu'au vestiaire. Le gérant le salua et lui donna l'ambon. Personne n'était encore arrivé.

-Où sont-ils tous?

"Je ne pense pas que quelqu'un vienne à part vous et votre infirmière, docteur", répondit l'autre.

Farias s'en prenait à lui, cela ne faisait aucun doute, mais il ne se souvenait de rien en attente avec le ministre. Il savourait la colère tandis qu'il attachait difficilement les bretelles de son pantalon sur un ventre qui avait grossi plus que prévu au cours des cinq dernières années, et attachait le ruban de son chapeau et sa jugulaire sur sa tête aux cheveux roux et à sa

barbe. Ses grandes mains couvertes de taches de rousseur, avec des doigts de poils épais dans le dos, gênaient ces nouveaux uniformes que quelqu'un du ministère avait décidé de changer sans consulter ceux qui allaient les porter et qui s'avéraient toujours trop petit pour lui. Il claqua l'armoire métallique et sortit par la porte qui menait à la salle d'opération.

L'infirmière était déjà changée et l'accueillit avec un sourire qu'il devina derrière le masque. Soledad était une belle femme, célibataire comme on disait, mais elle n'en parlait jamais.

-Ils nous ont réveillés Prano aujourd'hui, docteur. Même le soleil n'est pas sorti du tout.

-Convient au goût des morts. Ce n'est pas vrai?

Soledad ne lui a pas répondu, habituée à son cynisme, à ce mélange de tristesse et d'amour du métier, peut-être aussi de haine et de résignation avec lequel ses mains agissaient sur les corps. Ibáñez s'est lavé les mains et est retourné à la salle d'opération, se laissant enfiler sa chemise de nuit et ses gants. Il sentit l'odeur de Soledad lorsqu'elle s'approcha à quelques centimètres de son visage. Elle ne portait pas de parfum, mais c'était une odeur de femme d'une trentaine d'années, sous la lumière des lampes, qui éclairait les pointes des cheveux bruns émergeant des bords de la casquette. Puis il regarda le corps sur la table, nu et les bras le long du corps, les paumes vers le haut, les pieds légèrement inclinés vers l'extérieur, la bouche ouverte, les paupières fermées et la couleur jaunâtre de la peau. Il y avait des taches de saleté incrustée, surtout sur les cheveux noirs un peu longs. Un homme d'environ trente-cinq ans, pas plus âgé que lui, mince et de taille moyenne. Puis il demanda :

- Qu'avons-nous aujourd'hui, Soledad ?

Mais avant d'attendre une réponse ou même de l'écouter, lorsqu'il s'approcha du corps, il vit qu'il y avait des brins d'herbe entre les dents.

## 2

Comme chaque matin, je me disputais avec Cintia avant de partir travailler, même si je ne me souviens plus si la raison était différente de chaque jour. J'ai vérifié la boîte aux lettres et, à côté des reçus de service, j'ai trouvé une lettre avec un timbre-poste anglais. Il me semblait étrange que quelqu'un, outre le cabinet d'avocats qui s'occupe des questions de succession, m'écrive de là-bas. Quand je suis rentré chez moi, je l'ai laissé à côté du téléphone. Je pensais que Cintia était déjà couchée, mais quand j'ai fini de manger et que j'étais sur le point d'ouvrir la lettre, elle est venue

m'interrompre, protestant contre tout ce qui s'était passé pendant la journée, l'insupportable routine qui l'exacerbait, ne sachant pas que l'hébétude de sa voix m'exaspérait aussi de plus en plus. Elle était en peignoir et échevelée. Il ne restait plus rien en elle de ce qu'elle avait jamais vu. coutume.

Il a menacé de me quitter. Au début, je ne savais pas quoi répondre. Il l'avait dit plusieurs fois auparavant, alors je l'ai ignoré. Mais elle est toujours capable de faire le contraire de ce que les autres attendent.

Le lendemain, nous nous sommes encore disputés et je pense que je l'ai frappée. Je ne sais pas, j'étais tellement en colère contre elle et aussi contre moi, que je ne me souviens plus si j'ai levé la main avant ou après avoir dit ceci ou cela, ou si c'est elle ou moi qui avons parlé juste avant le coup. Je me souviens que ma paume était rouge pendant quelques minutes après. Cette nuit-là, nous n'avons plus parlé. Nous dormions dans le même lit, et comme toujours je me demandais quel nom donner à cette attitude froide comme la glace de se coucher en se détestant. Parce que même la glace peut causer de la douleur et que ce lit était déjà aussi insensible qu'une pierre, nous étions deux invalides sur un lit sacrificiel.

## 3

Soledad a commencé à lire le rapport de police et à traduire les détails techniques qui n'aimaient pas Mateo.

-Ils l'ont trouvé dans un champ à la périphérie de Londres. Selon les calculs des experts, il a été exposé à l'air libre pendant cinq jours.

-Quand est-ce que j'arrive?

-Hier soir, et le voyage a dû durer au moins douze heures, plus des retards dans la science alimentaire.

-Et à cela il faut ajouter au moins deux jours de procédures à Londres.

-Il est dit ici qu'il leur en a fallu quatre pour identifier les empreintes digitales.

-Mais tu veux que je croie que ce corps existe depuis plus de dix jours et qu'il le reste toujours ? Oui, ça n'a presque pas d'odeur.

Ibáñez s'est déplacé de l'autre côté de la table de dissection. Le cadavre gisait placide et hermétique à son agitation. Il essaya de masquer le sentiment, grandissant comme un vertige, que son fils était trop semblable dans cette position, et se dit que ce n'était pas la similitude d'être couché

qui les rendait semblables, mais les circonstances, et non la cause de la maladie ou de la maladie. la mort, mais quelque chose qui les concernait indirectement, liés par une logique qu'il n'avait pas encore trouvée. Il savait que la logique manque parfois de bon sens, austère et inébranlable en route vers la vérification de quelque chose qui peut être le néant ou l'univers du zéro.

"Commençons", dit-il, tandis que Soledad prenait un enregistreur et appuyait sur le bouton d'alimentation. Le point rouge a clignoté et les bobines de la cassette ont tourné. Elle enfila les gants et lui tendit le scalpel.

- Peau grattée sur la tête et le cou. Élasticité préservée. Hématomes rétro-auriculaires. Saleté dans les coins de la bouche. Thorax sternal déprimé, pectum excavatum congénital. Voyons le dos.

Soledad déplaça sur le côté la poignée qui soulevait la civière. Ibáñez a tourné le corps sur le côté et l'a attaché. La peau présentait des signes du temps qui passait. ridicule Il était mouillé et s'enlevait facilement.

-Processus de décomposition courant dû au contact avec la terre et la boue. Il a dû mourir sur le dos et rester ainsi cinq jours sur le terrain. Il y a des larves sous la peau.

Il a fait une coupure sous l'omoplate gauche. Du sang coagulé avec de minuscules parasites blancs a commencé à sortir. Il a prélevé un échantillon pour le laboratoire. Il continua à couper plus profondément, mais les muscles étaient si mous qu'ils échappaient au bord. Il posa le scalpel et palpa avec ses doigts. Des fragments de muscles se sont effondrés dans ses mains.

-Je ne comprends pas, il semblerait que de ce côté le cadavre était effectivement plus vieux que ce que nous avions calculé, il semble avoir plus de trente jours de décomposition.

Soledad le regardait comme s'il plaisantait, parfois elle ne savait pas si le médecin était sérieux ou simplement ironique. Mais cette fois, elle se contenta de l'écouter et de lui donner les instruments qu'il demandait.

-Tu sais qu'aujourd'hui on me donne les résultats de Blas ?

-Oui docteur. Par délicatesse, je n'ai pas voulu demander mais... pourquoi n'a-t-il pas demandé un jour de congé ?

-Parce que le ministre m'en veut, et cette fois il a trouvé l'occasion de me baiser. Si Blas doit subir une greffe, je l'emmènerai aux États-Unis, sans hésitation, et j'ai besoin d'argent et de ressources. Farias est pour moi un passage sûr en ce moment.

# 4

Cynthia m'a quitté. Hier soir, je l'ai vue faire ses valises, ranger ses affaires rapidement et scrupuleusement, comme si elle préparait un voyage pour sa vie. Je l'ai vue quitter la maison sans un autre mot ni même un regard. Je restais debout dans la cuisine, regardant la tasse de café qu'elle avait bu dix minutes auparavant, toujours avec la marque de ses lèvres. J'ai regardé le téléphone, pensant que je devrais peut-être appeler quelqu'un, comme si l'appareil était la seule chose fixe dans cette maison qui tournait comme une toupie, puis j'ai revu la lettre. Je l'ai ouvert pour la première fois depuis son arrivée il y a presque une semaine. Mais je n'ai pas pu le lire car il est écrit en anglais. De plus, mon esprit était en dehors de mon corps, peut-être en train de me promener dans la maison et de remarquer l'absence de Cintia.

Je me suis réveillé tard et je ne suis pas allé travailler. J'ai essayé de la localiser sans succès. J'ai seulement réussi à faire savoir à nos connaissances ce qui s'était passé auparavant. J'ai revu l'enveloppe laissée à côté du téléphone, mais je ne me suis tourné vers la lettre qu'après le déjeuner. Je ne sais pas pourquoi je m'obstinais à tourner les pages à la recherche d'un mot qui me paraisse compréhensible. Je n'ai jamais vraiment eu envie d'apprendre l'anglais et j'ai toujours su que ma vie n'était pas celle qui emmenait ses propriétaires loin de leur lieu de naissance. Parce que je crois que ma vie fait de moi ce qu'elle veut. Je ne suis qu'un homme et ma vie est ma femme.

J'ai pensé que je devrais apporter la lettre à mes avocats. Il ne semblait y avoir aucun lien entre cela et l’héritage, mais peut-être pourraient-ils le traduire. J'ai appelé le bureau et ils m'ont dit qu'ils étaient à Londres. Ils m'ont proposé de l'aide, j'ai répondu que ça n'en valait pas la peine, j'attendrais leur retour.

Le lendemain, je devais aller travailler. J'ai pris la lettre pour que le patron la traduise. À la fin de mon quart de travail, j'ai frappé à sa porte et je suis entré dans le bureau. Je n'ai jamais eu de problèmes avec lui - même s'il semblait parfois vaniteux - alors j'ai osé lui demander cette faveur avec une certaine confiance. Il prit la lettre et commença à la lire sous la lampe du bureau. Il était en manches de chemise et avec sa cravate lâche. Ses lunettes cachaient un regard dirigé vers moi de temps en temps, et je crus y voir des signes de ressentiment. Puis il m'a regardé ouvertement. Je n'avais pas tort, il y avait une certaine méfiance dans ses yeux. Il m'a dit qu'on m'avait proposé un travail là-bas en Europe, puis il a souri en disant des phrases vaines et m'a tapoté dans le dos avec ses mains moites.

Je suis rentré chez moi en pensant à la lettre tout le long du trajet. Je sentais l'enveloppe pliée dans ma poche, et j'imaginais les figures des mots anglais dessinés sur le trottoir, sur le trottoir et sur les murs des maisons.

5

Ils ont retourné le corps à nouveau. Ibáñez a plongé le scalpel dans la poitrine, sous la fourche du sternum. Il a prolongé la coupe. Le sang coula d'abord abondamment, tombant sur le sol et sur les bottes en caoutchouc. Ibáñez avait l'air confus. Le sang n’avait pas coagulé dans cette zone. Il demanda des compresses et de la gaze pour sécher la flaque d'eau qui se formait sur la table.

-Je pense que je n'ai pas eu tort de venir, je ne me pardonnerais pas d'avoir raté ça, pour peu qu'on trouve une explication.

Il a continué à parler au greffier, décrivant la consistance et l'état de la peau de l'abdomen. Il a demandé un costotome et a commencé à couper le côté gauche. Le bruit des os semblait sourd, il enfonça les compresses et les retira à nouveau. Le cœur était violet et presque noir, avec des signes de nécrose. Avec sa main droite, il l'écarta et commença à couper les artères avec les ciseaux. L'aorte était presque vide, avec des parois de caillots sombres. Il a donné l'orgue à Soledad et elle l'a mis dans un sac noir qu'elle allait ensuite étiqueter. L’intérieur de la poitrine était déjà sec et les poumons ressemblaient à des éponges en caoutchouc usées après de nombreuses années d’utilisation. Il a appuyé un peu les ouvrit et deux jets de sang noir sortirent du nez.

Soledad fut surprise, elle savait qu'Ibáñez avait recommencé à jouer.

-Ne recommencez pas, docteur.

-C'est juste un truc que j'ai appris à l'université, mais ça n'aurait pas dû fonctionner sur un corps aussi vieux.

Parfois, il aimait plaisanter avec les morts, sentir que ses mains pouvaient manipuler les cadavres parce qu'ils étaient encore vivants. C'était peut-être se vanter d'une sotte fierté d'enfant sage et naïf qui provoque des sourires au lieu de la haine. La même chose que les rires lors d’une opération contre le cancer ou les blagues grossières lors d’une amputation. Il était difficile de résister à la tentation de paraître vivant face à la mort. Comme une affirmation, un besoin impératif teinté en réalité d’une peur amère.

Et Blas à la clinique, allongé comme un mort qui respire. Son petit rein, presque inutile, fonctionnait à moitié, reposant dans son lit de sang et de membranes tandis que le corps qui le contenait dépérissait et se déshydratait comme une éponge au soleil. Les viscères du mort qu'il ouvrait auraient pu être ceux de son fils, mais il savait que les choses n'étaient pas

si simples. Pourtant, il n'avait pas pu éviter ce petit jeu, cette punition infiniment enfantine envers un corps qui ne servait à rien pour sauver la vie de Blas.

## 6

Cela fait une semaine qu'elle est partie. J'ai pu localiser Cintia chez sa mère, après de nombreuses tentatives infructueuses pour faire reconnaître à ma belle-mère qu'elle était là. Je lui ai finalement parlé. Mais je n'ai pas été assez convaincant en lui demandant de revenir. Une partie de moi le savait en lui parlant, en voyant son expression d'ennui terrible, comme lorsque nous faisions l'amour et qu'elle me regardait comme si j'étais un fardeau ou un sac sur son corps. Rien de ce qu'il pouvait dire ne parviendrait à la convaincre. Elle a seulement mentionné la question du divorce et a demandé si mon avocat serait le même que celui qui s'occupait de la question des champs. J'ai pensé un instant que peut-être cet héritage inattendu pourrait l'attirer, comme si une petite fortune probable, encore imprécise, pouvait la faire changer d'avis. Mais le désespoir nous rend complices d'idées mesquines et attire sur les autres nos propres défauts et iniquités.

Cette conversation avec Cintia m'a plus troublé que son abandon. Peut-être parce que sa voix était irréelle pour moi et que j'avais une idée exacte de ce que c'était que d'être sans elle.

J'ai continué à travailler sans mentionner la lettre. J'ai arrêté de me raser tous les matins et c'est devenu une habitude d'aller manger au restaurant. Parfois je me couchais sans avoir dîné et sans faim.

Le 1er mai, je me suis réveillé très tard. J'ai commencé à parcourir les papiers d'héritage après le déjeuner. Cette fois, comme la première, je me demandais d'où pouvaient bien venir ces types dont je n'avais jamais entendu parler. Les avocats ont déclaré qu'ils étaient jumeaux, qu'ils avaient plus de quatre-vingts ans lorsqu'ils sont décédés chez eux, paisiblement et chacun dans leur lit, car ils étaient célibataires. Ils s'étaient couchés après avoir travaillé aux champs et reçu la visite de leurs voisins avant la tombée de la nuit. Ils ont bu leur dernière tasse de thé avec le poison qu'ils utilisaient pour tuer les parasites de leur jardin. Deux jours plus tard, ils ont découvert deux puits creusés à côté de la maison. Peut-être avaient-ils travaillé à creuser et à salir la terre comme s'il y avait là un message, ou à essayer d'écouter un appel profond qu'ils ne pouvaient ignorer.

Je n'ai pas besoin de demander à ma mère ou à mon père, mais je me souviens que quand j'étais enfant, ils me racontaient des histoires sur l'Europe. Il me semble même me souvenir des images évoquées par ces mots, des tables de gâteaux et de friandises lors de goûters entre vieilles dames et jeunes femmes à marier dans leurs jardins d'hiver, regardant à travers les fenêtres aux portes moustiquaires les victimes flétries du froid automnal gallois. Des spectateurs regardent un facteur livrer de maison en maison les colis qu'ils ont eux-mêmes envoyés. Ils n'avaient pas besoin de voir pour savoir ce qui se passait derrière les murs lorsque la porte se fermait et que le facteur s'éloignait, tout comme je savais ce qui m'arrivait ici et maintenant, à des milliers de kilomètres et dans le temps.

Je crois que je me suis endormi, mais quand je me suis réveillé, j'avais encore dans mes oreilles le bourdonnement que les murmures et les voix de ces femmes s'étaient transformés en mentions de faits et de noms de famille. Le nom de famille Martins, légèrement évoqué, m'a confirmé que parfois les souvenirs ont plus de vie que la réalité, car ils échappent à la volonté de celui qui veut les rapporter. Ils reviennent par accident, sans pitié.

J'ai levé les yeux et je me suis frotté les yeux. À côté du téléphone, j'ai retrouvé la lettre et cette fois je m'y suis accroché. J'ai commencé par observer l'enveloppe, la retournant comme s'il s'agissait d'un spécimen de laboratoire. Puis je me suis souvenu que Cintia avait étudié l'anglais, et même si elle ne pratiquait pas l'anglais depuis longtemps, peut-être pourrait-elle clarifier certains doutes que je n'osais pas poser à mon patron. et. Je suis arrivé à l'appartement et elle m'a accueilli avec moins de mécontentement que ce à quoi je m'attendais. Heureusement, sa mère n'était pas là. Quand je lui ai donné la lettre, il a commencé à la lire. Ce faisant, je lui ai demandé des détails sur le poste qui m'était proposé, mais quelques secondes plus tard, elle a froissé le papier et l'a mis dans ma poche, tremblante de rage. Je n'ai pas compris jusqu'à ce qu'il me parle de la femme qui avait écrit la lettre et des détails obscènes qu'elle y décrivait. Je n'ai pas eu le temps de dire autre chose parce qu'il m'a renvoyé du département.

Je me suis promené dans le quartier avant de rentrer chez moi. Quand je me couchais, je défaisais l'enveloppe et je me demandais encore et encore ce qui était incompréhensible. Mais j’étais trop fatigué pour penser à ce qu’il y avait de vraiment étrange dans tout cela.

Ibáñez a repris le scalpel dans sa main droite et a ouvert l'abdomen. Il commanda des séparateurs et explora la cavité. Dix centimètres de tissu adipeux séparaient la peau des muscles. Il s'ouvrit à nouveau plus profondément, mais cette fois peu de sang en sortit.

"État normal des tissus périphériques", précise-t-il dans le rapport. "Légères hémorragies au niveau de l'incision et du muscle avec nécrose initiale".

Mais alors qu'il enfonçait sa main un peu plus profondément, il toucha quelque chose qu'il ne pouvait pas voir. Il a élargi la coupe et séparé davantage les bords. Puis il vit qu'il avait senti des viscères aussi durs que de la pierre, même si ce n'était pas exactement la sensation.

-Estomac durci, avec parois externes tendues, couleur noir vin, avec veines affaissées. Cardia dilaté, pylore obstrué. Donne-moi les ciseaux, Soledad.

Il a disséqué l'œsophage et l'a coupé à la moitié de sa longueur. Il explora ensuite vers l'intestin, et retrouva la même consistance sur presque toute sa longueur.

-Je vais couper.

Soledad lui tendit les gros ciseaux, puis le scalpel lorsqu'il rencontra une plus grande résistance. Il leva la main gauche, le ventre plein. Il laissa les viscères sur la table et commença à les ouvrir d'un côté. Les bords du mur se distendaient, révélant une masse de boue ayant exactement la forme d'un estomac.

-Mais ce n'est pas la terre, docteur ?

-Oui, de la terre ordinaire.

Il plongea une pince dans la pâte et celle-ci se brisa comme une marmite ancienne. Les morceaux d'argile commencèrent à se dissoudre dans le sérum avec lequel Soledad nettoyait la surface de la table. Ibáñez a fouillé à nouveau le corps. Il a coupé et retiré le reste de l'intestin. Plus d'un mètre de viscères commençaient à s'enrouler sur la table, et de la boue coulait de chaque coupure, se dissolvant et se répandant dans l'espace qu'avait occupé le sang, enveloppant la silhouette du cadavre jusqu'à ce qu'il sèche à nouveau. Comme si la nature de l'homme était conforme aux enseignements de la Bible : l'homme fait de la poussière pour retourner à la poussière. Et l'eau comme instrument ou moyen de transition. De la terre nourrie par la pluie naît la vie, et cet homme était comme une plante qui avait vécu jusqu'à se faner. Mais Ibáñez a écarté ces pensées absurdes. Il se sentait agité et visiblement inquiet. Ses mains ne tremblaient pas comme on pourrait s'y attendre de la part d'une personne moins expérimentée, mais ses yeux exprimaient ce que sa bouche cachait derrière le masque.

Son front commença à transpirer sous la lumière intense de la salle d'opération. Il revint au corps comme à une source d'émerveillement, retrouvant presque l'anatomie qu'il croyait connaître par cœur. Se souvenant de ses années en tant qu'étudiant en dissecteur dans les chambres de la morgue de la faculté de médecine. Penser, avec la musique de Beethoven en mémoire de ses oreilles, au plaisir d'ouvrir les membranes élastiques des artères et les beaux chemins des tendons. Tandis qu'un quatuor à cordes jouait dans sa tête, une odeur de formaldéhyde accompagnait la découverte du corps ouvert comme un livre unique sans répétition, un livre qu'il pourrait rouvrir le lendemain, et le surlendemain. Unique mais reproductible, comme mourir et renaître.

Il a retiré le foie. Il lui a retiré les reins et la rate. Ce n'étaient pas des organes creux, mais lorsqu'il les ouvrit, il vit qu'ils avaient été vidés comme s'ils étaient la pulpe d'un fruit, et remplis à nouveau de terre.

-Regardons le cœur.

Soledad l'apporta de la table où elle l'avait laissé. Ibáñez l'a coupé et a trouvé la même chose, de la saleté et des caillots dans chaque cavité.

"J'ai peur, docteur", dit-elle.

Il la regarda dans les yeux pour la première fois ce matin-là. Des larmes menaçaient de couler sur le bord du masque. C'est une femme belle, pensait Mateo Ibáñez, une femme sensible après tout.

-Ne t'inquiète pas. Ce n’est rien d’autre qu’une affaire de trafic d’organes. Ensuite, je vais vous expliquer.

Mais il doutait de ses propres paroles. Ce n'était pas de la peur, ni même de l'étrangeté, mais la sensation de vide sur une route goudronnée qui s'arrête brusquement au milieu d'une plaine et devient boue, terre instable après trois jours de pluie. Quelque chose comme hésiter à soumettre la voiture à de tels extrêmes, se demander si les roues vont caler, s'il devra sortir et enfoncer ses mocassins pour pousser, ou s'il devra appeler une dépanneuse depuis un téléphone portable. existant à la campagne. Peut-être même passer toute la nuit dans le noir, dans le froid et la boue, à écouter la radio et avec les lumières allumées jusqu'à ce que la batterie soit à plat elle aussi. C'était l'inquiétude, agaçante et irritante, de n'être sûr de rien d'autre que des éventuelles erreurs de la nuit.

Hier soir, je pensais aux versions très opposées à l’origine de la lettre. J'ai pris mon petit-déjeuner et je suis allé au bureau avec la même inquiétude. J'ai essayé d'éviter de rencontrer mon patron. Cela ne servait à rien de parler à mes avocats maintenant, je ne les avais jamais rencontrés en personne et j'avais honte de leur poser des questions sur quelque chose qui s'avérait être une très mauvaise blague. À la maison, j’ai commencé à travailler sur ce que j’avais imaginé toute la journée. J'ai cherché mes vieux livres de lycée. Avec un dictionnaire que j'avais pris à la bibliothèque, je les ai posés sur le bureau. J'ai décidé que traduire un texte aussi court ne devait pas être si difficile. Je travaillais presque toute la nuit, mais j'étais fatigué et somnolent. Les lettres ont commencé à s'estomper sur un fond brun foncé, et quand j'ai levé les yeux, j'ai vu des points verts sur les murs, parfois des lignes comme des brins d'herbe.

Le lendemain, je suis allé au bureau. Aucun souvenir inquiétant ne me distrayait et j'étais moins séparé que d'habitude de mes compagnons. Je savais que la lettre m'attendait à la maison et que j'allais y travailler dans l'après-midi. Mais la nuit, j'ai commencé à me sentir mal. J'ai eu des nausées, puis une sensation de vide dans mon estomac qui n'était satisfaite par rien de ce que je trouvais dans le réfrigérateur et le garde-manger. Puis j’ai réalisé que cela venait de l’incertitude que le texte de la lettre provoquait en moi. J'ai finalement réussi à le traduire, mais je n'en comprenais pas le sens à l'époque. Tout était silencieux autour de moi, comme si la maison était un désert vide de sable et de vent, même de soleil, et c'est pourquoi il était impossible de poser des questions ni même d'y penser.

Deux jours plus tard, il avait réussi à obtenir un texte d'une certaine cohérence. C'est vrai que j'ai été surpris par son contenu, mais surtout qu'il contrastait tellement avec les autres versions. Bref, là, ils m'ont dit avoir été choisis parmi une centaine de noms pour recevoir une opportunité unique et irremplaçable, que je ne pouvais pas manquer. Apparemment, c'est un groupe social, pseudo-religieux à mon avis, qui m'offre une nouvelle vision de ma vie. Rien n'est concret dans son discours. Ils font d’abord une brève référence à leur histoire, en nommant les épidémies et les guerres en Europe et leur rôle de sauveurs d’âmes.

On ne me parle jamais d’argent, et je m’en méfie aussi. Mais ce qui m'a le plus attiré, c'est sa description de la campagne anglaise. J'imaginais les vastes prairies, toujours couvertes d'un vert aussi indéfini que beau. Un vert homogène, interrompu par l'ombre des nuages qui défilent comme des îles lentes, semblables à des navires à la dérive, ombrageant la mer verte et cachant le soleil pendant des instants. Et dans ces espaces d'ombre, je pouvais voir les coques de ces navires, propres d'algues car elles n'étaient pas faites de bois, mais de vapeur concentrée dans des cumulus, dans des ballons à atmosphère fermée. Presque comme des âmes tournoyant dans les airs après leur détachement. Les bases des nuages avaient des visages qui regardaient les champs dont elles protégeaient la verdure du soleil de

midi, et j'étais là, les regardant, la tête penchée en arrière et une main sur le front.

Ils prétendent qu’un endroit comme celui-ci pourrait me sauver la vie de la tristesse quotidienne. On dit qu'il suffit de l'imaginer.

## 9

-Trépanons, Soledad.

Elle alla chercher la boîte avec la perforatrice et la lui tendit. Ibáñez a fait deux trous dans les pariétaux. Il a ensuite scié le crâne selon une circonférence exacte et a ouvert une fenêtre dans les os. Le cerveau était intact, du moins à sa surface. Il y inséra la main droite, détachant les méninges. Lorsqu'il l'a retiré, il y avait de la saleté sur ses gants. Il regarda Soledad mais ne dit rien. Il a continué à travailler et a facilement retiré le cerveau. Il ne restait qu'un fragment, peut-être un tiers de sa masse normale, le reste du crâne étant occupé par de la terre.

"C'est horrible..." dit-elle.

-N'ayez pas peur. Ils volent des cellules corticales pour les patients neurologiques. Nous n'avons pas encore la technologie ici, mais ils peuvent le faire à l'extérieur et nous sommes fournisseurs de matières premières.

Ibáñez n'en a pas parlé, mais il a imaginé un autre corps fragmenté en dizaines de morceaux répartis dans autant de laboratoires et de cliniques capables de payer à travers le monde. Encore un corps trop familier, et il rejetait l'idée comme on rejette le tranchant d'un couteau froid sur la peau.

-Mais les cicatrices...-dit-il, surpris.-Il n'y a pas de cicatrices.

Il fallait que je les trouve. Il a dû raser tout le cuir chevelu pour rechercher les plus petits trous qui pourraient le guider dans la manière dont le cerveau avait été retiré. Ce n'est que derrière les oreilles qu'il a découvert une cicatrice qui n'était pas récente, mais qui constituait la voie d'accès la plus probable.

-On dirait un cicatrice d'enfance, docteur.

-Je sais, même si on peut le cacher avec des scalpels laser. Il n'y en a pas non plus dans le corps, mais ils ont dû prélever les organes par voie postérieure et nous avons déjà vu que c'est la zone la plus décomposée.

Pourquoi ont-ils mis de la terre, se demanda-t-il. Peut-être pour détourner l'attention des experts en assurances, mais les trafiquants

d'organes n'abandonnent pas les corps, ils les font simplement disparaître. Et cette fois, ils avaient imité le procédé des sectes dont les rites comportaient des constatations comme celles-ci : des corps mutilés presque sans cicatrices.

Ibáñez a fait de longues coupures aux jambes et aux bras. Des tendons avaient également été volés et les os présentaient des perforations qui atteignaient la moelle. Oui, c'était ce que je pensais depuis le début ; Mais pourquoi, se demandait-il, lui était-il si difficile d'accepter ses propres arguments, comme si l'observation simple et évidente de Soledad était plus vraie que toute sa sagesse accumulée au cours d'années d'étude et d'expérience. Comme si les corps étaient des mystères qu'il n'avait pas encore compris. Des masses de tissus muets qui ne parlaient que quand cela leur convenait, comme des enfants capricieux dont l'esprit ne pénétrerait jamais complètement. Pas avec des clous, des mèches ou des marteaux. Le mutisme des cadavres est un silence plus atroce que le silence du ciel ou la stridence monotone de la mer. Cela ressemble au vide du néant, où même le vide ne peut pas être appelé ainsi parce que le néant manque encore de vide.

Mettre les mains dans ce corps, c'était pour lui, pour la première fois dans sa profession, toucher deux mondes fusionnés, deux réalités qui voyagent parallèlement et qui se rencontrent en de fréquentes occasions mais refusées aux autres. Occasions où un cadavre, sur une table de dissection, est pénétré non pas par des instruments métalliques, mais par des mains qui préservent la mémoire vitale du mouvement. Et ces mains étaient celles de Mateo Ibáñez, dont l'esprit voyageait dans la troisième réalité de ce moment, le regard fixé sur le corps mourant de son fils sur des draps tachés de sécrétions.

## dix

La lettre n'a pas d'adieu, donc je l'ai considérée comme un événement isolé, une tentative d'attirer mon attention, qui abandonnerait si je ne répondais pas. Les jours suivants, je ne pensais que très peu à tout cela. Mon esprit ne retint pas Cintia longtemps non plus, et je ne l'appelai qu'une seule fois sans parvenir à la faire parler. Après avoir traduit la lettre, j’ai eu un besoin urgent de penser à ces domaines anglais. Je ne les avais vus que dans des films, et c'est pourquoi une image toujours la même et répétée apparaissait dans ma mémoire. Mais chaque fois que je voyais la lettre sur mon bureau, j'éprouvais le besoin de la relire, et mon imagination semblait alors s'élargir. J'ai commencé à voir des forêts lointaines au-delà des terres, puis d'autres immédiatement à ma vue dans ce paysage sans perspective

exacte. L'extension de mes champs n'a jamais diminué, elle a grandi chaque après-midi que je consacrais à la contempler.

J'ai commencé à rêver de cet endroit, non seulement en l'imaginant pendant le jour, mais il est également entré dans mes rêves nocturnes, et je ne sais plus si ce que j'ai vu, si chaque détail et chaque mètre de ma terre j'ai reconnu pendant mon sommeil ou éveillé. Je suis seulement sûr que cela devient irréversiblement net et clair au fil des jours. D'autant plus que je peux visualiser mon propre corps dans ces champs, debout au milieu de nulle part ou allongé sur l'herbe et regardant le ciel.

Chaque matin, il m'est plus difficile de me lever et je le fais avec les minutes exactes pour arriver au bureau. Il y a des jours où je ne supporte pas l'idée de m'enfermer dans un bureau avec une seule fenêtre sur la circulation urbaine. A l'étage au-dessus de nous se trouvent les bureaux d'une entreprise de collecte de déchets. Parfois, je rencontre un des employés dans l'ascenseur et nous parlons de son frère, un patient encéphalique à qui il rend visite le week-end à la maison de retraite. C'est un gars triste et délabré, et je suis sur le point de devenir comme lui. C'est pourquoi je regarde le miroir de l'ascenseur et au lieu de me voir, je vois la lettre, et derrière elle le miroir s'illumine d'espaces verts.

Je ne sais pas si Cintia ou ma vie avec elle me manque. Je déteste mon travail maintenant autant que depuis que j'ai commencé. Je sais que je ne suis pas un vieil homme, mais je suis presque à la moitié de ma vie et je pense que j'ai tout mal appris. Le monde que je suis capable de percevoir semble plein de défauts, et parfois j'ai l'impression que ma vision le déforme. Je dois aussi admettre que je suis étrange, quelque chose comme un être qui se sent plus proche d'une pensée que d'une réalité.

J'ai décidé d'envoyer une réponse à l'Angleterre. J'ai soigneusement copié l'adresse sur une enveloppe et j'ai écrit la lettre en espagnol. J'ai écrit en pensant à la campagne anglaise. Je crois que j'ai senti sa lumière vive sur ma tête, et dans mes jambes la sensation de les avoir étalées sur l'herbe.

J'ai commencé à passer la journée loin de chez moi. J'ai demandé un congé au bureau. Je n'ai plus reparlé à Cintia non plus. J'ai reçu plusieurs appels de mon avocat, auxquels je n'ai pas répondu.

Deux sont passés semaines. Je suis retourné au travail. En fait, cela ne me dérange plus d'être au bureau. Au début, je sortais parce que le plein air m'aidait à imaginer la campagne. Mais ensuite j'ai remarqué qu'il y avait trop de stimuli qui finissaient par me distraire. Depuis des jours, je peux penser à mes terres dans cet environnement routinier et mécanique, avec les mêmes voix que je ne remarque plus parce qu'elles sont si familières et servent de chemin rembourré à mon imagination.

Ce n'est pas moi, il me semble. Je ne distingue plus mon ancien nom de ce corps que je traîne sur les champs verts. Je continue de marcher avec

l'herbe sur les talons et le soleil sur le dos, même lorsque je suis seul à la maison. D’une certaine manière, j’apprécie tout cela, mais une autre partie de mon esprit est prise par le délire. C'est pourquoi j'ai appris à ne pas résister. D'une manière inédite, être là est la seule chose qui me permet de continuer ici, à me promener dans ma ville.

Aujourd'hui, j'ai reçu la réponse à ma lettre. C'est une petite boîte que j'ai laissée sur la table, et je suis allée au bureau. Je n'ai pas oublié de passer à la bibliothèque. À mon retour, je l'ai ouvert et j'ai préparé les livres.

Ils m'invitent dans leur pays. Ils ont été satisfaits de mon attitude volontaire et sensible. La précarité de mon système de traduction rend ses propos ambigus, ou peut-être étaient-ils ambigus à l'origine, je n'ai aucun moyen de le vérifier. Même lorsque je comprends leur signification, l’objectif qu’ils poursuivent continue de m’échapper. L’écriture cette fois est plus verbeuse et je me rends compte qu’elle doit provenir d’une femme. Les tournures grammaticales sont typiques d’une femme plus âgée, mais exprimées au pluriel. Ils m'invitent à venir sur leurs terres et je sais que très bientôt je posséderai une poignée d'hectares hérités. Mais la terre n’est pas héritée, disent leurs paroles, comme s’ils lisaient mes pensées pendant que je lis. On est toujours propriétaire de la terre. Nous venons au monde entourés d’elle et enveloppés dans la substance qui le nourrit : l’eau. Nous sommes de la boue et la boue retournera dans notre corps, et l'âme s'en dégagera comme un nuage de vapeur chaude et suffocante. Nous devons entrer dans la boue pour qu'elle entre en nous. L'homme et la terre, comme mari et femme.

Je pense à la description détaillée qu'ils donnent de leurs domaines, qui est nouvelle pour moi malgré tous mes efforts pour que rien ne manque. Ensuite, j’ai pu sentir l’arôme de la terre noire sur le papier. J'ai regardé dans la boîte dans laquelle la lettre était arrivée et j'ai trouvé un petit sac en nylon. Je l'ai ouvert et plusieurs mottes sèches sont tombées. C’était l’arôme qui manquait à la peinture imaginée. Un parfum qui donne une cohérence et une histoire aux objets que j'ai soigneusement placés dans mon paysage.

Mais surtout, j’ai abandonné l’idée de moi-même, quel que soit le nom de ma conscience. Je suis dans mon champ, plein de vert et de lumière, et je me sens aveugle. Allongé sur l'herbe et soupirant. Je lis à haute voix la phrase qui termine la lettre, celle qui dit que je mourrai dans les champs d'Angleterre.

-Laissons ça comme ça, je ne vais pas suturer. Il doit être midi passé. Envoyez les échantillons au laboratoire.

Soledad hocha la tête et Ibáñez quitta la salle d'opération. Les portes se refermèrent derrière lui et il entra dans le vestiaire. Il se frotta les yeux fatigués. Peut-être qu'il aurait besoin de lunettes à partir d'aujourd'hui, se dit-il. Devant lui se trouvait le ministre Farias, assis sur l'un des bancs devant les placards. L'assistant venait de sortir par l'autre porte.

-Bonjour, Ibáñez.

Mateo grogna presque sans lever les yeux du sol. Il était irrité et confus, mais il ne poursuivit pas la dispute qu'il avait prévue plus tôt dans la matinée. Elle commença à enlever sa chemise de nuit et son ambo. Il attrapa une serviette sur les étagères au-dessus des armoires. Tandis qu'il essuyait la sueur, il entendit Farias demander :

-Qu'en penses-tu?

Ibáñez ne put alors contenir sa colère.

-Écoute-moi, ce n'était pas urgent, ça aurait pu attendre demain ou faire par quelqu'un d'autre.

Farias regarda autour de lui avec insistance comme pour vérifier que personne d'autre n'était entré dans le vestiaire.

-L'ex-femme de ce type est la sœur d'un colonel de l'armée. Elle a demandé une autopsie lorsqu'ils l'ont retrouvé en Angleterre. Il a disparu du pays il y a un mois sans passeport, et ils recherchent des enregistrements de vols et ils les retrouveront.

Mais Ibáñez pensait à autre chose. Comment ce type aurait-il pu quitter le pays sans passeport, ou même emmener le corps à l'étranger, sans quelqu'un qu'il connaissait dans la police, peut-être son propre beau-frère. Puis il eut honte d'avoir été si naïf. Trop attaché aux livres, il n'avait pas voulu lever les yeux.

-Maintenant, dis-moi ce que tu vas écrire dans ton rapport.

Mateo a sauvé sa sérénité professionnelle du fond où il avait sombré lors de sa rencontre avec Farias.

- Cela ressemble à une autre affaire de trafic d'organes, extrêmement professionnel cette fois, presque artisanal en raison du travail qu'ils ont demandé. Ils ont simulé les rites de certaines sectes qui remplissent les corps de terre pour déloger l'âme.

"Magnifique", dit Farias avec un sourire on ne peut plus large ni plus satisfait.

À Voyant l'expression interrogative d'Ibáñez, il commenta :

-Maintenant, mon ami, nous accomplissons notre devoir en établissant que le pauvre homme a été une autre victime des éléments étrangers. Votre rapport sera officiellement enregistré et je l’approuverai.

Puis il posa une main sur l'épaule nue d'Ibáñez.

-Je sais pour ton fils, mais j'en ai aussi eu un qui n'a pas vécu plus de quinze jours. Et ici, vous me voyez, toujours vivant et sain d'esprit.

Oui, pensa Ibáñez. C'est du ressentiment.

"Ce que nous faisons, mon ami, nos enfants souffrent", a déclaré le ministre.

-Mais qu'ai-je fait de mal pour que mon fils soit malade ?

Farias ne répondit pas tandis qu'il regardait Ibáñez pointer sa poitrine avec sa main droite, comme pour dire moi et ma faute. Mateo sentait dans sa bouche le vrai goût de faire partie d'un système. Il avait posé une brique supplémentaire dans le mur de la façade, prima facto de toute forme de gouvernement, et ses propres mains avaient agi même pour le plaisir professionnel. Il n’avait donc même pas la possibilité de se repentir.

Il finit de se changer et partit en laissant la porte ouverte. Il ne se retourna pas vers Farias. Il regarda l'horloge : une heure et demie de l'après-midi. Les résultats de Blas auraient déjà dû être prêts. Il a mis la clé dans la portière de la voiture et, tout à coup, il a entendu la voix de Soledad depuis l'entrée de la morgue. Il laissa le soleil de l'après-midi ajuster ses yeux au reflet sur le mur, où sa silhouette ressemblait à un mannequin de cire, belle et morte.

Je ne voulais pas écouter. Il ne voulait pas sentir le temps passer si vite que même ses propres pensées, avec tout leur fardeau de pitié sur le dos, ne puissent l'atteindre. Mais ses yeux contemplaient désormais clairement ceux de Soledad, qui l'accueillaient avec leur éclat chaque matin. Il ne pouvait alors confondre le message qu'il y lisait, tout comme il avait lu la mort irréprochable et sereine de cet homme dans le lieu précis et lointain désigné pour sa fin. Il avait senti cette odeur dans la terre du cadavre, cette odeur qui n'était pas une odeur, mais un appel.

-La clinique a appelé, docteur.

Le visage de Soledad ne laissait aucun doute.

1

Ibáñez ôta ses lunettes aux fines montures argentées, rondes et un peu petites pour son large visage rose, avec une barbe grisonnante qui était autrefois rouge. Il frotta d'abord la base de son nez, droit, moyen, puis ses oreilles, là où les branches de ses lunettes étaient trop serrées, mais c'étaient les seules lunettes qu'il pouvait porter toute la journée sans qu'elles ne tombent lorsqu'il appuyait sa tête sur le bureau. ou la table de la morgue.

Il a allumé une cigarette. La flamme de l'allumette illuminait les moustaches légèrement teintes en jaune avec du tabac, et ombrageait son visage des formes confuses des doigts. Ses amis le virent cligner des yeux, mais il était inévitable que l'éclat de ses yeux soit révélé par la lumière de la flamme. Même le point rouge de la cigarette dansant devant leur visage n'a pas réussi à les distraire de cette amertume qu'Ibáñez exprimait involontairement.

"Parce que c'est ton anniversaire, nous allons te laisser fumer tes Benson," dit Walter en faisant un clin d'œil aux autres.

Ils l'ont accusé d'avoir fumé cette marque depuis qu'il était jeune. Des cigarettes pour femmes, comme on l'appelait. Mais il ne s'est pas fâché et a ri avec eux. Cette fois, cependant, c'était un prétexte pour briser le silence qui s'était formé après le dîner où les quatre hommes, presque âgés et aux habitudes modérées, n'avaient rien fait d'autre que manger et boire très peu.

Le lustre de la salle à manger d'Ibáñez n'avait que deux ampoules qui fonctionnaient, et de la rue provenaient les néons vacillants des commerces de l'autre côté de la rue. La fenêtre donnait sur l'avenue La Plata, au deuxième étage, et la pluie de ce vendredi hivernal faisait des gribouillages presque obscènes sur la vitre.

Mateo s'est approché de la fenêtre, qu'il n'avait cessé de regarder depuis qu'ils avaient commencé à prendre le café. Il soupira profondément et son souffle formait un halo opaque sur la vitre. Il a dessiné quelque chose avec l'index de sa main gauche, avec lequel il tenait la cigarette. Son ami Alberto lui toucha le dos et murmura quelque chose qu'Ibáñez interpréta comme une offre de cognac, ou peut-être d'apéritif.

-Je n'ai pas envie de boire quoi que ce soit, merci.

"Honnêtement, mec, c'est l'anniversaire le plus triste que j'ai jamais vu", a déclaré Ruiz. -Nous aurions dû embaucher des filles.

Les autres souriaient mais ne disaient rien. Ils savaient que ce n'était qu'une blague. Peut-être se souvenaient-ils encore des fêtes au collège, des longues nuits sous les tubes fluorescents des salles de classe et des salles de la morgue transformées en cénacles de plaisirs privés partagés avec des amis proches, jamais moins qu'intimes. Parce qu'eux seuls pouvaient comprendre que quelqu'un porterait un toast à la vie pendant que les cadavres attendaient dans les piscines de formaldéhyde, écoutant avec des oreilles sourdes le son parfait d'une voix de femme appelant, exigeant le sens de la vie de ces hommes qui portaient des livres au lieu de têtes de livres. sur leurs épaules. Jusqu'à ce que ce ne soit plus nécessaire ces fêtes ont cessé et les numéros des agences d'escorte ont été perdus à jamais.

Or, Ibáñez avait cinquante-sept ans, et les autres n'étaient pas très loin de cet âge. Walter Márquez, l'architecte, le Dr Bernardo Ruiz et Alberto Cisneros, l'anesthésiste. Il ne restait que trois amis, et ils suffisaient pour entendre et voir la tristesse sur son visage. Cette marque qui refait surface de temps en temps sur le visage rond et toujours impeccable d'Ibáñez. Et ce n'était pas parce qu'il n'avait jamais souffert, mais parce que cette fois, la belle messagère aux yeux transparents, celle qu'on appelle mélancolie, et qui n'est guère différente de sa sœur, l'angoisse, le regardait du bas de cette fenêtre, et il s'imaginait même la voir marcher sur le trottoir devant l'immeuble, sous la pluie et ne se souciant pas de la circulation légère à une heure du matin.

-Veux-tu que je t'accompagne pour rendre visite à Blas ?

Mateo regarda Ruiz pendant un moment. Il se frotta les paupières et replaça ses lunettes. Il tourna le dos à la fenêtre et toussa, non à cause du tabac mais en signe de offense. Il s'assit sur le canapé en velours côtelé qui avait appartenu à ses parents. Il y régnait en vieux médecin sage, une image qu'il aimait projeter, même s'il savait qu'elle était loin de la réalité. La fumée remplit presque la pièce et il éteignit sa cigarette dans le cendrier sur l'accoudoir. Il abaissa le même couvercle recouvert de tissu du canapé, cachant plusieurs allumettes et cigarettes à moitié finies. Il avait l'habitude de les laisser à mi-chemin, comme s'il en avait assez d'une saveur qu'il trouvait autrefois agréable.

-Tu dois y aller un jour, même s'il ne te reconnaît pas.

-Je sais, mais je ne veux pas le voir comme ça. Je ne suis pas prêt.

Walter se leva de la chaise à côté de la table, jonchée d'assiettes et de couverts, de serviettes froissées et de verres qui brillaient sourdement sous le lustre.

-Tu es un idiot, si tu me permets de le dire. C'est votre fils, après tout, et vous avez fait des choses plus difficiles pour lui.

Mateo leva les yeux et dit :

-Si tu n'as pas d'enfants, tu ne comprends pas.

Walter s'éloigna et se rassit. Cette fois, c'est lui qui a créé un Jokey Club qu'il n'a proposé à personne d'autre. Alberto rota, laissa le verre de cognac sur la table et gratta sa barbe noire et épaisse malgré les années.

"Tu es un fils de pute", fut la seule chose qu'il dit, sans regarder personne en particulier, seulement le plafond et cette araignée qui se battait avec la nuit pour qu'ils ne se perdent pas dans l'ombre du ciel. leur propre corps. Parce que lui, Mateo Ibáñez, savait que les corps sont inférieurs à l'eau qui coule d'un robinet. L'eau coule à travers des tuyaux et retourne à la rivière puis à la mer, mais les corps deviennent des ombres, et le vent se charge d'emporter les restes, comme ces vents d'hiver qui se font entendre la nuit, dans la sécurité de nos lit , protégé par des couvertures à côté d'un poêle. Mais le matin, quelque chose a changé dans le paysage du monde, il n'y a plus quelque chose qui était là hier, et on ressent un vide aussi aigu que le contact de doigts gelés avec du métal par un matin glacial.

Ce que je pensais sûr avait disparu de manière irréversible. Son fils Blas s'est perdu au seuil de la folie, dans un hôpital pour malades mentaux. Et il savait qu'on ne revient jamais de ces endroits-là ; Bien que le corps revienne, l'esprit est différent, et il est si facile de confondre l'esprit avec l'âme, comme le faisaient les anciens médecins, que la différence entre l'être et l'être devient plus qu'un abîme, une distance comparable seulement à la vie éternelle. . Des parallèles qui ne se réaliseront jamais, même s'ils se regardent avec étrangeté et désespoir, comme on observe une partie du corps coupée à jamais. Mateo Ibañez savait tout cela, tout comme il était certain que les corps ne persistent que pendant un certain temps dans le formaldéhyde, transformés non plus en cadavres, mais en préparations anatomiques pour vivre de brèves vies éternelles, des modèles miniatures de ce que Dieu a toujours promis à des coûts trop élevés.

Ils étaient tous les quatre en manches de chemise. Seul l'architecte gardait sa cravate sur sa chemise bleu foncé, sa barbe bien taillée car il s'était rasé avant de se rendre à l'appartement d'Ibáñez. Ruiz avait les manches retroussées jusqu'aux coudes, la chemise ouverte jusqu'au milieu de la poitrine ; Il était mince et avait les cheveux bruns, des yeux bruns dans un visage rond aussi petit que sa taille. Alberto avait deux grosses taches de sueur sous les aisselles de sa chemise blanche, provenant d'un pantalon sale de cendre et de taches de vin. Ibáñez venait tout juste d'enlever sa cravate et d'ouvrir les trois premiers boutons de la chemise en soie que Blas lui avait offerte pour son dernier anniversaire. Mais il n'y pensa qu'à ce moment-là, puis il tomba sur le canapé et mit sa tête dans

ses mains, tandis qu'une mouche planait au-dessus des restes de nourriture sur la table.

-Je ne suis pas allé dans ces hôpitaux depuis de nombreuses années. Ils me rappellent une femme que j'ai connue quand j'étais très jeune. C'était l'un des C'est les premiers cas que j'ai eu, et il m'est difficile, je ne supporte vraiment pas, de relier Blas avec le souvenir que j'ai d'elle. Je pensais qu'elle était enterrée pour toujours, et chaque fois que je passe par ces endroits, j'ai l'impression de voir l'entrée d'un cimetière.

"De quelle affaire s'agissait-il ?", a demandé Walter.

-J'avais vingt-cinq ans, je ne vous avais même pas encore rencontré. On m'a appelé un jour de la morgue pour faire une autopsie sur un garçon de quinze ans. J'étais stagiaire, je n'avais fait que deux autopsies au cours des six derniers mois. Ils m'ont dit que c'était une routine, car les circonstances de la mort étaient évidentes : il avait été poignardé deux fois à la poitrine.

Ibáñez se pencha en arrière et prit une profonde inspiration. Ses larmes, si c'était bien cela, avaient disparu. Il ralluma une cigarette et jeta le paquet sur la table. Il n'avait plus l'air triste, mais en colère. Ses yeux bleus brillaient comme deux lacs dans la tapisserie rose de son visage.

Il a dit qu'il avait pensé, à ce moment-là, alors qu'il prenait le bus pour se rendre à la morgue, qu'il devait s'agir d'une bagarre de rue. Mais quand il a vu le reportage, il a été choqué. C'était un garçon normal de la classe moyenne, et c'était sa mère qui l'avait tué avec un couteau de cuisine, après avoir également poignardé son père.

-Un grand couteau, pour couper le rôti. Je me suis rendu à la table de dissection et je l'y ai vu nu, maigre comme n'importe quel adolescent de sa carrure, avec deux longs trous transversaux dans la poitrine, l'un en dessous de l'autre, distants de cinq centimètres au maximum. Les bords étaient inégaux, avec des éclats du sternum dépassant de la peau. Le couteau était entré entre les côtes, d'où la position transversale. Mon Dieu, ai-je pensé à ce moment-là, car alors je n'avais aucune expérience et je n'imaginais pas ce que je verrais plus tard, cette empreinte caractéristique de l'homme, cette marque invisible qui nous rend capables d'absolument tout.

"Trop pessimiste à mon goût, Mateo, nous en avons déjà discuté plusieurs fois", a déclaré Walter. -Je crois en un seul absolu, Dieu, tout le reste est relatif.

-Je fais des correspondances avec ce que j'observe, rien de plus.

-Votre science se vante de ne pas voir dans la nébulosité, mais elle a un œil obstrué par le scepticisme.

-De la même manière que vous êtes sceptique quant à l’acceptation de ce qui vous met mal à l’aise. S’il y a quelqu’un dans ce monde qui tue son fils ou ses parents, vous et moi en sommes capables aussi. Je n'abandonne pas cette possibilité, et j'essaie de ne pas l'oublier lorsque je donne un coup de pied sur une table par colère au lieu de prendre une arme à feu.

"Mais je n'arrêtais pas de le répéter", a déclaré Ruiz, "je pense avoir lu une fois l'affaire."

-J'ai fait l'autopsie, et c'était comme je vous l'ai dit. L'arme est entrée entre les espaces intercostaux directement jusqu'au cœur. Il y eut deux coups francs, et du premier le garçon fut mort. Le reste n’était que de la paperasse de routine. J'ai apposé ma signature et mon sceau sur le rapport et nous sommes allés déjeuner avec deux collègues plus âgés que moi.

Mais cet après-midi-là, raconte Ibáñez, en se levant et en faisant le tour de la table, il est retourné à la morgue parce qu'il y avait une infirmière qui lui plaisait et il avait décidé de l'inviter à sortir avec elle. Il lui a parlé un moment, l'a invitée à prendre le thé à cinq heures et demie chez Harrod's, mais elle a dû aller travailler dans un hôpital psychiatrique.

-J'ai décidé de l'accompagner. J'avais terminé mon travail de la journée et j'avais prévu de passer la nuit avec elle.

"Tu étais plus sexy que d'habitude", dit Ruiz avec un sourire si doux qu'il excluait toute obscénité.

Les autres rirent, mais se turent en voyant que Mateo avait une expression d'angoisse mêlée de colère.

"J'étais vierge à cette époque", a déclaré Ibáñez, sans regarder ses amis dans les yeux. "J'étais peut-être un jeune homme un peu timide, trop timide aussi, mais maintenant que j'y pense, à partir de ce moment-là, je connaissais déjà ce sexe. est aussi éphémère que les instants qu'il nous faut pour le faire. Et la déception est plus grande que le plaisir lorsque les restes de pitié et de douleur que nous soupçonnons chez nous ne sont pas dans les yeux de l'autre.

Lorsqu'ils sont arrivés à l'hôpital, des journalistes de La Nación attendaient à la porte. Ils y avaient emmené la mère du garçon pour faire les examens demandés par le parquet. Nous sommes passés entre eux et l'infirmière, dont il ne se souvenait plus du nom, lui a saisi le bras et l'a guidé jusqu'au deuxième étage. Elle le présenta à ses collègues et lui dit de l'attendre dans la salle à manger, qu'elle lui ferait savoir quand son quart de travail serait terminé. Ibáñez regarda l'heure sur sa montre-bracelet : il était trois heures de l'après-midi. Il marcha dans le couloir, jetant accidentellement un coup d'œil dans les pièces. Les portes étaient ouvertes parce qu'ils faisaient le ménage. Les malades le regardaient depuis leur lit, avec des yeux vitreux qui ressortaient dans la lumière terne et languissante de la sieste. Les fenêtres étaient grandes, mais avec des barreaux et des

rideaux épais, vieux et humides. Des éclats de peinture écaillée pendaient au plafond, avec de grandes taches autour des lampes. Une ou deux femmes l'ont accueilli et l'ont appelé médecin, bien qu'il n'ait ni blouse ni quoi que ce soit pour l'identifier. mais j'ai vu A ses côtés, sur le mur de gauche, une pancarte avec les horaires de visite. Cela ne commençait qu'à cinq heures, donc le seul homme en costume qui marchait dans les couloirs devait être un médecin, pensaient-ils.

-Cette idée me trottait dans la tête, je suppose. Comme ces lames d'automne qui se prennent dans vos cheveux et dont vous ne vous en rendez pas compte jusqu'à ce que quelqu'un nous le dise. Mais lorsque j'ai atteint le bout du couloir, j'ai vu deux policières debout près d'une porte. À ce moment-là, deux médecins et un homme en costume, peut-être un avocat, sont sortis. Il suffisait de les entendre parler un peu pour savoir que la femme qui avait tué son fils était là. Je me tenais près des escaliers, faisant semblant de chercher quelque chose dans mes poches, et jetais un coup d'œil du coin de l'œil vers la pièce ouverte. Elle était là, assise sur le lit, les stores à moitié fermés et les mains sur les genoux. Ses jambes étaient croisées et il me semblait qu'elle jouait avec ses doigts, ou peut-être qu'elle les tapotait sur sa jupe. Elle ne semblait ni anxieuse ni triste, elle ne pleurait pas et ne faisait pas de scènes. J'ai réussi à voir peu d'autre avant que la porte ne se ferme. Alors, quand les autres ont quitté l'étage pour prendre l'ascenseur, je me suis tourné vers l'un des gardes et lui ai dit : « Désolé d'être en retard, je suis le Dr Ibáñez, coroner. »

Ils le regardèrent presque sans expression et ouvrirent aussitôt la porte. Ibáñez vit la femme qui l'observait alors qu'il entrait, peut-être un peu surpris pendant une seconde. Il entrouvrit les lèvres pour dire quelque chose, mais abandonna.

Il s'est présenté sans lui tendre la main ni s'approcher à moins de cinq mètres d'elle. Maintenant qu'il était là, il se demandait pour la première fois pourquoi il avait agi de manière si impulsive. S'il était découvert, il serait embarrassé, ils le découvriraient au travail et il mériterait peut-être même deux lignes dans une chronique du journal du matin. Mais il ne s'est pas arrêté pour méditer là-dessus, il n'a pas eu le temps. On dira plus tard que la peur et la curiosité l'ont conduit dans cette pièce, agissant ensemble et en coordination, car il n'est pas vrai que l'une empêche l'autre, mais plutôt que la curiosité est la charnière de la peur, l'écart entre la porte et le cadre. pour voir la vérité Plus tard, il apprendrait aussi que quelque chose d'autre l'avait entraîné à cet endroit, comme des mains épaisses nées du couloir et qui ressemblaient de loin à celles de la femme. Cependant, lorsque nous éprouvons un regret naissant et inévitable, lorsque nous aimerions pleurer comme des enfants attendant que quelqu'un vienne nous secourir et nous dise que tout est arrivé, il est déjà trop tard.

-Je l'ai regardée dans les yeux, et j'ai pensé que je ne pouvais plus reculer comme quand j'étais enfant et je me suis enfuie quand quelque chose m'embarrassait trop pour y faire face. Elle se leva et se dirigea vers la

fenêtre. C'était une petite pièce, avec un lit et deux chaises. Le blanc des draps était la seule chose qui contrastait avec ses vêtements noirs. Elle portait un chemisier en lin et une jupe en soie. Lorsqu'il leva les bras pour écarter les rideaux, sa silhouette se dessina devant la fenêtre. Le chemisier collait à ses seins et à ses mamelons, la jupe montrait ses genoux et marquait la forme de ses fesses. Il devait avoir plus de quarante ans, pensais-je à ce moment-là, plus tard il me dirait qu'il venait d'avoir quarante ans cette année-là. Elle était mature et toujours belle. Ses hanches étaient un peu larges, mais juste assez pour montrer que le temps lui avait non seulement donné de l'expérience, mais aussi de la beauté. Ses cheveux, noirs et légèrement ondulés aux extrémités qui touchaient ses épaules. Il le portait ample et il trembla alors qu'il se retournait à nouveau.

Asseyez-vous, docteur, lui avait-elle dit. Il a amené une des chaises et elle a amené l'autre et l'a placée devant elle. Elle s'assit doucement, presque sensuellement, croisant les jambes. Ibáñez a regardé la cuisse qui dépassait et elle l'a surpris à ce moment-là. Il regarda par la fenêtre et toussa. Il ressemblait à un jeune homme inexpérimenté se présentant pour la première fois à une prostituée. Mais elle l’ignora subtilement et demanda la raison de sa visite. Son ton n’était pas affecté et il ne semblait pas faire semblant. Il n’avait pas non plus ce regard absent des schizophrènes ou des psychopathes qui, malgré leur logique rigoureuse, ont tendance à un moment donné à se trahir.

"Je m'appelle Mateo Ibáñez, madame, et je viens de faire l'autopsie de votre fils."

Elle déplaça ses yeux dans un arc de cercle qui englobait le plafond et les murs, pinça les lèvres et soupira, comme quelqu'un qui s'apprête à répéter une énième fois le même argument.

"J'ai déjà dit à tout le monde qu'il n'était pas mon fils."

-Il n'y avait pas la moindre trace de tristesse, il n'y avait aucune cassure dans sa voix ni dans ses yeux, je pense même qu'ils brillaient, peut-être excités par la situation dans laquelle elle se trouvait. Il ne m'a jamais nié le meurtre, seulement les identités, que tout le monde, y compris moi jusqu'à ce moment-là, croyait connaître sans erreur.

## 2

La première fois qu’ils se sont rencontrés a été une occasion déroutante pour eux deux. Ana rentrait chez elle en taxi après le travail. Il était neuf heures du soir et elle se sentait fatiguée. . Le printemps touchait à sa fin et

le coucher du soleil avait été reporté à huit heures passées. Alors que la voiture quittait derrière elle le centre-ville composé de grands immeubles, il pouvait reconnaître dans le ciel les couleurs du crépuscule qu'il avait toujours tant aimées. Le vent doux qui passait par la fenêtre lui donnait des frissons.

Miguel devait déjà être revenu de la maison de son père, pensa-t-il. Puis, entre deux clignements des yeux, il aperçut cette silhouette sur le siège voisin. Quand il regarda à nouveau, il n'y avait plus rien. Elle se sentit étourdie pendant quelques secondes, mais elle était sûre que la fatigue dans ses yeux était à l'origine de cette image temporaire. Il l'oublia en regardant défiler les maisons, de plus en plus sombres. À leur arrivée, les lampes au mercure étaient les nouveaux propriétaires des rues. Elle dînait seule, regardant l'horloge de temps en temps, le visage de Miguel lui manquait, qui, même s'il ne lui parlait presque plus, lui tenait compagnie. Puis elle se changea et commença à se démaquiller, et devant le miroir elle se souvint soudain de quelque chose de très précis sur cette silhouette qu'elle avait cru voir brièvement dans le taxi : c'était une femme proche de son âge.

Dès la deuxième rencontre, sa peur commença. Cette fois, il voyait tout si clairement qu'il ne pouvait en douter, même s'il était absurde de lui accorder une seconde de certitude. Elle avait fini de dîner avec son fils qui, contrairement à d'autres fois, parlait tout le temps de son père, et elle en avait déjà assez de l'écouter. Il avait souvent regretté de lui avoir permis de lui rendre visite après la séparation, et maintenant il en était arrivé à un stade où il n'osait plus l'interdire de peur de le retourner contre elle.

Miguel a allumé la télévision après le dîner, les voix stridentes de l'appareil lui ont fait peur. C’est à ce moment-là, peut-être plus longtemps que la fois précédente, qu’il revit ce chiffre. Ne sachant pas combien de temps il avait passé à la regarder, il cria. Miguel s'est retourné et elle a essayé de cacher l'inquiétude que cette image si semblable à elle avait produite, non pas sur l'écran de l'appareil, mais à côté de lui, à son fils. Il la vit debout, les regardant tous les deux, avec la même forme de corps, mais avec un autre visage dont il ne se souvint plus précisément par la suite. Elle n'était même pas sûre de savoir quel genre de traits la composait, juste qu'elle était laide, même si elle ne pouvait pas expliquer pourquoi. Il avait même le sentiment que sa propre voix avait un son différent lorsqu'il criait. Il se leva et passa devant Miguel sans le regarder, vers sa chambre, écoutant les voix et la musique qui avaient une fois de plus absorbé l'attention de son fils.

Pendant deux semaines, rien de tel ne s'est reproduit. J'avais presque oublié ces épisodes. Un matin, elle a décidé de s'habiller un peu plus, elle voulait avoir l'air différente d'une manière ou d'une autre, même si c'était enfantin d'essayer. Elle allait changer de couleur de cheveux et de coiffure. Il savait cependant que cela ne plairait pas à son fils. Il ne se souvenait pas

du moment où le garçon avait commencé à parler et à dire les mêmes choses que son père.

Quand elle revint du coiffeur, il n'était pas là et elle se coucha. Pendant qu'elle se déshabillait devant le miroir de la salle de bain, elle pensait aux éventuelles critiques de Miguel, à la façon abrupte avec laquelle il disait les choses les plus innocentes, et c'était presque comme continuer à vivre avec son mari. Ils se ressemblaient tellement qu'il était presque impossible de différencier leurs voix au téléphone. Les gestes et les manières qui l'avaient fait tomber amoureuse de son mari et qu'elle en était venue à détester des années plus tard, étaient désormais également chez son fils. Elle se rendit compte que si Miguel n'était pas né, son corps n'aurait pas souffert ni été déformé de cette façon, car depuis sa grossesse, elle n'avait pas pu retrouver l'étroitesse de sa taille ni la forme originale de ses seins. Elle avait renoncé à sa jeunesse pour son fils, le corps et la beauté qu'elle savait être la seule consolation face à l'insatisfaction de l'amour. Il avait donné des années et des larmes pour son père, et la seule chose qu'il recevait était des critiques et de la solitude.

## 3

-Elle s'arrêta de parler, baissa les yeux, réarrangea son chemisier et retroussa ses manches. Elle semblait mal à l'aise avec son propre corps. Elle n'avait pas l'air chaude, mais son front était en sueur. Il se leva et ouvrit un peu la fenêtre derrière laquelle les barreaux étaient le seul signe qui marquait l'endroit où nous nous trouvions.

Ibáñez regarda l'horloge. Presque une heure s'était écoulée sans s'en rendre compte, il devait bientôt partir. Il jeta un coup d'œil à la porte, comme s'il s'attendait à ce qu'elle s'ouvre à tout moment.

"Je dois y aller, madame."

«Appelle-moi Moira», dit-elle.

Mateo ne comprenait pas. Il était sûr qu'on lui avait dit qu'elle s'appelait Ana, et elle-même avait prononcé ce nom dans l'histoire. Soudain, il eut encore plus honte qu'à son entrée, il dut sortir de là avant que quiconque ne le remarque. On disait qu'il avait le droit de faire cette visite en tant que coroner de la victime, mais il savait que ce n'étaient que des excuses et non des raisons justifiées. Une demi-vérité n'est qu'un mensonge, se dit-il. Il se dirigea vers la porte et toucha la poignée, pensant qu'il n'avait pas posé la question qui l'avait amené là. , le pourquoi, la raison, la cause et l'objectif du meurtre de quelqu'un, si ce quelqu'un a également été généré par soi-

même. Il partit en pensant à qui l'attendrait dans le couloir, oubliant déjà de saluer la femme qu'il laissait derrière lui. Il était à nouveau le Dr Ibáñez, grand et avec des cheveux brun rougeâtre, une barbe taillée et un costume gris. Il ne restait plus qu'un seul agent à la porte. Il salua et descendit les escaliers. Il oublia l'infirmière qui aurait pu l'attendre et se retrouva dans la rue avec cette clarté aveuglante qui cachait toujours la vérité. Il pensa à l'histoire de cette femme, aux hallucinations qui étaient peut-être le début de tout ce drame. Il n'y retournerait jamais, ce n'était pas son métier, insista-t-il pour s'en convaincre en rentrant chez lui.

## 4

"Mais j'imagine que vous l'avez revue le lendemain", a déclaré Ruiz.

-Oui, et j'ai passé toute la nuit à penser à elle. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'imaginer nue, car le noir de ses vêtements ne la montrait que telle qu'elle était. Je me sentais malheureux de penser ainsi alors que c'était moi qui avais posé mes mains sur le corps du fils qu'elle avait tué de sang-froid. J'ai essayé de dormir, mais c'était impossible. Je n'avais pas d'autre choix que de me défouler contre les draps. Ce n'est qu'à l'aube que je me suis endormi. Le lendemain après-midi, je suis allé à l'hôpital. Je me suis présentée aux psychiatres qui l'ont soignée et ils m'ont reçu cordialement. Ils allaient la garder hospitalisée pendant une semaine pour l'étudier. Puis ils m'ont laissé tranquille et j'ai parcouru les couloirs, tuant le temps jusqu'à trois heures de l'après-midi.

A cette époque, l'hôpital semblait mort. Le soleil entrait comme un sédatif à travers les fenêtres carrées en fer. Un soleil découpé en doses exactes pour chaque patient, chaque médecin et infirmière ou personnel de cet endroit. Une lumière qui engourdissait les murs et fermait les yeux attirés par le plâtre cassé et les taches du plafond. Les lits étaient une extension du corps, et l'esprit s'enfonçait dans les matelas pour s'intégrer à la langueur de l'après-midi, où même les klaxons de la rue et les bruits du patio devenaient des traînées de plumes pour transporter la conscience vers le bas, lentement. , et perdu dans l'oubli.

-C'était comme si le néant envahissait l'hôpital à cette heure-là, et dans un tel anonymat je suis arrivé à la porte de la chambre. Le policier dormait sur la chaise. J'ai ouvert la porte et je suis entré. La femme était allongée, avec les mêmes vêtements, sur le lit encore défait, dans l'ombre de la pièce. J'étais sur le point de partir quand j'ai remarqué que ses yeux étaient ouverts. Docteur Ibáñez, asseyez-vous, m'a-t-il dit en tapotant le lit avec sa main.

Mateo s'est approché et a regardé par la fenêtre.

"S'il vous plaît, ne l'ouvrez pas, j'ai mal à la tête." Elle lui attrapa la main et le fit asseoir sur le matelas sur le côté. Il ne se leva pas, leva juste un peu la tête pour placer un autre oreiller. Ibáñez frémit lorsqu'il sentit son contact.

« Vous étiez curieux, n'est-ce pas, ou est-ce juste du professionnalisme ? Il est rare qu'un boucher comme vous s'intéresse aux choses de l'esprit.

Ibáñez s'est rendu compte que c'était vrai. Cette femme, rien qu'en le voyant, l'avait mieux compris qu'il ne l'avait comprise avec toute son histoire d'une heure. C'était ça, un boucher curieux et excité par la viande qu'on mettait à sa disposition : la viande morte. Mais mieux était la chair vivante qui gisait là, capable de lui donner des frissons rien qu'en la touchant.

## 5

Puis l'étrange silhouette réapparut, non pas dans le miroir mais à ses côtés. Elle se regardait, avec étonnement et perplexité, souriant de la manière reconnaissable qu'elle avait toujours eue. La sensation de ne pas habiter son corps était tangible et ses sens recevaient des stimuli extérieurs. C'était comme s'il faisait partie d'un autre corps. Mais le plus troublant a été de découvrir, sachant comme nous le savons depuis avant la mémoire, qu'à ce moment-là, elle s'appelait Moira, qu'elle n'avait pas d'enfants et qu'elle n'était pas mariée. Une femme qui se croyait laide et peu attrayante et qui, quelques années auparavant, avait pris du poids sans raison. Ana était dans un corps habité par une sorte de goût amer et de répulsion électrique. Les membres de Moira étaient tendus et agités, elle déplaçait sans cesse des choses d'un endroit à un autre dans une maison qu'Ana ne reconnaissait pas, pauvre et de mauvais goût, où la lumière de la rue entrait pleine d'humidité et de smog. La pièce regorgeait d'objets et de décorations en tout genre, placés les uns à côté des autres sans harmonie de taille ni de couleur. Il y avait des meubles rêches, ternes, couverts de poussière. Il crut voir un tapis et une porte ouverte qui menait à une salle de bain, il aperçut une serviette aux motifs obscènes. Mais quelque chose l'attirait cependant, la certitude que cette maison ne pouvait appartenir qu'à Moira, où personne d'autre qu'elle ne déciderait qui allait y entrer ni de quels objets elle devait la décorer.

Mais tout s'est arrêté d'un coup. Ana était de retour dans son appartement et une chaleur extrême émanait de ses objets familiers. Il ne pouvait plus se demander si c'était de la folie ou quelque chose qui

ressemblait davantage à la mort. Se sentant épuisée, elle alla dans sa chambre et ca J'étais au lit, insensé.

## 6

La femme a touché la cuisse d'Ibáñez. Elle avait désormais les paupières fermées, comme les stores de cette pièce, capables de cacher la lumière du soleil et les secrets derrière ses yeux. C'est pourquoi sa voix semblait parfois creuse, sans expression, presque comme celle d'une chroniqueuse et non d'une protagoniste de son histoire. Mais la main tremblait ou simulait un tremblement qui semblait réel à Ibáñez. La main remonta jusqu'à son entrejambe et il sentit un début d'érection. Il se leva rapidement et recula jusqu'à la porte, regardant la poignée sans clé. Non, se dit-il, je ne peux pas le faire, je ne devrais pas.

Elle ouvrit les yeux.

"Je suis seule depuis longtemps", et sa voix semblait brisée dans l'ombre.

Certains rayons du soleil pénétraient par les fissures des stores et formaient des taches de rousseur jaunes sur les vêtements et les draps. Cela ressemblait à la plaque négative d’une photo de tigre.

-Je ne peux pas, madame.

-Je t'ai déjà dit de m'appeler Moira.

-Excusez-moi, mais je ne pense pas que je devrais revenir. J'espère le meilleur pour vous. Bonsoir.

Lorsqu'il est sorti dans le couloir, il n'y avait personne, mais il a vu l'un des policiers monter les escaliers avec une tasse de café fumant.

"Prêt pour aujourd'hui, docteur?", A-t-il demandé.

"Oui", a simplement répondu Ibáñez, espérant que la sueur sur son front et l'éclat de ses yeux dans la lumière intense du couloir ne seraient pas perceptibles.

Il descendit les escaliers et rentra chez lui. J'avais complètement oublié que j'avais des engagements pour cet après-midi, un bureau auquel je ne voulais plus aller et deux visites à l'hôpital.

7

Mateo est allé à la cuisine et a apporté une bouteille de bon vin. Il le déboucha et ses amis le regardèrent en silence. Walter a continué à fumer, les deux autres sont allés chercher quelque chose à manger.

Ruiz revint et tapota le dos d'Ibáñez.

-Ce soir c'est la nuit des erreurs, mon ami. Nous confesserons nos erreurs jusqu'à l'aube. C'est le seul moyen de connaître la cause de l'échec.

-Mais l'erreur est l'origine de la vérité. Nous faisons des erreurs parce que nous voulons seulement voir clairement, même avec des lentilles sales.

"Parfois, nous n'avons pas de chiffons propres à portée de main et nous avons presque toujours les mains sales", explique Alberto.

-Alors que faire? Tomber continuellement dans l'obscurité, peut-être tuer la personne à côté de nous, parce que nous ne l'avons pas vue ?

Mateo versa les verres et leva le sien. Il a porté un autre toast pour son anniversaire :

- Toutes les quelques années, nous enterrons quelqu'un, n'est-ce pas ? Parfois à notre moi antérieur, qui ne reviendra pas même si nous le crions et disparaît même de la mémoire comme un fils ingrat.

Il s'assit sur le canapé et rota.

-Je vais continuer à compter avant d'être trop ivre pour parler de manière cohérente. La nuit qui suivit ma deuxième visite, j'essayai de distraire l'insomnie que je voyais venir vers moi comme un troupeau d'éléphants. Je voulais lire tout ce qui ne concernait pas la médecine. J'en avais marre des hôpitaux, même si je venais tout juste d'obtenir mon diplôme, et je me sentais confuse par ma prétention non pas de guérir, mais même de comprendre le but de mes études. Mais à midi, j'ai sorti d'une étagère presque par hasard, s'il faut appeler ainsi les mouvements les plus insignifiants, même ceux qui nous font choisir le bien ou le mal, un livre dont je ne me souviens plus du nom. J'ai commencé à feuilleter les pages, à lire le début de chacune pour voir si cela m'intéressait. La lumière de la table à côté du lit illuminait et réchauffait le dos de ma main droite. Le plafond restait noir comme la nuit dehors. Les moteurs des voitures dans la rue ont commencé à ressembler aux rugissements des animaux de combat. Puis j'ai lu pour la première fois de ma vie les sefirot, ces cabales qui définissent le destin de l'homme, mais que chacun est libre de prendre ou de laisser. Mais est-il possible de choisir si la possibilité même de choisir est déjà convenue ?

Il était trois heures. Mateo avait fermé le livre et éteint la lumière. Cette fois, il a dormi, mais dans son rêve Moira et Ana sont apparues. Les deux lui ont parlé en même temps, elles lui ont caressé les cheveux et l'ont embrassé sur la poitrine. Une langue était douce, l'autre rugueuse. L'un l'a mordu et un autre a léché les poils de son corps. Ibáñez ne s'est réveillé qu'à dix heures, lorsque les plis du drap lui ont fait mal à la peau et que sa gorge sèche lui a demandé à boire. Il a pris un café et a passé quelques appels pour annuler des rendez-vous. Il était malade, grippé, a-t-il donné comme excuse. Et la vérité était qu'il se sentait ainsi, fiévreux, peut-être assombri par un halo d'incohérences et de rêveries. Si toutes les femmes qui l'attiraient étaient ainsi, il ne vivrait pas longtemps, pensa-t-il en regardant par la fenêtre, la tasse de café dans une main et l'assiette dans l'autre, le trafic des bus. et les voitures, si innocentes et inoffensives comparées à l'humanité.

Il laissa passer la matinée sans s'habiller. De la cuisine, il regarda la partie de sa chambre qu'on apercevait à travers la porte entrouverte. Les draps pendaient aux bords du lit où dormait un homme seul, l'oreiller Ada et la couverture empilées sur le matelas, des chaussettes amples et une paire de sous-vêtements oubliés par terre. prévisions météorologiques. Seulement la clarté métallique du matin, le bruit sourd des moteurs et le silence accablant de sa tristesse. Et il se demandait pourquoi il ne s'en était rendu compte qu'aujourd'hui.

Même si elle était une meurtrière, elle était après tout une femme différente des autres, peut-être destinée à lui pour des raisons indépendantes de sa volonté. Ce n'était pas de l'amour, se dit-il, peut-être de l'obsession, ou de l'excitation qui dure quelques jours et qu'il faut assouvir de toute urgence. Aucun rituel solitaire ou remplacement de l'objet désiré par un autre ne reviendrait au même, jusqu'à ce qu'elle soit contre son corps et sente sur sa peau ses formes annoncées sous ses vêtements.

Mon Dieu, se dit Ibáñez à voix haute, avec surprise et impuissance à la fois. Joie et désespoir dans la même phrase qui criait vers quelqu'un en qui il n'avait pas entièrement confiance, car il ne pouvait pas dire s'il ne parlait pas au vide, si semblable à celui qui habitait cette pièce.

A deux heures de l'après-midi, il s'habilla et se rendit à l'hôpital. Il retrouva le même calme qui régnait habituellement l'après-midi, mais lorsqu'il monta à l'étage, quatre médecins sortaient de la chambre d'Ana, deux de ses connaissances qui le saluèrent tout en continuant à parler. Quelques cris ont été entendus à l'intérieur, puis les gardes sont sortis et se sont postés de chaque côté de la porte.

Ibáñez parcourut le couloir jusqu'à ce qu'il soit sûr que les autres étaient descendus. Il revint et vit qu'il ne s'agissait pas des mêmes gardes que la fois précédente.

"Je suis le Dr Ibáñez et je soigne la dame", a-t-il déclaré. Il n'avait pas l'intention de donner une interprétation différente à ses propos, mais la police a dû comprendre qu'il était psychiatre et l'a laissé passer.

Ana pleurait, le visage contre l'oreiller, tandis que son dos bougeait avec des gémissements. Ils lui avaient enlevé ses vêtements et elle portait une chemise de nuit blanche d'hôpital. Il s'approcha d'elle et la toucha, elle se retourna sans brusquerie.

-Tu ne sais pas ce qu'ils m'ont fait, ils m'ont mis des appareils sur les poignets et la tête, j'avais l'impression que de l'électricité parcourait mon corps. C'était horrible!

Elle serra la taille d'Ibáñez, la tête contre son bassin, les mains jointes derrière le dos. Il pleurait et ses larmes mouillaient sa chemise et son pantalon. Ibáñez a essayé de la séparer, mais il ne pouvait pas ou ne voulait pas, alors il a commencé à lui caresser la tête. Elle semblait aussi vulnérable qu'une enfant qui a été excessivement punie pour des raisons insignifiantes. Ses cheveux dégageaient une odeur de désinfectant, de coton additionné d'eau oxygénée. C'était beau d'être ainsi, pensa Mateo, seul avec une femme qui avait autant besoin de lui que d'air, assis à ses pieds et le serrant dans ses bras comme un dieu, dans une pièce sombre et loin du monde qu'il ressentait là-bas. comme quelque chose de superflu.

Mais elle posa ensuite sa bouche sur son entrejambe. Mateo n'était pas surpris, le contact de son visage commençait déjà à l'exciter. Il regarda la porte, se sépara d'Ana et coinça une chaise contre la poignée. Il revint vers elle et la serra dans ses bras. Ils s'allongeèrent tous les deux sur le lit, lui soulevant sa chemise de nuit, elle ouvrant les boutons de sa chemise. Ils n'étaient pas complètement nus, ils avaient seulement enlevé ce qui était nécessaire pour sentir que le corps de l'un était le corps de l'autre.

Elle gémit avec un murmure à ses oreilles. Elle lécha et mordit les lobes de ses oreilles, appuya ses ongles sur le dos de Mateo. Il l'embrassa désespérément, comme si toute l'expérience humaine avait filtré à travers le réseau complexe de sa conscience pour l'aider à profiter de ce qui ne se répéterait jamais.

«Moira», murmura-t-il. Et elle rit en l'entendant prononcer son vrai nom pour la première fois. « Moira », répéta-t-il plusieurs fois jusqu'à ce que son halètement atteigne ce que le cœur humain est capable de supporter, puis il calma lentement le rythme de son rythme cardiaque. Il répéta son nom tout en continuant à respirer sur elle et à sentir l'humidité de leurs corps qui les unissaient comme s'ils étaient sous l'eau.

"Tu as prononcé mon nom sept fois", dit-elle.

Ibáñez se détourna brusquement en pensant au livre qu'il avait lu la veille. C'était la troisième fois qu'il lui rendait visite et il avait prononcé ce nom sept fois. Des chiffres auxquels il n'avait jamais cru et qui étaient

désormais présentés comme des cabales. Il la regarda de côté. D'une manière ou d'une autre, elle avait rajeuni, ou du moins cela semblait être le cas.

-J'étais seul depuis si longtemps. Ana avait tout ce que je voulais. Une beauté, un mari et un fils. Goût exquis dans le choix des vêtements et des objets pour la maison. Il y a eu des moments où je pensais que je méritais de les avoir aussi, puis je me suis résigné au fait que je ne pouvais les obtenir qu'en les volant. Mais la barrière qui nous séparait était presque je ne peux pas casser. Et la colère qui est née lorsque j'ai réalisé que c'était le couteau qui avait déchiré le tissu et ouvert l'espace qui m'a fait voir la vie d'Ana comme à travers un microscope, à portée de mes mains. Mais les choses que j'ai touchées se sont cassées, alors je me suis dit : si je ne peux pas les avoir, elle non plus.

## 8

Deux mois s'étaient écoulés depuis la dernière réunion et Ana avait fini par accepter que tout n'était qu'une crise temporaire. Mais quand cette vision la surprit à nouveau un matin en se réveillant dans son lit, comme si toute sa vie passée n'avait été qu'un rêve, elle ne fut pas trop surprise. Maintenant, il habitait le corps de Moira, et il savait qu'elle était une femme pleine de souvenirs tragiques, de ressentiments qui lui causaient des douleurs dans le dos et la sensation d'avoir dormi avec les mains et les jambes liées. Même si elle ne pouvait pas comprendre l'esthétique étrange de ce monde au début, il n'y avait aucun doute sur le sentiment de fureur débordant dans le corps de Moira.

La nouvelle expérience l'a surprise à la cafétéria où elle déjeunait. Elle avait appris à être plus attentive pendant ces états et elle réalisa que Moira avait aussi peur. Ils se regardèrent tous les deux, comme s'ils étaient assis à des tables adjacentes dans la même salle à manger. Ana regarda le miroir à trois mètres de là, qui semblait doubler la taille de la pièce. Il y avait Moira, obèse au niveau des hanches, aux cheveux roux teints et en désordre, avec des mèches qui pendaient de la nuque et du front avec une intention ambiguë d'élégance. Elle s'était maquillée à outrance, avec du rouge intense, du carmin sur les joues et du bleu sur les paupières. Le visage était obtus et furieux, grotesque chaque fois qu'il ouvrait les lèvres pour manger une part de gâteau et boire un verre de vin bon marché. Puis Ana sentit dans sa bouche le goût aigre du vieux vin. Il regarda sa propre assiette et vit le gâteau, puis leva de nouveau les yeux vers le miroir. Moira la regardait. Les yeux de chacun sur le visage de l'autre. Ana bougeait ses lèvres pour parler, et Moira faisait exactement de même, et elle n'en doutait plus, même si un vertige menaçait de la faire s'évanouir là, au milieu de

gens qui semblaient exister plus dans des miroirs que dans des miroirs. en réalité. Les jeunes gens passaient sans s'apercevoir de l'incongruité, du teint pâle du visage vermeil, des mains tremblantes dont les bracelets dansaient et tintaient sans attirer l'attention des autres. Elle se regardait, non pas Ana, mais Moira, mais elle continuait à penser comme Ana, tandis que le sentiment de fureur commençait à l'envahir comme s'il venait d'un sol boueux. C'était quelque chose comme un échange d'espaces rarement entrelacés, se dit-il. Un lien intemporel peut-être, car lorsqu'ils regardèrent tous deux l'horloge accrochée au mur, ils remarquèrent que le temps ne passait pas. C'est pourquoi personne autour d'elle n'a découvert les grimaces grotesques et douloureuses que Moira faisait avec le visage d'Ana, se moquant d'elle depuis le fond de la pièce. Il y avait son propre corps, à côté de la porte des toilettes, dans une position désagréable qu'elle n'aurait jamais adoptée. C'était grotesque de se voir agir comme une ivrogne dans une pièce élégante, exposée aux regards désapprobateurs des autres. Personne n'avait jamais dit du mal d'elle, personne n'avait eu honte d'être à ses côtés, sauf son mari et son fils. L'angoisse d'Ana se dessinait sur le visage de Moira. Il aurait aimé lui faire du mal maintenant qu'il était dans son corps, et pourtant en même temps il réalisait que le corps de Moira était un refuge et un déguisement, comme celui utilisé par quelqu'un qui veut s'enfuir sans être reconnu, ou qui est prêts à réaliser leurs rêves inavoués avec le nom et le visage d'un autre.

Quand tout fut fini, son propre corps était douloureux et fatigué, et Ana réalisa la vulnérabilité qu'elle avait exposée. L'autre était consciente de sa vie et de sa famille, mais elle n'avait pu découvrir autre chose qu'un état de solitude inapprochable et de désespoir permanent dans le corps de Moira. Il essaya de se rappeler où il avait déjà vu ce visage. Peut-être dans les rues du quartier, ou au supermarché, mais c'était impossible de le savoir. Tant de personnes avec qui on échange à peine un regard ou une touche de vêtement peuvent se transformer en cauchemars.

Lors des réunions suivantes, ils instituèrent une sorte de combat dans lequel chacun essayait de nuire au corps de l'autre. Ana s'est sentie épuisée par la suite et plus irritable que d'habitude. Un jour, alors qu'il revenait du travail, il trouva Miguel et son père en train de discuter dans la cuisine. Elle essayait d'éviter les disputes habituelles avec son mari, mais il lui était impossible d'ignorer sa nature passive et peu ambitieuse. Il avait toujours insisté pour être différent de ce que voulait Ana, il l'écoutait mais ne lui avait jamais prêté attention lorsqu'elle parlait de rechercher la qualité de vie extrême qu'elle pensait devoir obtenir. L'idée invariable de médiocrité était la définition de son mari, avec un manque d'ambition serein et même rarement heureux, mais une médiocrité néanmoins.

Cette nuit-là, ils se sont battus parce que Il ne l'avait pas prévenue de sa visite. Miguel s'est enfermé dans sa chambre, en colère, et son mari est parti. Ana en voulait au garçon parce qu'il n'était pas capable de voir la

différence entre eux. Miguel était devenu un homme presque aussi pitoyable que son père.

Les rencontres avec Moira ont continué à devenir une habitude. Moira lui a parlé de manière désobligeante, insinuant que son mari et son fils complotaient contre elle. Ana essayait de ne pas l'écouter, mais elle avait déjà épuisé les quelques ressources dont elle disposait pour la faire taire. Moira se moquait de sa faiblesse.

"Votre mari va emmener Miguel pour toujours", lui dit-il, la traitant de stupide.

Or, les rencontres se produisaient à tout moment et en tout lieu, elles duraient aussi longtemps qu'un vertige et elle en revenait étourdie et confuse, incertaine de son nom. Elle entendait des voix, parfois le son d'une radio déformée diffusant la musique forte que Moira aimait. Ensuite, il cherchait un miroir ou une fenêtre pour s'assurer où il se trouvait, non pas la place de son corps dans l'espace, mais dans quel corps.

Une semaine plus tard, il est rentré chez lui et s'est regardé dans le miroir près de la porte en fermant la porte. Pendant un instant, il crut voir Moira. Immédiatement, il entendit les voix de Miguel et de son père, qui étaient revenus sans demander la permission. Ils rirent et leurs voix semblaient joyeuses au son de la télévision. Mais Ana fut prise de panique car cette fois Moira s'était accrochée à son corps encore plus fort que d'habitude. Il fit un effort pour lui parler, mais Moira l'ignora. Il se dirigea vers la cuisine en regardant l'horloge, qui cette fois n'avait pas arrêté. D'une manière ou d'une autre, Moira avait trouvé la perpendiculaire où leurs chemins allaient converger tôt ou tard, comme dans un coin d'une ville morte. Toujours si proche, que je n'avais pas su le voir. Elle a dû planifier tout cela pour que leurs vies soient égales : pour annuler la différence, il fallait la supprimer.

Il est venu à la cuisine et a demandé à Miguel de sortir.

-Veux-tu me faire la faveur d'aller payer le chauffeur de taxi, mon cher ?

Lorsqu'elle se retrouva seule avec le mari d'Ana, elle ouvrit un tiroir de la cuisine et en sortit un couteau. Il a continué à regarder la télévision, prêt, comme à son habitude, à garder le silence pour ne pas discuter. Moira est arrivée derrière lui et l'a poignardé dans le dos.

Ana crut un instant qu'elle avait repris le contrôle de son propre corps. En voyant les yeux de Miguel la regarder avec le pistolet à la main, elle savait qu'elle avait tort.

Par la suite, il ne lui parut plus étrange qu'il veuille aussi tuer le garçon lorsqu'il le vit acculé en criant :

-Non, maman, s'il te plaît !

Mais elle a exigé qu'il l'appelle par le nom que tout le monde devrait désormais utiliser.

"Je m'appelle Moira !", a-t-elle dit en le poignardant deux fois à la poitrine avec le couteau. -Je m'appelle Moira !

9

Après avoir fini de l'écouter, Ibáñez se leva du lit et boutonna son pantalon et sa chemise. Ses mains tremblaient et confondaient les boutons. Il regardait Moira comme si à tout moment elle allait l'attaquer, car elle était toujours allongée sur le dos, nue, bougeant ses bras d'avant en arrière comme si elle avait un poignard dans chaque main, frappant ses cuisses. Mais il ne criait pas, il murmurait simplement son nom continuellement.

« Mon Dieu, pensa-t-il, qu'est-ce que j'ai fait ? Il regarda ses mains et se frotta le visage. Il a craché le goût et la salive de Moira. C'était une créature humaine, se disait-il, un monstre plus horrible que celui du lit, qui était finalement aussi beau que tout ce qui était terrible et définitif.

dix

Ibáñez était entouré de ses trois amis. Lui est assis au centre de la salle à manger, ils se tiennent à une courte distance. Ils avaient laissé leurs verres sur la table, et l'un d'eux l'écoutait les mains dans les poches, un autre les bras croisés et le troisième jouant avec sa barbe.

-J'avais envie de la tuer. Je me suis jeté sur elle et j'ai posé mes mains sur son cou. Mais ensuite il m'a regardé d'une manière différente. Cette fois, il y avait de la tristesse, puis j'ai réalisé que ce n'était pas Moira qui me regardait. Mais ce n'était pas non plus un regard innocent, même pas doux, mais plein d'horreur pour ce qui s'était passé, peut-être pour ce qu'il avait laissé se produire. Le ressentiment et la fureur ouvrent les chemins et déchirent les voiles des ombres ignorantes. Parfois les désirs que la vertu cache dans la nuit sont aussi déformés que ceux que le mal crie en plein jour.

"Mais Mateo, tu ne vas pas me dire que tu crois aux cabales, que Gebura et Tifferet étaient dans ces femmes", a déclaré Ruiz.

Ibáñez leva les yeux vers son ami. Elle avait des larmes qu'elle ne cherchait pas à cacher et une expression de reproche que Ruiz n'oublierait pas.

-Tu n'as rien compris de ce que j'ai dit ? Personne n’a compris ce que je viens de dire ? Ne réalisez-vous pas qu'ils n'étaient pas les bons et les mauvais, mais un seul ? Ils étaient tous deux Gebura.

Aucun des trois n’avait vu Mateo Ibáñez parler ainsi. Ils le connaissaient depuis plus de vingt ans comme sceptique. Ibáñez avait toujours douté de tout, même du simulateur suspect complexité des faits.

"Mais Mateo," dit Walter en posant une main sur son épaule, "Tu ne nous as jamais dit que tu croyais en ces choses."

-Je ne crois pas. Je suis médecin, comme je l'étais à l'époque, et je leur ai raconté ce que j'ai vu au moment même où j'écrivais mes rapports depuis aussi longtemps que je me souvienne, en toute sincérité.

Il se frotta le visage et regarda l'horloge accrochée au mur. Il était trois heures et demie. L'arôme du vin volait enfermé dans la salle à manger. Il alla ouvrir une fenêtre et l'air frais de la nuit fit bouger les rideaux. Les cendres volaient mais les mégots restaient dans les cendriers.

-Je pense qu'il est temps d'aller dormir. Si tu veux passer la nuit ici, je t'apporterai des couvertures et tu pourras t'allonger sur le tapis du salon.

Ils acquiescèrent. Demain serait un jour férié et ils pourraient se lever plus tard. Ibáñez est allé dans sa chambre et a fouillé dans le haut du placard. Je ne sais pas pourquoi je leur ai dit tout cela, ils ne m'ont pas compris, pensa-t-il. Comment pourraient-ils comprendre la façon dont le pire de chacun pousse comme le maïs au milieu des champs et sous le plus beau soleil. de l'année. Ce mal peut être récolté comme la meilleure et la plus abondante récolte de la vie, à tel point que nos mains ne peuvent pas y faire face et que les tas nous cachent la vue pendant que nous marchons sur le chemin qui mène aux silos. Et les graines restent dans les ongles, et on sème la mort dans chaque sillon labouré, jusqu'à ce que le champ que l'on contemple fièrement soit un champ de fruits verts et insipides, aux feuilles larges mais dures comme du cuir, et ce soient des plantes qui ne meurent jamais.

Il regarda le portrait de Blas sur sa table de nuit. Une photo de quand il était petit et qu’il était sorti indemne de la greffe. Son sourire était le même que lorsque le garçon avait obtenu son diplôme de médecin, posant à côté de son père sur une photo d'il y a trois ans. Mais elle l'avait brisé, car elle ne voulait pas se rappeler que son fils avait laissé mourir un patient. Mateo Ibáñez, éminence médico-légale, n'a pas pardonné la négligence. Le Dr Ibáñez avait assez de fierté pour ne pas tolérer les fous et les meurtriers dans sa famille.

Il retourna dans la salle à manger et jeta par terre les couvertures qu'il portait comme des fagots, comme des fagots de maïs.

- Et voilà, les gars. Si vous souhaitez utiliser la salle de bain, ne la laissez pas sale pour moi. Bonne nuit.

"Mateo," dit Alberto, "Qu'est-il arrivé à la femme ?"

-On m'a dit qu'il était mort à l'hôpital dix ans plus tard. Ils ont traité sa schizophrénie mais il n'a jamais montré d'amélioration. Certains l'ont entendue simuler des voix lorsqu'elle était seule. Eh bien, j'en ai marre de parler de ça. De plus, demain je dois me lever tôt pour aller chez Blaise.

Ils se regardèrent étrangement.

-Je sais ce que j'ai dit avant, mais je n'en peux plus après ce soir.

Il se rendit dans sa chambre, ouvrit les fenêtres et éteignit les lumières. L'odeur de cigarette et de vin remplissait l'oreiller et les draps. Il savait qu'il ne parviendrait pas à dormir, mais il ne voulait plus voir les visages compatissants de ses amis. C'était aussi ça son caractère, l'isolement face à ce qu'il savait d'avance être un échec.

Un moustique s'est posé sur sa main droite sur l'oreiller. La main qui explorait et lisait les corps, tout comme ses yeux aujourd'hui lisent le quartier la nuit et ses oreilles devinaient l'origine des bruits de la rue. Les mêmes mains qui ont trouvé la vérité dans les cadavres avaient perdu leur beauté et leur droit à l'expiation un après-midi, il y a bien trop d'années. Parce qu’il n’y a pas de rédemption pour ceux qui, après avoir touché le cadavre vierge d’un garçon, touchent le corps d’ombres sans nom.

## OÙ VONT LES ÂMES DES ENFANTS

Il y a quelqu'un ici avec moi. Je le sens respirer avec un souffle qui ne semble pourtant pas être celui d'un être humain. Je ne veux pas encore ouvrir les yeux, et je sais aussi que même si je le voulais, je ne pourrais pas le faire. Je préfère m'endormir dans le souvenir qui vient comme des vagues s'écrasant sur la plage sans me laisser avancer. Comme si les vagues étaient de pieux avertissements, les derniers mots devant les profondeurs de la mer.

Je me souviens avoir écouté les disputes de maman et papa toute la journée. Après le déjeuner, elle commença à soulever les assiettes de la table, tout en reprochant à mon père les choses qu'il avait faites et celles qu'il n'avait jamais fini de faire. C'était toujours pareil. Je me réveillais avec la voix de ma mère qui parlait dans la cuisine pendant qu'ils buvaient du maté, et la voix de mon père, lente et sombre, répondant par monosyllabes. Au début, j'ai cru que c'étaient des rêves, car sa voix avait le côté exaspérant de la monotonie. Cette corde tendue du son qui nous maintient au seuil de la conscience, cette voix qui ne nous permet d'aller nulle part jusqu'à ce que nous ayons fini de l'entendre, comme le fil d'Ariane mais avec un nœud que même les dieux ne pouvaient dénouer.

Papa a tenu tout l'après-midi. Puis il a protesté à son tour, a élevé la voix à plusieurs reprises et a insulté maman à plusieurs reprises. Mais elle avait froid comme bonjour élo. Il pleurait très souvent, mais il n'a réalisé que ce que le berger du vieux conte pour enfants donnait de faux avertissements à propos du loup : lorsque cela s'est réellement produit, personne n'a prêté attention à lui. Elle a quitté la maison en frappant aux portes et m'a fait l'accompagner comme si j'étais son bouclier, parfois même je m'allongeais à côté d'elle dans le lit double pour que papa ne la dérange pas. Et dans l'obscurité, j'écoutais ses protestations contre lui comme si elle essayait de semer en moi le germe d'une haine qu'elle ne ressentait peut-être même pas, mais qu'elle croirait de son devoir de récolter en moi des années plus tard.

Dimanche soir dernier, papa a quitté la maison. Je ne l'ai pas vu partir, j'ai seulement entendu le moteur de la voiture. Il reviendrait peu de temps après, pensais-je. Je ne pouvais même pas imaginer son absence pendant plus d'une journée, ce n'était pas possible selon les règles qui régissaient ma vie jusqu'alors, la famille et la maison, toutes deux formant un cadre si stable qu'il n'y avait aucune cassure ni déchirure qui pourrait ne soient pas cousus, même s'ils ont laissé des traces ou des aspérités, qui en fin de compte constituent aussi des souvenirs. Je peux très bien comprendre cela. Parce que j'ai douze ans, et je regarde en arrière ma vie, qui s'écrase contre moi comme si j'étais une voiture qui freine brusquement.

2

Ruiz leva les yeux du sol. La sueur coulait sur son front et son visage, coulait le long de son cou et mouillait sa chemise. Le cuir de ses mocassins était taché de sang et les semelles étaient pleines de boue. Ils l'alourdissaient alors qu'il les retirait du sol inégal autour des voies. Il n'y avait presque pas d'asphalte sur cent mètres carrés, seulement au niveau du passage à niveau, un trottoir vieux de plus de vingt ans, battu et brisé par le trafic incessant des camions et des bus.

Le train s'est arrêté au milieu. La locomotive se trouvait à plus de deux cents mètres de là, au plus près où elle avait pu s'arrêter, la queue au bout d'une dizaine ou d'une quinzaine d'autres wagons. Ruiz écoutait ce qui se passait de l’autre côté. Les camions de pompiers, les voitures de patrouille de la police provinciale, les voitures qui arrivaient et étaient déroutées, les cris des proches, les klaxons, le bourdonnement des dépanneuses qui venaient d'arriver.

Ils avaient passé deux heures à rechercher des survivants. Il se trouvait à plus de vingt mètres du train, et même là, ils ont continué à trouver des vêtements d'enfants, des mocassins d'école, des restes de combinaisons. Mais ce qu'il cherchait, c'était des corps, et il avait la confiance incroyable et virginale qu'il en trouverait vivants. C'est pour ça qu'il était, il était médecin et non croque-mort. Et sous le ciel couvert de nuages orageux, l'air extatique et plein d'électricité de cette quatorzième heure d'un lundi de novembre, il y avait beaucoup de choses qu'il trouva dans la boue, entre les voies et sous la structure du train, mais c'était quand il a soulevé des lacets de chaussures encore attachés à un fragment de jambe lorsqu'un éclat d'os s'est coincé dans un orteil. Il ne ressentait aucune douleur, seulement une boule dans la gorge, aussi dure que la corde qu'il essayait de dénouer, car elle était si humide que c'était impossible. Ses mains tremblaient, sales. Les autres ne le regardaient pas. Celui qui regarde le sol à la recherche du passé manque le présent, se dit-il. Il réussit à dénouer le nœud au bout, desserra le lacet, ôta la chaussure, enfila le bas avec la marque Citadelle gravée sur l'étiquette et libéra le pied. Un petit pied d'enfant d'environ dix ans, dont la semelle était maintenue propre et avec des traces de talc que sa mère elle-même avait dû mettre dessus après le bain. Mais au-dessus de la cheville, il n'y avait rien d'autre qu'un os exposé et brisé comme une bûche coupée.

Dieu est un bûcheron inexpérimenté, pensait le Dr Ruiz.

3

Mateo a arrêté la voiture devant le cordon de police.

"Je suis le coroner", a-t-il dit au policier qui s'est approché de sa fenêtre.

-Le nom?

"Ibáñez", répondit-il en regardant le policier consulter la liste qui lui avait été préparée peut-être dix minutes auparavant. Puis il vit qu'il lui faisait le signe silencieux de permission, et il s'avança. Le ruban blanc aux rayures rouges en spirale tombait sous les roues de la voiture, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il réalisa quel souvenir ils lui rappelaient : les spirales lumineuses devant les salons de coiffure pour enfants. Il vit les sirènes des voitures de patrouille tourner en silence, éclipsées par le bruit des voies qui déplaçaient les débris métalliques, ces restes du bus éparpillés sur deux cents mètres, à l'écart des voies ou à côté des barreaux qui les séparaient. depuis la rue parallèle, d'autres se sont écrasés sous les premières voitures ou consumés par le feu lorsque le réservoir d'essence a explosé. L'odeur de brûlé n'était pas désagréable au début, Ibáñez aimait cet arôme qui représentait en quelque sorte le point zéro après un incendie, le blanc inhérent sous le noir de la combustion. Mais il n'aimait pas que l'eau interfère avec le processus, pas même la menace de l'eau comme c'était le cas actuellement. Il allait bientôt pleuvoir et l'humidité insupportable accélérait la décomposition des cadavres et empêchait les corps calcinés de sécher comme la nature le juge opportun.

Je n'avais pas encore vu les morts, mais après le capar porte en acier de sa Fiat, avec l'odeur de son fils nouveau-né encore intacte dans son nez et le souvenir de sa femme dormant paisiblement dans le lit d'hôpital encore frais dans sa mémoire, il a imaginé la scène de l'accident avec plus de détails que cela En fait, j'ai vu. Parce qu'aujourd'hui il se sentait immunisé contre la mort, comme un aumônier qui bénit les soldats tombés au combat avec sa mitre et son eau bénite.

Puis il entendit les cris, se rapprochant à mesure qu'il se dirigeait vers les voies ferrées. Son cœur fit un bond lorsqu'il aperçut les mains et le visage d'une femme au-dessus de la vitre latérale droite fermée de sa voiture. Pendant un moment, elle a cru qu'il l'avait frappée, mais ensuite un homme, peut-être son mari, l'a tirée en lui attrapant la taille et, presque en la soulevant dans ses bras, il l'a portée vers une ambulance. Elle portait un imperméable vert mousse et avait les cheveux ébouriffés, mais Ibáñez se souviendra plus tard d'elle pour son visage et son expression de terreur totale.

Il ne pouvait plus continuer. Il est sorti de la voiture et a été accueilli par une légère bruine. Il marcha vers le train sur la boue qui recouvrait le vieux trottoir. Il a évité les éclats de métal et de verre éparpillés dans la propriété, fragments qui auraient pu traverser la semelle de ses bottes. Il avait été appelé peu de temps après l'accident et s'était habillé avec soin pour la

scène, de hautes bottes en caoutchouc noir, un imperméable bleu foncé à capuche, un pantalon ample et une chemise blanche. Ibáñez se sentait jeune et fort pour son travail, comme un guerrier avec un bouclier et une armure, un casque sous le bras gauche prêt à être placé et une lance ou une arbalète dans la main droite.

"Qui êtes-vous ?", lui a demandé un policier. Son uniforme était déchiré au niveau des manches et des épaules ; il devait être accroupi pour essayer de retirer les cadavres entre les fers. Le policier a enlevé ses gants, ses mains étaient couvertes d'ampoules.

"Je suis le coroner", a déclaré Ibáñez.

Le policier ne lui prêtait plus attention, occupé à presser ses mains douloureuses contre son corps. Ibáñez a continué à marcher vers un groupe autour de la locomotive, mais quelqu'un l'a appelé. Il regarda autour de lui sans découvrir qui.

-Ici, de l'autre côté du train !

Mateo s'agenouilla et regarda en dessous. Un homme lui faisait signe de se retourner. Il fit un long détour autour des restes du bus scolaire. De la tôle orange, il ne restait que du fer tordu et brûlé. Dans certains fragments, on pouvait voir une lettre ou lire une syllabe de l'étiquette sur les côtés, mais le reste était constitué de morceaux de sièges, de tapis en caoutchouc et de barres métalliques. Il y avait des enfants assis là, regardant par les fenêtres et s'agrippant à ces barreaux autrefois solides. Sûrs de ces fers qu’ils croyaient aussi éternels que leur vie.

Il a vu l'homme à vingt mètres de lui, lui faisant signe avec un bras levé. Ce côté-là des voies était différent. Il n'y avait aucun véhicule de secours ni personne sur le chemin, juste quelques hommes regardant le sol, à la recherche de ce que Mateo savait déjà. Mais leur apparence était loin d’être celle-là, ils ressemblaient plutôt à des paysans épuisés creusant la terre à la recherche de vermine. Les morts ne sont pas toujours de la nourriture provenant du sol, se dit Ibáñez, parfois les os blessent les pieds nus des paysans et provoquent des infections. Parfois, les morts demandent une entreprise.

Il atteignit l'autre, qui lui tendit une main sale et pleine de sang séché. Mais Ibáñez a évité de le toucher lorsqu'il a vu qu'avec son autre main il lançait quelque chose au loin, quelque chose qui ressemblait à un morceau de poupée cassée.

-Je suis le Dr Ruiz, docteur. Je l'ai entendu se présenter avec la police il y a quelque temps.

-De loin et avec le bruit des grues ?

-J'ai une très bonne audition, docteur. Je suis musicien amateur et j'entends des notes qui manquent aux gens.

Ils se regardèrent tous les deux un instant puis se tournèrent vers le paysage. D'un côté du train se trouvait une petite montagne d'objets recouverts de boue et de tissus.

-Nous n'avons pas encore trouvé de survivants, mais j'espère en trouver dans ce qui était le plus complet du micro-commenté Ruiz.

Ibáñez le regarda, incrédule. Comment un médecin qui était là, en pleine catastrophe, pouvait-il encore parler ainsi ? Soudain, Ruiz lui apparut comme une étrange silhouette avec ce sourire mélancolique, son corps maigre et son regard pensif. Mais il découvrit que l'autre le regardait aussi avec curiosité.

-Si vous me permettez de vous demander, que faites-vous ici, docteur ?

-Ils m'ont parlé de l'accident. Ils veulent que je fasse une autopsie du conducteur. Ils pensent qu'il était malade ou ivre, ce que l'assurance peut éluder. J'ai décidé de voir la scène moi-même.

-Ce souci n'est pas courant chez un médecin de laboratoire, médecin.

Ibáñez n'a pas ignoré l'offense.

-Appelez-vous la salle de dissection un laboratoire ? Au scalpel et à la scie ? J'appellerais ça un atelier, Dr Ruiz.

Ibáñez tourna le dos à Ruiz et commença à marcher sur la route. Puis il revint et demanda :

-Est-ce que quelqu'un sait quelque chose sur le CA les usages?

-J'ai entendu dire que le bus s'était arrêté. Peut-être qu'il y avait une panne. Certains voisins racontent avoir vu le conducteur forcer le levier de vitesses. Les garçons ont essayé de l'aider. Les gens disent avoir entendu les cris désespérés des garçons, mais le train était si proche que...

-Personne ne pourrait rien faire, j'imagine.

Ibáñez s'est dirigé vers la pile à côté du train. Il souleva les tissus et les mouches s'enfuirent, mais d'autres revinrent s'installer sur les corps. Il y avait des torses brûlés, des bras pleins, des pieds avec des chaussures, des combinaisons enveloppant des formes de tête lâches. La puanteur était douce, si douce qu'elle ne ressemblait pas à l'odeur des morts mais au parfum des cimetières pleins de fleurs.

"Si le conducteur avait vérifié le moteur avant de partir...", a déclaré Ibáñez. C'était un vieux véhicule, non ?

-Un bus rénové pour transport scolaire, le moins cher qu'une école de classe moyenne puisse acheter. Mais si on allait au oui, docteur, on ne finirait jamais de poser des hypothèses. Dieu a déjà lancé ses dés, et connaître la cause est une sagesse belle mais inutile.

Il pleuvait toujours et les grues continuaient leur travail. Ils avaient dégagé le côté nord des voies, mais il leur fallut attendre le lent creusement des pelles et l'enlèvement des fragments. Ibáñez posa la main sur l'épaule de Ruiz.

-Croyez-vous en Dieu, docteur ? Et s’il joue aux dés, en quoi est-il différent de nous ? Moi aussi, je peux les jeter et m'appeler Dieu.

-Je crois à l'impératif des faits.

-Et si en ce moment, à côté de nous, les voies étaient libres et que le train avait continué son chemin, et que le bus avait traversé les voies et que les enfants étaient chez eux...

-S'il ne pleuvait pas et qu'il y avait du soleil... C'est un espoir accroché au fantasme.

-J'appelle ton idée de retrouver quelqu'un de vivant un espoir fantaisiste. Je parle d'autodéfense, de la façon de traverser cet endroit sans perdre la tête.

Ibáñez a entendu son nom de l'autre côté. Il s'est accroupi et a vu un pompier l'exiger.

-Nous avons trouvé le corps du conducteur, docteur !

-Emmenez-le à l'ambulance ! Je les suis à la morgue dans ma voiture.

Puis il se leva et tendit la main à Ruiz ; il avait oublié qu'il n'avait pas serré celle que l'autre lui avait offerte auparavant. Ruiz lui montra à nouveau ses paumes sales.

-Ce n'est pas grave, docteur. Ce fut un honneur de faire sa connaissance. Et il lui serra la main.

"Sans cet accident, nous ne nous serions pas rencontrés...", a déclaré Ruiz, mais il n'y avait aucun cynisme dans son ton, mais plutôt une offre maladroite de confiance mutuelle.

Il était neuf heures du soir quand maman et moi étions seuls. Comme chaque dimanche, je prenais mon bain hebdomadaire. Cette fois, elle n'a pas demandé pourquoi cela avait pris si longtemps, je suis sorti en pyjama et j'ai trouvé la table dressée. Maman s'est approchée de moi, s'est agenouillée et a ajusté les boutons de ma veste. Elle avait pleuré, les cernes sous ses yeux étaient visibles et je l'imaginais préparer ces dîners rapides du dimanche que la routine m'avait fait détester : des œufs au plat et des sandwichs à la glace et au fromage. De la nourriture sans souci ni souci, de la nourriture pour dire au revoir au week-end, faite avec le peu d'envie qu'offrait l'idée d'une nouvelle journée de travail. Mais à la maison, la tristesse du dimanche s'ajoutait après les disputes habituelles, l'ombre derrière le halo de lumière des après-midi d'été.

Le son de la télévision résonnait sur les murs du garde-manger, avec son papier peint à rayures orange et blanches. La lumière de la lampe était également typique de la nuit du dimanche, intense mais amère, une lumière menacée en permanence par l'heure du lundi qui approche, l'horloge avec le réveil réglé sur six heures du matin, attendant sur la table de nuit de la chambre, comme. un monstre ou une grande bouche endormie sans dents. Le danger n'était pas la mort mais la perdition, la perte totale dans le sombre déroulement des journées de travail, au terme desquelles attendait le cadavre meurtri et puant d'un autre dimanche.

Maman est venue et a dit :

-Maintenant tu es l'homme de la maison et tu dois m'aider.

C'était la première fois que je réalisais ce qu'elle avait fait. Je l'ai toujours défendue. Je me répétais les arguments qu'elle utilisait : papa qui était en retard, qui n'a pas fait ce qu'il devait faire, qui n'a pas gagné assez d'argent, papa ceci et papa cela. Mais la voix de maman était toujours la seule présente. Même la musique la plus appréciée peut être détestée lorsqu’elle est jouée au mauvais moment.

"Il est parti à cause de toi," répondis-je.

Puis il a déversé sa colère sur moi. Il s'est dirigé vers la table, a ramassé mon assiette intacte et a jeté le contenu à la poubelle. J'avais l'impression que les larmes allaient bientôt couler, mais une boule dans ma gorge m'a arrêté. Je n'ai jamais aimé pleurer devant les autres, je l'avais seulement fait en silence dans ma chambre.

"Va te coucher", m'a-t-il dit, mais il a continué à me parler, faisant des allers-retours de la cuisine à la porte de la chambre. J'ai éteint la lumière, je me suis couvert de draps et j'ai essayé de ne pas écouter. Cependant, il y a des voix qui laissent leur son dans l’esprit comme des cloches. Ils continuent ainsi flottant dans le rêve et l'éveil, au milieu d'une route déserte ou dans la foule.

Et je n'ai pas ressenti de culpabilité, mais beaucoup de colère.

C'est pourquoi, ce matin à l'école, je me suis assis sur le dernier banc et j'ai évité mes camarades. Je me suis plongé dans le test de mathématiques, essayant de déchiffrer des calculs qu'il m'était impossible d'effectuer, des racines carrées, des théorèmes ou des fractions. Des chiffres qui flottaient sur les fenêtres donnant sur la cour de récréation. Là où la cloche a lancé son défi déchirant, le tranchant qui a raccourci le délai d'un examen pour lequel il n'y avait pas de résolution. Mon Dieu, ai-je pensé, je ne sais pas ce que maman va faire quand elle verra le zéro en rouge en haut de la feuille d'examen.

Les enfants se sont levés un à un et ont remis les tests au bureau du professeur. Nous étions peu nombreux, assis. Elle nous regardait avec impatience, les autres jouaient dans la cour, couraient partout, pendant que moi j'utilisais le temps supplémentaire et manquais ma récréation. J'ai finalement abandonné. Je pense que j'étais pâle, mais j'ai décidé de ne pas pleurer. J'ai rendu la feuille et j'ai vu le visage désapprobateur du professeur. C'est ce que je vois en eux tout le temps, le visage hébété de maman.

Je suis allé dans un coin du patio et je me suis assis en tenant ma tête dans mes mains. J'ai pensé à papa, s'il était rentré à la maison, où il avait dormi ou si je le verrais la nuit. Je suis retourné en classe et j'ai enduré les blagues de mes camarades de classe. Ils ont volé la nourriture que je transportais, mais je n'ai rien dit. Ils ont mis de l'encre sur mon dossier et je suis resté silencieux.

Le professeur est venu et a posé une main sur mon front.

-Tu te sens bien ? Vous êtes hagard.

J'ai hoché la tête et je suis parti en jetant les livres par terre, mais personne n'a remarqué autre chose qu'une maladresse innée. Les autres ont ri, même le professeur.

-D'accord, d'accord, je te laisse tranquille...

Et voilà que midi arriva, puis midi trente et la dernière heure d'école. Nous quittons la salle de classe et nous formons. Nous avons abaissé le drapeau du mât avec la cérémonie rapide habituelle. Ils ont ouvert les portes. Ceux d'entre nous qui rentrent chez eux en bus scolaire doivent faire la queue dans une autre file d'un côté, plaqués contre les murs du hall pendant que les enfants des autres classes partent ou attendent que leurs parents viennent les chercher. Ma maison n'est pas loin, je pense qu'elle est à presque vingt pâtés de maisons des voies ferrées. Je suis le dernier à me lever tôt le matin et le premier à descendre au retour. Je pense que je suis comme une étape importante sur notre itinéraire, quand je monte, les enfants me regardent avec mécontentement en pensant à la proximité de l'école, quand je descends, je n'ai pas eu le temps de leur parler . C'est pourquoi je m'assois presque toujours à l'arrière du bus, à côté de la fenêtre de gauche, pour regarder passer les filles plus âgées qui quittent l'école

après nous. C'est ce que je fais maintenant, et je me demande si eux aussi seront un jour comme maman.

J'ouvre la fenêtre pour laisser entrer la brise. Il fait chaud et nuageux. J'attends la pluie comme j'attends papa. J'aurais aimé qu'il soit de retour ce soir. Mais comment passer la journée avec ce doute. Je regarde partout, mais il ne m'attend pas dans la rue. Cela me donnerait au moins l'assurance que je lui manque, qu'il veut me parler. Mais s'il n'est pas venu, c'est peut-être parce qu'on va se revoir plus tard à la maison. Ouais, donc c'est bon signe qu'il n'est pas là, me dis-je.

Le micro va démarrer. Le conducteur a fermé la porte, mais a du mal à démarrer le moteur. J'entends les protestations de Don Oscar. Son pull gris présente deux grosses taches de transpiration au niveau des aisselles, et une autre plus grosse dans le dos. Dodue et presque chauve, sa voix est épaisse comme celle d'un chanteur d'opéra. Mais sa voix ne connaît que des insultes, ce qui lui vaut des réprimandes de la part du réalisateur. Nous ne nous soucions tout simplement pas. On apprend de lui ce qu'il faut ou ne doit pas dire en cas de colère. Et je suis attentif à ses propos. Je les ai pensés plusieurs fois à la maison, plusieurs fois dans la rue, et je pratique mentalement des obscénités.

Nous avons tremblé avec un râle et un bruit rythmé de valves usées. Une colonne de fumée sortant du pot d’échappement entoure le côté gauche de l’autobus lors du passage en deuxième vitesse. Mais bientôt nous devons laisser la place aux enfants qui traversent au milieu du pâté de maisons puis nous nous arrêtons au feu rouge. Certains nous saluent, deux professeurs disent quelque chose à Don Oscar. L'une d'elles est ma professeure et je m'accroupis pour qu'elle n'ait pas l'occasion de me faire des reproches avec ses yeux. Quand il aura le résultat de l'examen, il ira voir maman. Je sais ce qui va se passer.

Et sans y penser, je donne un coup de coude à un de mes compagnons. Il m'a dérangé toute la matinée et voilà qu'il vient tirer mon manteau en riant comme un attardé. Je me rends compte que j'ai enduré leurs poussées pendant que je pensais à papa, aux femmes et aux professeurs, tout en regardant le dos de Don Oscar dans ses efforts pour faire démarrer le bus.

Pablo me regarde avec colère en se couvrant le menton d'une main. Je me suis cassé une dent, peut-être. Il se jette sur moi et les autres viennent nous séparer. Mais il est déjà tard. Oui Ses mains sales tirent sur mes cheveux et mon manteau, et je sens sa salive sur mon visage. Il dit quelque chose, mais son appareil dentaire ne lui permet pas d'insulter clairement. Le bus reste à l'arrêt, même lorsque le feu vert s'allume. J'entends les klaxons. Je tends juste les bras pour me protéger. Pablo ressemble à un chiot qui essaie de gratter et de mordre. Il n'est pas plus grand que moi et ses mouvements sont maladroits. Puis la voix et les mains de Don Oscar interrompent le combat.

-Mais arrête de faire des histoires, enfoiré ! Cela fait une semaine que je n'ai pas de gardien ou de professeur pour s'occuper d'eux pendant que je conduis !

Il me regarde un instant, puis il soulève mon partenaire presque à sa hauteur par le bras. Pablo pleure et me crie de le rabaisser. Les autres le regardent comme s'il allait lui arracher le bras. Puis il le dépose sur le siège et me prend la main.

-Je suis venu ici.

Il m'emmène devant et dit :

-Asseyez-vous et arrêtez de provoquer les autres.

Je tombe sur le premier siège derrière le conducteur. Je le regarde dans le miroir et il me regarde. Il ne dit rien d'autre, mais j'aimerais lui demander ce que j'ai fait, à part m'asseoir comme toujours et regarder par la fenêtre. Parfois, je pense que le monde est une grande fiction que tout le monde joue à ma place. Qu'il y a quelque chose de plus grand que tout le monde me cache, quelque chose que tout le monde murmure pour que je ne l'entende pas. Tout comme derrière les façades des maisons se trouvent des pièces qu'on n'imaginait pas, les visages des gens me semblent des mensonges créés pour m'isoler. Je ne suis pas assez vieux, ils me le diraient s'ils pouvaient avouer la farce, et je ne suis pas non plus assez intelligent pour comprendre. C'est ce que dit maman, car mes notes sont loin d'être les meilleures. Ils sont à peine exacts, des notes dignes de la pile, des numéros dans un carnet d'exécutions. Tout coule comme l'eau et disparaît comme elle, et pourtant tout fait plus mal que l'eau bouillante. C'est le même que l'acide utilisé pour déboucher les canalisations, si fort qu'il ronge la peau et nous rendrait aveugle rien qu'en percevant sa vapeur. C'est pourquoi chaque mot me fait mal.

J'y pense quand je vois le dos du conducteur. J'aimerais lui demander ce que j'ai fait pour qu'il me parle comme il vient de le faire, moi qui voulais tant être comme lui, fort et sûr de lui, un homme qui est déjà un homme malgré tous ses défauts. Mais je reste silencieux et regarde la voie ferrée qui nous approche. Les barrières sont basses, tremblent un peu sous la pluie, et les rayures jaunes et noires jouent une danse de miroir avec le brouillard et les flaques d'eau sur le trottoir. Il y a un feu rouge sur le côté, comme les sirènes d'ambulance et de police. Mais c'est mort, je veux dire. Je la regarde alors que nous nous arrêtons devant le passage à niveau, et je continue de penser à ce qui va se passer chez moi en ce moment, derrière ces voies qui me séparent désormais d'elle.

Dieu est un homme grand et costaud qui marche sur un chemin de gravier. Il porte un pantalon en velours côtelé noir dont les revers sont rentrés dans ses bottes. Il porte une veste sans manches et sans col, en cuir marron, déboutonnée sur le devant. Il marche un peu maladroitement car la semelle gauche est cassée et attachée avec une corde, les cailloux sur la route se glissent entre ses doigts et de temps en temps il doit s'arrêter pour les enlever. Son bras gauche oscille à ses côtés, sauf lorsqu'il doit ajuster la semelle. Le bras droit est levé au-dessus de l'épaule, tenant le manche d'une hache dont la lame brille en cette fin d'après-midi. L'homme a la tête baissée, comme s'il regardait sa poitrine avec des cheveux bouclés, mais qui sait ce qu'il regarde vraiment, car ses yeux sont mi-clos, même si on devine qu'ils sont bruns comme sa barbe courte et ses cheveux bouclés.

Parfois, il lève le regard en avant, mais il semble voir seulement la base des troncs, il ne regarde même pas la verdure qui se cache dans l'obscurité comme le fait le soleil derrière la ligne de terre. L’homme ne perdra pas son regard sur ce qui est inutile, il sait que rien ne peut être sauvé des ténèbres. Ses pas ralentissent, puis reprennent leur vitesse. Ils tournent un peu à droite, vers une rangée d'arbres qui semblent avoir été plantés délibérément, car ils poussent sur deux lignes parallèles. Le bûcheron s'arrête devant la première bûche. Il le regarde maintenant avec une attention absurde. Ses yeux, on s’en rend compte alors seulement, sont idiots. Ce sont les yeux d'un grand enfant qui ne comprend rien, qui sait que la hache est là pour couper le tronc, mais qui oublie peut-être de ramasser le bois pour le brûler chez lui.

Posez fermement vos bottes au sol en les enfonçant un peu dans la boue entre les racines qui dépassent du sol. Il fait face à un jeune arbre dont le diamètre du tronc n'est pas plus grand que le corps du bûcheron. Il prend la hache, lève les bras et abaisse la lame sur l'écorce. Il recommence encore et encore, mais il ne fait pas beaucoup de progrès. Cela blesse cruellement la surface sans trop avancer. Au lieu de changer l'angle de la lame, donnez toujours le même coup de hache avec le côté peut-être moins tranchant. Si un bûcheron chevronné le voyait à ce moment, il le frapperait à la tête et le repousserait, en colère et désillusionné contre cet apprenti maladroit.

Cependant, nous savons qu'il n'y a personne d'autre dans cette forêt. Le bûcheron n'est ni jeune ni trop vieux. Il a toujours été propriétaire de ces terres, aussi loin qu'il se souvienne, même si cela est précaire et échoue parfois, confondant les temps, les chemins et les arbres qu'il doit couper.

Ruiz entendit le bruit de la hache venant de vingt mètres devant lui. Ce sont les pompiers qui ouvraient les restes du bus, qui fumait encore sous la bruine. Et entre les coups, il entendait un brouhaha qui grandissait très vite parmi les éclaboussures sur les flaques et la boue. La pluie cessa, mais un rideau cuisant tombait toujours comme des aiguilles de sel.

"Docteur Ruiz !", a crié quelqu'un dans la foule environnante.

-Docteur Ruiz !-plusieurs voix l'appelaient à nouveau.

Il y a couru en compagnie d'autres secouristes, policiers et pompiers en imperméables, parents en manches de chemise, les cheveux collés sur le front et les vêtements trempés.

Le Dr Bernardo Ruiz s'est frayé un chemin entre eux. Il a marché sur des fragments de fer, a trébuché sur d'autres et s'est coupé le genou avec une tôle. Les pompiers avaient ouvert une porte dans le toit du bus, comme le couvercle d'une énorme canette renversée. Ils dégageèrent l'ouverture et lui montrèrent ce qu'ils avaient trouvé.

Il y avait des sièges en cuir brûlé et des ressorts éclatés. Il y avait une odeur insupportable de caoutchouc et de carburant. Puis il crut apercevoir, sous le volant qui se trouvait encore sur le tableau de bord, le corps d'un garçon vêtu de la salopette. Et dans la pénombre, sous ce qui restait du tableau de bord, il découvrit deux lumières. Mais il était impossible que les indicateurs continuent à fonctionner, et ce n'était pas pour cela que les autres l'avaient appelé. Les petites lumières s'éteignirent quelques secondes et se rallumèrent à un rythme irrégulier. Ils ne vacillaient pas, mais montraient l’éclat des larmes.

Ruiz sentit ses cuisses trembler et il crut qu'il allait s'évanouir comme un étudiant en médecine le premier jour. Mais il se saisit la tête et arrêta son vertige, il avança au pas traînant, rampant entre les fers et les morceaux de caoutchouc mous et chauds comme du goudron.

"Mon Dieu", dit-il, et des cris de joie lui répondirent par derrière.

"Préparez l'oxygène", demanda-t-il en élevant la voix autant qu'il le pouvait. Puis il toucha le bras du garçon. Il sentit les tremblements, mais il ne pleura ni ne gémit. Sa respiration était très lente. Il lui attrapa la main et sentit son pouls.

"Tout ira bien", murmura-t-il à ce qui était encore une ombre pour lui. "Nous allons te faire sortir." Mais ne t'endors pas, écoute-moi et ne t'endors pas.

Il a continué à parler tout en essayant d'éloigner l'enfant qui était allongé sur les pédales. Ruiz avait besoin de retirer un peu plus le siège du conducteur. Un pompier est arrivé avec un chalumeau et a coupé ce qui restait du siège. Puis ils ont attrapé les jambes du garçon et l'ont lentement fait sortir. Même s’il avait des fractures, pensa Ruiz, ce n’était rien comparé à une asphyxie. Il n'y avait pas assez de place pour le récupérer.

« Le masque ! » demanda-t-il en posant la tête du garçon sur ses genoux. Puis il le souleva un peu plus haut pour le serrer contre lui comme un bébé.

Le pompier sort et une infirmière lui tend le masque à oxygène. Les voix des gens venaient de l'extérieur, mais Ruiz n'avait que des oreilles attentives au murmure de l'air qui parcourait l'intérieur du tube. Il plaça le masque sur le visage du garçon.

Il devait avoir douze ans, peut-être. Il était mince et avait les yeux clairs. Ses cheveux étaient noircis par la fumée et son visage était couvert de graisse et de suie. Ruiz a vu comment les doigts tremblaient tandis que les muscles récupéraient lentement, comme des animaux morts à un moment donné. Comme des cadavres qui retrouvaient le rose pâle de leur peau, comme des bouches qui se remplissaient d'air et exhalaient des gémissements après le silence. La chaleur après le froid.

Les bras cessèrent de bouger, ils se reposèrent. Les jambes se contractèrent alors en de douces convulsions. Il a commencé à tousser. Ruiz ôta son masque et tourna la tête sur le côté au cas où il vomirait, mais il ne le fit pas. Il lui a redonné de l'oxygène et a ajusté l'élastique du masque derrière sa tête.

"Je sors", prévint-il. Il entendit les mouvements des gens s'écarter pour permettre d'élargir encore un peu l'ouverture. L’air à l’intérieur devenait également irrespirable pour lui. Aux odeurs précédentes s'ajoutait celle du métal fraîchement fondu au chalumeau.

Finalement, l'arôme de la pluie entra comme une brume fraîche. L'humidité extérieure ne le dérangeait pas après dix minutes de confinement. C'était de l'air libre, de l'eau tombant du ciel pour éteindre les cendres et chasser la puanteur de ce cimetière de métal.

## 6

Ibáñez a vu démarrer l'ambulance transportant le corps du chauffeur du bus, avec les feux de croisement allumés mais sans la sirène. Je ne savais pas il lui a été demandé dans quel état ils l'avaient trouvé, ou si l'autopsie serait difficile ou non. A ce moment-là, il n'a pensé qu'à secouer la boue de ses chaussures pour ne pas salir la voiture, puis il est monté à bord et a démarré le moteur. Il n'avait pas parcouru vingt mètres lorsque le visage de la même femme qu'il avait vue à son arrivée réapparut à côté de lui, les mains et les doigts contre la vitre, comme ces poupées aux mains ventouses. Mais sa grimace n'était pas amusée, ni même grotesque, seulement atrocement douloureuse, comme si elle avait fait un pas de plus dans son esprit depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Ce n’était plus

l’horreur, mais la douleur des plaies invisibles à l’œil nu. Et encore une fois, les mains de l'homme l'attrapèrent par les épaules et l'arrachèrent avec un bruit semblable à celui d'une structure qui se brise. d'aujourd'hui. Parce que les souvenirs, pense Ibáñez, sont des fruits mûrs du temps, des fruits qui deviennent indépendants des jours et ne pourrissent jamais, et portent en eux-mêmes les graines de leur reproduction.

Il a arrêté la voiture suffisamment longtemps pour que les parents puissent s'éloigner. Il sentit son cœur s'emballer et il baissa la vitre que la femme avait sale. Il inspira profondément et se souvint de son fils dans les bras de sa femme, au loin, à l'hôpital. Un enfant est né tandis que vingt autres sont morts. Ce paradoxe était-il possible ? Le temps et l’espace ne vont pas toujours ensemble. Les traces et les morts étaient les seules choses que l'on pouvait y voir. Alors, pourrait-il exister en même temps un endroit où la vie s'épanouissait plus intensément qu'un rosier au début du printemps ? Parfois, Mateo Ibáñez pensait que la réalité était une illusion des sens, un scénario projeté par l'esprit. Seuls les souvenirs d’autres lieux et d’autres époques nous sauvent de la folie, de cet état de perte et de perte qu’est la vraie folie.

Il regarda devant lui. L'ambulance avait tourné le coin et disparu dans l'avenue. Il a commencé et a suivi le même chemin. La police l'a salué et il a jeté un dernier regard sur la silhouette du train dans la bruine, sur le reflet des feux rouges des camions de pompiers sur le métal, sur les colonnes de fumée qui s'élevaient des restes tordus du bus. . Il a allumé la radio. Un be-bop jouait qui semblait blasphématoire à ce moment-là, il a changé le cadran et l'a laissé sur une station de musique classique. Deux minutes plus tard, il reconnut le premier mouvement de la septième symphonie de Beethoven. Bientôt commencerait la seconde, une marche funèbre qui l'avait toujours fasciné, un rythme avec lequel Beethoven l'avait conquis depuis qu'il était enfant et écoutait les enregistrements des neuf symphonies de Toscanini sur les 78 disques que son père possédait. .

Il a rattrapé l'ambulance et est resté sur place. C'était le milieu de l'après-midi et les rues effaçaient peu à peu les souvenirs de ce qu'il avait vu sur les voies. Les garçons couraient sur les trottoirs ou tenaient la main de leur mère. L'eau tombait du ciel avec moins de douleur, et un reflet strident filtrait à travers les nuages pour donner à l'asphalte un ton éblouissant mais opaque. Des flaques d'eau ici et là faisaient le bonheur des enfants qui jouaient après les cours et avant de commencer leurs devoirs à la tombée de la nuit. Avant de grignoter avec un café au lait ou un verre de cacao, avec des biscuits sucrés et de la confiture, en regardant des dessins animés à la télévision. Ibáñez avait l'impression d'être là-bas, se regardant descendre la rue derrière une ambulance qui remplissait aujourd'hui le rôle de corbillard, dans sa Fiat rurale perlée de gouttes de pluie, d'où sortait une triste marche, trop pour que certains puissent la comprendre. Un rythme dont la mélancolie semblait naître de racines enracinées dans le pavé de l'ancienne terre qui voyait autrefois le ciel avec des yeux d'argile.

L'ancienne terre qu'ils avaient recouverte de goudron ou de vêtements pavés, la rendant muette, sourde et aveugle, mais avec suffisamment de mains pour parfois déchirer le manteau et attraper des corps pour se nourrir.

Ces rues étaient des routes, elles traversaient la ville et, en tant que telles, n'étaient que des étapes, des transitions. Il lui était plus facile d'imaginer son fils, maintenant que la septième symphonie avait capitulé sa tristesse et atteint sa fin dans une apothéose typiquement beethovénienne. Mais la rigueur du destin que la musique avait tenu à proclamer ressemblait trop à la rigueur mortis, impossible à renverser et seulement remplacée par la pourriture, le ramollissement des corps et l'émission d'excroissances : une apothéose aussi peut-être que la musique tentait de transformer. .en quelque chose de plus beau pour notre consolation. Les arts sont pieux, les médecins sont des bouchers, se disait Ibáñez.

Ils arrivèrent à la morgue et l'ambulance descendit la rampe d'entrée souterraine comme si elle s'enfonçait dans une tombe. Mais Ibáñez a franchi le cap et garé sur le parking du personnel. Un agent de sécurité l'attendait derrière la porte d'entrée.

-Bonjour docteur.

Il fit un signe de la main et continua vers le vestiaire. Alors qu'il s'habillait pour la salle d'opération, il demanda si son assistante était arrivée.

"Une nouvelle infirmière commence aujourd'hui, docteur", lui dit le directeur. "Une très jolie fille", ajouta-t-il avec un sourire.

Ibáñez ne lui a pas répondu, il n'était pas d'humeur à parler de femmes après ce qu'il avait vu. Il franchit la porte qui menait directement à la salle d'opération. Le cadavre gisait déjà nu sur la table de marbre. Deux hommes de ménage nettoyaient le sol et l'odeur du désinfectant était presque un soulagement après la puanteur qui régnait sur le lieu de l'accident.

"Bonjour, docteur", dit l'infirmière.

Elle était jeune, avec des cheveux bruns rassemblés sous son bonnet, mais deux mèches s'échappaient de sa nuque. Il avait des yeux clairs et intelligents.

-Bonjour, jeune femme. Comment s'appelle?

-Solitude, docteur.

Elle s'est retournée. Ibáñez n'avait pas pu voir s'il souriait, il portait le masque.

Elle s'approcha de nouveau pour lui mettre les gants, et il sentit le parfum de sa peau mêlé à l'arôme de boue et de cheveux brûlés qui jaillissaient du

corps à côté d'eux. Puis il regarda pour la première fois le cadavre avec l'attention que lui exigeait son travail. Un homme de presque cinquante ans, obèse et grand. Chauve sauf de fins cheveux noirs sur les côtés et sur la nuque. Il avait une barbe de deux jours et une moustache débraillée et tachée de nicotine. Avec une poitrine large et un abdomen prononcé, sur son dos la graisse abdominale semblait cachée. Le bras droit était cassé à plusieurs endroits, les os étant exposés. La jambe gauche présentait une blessure qui faisait le tour de la cuisse et descendait jusqu'à l'arrière du genou. La jambe droite était fracturée et des fragments d'os dépassaient de l'avant. Le pied droit était tourné vers l'extérieur de plus de quatre-vingt-dix degrés. Il portait plusieurs coupures profondes au visage, des contusions sur le front et son oreille gauche avait été arrachée. Ibáñez a fait le tour de la table à la recherche du bras gauche, mais n'a trouvé qu'un moignon où l'os dépassait avec une extrémité ébréchée. Il posa ses mains sur sa poitrine. Il sentit ses côtes crépiter comme si elles flottaient sur un matelas d'air.

"Plusieurs fractures de côtes avec pneumothorax massif", a-t-il déclaré, pendant que l'infirmière prenait des notes. Nous allons ouvrir, mais nous ferons d'abord une crevaison pour prélever des échantillons.

Mateo a enfoncé l'aiguille entre ses côtes. La seringue se remplit rapidement de sang.

-Hémothorax avec rupture aortique probable.

Il a ensuite utilisé la scie pour couper le sternum et séparer les côtes. Le sang coulait jusqu'à s'arrêter une minute plus tard, passant par les fentes de la table et disparaissant dans le trou central qui s'écoulait dans un seau métallique.

Il a étendu l'incision jusqu'à l'abdomen. La graisse rendait difficile la saisie des viscères.

-Il ne semble y avoir aucun dégât. Mais... -Ibáñez continue d'explorer aveuglément avec ses mains. -Il y a une grave déchirure de la vessie et une fracture du bassin.

Il est retourné à la poitrine et a retiré le cœur. Il l'a regardé pendant quelques minutes.

-Formes normales, sans altérations congénitales évidentes. Nous le laisserons à l'anatomie pathologique.

Soledad hocha la tête et mit l'orgue dans un sac.

Ibáñez a commencé à vérifier les fractures exposées. Le bras amputé ne l'intéressait pas, il présentait une coupure visiblement faite par l'un des fers du micro. Le bras droit était cassé à quatre endroits. Il essuya le sang et trouva un pansement protecteur couleur peau sur le dos de sa main. Il l'a retiré avec précaution car c'était presque le seul endroit presque

entièrement préservé. Il a vu une petite coupure et deux marques de morsure. Mais ce n'étaient pas celles laissées par les incisives d'un chien, comme il l'avait d'abord pensé, mais plutôt deux incisives de devant. C'était typiquement une morsure humaine.

"Peut-être que l'homme s'est disputé avec quelqu'un", a déclaré l'infirmière.

-Mais ça devait être le matin même, regarde la tache d'iode, et il n'y a pas de cicatrice et l'infection ne s'est pas encore développée.

Il a demandé un scalpel et a ouvert davantage la plaie. Le troisième os métacarpien était fracturé en deux.

-Écris, Soledad. Blessure récente à la main droite due à une morsure humaine au dos, avec une seule fracture du troisième métacarpien. Agression probable ne durant pas plus de trois heures.

réfléchit Ibáñez avant de commencer à suturer.

"Cela a dû lui rendre la tâche difficile à gérer", a-t-il déclaré, tout en acceptant le fil et la pince à épiler de l'infirmière. Devoir manœuvrer ou passer du bâton au sol avec une main cassée est parfois presque impossible.

- Pensez-vous que l'assurance couvrira cette cause, docteur ?

-Si la raison est ce que le conducteur a fait avant de commencer à travailler, je n'y crois pas. Même s'il se disputait avec quelqu'un, peut-être qu'il était ivre aussi. Il faudra attendre les résultats de l'alcootest et l'avis expert des mécaniciens, s'ils trouvent quelque chose parmi ces restes.

-Mon Dieu, tout "Ces pauvres enfants..." dit l'infirmière.

Ibáñez la regarda un instant. Si seulement une chose avait été différente ce matin-là, tous ces garçons seraient à la maison, et le cadavre qui se trouvait maintenant entre ses mains aurait peut-être commencé à ce moment-là à boire du maté pour sa femme dans quelque quartier de banlieue. Ibáñez était aussi sûr de cela que du fait que sa femme et son fils dormaient dans la clinique en attendant qu'il les ramène à la maison. Qu'est-ce qui était la réalité et qu'est-ce qui faisait partie d'une illusion créée par l'esprit d'un dieu à l'humeur changeante. Peut-être que tout cela était le résultat d'un dieu schizophrène ou psychopathe. Quel diagnostic serait le plus correct pour cette entité qui jouait avec le hasard et le destin en lançant des dés sur un tapis de peau humaine, dont le numéro pourrait changer la couleur de ce tapis en rouge sang. Du sang qui devait sortir un jour pour connaître l'architecture du monde et former ainsi son intrigue interne.

7

Le garçon respirait à un rythme régulier, mais il a dû être transporté à l'hôpital le plus rapidement possible. Il regarda dehors et des éclairs l'aveuglèrent un instant. Ce n'était pas le soleil, ni même le reflet entre les nuages après la pluie, de quoi faire mal aux yeux habitués à l'obscurité claustrophobe du bus réduit à la forme d'une araignée morte. C'étaient les flashs des caméras et les lumières des caméras de télévision qui les cherchaient comme deux souris sur le point de sortir de leur cachette.

Il souleva le garçon dans ses bras comme il l'aurait fait avec une poupée en papier crépon qu'il avait construite ou du moins réparée, et que le moindre contact pouvait ruiner. Quelque chose qu'il avait récupéré d'un coin semblable au cercle noir où l'on dit que les morts entrent, et qui maintenant, lentement, péniblement, avait recommencé à respirer avec un crépitement qui ne lui plaisait pas, mais qui était néanmoins un son humain, et que cela suffisait à ce moment-là : signe de vie, car le reste est toujours un silence éternel qui façonne, lime et frotte la surface des choses pour les faire entrer dans l'espace immense du néant.

Ruiz a toujours eu peur de cela seul. Non pas de hauteurs ou d'abîmes, d'enfermement ou de largeur disproportionnée, mais la peur d'imaginer le néant comme un vide sauté sans s'en rendre compte, ou effleuré comme quelqu'un passant à grande vitesse au bord d'une falaise. Un espace creux qui sera toujours là devant vous et vous ne pourrez même pas le voir.

C'est pourquoi il souleva le garçon comme le seul bijou fait d'os qu'il avait sauvé vivant de l'accident, s'accroupit par l'ouverture qu'ils avaient élargie et s'agenouilla près de la planche pour immobiliser le corps. Il s'est assuré que le masque était bien serré et que le tube à oxygène indiquait la bonne pression. Ruiz semblait être responsable de tout, vérifiant les signes vitaux, plaçant les bandes Velcro sur les jambes et la poitrine et le collier en caoutchouc. Il a demandé le stéthoscope et a écouté les battements du cœur. Il a vérifié le pouls et la tension artérielle. Il allait dire qu'il était prêt à monter dans l'ambulance lorsqu'il entendit une arythmie. La pression a diminué et le cœur a accéléré à un rythme irrégulier. Deux infirmières le regardaient sans savoir quoi faire.

"Nous partons !" l'entendirent-ils dire.

Ruiz posa le stéthoscope et posa son oreille sur la poitrine du garçon. Puis il posa ses paumes sur son sternum et poussa encore et encore. Combien il en avait récupéré de cette façon, il ne s'en souvenait pas. Peut-être aucun dans toute sa carrière. Des méthodes orthodoxes rarement efficaces. Des rudiments de médecine contre la force centripète d'une

tornade qui se dirigeait vers les eaux du fleuve Styx. Eaux turbulentes assombries par la boue.

Il sentait les éclairs autour de lui comme des éclairs dans une nuit qui approchait orageuse et froide. Les murmures des gens étaient comme de petites vagues se brisant sur la plage autour des voies ferrées. Une plage de boue où gisait un gros animal de fer s'arrêtait comme un roi qui aurait écrasé ses sujets sans méchanceté ni intention, et attendait dans son sommeil qu'ils séparent les restes avant de continuer son chemin.

En poussant la poitrine du garçon pour faire parler à nouveau le petit cœur, il savait qu'à chaque seconde il lui enlevait une poignée de possibilités, et que ses gestes étaient en passe de devenir une caricature de pauvre médecin hospitalier.

Il s'arrêta un instant pour se reposer et desserrer ses mains. Il ne savait pas combien de temps, il se souviendrait seulement plus tard qu'il avait regardé ceux qui l'entouraient et avait vu une douzaine de visages le regarder dans les yeux. Les caméras ont profité de l’occasion et ont libéré leur brume lumineuse. Il pouvait même apprécier la chaleur des lumières, salissant l'air déjà fatigué d'humidité et de sueur. Mais il y avait tellement de visages qu'il n'aurait pas pu trouver celui des parents du garçon, s'ils avaient été là. Parce qu'il aurait voulu se débarrasser de l'enfant une fois pour toutes. Laissez la responsabilité qu'il il s'était imposé. Délivrez le corps avec la croix. Il ne savait pas pourquoi il pensait cela, il n'était pas un homme religieux. Il associait seulement la croix à sa signification préchrétienne : croix et châtiment.

Carrefour, exactement comme ce passage à niveau. Comme l'illustrent les panneaux routiers jaunes, désormais souillés de crasse et d'oubli, sur les côtés de la rue.

## 8

Je sais qu'il y a quelqu'un d'autre à mes côtés. Ce n'est pas un homme, j'en suis sûr. C'est une chose imprécise, sans corps ni esprit, seulement une force sans dents mais qui appuie aussi fort que si elle en avait. C'est proche, mais je préfère quand même ne pas regarder. Je tourne mon visage vers les souvenirs et je pense à la dernière fois que j'ai parlé avec Don Oscar. Je l'ai regardé longtemps. J'ai regardé le triangle sur son dos, son large cou tournant nerveusement et sans rythme, sans rythme pour identifier ses pensées. J'aurais aimé lui demander ce que j'avais fait de mal pour qu'il me traite ainsi tout à l'heure, si finalement Pablo m'avait provoqué. J’ai trouvé que c’était plus qu’injuste. J'ai toujours été troublé par le manque de logique

dans les actions des adultes, ces raisonnements qui pourraient leur faciliter la vie. J'en suis venu à imaginer les disputes de mes parents comme les voix de deux petits cancers qui se développaient dans leur cerveau, obstruant la cohérence et l'harmonie des événements. Ma grand-mère était décédée d'un accident vasculaire cérébral et même si je ne comprenais pas ce que cela signifiait à l'époque, je l'imaginais comme un accident de la route où un camion quittait la route et déversait son contenu sur l'accotement.

Puis, comme un liquide qui déborde, je n'ai pas pu me contenir, et j'ai demandé avec toute la colère que j'avais accumulée ce matin-là :

-Don Oscar, pourquoi tu m'as dit ça ?

L'homme m'a regardé dans le rétroviseur. Nous venions de nous arrêter devant les barrières du passage à niveau. La sonnette a sonné mais la lumière ne s'est pas allumée. Certains piétons ont traversé en regardant dans les deux sens. Nous avions une courte file de trois voitures et un camion derrière nous.

- De quoi tu parles, gamin ?

-Pourquoi m'as-tu défié si je n'ai rien fait ?

Il fit un geste de fatigue et de fureur à la fois. Il s'est retourné et m'a dit :

-Viens ici.

Il y avait quelque chose que je n'aimais pas dans son visage et dans sa voix. Ce n'était pas un cri ou une menace directe, mais je sentais que cette fois, ce serait différent du simple éclat d'il y a quelque temps. Je me suis levé et me suis tenu à côté de lui, touchant presque son épaule droite avec mon bras gauche. J'ai gardé le regard baissé, faisant des cercles avec mon index sur le levier de vitesse.

"Ne fais pas l'idiot parce que tu n'as rien à voir avec ça", m'a dit Don Oscar. "Les enfants calmes comme toi sont les pires, ils provoquent les autres rien qu'en étant devant eux." Ce sont des lépreux, si vous savez ce que c'est. Vous avez des plaies qui poussent dans vos intestins et vous chiez pire que de la merde.

Je sais que tous les enfants l'ont entendu parce que j'ai entendu le silence qui s'est formé dans le microphone. Dehors, la cloche continuait de sonner, le grondement des locomotives et le fracas du train qui sortait de la gare. J'ai levé les yeux pour me voir dans le miroir. Ses joues étaient rouges mais sans signe de larmes. D'une manière ou d'une autre, je savais que je n'allais pas pleurer. Quelque chose était plus fort que la douleur, une barrière plus haute et plus large que le passage à niveau m'avait protégé de Don Oscar. Un barrage de béton et de fer qui a levé mes poings et les a

amenés contre le cou du conducteur. Je me suis jeté sur lui les yeux fermés, mais j'ai senti ses mains fortes me séparer facilement alors que je tâtonnais dans le noir. Je n'ai réussi qu'à me cogner avec le tableau de bord et le volant, et une fois avec le pare-brise sans l'abîmer.

"La putain qui t'a donné naissance !" a crié Don Oscar en me séparant.

J'ai ouvert les yeux juste à temps pour voir passer le train, j'ai donc seulement entendu l'écho du dernier mot et je n'ai vu que les gestes des garçons qui se levaient de leur siège sans oser s'approcher. Et c'est pour cela que je n'ai pas non plus entendu le bruit de la gifle de Don Oscar sur mon visage. Non seulement ma joue gauche, mais tout mon visage fut marqué par le coup de sa paume durcie. Une main qui avait touché les valves et les bougies, changé les pneus et graissé les moteurs. Une main qui a dû autrefois toucher les femmes avec douceur.

Je n'ai pas pleuré non plus. J'ai vu comment les barrières étaient levées, mais Don Oscar ne regardait pas devant lui, mais dehors, comme s'il avait peur qu'on l'ait vu. Il avait l'air nerveux et me regarda.

"Va t'asseoir !" dit-il en levant à nouveau sa main droite, et je pensais qu'il allait réessayer, et que maintenant sa main allait définitivement me faire mal. Et sans savoir comment ni y avoir pensé auparavant, j'ai arrêté sa main avec la mienne et je l'ai mordue.

Don Oscar criait sans insultes, il faisait une grimace plus que désagréable sur son visage mal rasé. Il attrapa sa main avec l'autre et la pressa contre son corps. J'ai entendu son cri de douleur réprimée, comme si la fierté lui serrait également la gorge. J'ai reculé de quelques pas, mais je savais que mes compagnons n'allaient rien me faire. Les garçons Ils avaient l'air bouche bée depuis leur place et quelques filles pleuraient.

Mes cheveux étaient mouillés de transpiration. Le plumeau m'était collé comme une camisole de force. Je n'ai pas bougé. J'ai regardé le visage de Don Oscar, à la fois surpris et plein de douleur. Quand il a regardé sa main, j'ai vu du sang sortir d'une veine du dos et j'ai eu peur. J'ai reculé encore d'un pas jusqu'à être à la hauteur du premier siège. Don Oscar se leva pour chercher quelque chose dans la boîte à gants. Il fouilla dans une pile d’objets anciens, mais ne trouva pas ce qu’il cherchait.

-La mère réputée qui vous a donné naissance ! Je vais chercher un pansement au kiosque, et ne laisser personne descendre !

Le train était déjà passé et les barrières étaient levées. La file de voitures s'est agrandie. Les conducteurs ont klaxonné, se sont penchés et ont crié des obscénités au conducteur. Il les regarda simplement et se dirigea directement vers le kiosque du coin. Quelques voitures nous ont dépassés, mais bientôt la barrière s'est abaissée à nouveau. Il faisait chaud

et la situation était plus que compliquée, j'en avais conscience. Mais je n'avais peur que de ma mère.

Pablo m'a approché par derrière. Il m'a frappé à la tête et a reculé en riant de son rire idiot.

« Quel imbécile, quel imbécile ! » répétait-il en me pointant du doigt.

Mon Dieu, pensai-je, il était temps de montrer ce que je cachais. Il était temps de mettre de côté la honte. Avancez sans pitié sur les autres. Il n'y a peut-être pas de juste milieu, pas de justice, pas de chevalerie. À douze ans, j'étais complètement sûr qu'il n'y avait que deux côtés au monde : ceux qui dominent et ceux qui se laissent dominer.

Il m'a alors sauté dessus et deux autres garçons ont osé le suivre. Je suis tombé sur le siège du conducteur, mais j'ai réussi à m'éclipser petit à petit sous le poids des trois, qui n'ont pas pu bien me retenir car le levier de vitesses et le volant les gênaient. Je me suis mis entre les pédales, j'ai cogné leurs jambes et j'ai glissé sur le côté. J'ai utilisé le levier pour tenir le coup et j'ai senti quelque chose se briser. Le moteur avait tourné pendant tout ce temps, Don Oscar avait oublié de l'éteindre après ce qui s'était passé. Le microphone a claqué et le moteur s'est arrêté. Les garçons s'arrêtèrent lorsqu'ils virent Don Oscar revenir sur le trottoir en les menaçant de son poing valide. Ils étaient déjà à leur place quand il monta à bord.

« Asseyez-vous ! » dit-il presque sans me regarder.

Je suis allé à ma place et nous sommes tous restés silencieux. Dehors, les klaxons continuaient, certains s'étaient arrêtés pour regarder et se moquaient de nous. J'étais agité et effrayé, parce que mes pensées allaient au-delà des pistes. Quand je rentrais à la maison, maman était aussi ardemment hostile que l'humidité de midi. J'imaginais Don Oscar descendant du bus, me tenant par l'oreille jusqu'à la porte de ma maison, et ma mère me lançant des regards silencieux de reproche tout en écoutant le chauffeur.

Au-delà de la rivière d'acier se trouvait le champ de bataille. C'était une rivière qui ne valait pas la peine d'être traversée. Mais le temps est son propre ennemi, comme un homme qui porte une poignée de graines dans sa main gauche et un pistolet .45 dans sa droite.

Don Oscar tourna la clé de contact. Le moteur a parfaitement fonctionné. Les barrières remontaient, mais le bus ne répondait pas à la première vitesse. Une fois de plus, les klaxons ont retenti et quelques personnes sont venues nous demander si nous avions besoin d'aide. Don Oscar secoua la tête, il était trop abasourdi et confus. Plusieurs minutes passèrent, mais finalement le bus avança et gravit la légère colline sur les voies ferrées. Nous étions au milieu d'eux quand quelque chose s'est coincé dans le levier de vitesse. Don Oscar a tenté de déplacer le levier tout en

appuyant sur l'embrayage. Le moteur s'est arrêté plusieurs fois et il a réussi à le redémarrer plusieurs fois. Lorsqu'il a tenté de revenir en première vitesse, le bus n'a pas répondu. Don Oscar accéléra mais le moteur semblait définitivement noyé.

Je pouvais voir que sa main lui faisait mal et que le pansement commençait à se tacher de sang. Il devenait nerveux et noyait la douleur en regardant à ses côtés. Nous avions perdu beaucoup de temps et les barrières commençaient à baisser devant et derrière nous. Les voitures ont reculé et les conducteurs sont sortis. Plusieurs voisins ont couru pour nous aider. Ils ont tous commencé à pousser pendant que d'autres nous disaient de descendre. Don Oscar regarda vers la droite et resta absorbé quelques secondes. Le train qui se dirigeait vers la gare approchait trop vite.

Mes camarades de classe ont crié et ont couru dans l'allée, quelques-uns pleurant sur leur siège. Plusieurs hommes sont montés dans le bus et ont commencé à nous faire descendre un à un, mais nous étions vingt-sept à sortir par la seule porte étroite en face.

Le train continua sa route et se mit à klaxonner avec insistance. En annonçant ce qui n'avait pas besoin d'être annoncé, et je ne sais pas pourquoi, juste à ce moment-là, je me suis souvenu d'un western comique où le train a écrasé une fille attachée aux rails et le conducteur a crié : Regardez où vous allez !

Les gens ont essayé de Nous avons poussé le microphone, mais la boîte d'adresse était restée bloquée. Ce qui était incontestable, c'était que le bus était resté coincé comme une baleine mourante sur une plage, prête à se laisser mourir. Les efforts de plusieurs créatures ressemblant à des fourmis ne parvenaient pas à le repousser, seules d'autres machines similaires le feraient, et il n'y avait pas de temps pour cela.

Le train était à moins d’un pâté de maisons.

Je me tenais à côté de Don Oscar, qui n'avait pas quitté son siège, essayant de reprendre le contrôle de son véhicule. Je ne me demandais pas si c'était parce qu'il se souciait uniquement de sauver le bus, ou parce qu'il ne voulait pas céder à l'inévitable vérité. Il aurait pu nous aider à descendre, un garçon plus en sécurité valait mieux que rien. Mais je m'en fichais de tout ça. Il m'a serré la taille et s'est mis à pleurer. Il m'a regardé pendant une seconde puis m'a poussé pour me cacher entre ses jambes.

Il était huit heures. Il avait cessé de pleuvoir et les nuages reculaient vers le sud, poussés par un vent dont la véritable force n'était qu'un petit échantillon dans les rues de la ville. Une brise fraîche qui semblait être un cadeau et un réconfort qu'un Dieu pauvre ou avare offrait à ses créatures après un désastre.

Ibáñez contemplait l'arc-en-ciel, au moins une partie entre deux grands immeubles. Il marcha un pâté de maisons et arriva sur la place. Là, il pouvait voir presque toute la voûte. Il avait son imperméable plié qui pendait à son avant-bras droit. Il alluma une cigarette et regarda deux chiens jouer et boire dans les flaques d'eau. Ils se sont approchés pour renifler son pantalon et ont remué la queue, mais ils sont immédiatement repartis lorsqu'ils ont entendu l'appel d'une vieille femme portant un sac. Les chiens sautèrent autour d'elle et elle s'assit lentement sur un banc et en sortit deux vertèbres encore crues et rouges. Ils commencèrent à manger, un chacun, assis de chaque côté du banc.

Mateo Ibáñez a ensuite pensé aux enfants sur les pistes.

Mon Dieu, se dit-il, au diable le métier qui me fait penser ça. Il avait un fils nouveau-né qui l'attendait. Il se frotta le visage, tendu par la fatigue. Il est remonté dans la voiture et s'est rendu à la clinique. Il faisait déjà nuit quand il arriva et les lumières à l’entrée étaient comme un petit paradis pour dormir. Lumières blanches mais tamisées, typiques des hospices et des hôpitaux psychiatriques.

Lorsqu'il est entré, les réceptionnistes l'ont accueilli avec le sourire tout en répondant au téléphone. Il y avait deux ou trois personnes qui attendaient leur tour dans la salle d'attente. Il prit l'ascenseur jusqu'au troisième étage. La porte se fermait lorsque le Dr Cisneros entra.

- Et Ibáñez ?

-Bien, Alberto. Mais que dis-je, mon Dieu ! Très bien. Aujourd'hui, ma femme a donné naissance à un garçon.

"Mais félicitations !", dit-il en lui serrant fermement la main.

Cisneros portait le plumeau avec le logo de la clinique brodé sur la poche supérieure gauche. Ses cheveux étaient peignés avec du gel, un bronzage mettait en valeur ses yeux bleu clair.

-Je suis un peu distrait. J'ai travaillé tout l'après-midi et je suis venu voir ma famille. Il y a eu un accident à un passage à niveau...

-Oui, j'ai entendu les nouvelles à la télévision dans la chambre du garçon dont je m'occupais. L'oncologue m'a appelé il y a deux heures. C'est une affaire terminale, Mateo. La semaine dernière, il criait comme un chien battu, mais j'ai réussi à le calmer un peu. Le père est hystérique et la mère

est un zombie. Mais au moins le garçon ne crie plus et se réveille de temps en temps pour leur parler.

L'ascenseur s'arrêta et ils descendirent au troisième étage. Ibáñez se souvenait de ce garçon, la dernière fois qu'il l'avait vu, il avait été impressionné par son apparence. Mateo sentit soudain quelque chose se poser sur son dos, comme un chargement de sacs d'os, ou le poids du fer si semblable à la marche incontrôlable de la mémoire. Mais pourquoi dans cet endroit, se demandait-il, où son fils nouveau-né l'attendait, pourquoi là où la vie jaillissait des chambres avec des larmes vitales. Cependant, pleurer, c'est pleurer, et qui pourrait dire de loin et en entendant si c'est de la joie ou de la douleur. Il regarda Cisneros, qui continuait à parler, mais n'entendait que les derniers mots.

-…Martín est mort cet après-midi à trois heures. Si tu l'avais vu, maigre et jaune.

Ibáñez a dit au revoir en promettant de rester en contact. Il traversa le couloir en direction de la chambre 21. Il frappa et ouvrit la porte. La pièce était éclairée par la lampe à main située à côté de la tête du lit, où dormait sa femme. Le corps était ombragé par le bébé allongé à côté de lui. Après avoir fermé la porte pour éviter la lumière du couloir, Mateo s'approcha en silence. Il a touché la tête de son fils.

L'enfant dormait. Ses petits bras bougeaient dans le rêve qu'Ibáñez imaginait placide et paradisiaque.

Mais les bébés peuvent-ils rêver à autre chose, se demanda-t-il. Il aurait aimé interroger son fils Blas sur le sort des âmes des enfants. Cependant, pour l’instant, c’était une possibilité aussi lointaine que combattre la mort.

## dix

"Trois minutes et demie", dit l'infirmière. .

Ruiz cessa de regarder les visages des curieux qui entouraient les lieux comme un des cercles de l'enfer. Le garçon était mort depuis trois minutes et demie. Il était temps de laisser le temps passer, se dit-il. Il était inutile de retenir les secondes où tout tend à s'écouler plus facilement que la dure pensée humaine, qui, tel un papier anti-mouches grossier, tente de transformer le monde en un musée d'insectes, en une morgue où règne le formaldéhyde et où le silence n'est rompu que par le temps. le bourdonnement des nouvelles et jeunes mouches.

Ses mains s'arrêtèrent sur la poitrine du garçon. Les flashs continuaient d’exploser comme des éclairs retardés provenant d’un énorme appareil photo défectueux. Ruiz se souvenait des lumières blanches de l'hôpital où il travaillait, et maintenant elles ressemblaient tellement à celles utilisées dans les réfrigérateurs qu'un tremblement lui parcourut le dos. Il ferma les yeux. Qu'était la morgue de l'hôpital, sinon plus qu'une chambre froide. Une pièce superbement éclairée par des spots qui ne dérangeront jamais les morts.

Il commença à palper le corps comme s'il ne croyait pas qu'il était entier, se demandant pourquoi le désastre avait épargné ce corps pour le tuer par suffocation peu de temps après. Mais soudain, il vit quelque chose sortir du coin de la bouche du garçon et glisser le long de son menton. Il vit la lente chute de la salive et on dit que même les morts éliminaient les sécrétions pendant un certain temps. Et pourtant, tout en tenant la tête de l'enfant, il crut apercevoir un léger souffle sur le dos de sa main. Il lui ouvrit les paupières, dirigea la lampe de poche vers ses yeux et trouva le reflet intact. La poitrine bougeait désormais à un rythme régulier et régulier.

Il a remplacé le masque et appliqué des dilatateurs sur la ligne intraveineuse. Les gens qui s'étaient éloignés revinrent et un étrange murmure commença à grandir autour de Ruiz et des autres. Il ne regarda pas, donc elle ne savait pas si c'était une approbation, une surprise ou peut-être une déception. Il avait été témoin à plusieurs reprises que la mort était un tueur à gages qui ne facturait rien. Un allié qui portait le fardeau ennuyeux des corps malades. Mais ce qui est encore plus ennuyeux, c'est de les voir revenir. S'ils sont partis en emportant avec eux tous les souvenirs et chaque amour, ou chaque souvenir et chaque haine, à leur retour, ne vous attendez pas à ce que le monde soit le même. Le vide de son départ est comme un ballon brisé, on ne peut pas le remplir d’air, on ne peut pas le réparer ou le reconstruire. Il suffit de le jeter dans un terrain vague avec d’autres déchets qui attendent depuis on ne sait combien de temps.

Ruiz resta immobile un moment, comme si son sang attendait que son esprit s'adapte à ce qu'il voyait. L'enfant s'était rétabli et respirait presque normalement, fronçant le visage et pleurant, poussant des gémissements inarticulés destinés à former des mots, peut-être son nom.

Un instant plus tard, il ouvrit les yeux pendant quelques secondes. Ils étaient bruns et regardaient Ruiz sans crainte, sans douleur ni gratitude, simplement comme quelqu'un qui regarde un instrument qui a été d'une grande utilité.

Mais Ruiz n’y pensait pas. Je viens de dire :

-Fermez les yeux et respirez calmement. Tu vas bien, mon fils, tu vas parfaitement bien.

Il caressa doucement sa tête aux cheveux durs et roussis, levant les yeux vers le ciel de l'après-midi qui commençait à tomber, la nuit qui avançait à l'horizon comme des centaines d'oiseaux sombres sur les traces.

## onze

Il y a quelqu'un ici avec moi. Ce n'est pas l'homme qui est venu me chercher et m'a placé un masque en plastique sur le visage, me permettant ainsi de mieux respirer. Mes poumons se libèrent de la fumée stagnante, comme si l'air neuf était un torrent d'eau emportant la poussière et les cendres de la dévastation.

Il y a quelqu'un qui respire avec moi, qui m'aide à contrôler le rythme. Je connais mon propre corps, j'essaie de lui dire, mais il me conseille en silence et avec un sourire que je devine malgré mes yeux fermés. C'est le ton de sa voix silencieuse qui me réconforte et me dérange à la fois. Il ressemble à ces vendeurs ambulants insistants qui vont de maison en maison, et ses paroles sont si bouleversantes qu'elles convainquent non pas à cause de la fatigue, mais à cause de la lente transformation qui s'est produite en nous, nous devenons de l'argile modelée par ses mains. On soupçonne, au fond de la situation, qu'il y a un intérêt subreptice dans leurs propos, et nous regrettons de leur avoir ouvert la porte.

Je ne sais pas encore comment ça s'appelle. Il ne veut pas me dire son nom.

C'est un garçon de mon âge, ou à peine plus âgé, peut-être. Il a cette vanité typique qui nous fait agir comme des adultes, mais dont les paroles et les tournures révèlent de la fiction. J'ai aussi inventé des copines pour mes collègues, j'ai raconté des aventures et des anecdotes qui ne me sont jamais arrivées et j'ai amélioré la réalité à la satisfaction de mon ego meurtri.

C'est ce qu'il fait, m'enveloppant de mots d'encouragement qui se transforment lentement en un ton rauque de menace. Il y a des fissures à la surface de sa douce douceur, des trous par lesquels émerge une obscurité plus profonde. que celui que je connais maintenant, celui aux yeux fermés. Sa tristesse a l'odeur de la terre pourrie, de ces champs au bord des routes où les gens jettent leurs chiens écrasés.

L'air nouveau m'a beaucoup aidé. J'ai l'impression de reculer. Les vagues me transportent à nouveau vers la plage. J'ouvre les yeux un instant, et je vois les faisceaux de lumière qui pénètrent à travers les ouvertures pratiquées dans le fer du microphone. Tout est noir et brûlé, tout

est sens dessus dessous, sauf nous. L'homme qui m'a serré sur ses genoux et moi. Leurs mains me tiennent pour que je ne tombe pas, leurs yeux regardent vers la lumière et crient quelque chose que je ne comprends pas. Mes oreilles brûlent et bourdonnent. Puis il me soulève un peu, me traînant à travers l'espace étroit entre les fers tordus.

Je ferme à nouveau les yeux car la lumière intense me fait mal. Je sais que j'ai survécu à tout ce que nous avons vécu. Je me souviens du train qui arrivait vers nous, du visage effrayé de Don Oscar, du liquide de la peur durci comme du mercure gelé, formant les sphères de ses yeux.

C'est pourquoi je sais ce qu'est la peur. Pas la peur triviale d'un examen raté, ni même l'incertitude que j'ai ressentie lorsque mes parents se sont séparés. Cela ne ressemble que de loin à l'inquiétude que j'ai ressentie lorsque j'ai vu le corps de mon grand-père dans son cercueil. Maman m'avait un peu soulevé pour lui dire au revoir, et j'ai vu que quelque chose l'enlevait. Quelque chose qui le traînait en gémissant sur le sol sans que personne d'autre ne le voie, et ce traînage était si lent et si insupportable que j'ai fermé les yeux, bouché mes oreilles et commencé à crier.

Mes paupières sont ouvertes, mais les autres ne le remarquent pas. Je vois pourtant, derrière le voile de larmes opaques de suie et de saleté, la triste lumière de cette journée nuageuse, et des éclairs sporadiques comme des éclairs. J'entends des voix, un murmure grandissant qui s'estompe dès que je ressens la forte douleur dans ma poitrine.

«Mon Dieu, il nous quitte», je crois avoir entendu. Ils me piquent les bras et mes veines me brûlent.

La mer commence à se calmer, il n'y a pas de vagues pour me repousser. Je lève la tête et vois les nuages au-dessus de l'eau. Il pleut et je flotte à la dérive. J'ai peur, pas de panique. Seulement cette peur qui engendre l'angoisse et la désolation. Je nage un peu comme un chien, mais mes bras et mes jambes commencent à se fatiguer. Je n'ai aucune douleur, seulement un sentiment de tristesse extrême, de chagrin irrémédiable. Tout ce qui m'appartient a été laissé sur la plage, ce qui m'appartenait et ce que je n'aurai jamais. Même le souvenir de mon père et le souvenir de ma mère lorsqu'elle était plus jeune et meilleure s'effacent. Les journées à la plage et les promenades en voiture, les rues sur le chemin de l'école, les jouets cassés et les images vues au cinéma un dimanche après-midi. Tout s'enfonce derrière les vagues maintenant si loin, comme si la plage était un poste de péage que nous avons dépassé après en avoir payé le prix.

Puis je vois un radeau jaune devant moi. C'est un point de couleur dans l'obscurité de la mer. Je vois quelqu'un lever la main et me saluer. Je ne le vois pas vraiment, mais bientôt il se rapproche et tend les bras pour m'atteindre.

« Attends ! » me dit-il, et je reconnais sa voix.

C'est lui qui m'accompagne depuis un moment.

J'essaie de m'avancer vers le radeau et parviens enfin à attraper le rebord, mais je glisse et il me saisit la main. J'arrive difficilement à grimper pendant qu'il me soulève par mes vêtements. Comme c'est étrange, je pense, je n'avais pas réalisé que je portais toujours ma combinaison d'école et que les vêtements mouillés étaient plus lourds que mon propre corps. Je me suis laissé tomber sur le plancher du radeau, j'ai pris quelques respirations profondes, puis je me suis assis. J'ai regardé l'autre garçon attentivement pour la première fois. Il était vêtu d'une blouse d'hôpital. Il était extrêmement maigre et avait un visage décharné avec de profonds cernes sous les yeux, des cheveux fins aux mèches inégales, comme s'ils étaient tombés récemment. Cependant, son look dément l’apparence.

"Je m'appelle Martín", me dit-il avec un sourire semblable à celui d'une hyène, mais immédiatement après, sa bouche se tord en une grimace qui me rappelle celle d'un chien blessé.

-Merci de m'aider.

Mais il ne me répond pas, il soulève simplement sa camisole avec sa main gauche et met celle de droite en dessous. Sortez un fusil de chasse court. Au début, je pense qu'il s'agit d'un jouet, mais je me rends vite compte qu'il s'agit d'un de ceux vendus dans les magasins d'armes pour enfants.

-C'est mon père qui me l'a donné. Nous partons chasser ensemble une fois par an dans les forêts.

-Savez-vous comment l'utiliser ?

Il rit et lève le pistolet, le positionne et me regarde à travers la lunette. Je ne comprends pas son jeu. La présence du garçon m'avait calmé, mais maintenant j'ai à nouveau peur. Par réflexe, je lève les bras et mets mes mains devant moi comme si cela pouvait arrêter une balle. Le garçon rit encore plus.

"J'ai besoin de ton corps", dit-il sans cesser de le pointer du doigt.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

"Il faut retourner à la plage", j'insiste.

-Tu ne t'en es pas encore rendu compte ? ?

Il secoue la tête, comme résigné à ne plus essayer de m'expliquer quoi que ce soit.

« Où sommes-nous ? » je demande.

-Je ne sais pas, mais il ne nous reste plus beaucoup de temps. Plus nous nous éloignons de la plage, plus nos corps se perdent. Autrement dit, votre corps se perd. La mienne est déjà de la viande de cimetière.

Je regarde le néant liquide et gris qui nous entoure, un frisson me parcourt le dos.

"Tu n'as pas peur ?" dis-je en tremblant.

-Tu es le seul à avoir peur. Comme un lapin pris au piège.

Puis le marteau tombe et je crie de panique.

-Non, s'il te plaît, s'il te plaît !

Je ne sais pas pourquoi je le fais. Si j'ai vu l'immense masse du train bondir sur le bus, et que je n'ai même pas crié, pourquoi ai-je si peur maintenant. Je me sens nue bien que vêtue de vêtements trempés, seule et impuissante dans un endroit d'où il n'y a aucun secours possible, et mon âme est exposée comme un os cassé à travers la peau.

Puis je réalise tout, comme lorsqu'un verre dépoli recule et que l'on voit le paysage clair d'une guerre nucléaire.

Je me demande si les âmes des enfants manquent toujours de guides comme cela m'arrive maintenant, s'ils errent perdus sur de fragiles radeaux sur la mer, marchent sans eau dans les déserts ou pieds nus et nus au milieu de la jungle. Peut-être que les âmes ne sont pas immortelles non plus, peut-être doivent-elles se battre pour survivre. Les âmes des enfants peuvent aussi saigner et se noyer.

Le garçon baisse l'arme et son regard implique qu'il n'avait pas l'intention de l'utiliser depuis le début. Il s'approche de moi presque en rampant dans le petit espace dont nous disposons et me saisit par les épaules. J'essaie de me blottir contre une extrémité en frissonnant. Il doit avoir à peine un an de plus que moi et il est faible. Mais la menace de sa posture et de son sourire démantelent mes défenses. Cela me pousse à bout. J'essaie de retenir le radeau, j'essaye même de le pousser dans la direction opposée, et j'arrive à arrêter ses mouvements quelques instants. Il est encore plus faible qu'il n'y paraît, et je dois en profiter pour me sauver. Mais ensuite il fait quelque chose d'inattendu.

"S'il te plaît, j'ai besoin de ton corps !" me crie-t-il d'une voix désespérée, le visage tordu par la douleur. Tout comme les visages et les voix des gars au micro.

Alors je ne peux plus me battre. Je dois admettre qu'il m'a vaincu.

Et qui m'attend à la maison, je me demande. Peut-être les pleurs de mon père et les remords amers de ma mère.

Le monde ressemble à ce qu’il a toujours été.

"Il est temps", je réfléchis à voix basse.

Je ne sais pas s'il m'entend, mais il reprend soudain ses forces et me frappe à la poitrine. Je tombe à l’eau et ma combinaison et mes chaussures d’école deviennent un point d’ancrage. Mes yeux quittent lentement la ligne de la mer, alors qu'ils regardent le radeau s'éloigner vers la plage.

Je me suis enfin réveillé. Je regarde le visage du médecin qui me regarde avec des yeux larmoyants, et le beau reflet du soleil entre les nuages après la tempête, nettoyant les ombres sales du désastre. Je sais que mon corps, bien que battu, est en bonne santé. Et je sais aussi, même s'ils insistent pour me donner un autre nom, que je m'appelle Martín.

## MAISON

## 1

Il posa son coude sur l'oreiller et sa tête reposa sur sa main droite. Il fumait une cigarette et les cendres tombaient sur les draps. Mais il ne voyait rien d'autre que la petite lumière rouge au sommet, illuminant humblement la pièce plongée dans l'ombre. Parce qu'il ne pouvait pas s'attendre à ce qu'une simple cigarette puisse illuminer la beauté du corps de Nadia, qui dormait dos à lui dans ce même lit. Nu, trahi par les draps qu'il avait enlevés pour l'observer à nouveau, à la lumière impuissante de cette cigarette.

Avec sa main gauche, il jeta les cendres sur la hanche gauche de Nadia. Elle bougea un peu, et même s'il ne pouvait pas voir son visage, il savait

qu'elle avait grimacé de plaisir plutôt que de mécontentement. La chaleur compensait désormais la fraîcheur de la nuit qui commençait à la recouvrir comme un drap gelé, et dont elle essayait de se protéger dans ses rêves en plaçant ses mains entre ses cuisses.

Il pouvait voir le mouvement des doigts dépassant entre ses jambes, un tremblement la parcourut sans qu'elle ne se réveille. Puis il se sentit à nouveau excité, même s'ils avaient fait l'amour deux fois avant qu'elle ne s'endorme. Il ne s'était pas endormi en pensant toujours à la maison, à la porte de la maison de ses parents. La double porte en bois avec heurtoirs et judas de forme ovale. Dans cette maison, il ne pourrait plus jamais entrer, sans même demander la permission comme il le faisait lorsque son frère y vivait avec sa famille.

Lui, Jorge Benítez, qui était né et vivait là depuis vingt ans, n'avait plus le droit seulement de le contempler depuis le trottoir d'en face, comme un voleur ou un fouineur, presque comme un pervers que l'on soupçonnerait d'un crime à perpétrer très prochainement.

Et il était vrai aussi qu'il agissait selon ce soupçon, incapable d'expliquer la raison de son rythme lent et absorbé devant la maison, s'il ne savait même pas la raison pour laquelle ses yeux étaient détournés vers elle, ou plutôt son esprit. il se concentrait si intensément sur cette façade à laquelle un petit avant-toit de tuiles espagnoles fournissait de l'ombre et contribuait à nourrir la mousse des murs, à imprégner d'humidité et de mort la porte d'entrée qui l'avait laissé passer tant de fois quand il était enfant.

Mais il y a des portes, a-t-on répété à maintes reprises, qui ne laissent passer que l’enfance, comme si grandir était un crime forcé et inévitable. Une peine dans une prison sans barreaux où l'on est seul, un désert complet où les portes ne se conçoivent pas car elles iraient à l'encontre de notre propre nature. Le vide, qui englobe presque tout, même le ciel et le sol sur lequel nous marchons, ne conçoit pas le matériau pour construire une porte et un toit.

"C'est l'enfer", murmura Jorge en expirant de la fumée sur la nuque de Nadia.

« Quoi, chérie ? » dit-elle en serrant les dents, tournant à peine la tête.

-J'ai dit que l'enfer doit être quelque chose comme le paradis, il n'y a aucun endroit où s'échapper, il n'y a pas de portes ni de cachettes. Dieu peut vous voir partout. Imaginez un jour éternel, sans nuits, où le soleil brille toujours directement sur votre tête, vous verriez le visage de Dieu dans ce soleil, vous faisant des grimaces moqueuses, prenant pitié et se moquant de vous en même temps.

"Je pense que tu as rêvé, ma chérie," répondit Nadia en cachant à nouveau son visage dans l'oreiller. Mais il tournait le dos au plafond, caché dans l'ombre protectrice de cette nuit qui, grâce à Dieu, pensait Jorge,

restait encore, altérée et corrompue par rapport aux nuits ancestrales du début des temps, mais toujours digne et mystérieuse.

Comment pénétrer le corps de Nadia, puisque ses sens étaient impénétrables aux pensées qu'il avait besoin de lui exprimer. Lui transpercer le dos d'éclats d'idées déchirants pour qu'elle comprenne ce qu'il ressentait : l'impuissance suprême de revenir, de ressentir à nouveau l'abandon absolu du monde. Parce qu'il avait peur depuis sa naissance. Peut-être que la même chose est arrivée à tout le monde, mais comment les faire reconnaître sans avoir l'air fou, sans qu'ils vous regardent dans la rue et murmurent "c'est là que les cinglés arrivent". Un coureur de jupons célibataire à quarante ans, sans enfants et sans foyer. Une voiture de sport, une Torino qui roulait dans les rues chaque fois que je courais sur le terrain le dimanche. Un moteur qui hurlait comme lui les nuits de La Plata dans les rues du quartier des putains.

"Nadia, écoute-moi", murmura-t-il, mais il savait qu'elle l'entendait à peine, sa tête de cheveux noirs recouverte par l'oreiller. Puis il pressa son corps contre le sien, frottant son bassin contre celui de Nadia, puis il prit la cigarette de ses lèvres avec sa main gauche, la tenant entre son index et son majeur, pendant qu'il caressait les cuisses de Nadia avec les autres.

Elle gémit en sentant la chaleur, mais n'ouvrit pas les yeux. Elle le laissait faire comme tant d'autres fois, quand il lui frottait simplement le dos ou embrassait son corps pendant des minutes, des heures, jusqu'à parfois l'aube, quand il s'endormait enfin et qu'elle se levait.

Comme s'il vivait heureux la nuit, protégé par des murs dont la couleur importait peu car ils étaient comme une extension de la peau de la femme. Comme si, en le modelant avec ses mains, il pétrissait l'argile pour construire la tente qui l'isolait des étoiles, qui étaient finalement des soleils, des millions de judas à travers lesquels Dieu scrutait et surveillait les actions d'un vieux et pauvre théâtre. Des murs de peau qui grandiraient jusqu'à devenir larges et solides comme la maison de leurs parents. Dans cette maison, ils ne le laisseraient plus jamais entrer.

Jorge posa le bout de la cigarette sur la fesse de Nadia. Elle se retourna surprise et le regarda sans rien dire, mais elle savait à quoi il pensait. C'était trop facile de lui faire comprendre ce qu'il voulait, de simples insinuations de choses et d'actions futiles, des aperçus que même un chien battu pouvait comprendre.

-Non, Jorge, pas cette fois, s'il te plaît.

-Mais si tu veux...

Elle allait répondre, mais son visage montrait qu'elle ne pouvait pas défendre un refus catégorique. Il avait accepté trop souvent auparavant pour refuser maintenant.

-Il est tard pour recommencer, j'ai sommeil et demain il faut se lever tôt. Il alluma la lumière sur la table. -Mais il ne reste que deux heures, mon Dieu, et je m'endors.

La fumée s'élevait au-dessus d'eux comme une spirale, enveloppant les corps. Il l'embrassa sur la bouche, le cou et les clavicules, lécha les seins de Nadia pendant qu'elle gémissait, s'abandonnant à la chaleur, au contact du corps de Jorge, aux poils de sa poitrine qui frottaient contre elle comme une douce écorce de mousse. C'est ce qu'il sentait quand il transpirait, l'arôme caché sous les feuilles sèches dans la forêt, dans la boue cachée sous les pierres. Elle lui avait dit cela une fois pendant qu'ils faisaient l'amour, alors qu'il lui murmurait à l'oreille un léger rythme de « esses » saccadés qui ressemblait beaucoup à la musique du vent dans les arbres. Parce que la cime des arbres est aussi un toit qui protège non seulement du regard de Dieu, mais aussi de la salive avec laquelle il tente de vérifier la nature humaine de la terre, comme un scientifique craignant que sa découverte échoue ou non le lendemain. être plus qu'un rêve.

"Parfois, Dieu rêve aussi", dit Jorge en atteignant l'entrejambe de Nadia sur le chemin du baiser. Il doit aussi être une chèvre parfois, s'il est vrai qu'il t'a créé, mon amour.

Puis il posa la cigarette contre la peau de la cuisse droite de Nadia. Elle trembla comme si elle avait eu un orgasme. Puis il fit la même chose sur l'autre cuisse, plus près de son sexe, et elle gémit encore. Mais il réalisa qu'il pleurait. C'était un gémissement différent, car ses seins tremblaient comme ceux d'une vieille femme malade qui pleure perdue dans la rue où elle a toujours vécu. Nadia perdue dans ses propres créations, ou plutôt dans les murs douloureux qu'elle construisait avec le matériel qu'il lui avait fourni.

"Certains construisent et d'autres détruisent des murs", a déclaré Jorge en ramenant ses mains sur les seins de Nadia, les léchant jusqu'à laisser un fil de salive dans lequel il a finalement éteint le dernier bout de la cigarette.

Elle cria cette fois, mais il étouffa sa voix en la pénétrant avec force, jusqu'à ce qu'il remarque la légère transformation de la douleur en plaisir, et se disant, comme s'il priait, que parfois Dieu était plus qu'un homme : c'était un grand inventeur. .

Je dois appeler la vieille dame. Il y a trois jours, c'était son anniversaire et j'ai encore oublié. Et quel âge a-t-il, je ne m'en souviens pas si je ne compte pas l'année de sa naissance. Mon Dieu, soixante-dix-neuf ans. Oui, soixante-dix-neuf ans. Je dois prendre un téléphone et l'appeler avant dimanche. Il se fâche toujours si je le fais le dimanche de Pâques. C'est la résurrection du Seigneur, me dit-il, mon anniversaire était il y a une semaine. Cette trace, cette patine de peinture religieuse avec laquelle on la vernissait à l'école des religieuses, quand elle était petite, à Junín, la culpabilise. Un couvent de Carmes au milieu de la campagne, entouré de prairies brûlées par le soleil d'été, tandis que les voitures passaient sur le chemin de terre, soulevant la poussière et l'odeur du fumier jusqu'à envahir les salles de classe et les patios, semant l'arôme des animaux dans le rues, nez de filles et de femmes vierges.

Ce paysage, ou cette odeur, avait prévalu dans l'esprit de maman, même après qu'elle soit venue en ville et épousée un homme qui n'avait rien à voir avec la campagne. Un homme comme mon père, qui respirait le café et le cognac bu dans les bars de la ville, sa moustache blonde teinte par le tabac des cigarettes fumées jusqu'au mégot. Un homme aux yeux adoucis par l'alcool ou par la vue de cette femme venue de l'intérieur de la province et qui regardait avec des yeux vierges le profil osseux du visage de celui qui allait être mon père, la casquette inclinée d'un côté et l'odeur du porto, l'odeur de poisson dont il ne pourrait jamais se débarrasser de toute sa vie. Je me souviens, comme si c'était aujourd'hui, de l'odeur que dégageait son cercueil lorsque nous l'avons enterré, c'était comme enterrer un sac de vieux poissons.

Les yeux bleus de ma mère.

Mon Dieu, pourquoi devrais-je penser au passé. Je dois l'appeler même si elle ne se souvient pas de moi, même si Alzheimer l'emporte et l'amène de lieux imprécis où elle se réfugie pour fuir la réalité. Si je pouvais aussi m'échapper, mais je ne le peux pas parce qu'à tout moment eux, les avocats et les procès, les autres journalistes et la mauvaise opinion publique vont tomber sur moi. Je sais que mon nom a été taché et piétiné à de nombreuses reprises, on a parlé de ma collaboration avec le gouvernement de facto, des hommes et des femmes que j'ai livrés dans mes articles. C'est pourquoi je suis ici, pour ajouter un maillon à la chaîne de ma revendication, un point en ma faveur qui peut effacer l'autre. Je ne m'en souviens même pas précisément parce que je n'ai jamais classé les noms que mes mains ont écrits, comme si quelque chose dans ma tête s'était immédiatement mis en marche lorsque j'évoquais des noms et des faits ou simplement des soupçons. Un facteur défensif, je le sais, car sans eux, c'est moi qui aurais été tiré du lit chaque nuit, sous la menace d'une arme et soutenu par trois hommes en civil, pour être mis sur un green. Un faucon qui se perdrait dans des quartiers que je ne verrais jamais parce que j'avais les yeux bandés, qui n'entendrait jamais ma voix parce que j'étais bâillonné avec un mouchoir, que sans le voir, j'imaginais blanc.

Parce que le blanc est la somme de toutes les couleurs qui annule et absout, comme la conjonction du positif et du négatif, comme la rencontre des forces opposées, comme la colère et le pardon. Le blanc est la couleur de l'oubli, me semble-t-il. Laver la mémoire avec de l'acide chlorhydrique, jusqu'au monde extérieur La partie supérieure disparaît dans des vapeurs irrespirables qui obligent à utiliser des masques comme pansements anti-odeurs. Marcher dans une puanteur qui ne sent rien, un paradoxe typique des bonnes manières. Des masques semblables à ceux portés par les soldats qui se sont rebellés à Campo de Mayo, sous les ordres des officiers qui ont pris les armes contre la démocratie rétablie il y a trois ans, ce bébé qui ressemble plus à une poupée de paille et de chiffon car en réalité personne n'a l'a conçu. Je crois plutôt qu'il s'agit d'un mort que quelqu'un a récupéré dans des cimetières clandestins et maquillé avec beaucoup d'habileté pour le présenter à la télévision, un média à double tranchant qui peut élever ou abattre les dieux du moment. Parce que la presse, les photojournalistes comme moi, ne sont que des putes ou des vierges, les deux extrêmes méritant la même pitié et la même disgrâce, le même pardon et la révocation immédiate de ce pardon. La vérité n'atteint pas l'encre d'un journal, elle reste coincée dans la conscience, et elle est brûlée avec de l'acide chlorhydrique, transformée en brume qui cache l'odeur des cadavres.

-Que fais-tu ici?-Mario, le photographe, m'a demandé. Il a comme moi environ quarante-cinq ans, avec une barbe grise et de longs cheveux bouclés. Il porte un sac pilote bleu rempli d'objectifs et d'appareils photo, un sac noir avec plus de matériel photographique, ses mains sont moites, où une alliance est restée à jamais malgré une séparation déjà longue. Les lois ne tolèrent pas le divorce, pour l'instant.

-Ne me pose pas de questions idiotes...-Je réponds.

Il me regarde à travers la fenêtre que je garde fermée pour une raison quelconque, comme s'il pouvait arrêter une balle perdue. Il me fait un signe obscène puis rit. Faites demi-tour et entrez de l'autre côté.

-Tu veux vraiment avoir l'exclusivité ? Les connards lèche-culs vont vous battre jusqu'au bout.

-Je sais, mais il n'y a personne avec mon expérience...

-Double expérience, tu as raison.

Je ne prends pas la peine de lui répondre. Il me fait toujours ces remarques qui chez d'autres ressemblent plus à de la haine qu'à du sarcasme. Je préfère cette dernière, au moins il y a une trace d'appréciation cachée dans sa structure, semblable au reproche d'un amant humilié. Cependant, je ne peux pas me vanter ou répondre autant de fois que je le souhaiterais. Je devrais marcher dans la rue la tête haute, mais aussitôt l'image d'un soldat en uniforme avec sa casquette sous le bras entrant dans

le tribunal apparaît dans ma mémoire, et je baisse la tête et j'accepte les gifles et les coups verbaux.

Je ne peux pas dire que ce que j’ai fait était bien, ni dire que je le referais. Le souvenir de Gloria me terrifie, il me réveille avec le cri du Faucon sur les pavés ou l'asphalte dans un quartier parcouru par des bus pleins de monde, témoins d'enlèvements, témoins de disparitions typiques des magiciens experts en mort. Il n’y a pas de magie, je pense, seulement la biologie utilisée en faveur d’un principe. Gloire capturée parce que j'ai décidé de la suivre, j'aime un appât après lequel les chiens courent dans un silence appris avec une stricte discipline suivant les lois de la faim. Pour qu'il me pardonne, tout comme je le fais maintenant pour atténuer les rigueurs et les punitions qui s'abattent sur moi.

Trois ans, mon Dieu, et si j'ai un travail, c'est à cause des miettes de pain dur que me lancent de vieux collègues comme Mario, qui même sans me pardonner, me regardent dans les yeux et voient ce que je ne sais pas si je l'ai encore. Celle que je ne veux pas nommer pour ne pas tomber dans la facilité et la banalité dans lesquelles je suis pourtant tombé en écrivant les romans pour lesquels je me suis fait connaître. Celle que les hommes conservent jusqu'à un certain temps après la mort, et qui disparaît alors dans les traits vides de la rigidité cadavérique.

"Le vieux Bautista Beltrame mérite donc de se justifier", dit Mario en me tapotant le genou et en me faisant un clin d'œil complice.

Cette fois, c'est moi qui le regarde d'un air sarcastique.

-Au moins tu auras de la matière pour un nouveau roman.

Je lui achète un Camel, et je lui dis :

-J'en connais beaucoup qui vont publier dans les mois à venir des romans sur les années de plomb, et je ne veux pas être le seul bouc émissaire.

Il me comprend. Personne ne mentionnera probablement mon nom, pas encore avec une certitude absolue, dans aucun roman ou essai. La gueule de bois de la peur, pour ainsi dire, de ces années-là persistera encore longtemps. Mais si je publie à nouveau, ce ne sera plus avec cette assurance de quelqu'un qui entre à fond sur le marché avec du matériel à toute épreuve, ces romans faciles à lire, une intrigue acceptable et un peu de sexe que les censeurs ont décidé de négliger. Parce qu'en fin de compte, c'était moi qui les avais écrits, un journaliste renommé d'un grand journal de l'après-midi. Un intellectuel qui, sans le dire ni le crier, a apporté son soutien à la réalité. Quelqu'un qui s'est toujours adapté aux lois et aux modèles dictés par les besoins urgents.

Mes deux romans s'étaient beaucoup vendus et avaient reçu des critiques froides mais élogieuses de la part de certains critiques. ntaristes -

qu'ils le fassent les mains dans les poches ou non, cela ne m'intéressait pas de le savoir à l'époque. Mais ensuite les poursuites pour plagiat sont apparues. Un pour l'intrigue du premier livre et deux pour deux histoires publiées dans un magazine actuel. Banalités judiciaires, disent mes avocats, personne ne peut rien prouver. C'est ce que je dis, et je pourrais aussi appeler cela une vengeance si je me considérais naïf, mais le vrai nom est opportunisme. L'opportunité est de tirer parti des aspects latéraux d'une vérité. Comme ces cassures qui se produisent sur les côtés d'une voiture lorsqu'une moto passe trop près, elles ne sont pas visibles à l'œil nu, mais avec le temps, la peinture se fissure et la rouille apparaît. C'est là, comme sur une plaie, qu'ils mettent le doigt.

-Non, Mario. J'ai en tête un autre roman différent des précédents. Quelque chose de policier avec plus de caractéristiques psychologiques. J'ai envie de m'éloigner longtemps du social, du moins dans la fiction.

Il rit et se met à tousser. J'ouvre les fenêtres.

-Mais tu es enterré dans la réalité, Beltrame. Ils ne vous sortent pas du trou dans lequel vous êtes entré avec des pelles ou des houes.

Regardez par-delà le pare-brise, les soldats changent de garde devant la caserne. Leurs visages sont barbouillés de noir, de courtes branches aux feuilles vertes ornent leurs casques, leurs bottes résonnent au sol jusqu'à l'endroit où nous sommes assis, à plus de cinquante mètres derrière les portes de la base. Un officier subalterne dirige le changement de peloton. Mais tout cela se fait derrière deux rangées de sacs empilés sur un peu plus d'un mètre de hauteur. Des caméras de télévision sont placées sur les clôtures, certaines diffusent en direct. La rébellion et la prise du camp militaire ont commencé il y a seulement quelques heures.

-Tu sais quelque chose, ils t'ont dit quelque chose ?

-Qu'est-ce que je vais savoir ?

-Je veux dire, ce sont juste tes amis...

Ensuite, je lui donne un coup de poing dans le nez, ce qui se passe mal à cause de l'espace limité et du fait de devoir utiliser ma main gauche. Mario porte la main à son visage et vérifie s'il saigne. Au final, je ne parviens qu'à le blesser un peu.

-La putain de mère qui t'a donné naissance...-me dit-il.

Je pense à ma vieille femme, celle aux yeux bleus perdus dans le ciel d'Alzheimer. Je regarde devant moi les visages barbouillés des soldats, qui apparaissent comme des chenilles noires au-dessus des palissades. Il fait froid dehors, mais il fait chaud dans la voiture. Je me sens bien accompagnée, même avec ce type que je ne sais finalement pas si je dois considérer comme un ami ou un ennemi.

-Cette semaine, ma mère fête ses soixante-dix-neuf ans. Pour elle, le monde s'est arrêté il y a quinze ans. Elle a voté pour Perón en 1973, et parfois elle me demande, quand elle est plus lucide, en quelle année nous sommes.

Mario me regarde.

-Pardonne-moi.

-D'autres gars pires que toi m'ont déjà frappé, Beltrame. Ne t'inquiète pas.

Il commence à installer sa caméra. Je commence à prendre des notes sur mon cahier, en levant de temps en temps les yeux vers la caserne. Lumière de l'après-midi sur Campo de Mayo, lumières des camions militaires allumées. Fumée s'échappant des tuyaux d'échappement formant un écran de fumée devant le bâtiment principal. La caméra clignote comme un éclair brisant le silence du Jeudi Saint.

À vingt mètres sur ma gauche, un groupe de très jeunes journalistes boivent du maté et partagent leurs sandwichs. Je remarque aussi la façon dont ils cassent le pain en morceaux égaux et le passent de main en main. Il n'y avait personne au centre de ce cercle, seulement la lumière alerte d'une caméra de télévision, tel un feu follet figé et serein dans sa vérité cruelle et constante.

## 3

Jorge Benítez marchait les mains dans les poches de son jean. Il portait des sandales en cuir noir et un t-shirt blanc à manches courtes. Il marchait les yeux plongés dans les carreaux du trottoir. Le samedi après-midi, il ne travaillait pas, alors il se divertissait en se promenant dans les rues de La Plata, explorant le quartier calme et endormi les après-midi d'été. C'étaient les mêmes trottoirs et façades que j'avais vus quand j'étais enfant, peu de choses avaient changé. Certains murs conservaient les traces des coups que lui, son frère et les autres enfants du quartier avaient portés en jouant dans la rue. Il y avait moins de circulation, c'est vrai, mais les après-midi comme celui-ci, le temps semblait ne pas s'être écoulé, comme si les choses ne souffraient pas du temps qui passe juste au moment où on le sent passer avec plus de douleur. Lorsque nous nous sentons vieux ou inutiles, les choses insistent pour se vanter de leur éternelle jeunesse. Mais Benítez ne pouvait pas éprouver de ressentiment envers ce quartier. Il savait qu'il approchait de la maison de ses parents, sa maison qui, à cause de ces problèmes de grammaire et de temps, ne lui appartenait plus qu'en

mémoire. Et qu'est-ce que la mémoire, se demanda-t-il. Réalité ou fantasme de l'esprit ? Comment garantir que les choses qui nous appartenaient autrefois sont toujours là derrière nous.

Il regardait ses pieds en marchant, observait le pas rythmé de ses sandales sur le trottoir parfois cassé et inégal. parfois interrompu par un chien menteur qui levait la tête comme s'il partageait un sentiment, peut-être même un destin commun. Il n'y avait pas de nuages et il était trois heures de l'après-midi, qui penserait à sortir à cette heure-là en plein été. Mais Jorge Benítez n’a jamais fait de sieste. À la maison, sa mère se couchait invariablement de deux heures à cinq heures de l'après-midi, une coutume qui lui avait été transmise depuis son enfance à la campagne. Son père se reposait également les après-midi du week-end. Après un déjeuner avec des pâtes ou du rôti, l'arôme errant du vin de dame-jeanne s'échappait de ses lèvres et il s'endormait sur la nappe que sa mère laissait intacte jusqu'à ce qu'elle se lève de sa sieste. Le dimanche surtout, le temps semblait s'arrêter pour toujours, mais ils n'étaient jamais à l'abri de la peur. Parce que tout le monde savait que cela finirait, que même l'éternité a une fin et un lundi qui la suit. Le lendemain matin et le travail étaient des réveils non seulement pour la conscience civique, mais aussi pour la conscience morale de l'homme. Le remords de la paresse, pensait Jorge en se promenant dans le quartier.

Il savait que demain serait dimanche et qu'il ne pourrait pas emmener Gabriel au tribunal. Son frère et son neveu l'avaient quitté, sûrement pour toujours. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Jorge Benítez était une menace lorsque la colère s'emparait de lui, lorsque la mélancolie, comme celle qu'il a vécue aujourd'hui, se transformait en éclats délicatement planifiés.

« Je suis un homme dangereux », dit-il à voix basse, histoire de savoir s'il était encore capable d'une trace d'ironie et de complaisance envers lui-même. Un chien le regardait en levant la tête et en dressant les oreilles. C'était un animal de race incertaine, laineux et brun, couché sur le seuil de la maison familiale Cortéz. Il continua son chemin, sentant que le chien continuait à le regarder comme s'il allait à tout moment le poursuivre et le mordre. Il aurait souhaité, l'espace d'un instant, l'espace d'un bref instant, pouvoir aussi porter le nom de l'éternité, et il le ferait. Car alors il n'aurait pas continué son chemin dans la rue, ni tourné le coin jusqu'à ce qu'il aperçoive, juste au-delà, la façade intacte et parfaite de la maison de ses parents.

Jorge Benítez a ensuite continué à marcher jusqu'à ce qu'il passe devant le bar de Santos. Le propriétaire était assis sur une chaise en bois, juste devant la porte de son commerce, en train de lire le journal.

"Bon après-midi, Santos," dit-il en ralentissant un peu. Il n'avait pas l'intention de s'arrêter pour discuter.

"Bonjour, Benítez", répondit l'autre.

Jorge a remarqué une certaine distance dans le traitement, la même qu'il avait ressentie chez les autres voisins depuis l'épisode sur le terrain avec son frère et son neveu. Peut-être que des rumeurs étaient arrivées, on savait certainement quelque chose. C'est pourquoi il détourna le regard vers son ancienne maison et se prépara à continuer la promenade, mais il entendit alors la voix de Santos lui demander :

-Savez-vous que de nouveaux voisins emménagent ?

Jorge se retourna. J'ai senti quelque chose de mauvais.

-Où aller ?

- Chez tes parents. On dit qu'il est un policier à la retraite et sa famille.

Jorge avait accepté de ne plus pouvoir entrer dans cette maison. Elle était fermée depuis des mois sur ordre de son frère, fermée et mise en vente. Mais il y avait des maisons qui mettaient des années à se vendre, et tant que cet état de choses persistait, il pouvait continuer à passer devant la maison sans honte ni pudeur, il pouvait toucher le bois de la porte et sentir la mousse sur les murs dans ses paumes. de ses mains. Voir l'ombre de l'avant-toit sur le trottoir et se souvenir de son propre corps assis sur le seuil, avec un short et un torse nu et en sueur après avoir joué au ballon, tandis que sa mère le regardait depuis la porte, avec son tablier et ses cheveux attachés. nuque aux mèches bouclées légèrement tachées de farine. Les nuages passaient avec les signes de l'automne prochain dans leurs ventres de brouillard, l'ombre des arbres sur le trottoir laissant libre la brise qui rafraîchissait les corps en sueur d'un samedi à cinq heures de l'après-midi. Un enfant assis sur le seuil, buvant un verre de lait chocolaté, regardant passer les voitures et le passage inébranlable du néant et du vide comme une menace encore lointaine avançant du bout de la rue, peut-être du terrain vague ou du mur où il se trouvait né ou décédé. Et lui, le garçon, regardait de temps en temps par-dessus le bord de la vitre vers le trottoir devant lui, comme s'il partageait avec l'autre Jorge Benítez, l'homme, qui regarde aussi là maintenant, la même peur et la même sensation.

Mais bien avant le bout de la rue, à seulement une centaine de mètres, une nouvelle famille allait emménager dans l'ancienne maison, et Jorge pouvait voir le camion de déménagement qui venait d'arriver.

"Comment va votre frère à Buenos Aires ?", a demandé Santos.

Jorge sentait la colère grandir de minute en minute. La maison envahie par des inconnus, la question malsaine et cruelle de Santos.

"Je suppose que ça va", répondit-il, comme si cette question n'était pas J'avais besoin d'une réponse aimable.

-Gabriel et ma fille étaient camarades de classe, ils étaient petits amis, je pense. Je ne pense pas que ton frère pourra le garder là longtemps.

Jorge le regarda dans les yeux et, pendant un instant, il crut voir une lueur de compréhension.

"J'espère qu'il reviendra", a déclaré Jorge. Je vais le laisser tranquille, je vais rencontrer les nouveaux voisins.

Ils hochèrent la tête et Jorge continua de marcher vers le coin. Il traversa la rue, arriva au milieu du pâté de maisons et s'arrêta. Le camion portait le nom de l'entreprise de déménagement sur les côtés. Il y avait trois jeunes hommes qui devaient être les employés et le chauffeur. Ils ont démonté des meubles de salle à manger, une armoire surdimensionnée, des chaises de cuisine, des lampadaires, des lits et un réfrigérateur. Les paniers, où devaient se trouver les vêtements, les livres, les ustensiles de cuisine, furent démontés en dernier. Alors que les paniers en osier arrivaient déjà, une Chevrolet rouge est arrivée. Un homme au corps trapu et aux cheveux noirs, avec une barbe de quelques jours, une femme blonde et mince et un garçon d'à peine dix ou onze ans avec un chien de berger en sont sortis. L'homme a salué les employés et est entré dans la maison. La femme commença à sortir les valises du coffre. Le garçon, toujours accompagné du chien, a couru vers la maison et a disparu.

Jorge regardait tout cela de face. Certains voisins étaient également sortis lorsqu'ils ont vu le déménagement. Ils l'ont salué et ont commenté quelque chose que Jorge n'a pas compris parce qu'il était trop attentif à ce qu'il voyait, annulant tout stimulus extérieur à cet événement. Comme si j'observais l'arrivée d'un corbillard et que les meubles étaient en réalité des cercueils. Quatre cercueils rentrant à la maison. Parce que ceux qui vivaient autrefois à cet endroit y sont morts. Les anciens habitants de chaque maison de chaque quartier de toutes les villes du monde peuvent partir par leurs propres moyens, ou ils peuvent disparaître même sans que personne ne les ait vu bouger, mais ils meurent tous inévitablement pour la maison, pour la maison qui l'abrite. , et ils se sont formés, constitués au fil des années.

"Nous sommes morts tous les quatre", a déclaré Jorge.

"Quoi..." demanda le vieux voisin assis sur une chaise sur le trottoir en passant par là. Elle vivait dans la petite maison avec un rosier au coin et elle avait pris soin de lui et de son frère tant de fois lorsque leurs parents étaient absents.

-Rien, je n'ai rien dit.

Jorge s'éloigna sans se retourner.

Cette nuit-là, il décrocha le téléphone et composa le numéro de Nadia. Le ton était chargé. Il fit plusieurs tentatives pendant une demi-heure. Elle ne pouvait pas parler beaucoup, la ligne devait être coupée ou le téléphone avait été décroché par erreur. Il irait la voir, il lui fallait la tenir dans ses bras et enfouir son visage au creux du cou de Nadia. Il était essentiel que la

santé de l'âme de Jorge voyage à travers ce corps comme il avait parcouru les rues du quartier, pour atteindre ensuite le centre, non pas de la ville, mais du trou noir que le corps de Nadia utilisait comme centre du vertige. et la perdition, le lieu qui a absorbé le monde des hommes. S'enfoncer dans les replis de Nadia, c'était comme retourner à la piscine d'eau chaude où lui et son frère passaient leurs étés. Ces eaux qui lui rappelaient ce dont il ne pouvait se souvenir et pourtant il le sentait lorsqu'il relevait la tête au-dessus de la surface et rencontrait le visage de sa mère, qui les attendait au bord de la piscine avec une serviette sèche.

Il enfila une veste et sortit dans la rue. Il monta dans le Torino et parcourut les trente pâtés de maisons qui le séparaient de la maison de la sœur de Nadia. Il est sorti de la voiture, a sonné et a attendu. Il était onze heures du soir. La rue était déserte, le quartier était triste, avec des maisons à moitié construites ou abandonnées. De temps en temps, le rugissement du pot d'échappement d'une moto se faisait entendre au loin. De vagues cris provenaient d'une maison voisine. Une lumière s'est allumée sur le porche et quelqu'un a tiré le rideau de la fenêtre. C'était Mariana. Elle ouvrit aussitôt la porte et se jeta contre lui.

« Putain de fils de pute ! » dit-il en le frappant.

Jorge a mis du temps à réagir, mais lorsqu'il a pu lui tenir les poignets, il lui a demandé ce qui n'allait pas.

-Qu'est-ce que tu as fait à ma sœur, fils de pute ? Tu lui faisais ça tous ces mois et elle ne m'a jamais rien dit !

Maintenant, je savais de quoi il parlait. Les brûlures étaient le problème. Il ne pouvait pas la lâcher car elle insistait pour le frapper.

-Arrêtez un peu ! Laisse moi parler! C'était un jeu, elle a toujours accepté !

Mariana regarda son visage et passa des pleurs au rire hystérique.

-Alors elle a accepté que tu la brûles, que tu la battes et que tu lui fasses perdre le garçon ?!

-De quoi parles-tu? Quel garçon?

-J'étais enceinte! Je ne sais pas ce que tu lui as fait, mais il a eu une hémorragie et l'a perdu ! Voici mon mari. Il va te baiser.

Le beau-frère de Nadia l'a surpris par derrière et l'a poussé au sol. Puis il s'est mis sur lui et a commencé à le frapper au visage. Jorge s'est protégé avec un bras, mais sans attaquer car il se souvenait d'un épisode similaire, un dimanche à l'extérieur de la cour : lui allongé sur le dos dans la boue, vaincu par son frère, après avoir tenté de le tuer pour s'emparer du fils, de la maison, de la vie qu'il ne possédait pas.

Mariana attrapa le bras de son mari.

-Laissez tomber, la police va arriver ! Ce qui manque, c'est qu'ils vous emmènent en prison alors qu'ils devraient l'emmener.

Elle et son mari sont entrés dans la maison et ont fermé la porte. Les lumières se sont éteintes. Il entendit des pas et des voix de voisins qui n'osaient pas s'approcher. Il sentit le sang dans sa bouche. Il s'essuya le nez avec un mouchoir. Un chien est venu lui lécher le visage. Il s'est levé et lui a donné un coup de pied. Le chien s'est enfui la queue entre les pattes.

" Prends-en un à ta taille ! " lui cria quelqu'un depuis le coin, et il se rendit compte que beaucoup le regardaient.

Mais Jorge Benítez était une silhouette sombre qui chancelait sur le trottoir. C'est peut-être pour cela que personne ne voulait venir l'aider ou terminer ce que quelqu'un d'autre avait commencé. Il monta dans la voiture, alluma le moteur et les lumières. Il est reparti en accélérant à toute vitesse et en laissant un crissement de roues sur l'asphalte. Il sentit le choc d'une bouteille sur le coffre. Mais il avait déjà quitté ce quartier et se dirigeait vers les rues où il avait grandi. Il voyait se dresser à ses côtés les façades familières des maisons et des entrepôts qu'il avait parcourus et visités étant enfant. Avec votre frère sur son vélo, ou main dans la main avec votre mère ou votre père.

Des murs qui le protégeraient définitivement.

## 4

C'est la nuit du Jeudi Saint.

La nuit des traîtres. La nuit où Judas s'est caché parmi les oliviers, épiant depuis l'ombre l'arrestation de Jésus le Christ. Tout le monde ne peut pas avoir cette chance, je pense maintenant, en regardant les lumières vagues et inutiles de la base militaire, des lumières qui ressemblent à des étoiles immensément lointaines dont les points lumineux meurent, restes de quelque chose qui est déjà mort depuis plus longtemps que je ne peux l'imaginer. . Des cadavres qui brillent dans l’obscurité d’un champ, d’un champ de bataille peut-être. Parce que chaque base militaire est une imitation, un espace fabriqué pour simuler la guerre dont la menace est latente et grandit à partir des fissures de l'asphalte qui recouvre de manière précaire l'âme des hommes.

Tout le monde n’a pas cette chance, c’est vrai. Certains d'entre nous doivent se contenter de donner à des personnes qu'ils ne connaissent

même pas des noms tirés d'une liste volée par des informateurs qui doivent rester anonymes. Un seul homme, Judas Iscariote, peut signer au pied d'un rocher du Mont des Oliviers, tout comme Bautista Beltrame peut signer depuis des années au pied de sa chronique dominicale dans l'un des journaux les plus importants de Buenos Aires.

Parfois, nous livrons généralement des marchandises spéciales. De beaux êtres humains comme le Christ aurait dû l'être, mais pas des saints ou des vierges, mais seulement beaux parce que nous les avons aimés. Comme Gloria, par exemple, dont je suivais la trace comme un animal après le parfum de sa femelle pour qu'à la fin d'autres bêtes me l'arrachent. Bautista est laissé seul avec sa culpabilité et ses remords, et personne d'autre que lui ne peut s'apitoyer sur son sort. Car jusqu'à présent il n'y a pas eu un seul livre ni une seule phrase dans tout ce qui a été écrit qui mentionne ou même suggère une certaine piété envers Judas Iscariote. Elle a rempli son rôle dans l'histoire, a-t-on dit, elle est un maillon nécessaire de la chaîne, ont affirmé d'autres. Mais la tolérance ou l'analyse n'atténue pas le ressentiment ni n'envisage le pardon.

"Jeudi soir saint", dit Mario à côté de moi en m'offrant à boire avec sa petite bouteille de Fernet.

Je prends un verre et hoche la tête. Je sais où il veut en venir avec ces mots.

-Une longue nuit nous attend, mon cher J.I.

C'est le seul humour qu'il sait utiliser. Il ne change même pas ses blagues d'année en année.

-Je pensais que tu renouvellerais ton répertoire à Pâques.

-Pour que? Les cadavres sont toujours les mêmes et ils ne se plaignent pas.

Je le regarde dans l'obscurité presque totale de la voiture. Son sourire est douloureux, ses yeux brillent un instant comme s'il allait pleurer. Peut-être voit-il la haine dans mes yeux, la haine immense qu'on peut ressentir à l'égard d'un ami. Et peut-être que c'est son rôle, me dis-je, de m'aiguillonner constamment jusqu'à ce qu'il me fasse faire quelque chose dont ni lui ni moi ne savons encore ce que ce sera.

Quand ils ont emmené Gloria dans le Falcon, j'ai regardé comme un garçon qui a vu sa mère écrasée dans les embouteillages de la ville, et je ne pouvais que faire la seule chose que je savais faire, écrire ce que la peur me dictait. J'ai continué à publier des noms, toujours en suggérant, en analysant la situation politique du pays chaque dimanche. Et chaque lundi, le journal télévisé m'invitait à approfondir le sujet en prime time, pour que toute la famille puisse entendre la menace que représentaient les guérilleros. Il fallait mettre fin aux explosions dans les écoles, il fallait libérer les rues des

dangers qui menaçaient nos enfants. J’étais un atout pour le pays, on l’a longtemps dit.

Mais j'avais toujours peur. Je suis sorti avec ma voiture, et à chaque fois J'ai mis la clé de contact, je ne savais pas si ce virage me mènerait en enfer ou au paradis du Judas essentiel. Si un coup de feu m'attendait à chaque coin de rue, si une voiture s'arrêtait pendant que je marche dans la rue pour me kidnapper. Ou simplement, tandis que je bois mon café du matin, un léger fondu m'emmènerait jusqu'à la frontière qui jouxte le terrain où pousse le vieil arbre à potence. Celui qui est coupable meurt trois fois : la première lorsqu'il tue, la deuxième lorsqu'il est puni, la troisième lorsqu'il se suicide. Certains peuvent se suicider avant d’être punis et ne mourir que deux fois. Mais il reste donc une marge de haine qui s’étend dans le monde, celle de ceux qui ne peuvent satisfaire la vengeance. C'est pourquoi il vaut mieux mourir trois fois, plus on meurt, plus l'âme devient propre, plus transparente et diaphane comme un vieux tissu ou un voile incalculablement ancien couvrant le pubis de Dieu.

Quoi qu’il en soit, les gens ont commencé à s’éloigner de moi. Quelques-uns de mes informateurs sont morts et je n’ai plus eu de nouvelles des autres. Un dimanche est arrivé où je n'avais rien à signaler, et soudain je me suis retrouvé à écrire un article sur le général qui prendrait le commandement de la république le mois prochain. Je pensais que cette semaine-là, je passerais presque inaperçu, ce que j'écrivais n'était rien de plus que ce qui se disait dans d'autres médias et dans la rue. Le lendemain, ils m'ont appelé du bureau de la rédaction.

« Écoute-moi, Beltrame », dit le patron en posant ses mains sur mes épaules.

J'ai senti le souffle de la cigarette réchauffer mon visage.

-Vous écrivez bien certains sujets, mais pas d'autres. Il y a des gens spécialisés pour ça. Certains sont dédiés au sport, d'autres au spectacle. Certains sont engagés en politique et vous avez réussi à vous démarquer dans un domaine jusqu'alors inédit. Son truc, c'est la politique citoyenne. Vous avez réussi à faire appel aux sentiments de l'homme moyen pour lui faire prendre conscience du danger. Dénoncer, ce n'est pas commettre un crime, c'est ce que vous leur avez dit. Mais s'il vous plaît, mon ami, ne plaisantez pas avec les grands.

Mon patron s'est rassis et m'a dit que désormais je quitterais ma chronique du dimanche pour faire partie de l'édition du samedi. Je poursuivais ma chronique sociale, mais en soulignant d'autres choses : des rapports sur des nids-de-poule dans les rues, des accidents, des chiens perdus, tout ce qui m'est arrivé ou ce que j'ai vu lors de mes tournées à Buenos Aires. Il m'a gentiment renvoyé et quand je me suis retourné, j'ai entendu un mot murmuré alors qu'il fermait la porte. Pas à moi, mais à quelqu'un d'autre dans le bureau, même si je n'avais vu personne d'autre.

Puis je me suis souvenu que l’arôme que j’avais senti n’était pas celui de la cigarette, mais celui du tabac à pipe. J'ai imaginé d'abord la pipe, puis les lèvres et un visage broyé par le soleil dans un camp d'entraînement.

Cette nuit-là, je n'ai pas pu dormir. J'ai laissé les lumières allumées dans tout l'appartement. J'ai augmenté le volume de la télé, allumé la radio et fermé les stores. J'ai allumé la cuisinière et les brûleurs de la cuisine et je me suis couché habillé et recroquevillé comme un fœtus, serrant l'oreiller. C'était le seul moyen de me sentir en sécurité, au moins je savais que tant que j'étais conscient de la lumière et du bruit, la vie ne m'échapperait pas pendant mon sommeil. La vie était parfois si fragile, si sensible aux moindres influences, que je ne voulais pas imaginer ce qui se passerait si à tout moment l'électricité était coupée et que seules les flammes des brûleurs restaient dans la cuisine. Je ne me suis pas permis de penser ou de me souvenir de ce que signifiaient les flammes.

J'ai pris quatre semaines de vacances. J'écrivais des articles innocents et superflus pour les samedis où j'étais absent. J'ai jeté les couvertures des magazines dans lesquels j'apparaissais comme le journaliste éminent du moment. Je me souvenais des magazines qui se trouvaient dans la maison de ma mère. Tous dédiés à la cuisine, à la décoration et au soin des enfants et de la maison.

"Dimanche, c'est l'anniversaire de ma mère", dis-je à Mario.

-Tu me l'as déjà dit. Appelle-la demain.

-Voyons si je m'en souviens. Tu as dormi cette nuit.

-Comme tu veux-. Mario bâille, abaisse le dossier du siège et ferme les yeux. Appuyez l'imperméable avec vos mains sur votre poitrine. Au bout d'un moment, il rouvre les yeux.

-Je n'arrive pas à dormir, ce café de merde qu'on boit m'empêche de dormir.

-Tu veux une pilule ?

-Non merci. Et dites-moi, de quoi va parler votre prochain roman ?

-J'ai quelques idées sur une histoire policière d'il y a quelques années. Un couple de putes dans un quartier de La Plata. L’un tue l’autre, et l’affaire reste non résolue, ou du moins elle est résolue pour le plaisir. Le fait est que le meurtrier reste impuni.

Mario me regarde avec une expression dans laquelle je crois lire de l'admiration plutôt que de la surprise.

-J'ai toujours su que tu avais plus d'instinct pour l'actualité que la plupart des meilleurs. Talent pour deviner la polémique sans tomber dans le sensationnalisme, me dit-il.

-Un intellectuel populaire ?

-C'est ce que disent les magazines, non ? Et un évadé, ajouterais-je. Vous avez fait votre chemin en tant qu'écrivain pour échapper aux grands.

-Je suis un cornalito, alors.

-Un intelligent, jusqu'à ce qu'ils t'attrapent avec un demi-monde C'est pourquoi vous ne voulez pas vous approcher trop près des quais.

Nous avons ri ensemble pour la première fois depuis longtemps. Dehors, de temps en temps, des éclairs éclatent sur l'asphalte couvert d'humidité. Des changements de garde et quelques ordres militaires se font entendre. Le brouillard s'est installé sur la voiture et sur le terrain.

-Les magazines. S'il n'y avait pas eu d'eux... Ma mère a acheté « The Home » quand elle était jeune. Il possédait toute la collection et la gardait empilée sur l'étagère supérieure du placard. Enfant, je remuais tout quand je n'avais rien à faire et j'aimais regarder les photos et les dessins de ces femmes aux coiffures parfaites et aux vêtements impeccables.

"Ils n'ont jamais existé", dit Mario.

Je n'en suis pas si sûr. Ils devaient être quelque part à l'époque, à l'extérieur de ma maison de quartier, où les personnages de Perón et Evita étaient accrochés dans un coin de la salle à manger, où ma mère repassait presque tous les après-midi en écoutant la radio ou en regardant des feuilletons à la télévision, tandis que L'hiver la pluie tombait derrière les fenêtres et je regardais la rue en pensant à ces maisons que je n'avais jamais vues. Des maisons avec des jardins à l'avant en herbe bien entretenue et une voiture impeccable garée devant. Des maisons où les enfants souriaient toujours, les mains derrière le dos, et regardaient leurs mères et leurs pères qui les grondaient avec un doigt levé et un regard bienveillant. Des pères en costumes et cheveux gélifiés, des mères en robes et jupes légères avec des tabliers propres et les cheveux attachés sur la nuque. Des maisons à l'apparence implacablement parfaite, où rien ne pouvait être conçu comme cassé ou endommagé, et où rien ne manquait.

-Ce qui est curieux, c'est que ceux qui écrivent ces magazines savaient s'identifier aux gens ordinaires. En plus de la publicité pour le dernier modèle de réfrigérateur, il y avait des recettes et des secrets pour enlever les taches sur les vêtements usagés ou pour conserver plus longtemps le vieux réfrigérateur.

-Chez moi, ils achetaient des magazines automobiles, mon père était mécanicien...

Mario commence à parler de son enfance, mais je l'écoute à peine. C'est alors moi qui m'endors avec le goût aigre du café instantané qu'il nous a préparé à tous les deux. Je rêverai ce soir comme toutes les nuits,

probablement. À propos du nouveau roman auquel je pense, peut-être. Mais quand je rêve du passé, Gloria apparaît toujours, me regardant depuis la fenêtre d'un Falcon vert, bâillonnée et pleurant.

## 5

Il avait l'habitude de passer devant la maison trois fois par jour, parfois quatre. D'abord à sept heures du matin, sur le chemin du travail. A cette époque, il n’y avait toujours aucun mouvement ni signe de vie à l’intérieur. Même la lumière de la porte n’était pas allumée. Peut-être que cela n'a pas fonctionné, ou que ce n'était pas l'habitude des nouveaux propriétaires de laisser une lumière à la porte, une ancienne coutume de guidage pour les voyageurs nocturnes dans les vieilles villes et transformée à cette époque en un moyen inutile pour décourager les voleurs. Sa mère n'aurait jamais laissé passer une seule nuit sans allumer la lampe et l'éteindre le lendemain matin à sept heures, tandis qu'elle regardait son mari s'éloigner sur le trottoir, déjà sans voiture à l'époque dont Jorge se souvient, accompagné de les deux enfants, devenus adultes, se résignèrent tous les quatre au déclin économique, aux tristes desseins qui leur avaient fait perdre, entre autres choses plus importantes, le vieux Valiant blanc. L'homme avec la tête baissée, les enfants grands et minces.

Et même si leur mère ne pouvait pas voir leurs visages alors qu'ils s'éloignaient, elle savait certainement que les visages de ses enfants avaient un étrange sourire, à la fois malveillant et innocent. Tellement pareils, mon Dieu, dit-elle à voix haute, mais diamétralement différents en même temps, comme des inconnus. Puis il fermait la porte et retournait à la salle à manger pour ramasser les restes du petit-déjeuner, nettoyer les tasses de maté et de café con leche, et comme il n'avait plus grand-chose à faire maintenant que ses enfants avaient grandi, parfois il se mettait à lire. l'ancienne collection d'El home, dont elle était fière. Sa grand-mère lui avait laissé les exemplaires les plus anciens, et plus tard elle avait collectionné le magazine jusqu'à sa disparition. Elle avait construit l'intérieur de sa maison en pensant aux photos de ce magazine jour et nuit depuis son mariage. Mais les membres d’une famille ne sont pas des objets de décoration, il le savait très bien. Les hommes d’une famille sont des animaux impossibles à domestiquer. Ils détruisent les petits ornements, ils dévorent les délices que fabriquent les mains délicates d'une femme, ils utilisent et jettent, sans se retourner. Parfois, ils se caressent, mais ils ne savent pas s'ils le font par amour ou par besoin. Les hommes sont des chiens qui ne peuvent pas être portés longtemps sur les genoux. Ils grandissent et deviennent durs et durs, silencieux et distants. Et ils ne sont pas capables de pleurer.

Jorge travaillait à la quincaillerie le matin. A midi, il revint à l'appartement pour déjeuner et repassa devant la maison. Comme toujours, le soleil tombait plein sur les avant-toits, faisant briller le petit jardin de devant comme s'il était prêt à brûler l'herbe et les buissons. des maisons qui survivaient à peine à la chaleur estivale et à leur récent abandon. Lorsqu'il était enfant, il s'asseyait là presque tous les après-midi après avoir mangé, une orange dans les mains. Son frère le rejoignait parfois, mais il préférait surtout faire une sieste. Daniel était assidu à l'école, plus concentré, a déclaré sa mère. Jorge le comprenait ainsi aussi, mais la façon dont Daniel le défiait, lui ordonnait les choses comme s'il était plus âgé, le mettait en colère. Ils étaient jumeaux, et pourtant l'avantage de leur frère était toujours là, latent et travaillant efficacement à leur avantage. Comment il y était parvenu, Jorge ne le savait pas. Mais son frère avait demandé à la Providence de lui donner plus de force, de conviction et une famille à lui. Et maintenant, ils s'étaient éloignés de Jorge. Parce que Jorge était un étranger et un membre dangereux qui menaçait de les détruire. Jorque avait voulu, un dimanche de l'année précédente, tuer son frère et lui enlever son fils.

Son neveu Gabriel lui ressemblait beaucoup, et il le revoyait presque assis sur le seuil, attendant qu'il aille au champ. Mais il savait que l'image que lui faisait maintenant le soleil d'été n'était pas celle du garçon ni celle de lui-même lorsqu'il était petit. Mais un autre garçon différent, aux cheveux foncés, plus fins et plus courts. Et à côté du garçon se trouvait un chien, le même qu'il avait vu sortir de la voiture la fois précédente. Ils le regardaient tous les deux, car Jorge s'était tenu juste devant lui, les mains derrière le dos, les sourcils froncés, le visage presque déformé dans l'intense effort pour discerner quel genre d'hallucinations le soleil d'été produisait en lui. Le garçon regarda de nouveau vers la maison. Est-ce que j'appellerais quelqu'un ? pensa Jorge. Il valait mieux partir avant qu'ils ne se méfient et n'appellent la police. Il devait être plus prudent, on lui avait dit que le nouveau propriétaire était un policier à la retraite. Je l'avais vu, grand et fort, encore jeune, avec un visage hostile au milieu de sa longue barbe. J'avais vu la brusquerie et la force avec laquelle il soulevait les paniers en mouvement. Ce sont des gars susceptibles, se dit-il, et ils portent généralement des armes.

Par conséquent, le soir, il a décidé de venir plus tôt. Le gars ne travaillait pas mais il revenait toujours à dix heures. Jorge a fait le tour du pâté de maisons à sept heures trente. Il y avait des enfants à vélo, mais aucun d’entre eux ne s’est arrêté pour parler au nouveau voisin. Il lisait dos au mur du jardin pendant que le chien lui léchait les pattes. De temps en temps, le garçon riait et défiait l'animal.

-Non Duke, ça suffit !

Jorge et Daniel n'ont jamais eu de chien. Lorsque la maison et la famille étaient au mieux, sa mère disait que les animaux faisaient beaucoup de saleté, qu'ils constituaient un problème constant d'hygiène. Pattes sales,

salive et excroissances, trois points contre lesquels il n'y avait aucun argument possible. C’étaient des vérités inévitables auxquelles il faudrait céder si l’on décidait d’avoir un chien. Cela n’a donc jamais été possible. Son père était trop occupé avec l'usine de papier, voyageant d'usine en usine, concluant constamment des accords avec des distributeurs sympathiques et vérifiant que l'entrepôt de Paraná était correctement entretenu. Ce n’étaient pas des moments faciles. Le gouvernement d'Illia perdait du soutien. L’économie stagnait et l’armée montrait des signes de mécontentement. Le vieux Benítez rentrait inquiet, ignorant les tapis que sa femme avait placés sur les côtés du lit double, ignorant le rideau de douche qu'elle avait choisi dans sa couleur préférée. Il mangeait à contrecœur et avait commencé à boire davantage de vin à table. Il n'a jamais bu plus de quatre verres, mais c'était plus que ce à quoi il était habitué.

Jorge leva les yeux de sa mémoire et vit le parking du nouveau propriétaire devant. L'homme est sorti et le garçon a couru vers lui, lui parlant mais sans le toucher. Le père a continué à marcher jusqu'à ce qu'il entre dans la maison, il en est ressorti peu après avec un tuyau d'arrosage et un seau. Il a commencé à laver la voiture. De temps en temps, il regardait vers le coin où Jorge était assis sur un banc, comme s'il attendait le bus.

Pourquoi était-il arrivé si tôt, se demanda-t-il. Peut-être que la femme avait appelé son mari parce qu'elle se méfiait de l'homme qui les surveillait tous les jours et à toute heure. Cependant, il ne ressentait aucune inquiétude. C'était sa maison, après tout, il y avait vécu la majeure partie de sa vie. Qu'y avait-il d'étrange à contempler la maison dans laquelle on avait vécu son enfance.

L'homme a essuyé la voiture avec un chiffon humide, puis a jeté de l'eau avec le tuyau. Le garçon a poli le chrome des pare-chocs. Le chien courait partout ou aboyait contre les enfants qui passaient à vélo. La nuit obscurcissait la rue, formant des mares sombres dans les flaques d’eau. Parfois l'homme marchait dessus, mais il ne coulait pas, ce qui était curieux et particulier à Jorge. Parce que la logique était contraire à ce qui se passait. Il faut toujours sombrer dans un puits, c'est pourquoi ils existent, c'est pourquoi ce sont des abîmes que Dieu place pour défier l'intelligence de l'homme. Dieu sait que l'homme est à lui avare ou stupide, il sait qu’il n’y a pas de juste milieu. C'est pourquoi il a construit le paradis et l'enfer. Et cette rue était un rêve. Le monde entier est le rêve de ceux qui vivent dans l’un de ces deux endroits. Le chien est un rêve, la voiture qui brille désormais à la lumière des lampadaires est un brillant cauchemar d'acier, l'homme barbu qui ignore son fils est un personnage aux caractéristiques indéfinies, un moule où un auteur n'a pas encore placé les particularités qui lui sont dues. de caractère. Jorge sait que pour cette raison, cet homme est dangereux, non pas à cause de ce qu'il soupçonne d'après ce qu'on lui a dit, mais à cause des multiples possibilités de ce qu'il ignore.

Et surtout ce que Jorge et l’autre ignorent d’eux-mêmes.

Autant ce qu'il ne savait pas sur son père. Lorsque le scandale de l'incendie de la poubelle et le procès furent passés et qu'il put pour la première fois parler à Daniel de ses sentiments, il apprit que son frère non plus ne connaissait pas vraiment son père. Il pensait que puisque Daniel était plus intéressé par l'affaire, et que le vieil homme le considérait presque comme son préféré, il en saurait davantage sur son caractère. Cependant, tout le monde a été surpris lorsqu'après l'incendie de l'entrepôt, qu'ils pensaient accidentel, la compagnie d'assurance a intenté une action en justice et a poursuivi le vieux Benítez en justice pour incendie criminel. C'est ainsi que la femme et ses enfants ont découvert que le coup d'Onganía avait fini par briser l'équilibre des comptes, et le vieil homme n'a pas eu de meilleure idée que de jouer son dernier match. L'incendie s'est produit le 25 avril, mais toute la famille était à la maison cette nuit-là. Benítez a dû s'arranger avec quelqu'un pour allumer le feu, une brasse jetée pour l'occasion à travers une vitre cassée, un mégot de cigarette mal éteint. Ni Jorge ni Daniel ne pouvaient le savoir, ils étaient ici à La Plata, inquiets parce que Miss Inés, la directrice de l'école, voulait les faire redoubler.

Le vieux Benítez a été jugé, la famille a dû éviter les voisins et les factures impayées. Quelques mois plus tard, ils l'ont disculpé. Un député nommé Farías l'a aidé, ils ont dit qu'il s'agissait d'une vieille dette entre amis. Farías payait ou parlait, personne ne le savait avec certitude, avec les bonnes personnes. Il propose au père un emploi à salaire fixe dans un ministère en tant qu'employé de bureau. Daniel a passé ses examens avant la fin de l'année et a obtenu son baccalauréat. Il est entré dans un bureau du ministère et a eu le temps d'étudier à l'université. Jorge a suivi le cours régulier et a obtenu son diplôme l'année suivante, lorsqu'il a ouvert la première entreprise parmi tant d'autres qu'il aurait, un magasin de vente de cigarettes et de bonbons.

Ils rentrèrent tous les deux chez eux très tard dans la nuit. Daniel arrivait parfois avec la mariée, qu'il épouserait et deviendrait la mère de Gabriel. Jorge était assis à table, silencieux, écoutant la voix de son frère, le nouveau propriétaire de la maison, qui lui racontait des choses sur son travail et ses études. Le père les regardait tous les deux, détruisant la nourriture avec ses couverts, sans manger. Il but verre après verre de bon vin, délicatement, jusqu'à s'endormir. La mère était trop polie pour se mettre en colère devant la petite amie de son fils. Avec ses cheveux blond cendré attachés en chignon sur la nuque, une tache de farine sur la joue qui la rendait adorable et jamais en désordre, elle posa ses mains sur les épaules de son mari et lui murmurant quelque chose à l'oreille le fit se lever. en haut.

Mais Jorge ne supportait pas de le voir ainsi, alors il jeta les couverts et la serviette et sortit dans la rue. Le bruit de sa voiture, la première Torino qu'il a achetée d'occasion, s'est envolé à toute vitesse. Daniel et sa petite amie restèrent seuls pour finir de manger, commentant sans trop insister sur ce qui s'était passé.

# 6

J'entendis un coup de feu, les suivants se succédèrent quelques secondes plus tard sans interruption, comme un long chapelet prié de manière continue et circulaire tout au long des vingt-quatre heures de chaque jour de la Semaine Sainte. Des chapelets de balles de mitrailleuses, des chapelets d'ail pour faire fuir les vampires, des grains de riz réunis par des fils formant des chapelets. Des cercles qui n'ont pas de limites par la définition même de leur concept, capables de brouiller leurs frontières incertaines et de fédérer. L'éternité. C'est pourquoi la mort est aussi un autre cercle.

Le rêve est un cadre de plus. C'est pourquoi, maintenant que je me réveille, les images de mon rêve, les images mêlées aux cris du Faucon sur l'asphalte, continuent de se produire lors de la veillée matinale. Il doit être six heures du matin, et depuis Campo de Mayo, des coups de feu se font entendre de plus en plus loin, de moins en moins fréquents au fil des minutes, jusqu'à s'arrêter complètement.

Mario me secoue le bras et je me réveille en sursaut. Je me suis cogné la tête contre la fenêtre et j'ai regardé dehors. Les photographes courent jusqu'au grillage et tirent leurs propres faisceaux lumineux, des clichés qui, d'une certaine manière, tuent aussi, selon les légendes de certaines vieilles villes, car ils volent l'âme pour la piéger dans un morceau de papier. Et c'est aussi une forme d'éternité. Mario sort de la voiture et prépare son appareil photo sur le capot. Il me regarde avec ce sourire incertain et méprisant, calme et serein, observant avec mépris les jeunes photographes désireux de documenter ce qui se passe. D'après l'expression de Mario, je sais que ce n'est qu'une fausse alerte. Il s’agit d’un simple exercice, peut-être d’un entraînement, ou d’un moyen de détourner l’attention. A l’intérieur, dans les bureaux ou les pavillons où se réunissent les officiers mutins, il se passe des choses qu’on ne peut imaginer. Ils ont les armes, et c’est la seule chose importante pour le moment.

Je sors de la voiture, bâille, regarde le ciel nuageux, essuie la sueur de mon front. Je sens ma propre haleine aigre, l'odeur de transpiration sous mes aisselles.

-Je voudrais prendre un bain.

-Demandez à vos amis s'ils vous laisseront passer. Il est temps d'user de votre influence si vous voulez un vrai scoop.

Cette fois, je lui ai fait plaisir. Si tu veux en parler, nous en parlerons jusqu'à ce que nous soyons malades.

"J'ai arrêté d'être important pour eux depuis longtemps", lui dis-je.

-Je sais, ils t'ont utilisé pendant un moment et tu ne leur es plus utile. Tu as eu de la chance qu'ils ne t'aient pas jeté.

-Mon nom perdure toujours. Le nom survit. C'est pour ça que je suis écrivain, je suis un best-seller, tu ne le savais pas ? - je commente ironiquement.

-Comment pourrais-je ne pas savoir ! Et c'était une bonne tactique, je vous l'ai déjà dit. Mais c'est pourquoi vous devez continuer à l'utiliser.

-Jusqu'à quel point ? Même les noms disparaissent s'ils deviennent une menace. C'est encore plus vrai maintenant, alors qu'ils se cachent par peur. Ils sont plus dangereux. Avant leur arrivée dans des voitures facilement identifiables, on pouvait même sentir l'odeur des armes, des corps en sueur. Parce que peu importe à quel point on y est habitué, on transpire toujours quand on va tuer, le corps trahit.

Les coups de feu ne se faisant plus entendre, les collègues regagnent leur poste et nous saluent.

"Il ne s'est rien passé", dit l'un d'entre eux.

Nous confirmons notre hypothèse précédente.

"Je vais chercher quelque chose pour le petit-déjeuner", me dit Mario.

Une demi-heure plus tard, il revient à la voiture avec un thermos d'eau chaude, un maté, de la yerba et un paquet de croissants. Il commence à se nourrir en silence, en me regardant de temps en temps. Dehors, il fait calme, il fait chaud, le ciel menace de pluie. Le pare-brise est sale mais je ne prendrai pas la peine de le nettoyer. Derrière le grillage, on voit un peloton qui relève la garde. Ils ont le visage maquillé, leurs fusils en position de repos, marchant en rythme et en rangées et colonnes parfaites.

"Combien de temps penses-tu que cela va durer ?", me demande-t-il.

-Jusqu'à dimanche sûrement.

-Si tu le dis...

Je commence à le regarder attentivement pendant que je rends le compagnon.

-Est-ce que tu vas dire la même chose toutes les minutes ?

-Aujourd'hui c'est le Vendredi Saint, mon cher Judas Iscariote. La nuit des martyrs.

Je ne peux m'empêcher de rire.

-Ne me raconte pas de bêtises, s'il te plaît. Ceux qui ont posé des bombes dans les écoles sont-ils des martyrs ?

-Et aussi dans les maisons des soldats, n'oubliez pas.

-Oui et...? Où veux-tu aller?

-Nulle part. Si vous pensez que tout le monde le mérite, je me demande pourquoi Gloria vous manque autant.

Pendant dix secondes, je reste silencieux. Je compte les secondes une à une car c'était le seul moyen de me contrôler, d'essayer au moins de le faire. Je ferme la fenêtre, puis celle du côté de Mario. Je lève la serrure des portes. La colère me ronge la poitrine et j'ai envie de vomir. Je m'approche de lui, l'attrape par le cou du pilote. Je sens son souffle presque sur mon visage. Il ne bouge pas. Il sourit simplement, apathiquement, presque résigné, à quoi, je me demande.

-Bien sûr que Gloria me manque, mais son nom est trop gros pour ta bouche, espèce de merde. Ta bouche pleine d'ordures ne mérite pas de prononcer son nom. Putain de fils de pute. Si tu la nommes à nouveau, je te tuerai. Je le jure sur ma vieille dame.

Mario laisse échapper un rire idiot, rare chez lui. Vous êtes nerveux ou commencez à le devenir. Je sais qu'ils peuvent nous voir de l'extérieur, mais il n'y a personne dans les parages en ce moment. Et à ma grande surprise, pensant avoir réussi à me contrôler, je sens mon cœur s'emballer et mes poings ne vouloir plus lâcher prise.

-Bien sûr que Gloria me manque ! J'aimerais le ramener à la vie, tu me comprends ? Je me souviens de son regard la dernière fois que je l'ai vue. Il avait peur de moi. Moi qui l'avais aimée, qui étais entré dans son corps tant de fois et qui l'avais tenue dans mes bras pour la protéger, j'étais celui dont elle avait le plus peur.

Soudain, je me retrouve appuyé mon visage sur l'épaule de Mario, les poings tremblants. Je pleure et même si je me ridiculise, je n'arrive pas à me contrôler. Je pense que c'est la première fois que je pleure de toute ma vie, et ce nom est le seul qui ait pu le faire. Même en l'entendant de la bouche d'un malheureux, c'est trop beau pour ne pas être ému en l'entendant. C'est le son d'un luth jouant des mesures composées par Bach. Et personne ne peut détruire une telle beauté. Son nom survit, et a aussi la puissante vertu de détruire les barrières émotionnelles de ceux qui l’entendent ou le prononcent.

Gloire, je me dis, et je ressens un tranchant dans la gorge, une coupure puis un nœud qui arrête le saignement des artères brisées par la beauté brute de ce nom.

Ensuite, je parle à Mario de choses dont il a été témoin, mais dont il ne connaît pas la façon dont je les ai vécues. Il pose son bras gauche sur mes épaules et me tapote légèrement comme pour réconforter un enfant qui avoue ses méfaits. Je vous raconte le jour où j'ai présenté mon premier roman, une fiction basée sur une affaire de police que j'avais lue dans un journal quelques années auparavant : la mort d'un enfant aux mains de sa mère et son assassinat ultérieur par son mari. . Je l'ai intitulé Le Dessin et l'éditeur a organisé la présentation dans une librairie de la rue Corrientes. C'était un vendredi soir. J'y suis allé avec la voiture et je l'ai laissée à deux pâtés de maisons, dans un parking de Talcahuano. Les trottoirs étaient remplis de gens attendant une place dans les pizzerias ou entrant et sortant des librairies d'occasion. Les néons de l'enseigne Coca Cola, à quelques pâtés de maisons, scintillaient éternellement, presque comme les lèvres impérissables d'une pute s'ouvrant et se fermant vers le grand symbole que représentait l'Obélisque, de manière obscène et équivoque. Sa véritable origine oubliée, perdue par le temps et gagnée par l'imagination, toujours plus forte que la mémoire, et l'imagination vaincue à son tour par la libido. Quels fantasmes sont plus forts et plus rapides que les fantasmes sexuels, me suis-je demandé à ce moment-là. Ils surgissent de quelque part dans nos esprits et laissent une trace plus forte qu'une charrue, plus indélébile que la marque d'un couteau sur la chair.

Les chapiteaux des théâtres débordaient de néons illuminant les énormes figures des starlettes, les visages des capocomiques et les visages tristes des vieilles actrices. Les klaxons des voitures retentissaient devant les feux tricolores, et ceux-ci changeaient, rejoignant le jeu des chapiteaux. J'avais emmené maman avec moi. Nous avons marché ensemble jusqu'à la librairie, l'aidant à éviter les gens sur le trottoir et veillant à ce que personne ne la pousse. Elle était distraite en regardant les fenêtres et les portes des théâtres avec les photos des artistes.

"Allez, maman, nous sommes en retard", lui dis-je, sachant qu'elle n'était pas allée en ville depuis des années et que cette promenade était peut-être plus importante pour elle que la présentation de mon livre.

Elle tourna la tête et me regarda. Il m'a souri sans rien dire. J'ai vu dans ses yeux une étincelle que je n'avais pas vue depuis longtemps. J'ai pensé à l'effet des lumières et du bruit du centre-ville, surtout la nuit et même lorsque ce n'est pas un week-end. C'est enivrant, me disais-je, on oublie tout dans ces rues, le passé n'existe pas et le lendemain est un chiffre aussi lointain que l'année suivante. Seules la musique du bruit, la splendeur des belles femmes, les blagues déplacées occupent la même place que les bons livres, et l'arôme de la pizza, de la bière ou du café est plus difficile à contrecarrer que le délicieux parfum de la gastronomie la plus délicate.

Et nous voilà, près de la vitrine de la librairie, en train de nous frayer un chemin parmi les gens venus me voir. J'ai salué de nombreuses connaissances, d'autres que je n'avais jamais vues de ma vie m'ont demandé des autographes. Il y avait beaucoup de collègues du journal,

même ceux qui ne me saluaient plus. Le rédacteur m'a vu entrer et a traversé les gens pour m'emmener à l'arrière du magasin. Nous avons placé maman sur un siège au premier rang, elle a commencé à parler aux autres, comme si elle les avait connus toute sa vie. Son manteau de cuir était le même que celui que mon père lui avait offert il y a trente ans, et elle ne le portait que lorsqu'elle venait en ville. C'était une occasion spéciale pour elle, autant que ces samedis où nous sortions tous les trois au cinéma et allions manger au restaurant, l'occasion d'enfiler le manteau et les bracelets. Mais aujourd'hui ces bracelets n'existaient plus, je les avais vendus à la mort de papa.

-Beltrame, chérie, nous avons beaucoup de monde et tous les médias à Buenos Aires. Regardez là...

Il m'a montré un vieux critique d'un supplément littéraire. Puis il m'a montré les journalistes d'un magazine d'actualité discutant avec quelques écrivains connus. Il les a appelés et ils se sont rapprochés. Nous nous saluons avec le respect dû entre écrivains qui ne se connaissent pas personnellement et dont nous avons peut-être à peine lu l'œuvre. Cependant, j'éprouvais de l'admiration pour eux deux. Soudain, je me suis rendu compte que quelque chose d'étrange vibrait dans l'air, une certaine tension qui sortait des yeux et de la bouche des gens lorsqu'ils s'adressaient à moi. J'ai regardé autour de moi, il y avait plusieurs hommes seuls le long des murs et des étagères. Je savais qui ils étaient et j'étais sûr que les autres le savaient aussi. C'était un grand rassemblement social, ceux qui voulaient apparaître dans les médias et les photos apportant leur soutien à un événement officiellement approuvé représentaient la majorité. Les autres, ces amis ou ceux qui s'intéressaient au livre, étaient peu nombreux, voire inexistants. Et il y avait aussi les écrivains qui avaient dit et écrit du mal de moi, mais qui avaient besoin d'être présents pour continuer à publier. lécher, ou du moins continuer à être en vie.

Le propriétaire du commerce était un vieux libraire qui ne semblait pas à l'aise cette fois-ci de fournir un espace pour une présentation. Je me suis approché de lui pour le saluer et il a à peine daigné me serrer la main. Puis il a disparu derrière une porte au fond et je ne l'ai plus jamais revu.

L'éditeur avait demandé aux deux écrivains de renom de commenter le livre. Nous étions tous les quatre assis derrière le bureau. Devant chacun se trouvaient un micro et un verre d'eau. Les exemplaires de mon roman étaient empilés à une extrémité. D'un côté du magasin, une table présentait les exemplaires à vendre.

Celui qui parla le premier, d'une voix douce et d'une diction soignée, parla pendant vingt minutes. C'était précis et ambigu à la fois. Il a souligné la prose élégante et efficace, loué la plausibilité de l'intrigue et l'exactitude des descriptions. L'autre a pris le micro et a dit qu'il n'avait pas eu le temps de lire le roman. Tout le monde a ri parce qu'ils connaissaient la vive ironie de cet écrivain. Il répéta qu'il n'avait pas eu le plaisir de le lire, mais qu'il

supposait qu'il aimerait le lire, connaissant l'habileté de Bautista Beltrame dans l'art de la prose.

-Nous avons tous apprécié vos délicieux articles du dimanche, et nous ne doutons pas que l'art du récit bénéficie de votre énorme fidélité à la vérité.

Le public a applaudi et un sourire est sorti de toutes les lèvres. Puis j'ai réalisé que j'étais sur le point de m'évanouir, car j'ai vu d'énormes bouches fluo aux lèvres rouges derrière les mains qui applaudissaient. Je transpirais, et les deux scénaristes m'ont regardé, puis le rédacteur aussi, et c'est seulement à ce moment-là que j'ai pris conscience du silence, ne sachant pas si je m'étais évanoui et réveillé à nouveau, ou si les applaudissements s'étaient simplement arrêtés sans que je m'en rende compte. . Je me suis vu prendre le micro et remercier les paroles de ces éminences faisant autorité. J'ai dit combien j'étais heureux d'avoir atteint l'objectif proposé : écrire de la fiction était un moyen de se débarrasser de ses démons. C'est ce qu'avait fait le protagoniste de mon roman : tuer c'est se nettoyer, le problème c'est qu'on se salit encore à l'extérieur, et puis le sang pénètre à nouveau, il devient aigre comme du lait caillé, et l'odeur devient insupportable. .

-Ce n'est pas du sang coagulé et séché, c'est un hématome qui s'infecte puis s'ouvre.

Ils m'ont regardé pendant un moment, je ne sais pas s'ils étaient surpris ou s'ils attendaient que je continue à parler. J'avais restitué ce que ces écrivains célèbres m'avaient donné ce soir-là, je me sentais content même si j'étais comme dans une prison pleine de livres, remplissant l'air de l'arôme de la pipe et des cigarettes, enfermé avec beaucoup de gens qui partageaient mon affliction et mon peine, mais que de toute façon ils ne se pardonnaient pas.

-Maintenant, et avant le rafraîchissement qui nous attend pour trinquer avec un vin d'honneur, nous allons lire quelques-uns des télégrammes que notre honoré a reçus.

Mon éditeur a lu des phrases de félicitations et de vœux de réussite de diverses personnalités, puis a souri en conséquence et a déclaré :

-Ici, nous avons une très agréable surprise. Le nouveau président de la république adresse un message de félicitations.

Je ne me souviens pas des mots exacts, mais le ton et la forme étaient quelque chose comme "nous souhaitons le plus grand succès à quelqu'un qui s'est révélé être un fidèle défenseur de la république, et nous espérons que depuis sa nouvelle activité il ne manquera pas de remplir le service efficace qu'il a rendu au processus actuel de reconstruction nationale.

Il y eut de nouveaux applaudissements, des flashs d'appareils photo brûlant l'air vicié. Les gens se sont levés et beaucoup se sont approchés de la table. Les deux écrivains se tenaient côte à côte et se laissaient

photographier. Des canapés et du bon vin ont été servis. Je me suis mis à signer des copies et, de temps en temps, je jetais un coup d'œil aux hommes debout près des étagères, qui semblaient m'attendre comme dans une histoire kafkaïenne. Mais je savais qu'ils seraient toujours là comme ils l'avaient toujours été, même si je ne les voyais pas. Cependant, l'endroit était si petit qu'il était inévitable de les découvrir tôt ou tard. Et de façon inattendue, j'ai arrêté de transpirer, j'ai signé les livres avec un sourire plus frais et ma tension s'est relâchée jusqu'à ce que je commence à paraître plus serein et spontané. J'ai remarqué dans les yeux de mon éditeur qu'il me remerciait d'un tel changement d'attitude, et je me suis abandonné à l'ambiance intimiste de la librairie, à ce ton où chaque personnage semble s'harmoniser avec l'autre, car tout le monde est arrivé à la même conclusion. C'était ma maison, me suis-je dit. Il y avait ma mère, recevant des félicitations pour être la mère de l'écrivain, me regardant avec extase parce qu'elle n'avait jamais été témoin de mon succès en tant que professionnel. Derrière les portes se trouvait la rue Corrientes, qui, bien que triviale dans sa composition, était une artère du cerveau du pays et ne pouvait être complètement abstraite de ce qui se passait.

Mais à l'intérieur, j'ai signé des exemplaires avec des mots dédiés à chaque lecteur, comme si j'avais écrit le livre pour chacun d'eux, comme si j'habitais dans une ville dont les habitants Avant, ils se seraient rassemblés autour d'un foyer pour m'écouter lire des histoires de fantômes ou d'enfants morts, d'amours frustrés ou d'amants trahis, d'exaltations de la vie et de ce qui mène à la mort.

## 7

J'avais déjà remarqué auparavant que la porte transpirait. Lorsqu'il arrivait le dimanche après le déjeuner pour récupérer Gabriel et se rendre au tribunal, il sentait le bois couvert de sueur alors qu'il passait sa paume sur la surface. Ce n'était pas étrange, les dimanches d'été sont extrêmement chauds, et le bois est une substance qui conserve toujours quelque chose de vivant, et en hiver, la chaleur intérieure des poêles produit le même effet mais en sens inverse. C'est pourquoi il n'était plus trop surpris de voir à quel point la porte de la maison avait commencé à se gonfler vers l'extérieur. Effets de l'humidité sur les vieilles portes, dilatation du bois qui reste vivant malgré avoir été coupé de ses racines depuis longtemps. Tout comme les cadavres ont un souvenir de ce qu'ils étaient autrefois, car ils persistent dans leurs formes même enterrés, et les os décident de rester intacts pendant des années.

Et maintenant, la porte prenait une convexité peut-être excessive, menaçant de se briser à tout moment. Il a vu les membres de sa famille

aller et venir toute la semaine, et même s'il s'attendait à ce que la porte reste coincée, ils s'ouvraient et se fermaient sans difficulté. Mais aujourd'hui, dimanche, la porte était plus gonflée que jamais, on aurait dit une femme enceinte de huit mois, cette période où l'angoisse de l'accouchement atteint ses limites et où un mois supplémentaire ne semble plus tolérable. Jorge avait vu sa belle-sœur souffrir de la chaleur et d'une lourdeur extrême cet été-là, alors qu'elle attendait Gabriel. Et voilà que la porte de la maison semblait souffrir maintenant, il croyait même la voir respirer. Cette porte était un ventre, ces yeux étaient les fenêtres, ces mains étaient les deux buissons du jardin de devant, prêts à essuyer la sueur de leur front, cet avant-toit carrelé qui laissait s'égoutter les restes de pluie et d'humidité.

Il se demandait si Nadia avait aussi ressemblé à ça, attendant l'enfant de Jorge, le seul enfant qu'elle n'aurait jamais. Si, à huit mois de grossesse, Nadia marchait dans la rue en s'éventant avec ses factures d'électricité dans une main et un sac de courses dans l'autre, elle se dirigeait vers la maison où Jorge l'attendrait. Une maison comme ça, celle qui était la sienne. Une maison telle qu'elle figurait dans le vieux magazine que sa mère avait collectionné sur une étagère de la bibliothèque. De ce magazine émanait le souffle chaud des poêles les après-midi d'hiver, ou l'ombre légère de la sieste dans les jardins d'été.

C'était une bonne occasion de se présenter à cette nouvelle famille. Sonnez à la porte et proposez de réparer la porte. Parlez au propriétaire et menez la conversation sur le thème de l'enfance. Ils l'auraient sûrement invité à entrer, et il pourrait alors voir à nouveau à l'intérieur, se souvenir de ce qu'il craignait d'oublier jusqu'à ce que cela devienne quelque chose d'irrécupérable. Il était sûr de pouvoir revoir son père au bout de la table à manger, cet homme fort et confiant comme un Virgile qui les conduisait en toute sécurité sur les chemins de l'enfer. Ce professeur qui avait tenté de les sauver et s'était pourtant condamné lui-même, sombrant dans des lacs d'alcool presque imperceptibles lors des dîners. Le vin rouge est sombre comme la nuit et les lacs viticoles sont les miroirs du ciel sans étoiles. Parfois, il semble même voir une lune rougeâtre dans les veines liquides du vin. Et l’alcool alimente le feu. Là, la mère de Jorge était également présente dans la maison. Elle était comme la légendaire Béatrice, une épouse qui savait tout faire : garder la maison parfaite même dans des conditions non idéales, qui cachait les défauts avec un chiffon ou un cirage bien appliqué, la même qui se taisait quand la vieille l'homme s'est effondré, se limitant à l'aider à se lever et à se coucher.

Jorge devait entrer.

Ce n'était pas seulement un désir, mais une de ces pulsions définies dans les livres de psychanalyse comme des besoins impératifs dont la frustration pouvait le détruire de l'intérieur, ou se transformer en quelque chose de si monstrueux qu'il ne pouvait pas contrôler.

Il pensait à Nadia, mais personne ne lui disait où la trouver.

Il pensait entrer de force dans la maison, maltraiter le garçon qu'ils appelaient Tomás, tuer le chien et violer la femme.

Rien de tout cela ne semblait possible pour revoir l’intérieur de la maison. Parce que ce que je recherchais, c’était la paix de la maison avant l’effondrement.

Les après-midi et siestes de l'été, les soirées derrière les fenêtres de l'hiver.

La voix de sa mère fredonne dans la cuisine. La silhouette de son père lavant la voiture torse nu.

Il s'était aliéné son frère et sa famille. Il avait détruit la seule possibilité d'un futur foyer.

Mais il avait toujours les clés de la maison.

## 8

C'est samedi matin. J'ouvre les yeux et me retrouve seul dans la voiture. Mario est à côté de la clôture de la base. Il y a beaucoup mouvement de journalistes et de badauds qui courent vers elle, et soudain tout le monde tombe à terre ou se disperse vers la rue ou court se cacher derrière des voitures. Un jeune photographe, aux cheveux blonds attachés en queue de cheval, se réfugie à côté de la portière de la voiture. Comme je n'ai pas entendu le premier coup de feu, dès que j'ai baissé la vitre, j'ai clairement entendu ceux qui ont suivi, une salve continue de mitrailleuse.

« Cache-toi ! » me crie-t-elle, mais c'est trop tard.

Je vois le trou de balle dans le pare-brise, parfaitement net et parfait, d'où poussent les toiles d'une araignée de verre. La balle est entrée juste en dessous du plafond ; Je regarde en arrière, il n'y a pas de trou de sortie, mais peut-être qu'il s'est incrusté dans le revêtement. Je n'ai pas peur, juste émerveillé, je fais même un commentaire bêtement banal sur la chance et le destin.

Les tirs ont cessé, mais je n'arrive pas à croire qu'ils aient réellement tiré sur nous, les journalistes, car d'une manière ou d'une autre, tout cela va bien se terminer le dimanche de Pâques. Je le crois, parce que c'est l'habitude de la fierté militaire de faire de temps en temps ces

démonstrations de puissance, de se maintenir entraînés, de dresser le chien de la démocratie qui est le maître de la situation. La main avec l'arme est comme la main avec le fouet, ou avec la nourriture, dans le cas des chiens domestiques.

Pour cette raison, je pense que cette balle qui est passée si près n'était pas destinée à moi ni à aucun de mes collègues, mais plutôt qu'il s'agissait d'une balle perdue, une parmi tant d'autres dont la trajectoire ne peut être calculée, quelles que soient les précautions prises. . Il existe toujours une marge d'erreur, une zone d'apesanteur où l'impossible gagne du terrain et devient souverain. Une zone entre la vie et la mort, comme l'utérus de la mère, ou plus exactement comme le canal vaginal. Un couloir où l'on peut se perdre avant d'émerger dans la vie définitive ou de retrouver le bien-être de l'apesanteur. Mais les deux extrêmes sont si semblables qu'ils s'annulent. La vie ne s'ajoute pas à la vie, c'est simplement une énergie qui s'use dès sa naissance.

Les tirs ne sont pas répétés. Il y a du mouvement derrière le grillage, des soldats courent entre les tranchées de sacs de sable jusqu'au pavillon principal. Certains journalistes en profitent pour les photographier en zoomant et avec un objectif à grande vitesse. Je vois Mario s'approcher de la voiture et toucher la surface du pare-brise avec deux doigts.

-Aujourd'hui, je peux dire que je suis né de nouveau...-me dit-il.-Je suis juste sorti faire pipi il y a deux minutes.

Mais le trou était au-dessus de mon siège, je fais remarquer. Je ne sais pas s'il m'écoute.

"Il va falloir porter plainte", je propose.

-Pour que? Combien de balles ont été tirées aujourd'hui ? Des centaines, des milliers. Personne n'est mort à cause de ce que j'ai vu jusqu'à présent. Encore une astuce de pantomime...

Je suis d'accord avec toi. Je remarque cependant qu'il transpire. Il s'essuie le front avec un mouchoir, enlève la cravate qu'il porte lâche depuis deux jours. Se laissant tomber sur le siège, elle sort la bouteille d'eau minérale de son sac et boit pendant deux minutes complètes.

-Tu te sens bien ?

Il me regarde et crache par la fenêtre de mon côté. Votre cynisme est revenu intact, vous n'avez donc pas besoin de me répondre.

"Tu n'avais pas peur ?", demande-t-il.

-Je l'aurais eu si j'avais vu le tireur. Mais sans le temps de réfléchir, il est difficile pour la peur d'être efficace. C'est étrange, n'est-ce pas ? Connaissez-vous un philosophe qui s'est exprimé sur le sujet ?

« Putain de fils de pute », marmonna-t-il.

Je n'ai plus peur maintenant. Il fut un temps où la peur poussait comme ma barbe, elle se montrait tous les matins et je devais la couper de près pour qu'elle ne soit pas visible, pour qu'elle ne me donne pas de picotements et de frissons, pour que je me sente parfaitement soignée sans le résidu noir de la peur. Mais il nous atteint toujours, il grandit dans la nuit et il est là, parfois dans le miroir, parfois dans un vitrail, parfois on ne le voit même pas, mais on le sent. C'est une patine sur le visage, comme celles que portent les soldats mutins ce week-end. Parce qu'ils se peignent pour se cacher, pour agir sans être vus. Et qu'est-ce que c'est, sinon le produit de la peur.

Le jour où j'ai ressenti le plus de terreur de toute ma vie a été le soir de la présentation de mon deuxième roman. L'intention était de le faire dans la même librairie que la précédente, mais le propriétaire avait refusé. Des rumeurs s'étaient répandues à mon sujet, non pas à cause de mes chroniques dans le journal, déjà passées de mode, mais à propos de l'affaiblissement du soutien officiel qui m'était accordé. Un soutien que je n'ai jamais demandé, et pourtant c'était comme une épée de Damoclès dans mon dos. Être en marge de l'actualité politique a abaissé mon profil social, mais le parti au pouvoir m'a gardé sous surveillance et j'ai aussi eu l'impression que d'autres me suivaient également. Peut-être qu'ils ont menacé le propriétaire de la librairie : si tu fais de la place à ce type, tu vas mal finir, ont-ils dû lui dire. C'était la formule universelle, valable à Buenos Aires comme à Madagascar. Rien de nouveau en réalité, la peur non plus, mais elle a la particularité de se transformer efficacement. iquement en quelque chose de toujours renouvelé, jamais douillet, mais brillant comme une cuisine donnée à maman, brillant comme un couteau nouvellement acheté, splendide comme une bombe dans les mains.

La promotion a été faite et le jour venu, j'ai emmené ma mère en voiture au magasin de bonbons San Telmo où la présentation avait été préparée. Il y avait beaucoup de monde à la porte, même s'il était huit heures du soir, dans un hiver particulièrement pluvieux et froid. Je m'étais résigné à l'idée que ce roman aurait moins d'impact que le précédent, le sujet était difficile et étrange, et avait des connotations allégoriques qui pouvaient être interprétées politiquement, dans différents sens. Chacun, selon les idées préconçues qu'il avait de l'auteur, pouvait parvenir aux conclusions qui s'imposaient.

Les pavés brillaient dans la nuit grâce à la lumière du vitrail et des lanternes de la porte. Les flashs étaient chargés de constater la présence de quelques responsables culturels, de quelques confrères écrivains et de nombreux inconnus. Sur une table, j'ai vu des exemplaires de La Face des Singes, toujours seul et résigné. J'ai vu le visage sur la couverture, celui du protagoniste malade et isolé qui essayait de peupler le monde d'êtres comme lui. C'était un meurtrier multiple, comme moi. Et on ne pouvait pas

dire que nous n'avions pas pu choisir. Sa peur éternelle était différente des autres, ma peur était la même et nager à contre-courant est impossible.

Cette fois, je n'ai pas vu d'hommes étrangers, ils sont passés inaperçus ou peut-être n'étaient-ils pas venus, comme si le camp adverse était un bon instrument pour m'éliminer, notamment parce qu'il faisait gagner du temps et des munitions à l'intéressé. La disposition des tables disposées de manière irrégulière me rendait nerveux, je ne voyais pas qui était derrière qui. Les gens se levaient pour chercher des choses au bar, les serveurs allaient et venaient avec des plateaux pleins. Les photographes ne cessaient de gêner les espaces vides.

-Quelle réussite Beltrame ! "Combien de personnes sont venues le voir !", a déclaré l'éditeur.

Mes anciennes connaissances, les deux écrivains de la première présentation, n'étaient pas là. L'un s'était excusé parce qu'il était malade, et c'était un secret de polichinelle que l'autre avait disparu six mois plus tôt. Le rédacteur en chef a organisé le désordre et tout le monde s'est assis ou est resté silencieux, regardant vers le bureau derrière lequel un collègue du journal, le rédacteur en chef et moi-même étions assis. L’ambiance n’était pas intimiste et nostalgique comme la fois précédente. Il y avait trop de lumières, une odeur de nourriture qui contrastait avec l'atmosphère littéraire et les poêles étaient inutilement allumés compte tenu de l'humidité de l'environnement. J'ai essuyé la sueur de mon front, non seulement parce que je me sentais tendu, mais aussi à cause de l'ennui et de la somnolence. Mon ami de la presse remplissait le but pour lequel il l'avait apporté, il donnait son avis positif sur le roman. L'événement a été bref, quelques commentaires suivis du toast immédiat et du service des lieux. Les gens mangeaient, cherchaient leur exemplaire du livre et je le signais. Tout cela méthodiquement, avec une parcimonie qui m'a surpris. Cette présentation a été plus populaire et le livre connaîtra sans aucun doute encore plus de succès que le précédent. Même les critiques les plus sérieuses me l’ont confirmé plus tard. Cependant, quelque chose me dérangeait. Tant de sérénité, c'est-à-dire tant de servitude civilisée n'ont pas égayé la rébellion bien connue des écrivains. S’ils se caractérisent par quelque chose, c’est par leur manque constant d’ubiquité. Ce sentiment de ne pas se sentir à sa place à tout moment.

Et c'est ce que j'ai ressenti, sachant que j'étais le seul à avoir ce sentiment ce soir-là, ce qui me mettait mal à l'aise à cause de la vantardise que cela impliquait. Même si personne ne pouvait voir à l'intérieur de moi, j'avais honte de me qualifier d'écrivain dans ce lieu où l'on ne sentait pas le moindre soupçon d'art. Comme s'ils étaient tous des acteurs engagés pour ce spectacle. Il me semblait que je racontais, tout en regardant, la présentation d'un roman d'un auteur inconnu. J'ai perdu de vue ma vieille femme, mêlée au tumulte de ceux qui venaient d'arriver. J'ai dû saluer chacun de ceux qui étaient arrivés en retard, en acceptant leurs excuses. J'ai répondu que cela n'avait pas d'importance et j'ai montré le tableau où

les exemplaires étaient vendus. Tout se résumait à cela, me semble-t-il : un rituel commercial. Pas de mysticisme littéraire, pas de conversations entre intellectuels, pas de controverses sur les courants et les styles. Il n'y avait pas d'écrivains notables, seulement des artistes et des journalistes.

Puis j'ai regardé dehors, un instant, et j'ai vu les banderoles qu'un groupe brandissait devant le magasin de bonbons. On n'entendait rien de l'intérieur, mais ils gesticulaient, les bras levés et le visage en colère. Les panneaux disaient simplement le seul mot que je n'avais jamais, pendant toutes ces années, osé dire, ni même penser. Il l'avait lu plusieurs fois, il l'avait associé aux fous, aux toxicomanes et aux amants frustrés. N'importe qui sauf moi. Parce que j'étais un homme ordinaire, me disais-je chaque matin en me levant. e et tous les soirs avant d'aller dormir. J'étais né dans une famille normale, j'avais grandi dans un quartier bourgeois, ma mère cuisinait et lisait à la maison, mon père travaillait et payait ses impôts. Nous n'avions même pas protesté lorsque le corps de mon père avait dû attendre sept jours à la morgue avant d'être enterré, car il avait eu le malheur de mourir le même jour que Perón.

J'ai écrit, je ne portais pas d'armes. Je pensais que je ne sortais pas dans la rue pour tuer.

Mais les armes sont nombreuses, j'ai finalement dû l'admettre. Et ils étaient là, me traitant de meurtrier.

Un verre a explosé avec une pierre lancée depuis la rue. Certains criaient, d'autres tombaient au sol. Il y eut un brouhaha d'assiettes tombées et de bouteilles cassées. Nous avons entendu les chants des manifestants à la porte, tandis que nous faisions un silence selon un hymne.

-Quel dommage ! -dit le rédacteur en chef en se dirigeant vers la porte pour leur faire face.

Ils lui ont jeté une autre pierre et il est revenu à mes côtés, le front couvert de sang.

« Que quelqu'un appelle un médecin ! » ai-je crié.

-Ce n'est rien, Beltrame… ne t'inquiète pas.

Personne ne voulait affronter ceux de l'extérieur. Cependant, ceux-ci ne convenaient pas. Ils allaient d'un côté à l'autre du trottoir, brandissant leurs banderoles et criant « meurtrier ». Tout cela n'a pas duré plus d'une demi-heure, la police est arrivée pour les réprimer. Deux voitures de patrouille ont arrêté la circulation, six hommes ont frappé les manifestants et ils se sont dispersés. Ils ont laissé les panneaux au sol, et quand nous sommes partis, ils étaient là, comme des panneaux sur l'asphalte pour les piétons perdus. Beaucoup me regardaient avec ressentiment, comme s'ils ne savaient pas qu'assister à de tels événements était un risque à ce moment-là, ou peut-être qu'ils s'attendaient à autre chose, peut-être qu'ils étaient venus voir

mon sang et qu'ils partaient maintenant en se sentant trahis dans leurs attentes.

J'ai attrapé le bras de ma mère et je l'ai conduite jusqu'à la voiture. Elle tremblait, alors j'ai dit au revoir le plus vite possible.

"A demain à la maison d'édition..." m'a dit mon éditeur en essuyant le sang avec un mouchoir.

J'ai hoché la tête et nous sommes montés dans la voiture. J'ai mis mes mains sur le volant et j'ai réalisé que je ne pouvais pas encore conduire, mes mains tremblaient et mon cœur sonnait comme une bombe. Et je ne sais pas pourquoi j'ai pensé à ce mot. La seule chose dont je suis sûr, c'est que le réseau du langage est un réseau qui tente de donner seulement une idée du fonctionnement complexe des événements. Je pense que ce mot, et quelque part l'appareil explose, quelqu'un meurt ou devient sourd, quelqu'un perd une jambe ou gardera simplement le souvenir du son pour le reste de sa vie.

Douze heures plus tard, le rédacteur m'a appelé chez moi. Il m'a dit qu'ils avaient posé une bombe dans le bureau de l'éditeur. Seule la femme qui faisait le ménage était décédée.

## 9

Il avait toujours les clés de la maison. Ils avaient sûrement changé la serrure, mais qu'ai-je perdu en essayant, pensa Benítez. C'était dimanche et toute la famille était dehors. Il regarda l'horloge. Trois heures de l'après-midi, le soleil tombait entièrement sur la rue, pas une voiture, pas un chien qui passait sur le trottoir, juste le hurlement d'une ambulance à plusieurs pâtés de maisons. Et il habitait le quartier depuis quarante ans, et tout le monde était déjà habitué à le voir errer dans les environs sans raison ni but. Il devenait un fou inoffensif, c'était ce que les autres devaient penser. Par conséquent, je savais que je n'avais pas beaucoup de temps, que quelque chose, tôt ou tard, allait se produire. C'était cette angoisse du dimanche après-midi, le remords et le désespoir formant une substance aux effets imprévisibles. Un vide, peut-être, au milieu de la rue, devant la porte de la maison. Comme des douves défensives semblables à celles d’un château féodal. Le traverser, c'était presque certainement entrer dans un piège, mais sa tête était aussi lourde que si elle avait des pierres, et bien qu'il se tenait sous le soleil, il croyait courir poussé par le poids de sa tête. S’il s’arrêtait, il mourrait, s’il continuait, il tomberait dans la fosse. Et il n’y avait pas d’autres alternatives.

Il monta dans le Torino et revint à l'appartement, cherchant les clés dans le tiroir de la table de nuit. Les mêmes vieilles clés avec le porte-clés en cuir miteux qu'il avait mis des centaines de fois dans son pantalon lorsqu'il était adolescent. Jorge revint et gara la voiture juste devant la porte. Peut-être qu'il ne réfléchissait pas clairement à ce qu'il faisait, comme s'il était certain que le temps était revenu et que sa famille l'attendait à l'intérieur. Il ouvrit le portail et s'arrêta devant l'entrée principale avec le heurtoir. Quelque chose lui disait que s'il essayait de l'ouvrir, il échouerait, et cela signifiait l'effondrement même du soleil qui entretenait l'hallucination avec son immense sphère d'énergie rayonnante. De plus, il avait l'habitude d'entrer par la porte latérale, par le couloir qui menait à l'arrière-cour.

L'aboiement d'un chien l'a fait sursauter. Puis il se rendit compte qu'il avait oublié le chien de la nouvelle famille, qu'ils avaient sûrement laissé garder la maison. Mais les aboiements ne venaient pas de l'arrière, mais de la rue. je regarde de retour et il a vu l'animal qui l'avait suivi il y a quelques jours, en sortant de la maison Cortéz.

"Bonjour," dit-il.

Le chien remuait la queue, sa langue pendante sur le côté de sa gueule ouverte. Puis il s'approcha de lui et s'assit à côté de lui. Il gémit très doucement. Elle lui lécha la main et la saisit entre ses dents sans le mordre. Il tira dessus, comme s'il voulait le sortir de là.

-Non, vieil ami, reste ici et préviens-moi si quelqu'un vient.

Puis Jorge a placé la clé dans la serrure du portail vert. C'était une porte en fer, fragile et rouillée au niveau des charnières. Personne n'aurait pu s'arrêter s'ils l'avaient forcée, et c'était peut-être pour cela qu'ils n'avaient pas encore changé la serrure. La clé a fonctionné et le cœur de Jorge Benítez s'est accéléré, transportant des tonnes de sang pour nourrir un corps qui tremblait de joie et de stupeur. Entrer dans la maison après si longtemps, sentir l'odeur qu'il avait ressentie pendant plus de la moitié de sa vie, cette odeur à laquelle il avait contribué avec les sécrétions de son propre corps en grandissant. L'odeur de la sueur, l'arôme de la peau, l'haleine. L'arôme des repas à midi, à chaque dîner, petit-déjeuner et collation, lait bouilli et chocolat chaud, cannelle et rôti. L'odeur de la bière dans les verres laissée sur la table du patio le samedi soir. Le parfum du vieux jasmin en fond. L'arôme des feux d'artifice à Noël et au Nouvel An.

Il ressentit un bref vertige qui le fit s'appuyer contre le mur de droite, celui qui bordait la salle à manger. Même le contact brutal de ce mur dans la paume de sa main lui était familier, comme si le souvenir attendait au niveau de la peau d'émerger complètement et intensément.

La maison l'attendait.

Après tout, la maison était une mère qui attendait, libre de toute fatigue humaine, le retour du fils prodigue.

Les choses sont plus fidèles que les hommes, il le savait bien. Les choses demeurent, tandis que les hommes meurent et même les souvenirs deviennent des restes qui s'effacent chaque jour un peu plus.

Il gagna le patio, marcha sur l'herbe, toucha la vieille table en métal qui n'avait pas été changée. Il entra dans la maison par la porte de la cuisine. La clé n'avait pas fonctionné cette fois, mais il savait comment ouvrir la vitre latérale. C'était ce qu'il avait fait lorsqu'il rentrait tard après avoir joué au ballon quand il était enfant et qu'il ne voulait pas que sa mère le découvre. Il entra par la fenêtre et s'assit à table, comme s'il y avait passé tout l'après-midi. Puis elle le vit si calme et si innocent qu'elle ne put que sourire et lui ébouriffer les cheveux d'une caresse.

Il y avait le vieil évier de la cuisine, les mêmes placards, le placard de ménage. La table était différente, ronde et avec un seul pied. Mais il se souvenait de la table rectangulaire en chêne qui pouvait être rallongée grâce à un mécanisme de charnière qu'ils avaient rarement utilisé. Elle était toujours recouverte d'une nappe en tissu fin. Sa mère avait protesté d'innombrables fois lorsqu'elle se salissait, mais cela faisait partie du rituel, elle le savait, la saleté est une partie immuable des choses. La saleté est implicite avec la beauté acquise.

Il traversa le couloir, occupé par un grand placard ayant appartenu aux nouveaux propriétaires. Il entra dans la salle à manger. L'ancienne table de sa famille était intacte. Ils n’avaient pas changé les meubles, peut-être n’avaient-ils pas l’argent pour le faire. On lui avait dit qu'il s'agissait d'un policier à la retraite, encore jeune, peut-être qu'il était malade, même si sa constitution physique ne le laissait pas deviner, ou qu'il avait probablement été licencié en raison d'un problème juridique.

Les décorations murales étaient neuves. L'ancienne peinture à l'huile représentant le navire ancré à côté d'un port n'était plus là, ni les planches de personnages chinois disposés en lignes inclinées. Ni les porcelaines sur les étagères, ces figures de petits bergers et de moutons qu'il avait si souvent observés avec admiration lorsqu'il avait moins de dix ans. Il était impossible de les toucher s'il ne voulait pas mériter les défis de sa mère. Il n'en avait cassé qu'une seule fois, et c'était suffisant pour qu'il n'ose plus y toucher. C'était une nuit tragique pour lui, elle l'avait regardé avec haine, avec un ressentiment qu'elle sut reconnaître bien plus tard comme vrai lorsqu'elle le revit sur d'autres visages étranges. C'est alors qu'il apprend que les liens familiaux ne garantissent rien, que l'amour n'est pas forcément implicite, qu'ils sont très minces et que leur fragilité est inversement proportionnelle au besoin qu'on en a.

Ce fut une leçon, tout comme cette gifle que son père lui avait donnée une seule fois dans la rue, devant tant d'étranges témoins d'humiliation,

notamment de son propre échec d'enfant. Parce que maintenant je le reconnais, l’échec n’est pas la perte d’une récolte, mais plutôt une autre plante plantée à côté des autres. D’une main nous jetons des graines, de l’autre les graines de l’échec. Mais ils sont tellement semblables, tellement identiques, qu'il est impossible de les reconnaître jusqu'à ce que qui grandissent. Et il est déjà tard, alors. Ils se sont formés au fur et à mesure que se modèlent la forme de notre corps, la taille de notre nez, la forme de nos yeux et la rugosité ou la douceur de nos mains.

Mais l'arôme était toujours là, l'humidité des corps qui imprègne les murs et le bois, les tons de lumière à travers les fenêtres, les longues ombres sur le sol ou les rayons du soleil découvrant les grains de poussière dans l'air. La brise qui passait maintenant par la fenêtre était la même qu'elle l'était depuis longtemps, parce que ces choses ne changent pas beaucoup. Le soleil semble éternel et la lumière plus sage que la faible mémoire humaine. Et les objets que l’homme crée pour survivre comprennent ces choses, parce que leur substance reconnaît les atomes de l’air et du soleil, les hurlements du vent et l’arôme d’une tempête, l’électricité immanente à une légère brise d’été.

Le bois et le soleil. Les rideaux de lin bougeaient au gré du vent qui caressait autrefois les champs de maïs. Le ciment des murs et la substance calcaire des roches d'une falaise. L'odeur de la peinture et des crottes de pigeons dans la cour.

Jorge Benítez était la substance de cette maison. Ses os avaient grandi en buvant l'odeur du matin, la chaleur des poêles et le bruit de l'eau coulant des robinets. Les voix de sa famille lui parvenaient clairement, car il y a des sens qui se trompent, comme la vue, si confiante par moments, comme le toucher, parfois naïf. Mais l’odorat et l’ouïe nécessitent l’obscurité, et il y a eu l’obscurité dont la mémoire a besoin comme résultat final. La mémoire n'est pas une fin, mais un chemin. Et Jorge s'en rendit compte et sentit que ce dimanche, comme tant d'autres, ne se terminerait pas bien.

Il entendit le chien aboyer. Il ferma à peine le rideau de la salle à manger et regarda la rue. La voiture des nouveaux propriétaires était garée derrière la leur. Il vient de se rendre compte qu'il faisait presque nuit. Il avait passé plus de cinq heures à l'intérieur de la maison, il s'était endormi sur le canapé et il avait rêvé et s'était souvenu. C'est pour cela qu'il faisait si sombre dehors, et il reconnut à peine le visage de l'homme qui sortait de la voiture et regardait le Torino avec curiosité. La femme et le garçon se tenaient sur le trottoir pendant que l'homme leur disait quelque chose. Puis il a rouvert la portière de la voiture et a fait descendre le chien, qui a couru vers l'endroit où se trouvait l'autre chien errant. Ils commencèrent à se battre, mais celui qui avait suivi Jorge était désavantagé, et bientôt il se retrouva sur le dos en donnant des coups de pied pour se débarrasser de l'autre qui le retenait et essayait de lui mordre le cou.

"Duke!", a crié le garçon pour les séparer, mais le plus petit a réussi à se libérer et s'est enfui avec la queue entre les jambes.

-Nous aurions dû laisser le chien garder la maison. Il y a des voleurs. Reste ici. "Je vais voir", dit l'homme.

Jorge pouvait entendre très clairement la conversation, et lorsqu'il regarda à nouveau la salle à manger, il ressentit comme un choc de réalité, du moins au niveau tangible et concret de la réalité que peuvent apprécier toutes les vantardises dont nos yeux sont capables. L'intérieur de la maison lui paraissait désormais étrange, plein d'objets et de meubles qui, à l'exception de la table de la salle à manger, étaient différents et portaient la marque personnelle d'autrui. D'autres tableaux étaient accrochés aux murs, des photos d'artistes ou des reproductions bon marché de tableaux célèbres. Des décorations achetées dans les spas, des cadres photo avec des gens que je ne connaissais pas, des vases et des assiettes d'un goût épouvantable. Et surtout cette odeur d'encens qu'il méprisait tant.

Il entendit le claquement du portail et le passage précipité de l'homme dans le couloir. Le nouveau propriétaire s'était rendu compte que la porte d'entrée était intacte, donc s'il entrait par là, l'intrus s'enfuirait par derrière. Jorge était piégé. Il a décidé de faire face à la situation, s'est rendu à la cuisine et est arrivé au moment où l'homme entrait et pointait sur lui un calibre .38 qu'il avait sorti de sa veste.

-Reste tranquille ou je te tue !

Jorge leva les bras et essaya de s'expliquer.

-Écoute-moi s'il te plaît. Je suis un voisin du quartier, tout le monde me connaît, je suis né ici. J'ai vécu dans cette maison pendant près de trente ans...

-Mette-toi par terre, putain de salaud !

Jorge commença à s'agenouiller, sans baisser les bras, et essaya de continuer à parler.

-D'accord, tu as raison. Je n'aurais pas dû entrer. Mais comprenez-moi, s'il vous plaît. Je ne suis pas venu pour voler.

- Explique ça à la police, mec.

-S'il vous plaît, ne me dénoncez pas ! Je sais que tu es aussi policier, penses-tu que j'aurais autant risqué si j'étais un voleur ? J'ai même laissé la voiture devant la porte...

L'homme le regarda avec une grimace vaguement semblable à un sourire sarcastique, du moins c'est ce qu'il crut voir.

-C'est la première fois qu'ils viennent me voir avec des excuses aussi stupides. Et pourquoi es-tu venu, alors ?

-Je te l'ai déjà dit, j'avais besoin de revoir la maison. Je ne peux pas l'expliquer mieux...

Jorge réalisa qu'il était sur le point de pleurer. Il était tombé trop bas et ne s'était même pas rendu compte du moment où il avait commencé à s'effondrer. Attaques de colère C'étaient comme des crises d'épilepsie, ils avaient dégradé son esprit petit à petit, effaçant la frontière déjà inexacte entre réalité et rêve, réalité et mémoire, entre ce qu'il fallait et ne devait pas faire si l'on espérait vivre en paix avec les autres. Le problème, se disait-il, c'est qu'il ne pouvait plus vivre en paix avec lui-même.

-S'il vous plaît, ne me dénoncez pas.

L'homme a baissé son arme et a cette fois souri de toute sa bouche. Jorge savait qu'il était méfiant et méfiant, mais il s'attendait à ce qu'il dise quelque chose de totalement différent de ce qu'il avait finalement dit et fait en souriant.

-Reste à genoux.

Il sortit et ferma la porte de la cuisine. Elle l'a entendu parler à sa famille, puis la voiture a redémarré. L'homme revint. Maintenant, ils étaient vraiment seuls. Il ferma la porte, baissa les stores.

-Alors on a un connard qui ne veut pas affronter la police. Et ta famille ne sait rien ?

"Je n'ai pas de famille", a déclaré Jorge.

-Donc, en plus d'être un lâche, un pédé. Parce que je connais des pédés qui ont plus de couilles que toi.

Jorge réalisa qu'il avait rencontré quelque chose de plus difficile à franchir qu'un mur de dix mètres de haut. Un homme dangereux avec une arme à la main. Quelqu’un avait l’habitude de faire ce qu’il voulait.

-Ecoute, ça devient bizarre. Si vous souhaitez avertir la police, faites-le.

L'homme commença alors à rire.

-Alors ça devient bizarre pour toi. Je viens de marcher avec ma famille et je trouve un gars chez moi, qui est entré par effraction, et ça devient bizarre pour toi. Tu es plus fou qu'une chèvre, mec.

Jorge baissa la tête et les bras. Il posa ses mains sur ses genoux.

-Je ne t'ai pas dit de baisser les bras.

Jorge les reprit, mais ils étaient lourds. Mon Dieu, pensa-t-il, mon Dieu.

-Nous avons toute la nuit pour réfléchir à ce qui est le mieux pour vous.

L'homme s'est approché de lui, le pistolet dans la main droite, et a porté le canon à l'oreille de Jorge.

-Non s'il vous plaît! "Je vous en supplie, pour l'amour de Dieu !", dit Jorge en joignant les mains en tremblant. Il entendit le bruit du marteau puis il cria. Mais une seconde plus tard, il était toujours en vie, serrant la jambe de l'homme dans ses bras et pleurant.

-Tu trempes mes vêtements, pédé. Vous vous êtes probablement énervé aussi.

Il attrapa Jorge par les cheveux et lui fit regarder son visage.

-Je te laisse partir si on répare quelque chose d'abord. Je te laisserais voir la maison quand tu veux, viens me rendre visite à moi et à ma famille. Qu'en penses-tu? Ensuite, nous pouvons nous rencontrer quelque part, quelques fois par semaine.

L'homme le regardait avec un éclat qui brillait dans l'obscurité. Il était grand et trapu, la jambe à laquelle Jorge s'était accroché était forte et ferme comme un arbre. La main qui le tenait avait des doigts qui savaient aussi caresser, car ils avaient commencé à toucher doucement sa tête, le poussant comme une brebis perdue vers l'endroit où il se sentirait protégé.

La main droite de l'homme, sans lâcher l'arme, ouvrit la fermeture éclair de son pantalon et de l'autre main il rapprocha la tête de Jorge de son entrejambe. Jorge a résisté, mais l'autre lui a de nouveau mis le pistolet sur la tempe. Pendant trente secondes, ils luttèrent, mais l'homme avait plus de force que lui, et Jorge se sentait comme un chien errant sous la puissance du plus grand. Seulement, il n'a pas eu la possibilité de fuir, seulement de se rendre.

Il pensa à Nadia, à la maison qui l'avait abrité, à la chaleur du foyer qui l'avait protégé. Où il pouvait se cacher de la rue et se couvrir la tête avec ses mains. Fermez les yeux et ressentez l'obscurité qui efface les dangers du monde tandis que la chaleur chaleureuse de la maison caresse votre dos tandis que le liquide amniotique filtre ce qui menace l'enfant à naître.

Et pendant un instant qu'il ne pourrait jamais mesurer, il ressentit quelque chose comme un plaisir et une douleur simultanés, alternant dans un jeu plus sanglant que la guerre entre Dieu et ses démons, qui se moquent sans pitié ni repos pendant des siècles, s'amputant. des parties du corps et les reconstruire pour avoir quelqu'un avec qui se battre, s'entre-tuant pour le ressusciter immédiatement après. Former le nombre zéro de l'espace sans temps.

Où tout naît. L'origine.

La maison est comme un chiffre zéro, un ventre de ciment et de briques.

Jorge a réussi à s'enfuir et a vomi sur le sol de la cuisine. Il a taché les baskets de l'homme et a laissé sa bouche dessus.

"Sale salope, le hoquet," protesta l'autre.

Jorge a levé la tête, a réussi à se relever un peu en posant ses mains sur le sol, sans pouvoir se relever complètement, et l'a frappé au ventre.

L'homme ne semblait rien ressentir, il ne bougeait même pas. Elle attrapa à nouveau ses cheveux jusqu'à ce qu'elle les porte à son visage. Jorge sentit le souffle de la cigarette, vit l'épaisse barbe noire, les yeux sombres et les traits si fortement dessinés que la résistance était impossible. L'autre le rapprocha de son visage et lui fit un baiser sur la bouche qui dura dix secondes. Puis il tourna la tête vers la droite selon un angle qui aurait pu Il aurait montré son propre dos s'il avait survécu. Son propre dos, devant l'original et l'obscurité abyssale.

Le corps trembla deux fois avant de s'abandonner comme une poupée. L'homme le souleva sur ses épaules et le porta jusqu'à la porte. Plusieurs objets sont tombés au sol, mais la rue était silencieuse. Il l'a laissé près de la porte principale, l'a ouvert, a regardé dehors et l'a repris, mettant un bras sous l'aisselle du cadavre et mettant le bras de Benítez sur ses épaules. Quiconque les aurait vu sortir de la maison aurait dit que Jorge Benítez était ivre et que son voisin l'aidait à rentrer chez lui. Mais probablement personne ne les a vus, car personne n'a jamais rapporté quoi que ce soit sur les heures précédant sa mort.

Il a déposé le corps sur le siège du Torino, a dit quelque chose, comme sous-entendant qu'il lui parlait au cas où quelqu'un les observerait, puis s'est assis sur le siège du conducteur et a démarré le moteur. Les phares éclairèrent la rue et il commença à rouler vers le sud. Arrivé dans le quartier des putes, il a garé la voiture dans un coin et éteint les lumières. Il a vu plusieurs femmes au coin suivant. Il a parlé doucement au corps de Benitez, puis est sorti et l'a mis à la place du conducteur. Il a frotté le volant et les poignées de porte avec un chiffon.

Il est retourné chez lui à pied.

## dix

Cela pourrait être une fin appropriée pour mon troisième roman. Ce qui s'est réellement passé plus tard, il n'était pas nécessaire de l'expliquer. Le Dr Ibáñez, qui se trouvait alors à La Plata pour participer à une conférence, a été invité à donner son avis sur le corps de Jorge Benítez, plus par considération pour un invité reconnu que par un réel besoin d'expertise.

Ibáñez a confirmé ce que ses collègues locaux avaient déjà déterminé : la mort par luxation cervicale. Des traces de sperme ont été trouvées dans la bouche, mais lorsqu'Ibáñez a demandé que l'échantillon soit apporté au laboratoire de Buenos Aires, le sac en nylon avait été exposé sur une cuisinière et son contenu était inutilisable. Le médecin légiste a présenté sa plainte et est rentré à Buenos Aires en marmonnant dans sa barbe une protestation que personne n'a comprise précisément, mais que tout le monde savait liée à la négligence de la police provinciale.

L’affaire a été classée sous le label de crime passionnel. Certaines prostituées ont été interrogées, certains voisins qui connaissaient Benítez depuis l'enfance, même les quelques membres de sa famille ont dû présenter leur témoignage. Le corps a été enterré, le dossier a été rangé dans le tiroir des affaires non résolues et le souvenir d'un homme nommé Jorge Benítez s'est évanoui au milieu d'événements plus importants. Parce que ce qui se passait dans le pays dépassait les crimes passionnels. C'étaient des bombes et des massacres, une guerre que les subversifs avaient déclarée au pays, et c'est pourquoi le gouvernement de réorganisation nationale était venu nous sauver tous.

-C'est ce que j'ai écrit le lendemain du coup d'État. C'était un sentiment de soulagement, je pense. Qui n'a pas senti à ce moment-là que l'armée arrivait comme on avait vu dans les westerns la cavalerie arriver pour sauver la ville de l'attaque des Apaches. Nous étions jeunes, Mario. L’armée était une institution et nous la croyions indemne et incorruptible.

Mario rit. C'est le soir du Samedi Saint. Il y a beaucoup de mouvements de journalistes autour de la base. La fusillade du matin ne s'est pas répétée, mais elle a laissé les esprits chauds et impatients. Nous espérons, moi aussi, que cela se répétera, car d'une certaine manière, cela briserait l'insoutenable routine d'une veillée dont nous ne voyons ni le but ni l'utilité. Si tout est prêt à se terminer le dimanche de Pâques avec la reddition des officiers insoumis, pourquoi cette pantomime qui peut causer la mort. À moins que les balles soient à blanc, et elles ne le sont pas, car le trou dans le pare-brise de ma voiture a été fait par une vraie balle.

Tout se passe comme si le spectacle mis en scène pour la grande allégorie de la résurrection de la démocratie était à la fois irrévérencieux envers le sacré et trop insultant envers la mentalité militaire. Nous ne sommes pas des prostituées, et si nous nous vendons, nous nous vendrons cher, semblent-ils avoir exprimé ce matin avec cette démonstration. Comme je l’ai toujours dit, ils ont les armes, c’est eux qui décident.

-J'admire ta lucidité, Beltrame. Ce roman que tu m'as raconté semble être encore meilleur que les autres. Je suis sérieux, je te le dis, même si tu me regardes comme si je me moquais de toi. J'ai toujours envié votre capacité à réfléchir sur la politique et les questions sociales. C'est dommage que tu sois devenue prostituée si tôt et que tu t'es vendue à si bas prix aux pires types.

Il ne m'avait jamais parlé aussi directement, et encore moins avec ce calme qui prenait tout pour acquis, comme s'il avait vécu ma vie.

-Tu ne sais pas la moitié de l'enfer que j'ai dû traverser...

Il m'interrompt avec un autre rire qu'il a du mal à réprimer.

-Tu ressembles à une de ces mauviettes du film sur le procès de Nuremberg. rg.

Je ne réponds pas. Je décide d'attendre qu'il continue à parler, que ses insultes soient plus grandes pour en finir une fois pour toutes avec cette nuit.

Il fait sombre et les lumières de la base sont toujours éteintes. Les lumières des caméras de télévision sont comme des feux de joie sur le Mont des Oliviers. Deux hélicoptères passent, scrutant la zone avec des faisceaux aveuglants de lumière blanche, si bas qu'ils soulèvent des nuages de poussière au-dessus des hommes et des machines. Les protestations se font entendre. Je ferme les fenêtres et nous sommes presque isolés.

"Je ne me considère pas comme un criminel", dis-je en défiant Mario.

-Je le sais déjà, sinon tu te serais tiré une balle en livrant Gloria.

Mon Dieu, je pense au profond silence à l'intérieur de la voiture, au centre de mon esprit, qui comme une noix cassée est le point toujours ferme d'une puissance inébranlable : moi. Ma conscience et Dieu. Et autour du vide et du néant. Silence comme une immense brèche où le nom de Gloire n'est admis à être prononcé qu'en compagnie des prières et de l'épreuve appropriée des remontrances et des serments bénis, des rites sacrés et des promesses virginales.

La voiture tombe en panne à l'intérieur. Un liquide semble s'échapper du trou de balle. Ce qui nourrit les hommes est la même chose qui nourrit les embryons. Demain, c'est l'anniversaire de ma mère, me dis-je.

-Je t'avais prévenu de ne pas salir son nom avec ta putain de gueule.

Mario ne fait pas attention à moi. Il continue de regarder au-delà du pare-brise, les bras croisés, mais soudain il demande :

-Ou quoi? Vas-tu m'envoyer un de tes garçons ?

Je me jette contre lui et nous commençons à lutter. Il n'y a pas beaucoup de place, surtout avec les appareils photo de Mario, les restes de papiers et sacs de nourriture et les manteaux que nous portons malgré la chaleur, et nos corps sont robustes aussi. Je le secoue simplement du revers du conducteur, essayant de me débarrasser de cette patine de cynisme dont il s'est couvert jeudi avant de nous enfermer dans cette voiture. Il choisit alors

d'essayer de s'enfuir, comme quelqu'un qui essaie de se débarrasser d'un chiot grincheux.

-Arrête, arrête un peu ! Veux-tu me mordre, chiot bouledogue ? Ou vous préférez que je vous traite de chien policier, ou de Doberman des forces armées.

-Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi, puis-je le savoir ?! Pourquoi m'as-tu harcelé ces jours-ci ? Si tu me détestes autant, pourquoi ne l'as-tu pas dit pendant toutes ces années ?

-Parce que c'est seulement il y a trois mois que j'ai découvert ce qui était arrivé à Gloria. Votre Gloire bienheureuse et bien-aimée, dont vous m'avez parlé des vertus les plus excellentes lorsque nous étions plus que de proches amis. Les nuits que vous avez passées ensemble, ce qu'elle aimait que vous lui fassiez et ce que vous aimiez qu'elle vous fasse.

J'attrape son oreille gauche et la tords dans ma main de toutes mes forces. Il commence à se plaindre de douleur mais n'arrête pas de sourire.

- Que sais-tu de Gloria ?

-Laisse-moi d'abord partir...

C'est comme ça que je fais. Mario se frotte l'oreille et commence à me le dire.

-Il y a trois mois, un gars est venu au bureau, un des repentants, tu sais. Il est venu en disant qu'il voulait parler, qu'on devait faire un reportage sur lui. Il a prononcé son nom calmement, pensant que s'il paraissait dans le journal, les soldats ne pourraient plus le toucher maintenant. Il avait environ vingt ans, mais il en paraissait plus de quarante. Il était ruiné, émacié, à moitié chauve et fumait comme une cheminée. C'était le 31 décembre, je suis resté pour prendre quelques photos de la célébration du 9 juillet, et il n'y avait pas de rédacteur. L'homme était un peu ivre, mais suffisamment lucide pour parler de manière cohérente. Il n’en pouvait plus, m’a-t-il dit. Il voulait avouer ce qu'il avait vu.

-Et qu'a-t-il vu, pour l'amour de Dieu, que savait-il de Gloria ?

Mario allume une cigarette et m'en offre une avec sarcasme. Je lui arrache le paquet et l'écrase dans mon poing.

-Continue de parler, idiot.

-J'étais cadet à cette époque. Ils lui avaient dit qu'il n'était pas doué pour l'entraînement. Il avait des problèmes aux jambes ou quelque chose comme ça. Ils l'avaient ensuite chargé de nettoyer la caserne, d'essuyer le chiffon, de nettoyer les salles de bains et les latrines, comme d'habitude. Un jour, ils l'ont transféré à l'ESMA, et là, il faisait n'importe quelle tâche, ménage, courses, cuisine, peu importe. Il avait vu des choses, me racontait-il, des

gens, des civils qui allaient et venaient presque traînés par les militaires. Ils ne se souciaient pas beaucoup de la discrétion à l'intérieur. L'enfant n'avait pas d'autorisation de sortie. La seule chose que je pouvais voir de l'extérieur était le ciel du patio. Ils ne l'ont pas laissé parler au téléphone avec la famille et ont contrôlé ses lettres. Dans quelques mois, tu seras dehors, gamin, lui ont-ils dit. Et il était heureux car il passait un bon moment, au chaud en hiver, avec des fans en été, bien nourri et en compagnie de la plus haute hiérarchie de la Marine.

« La nuit, il entendait des cris, et parfois il n'arrivait pas à bien dormir, mais même à cela, il s'y était habitué. Certaines nuits, les coups de feu l'ont réveillé et une fois, il a été forcé de se lever pour aider à contrôler une émeute organisée par certains détenus. Ce fut une nuit difficile, m'a-t-il dit. Cinq détenus s'étaient rebellés et il était difficile de les réprimer. Il y a eu du sang dans les couloirs, puis tout le monde a été emporté. envoyés en cellule disciplinaire. Il a aidé à ouvrir les portes, qui n'étaient pas des bars, mais des portes comme des chambres d'hôtel communes, mais lorsqu'il les a ouvertes, une odeur de ferments humains s'est dégagée. Les détenus ont été jetés à l'intérieur et il est retourné dans la pièce principale de la caserne. Il franchit la porte, attendant les ordres. Il devait être trois heures du matin et il y avait encore beaucoup de mouvement. Il avait sommeil et ses yeux étaient fermés d'épuisement, irrité par les lumières et l'odeur de merde qui sortait des cellules. Puis il commença à sentir l'arôme de l'alcool, du whisky et de la bière. Cela venait de la salle des officiers, et quand de temps en temps quelqu'un allait et venait, je voyais les lumières allumées et plusieurs hommes qui allaient et venaient d'une pièce plus au fond. L'un d'eux a regardé la porte qui donnait sur le couloir et lui a ordonné d'apporter des serviettes. Il se rendit à l'entrepôt et revint avec plusieurs sous les bras. Il frappa plusieurs fois et ils ne répondirent que cinq minutes plus tard. Laissez-le entrer, lui dirent-ils, et quand il ouvrit, il entendit une femme crier. C'était sans équivoque. Seule une femme aurait pu pousser ce cri parmi tant de voix masculines. Cela venait de l'arrière-boutique. Il traversa la pièce, où plusieurs officiers dormaient sur des chaises, la tête penchée sur la poitrine ou posée sur la table. Ils avaient leurs uniformes déboutonnés, deux d'entre eux portaient des t-shirts et des pantalons gisaient sur le sol.

« Il est allé directement au fond. Personne ne lui a dit de s'arrêter devant la porte, qui était de toute façon ouverte. La lumière venant de l'intérieur vacillait comme lorsque la tension électrique chute. Il a entendu un bourdonnement continu ou intermittent, coïncidant avec les voix intempérantes des agents. Il y avait une table au centre, grande et large. Une femme nue allongée dessus. Les restes des sous-vêtements étaient tombés sous la table. Il baissa les yeux, car il n'osait pas se concentrer sur ce qui se passait sur la table. Personne ne l'avait autorisé à le faire, et on lui avait appris à craindre ce qu'il ne comprenait pas, à fuir et à nier ce qui lui faisait peur. Les policiers ont insisté pour que la femme parle, pour qu'elle dise quelque chose qu'ils avaient besoin de savoir, mais la femme était

bâillonnée. Le gamin se tenait toujours d'un côté de la porte, en uniforme, il est donc passé inaperçu presque comme l'un d'entre eux, car il avait remarqué que presque tout le monde était ivre, et que les voix et les cris étaient parfois incohérents et alternaient avec des rires ou des obscènes. blagues. Il a ensuite levé les yeux comme l'un d'entre eux et a observé avec un... intérêt croissant ?... Je lui ai demandé, et il a regardé le sol et a répondu oui. Il a commencé à regarder, a-t-il continué, pendant que les policiers ouvraient leurs braguettes et se frottaient contre le visage de la femme. Il ne pouvait pas voir son visage, mais il l'entendait pleurer, et l'enfant était un garçon, après tout, et c'était un homme qui avait à peine connu une femme. Il sentit son propre pantalon se mouiller alors qu'il regardait, tenant toujours les serviettes dans ses bras.

Mario s'arrête pour allumer une autre cigarette d'un nouveau paquet. Je baisse la vitre de mon côté, regardant le champ et la caserne comme enveloppés par l'obscurité de cette nuit nuageuse et sans lune.

« Était-ce Gloria ? » Je demande, sans aucune emphase, à voix basse, parce que j'ai peur que quelque chose dans l'obscurité m'observe et qu'il m'attrape soudainement s'il m'entend parler.

-Oui, c'était Gloria. À six heures du matin, ils avaient appliqué l'aiguillon à bétail cinq fois. D'abord sur les seins, puis sur le corps, comme pour s'amuser, pour presque la stimuler. C'est après l'avoir violée à plusieurs reprises qu'ils lui ont placé l'aiguillon dans le vagin...

"Tais-toi..." lui dis-je.

-...et un peu plus tard en bouche aussi...

"Tais-toi déjà..." J'essaie de lui crier, mais j'ai autant mal à la gorge que si je parlais à une tornade. Ma voix ne peut pas quitter le champ de mes mains. Ces mains qui ont tapé plus de noms à la machine à écrire que le nombre de cellules qui les composent. Et pourtant ils vivent, et les noms ont disparu à jamais.

-...ils l'ont brûlé, Bautista, ils ont tout brûlé, et puis qui sait ce qu'ils en ont fait...

Je me mets à pleurer, noyant mon cri dans mes mains.

-…parce qu'en fin de compte, c'était dangereux, non ? Il avait posé une bombe dans la maison d'un général et il fallait réagir en conséquence. Un mois après la disparition du type, ils m'ont fait un bon rapport. Une liste des personnes arrêtées le jour de l'émeute. Le prénom et le nom étaient là, ainsi que son âge et la profession qu'il exerçait à peine. Gloria Sanmarco, 28 ans, institutrice.

J'ouvre la porte parce que je me noie. Je fais des allers-retours agités à côté de la voiture, pendant que Mario me regarde. Je passe plusieurs fois

devant le pare-brise, jusqu'à ce que j'arrête de compter parce que ça ne sert à rien. La colère endommage mon cœur, une douleur intense me serre la poitrine et je sais seulement que je veux continuer à vivre. Que la logique et la raison s'accordent avec la piété, que La mort semble même raisonnable après avoir vu et entendu l’immense paysage de cette pièce perdue dans le temps. Mais j'aime toujours ma vie. C'est pourquoi la douleur est trop lourde à supporter, et comme j'ai l'impression de mourir, je ne sais que courir en avant, prête à mettre fin à la source de la douleur.

Je vois Mario, ce cancer aux douleurs indescriptibles qui grandit dans la voiture comme un fœtus difforme dans le ventre de sa mère. Un fœtus qui, sans parler, vomit des germes teintés de peste et de souffrance. C'est pourquoi j'ouvre la porte, je l'attrape par ses vêtements et je le jette au sol. Je cherche désespérément, fébrilement quelque chose, je ne sais quoi, dans la boîte à gants, mais mes mains le savent. Ils ont toujours été mes meilleures armes, les amants les plus précieux qui ont défendu ma vie avec succès. Les mains savent, c'est pourquoi elles trouvent le tournevis et le tiennent, tremblant non pas de faiblesse, mais de tellement de force qu'elles craignent de perdre le contrôle et de se tromper. Puis j'enfonce l'outil dans la poitrine de Mario, plusieurs fois, jusqu'à ce que je sois sûr que la respiration est un souvenir, un geste oublié, une manie capricieuse et obscène que l'être humain doit bannir à jamais de son corps.

LA POÉSIE DES INSECTES

1

Ils revinrent du cimetière. Il était une heure de l'après-midi, le troisième dimanche de juin. Une journée ensoleillée, mais le froid frappait les visages de ceux qui allaient et venaient sur les trottoirs de l'avenue, enveloppés dans des manteaux et des foulards. L'air avait cette illumination particulière des après-midi d'hiver, où même la lumière semble se figer et prendre des teintes opaques ou vives comme la neige. À Buenos Aires, il est très difficile qu'il neige, ce serait une occasion aussi exceptionnelle que l'invasion d'une invasion de criquets.

Ruiz leva les yeux vers le ciel, comme s'il s'attendait à voir cette peste, mais en réalité il regardait le néant capable de si bien simuler le vide là-haut. Le bleu du ciel lui semblait toujours comme un mur, et il lui était difficile d'imaginer qu'il pouvait mettre la main dessus et ne jamais rien trouver. Une couleur est toujours quelque chose, la manifestation de quelque chose, et il était inconcevable que rien n'existe au-delà d'elle. Il avait vu les illustrations du système solaire, il avait regardé avec extase les photographies prises avec un télescope, et désormais l'obscurité de l'univers lui apparut comme un artifice, un schéma que toute science doit créer pour l'expliquer d'une manière ou d'une autre. chemin. Il existe de telles lacunes dans la science que les ponts de l’imagination sont encore plus étendus que les petits îlots de certitude.

Il est peut-être devenu médecin uniquement pour confirmer les doutes qu'il avait découverts en grandissant. Les doutes sont aussi un système de survie utile, la seule chose sûre sur un chemin aussi instable que la vie. Du moins pour ceux qui y voient quelque chose de plus que simplement manger, respirer et procréer. Le doute comme pensée essentielle, fondement et chaîne entre ciel et terre, appui minimalement sécurisé sur un bateau dans une mer agitée.

Comment, s'il en était autrement, expliquer la fuite de Cécilia. Cette évasion rapide par un raccourci qu'elle n'aurait jamais imaginé pour elle. Ni lui ni son père n'avaient pu le concevoir. Maintenant, ils étaient tous les deux ensemble, Bernardo Ruiz et le père de Cecilia, le vieil homme prenant le bras du médecin, juste un peu plus grand, marchant, parce qu'on ne pouvait pas dire qu'ils marchaient, sur le trottoir de l'avenue animée. Parce que quand vous marchez, vous allez quelque part, et ils marchaient comme quelqu'un qui avait un jour de congé, et c'est vraiment comme ça. Ruiz avait demandé un congé de deux jours, et c'était le dernier. Quant au père de Cécilia, il avait pris sa retraite depuis dix ans et n'avait rien à faire. Sa

femme est décédée dans le même hôpital où Cecilia avait été opérée à plusieurs reprises. Lorsqu'elle vivait dans l'appartement de Ruiz, le vieil homme vivait avec eux.

"Et maintenant, où vais-je aller ?", a déclaré Renato Tejada.

Ruiz le regardait, mais le regard du vieil homme était perdu dans le vide qu'il s'était créé parmi tous ces gens dans la rue. Il portait un pardessus noir en peau de chameau, au col relevé, et une écharpe très usée. Il portait une casquette en velours côtelé gris et des gants de laine verte. Il y avait une odeur particulière des personnes âgées, mêlée à la lavande qu'ils appliquaient après le rasage. Ce matin-là, il s'était très mal rasé. Bernardo a arrêté de prendre son petit-déjeuner et s'est levé pour proposer son aide. Ils se regardèrent tous les deux dans le miroir : l'un plus très jeune, avec une chemise blanche déboutonnée, l'autre vieux, avec une chemise sans manches qui mettait en valeur son corps osseux couvert de petits poils blancs sur la poitrine. Les mains de Renato tremblaient et dès qu'il posa la lame de rasoir sur sa joue, il fit une petite coupure.

"Laisse-moi t'aider", lui avait-il dit, mais il ne voulait pas offenser la dignité de celui qui aurait pu être son beau-père. Peut-être que c'était vraiment le cas, parce que c'était ce qu'il ressentait. Puis il a commencé à le raser. Renato s'abandonnait aux soins que l'autre lui prodiguait, comme un chien qui se laisse nettoyer docilement. Ruiz passa la lame tranchante sur la barbe encore rêche. ndante et blanc de Renato, mais les sinuosités de la peau d'un vieil homme sont un chemin difficile à parcourir. Il y a des ornières, des virages et des interruptions comme sur une route de montagne.

Maintenant Bernardo le regardait dans la rue et découvrait, avec l'intense soleil, ce que la précaire lampe de la salle de bain lui avait caché, la médiocrité de sa tâche de raser le vieil homme. Elle regarda les yeux bleus de Renato, clairs comme l'eau, des yeux dont Cecilia n'avait pas hérité, car elle avait les yeux marrons de sa mère.

-Qu'est-ce que tu dis, Renato ? Tu vis toujours chez moi.

Le vieil homme lui fit un sourire qui disparut bientôt.

-Tu crois qu'il s'est suicidé, Bernardo ?

-Je ne sais pas.

C'était une réponse stupide. Il savait qu’une overdose d’héroïne n’est jamais un accident.

-Mais vous êtes médecin... que vous ont dit les médecins légistes ?

Pourquoi mentir, se dit Ruiz. L'homme avec qui je parlais était vieux, mais en fin de compte, c'était un homme qui avait vécu son temps et son

expérience, et il était aussi et surtout le père de Cecilia. Il lui semblait que mentir était plus compliqué et plus sale que dire la vérité.

Le stratagème ridicule de Cecilia avait été une pièce de théâtre pour elle-même : mettre de l'héroïne dans les flacons d'insuline. Elle savait qu'elle ne tromperait personne, c'était juste sa vanité. Un peu comme la mise en scène d'un de ses poèmes, même si cette fois il s'agissait d'un poème à interpréter et non à écrire. Une scène qui allait se répéter dans tous les esprits sans qu'ils n'en aient jamais été témoins. Seulement l'homme qui avait couché avec elle la nuit dernière.

Ruiz l'avait cherché lors des funérailles, mais ne l'avait pas trouvé. En parlant avec Ibáñez de l'autopsie, il avait posé des questions à ce sujet, mais il avait dû se rendre au commissariat de police pour vérifier ses antécédents. Il serait libéré, il n'y était pour rien et Bernardo n'était pas jaloux. Cecilia avait quitté l'appartement de Ruiz presque six mois plus tôt, laissant le vieil homme comme une valise cassée avec les choses que nous avions décidé de laisser derrière nous.

-Je pense que c'était comme ça, Renato. Je suis désolé.

-C'est bien. Ne t'inquiétes pas. Si seulement je l'avais vue hier, mais je ne l'avais pas vue depuis tellement de mois que je m'y suis habitué. Toute séparation est comme une mort.

J'avais raison de lui dire la vérité, se dit Ruiz. Il sentait cependant combien le corps du vieil homme tremblait un peu sous son bras. Il ne voulait plus le regarder pour ne pas le gêner, il savait que le vieux pleurait en mouillant son visage mal rasé. Ruiz sortit un mouchoir de sa poche, mais Renato était déjà en train de se sécher avec ses gants de laine. Il sentit une boule dans sa gorge et il aurait voulu dire quelque chose, mais il était sûr que le silence est toujours plus digne que n'importe quelle parole préméditée. Même l'agitation et le bruit de l'avenue formaient un décor plus beau que le son d'une phrase artificielle. Comme une peinture d'art contemporain, où une rue animée n'est pas une rue, mais la projection de l'âme de chaque homme et femme qui a laissé des restes et des fragments de peau et de cheveux qui construisent la figure d'un homme solitaire buvant seul, assis dans un tabouret de bar devant un comptoir, contemplant dans le miroir les figures monstrueuses d'hommes ordinaires.

Ils ont marché dix pâtés de maisons. Ils attendaient à chaque coin de rue que les feux changent et que chaque voiture passe, ils permettaient même aux femmes avec des enfants dans les bras de traverser la rue avant eux. Ruiz marchait lentement, surpris d'être le même gars qui, il y a quelques jours, était dépassé par le manque de temps. Demain, il reprendrait son rythme habituel, l'hôpital le matin et le cabinet privé l'après-midi. Mais aujourd'hui prévaut le rythme selon lequel les morts s'obstinent à faire porter aussi les vivants pendant un temps. On observe le passage du cercueil porté par quatre hommes dans le cimetière, et ce rythme laisse

tomber de nombreuses pierres dans de nombreux sacs que chacun, y compris les enfants, traînera tout au long de la journée. Certains plus, d'autres moins de temps, mais personne n'est épargné par la tristesse. Et à chaque enterrement, on nous charge de nouveaux sacs de pierres ; Même si nous avons abandonné les précédents en cours de route, les nouveaux s'ajoutent aux vestiges. Bien plus tard, les sacs seront si gros et le poids si insupportable, qu'il faudra arrêter. Mais comme nous ne sommes pas autorisés à quitter le cimetière sans eux, nous devrons alors rester, désormais définitivement immobiles, peut-être allongés, ou peut-être debout pour contempler notre propre corps s'enfoncer dans la terre ; et ensuite nous remettrons les lourds sacs à ceux qui sont venus nous dire au revoir.

Le soleil d'hiver forme de longues ombres précoces dans la ville. Ruiz étudia sa propre ombre sur le trottoir, déformée par les trottoirs qui montaient et descendaient. Le vieil homme essaya de le suivre, mais ses pieds trébuchèrent et il ralentit.

-Tu te sens bien, Renato ?

L'autre répondit oui, mais il avait un peu faim. Ce matin-là, je n'avais pas voulu prendre de petit-déjeuner autre qu'un pote.

-Prenons quelque chose de léger pour déjeuner dans ce bœuf taurant que Cecilia aime bien.

Il n'est pas correct de nommer les morts comme s'ils étaient encore en vie. Il y a de la malchance là-dedans. Ils disent que lorsqu'ils prononcent leur nom, ils ne sont pas autorisés à reposer en paix, car le couloir qu'ils doivent traverser est comme n'importe quel couloir d'un bâtiment inhabité, il a un écho plus intense que tout ce que nous pourrions imaginer. Un nom est toujours un appel, et ils se tournent vers celui qui les appelle depuis l'endroit où ils sont partis.

Le vieil homme le remarqua mais ne dit rien. Il lui serra le bras et ils continuèrent à marcher. Deux virages plus tard, ils atteignirent le bar. C'était un endroit où la grande majorité des employés de bureau déjeunaient, cela se voyait dans leurs gestes lents et inquiets, voulant faire du peu de temps qui leur restait un élastique qui ne pouvait pas résister plus longtemps. Ils vérifièrent l'heure sur leur montre-bracelet, fumèrent une dernière cigarette tout en sirotant brièvement une tasse de café. C'est là qu'il avait rencontré Cecilia pour la première fois, lorsqu'elle travaillait pour le magazine, puis également lorsqu'elle avait accepté ce poste dans l'entreprise de réfrigérateurs. Il lui avait conseillé de ne pas le faire, car s'ils voulaient vivre ensemble, elle n'avait pas besoin de ce travail de bureau. Ce n'était pas bon pour ses jambes de rester debout aussi longtemps, marchant presque en rond dans ces petits bureaux remplis de classeurs et de bureaux. Ruiz l'imaginait répondre à des téléphones auxquels personne

ne voulait répondre, allant de bureau en bureau avec des papiers et des dossiers, faisant souffrir ses jambes et en plus mangeant mal. Elle lui avait même avoué que parfois elle oubliait même de mettre le flacon d'insuline. Cecilia n'a jamais osé l'admettre, mais il savait par le médecin du travail qu'elle s'était évanouie deux fois. Il a oublié les médicaments et a pensé qu'il compenserait en ne rien manger. J'avais essayé de lui expliquer que le corps ne fonctionnait pas ainsi, que la logique mathématique ne s'appliquait pas au métabolisme.

-Elle m'a alors regardé comme si j'étais un garçon et qu'elle était mon professeur, et elle m'a dit : "Je pourrais t'apprendre plus sur ma maladie que tout ce que tu as appris dans les livres."

Renato sourit, mais il ne rit pas comme les autres fois. Bernardo secoua les cendres de cigarette dans le cendrier et posa ses coudes sur la table. Ils étaient assis près de la fenêtre, et de là, il regardait de temps en temps le coin où se trouvait la table qu'occupait habituellement Cécile. Elle aimait s'y cacher, où elle passait inaperçue. Il suffisait qu'ils la voient arriver en boitant, avec ses chaussures spéciales pour remplacer celles qu'ils lui avaient prises à l'hôpital.

-Tu l'as rencontrée quand elle avait dix-huit ans, Bernardo, et tu lui as amputé le gros orteil, si je me souviens bien. Cela fait dix ans, ce n'est pas court.

Ruiz resta pensif. C'était vrai. Il avait commencé par lui retirer un orteil et avait mis fin à la relation juste après lui avoir amputé la jambe. Beaucoup de choses s'étaient produites entre les deux événements, et elles avaient aussi été perdues, comme cette jambe qui n'était plus nulle part. C'est drôle, se dit-il, tandis que le serveur étalait la nappe sur la table, puis le plastique transparent, les couverts, les serviettes, les verres, qu'il n'aurait presque jamais pensé à ce qui arrivait à ces fragments amputés. Ils étaient généralement incinérés comme déchet pathologique, car il n’avait jamais entendu parler de quelqu’un les réclamant. De plus, la plupart des parties étaient gangrenées. Ils étaient pourtant comme des envoyés qui allaient en avant pour explorer la mort, et bien qu'ils ne reviennent pas, ils devenaient de petites niches où la mort jubilait comme dans un petit théâtre de marionnettes. Pas les grands scénarios de morts collectives : accidents, catastrophes naturelles, ni la scène intime de quelqu'un mourant dans une pièce de trois mètres sur quatre, seul et secoué par la panique. Mais une mort jouet, mais sans doute réelle, car la pourriture est aussi suffocante que chez ses sœurs aînées, et les larves grandissent aussi précocement que chez les autres.

-Tu te souviens quand toi et ta femme l'avez amenée à mon bureau ? Elle avait les cheveux en queue de cheval, les yeux bruns les plus tristes que j'aie jamais vus et son dos était voûté.

-Tu l'as caressée et tu lui as dit : "Les filles qui sont si jolies ne sont jamais obligées de ressembler à ça, ça les rend laides."

-Mais elle m'a répondu avec sa perspicacité habituelle : « les jolies filles sont plus jolies si elles pensent. »

-Comme il a pleuré quand on lui a dit qu'ils devaient lui amputer le doigt...

-Si je me rappelle. Il a posé sa tête sur ma salopette, et je l'avoue, aucun patient n'avait jamais fait ça. Comment puis-je ne pas tomber amoureux de sa fille, alors.

Cecilia avait déjà le corps et l'esprit d'une femme à cette époque. Elle ne ressemblait pas à une adolescente, mais plutôt à une femme presque âgée par moments. Son teint pâle et blanc, ses petits yeux brunâtres, parfois vert foncé selon la lumière qui l'éclairait à un moment donné.

-Était-il nécessaire de lui couper la jambe maintenant ? ra ? Nous l'aurions eu à la maison jusqu'à hier s'ils ne s'étaient pas battus.

Ruiz regarda Renato et ne put s'empêcher de se faire des reproches.

-Je te l'ai déjà dit, à elle et à toi, elle commençait à avoir la gangrène. Il serait mort en moins de quinze jours.

-Mais il serait mort avec nous...

Ruiz ne répondit pas. Pour ce faire, j'aurais dû me souvenir de chaque instant passé avec Cecilia, de chaque dispute et de chaque baiser. Je ne voulais pas revivre ça. Il voulait juste prendre un déjeuner léger, rester silencieux et regarder le monde autour de lui continuer son chemin sans avoir besoin de lui. La rue et les gens qui ne l'attendaient pas, les voitures qui allaient et venaient comme des corbillards ou des ambulances. Ils étaient tous malades et ne le savaient pas, ils se rendaient tous au cimetière ou à l'hôpital ou en revenaient. Au milieu, il y avait des maisons, des abris où l'on pouvait dormir et se protéger des intempéries, des lits où vivre se confondait avec la satisfaction de l'instinct, des livres dans lesquels certains voyageaient au-delà ou plus loin que le temps réel. La vie est aussi étendue que les limites d'un terrain de jeu, qu'il s'agisse d'un terrain de baseball ou d'un échiquier. Mais il est si difficile de se souvenir des règles, a expliqué Ruiz, que certains abandonnent avant la fin de la partie.

-Je ne pensais pas qu'elle était si lâche...

Renato le regarda dans les yeux, en colère pour la première fois. Ses mains veinées et couvertes de taches de rousseur tremblaient soudain. Elle a accidentellement renversé le verre de vin et s'est mise à pleurer.

-Il n'a jamais été un lâche, fils de pute, il a enduré tout ce qu'il pouvait endurer. Vous l'avez coupé encore et encore et il a toujours tenu...

Ruiz lui saisit fermement les mains et demanda pardon. Les gens aux autres tables les regardaient. Sous la lumière de la fenêtre, sous le soleil intense du premier après-midi, ils ressemblaient à deux adversaires dans un bras de fer.

Le vieil homme s'est calmé, mais Ruiz n'était plus calme. Il lui relâcha les mains et commença à manger son assiette de viande, puis il remarqua qu'elle sentait mauvais. Il le retourna et vit les larves grises.

-Merde, quel restaurant merdique.

Renato le regarda surpris, mais Ruiz avait déjà appelé le serveur.

-Regarde cette viande, patron, tu penses que je peux manger ça ?

Le serveur regarda l'assiette et ne comprit pas.

-C'est plein de vers !

L'autre a pris la nourriture. Ils lui en apportèrent un autre et cette fois il ne trouva rien d'étrange.

Ruiz avait perdu son calme habituel. Sa petite silhouette, avec un dos ferme et des bras forts, n'a pas besoin de beaucoup d'exercices pour rester en bonne santé. Ses cheveux bruns bouclés s'accordaient bien avec son nez droit et son menton délicat. Il avait l'air plus jeune que son âge, et c'était peut-être pour cela qu'à vingt-cinq ans et tout juste diplômé en médecine, il avait rendu Cecilia amoureuse de lui.

Mais maintenant, il avait dix ans de plus, avec quelques cheveux gris et une expression tendue qui se formait depuis plusieurs années, se modelant sur son visage comme s'il n'était pas né de son propre état émotionnel, mais plutôt d'un masque servant de décor. le liquide qui le constituait s'est répandu sur lui. Tombant de quelque part dans le ciel, peut-être des enfers qui naissent presque toujours comme des mondes condensés des nuages de nos pensées.

"Un café, Renato ?" demanda-t-il, mais le vieil homme secoua la tête, ruminant son regard perdu derrière la fenêtre et tapotant ses doigts sur la table. La mélodie qu'elle avait était inventée, Ruiz l'avait appris de Cecilia, et c'était une habitude qui l'irritait. Mais cela lui était indifférent, et parfois même cela lui plaisait. En écoutant le tapotement des doigts du vieil homme sur la table en bois, son imagination, ou plutôt son âme, était transportée vers les terrasses et les cuisines des quartiers suburbains, vers les tables et les chaises en osier et vers les gens buvant du maté les après-midi d'été. Souvenir de personnes et d'époques que je ne pensais pas connaître et pourtant auxquelles je désirais. Des buissons dans les jardins où les chiens couraient et dormaient allongés sur l'herbe, des vieilles femmes qui se levaient de leurs chaises de cuisine et enfilaient leurs pulls en lin dès qu'elles sentaient la première brise fraîche de l'après-midi.

Le vieil homme était en colère contre lui et Ruiz se reprochait d'avoir dit ce qu'il avait dit. Il se demandait s'il le pensait vraiment, mais à ce moment-là, la colère et la jalousie prédominaient. Cecilia l'avait abandonné et, peu de temps après, elle mourut au lit avec un autre homme. Il avait laissé le vieil homme aux commandes et tout un tas de culpabilité et de récriminations. Et maintenant, elle était libre, et il était lié à ce à quoi il avait toujours été lié. Elle avait retiré les chaînes de son corps malade, et il était toujours lié au monde non pas par des chaînes, mais par le poids d'une immense idée. Une idée faite de chair et d'os, de sang et d'entrailles capables de fermenter toutes les créatures imaginées. Une idée de bonheur complet ou d'horreur complète.

C'était le corps de Cecilia. C'est pour cela qu'ils s'étaient si bien complétés, vivant ces années presque sans avoir besoin de s'expliquer ou de se dire des choses. Il n'y avait que des actions entre eux, faire l'amour, préparer les seringues, se manger et se caresser, et surtout se regarder. Des êtres qui ont utilisé leur voix pour le monde extérieur, travail et routine sociale. La seule vraie communication est avec le corps, lui dit-elle alors qu'ils étaient au lit, en regardant le plafond. Il regardait les dessins de mouches marchant au plafond, elle cherchant ce qu'elle prétendait avoir abandonné.

"Un café", a demandé Ruiz au serveur.

Ils lui ont apporté le puits. J'ai versé du sucre. Il sourit intérieurement, sans regarder personne, encore moins le vieil homme. Pauvre Cécile, le sucre était pour elle un poison. Puis il a continué à en verser davantage dans la tasse, et le liquide a débordé et la tasse est devenue une tasse de sucre humide. Mais il a continué à le verser jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bouteille et il a levé les yeux. Tout le monde le regardait. Il posa calmement le récipient vide, sortit son portefeuille, en laissa suffisamment pour payer la facture et se leva. Il crut apercevoir, un instant, des béquilles appuyées dans un coin derrière la table de Cécilia. Il s'est arrêté un instant à la porte, ils l'ont vu regarder le sol et piétiner quelque chose, comme s'il tuait des insectes. Ils l'entendirent prononcer quelques obscénités puis s'arrêter à la porte.

-Allez, mon vieux.

Renato se releva sans accepter l'aide du serveur et prit le bras de celui qui aurait pu être son gendre. Ils les regardèrent s'éloigner sur le trottoir baigné de soleil, marchant lentement comme s'ils marchaient non pas dans une rue de la ville, mais sur un chemin de terre, boisé et froid par une journée nuageuse.

Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'ils arrivèrent à l'appartement. Ils montèrent l'ascenseur en silence et le regard de chacun se tourna vers les étages qui se succédaient. A travers les barreaux, on voyait les paliers vides et les portes fermées. Ils entendirent l'écho de celle qui venait de se

fermer brusquement, peut-être à cause du courant d'air, puis la voix d'une jeune femme appelant quelqu'un, peut-être un enfant, et ils savaient tous les deux à quoi pensait l'autre à ce moment-là. Trop de fois ils avaient entendu la voix de Cecilia résonner dans le couloir et le claquement des semelles de ses chaussures spéciales résonner dans tout le bâtiment.

Ils entrèrent et Ruiz ferma la porte. Ils avaient fermé les stores en partant et tout était sombre. Il alluma la lumière dans le hall et alla relever les stores de la fenêtre qui donnait sur le balcon. Renato tomba dans le fauteuil sans ôter son manteau. Ruiz le regarda alors qu'il se débarrassait de son manteau puis de sa veste et de sa cravate. Il s'assit et détacha ses lacets. Lorsqu'il se libéra d'eux, les jetant de côté, il poussa un soupir de soulagement.

Il réalisa le silence, le froid et la haine qui les séparaient à ce moment-là, des envahisseurs qui menaçaient de s'installer définitivement s'il ne les expulsait pas maintenant, tout de suite, avec des paroles et des actes qui démontraient qu'il y avait là des gens encore en vie.

"Je vais allumer la cuisinière", a déclaré Ruiz.

Il se leva et alla à la cuisine chercher des allumettes. Lorsqu'il revint au salon, Renato sortait sa pipe de la poche intérieure de sa veste et la remplissait de tabac. Lorsque le poêle fut allumé, il s'approcha du vieil homme et lui donna du feu pour sa pipe.

-Merci mon fils.

Le vieil homme lui tenait la main.

-C'est bon, Renato, tout ira bien. Je vais m'occuper de lui, ne t'inquiète pas.

Mais le vieil homme lui faisait-il vraiment confiance, ou était-ce simplement parce qu'il n'avait personne d'autre à qui se confier, sa faiblesse grandissante et ces minuscules insectes de la vieillesse qui surgissent pour rider notre peau, transformer nos os en tissu de verre et se transformer en tissu de verre ? les machines du corps en ferraille irréparable. Où pourrais-je être mieux que dans la maison d'un médecin, pour recevoir les substances qui répareraient à peine les ravages de ces êtres survenus, comme des messagers, de la terre qui dégage les vapeurs du fumier du futur.

-Quand tu veux des potes, fais-le-moi savoir. Je vais prendre une douche et ensuite lire quelque chose dans le bureau.

Renato hocha la tête. Il le laissa dans le salon en train de savourer sa pipe. Ruiz s'est déshabillé dans sa chambre, a jeté les vêtements sur le lit, ce lit où Cecilia n'avait pas dormi depuis six mois. Il attrapa une serviette et entra dans la salle de bain. Il s'est regardé dans le miroir. Il se sentait clair, mais il n'avait toujours aucune envie d'aller travailler demain. Cependant,

j'ai eu une opération chirurgicale prévue dans un mois, ce qui ne permettait pas de report. Il passa sous la douche chaude et resta près d'une demi-heure, sans penser à rien, laissant simplement l'eau couler sur son corps, sentant la vapeur intense qui remplissait la salle de bain, sachant déjà que tel qu'il était, nu et sans rien. sinon, que son propre corps, il était l'homme le plus pauvre du monde. Parce que le corps n’est pas une appartenance, c’est simplement nous. Il discutait souvent avec Cecilia à ce sujet. Elle pensait que le corps nous asservissait, qu'il était une chaîne avec le monde dont on ne pouvait se libérer sans en payer le prix. La vie et le corps sont des choses différentes, mais la plupart du temps ils s'entremêlent comme ces micro-organismes qui émettent des pseudopodes pour se déplacer ou envahir d'autres êtres. Ruiz a dit que nous sommes un, un corps anatomique indivisible qui se dissout dans la tombe. La vie, pour lui, est la vie du corps et inclut bien sûr l’esprit, une partie de plus de ses différents compartiments et fonctions.

La théorie de Ruiz était, par définition, sans conflit.

Mais la théorie de Cecilia ressemblait alors à une guerre.

Il ferma le robinet et commença à se sécher. Avec la serviette, il nettoya le miroir embué et vit un cafard ramper à travers le plafond. Il a grimpé sur le couvercle des toilettes et a essayé de la tuer avec la serviette, mais il a glissé et est tombé au sol.

« Est-ce que ça va ? » demanda Renato de l'autre côté de la porte.

-Oui, j'ai glissé, rien de plus.

Il leva les yeux et le cafard était toujours là. Il se releva. Il lança à nouveau la serviette en boule contre le plafond, toucha sa cible et retomba. Il vérifia la présence d'insectes sur le tissu, mais il était propre. Il fouilla le sol et ne trouva rien. Il a oublié de frotter du désinfectant sur l'éraflure de son genou. Combien de fois, pensa-t-il, avait-il dit à Cecilia de soigner ses blessures. Toute ecchymose pourrait se transformer en ulcère. C'est ainsi que cela s'était passé la première fois qu'il avait dû l'amputer ; La deuxième fois, elle s'était blessée à la plante du pied avec un fil, et lorsqu'elle se tourna vers lui, l'infection était trop avancée. Il ne l'avait pas vue depuis la première hospitalisation. Pendant ces trois années, elle avait pris soin d'elle-même. C'était l'époque de son travail au magazine et il se sentait heureux. Mais lorsqu'il entra dans le bureau, la peau bandée et sentant la putréfaction, il devinait déjà, sans avoir besoin d'ouvrir les bandages, que son pied était irrécupérable.

Elle le regarda ce jour-là comme pour le supplier de ne pas faire ce qu'elle pensait. Cette fois, il était venu sans ses parents. Il se souvenait bien d'elle, il était difficile d'oublier une adolescente qui pleurait sur sa blouse de médecin. Ils discutèrent un moment, puis elle se calma et commença à lui parler de son travail, des articles qu'elle écrivait.

"De quoi s'agit-il ?", a demandé Ruiz, pendant qu'il guérissait la blessure et enveloppait le pied dans des bandages comme s'il s'agissait d'un nouveau-né.

-Des choses que je vois dans la rue, des situations, un peu de tout. Mais il y a des choses qui ne me permettent pas de publier. Des avis, tu comprends ? avec lequel l'éditeur n'est pas d'accord.

-Et puis-je demander quels avis ?

-Critique du monde, des peuples. Il y a quelque chose de haineux chez les gens, vous ne trouvez pas, docteur ?

Ruiz la regarda comme s'il voyait un esprit superbe. Il n'était arrivé à la même conclusion qu'elle après certaines années de travail, de lecture et d'expérience. La confiance, ou plutôt l'espoir, est parfois difficile à perdre, elle s'accroche au tempérament de certains et ne veut pas mourir en chemin. Mais il y a des peaux, comme celle de Cécilia, où elle glisse, fait des efforts pour s'accrocher avec de petites pattes d'insecte, mais finit par mourir écrasée.

-Tu devrais m'appeler maintenant, Cécilia, je n'ai pas beaucoup d'années de plus que toi.

Elle lui sourit, comme si ça ne faisait plus mal, comme si elle n'avait plus le pied qui allait bientôt mourir. Un pied qui prenait un ton sombre et qu'il fallait éliminer pour préserver le reste encore en vie.

Bernardo sortit de la salle de bain et vit Renato mettre un disque sur la chaîne stéréo. Pour certains, cela aurait été un signe d’insensibilité. Pour le père de Cecilia, c'était un hommage. Tout en s'habillant, Ruiz a écouté l'ouverture d'un opéra. Il se dirigea vers la chaise de Renato et lui demanda s'il allait bien. L'odeur du tabac et la musique réconfortaient le vieil homme. Il est allé au bureau, a laissé la porte entrouverte, la musique pour étudier ne le dérangeait pas. Il se demandait quel était le réconfort pour lui. Il regarda le vide de sa salle d'étude. Bien qu'il soit plein d'étagères sur les quatre murs, le bureau couvert de papiers, de livres ouverts et d'une lampe, de tapis verts et de moulures en bois bordant le plafond, il supporte des livres en marbre, les peintures avec le diplôme de doctorat et les certificats des cours de troisième cycle, seules l'odeur du tabac et la musique de Verdi parvenaient à le faire pleurer, tandis qu'il écoutait l'air de Margaret de La traviata. Cette langueur sombre et sereine d'une voix qui se perd dans le ton moyen du registre du chanteur, amortie par les violoncelles et le doux murmure des bassons. Une voix qui sait qu'elle va mourir.

Il s'assit derrière son bureau, s'essuya le visage et ouvrit le livre devant lui. À la page 304 du livre d’anatomie se trouvait un morceau de papier avec un nom et une citation. Demain, c'est l'opération, pensa Bernardo, je dois

me préparer, au moins lire un peu. Il avait reporté de deux jours l'opération de ce patient en raison des funérailles de Cecilia. L’homme avait des polypes malins dans l’intestin et il allait les faire enlever. Correction de la position de la lumière sur le livre. Soudain, il vit des ombres flotter sur la page. C'étaient des papillons de lumière. Il en écrasa quelques-uns dans ses mains et s'en alla pour fermer les fenêtres. Il faisait nuit prématurément. Il se demanda si Renato voudrait avoir des amis, mais décida de le laisser seul avec sa musique. Verdi a continué son œuvre de rédemption et de pardon, son travail sans fin de sauvetage des âmes en les emmenant d'un endroit à un autre, de tristesse en tristesse, de fureur en fureur, de douleur en douleur. Et il en résultait la grande mélancolie de ses sopranos et barytons, la colère de ses basses et l'angoisse de ses ténors.

Il jeta son regard sur les pages d'anatomie. Il relut ce qu'il savait déjà par cœur, il contempla l'empreinte rouge des muscles, les os blancs comme des pièces de belle architecture, les ramifications tortueuses des arbres d'artères et de veines. Il tournait les pages comme s'il remuait des membranes qui se dissolvaient entre ses mains. Et au sein de la beauté coexistaient les vers infatigables. Attendant, patient comme des vagabonds, insistant comme des détectives, invisible comme des espions. Occupants de tous les postes car toutes les formes et toutes les matières leur plaisent. Omniprésent et compétent comme Dieu.

A huit heures du soir, Renato le trouva endormi, les mains sur le livre et la tête posée dessus. La musique était terminée une heure plus tôt. Le protagoniste est mort et deux hommes se sont lamentés. Mais Ruiz ne savait pas que le vieil homme le regardait dormir, il se tenait maintenant dans une plaine, contemplant la façade d'une maison de campagne. La maison ressemblait à une tête humaine, non pas parce qu’elle en avait la forme, mais chaque partie pouvait être imaginée comme les parties d’un visage. Par exemple, se dit Ruiz en parlant à haute voix, même si personne n'était là pour l'entendre, la porte serait la bouche, verticale au lieu d'horizontale, comme pour faire une grimace histrionique d'étonnement, maniérée, peut-être enfantine (cela pourrait bien être une tête). Les fenêtres symétriques sur les côtés de la porte étaient les yeux, mais les volets en bois blanchis à la chaux étaient fermés. Le toit à pignon, avec des tuiles espagnoles foncées, pourrait représenter une coiffure uniforme et conservatrice. Le petit avant-toit qui dépassait de la porte, le nez, était presque relevé. Elle était mieux orientée maintenant, ça pourrait facilement être une tête de garçon.

Il s'approcha un peu de la maison, regarda du côté droit pour voir s'il y avait une cour arrière. Il aperçut un jardin latéral, mais ce n'était pas tout à fait un jardin. Il y avait une clôture en fil de fer barbelé avec des poteaux en bois tous les mètres, un potager étroit, un lavabo le long du mur et deux

bassins. Des cordes et des draps dépassaient de derrière, dans ce qui devait être l'arrière-cour. Dans le jardin, il y avait un vieil homme assis sur une chaise en bois avec un siège en paille tressée. Il avait les yeux fermés, tout comme la maison. Mais sur le mur latéral, il y avait une porte qui tremblait même quand il y avait très peu de vent. C'était en fait la porte moustiquaire qui tremblait, claquant encore et encore contre le cadre puis contre le mur, dans un aller-retour à 180 degrés. Et à chaque coup, le vieil homme semblait sursauter, car il relevait un peu la tête puis ramenait son menton vers sa poitrine. Mais il n'a pas ouvert les yeux.

Puis Ruiz découvrit le chien entre les jambes du vieil homme. La lumière déclinante de l'après-midi, l'ombre de la maison, le corps de l'homme et ses vêtements gris l'avaient caché jusque-là. Le chien ne bougeait pas non plus, et c'était étrange. Mais soudain, le bruit d'un moteur se fit entendre. Ruiz se retourna. Un bus approchait sur le chemin de terre, soulevant une grosse traînée de poussière. Puis le chien a aboyé. Ruiz le vit se lever et courir vers le bus qui était encore loin. Le vieil homme ouvrit les yeux et cria le nom du chien, l'appelant à revenir. Il se releva et commença à marcher maladroitement vers la sortie du jardin. Le chien a sauté par-dessus les barbelés et a couru sur la route. C'était un chien blanc et robuste, mais Ruiz n'a réussi à le voir que de dos en s'éloignant. Il voyait cependant clairement le vieil homme qui marchait en s'accrochant au fil comme à une rampe, mais il ne semblait pas se rendre compte que ses mains saignaient. Puis il trébucha et tomba, se blessant au visage. Il se releva et continua de marcher vers la route. Le chien avait déjà atteint l'arbre qui marquait l'arrêt de bus. C'était un orme, grand et mince, heureusement enveloppé dans une aura de brume et les doux tons gris du crépuscule. Le temps avait passé très vite, le vieil homme continuait à marcher et le bus continuait à s'approcher de l'arbre. Le chien n'arrêtait pas d'aboyer, mais il semblait aveugle, car il aboyait contre l'air plutôt que contre le véhicule. Il semblait reconnaître les grandes distances, mais pas les petites. Puis le nuage de poussière s'est rapproché, car le bus s'arrêtait. Le nuage a continué à la même vitesse et a tout enveloppé jusqu'à cacher même le microphone. Le chien disparut dans le nuage, mais continua d'aboyer jusqu'à ce que sa voix soit engloutie par le bruit du moteur. Puis le collectif a émergé un autre une fois et s'est arrêté, portant cette fois un fragment de peau blanche sur la roue avant droite.

La poussière de la route commença à retomber. Le chauffeur n'est pas descendu du bus. En réalité, Ruiz ne pouvait pas voir s'il y avait quelqu'un d'autre dans le véhicule, et il ne pouvait même pas voir le conducteur derrière le pare-brise sale.

Le vieillard s'arrêta brusquement, fit le signe de croix sur son visage blessé et ensanglanté. Il se trouvait à dix mètres de l'arbre et il n'essayait pas de s'en rapprocher davantage. Puis il tomba raide sur l'herbe, dur comme s'il était déjà mort auparavant et n'attendait que la mort de son chien pour enfin se rendre.

Plus rien ne bougeait désormais, ni les feuilles de l'arbre, ni le vieil homme, ni le bus. Seule la terre qui est revenue à son élément après avoir été perturbée. Elle revint s'installer dans sa demeure ancestrale, répartissant ses membres tout au long du champ. La terre a tendu les bras pour se coucher après les capricieux désagréments des hommes, et cette fois elle a pris deux vêtements en échange de cette audace.

Il emmenait un chien aveugle.

Et il portait un homme sur ses genoux.

## 2

Ruiz s'est réveillé le lendemain matin, avec seulement le souvenir douteux d'avoir quitté son bureau très tôt le matin, puis de s'être déshabillé et de s'être couché. Même la lumière du matin et les choses dans sa chambre semblaient plus irréelles que le rêve qu'il avait fait. Il se débarrassa des draps et de la couverture à imprimé fleuri que Cécilia avait choisi pour fêter ses cinq ans de vie commune. Désormais, il ne changeait les draps qu'une fois par mois, lorsqu'une femme venait nettoyer l'appartement. Aujourd'hui était probablement le bon jour, je n'en étais pas sûr. Quoi qu'il en soit, il a arraché les draps moites du lit et les a laissés en boule sur le matelas. Il releva les stores et ouvrit les fenêtres. Il entendit la circulation matinale et un chien aboyer. Il pensa au chien de son rêve, si semblable à ces étranges animaux qu'il avait vus à La Plata lorsqu'il y travaillait.

Il a pris une douche. En se regardant dans le miroir, elle se peignait à peine les cheveux avec ses mains, les boucles courtes s'arrangeaient toujours d'elles-mêmes. Puis il s'est rasé et s'est habillé. Il a préparé la mallette. Renato s'était déjà levé et préparait le petit-déjeuner, du café au lait et des toasts. La bouilloire avec de l'eau chaude sur la cuisinière. Je préparais le compagnon de Ruiz, qui ne buvait pas de produits laitiers.

-Je suis en retard, je me fais opérer et je suis en retard. Juste quelques amis...

Renato lui en tendit un, et tandis qu'il le prenait, leurs regards se croisèrent en silence.

-J'ai bien dormi?

-Plus ou moins. Avez-vous fait des cauchemars ? Aujourd'hui, tu te plains.

-Un sol mauvais et stupide, qu'est-ce que j'en sais. La vérité est que je n'ai pas envie d'aller travailler, mais je pense que cela me fera du bien de me distraire.

Il a dit au revoir après le premier lieutenant. Il ne voulait pas parler au vieil homme. Son visage lui rappelait l'homme du rêve.

Il a laissé la voiture sur le parking de l'hôpital et s'est rendu directement à la réception. Les secrétaires l'ont salué. Certains, qui connaissaient la cause de son absence, lui ont présenté leurs condoléances. D'autres, qui l'avaient également découvert mais qui n'étaient que des connaissances professionnelles, le regardaient alors qu'il marchait un peu courbé vers l'ascenseur. Il regarda la porte métallique, fixant le numéro d'étage sur l'indicateur. Il se rendait compte que les gens voulaient l'approcher pour discuter, mais ils n'osaient pas, il était toujours insaisissable lorsqu'il s'agissait de parler de ses sentiments. Il avait l'air d'un garçon impuissant avec ses petits yeux bruns, les boucles dépassant du contour de sa tête fine et claire. Lorsqu'il portait des lunettes, il avait l'air encore plus impuissant. Mais il a ruiné toute initiative de miséricorde de la part des autres avec ses jugements acerbes et ses explosions. Lorsqu'il se mettait en colère, il choisissait de se taire et de ne plus parler à personne de la journée. Mais le reste du temps, il fit preuve d'une extrême patience.

Il atteint le troisième étage et entre dans le vestiaire de la salle d'opération. Il y avait deux collègues qui allaient l'aider.

-Est-ce qu'ils ont amené le patient ?

-Oui, Ruiz. Ils m'ont dit ce qui s'est passé, je suis vraiment désolé...-a dit l'un d'eux.

-Si tu nous l'avais dit, nous t'accompagnerions un moment à l'enterrement...- dit l'autre.

Il remercia en mettant l'ambon.

"C'était une fille très courageuse", a déclaré Cisneros.

Alberto Cisneros, l'anesthésiste, l'avait aidé lors de l'amputation de Cecilia. Cette fois-là, il lui avait conseillé de ne pas l'opérer lui-même, mais de l'opérer sur quelqu'un d'autre. Mais elle avait insisté, elle ne voulait pas d'un autre chirurgien que Ruiz. Dans le cas contraire, il ne fonctionnerait pas. Il avait admis Cécilia la veille pour passer la nuit à l'hôpital. C'était la manière habituelle de se préparer aux études précédentes, mais c'était aussi un soulagement pour Ruiz. Il n'aurait pas supporté de dormir dans le même lit que la femme qu'il allait amputer. Ce matin-là, tout le monde dans la salle d'opération l'avait regardé comme s'ils voyaient quelqu'un de plus qu'un simple homme. Il a vu Cécile sortir des vestiaires accompagnée de deux infirmières. Il se retourna avant qu'elle ne s'adresse à lui. en un coup d'œil. Il l'entend parler à l'anesthésiste qui lui demande de s'allonger sur la

civière. Ensuite, ils ont placé les champs stériles couvrant sa vision, puis elle a pu s'approcher de la table d'opération et regarder la jambe peinte à l'iode. Cette patte qui sentait terriblement mauvais et qui ressemblait à un chien mort en décomposition lente. Comme si Cécile portait depuis des mois un cadavre attaché à sa jambe.

Bernardo est revenu à la réalité.

"Nous allons opérer", dit-il en entrant dans la salle d'opération. Le patient était encore éveillé.

"Il veut te parler", commenta Cisneros à son oreille.

-Qu'est-ce qui ne va pas, Vicente ?

-Docteur, s'il m'arrive quelque chose, dites à mon frère de s'occuper des oiseaux.

Ruiz regarda Cisneros, puis les infirmières, mais personne ne comprit ce qu'il voulait dire.

"Ce doit être l'effet du sédatif, sûrement", a déclaré Ruiz. C'est bon, Vincent. Tout ira bien, ne vous inquiétez pas.

Vicente Larrière était un homme de quarante ans et, depuis cinq mois, les polypes se développaient très rapidement. Il ferma les yeux, les mains tremblantes. Ils lui ont mis le masque à oxygène et il s'est endormi.

Ruiz s'est lavé les mains et est retourné à la salle d'opération. L'infirmière et le technicien des instruments discutaient de leurs affaires, Cisneros observait la fréquence cardiaque du patient sur le moniteur. Ruiz enfila la chemise de nuit et les gants stériles, s'approcha de la table et demanda le scalpel. Il a pratiqué une incision transversale au niveau de l'abdomen, du côté droit. Il étendit la coupe obliquement vers le centre. Il demande une gaze, sèche la plaie, s'enfonce plus profondément jusqu'à traverser le tissu adipeux et atteindre la membrane péritoine.

-Larges séparateurs.

L'assistant, un résident avancé, a ouvert les lèvres de la plaie et les a recouvertes de gaze. Cela a coagulé les petits vaisseaux sanguins que Ruiz coupait. Il atteint le duodénum et y met sa main droite pour palper les adhérences. Il sentit une piqûre et retira brusquement sa main.

-Vous vous êtes coupé, docteur ?

-Je ne sais pas, et avec quoi aussi, si j'utilisais seulement mes mains.

Il a changé ses gants. Il avait un petit point rouge sur son index. Il s'est lavé avec du désinfectant et a remis de nouveaux gants. Il y remit la main. Cette fois, il sentit plusieurs protubérances dures comme la pierre. Il suivait

le chemin de l’intestin grêle. Il n’y avait pas de polypes mais il était préoccupé par ces bosses.

-Il existe des tumeurs très rares. J'ai besoin de ciseaux.

L'instrumentiste les lui tendit et il commença à disséquer les membranes de l'omentum. Lorsqu'il a libéré près d'un mètre, il a soulevé les viscères. Ils brillaient sous la lumière. Il regarda les murs et sentit qu'ils étaient pleins de ces mêmes tumeurs, adhérant à l'intérieur.

-Il pourrait s'agir de métastases...

Il ligature les artères du secteur qu'il va couper, et y plonge le scalpel. Ensuite, une rangée d'insectes a germé de la plaie et s'est propagée, couvrant le reste des viscères, pénétrant dans les parties inaccessibles de l'abdomen ouvert, s'étendant sur les mains de Ruiz et sur les tissus qui recouvraient le patient. Ils étaient noirs, ressemblant à des coléoptères, mais je n'aurais pas pu les classer même si j'avais eu le temps de les observer comme un entomologiste. Et pendant que ces pensées lui traversaient la tête avec un vertige, les insectes se multipliaient à une vitesse bien plus grande, car ils ne cessaient de sortir de la plaie.

"Mon Dieu !", a déclaré Ruiz, mais il ne pouvait pas voir les visages de son assistant ou de l'anesthésiste, et il n'a même pas regardé les infirmières, supposant qu'elles s'étaient évanouies ou s'étaient éloignées. Il a seulement réussi, comme un garçon, comme n'importe quel homme et sans l'expérience d'un chirurgien, à écraser les insectes comme s'il était dans le jardin de sa maison et qu'une peste était sortie d'une fourmilière inondée d'eau.

Il ne savait pas ce qu'il avait dit ensuite, peut-être n'a-t-il posé de questions à personne en particulier, peut-être au dieu qu'il a nommé, parce que nous devons appeler quelqu'un quand nous voyons ce que nous n'avions jamais supposé pouvoir exister, car cela n'était pas possible. exister. Un homme plein d’insectes était une bonne question à poser à Dieu.

Il a frappé le corps du patient, essayant d'écraser autant d'insectes que possible, et a mis une gaze recouvrant la plaie. Ses mains ne suffisaient pas à couvrir tous ceux qui continuaient à quitter le corps. Il les vit tomber au sol et se disperser sur le sol. Il crut voir que les infirmières les piétinaient et que Cisneros était à la porte, comme paralysé. Personne ne surveillait le cœur du patient, puis il a senti le son typique du moniteur interrompu par une alarme.

-Cisneros! Il est mourant, venez vite !

Elle le vit revenir en sautant car il ne semblait pas oser marcher sur les insectes.

Mais Ruiz ne savait pas quoi faire. Il était impossible de suturer, les insectes sortaient sans cesse et la table entière n'était qu'une couche crépitante de membranes brisées d'où sortaient ceux qui étaient encore en vie. Ruiz avait la nausée. Il demanda de l'eau pour irriguer le corps, et il parvint à peine à nettoyer un peu la plaie. C'est alors qu'il a vu les araignées . Les insectes se retournaient et leurs ventres s'ouvraient et laissaient échapper des araignées qui se déplaçaient rapidement sur la table. Le corps du patient était entièrement couvert d'araignées, les mains et les bras de Ruiz couverts de coléoptères. Des araignées aux pattes longues et très fines ont commencé à se balancer sur des toiles depuis la lampe jusqu'au sol.

Ruiz a entendu des cris, des détonations et un rugissement dont il ne savait pas si cela s'était produit à l'hôpital ou dans sa tête. Parce que sa conscience s'est effondrée d'un étonnement et d'un dégoût inclassables. Comment nommer ce qu'il avait vu. La compréhension humaine avance par petits pas sur des marches sombres, chaque pas étant une illumination lente et faible. Arrivé à ce stade de sa vie, Ruiz crut un instant que la mort était plus que l'enfer et que le destin des âmes était de devenir des araignées.

Puis tout est devenu sombre. La lumière de la salle d'opération s'est éteinte avec fracas et l'odeur de brûlé d'un muscle coupé au coagulateur électrique s'est propagée. Il avait mal à la tête et il ne pouvait plus se tenir debout. Il tâta ses bras et commença à repousser les araignées.

« Enlevez-les de moi ! » a-t-il crié.

Deux personnes le tenaient par les bras. Il ouvrit les yeux. En regardant ses mains, il a vu qu'elles étaient exemptes d'insectes, qu'il portait un pyjama et qu'il n'était plus dans la salle d'opération. Il reconnut une des chambres d'hôpital, mais il s'était toujours trouvé de l'autre côté, au pied du lit, observant l'espace qu'il occupait désormais.

-Docteur, vous vous sentez mieux ?

Il sentait que les insectes étaient toujours sur sa peau, il se rappelait comment ils lui avaient sauté au visage et il l'avait frotté avec dégoût et nausée. Il retira les draps du lit et regarda : ils étaient impeccablement propres, sentant toujours l'amidon et le désinfectant.

-Mon Dieu. Ce qui s'est passé? Les insectes... comment ont-ils été tués ?

Il regarda chacun de ceux qui l'accompagnaient. L'infirmière du service, aux cheveux gris, obèse et d'âge moyen, le regardait tristement depuis la porte de la chambre. Cisneros était au pied du lit, sans expression, grand et rigide comme toujours. Un employé de chambre l'observait sans rien comprendre. Le technicien de l'instrument pleurait, assis sur une chaise à côté de lui et lui tenait la main.

-Il a eu un choc, docteur. Le patient a fait un arrêt cardiaque et vous avez perdu connaissance. Nous avons fait une analyse, regardez...

Cisneros lui a remis un papier avec les résultats.

-Vous êtes venu travailler avec au moins vingt-quatre heures de jeûne. Vous étiez hypoglycémique. Que vous pensez? Ça et la frayeur suscitée par le patient t'ont fait t'effondrer, Bernardo.

"Le patient est décédé, Dr Ruiz", a-t-elle déclaré.

Il ne comprenait pas de quoi ils parlaient. J'ai supposé qu'il s'agissait de ce qui s'était passé aujourd'hui, mais peut-être qu'ils parlaient d'un autre jour, car personne n'a mentionné le principal désastre de cette matinée.

-Mais les insectes, bon sang ! Les araignées qui sortaient des coléoptères, comme si elles étaient des réservoirs... tellement et tellement à l'intérieur de l'abdomen, mon Dieu, je n'arrive pas à y croire...

Ruiz parlait les yeux fixés sur la blancheur des draps, créant une théorie, imaginant une disposition et un processus évolutif d'une certaine logique. C'était fascinant d'y réfléchir, même si on ne parvenait toujours pas à expliquer comment ils étaient entrés dans l'intestin du patient, comment ils s'étaient développés.

Je deviens fou, pensa Ruiz.

"Vous avez déliré tout l'après-midi à cause des insectes et des araignées", a déclaré Cisneros.

Ruiz se leva et l'attrapa par les bras. Cela le secoua d'une manière qui n'était pas violente, mais désespérée.

-Mais je t'ai vu presque t'échapper de la salle d'opération, et tu n'as pas osé leur marcher dessus...

Cisneros regardait les autres avec un visage triste. Ruiz se retourna et regarda chacun d'eux. L'instrument pleurait et il lui prit les épaules et demanda :

-Tu vas aussi me dire que j'ai rêvé de tout ça ?

Elle acquiesça.

-Et où est le patient ?

-A la morgue.

-Et les membres de la famille ?

-Il n'y a que son frère. Nous vous avons déjà donné la nouvelle. Demain matin, ils viendront chercher le corps.

Ruiz regarda Cisneros avec l'expression de quelqu'un qui croit en avoir découvert un autre par erreur.

-Mais qui a refermé la plaie, qui a nettoyé le corps ? Ne vont-ils pas faire une autopsie ?

-Votre assistant a refermé la plaie après le décès, les infirmières ont nettoyé le corps. Il n'est pas nécessaire de faire une autopsie, j'ai signé l'acte de décès suite à un arrêt cardiaque. Il y a trois témoins, dont vous.

Ruiz se couvrit le visage de ses mains et se rassit sur le lit. Cisneros s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule.

-Tu dois te reposer. Vous êtes stressé par tout ce qui s'est passé ces jours-ci. Nous connaissions tous Cécilia, c'était une excellente fille. Tu devrais prendre quelques semaines de congé.

Bernardo leva les yeux vers son ami. Il secoua la tête par l'affirmative. Cisneros était trop distingué, tel un gentleman anglais, la présence de l'image médicale presque parfaite avec son corps impeccable et sa sérénité. Mais je l'avais vu désespéré il y a seulement quelques heures, même si Je n'en étais pas sûr. La pièce était réelle, l'après-midi tombant sur le parking sous la fenêtre de la chambre, les ambulances, les rideaux blancs se balançant au gré de la brise venant de la fenêtre. Il avait des frissons, son pyjama était trempé de sueur.

L'infirmière a apporté le thermomètre et l'a placé sous son aisselle. Une minute plus tard, il étudia la colonne de mercure.

- Un peu de fièvre, pas beaucoup, docteur. Vous avez besoin de manger et de vous reposer.

-Je dois rentrer à la maison, mon beau-père est seul.

-Nous vous avons déjà prévenu par téléphone. Il vient ici pour lui rendre visite. Vous pourrez manger dans la salle à manger de l'hôpital ce soir.

"Ils ont pensé à tout..." dit Ruiz, sans intention.

Les trois autres se regardèrent sans dire un mot, puis quittèrent la pièce et le laissèrent seul.

Il s’était toujours considéré comme un homme qui ne serait jamais capable d’aller jusqu’aux hallucinations extrêmes. La maladie mentale, pour lui, n'était pas quelque chose qui pouvait être résolu par l'excision ou la médication d'un régime alimentaire approprié et d'un médicament qui compenserait l'action d'un métabolisme altéré, mais plutôt comme une faiblesse de caractère. Il était médecin, c'est vrai, mais c'était pour cela qu'il s'était consacré à une spécialité où il n'y avait presque pas de controverses ni d'interprétations erronées. Les tumeurs doivent être éliminées, les enzymes altérées doivent être corrigées du dysfonctionnement. Mais l’esprit

est un domaine qu’il ne comprenait pas, tout comme il ne comprenait pas la substance de l’âme. La seule chose dont il était sûr, c'était que l'esprit était capable d'absolument tout, même de se cacher de lui-même. Fuyez les poursuivants qu'elle avait créés, à travers des labyrinthes et des scénarios inventés à cet effet, sans oublier de mettre un bandeau sur les yeux de ces policiers inventés.

Le doute fait partie du jeu appelé certitude.

Et le sommeil était le meilleur environnement, un endroit sans limites où l'esprit de l'homme vivait plus longtemps et plus confortablement. La veillée est une prison, tout comme la pièce où il se trouvait actuellement. En regardant par la fenêtre les ambulances garées alors que le coucher du soleil faisait tomber l'ombre du toit du monde. Comme si les grands yeux du ciel étaient fermés, ou peut-être les vannes de la grande usine du monde, où se construisent et se démontent en permanence des faits destinés à un seul but : la fugacité, l’oubli comme l’œuvre d’art la plus parfaite.

Les engrenages ne cassent jamais, et s’ils se cassent, il reste suffisamment de temps pour modifier les structures de l’esprit et corroborer qu’il n’y a jamais eu une telle panne, et que si elle a existé, rien n’en a survécu. Mais l’esprit humain est dans un corps qui ressemble au tronc d’un arbre. Les cicatrices demeurent, le sang, comme la sève, suinte, et la peau est une croûte qui cicatrise des rugosités et des imperfections. C'est ce que l'âme ou l'esprit ne veut pas, les déchets et les cicatrices, c'est pourquoi ils insistent pour que le corps dure le moins possible, mais la chair et les os résistent malgré les insectes et les germes. Le corps soutient et est plus fort qu'un dieu dont la substance a été formée avec les éléments de la roche volcanique.

C'est pourquoi Ruiz se souvenait de ce qui s'était passé ce matin, non pas comme une hallucination, ni même comme une illusion, s'il y avait une différence, mais avec le goût amer des insectes qui avaient touché ses lèvres et la sensation de leurs pattes courant le long de ses bras.

"Je dois voir le corps", dit-il en se retournant pour constater que personne ne l'avait entendu.

Il n'y avait que Renato, à la porte de la chambre. Je ne l'avais pas vu arriver, et qui sait depuis combien de temps il était là.

"Comment vas-tu?", A-t-il demandé.

-Mieux.

Le vieil homme sortit une chaise et s'assit à côté du lit. Ruiz s'allongea après avoir relevé la tête de lit et posé quelques oreillers.

-Ils m'ont dit que tu t'étais évanoui.

-Je pense que oui, je ne m'en souviens pas bien. Seulement, je suis allé dans la salle d'opération et puis je me suis réveillé ici. Au milieu je crois que j'ai rêvé, je suppose...

Cela ne servait à rien d’expliquer au vieil homme. En plus de l'inquiéter, il perdrait le peu de confiance qu'il avait encore en lui. J'avais besoin de le protéger comme un enfant dont je ne voulais pas décevoir les attentes.

-Dis-moi, Renato. Ce matin, je voulais te demander quelque chose et j'ai oublié. J'ai fait un rêve cette nuit, et bien... Je voulais savoir si Cecilia avait déjà eu des animaux de compagnie.

Le vieil homme fronça les sourcils, regardant dans le vide, essayant de se souvenir.

-Non, je ne me souviens pas de ce que nous avions. Une seule fois, il s’est enthousiasmé pour une fourmilière, de celles qui se dressent entre deux feuilles de verre. Elle avait une cousine, Leticia, de la famille de ma femme. Ils ont passé un été ensemble sur la plage et sa petite cousine, qui ramassait des insectes comme passe-temps, lui a offert une de ces fourmilières dont je t'ai parlé. On pouvait voir les couloirs comme les différents étages d’un immeuble. Cecilia a nourri les fourmis avec des brins d'herbe et des feuilles écrasées. Un jour, il l'a laissé tomber de sa table de nuit en se réveillant et toutes les fourmis se sont répandues sur le sol. Pendant des semaines, nous avons trouvé des fourmis partout. Mais le premier jour a été un drame, Cécilia a pleuré À cause de sa perte, ma femme et moi avons couru partout pour essayer de tuer les fourmis. Il était impossible de les arrêter. Le soir, nous nous couchions en riant de ce qui s'était passé et nous trouvions sans cesse des fourmis entre les draps.

Renato rit pour la première fois depuis les funérailles.

-C'étaient les premiers et les seuls animaux de compagnie de Cecilia. Mais pourquoi me demandes-tu ?

-Pour rien de particulier. Je te l'ai déjà dit, j'ai fait un rêve...

Depuis la nuit dernière, les événements se sont précipités comme dans ces rêves où le réveil n'est qu'une autre partie du rêve. Un état plus superficiel en apparence, mais peut-être plus profond en réalité, où chaque réveil est un effondrement plus grand, un déchirement plus étendu des membranes imprécises qui séparent l'éveil et le sommeil. Membranes semblables à celles qui entourent les muscles ou à ces cocons de vers. Il devait voir le corps du patient et constater par lui-même que ce dont il se souvenait en détail n'était rien de plus qu'un échantillon de la parfaite ingénierie des cauchemars.

Cecilia lui avait parlé un jour de sa cousine Leticia. C'est après la deuxième opération, qu'une partie de son pied a été amputée. Elle était dans le lit d'hôpital, regardant le plafond. Lorsque Bernardo s'est approché et lui a pris la main, elle l'a éloignée de lui et lui a montré le plafond. A cette époque, ils commençaient tout juste leur relation. Ses parents ne s'étaient pas encore habitués à l'idée de les voir ensemble, ils n'aimaient donc pas lui montrer de l'affection en sa présence ou devant le personnel de l'hôpital.

"Un été, ma cousine m'a emmenée à la plage", a-t-elle commencé à raconter. Il avait deux bocaux en verre qu'il avait pris sur l'étagère où il conservait sa collection d'insectes. Dans l'un il y avait une araignée, dans l'autre un homard. Leticia en ouvrit un, attrapa le homard, le mit dans le pot avec l'araignée et le referma. Ensuite, nous nous sommes consacrés tous les deux à observer comment l'araignée enroulait ses pattes autour du homard, même si celui-ci faisait trois fois sa taille. Le homard, faible comme un légume, se plia et se dirigea vers le couvercle du bocal. Mais l'araignée la suivit sans hâte, l'attrapant d'abord avec ses pattes, puis commençant à l'attirer. Je ne sais pas comment cela a été fait, mais de ce petit corps sortaient comme deux pattes avec des pinces qui commençaient à mâcher le homard. Elle s'est déplacée même si elle avait perdu des parties de son corps, mais elle est finalement restée immobile lorsque l'araignée lui a mangé la tête.

Cecilia continua à montrer le plafond.

"C'était une araignée comme ça", a-t-il déclaré.

Bernardo regarda, il y avait une toile d'araignée dans le coin entre le plafond et le mur. Quelque chose bougeait mais il ne pouvait pas le distinguer, et il s'en fichait.

-Tout s'est bien passé, mon amour. Tu dois prendre soin de toi.

-Je sais, c'est pour ça que je t'ai. Mais n'est-il pas curieux, ma chère, à quel point les hommes et les insectes se ressemblent ?

-Je ne te comprends pas, en quoi sont-ils similaires ?

-Certains en mangent d'autres, en morceaux. Et c'est drôle comme on peut rester en vie même sans parties du corps.

Cela s'était produit cinq ans plus tôt. Elle a ensuite accepté d'emménager dans l'appartement de Ruiz et pendant trois ans et demi, sa jambe et son pied sont restés indemnes.

Il demanda au vieil homme s'il avait dîné et l'invita à manger ensemble au buffet de l'hôpital. Ruiz enfila un peignoir que Renato avait apporté, ainsi que la brosse à dents et les sous-vêtements. Ils descendirent les escaliers et arrivèrent à la salle à manger. Il n'y avait qu'un seul couple assis à une

table. Il dit à Renato de s'asseoir pendant qu'il allait acheter de la nourriture pour eux deux. Il chercha un plateau et choisit parmi les assiettes deux suprêmes de poulet et deux salades. Il sortit deux sodas du réfrigérateur et se rendit à la caisse pour payer. Lorsqu'il s'est retourné, il est entré en collision avec quelqu'un qui attendait derrière lui.

"Désolé," dit-il. Au début, il n'avait pas reconnu l'homme, mais en revenant à table, il réalisa qu'il s'agissait du frère de son patient. Il s'assit et regarda en arrière, l'homme le regardait également pendant qu'il payait son dîner. Elle le vit assis près de la porte.

"Qu'est-ce qui ne va pas ?", a demandé Renato.

-C'est un connu...

Je n'avais pas envie de discuter ni de donner des explications. Il essaya d'oublier, mais il sentit le regard de l'autre posé sur lui. Cinq minutes plus tard, il le vit à côté de lui.

-Vous êtes le Dr Ruiz, n'est-ce pas ?

Il le regarda et hocha la tête.

-Je suis le frère de Vicente.

-Ah, je me souviens. Je suis vraiment désolé de ce qui s'est passé. Je suppose qu'ils vous ont dit qu'il avait subi un arrêt cardiaque.

-Oui, mais ce sont eux qui l'ont tué.

-Je ne comprends pas.

-Eux, ceux qui vivent dans les endroits sombres, sous les rochers, dans les tuyaux, sur les toits.

Si l'homme était fou, ce n'était pas cela qui avait retenu l'attention de Ruiz, mais plutôt il était le seul à parler de ce dont personne ne semblait vouloir parler.

-Mais ce n'est pas pour ça que je vous dérange, docteur. Je voulais savoir si mon frère lui avait dit quelque chose...

-Je ne m'en souviens pas, mais oui...laisse-moi réfléchir...avant de s'endormir, il m'a recommandé de lui dire de s'occuper des oiseaux.

L'homme sourit. Ses dents cariée ne pouvait masquer un sourire asymétrique sur un visage maigre à la peau prématurément craquelée. Il était grand, avec un ventre prononcé qui déformait sa silhouette élancée. L'homme lui tendit la main. Ruiz le secoua. Il reconnut immédiatement la sensation qu'il avait ressentie ce matin-là au contact des insectes. Puis il éloigna rapidement sa main mais l'autre ne sembla pas le remarquer. Il salua Renato avec un « bonne nuit » et quitta la salle à manger.

Ils finirent de manger en silence. Il ne répondit pas à une seule des paroles du vieil homme.

-Rentre chez toi et dors. "Demain à midi, je suis sûr que je serai là", a-t-il déclaré en lui disant au revoir.

Il ne s'est pas couché. Il regarda par la fenêtre le parking, à gauche se trouvait le couloir qui menait à la morgue. Il quitta la pièce et passa devant le cabinet des infirmières.

"Je vais au service pour parler à des collègues", a-t-il dit à l'infirmière.

Elle acquiesça.

Il y avait peu de mouvement dans la garde. Il n'y avait personne dans la salle des médecins. Il entra et chercha des clés sur le bureau. Il est sorti par la porte de secours et a parcouru le couloir qu'il avait vu par la fenêtre. Il était une heure du matin un jeudi. Il faisait frais et humide. L'humidité des murs et l'odeur des détritus l'entouraient. Il ouvrit la porte de la morgue et entra. Il a allumé les lumières. Il passa devant les éviers et les tables de dissection. Il se tenait devant la chambre froide où se trouvaient les cadavres. Il y avait trois colonnes de trois étages. Tous manquaient de panneaux ou d'indications sur les portes. Il a essayé le premier, il était vide. La deuxième à droite, il n'y avait rien non plus. Le troisième pareil.

Cela a commencé avec la deuxième rangée. Il y avait son patient. Peau violette avec traces de sang séché sur le visage. Il vit les coutures que son assistant avait faites sur l'abdomen. Il n'y avait aucune trace d'insectes à la surface de la peau. Il est allé chercher des ciseaux dans le meuble à instruments et est retourné vers le corps. Il a coupé les coutures et la seule chose qui est sortie était une braguette. Une grosse mouche verte qui avait survécu à la basse température du réfrigérateur, même si cela lui était presque impossible. Mais il avait résisté au froid en se cachant dans la chaleur qui émanait encore de l'intérieur de l'homme. Il a également vu de très petites fourmis sur la civière, planant dans les sécrétions qui s'étaient écoulées sur la civière.

Cependant, rien de tout cela n’était étrange dans un endroit comme celui-là. La vie se déroule de la manière la plus insensée possible, dans les endroits les plus inappropriés. Rien de tout cela ne confirmait que ce qui s’était passé ce matin-là avait été plus qu’un cauchemar. Seulement les paroles du frère de Vicente, et on sait déjà que les paroles sont susceptibles de multiples interprétations, surtout si elles proviennent d'un homme affecté par la mort d'un parent si proche.

Lorsqu'il quitta la morgue, il aperçut une ombre se faufiler hors du couloir. Elle était grande et il crut aussi voir qu'elle avait un abdomen proéminent. Il y courut et le vit accroupi dans un coin à côté des sacs poubelles. L'ombre ne bougeait pas, mais il savait de qui il s'agissait. Il entendit un cri très doux, puis il remarqua qu'il levait un bras et le posait

contre le mur, comme s'il allait se lever. Puis Ruiz s'éloigna pour le laisser tranquille. Mais il réalisa, juste une seconde après s'être éloigné, que sa main s'était accrochée à quelque chose contre le mur. Un mur sale dans un coin rempli d’ordures, où seuls les rats et les mouches vivent confortablement.

Cette nuit-là, il s'est finalement allongé dans son lit d'hôpital, sous la lumière jaunâtre et en écoutant le bruit constant du robinet de la salle de bain. Il se tourna sur le côté et passa un moment, les yeux ouverts, à regarder le sol de ce côté du lit. Puis il s'endormit, ou crut dormir, car ce qu'il avait commencé à imaginer éveillé se poursuivait dans le rêve. Il marchait à travers champ en direction du même arbre de la fois précédente. Le bus s'éloignait, peu intéressé par les deux morts laissés derrière lui. Ruiz s'est d'abord approché du chien, presque écrasé et avec les os démontés flottant comme dans un sac en cuir. Il voulait être méthodique et ne pas gaspiller trop d'énergie, c'est pourquoi il avait prévu de les enterrer tous les deux en même temps. Il souleva le chien par les pattes et le porta jusqu'au corps du vieil homme. Il s'allongea face contre terre, léchant la rosée du soir sur l'herbe. Ruiz sortit une corde de sa poche, il ne savait pas pourquoi il la portait, mais il n'y réfléchit pas beaucoup. Il attacha les pattes du chien aux pieds du vieil homme, puis lui attacha les mains, laissant un long nœud qu'il noua autour de sa taille. Lorsqu'il fut prêt, il se mit à marcher, traînant les deux corps depuis la route jusqu'à la maison. C'était un chemin difficile, maintenant qu'il portait du poids, il commençait tout juste à s'en rendre compte. Il se pencha un peu pour reprendre des forces, regardant de temps en temps sa charge. Il y avait une piste propre derrière le chien, une nouvelle piste marquée pour d'autres, peut-être.

Il arriva devant le patio de la maison. Il a dépassé la clôture en bois et les barbelés. Arrêt Je suis allé regarder autour de moi. Il trouva une pelle appuyée contre le mur. Il se détacha et commença à creuser là où il s'était arrêté. Il commençait à faire sombre, mais je n'avais pas besoin de lumière. Creuser un puits peut être fait par toute personne possédant des bras et un outil, même une personne aveugle n'a besoin que de sentir le niveau du sol pour savoir quand s'arrêter. Le soleil se cachait derrière l'arbre et la fumée du bus formait une colonne dense devant le faible soleil. De l’autre côté, la lune pâle dominait la maison.

Il a creusé et creusé pendant ce qui lui a semblé être plus d'une demi-heure. Il entra dans le puits et vérifia la profondeur, cela lui arrivait jusqu'au cou. C'était plus que suffisant. Il chercha l'ombre du corps du vieil homme et trouva l'extrémité libre de la corde. Il tira fort et réussit à l'entraîner jusqu'au bord et à le faire tomber. Le chien le suivait, toujours attaché aux pieds de celui qui en avait été le propriétaire.

Il vit à peine où jeter la terre qu'il commença à la remettre à sa place. Il restait un monticule surélevé, et après deux ou trois coups, il laissait la pelle

dans la terre remuée. Il se tourna vers la maison. Je n'ai absolument rien vu. J'ai dû devenir aveugle, se dit-il. Mais bientôt, il put apercevoir une très fine ligne de lumière à l’horizon et les étoiles qui venaient de naître. Puis la lune sortit de derrière un nuage et l'éclaira, le voyant maintenant debout sur le dos à côté de la tombe. Il leva les yeux vers la lune et recula, tombant à la renverse lorsqu'il trébucha sur quelque chose. Il chercha l'objet sur la terre sombre. Il trouva quelque chose couvert de poils, le ramassa et l'exposa au clair de lune.

C'était la tête du chien. Il avait dû être presque décapité par l'accident, et il ne s'en était pas aperçu. La tête avait résisté jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'elle se détache juste avant de tomber dans le puits. Il la regarda attentivement. Les paupières étaient fermées, les oreilles avaient perdu leur rigidité, la bouche montrait les crocs à l'extérieur et la langue sortait. Il faisait encore chaud. Il attrapa la tête et la porta sous son aisselle droite en direction de la maison. J'espérais qu'il y avait de l'eau à l'intérieur pour le laver, quelque chose pour le recouvrir afin qu'il ne fasse pas froid.

Une partie du corps est le corps lui-même, pensait-il. Un être divisé en deux n'est pas deux, mais toujours la moitié d'un.

Et sa voix se confondait avec le bourdonnement des moustiques qui commençaient à encercler la maison, messagers de la certitude glaciale du sang.

## 3

Il ouvrit les yeux et la première chose qu'il vit fut sa main droite sur l'oreiller. Paume tournée vers le haut comme une femme allongée sur le dos montrant son ventre et son sexe. Les doigts fléchis et apparemment détendus. Mais il réalisa que ce n'était pas le cas, ils étaient tendus et la forme qu'ils prenaient était comme s'ils retenaient quelque chose. Quelque chose en forme de crâne de chien.

Bernardo se souvient que Cécilia lui avait montré une tête d'animal le jour où elle avait emménagé chez lui. Cecilia sonna comme n'importe quel autre visiteur et entra dans sa vie avec une valise dans chaque main, se balançant avec le balancement caractéristique de sa démarche, dont il était responsable. Pas de la maladie, car celle-ci n’est qu’une manifestation, un ensemble de faits inaccessibles à la logique de la culpabilité.

L’homme, cependant, a une âme indivisible, une substance qui ne peut être analysée parce que rien ne la compose et que tout à son tour en fait partie. Non pas des fragments, mais une unité entière, pierreuse,

indestructible qui, avec tout le poids du possible et de l'impossible, agit même sur le plus petit grain de sel. Il peut le détruire ou le fertiliser. Capable du probable comme capable de l'improbable. Fertiliser une pierre est un travail qui vous concerne. C’est pourquoi l’âme, si fertile et si puissante, ressemble à un enfant vantard et en même temps naïf. Il agit sans s'en rendre compte, et tue parfois sans intention. Mais l’âme est-elle un os issu de la naïveté ou une tumeur nourrie par le mal ?

Ruiz l'a opérée une seconde fois et elle a alors décidé d'emménager avec lui. Amoureux ou reconnaissant, peut-être les deux à la fois, avec une troisième possibilité qui pèse sur eux : le ressentiment.

Cécilia déballa les valises, remplit les étagères vides et un côté du placard. Elle ne l'envahit pas, elle occupa simplement les espaces qu'il lui avait désignés. Puis il se déshabilla et entra dans la baignoire. Il la regarda s'enfoncer dans l'eau chaude, lever ses jambes et les placer par-dessus le bord.

Ils m'ont fait mal, lui dit-elle. Il s'est approché pour la masser et a senti la cicatrice sur son moignon.

Est-ce que ça fait encore mal, a-t-il demandé. Elle secoua la tête. Insensibilité, pensa-t-il, neuropathie due au diabète. Mais l'insensibilité était aussi dans les mains et dans l'esprit de Ruiz, c'était ce qu'elle disait maintenant avec ses yeux. J'emménage avec toi et tu ne m'embrasses même pas. Et quelles excuses avait-il, peut-être que son propre cerveau était aussi une masse putride de nerfs décomposés, incapables de ressentir de la pitié ou de l'amour. Ces deux extrêmes de la condition humaine.

Alors j'ai presque désespéré Ensuite, Bernardo a commencé à se déshabiller et, sans le faire complètement, il est entré dans la baignoire et a commencé à l'embrasser. Dire pardon, tout en le faisant.

Cet après-midi-là, elle déballa le crâne de chien que sa cousine lui avait offert lorsqu'elles étaient filles. Ils l'avaient trouvé sur la plage, l'avaient étudié ensemble, et lorsqu'ils se dirent au revoir à leur retour en ville, son cousin lui laissa cet ensemble d'os en cadeau. Cecilia étendit les bras en tenant le crâne dans ses mains, pour que Bernardo puisse mieux le voir, mais le premier jour, elle ne lui permit pas de le toucher. Il l'a mis à la télévision et a ensuite semblé l'oublier. De temps en temps, il le bougeait lors du nettoyage, mais sans même le regarder. D'autres fois, cependant, il avait remarqué qu'elle détournait les yeux de l'écran et que son regard se perdait dans la surface osseuse du crâne. Elle pouvait rester ainsi une heure sans rien dire, se contentant de toucher sa jambe malade pour la gratter, car elle avait l'impression que des centaines de fourmis rampaient à l'intérieur de ses os.

Ruiz se leva du lit d'hôpital et ferma les rideaux. Il était dix heures du matin. L'infirmière a dû passer plusieurs fois, mais personne n'a pris la peine de le réveiller. Il avait deux semaines de congé, comme on lui avait dit. Il n'était même pas sûr que tout ce dont il se souvenait s'était réellement produit la veille. La journée paraissait splendide à travers la fenêtre, et pendant qu'il se douchait et se rasait, il pria son image dans le miroir de la salle de bain pour que tout ait été le produit de son imagination. Elle savait que l'esprit est aussi fertile que Dieu dans la création d'inventions, et que même ce même esprit était capable d'avoir créé le Dieu qui à son tour l'avait créée. Tout cela, l'existence du créateur et les connotations qui l'entourent, n'étaient pas quelque chose dont il devait s'inquiéter maintenant. Sa préoccupation se concentrait exclusivement sur la sortie de cette chambre d'hôtel pour les malades, le petit-déjeuner puis la vérification que le corps de son patient était encore un cadavre avec les caractéristiques de tout autre, c'est-à-dire l'immobilité et le silence, car seule la mort concilie les deux vertus dans leur sens absolu. .

Il se brossa les dents, passa de la lotion sur son visage fraîchement rasé, s'habilla lentement et se regarda une fois de plus dans le miroir. Tout était prêt. L'horloge indiquait onze heures du matin. Il descendit à la salle à manger de l'hôpital et tout le monde le salua comme s'il arrivait de chez lui.

« Vous vous sentez bien, docteur ? » demanda l'infirmière du service alors qu'ils s'asseyaient tous les deux pour prendre un café.

-Beaucoup mieux, merci.

-Mangez des croissants, docteur. Il est hagard, il paraît plus maigre qu'hier.

Il a accepté. Plusieurs se sont arrêtés à sa table pour le saluer. La technicienne des instruments qui l'avait assisté la veille le regardait fixement pendant qu'elle lui parlait. Avec sa bouche, il disait une chose, avec ses yeux une autre. Il ne voulait rien demander. Cisneros s'est précipité vers la salle d'opération et l'a salué de loin. Ruiz regarda le plafond de la salle à manger, du côté de la cuisine il vit deux cafards défiler lentement vers le centre du plafond. Il baissa les yeux, juste en dessous il y avait deux personnes assises, vêtues de noir, un homme d'une soixantaine d'années environ, avec une barbe et des sourcils épais, qui ne semblait pas se sentir à l'aise dans le costume qu'il portait. L'autre était une jeune femme, peut-être la fille, vêtue d'un chemisier noir et d'un pantalon gris ; Ses doigts jouaient avec un collier en métal doré bon marché, alors qu'il regardait vers où se trouvait Ruiz.

Les insectes étaient restés immobiles, et Bernardo avait la curieuse sensation, s'il devait se définir le terme le moins atroce possible, qu'ils ressemblaient à des ombres projetées. Il n'était pas possible qu'il y en ait dans cet environnement éclairé par des lumières phosphorescentes des quatre côtés et en pleine matinée. Je ne pouvais pas non plus dire si les

insectes étaient les ombres des gens ou si les gens étaient les ombres des insectes. Mais lever les yeux, c'était comme voir quelque chose d'aussi commun sur le plan humain qu'un autre membre des corps qui étaient assis là, immobiles et presque immobiles. Et regarder la femme, c'était comme regarder deux mouches vertes qui avaient usurpé la place des yeux. Ils étaient cependant beaux et ne contrastaient pas avec le teint blanc et les cheveux bruns. Puis l'horloge sur le mur sonna midi et ils se levèrent et se dirigèrent vers la sortie. Les cafards avaient disparu.

Lorsqu'il passa devant la porte arrière de l'hôpital, la luminosité du patio l'aveugla un instant. Les murs à la chaux blanche, le métal blanc des ambulances faisant clignoter le reflet du soleil, qui n'était pas jaune mais blanc, filtrant difficilement à travers un doux brouillard hivernal. L'obscurité est parfois plus paisible que la lumière, plus miséricordieuse aussi, car elle permet d'espérer même dans l'inconnu ; A l’inverse, une luminosité extrême réduit tout à un aveuglement grossier, douloureux et désespéré. Il n’y a ni rédemption ni paix entre les frontières verticales d’une lumière qui recouvre tout et le fond dans une blancheur inerte et stérile. La vie éternelle, oui. Je suis ému La ville et le silence constituent la vie éternelle.

Bernardo vit comment le cercueil était sorti de la morgue et recula pour laisser la place au cortège. Quatre femmes âgées accompagnaient les porteurs du cercueil. Ils quittèrent la cour vers la rue et mirent la caisse dans un corbillard. Les vieilles femmes montèrent dans la voiture suivante. Le frère de Vicente, la fille de la salle à manger et le vieil homme montèrent au troisième. La femme devait être l'épouse ou la compagne du patient, il n'en était pas sûr. L'homme, le père ou peut-être le beau-père. Il n'osait pas demander à son frère lorsqu'il passait à côté de lui, se frottant le coude et ne réalisant pas qui il était. Parce que l'étrange lumière de ce midi donnait la sensation d'être sur l'écran blanc d'une télévision brouillée, et les silhouettes des vieilles femmes ressemblaient à des points noirs, des mouches marchant sur la vitre de l'écran.

Lorsque les yeux de Ruiz se sont habitués à la lumière, il a cherché sa voiture garée dans le même pâté de maisons et a continué le cortège. Il ne savait pas où Larrière serait enterré, mais il n'avait rien d'autre à faire ce jour-là, alors il les suivit pendant de nombreux pâtés de maisons, et les pâtés de maisons se transformèrent en kilomètres jusqu'à ce qu'il quitte la ville et prenne la route vers La Plata. Peut-être qu'ils l'emmèneraient au cimetière de sa ville natale, pensa-t-il alors qu'il conduisait, protégé du froid hivernal par le chauffage de la voiture. Malgré tout, une brise fraîche s'infiltrait, alors il enfila ses gants, l'un puis l'autre, sans lâcher le volant. Une abeille est apparue à l’intérieur du pare-brise. Ruiz suivait du regard le vol de l’insecte. Le bourdonnement commençait à le déranger. Il décida de l'écraser, soigneusement et sûrement, pour qu'il ne le pique pas. L'abeille s'est posée sur la planche pendant moins d'une seconde et il l'a écrasée avec sa main droite. Les restes collés au gant.

Il regarda dans le rétroviseur et vit qu'il était le dernier de la caravane. Seules quatre voitures le composaient, circulant à une vitesse maximale de quarante kilomètres à l'heure. Ils dépassèrent les limites de La Plata. Ils ont continué pendant près de quatre heures encore, et lorsqu'ils ont atteint le pont sur la rivière Samborombón, ils ont continué encore quelques kilomètres et ont bifurqué pour emprunter un chemin de terre à droite. C'était le début d'une toute petite ville. Le panneau au bord de la route annonçait : « Le cœur antique ». Il y avait apparemment des bâtiments abandonnés et à moitié en ruine sur les bords de la route. Bâtiments bas avec des arcs et de hauts toits à pignon. Le corbillard soulevait des nuages de poussière qui enveloppaient ceux qui se trouvaient derrière, laissant entrevoir de temps en temps des chiens sortant des anciennes bergeries et quelques enfants regardant passer la petite caravane.

Ils arrivèrent au centre de la ville, ou à ce qui devait être le centre à en juger par ce qu'ils voyaient : une petite place sans arbres, des sièges en bois éclatés, un buste posé sur un socle en ciment et un mât rouillé sans aucun drapeau. De l'autre côté, un entrepôt en briques de pisé dont la porte faisait face à l'angle, deux vieilles femmes discutaient au milieu d'un essaim de mouches noires. À gauche, une quincaillerie et un magasin de fourrage, avec deux fenêtres étroites sur les côtés de la porte branlante, et sur le seuil de laquelle se trouvaient deux chaises vides avec des sièges en paille et des coussins. Un chien aboyait assis sur le trottoir, sans même se lever, avec un aboiement rauque, fatigué et vieux. À droite se trouvait une boulangerie, aux vitrines où la marchandise semblait exposée depuis plus de quarante ans. Des boîtes de sardines, de saucisses et de charcuterie, et au fond le pain qui ne devrait plus avoir l'odeur du pain, car un arôme de moisi envahissait tout le lieu.

Ils se garèrent quelques minutes à côté d'une autre place carrée, avec des murs blanchis à la chaux rose foncé, une haute porte à deux vantaux et une lampe qui se balançait au gré de la brise, encore allumée comme pour marquer le passage entre les nuages de poussière qui se retombaient lentement ou s'étendant à la moindre brise du milieu de l'après-midi. C'était apparemment une papeterie, mais il y avait aussi des rouleaux de tissu, des étagères remplies de livres empilés, quelques bouteilles de vin vides et de vieux fers à repasser.

Une des vieilles femmes est sortie de la voiture et est entrée là-dedans. Dix minutes plus tard, il repartait, et pendant ce temps les voitures attendaient avec leurs moteurs en marche. Lorsqu'elle est sortie, elle a fait signe aux autres voitures et les conducteurs ont coupé les moteurs. Ruiz les a imités. Les portes se sont ouvertes et les occupants sont sortis. Les quatre porteurs descendirent le cercueil et le portèrent sur leurs épaules vers la place. Les vieilles femmes les suivaient, marchant lentement, les mains jointes sur la poitrine comme pour une prière, mais quelque chose disait à Ruiz que ce n'était pas exactement une prière. Les chaussures à talons bas glissaient presque sur la terre et les cailloux. La famille du mort commença

à marcher derrière, la femme au milieu des hommes, tenant le bras de chacun. Le frère de Vicente a regardé Ruiz alors qu'il sortait de la voiture. Il lui sourit gentiment et continua son chemin. Bernardo allait les suivre, mais ou avait envie d'uriner, et réalisa qu'il ne pouvait pas tenir plus longtemps. Il a décidé de demander la permission dans ce genre de bazar, alors il est entré et a applaudi car il n'y avait personne en vue. L'intérieur était mal éclairé par des ouvertures en haut des murs, dépourvues de plâtre. Ils étaient également recouverts d'étagères avec d'innombrables objets, outils, vieux tissus, roues dentées, feuilles de papier, pneus, jantes, et bien d'autres choses qu'il n'eut pas le temps de distinguer, car tout à coup apparut un homme petit, chauve et épais. barbe, avec un livre dans les mains. Sans parler, elle l'interrogeait des yeux.

"Excusez-moi", dit Ruiz. Puis-je utiliser la salle de bain?

L'homme montra un couloir au fond. Ruiz le remercia et s'y rendit. La même odeur et une obscurité plus dense habitaient le couloir. Le sol était sale. Il passa devant la porte d'une cuisine qu'il regarda de côté, elle était grande et très ancienne, avec une grande table au milieu, quatre chaises autour et un four rond en métal noir comme la carapace d'un énorme scarabée mort. . La porte suivante était la salle de bain. Le même âge dans les installations. un grand lavabo en porcelaine blanche marqué de rayures vertes où l'eau avait stagné au fil des années, un miroir avec des taches de rouille, des toilettes blanches sans couvercle et une longue chaîne suspendue au réservoir. Il a uriné pendant trois minutes dans la pénombre suspendue au plafond. Quand il eut fini, ses pieds lui picotaient. Je ne me suis pas énervé, je suppose, se dit-il. C'était une sensation de chaleur et de picotement qui le fit bientôt brûler. Il ferma son pantalon et regarda ses chaussures. Ils étaient couverts de fourmis. Il commença à secouer les pieds et eut la mauvaise idée d'enlever ses chaussures. De cette façon, il devait s'appuyer sur le sol plein de fourmis. La putain de mère qui lui a donné naissance a dit plusieurs fois pendant qu'il sautait, ne voulant pas faire beaucoup de bruit car il était gêné que le propriétaire des lieux vienne le voir sauter comme un pédé. Il ouvrit le robinet de l'évier et leva un pied à la fois pour le mettre sous l'eau. Ainsi, petit à petit, il put se libérer des fourmis. Il remit ses chaussures et quitta la salle de bain. Dans le couloir, il rencontra l'homme.

- Tout va bien monsieur ?

"Oui, un problème avec certaines fourmis", dit-il en grattant par inadvertance un veau après l'autre.

-Oui, tu sauras m'excuser, mais c'est un problème courant dans cette ville.

Ruiz regarda vers la porte de la rue et pensa que le cortège devait déjà avoir disparu.

-Pourriez-vous me dire comment aller au cimetière ?

-Au cimetière ? Suivez le chemin jusqu'à la place puis le chemin de terre, il n'y en a pas d'autre et vous ne vous tromperez pas.

Ruiz le salua et sortit dans la rue. Il monta dans la voiture et s'engagea dans le chemin indiqué. Après la place, il y avait un champ ouvert avec des buissons et des buissons, entre lesquels s'ouvrait un chemin qui faisait à peine la largeur d'une voiture. Il rencontra bientôt le cortège, qui marchait du même pas avec lequel il les avait vu partir. Il n'y avait pas de place pour passer, s'il laissait la voiture là, il interromprait la route, et même s'il n'était pas sûr que quelqu'un d'autre allait passer par là, il décida de les suivre à vitesse lente. Mais au bout d'un quart d'heure, ils n'avaient guère progressé et le moteur commençait à surchauffer. Il s'arrêta, ouvrit le capot et versa de l'eau dans le réservoir de refroidissement. Pendant ce temps, le cortège continuait d'avancer lentement à travers les buissons et sous le soleil de l'après-midi. Il est remonté, a allumé la radio et a essayé d'écouter les informations, mais il y avait des interférences qui empêchaient d'entendre quoi que ce soit clairement. Il changea de cadran jusqu'à trouver la seule station exempte d'intermittences. Ils jouaient un opéra, puis elle pensa à Renato. Il aurait dû lui dire où il allait, ou au moins qu'il serait absent pendant un moment. Plus tard, je l'appelais depuis un téléphone public. Il tente d'identifier la musique et reconnaît l'air du Macbeth de Verdi où Banquo et son fils sont pris en embuscade dans la forêt. La beauté profonde de la voix de basse résonnait dans l'espace étroit de la voiture, et sortant des fenêtres, elle semblait rebondir entre les buissons pour revenir à ses oreilles avec un autre ton, double, mais pas comme un écho, mais comme un autre voix du même chanteur, cette fois plus sombre et plus triste. Comme si la basse chantait avec quelqu'un d'autre qui était lui aussi, mais bien plus loin, déjà mort. Ruiz eut alors l'étrange idée que la voix venait du cortège, se frayant un chemin à travers le silence qui semblait vouloir dominer le chemin menant au cimetière.

Il a démarré le moteur et s'est avancé juste derrière les membres de la famille. Ils ne se tournèrent même pas vers lui. Cette indifférence le gênait un peu, car après tout il était le seul, outre la famille, à avoir assisté aux funérailles. Il supposait que cela ne leur importait pas beaucoup, il était évident que cet étrange cortège, ces vieilles femmes qui avaient dû organiser tout l'enterrement ral, et cet endroit particulier où l'enterrer, étaient déjà une preuve suffisante qu'il ne s'agissait pas de gens ordinaires. Et il avait presque oublié ce qu'il avait vécu hier en salle d'opération, comme si au lieu d'un jour, des mois ou des années s'étaient écoulés.

Le cortège s'est arrêté dans une clairière de la route. Il n'y avait pas un seul arbre, seulement des buissons de toutes sortes et pleins de fleurs de multiples couleurs, des feuilles de formes différentes, courtes ou hautes, certaines d'un diamètre étroit et d'autres de plusieurs mètres, le tout s'étendant le long du cimetière. Les pierres tombales se trouvaient parmi les buissons, dépassant comme de petits repères sur une route abandonnée. Le même paysage s’étendait bien au-delà de ce que Ruiz pouvait voir. Ils ne

formaient pas un vert uniforme, mais cela ressemblait à une mer de vagues gelées. Plus tard, après les funérailles, Ruiz découvrira qu'à mesure que le soleil se couchait et que l'obscurité commençait à descendre du ciel, la mer de buissons prenait une teinte grisâtre d'où se détachaient les pierres tombales, non pas comme des tombes, mais comme des pierres indicatrices. .

Mais il était encore cinq heures et demie de l'après-midi et le cortège entra dans les usines. Ruiz a quitté la voiture et les a suivis. Il lisait les inscriptions sur les pierres tombales et ne pouvait distinguer que des dates et des noms qui ne lui disaient rien. Il n'y avait ni portraits, ni signes religieux, ni offrandes, ni aucune trace d'effets personnels. Personne ne semblait rendre visite aux morts, et pourtant l'endroit semblait soigneusement entretenu. Les buissons n'avaient pas de taille artificielle, mais avaient poussé avec une curieuse harmonie dans leur disposition. Soudain, Ruiz trébucha sur quelque chose. Il se retourna et vit le tronc d'un arbre coupé. Tandis qu'il continuait, il remarqua qu'il y en avait beaucoup d'autres cachés dans les buissons. Tous les arbres avaient été abattus, même la place en était dépourvue. Puis il réalisa que sans arbres, il ne pouvait pas y avoir d'oiseaux non plus, et il remarqua le silence de chaque trille depuis son arrivée, il n'avait pas vu un seul oiseau depuis tout ce temps ;

«Faites attention aux oiseaux», lui avait demandé Vicente de dire à son frère. Parce que les oiseaux vivent dans les arbres et se nourrissent entre autres d’insectes. Là où il n’y a pas d’oiseaux, les insectes peuvent vivre. Mais Ruiz n’avait rien vu d’étrange et il ne pouvait pas non plus appeler ainsi l’épisode des fourmis dans la salle de bain. À la campagne, il est courant qu'il y ait des insectes.

Le coffret avait été déposé à côté de la tombe déjà ouverte. Il n’y avait ni creuseurs ni pelles en vue. La terre remuée était sèche et fissurée sur un côté, elle devait donc avoir été préparée quelques jours auparavant. Mais Vicente n'était mort que vingt-quatre heures plus tôt. Les vieilles femmes s'arrêtèrent à côté du cercueil et, l'une après l'autre, elles frappèrent le bois. Il y eut huit coups de ses chaussures grises à talons bas et à bouts arrondis, de vieilles chaussures de femme, aussi innocentes qu'on pouvait attendre de leurs propriétaires. Ruiz ne savait pas s'il devait rire ou s'indigner de cette cérémonie. Personne ne dirait des mots d’adieu, ni un prêtre ne parlerait de la vie au-delà de la mort ni ne se souviendrait de la poussière répétée que nous sommes et de la poussière dans laquelle nous retournerons. Pourquoi briser l’éloquence du silence ou ignorer la suprématie évidente de la terre. C'était bien, d'une certaine manière, mais... botter le cercueil ? Comme s'ils avaient eu l'intention de réveiller les morts. Et puis Bernardo s'est rendu compte que ces coups de pied n'avaient d'autre objectif que de faire sortir les insectes qui étaient à l'intérieur. Des coléoptères du même genre qu'il avait vu dans la salle d'opération commençaient à émerger des fentes entre le couvercle et le reste du

cercueil. Les insectes se sont déversés par centaines, et pendant dix minutes ils ont continué à sortir, à descendre sur le sol et à descendre dans la fosse.

Les mains de Ruiz tremblaient, des sueurs froides tombaient sur son visage. Il crut qu'il allait s'évanouir, mais ensuite il comprit la logique de ce qu'il voyait, cette logique inversée. Les insectes doivent aller vers le cadavre pour le manger, c'est normal. Mais cette fois, ils étaient dans le corps vivant, le mangeaient, et maintenant ils le quittaient.

Les porteurs passèrent deux cordes sous le cercueil, et en plaçant deux de chaque côté, ils le soulevèrent au-dessus de la tombe et le descendirent. Un essaim de mouches s'éleva à ce moment de tous les buissons. Ruiz s'est couvert la tête avec son manteau, cherchant autour de lui un endroit où se réfugier, mais visiblement il n'y en avait pas. Les autres ne bougèrent pas, se laissant envelopper par les mouches qui produisaient le bourdonnement le plus horrible qu'il ait jamais entendu. La lumière avait diminué, car l'essaim semblait également couvrir le ciel, mais quand il leva les yeux, il vit qu'il ne s'agissait pas de mouches, mais d'une immense invasion de criquets qui venaient du large fleuve et de la lagune de Samborombón. Ils sont passés dessus, frappant les corps des hommes et des femmes à côté de la tombe. Lorsque les criquets disparurent et que seuls quelques retardataires passèrent, Ruiz regarda le ciel nuageux.

Les insectes ont fui une tempête ta. La pluie commença à tomber en grosses gouttes qui tombèrent sur la terre à côté de la tombe. Puis la pluie est devenue plus fine mais constante. Ruiz a couru vers la voiture et a fermé les fenêtres. Des mouches et des homards morts étaient restés sur le revêtement, mais il ne pouvait rien faire d'autre que de tenir le coup. Il alluma les essuie-glaces et observa la façon dont l'eau adoucissait la terre sèche et remplissait le rôle que les creuseurs auraient dû jouer. La terre maintenant ramollie par l'eau commença à tomber dans la fosse, d'abord lentement, puis comme une avalanche qui recouvrit définitivement la boîte.

Les vieilles femmes, les porteurs et la famille firent demi-tour et repartirent vers la ville. Ils passèrent devant la voiture. Le frère de Vicente a dit quelque chose qu'il n'a pas compris à cause du bruit de la pluie. La femme le regarda un instant et Bernardo crut la voir lui sourire. Mais c'était peut-être la façon dont l'eau, coulant sur l'extérieur du verre, déformait les visages.

Il attendit que la pluie s'atténue un peu avant de rentrer en ville. Il espérait arriver avant que la route ne devienne si boueuse qu'il lui soit impossible de la dépasser sans rester coincé. Même s'il était trop tard pour empêcher cela, il ne pouvait de toute façon pas rester au cimetière. C'était curieux que le gars du bazar l'ait corrigé quand il avait dit cimetière. Camposanto était un mot lié au religieux et au chrétien plus spécifiquement. Il n'y avait aucun signe religieux dans ce cimetière, et maintenant que j'y réfléchissais mieux, je n'avais vu aucune église dans la ville.

Il fallait que je trouve un logement pour passer la nuit, je n'avais pas l'intention de faire la route avec cette pluie et il faisait presque nuit. Mais tout comme je n’avais pas vu de temple, je n’avais pas non plus vu d’hôtel. Il est arrivé sur la place. Les corbillards s'éloignaient sur la route. S'ils osent... se dit-il. Mais il n'avait rien mangé depuis le petit-déjeuner, il avait faim, il était fatigué et ses vêtements étaient trempés. Il est sorti de la voiture et s'est rendu au bazar. Il ne pleuvait plus et l'air avait une teinte presque verdâtre, comme si l'humidité ambiante prenait des couleurs. L'homme était à la porte, la pipe aux lèvres, assis avec un livre ouvert sur les cuisses. Maintenant qu'elle le voyait avec plus de lumière et assis, elle remarqua son abdomen proéminent, contrastant tellement avec sa silhouette maigre et sa petite taille. L'homme lui sourit en le regardant approcher.

-Quelle averse il les a attrapés !

-Cela m'a semblé être une inondation.

-C'est vrai.

Ils restèrent silencieux une minute, ne sachant pas comment continuer, ou plutôt c'était Ruiz qui se sentait gêné à cet endroit.

- Il n'y a pas un hôtel par ici ? J'ai faim et je veux sécher mes vêtements. Je pense que je vais devoir passer la nuit en ville.

L'homme a ri.

-Un hotel? Nous n’avons jamais rien eu de pareil.

-Ou une auberge, une chambre dans une maison familiale, ça pourrait être. Je ne voudrais pas passer la nuit dans la voiture. Les insectes sont entrés et ça sent horrible.

Il lui vint alors à l'esprit qu'il pouvait demander conseil à la famille de Larrière, mais il ne jugeait pas opportun de les déranger lors de leur jour de deuil, et encore moins pour la personne qui avait contribué à la mort de Vicente. Et l'homme lui dit, comme s'il avait lu dans ses pensées :

-Pourquoi tu ne demandes pas aux Larrière, ils ont une grande maison à cinq kilomètres d'ici.

Il montra, avec sa pipe, le chemin qui passait à côté de l'entrepôt. Ruiz n’avait qu’à accepter cette alternative.

-Eh bien, je vous remercie pour le conseil. Je vais vous déranger avec une autre préoccupation. Pourquoi la ville porte-t-elle un nom si étrange ?

-Le coeur antique ? Cela prendrait beaucoup de temps à expliquer, mais je vais le résumer pour vous. Les fondateurs de la ville sont arrivés de

France il y a plus de cent cinquante ans, les Larrière, paraît-il, et ils ont baptisé la ville du nom de leur village natal là-bas en Europe.

-Je n'aurais pas imaginé que cette ville existait depuis si longtemps.

-C'est l'une des premières fondées dans la province. Nous avons passé de bons moments, ce qui reste sont des restes, monsieur, plutôt des squelettes.

Ruiz voulait donner son nom et demander celui de l'autre, mais un éternuement l'interrompit.

-Il va attraper froid. Allez avec la Larrière, ils vous recevront bien. Ils ne sont pas du tout irrités.

Ruiz le regarda avec surprise.

-Parce que c'est dit ?

-Parce que tu es le médecin qui n'a pas pu sauver Vicente, n'est-ce pas ?

Ruiz aurait voulu lui demander comment il l'avait découvert, mais la vieille femme qui était descendue de la voiture à leur arrivée le lui avait probablement dit. Ce qui le dérangeait, c'est qu'il ne s'agissait pas vraiment d'une question, mais d'une déclaration qui contenait aussi la vérité. Et cela n'admet que le silence et cet immense ensemble de sentiments contradictoires qui le suit de près, cet enchevêtrement de fils, de peluches et d'insectes morts qui habitent les vieux greniers abandonnés.

Il est parti sans dire au revoir. Il se sentait suffisamment malade, confus et de mauvaise humeur pour respecter les bonnes manières qu'il avait apprises. À qui devais-je du respect dans cette ville qui a commencé ? disparaître dans l'obscurité de la nuit, parce qu'il n'y avait même pas d'éclairage public dans les rues. Il avait aussi peur de disparaître, c'est pourquoi il serait parti s'il avait eu le courage d'affronter la route et la pluie même avec la fièvre qui le tourmentait déjà.

Il suivit le chemin que l'homme lui avait indiqué, passant devant l'entrepôt, où un panneau en tôle rouillée indiquait Larriere y Cia. Il alluma ses phares pour se guider sur cette route sombre jusqu'à trouver une maison qu'il n'avait jamais vue, mais. qu'il devait reconnaître car c'était le seul selon le type dans le bazar. Il a lu le compteur kilométrique, il était cinq heures et toujours rien. La zone entière était dans l’obscurité totale, la bruine avait repris et les lumières n’éclairaient que les buissons sur les côtés. Puis, encore assez loin, il aperçut sur la route une lumière qui s'agrandissait à mesure qu'il avançait. Le chemin formait une colline, et derrière elle se trouvait la maison Larrière. Lorsqu'il fut tout près, il vit que c'était une pièce assez grande. N'ayant aucune limite de démarcation sur le terrain qui entourait la maison, il a conduit la voiture jusqu'à l'entrée et a klaxonné. Quelques lumières s'allumèrent en plus de celles qui éclairaient

les fenêtres. Un homme, qu'il a alors reconnu comme étant le frère de Vicente, s'est dirigé vers la voiture.

-Docteur Ruiz, nous pensions qu'il était parti ! Allez, rentre dans la maison pour te sécher.

Bernardo descendit de la voiture et se laissa guider jusqu'à la porte d'entrée. Le hall était éclairé par une lampe jaune, avec un portemanteau et un porte-parapluies en bois d'acajou. Elle s'essuya les semelles sur un paillasson à motifs.

Les deux personnes qu'il connaissait déjà allèrent à sa rencontre depuis le salon.

-Docteur, voici ma sœur Natalia, et voici mon père, Gustave Larrière.

Elle lui sourit et bougea à peine ses lèvres dans un salut qu'il ne comprit pas. Le vieil homme dit, avec un accent français incomparable :

-Je suis désolé pour la pluie et le dérangement, docteur. Vous avez été le seul ami qui a pris la peine d'accompagner mon fils dans ses derniers pas.

-Mais s'il te plaît, enlève ce manteau sale et mouillé. Natalia, j'ai apporté des vêtements de ma chambre. Docteur, je vous accompagnerai aux toilettes pour vous changer. Pendant que mon père vous prépare une boisson chaude, que préférez-vous ?

-Honnêtement, je n'ai rien mangé de la journée.

L'autre se frappa le front d'un geste excessif.

-Mais docteur, appelez-moi Norberto. Vieil homme, réchauffe la soupe aux légumes que nous avons mangée aujourd'hui et quelques sandwichs au jambon cru et au fromage de chèvre.

Norberto l'accompagna aux toilettes. Ruiz ôta ses vêtements et se sécha avec une serviette encore chaude après avoir été à côté du poêle. Ils frappèrent à la porte, Norberto l'entrouvrit et les mains de Natalia attrapèrent ses vêtements.

-J'espère que ça se passera bien pour vous, docteur, excusez les couleurs, mais je ne suis rien de moins qu'un classique quand je m'habille.

Il s'agissait d'une chemise et d'un pantalon noirs bien faits. Il lui a également remis une paire de sous-vêtements et une paire de bas. Ruiz commença à s'habiller et sentit qu'il devait rompre le silence gênant.

-Curieuse cérémonie au cimetière...

L'autre le regardait en fronçant les sourcils, comme s'il s'était mis en colère. Il sourit bientôt en demandant :

-N'as-tu pas parlé au vieux Hernán Aranguren, par hasard ?

-Si c'est le nom de l'homme du bazar, oui. Parce que?

-Je l'ai déjà imaginé, il appelle ça un cimetière pour nous contredire. De vieilles querelles de famille, vous savez.

Il n'en a pas dit plus sur le sujet.

-Allons à table, docteur.

Ruiz prit encore une minute pour se laver le visage et se coiffer. A travers le miroir, il regarda Norberto, qui semblait regarder le sol, ou peut-être son ventre bombé sous le cachemire boutonné.

Ils étaient tous les quatre assis à table, lui avec son bol de soupe, l'assiette de sandwichs, un verre, une bouteille de bon vin et du pain fraîchement réchauffé au four. Les autres prirent une tasse de café accompagnée d'un verre de xérès.

"Merci encore d'être venu, docteur", dit le vieil homme.

Maintenant qu'il était rasé, l'homme paraissait plus jeune, mais il devait avoir soixante-dix ans.

"Mon père est arrivé de France il y a de nombreuses années, mais il n'a pas perdu son accent", a déclaré Norberto. Je ne connais pas un mot, mais mes frères oui. Natalia et Vicente avaient prévu de voyager l'année prochaine, et je pense que cela a précipité leur ruine.

Ruiz ne comprenait pas la relation.

-Je ne comprends pas, désolé.

-Ce n'est pas grave, docteur. "Ma langue a glissé", dit-il en regardant sa sœur et son père comme pour s'excuser.

La salle à manger était spacieuse, recouverte de moquette d'un mur à l'autre, avec une cheminée dont les bûches crépitaient et dégageaient une incomparable odeur de cèdre.

"Et quel est votre gagne-pain ?", a-t-il demandé.

-Campos, répondit le docteur Norberto.-Nous avons aussi les commerces autour de la place, sauf, bien sûr, le bazar d'Aranguren.

Ruiz a ressenti une démangeaison à l'oreille droite et n'a eu d'autre choix que de la gratter. Les restes d'une mouche sont restés au bout de son doigt.

Ils rigolent.

-Inconvénients de vivre à la campagne, docteur. Non Nous en avons été les victimes toute notre vie. On peut dire que nous vivons et mourons sous ses effets.

Ils sourirent tous amèrement. Leurs visages étaient pathétiques par l'absurdité qu'ils exprimaient, par la mélancolie et le désespoir qui brillaient dans leurs yeux avec la lumière de la maison qui se reflétait en eux. Ils ressemblaient à d'innocentes lucioles exposées au danger d'une grosse araignée suspendue au plafond. Au-dessus de la lampe, le plafond était caché dans l'obscurité, les poutres en bois n'étaient pas du tout visibles et de là provenait un bourdonnement que Ruiz ne pouvait pas identifier.

Bâillement.

-J'apprécierais que vous me prêtiez un logement pour ce soir...

Les trois ont réagi comme s'ils étaient insultés en son honneur.

-Tu passes la nuit dans la chambre de Vicente. Je suis désolé, nous n'en avons pas un autre gratuitement.

Sans lui laisser le temps de réagir, Norberto l'attrapa doucement par le coude et le conduisit jusqu'à la chambre.

-Tout ce dont tu as besoin, frappe à la porte d'à côté, je dors là. Vous savez où sont les toilettes. Bonne nuit, docteur.

Le vieil homme et sa sœur sont également venus lui dire au revoir. Il serra la main de chacun. Sa peau était douce, mais celle du vieil homme semblait sèche comme une membrane fibreuse. C'était le même sentiment qu'il avait éprouvé en recevant Vicente dans son bureau la dernière fois avant l'opération.

-Puis-je utiliser le téléphone? Je dois le dire à mon beau-père, il doit être très inquiet.

Le vieil homme montra l'appareil posé sur une petite table en cèdre aux pieds moulurés et une nappe en lin tressé.

-Bonjour Renato... Pardonne-moi de ne pas te l'avoir dit, mais j'ai quitté l'hôpital précipitamment et... eh bien, je suis une ville près de Chascomús... Je ne sais pas quand je reviendrai, je devine demain. Ne t'inquiète pas.

J'écoutais de la musique dans les écouteurs. Il reconnut la musique de Verdi et de son Macbeth.

-Est-ce que tu écoutes la radio ?... Non ? Quand as-tu mis l'album ? Cet après-midi?

Il raccrocha le tube et retourna pensivement dans sa chambre. Il se déshabilla et se glissa sous les draps. L'odeur du champ humide était à la fois belle et choquante. C'était comme se laisser endormir sur un matelas

d'herbe, mais sans protection. Il avait été si tendu en ville, si sûr que l'état de vigilance constant le défendrait de tout, que s'il se détendait maintenant et se laissait bercer par le bruit de la pluie sur les buissons, il ne se réveillerait peut-être plus. Parce que dormir, c'est mourir, c'est s'abandonner face à la mort quotidienne de la pitié de laquelle nous dépendons en tant que pécheurs soumis et lâches.

A midi trente du soir, le chant des cigales le réveilla à la limite entre l'éveil et le sommeil léger, ou peut-être, qui pourrait le nier avec une certitude absolue, entre le sommeil profond et la vraie mort.

Et il rêva qu'il conduisait sur le chemin de terre en direction de la porte latérale de la maison, avec le crâne du chien dans ses mains et ses chaussures boueuses. Il faisait sombre à l'intérieur car le vieil homme était parti avant la tombée de la nuit. Il chercha à tâtons le bouton de lumière sur les murs. Allumant le plafonnier, il aperçut une toile d'ombre enveloppant la salle à manger. Il regarda le plafond, où à la place d'une lampe suspendue se trouvait un lustre en métal et en verre dépoli. Dans le salon, il y avait une table noire à quatre pieds, épaisse comme des cuisses et effilée comme des chevilles vers les extrémités, et recouverte d'une nappe en lin blanc. Les chaises avaient des dossiers hauts et des pieds ayant la même forme que la table. Une armoire remplie d'étagères a été construite dans le mur du fond, contenant de la porcelaine avec des images de bergères élevant des moutons au bord d'un lac en Bretagne française. A gauche, un mur avec un portrait de quatre femmes sur une charrette, sous un ciel plombé. Sous le tableau, une télévision non éclairée avec deux antennes surélevées et disposées en forme de « V ».

Ruiz se dirigea vers la télévision, y plaça le crâne et l'alluma. L'image était une pure intermittence et le son était nul. La vitre de l'écran était recouverte d'excréments de mouches. Il se dirigea vers la cuisine, étroite et longue, avec le comptoir, l'évier, le four et le réfrigérateur disposés en rangée contre l'un des murs. Il chercha un torchon, le mouilla sous l'eau du robinet et retourna dans la salle à manger. Il nettoya l'écran du téléviseur et remit le torchon dans la cuisine. Pendant son absence, la piscine s'était remplie de fourmis. Il rouvrit le robinet pour que l'eau les lave. Il retourna dans la salle à manger, branché sur la seule chaîne qui diffusait à ce moment-là. C'était un programme à domicile. Une femme d'âge moyen a commencé à préparer la nourriture. Elle avait des cheveux courts et bouclés, soigneusement peignés, et une robe à manches courtes avec un tablier blanc. Ruiz était assis sur une chaise. La femme, au lieu de montrer les ingrédients et les ustensiles de cuisine, commença à disposer les os sur un comptoir.

-Aujourd'hui nous allons apprendre, mes chers téléspectateurs, comment assembler un squelette.

Ruiz se sentait excité, comme s'il se rappelait soudain pourquoi il était venu, après tous ces reports que Ils avaient représenté l'accident du chien, la mort du vieil homme et son enterrement ultérieur. Puis il se leva pour se rendre dans la pièce voisine, où se trouvaient un lit double avec un matelas nu qui sentait le formaldéhyde, une table de nuit avec les mêmes pieds que le reste des meubles et une commode noire. Il regarda dans les tiroirs, pleins de sous-vêtements pour hommes, de papiers jaunis, de sacs remplis d'objets qu'il ne pouvait pas regarder parce que la femme à la télévision n'allait pas l'attendre longtemps. Finalement, il trouva une feuille de papier vierge et un crayon.

De retour dans la salle à manger, il s'assit et posa le papier sur sa cuisse droite, prêt à prendre des notes.

-Maintenant que tu as du papier et un crayon -dit la femme- nous allons commencer.

Puis il a commencé à expliquer comment dessiner le corps pour la première fois. Tout d’abord, il fallait un grand morceau de papier grandeur nature. Ensuite, nous dessinions dessus le croquis de la figure. L'étape suivante consistait à dresser un catalogue des os nécessaires, et si tous étaient déjà disponibles, il faudrait s'approvisionner en beaucoup de fil et de colle. Un bon approvisionnement en vis était également nécessaire, tout comme le tournevis, les pinces coupe-fil et les pinces à bec effilé correspondants.

La femme a montré tous ces objets sur le comptoir. Puis, d'une boîte, il sortit les longs et minces arcs à vingt-quatre nervures et les mit de côté. Puis il sortit d'une autre boîte, un à un, comme s'il soulevait entre ses doigts la faible fibre d'un tissu nouveau-né, les corps des vertèbres. Certains étaient larges et forts, d'autres petits et fins, avec ou sans épines latérales et postérieures, mais tous avec un trou comme un puits d'air, comme un ascenseur où les fluides montent et descendent, mais chargés de transporter d'autres êtres plus grands que le éléments habituels du sang. De chacune des vertèbres, de sa structure osseuse creusée de passages et de puits irréguliers, des fourmis ont commencé à émerger.

Puis la femme commença à réciter un poème. Quelque chose que Ruiz savait par cœur et dont maintenant, quand il en avait besoin, il ne se souvenait plus précisément. Parce que la mémoire est comme un immeuble, beaucoup sont fermés, mais cela ne veut pas dire qu'ils cessent d'occuper un espace rempli de poussière et d'araignées, jusqu'au jour où quelqu'un rouvre la porte.

Se réveiller dans la chambre d'un mort, c'est comme avoir partagé un lit avec cet homme, avoir utilisé les mêmes draps et partagé les couvertures sous lesquelles la sueur et la respiration, voire les odeurs et les sécrétions, se sont mélangées au contact du sommeil. Se réveiller avec la bouche de l'autre à côté de nos visages et le souffle de la nuit entourant le lit.

Si l'on est un homme, comme le mort, c'est comme une communion avec soi-même. Regarder dans le miroir un drap usé par le frottement de notre peau au fil des années. Il s'agit de regarder la peau que nous aurons dans ce lit ou dans n'importe quel autre, mais toujours dans la même position, car nous devons toujours mourir en position horizontale. Le corps n'est pas une colonne, ce n'est même pas du bois, c'est une chair qui, sans électricité vitale, ne peut se tenir debout. D'où notre faiblesse, la tristesse des pauvres parce qu'ils sont faibles et vieux. Tout corps humain est vieux, même s'il s'agit d'un nouveau-né, car chaque corps porte avec lui le fardeau de tous les morts depuis le début du monde. Chacun pose ses sacs et ses ballots sur le bébé né il y a dix secondes, et dont le cri n'est pas de joie, mais de surprise, de surprise amère qui se transforme en désespoir aigu, et puis, longtemps après, dans ce mot si galvaudé et sale par les mains précoces de prétendus saints : le mot résignation accompagné du signe de croix. La croix et l'abandon, coutume soumise des pacifistes, de ceux qui tendent l'autre joue au vent malsain de la nostalgie et de la mélancolie. Ces éléments des lâches, qui survivent, qui persistent, qui défont, peut-être, pour un temps, les formidables attaques des infâmes enfants de l'atrocité et de la destruction. Ils sont plus redoutables que la mort, car la mort est finalement une fin, un instrument de bien-être, un véhicule adéquatement conditionné à l'état innommable dans lequel l'âme entrera un jour, à la fin des temps, dans un espace où le nombre zéro aura plus de valeur que tous les autres nombres ajoutés, multipliés et consommés par la bouche vorace de Dieu.

Si se réveiller dans le lit d'un mort a ces conséquences sur vos pensées, Ruiz n'a pas cessé de les vivre. C'est pourquoi, devant le miroir de la salle de bains, il se lavait et se frottait le visage jusqu'à ce qu'il se débarrasse des marques et des sillons que le sommeil ajoute nuit après nuit sur la peau de moins en moins élastique des vivants, de plus en plus pitoyable et pierreuse comme celle des vivants. les coléoptères.

Je descends prendre le petit déjeuner. Il se retrouva dans la salle à manger avec les deux hommes.

"Bonjour, docteur", dit le vieil homme en se levant avec effusion. e de table pour lui serrer la main.

Ruiz pensa un instant que le vieil homme n'était pas assez triste comme on pouvait s'y attendre de la part de quelqu'un qui avait perdu son fils seulement un jour et demi auparavant. D'ailleurs, je n'avais vu aucun des

trois pleurer. Mais chaque famille a son caractère, ses manières et ses duels internes.

Norberto Larrière le salua pendant qu'il s'essuyait les lèvres avec la serviette, puis lui servit une tasse de café au lait, lui offrit du miel, du sucre et du jus de fruits. Tout le service à table était impeccablement placé, comme s'il y avait des gens de service, mais il n'y avait personne d'autre. La jeune fille n'était pas encore descendue prendre le petit-déjeuner, dit son frère.

-Elle ne se lève jamais avant neuf heures.

Ils sourirent tous les deux en se regardant, sans impliquer Ruiz dans leur complicité. Le soleil brillait à travers la fenêtre et la pièce était beaucoup plus belle que la nuit précédente. On apercevait même les poutres en bois poli et la grande lampe suspendue au plafond par une très courte chaîne dorée. Il était de grand diamètre, avec des saillies métalliques et des bords qui ressemblaient à des pieds essayant d'adhérer au plafond.

-J'espère que vous ne partez pas aujourd'hui, docteur, en cette magnifique journée. "Je veux vous montrer nos champs", dit Norberto.

-Mon fils l'emmènera faire un tour, j'espère qu'il appréciera notre hospitalité. C'est un honneur pour nous.

Puis, quand ils se levèrent tous les trois de table, le vieil homme posa ses mains sur les épaules de Ruiz.

-Tu as essayé de sauver mon fils, je le sais. Alors ne vous sentez pas mal. Ce serait tellement bien s'il se sentait partie de notre famille.

Tout en disant cela, il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule droite de Ruiz. Norberto était derrière. Bernardo ne savait pas ce que disaient les yeux bleus intenses dirigés vers son fils, mais depuis quarante-huit heures, beaucoup de choses étaient passées sur lui, comme s'il était un petit insecte esquivant la mort entre les pas des géants.

Les trois sont partis ensemble, mais le vieil homme s'est séparé d'eux pour se rendre dans un hangar de l'autre côté de la route. Ruiz n’avait rien vu de tout cela à son arrivée. Le champ était très vert autour de la maison, un immense tapis vert interrompu par le chemin de terre. Il n’y avait pas d’arbres, et pourtant, ils ne semblaient pas nécessaires. C'était purement et simplement. Le soleil convenait parfaitement comme ornement plutôt que comme essence. Il est vrai que sans le soleil, rien ne se serait développé, mais Ruiz savait que même dans les grottes les plus sombres, la vie grandit. Des formes de vie qui ne dépendent pas nécessairement de la lumière. Ce sont les humains qui ont besoin de voir pour se débarrasser de la peur, et la chaleur du soleil est comme un abri et une caresse maternelle. Mais sous les rochers, dans les mers les plus profondes et sous la terre, la vie se reproduit peut-être encore plus intensément. C'est pourquoi il regardait le soleil

comme quelqu'un qui regarde un subordonné, un serviteur ennuyeux qui apporte une lampe utile mais inutile.

Norberto et Ruiz montèrent dans la jeep. Larrière roulait sur la route qui s'éloignait de la ville. Il avait vu quelques personnes sur la place, mais ceux qui trouvèrent maintenant le chemin étaient des ouvriers des champs, des gens qui vivaient dans les environs.

"Ils passent la plupart de leur temps sur leurs terres, certains travaillent pour nous", a déclaré Norberto.

À leur arrivée, des hommes se sont approchés de la jeep et ont commencé à parler à Larrière. Ils ont présenté leurs condoléances pour le décès de Vicente, mais ont immédiatement changé de sujet. Ils parlèrent de récoltes, de semences, de quelques ouvriers tombés malades. Ils avaient tous des visages bronzés et des dos larges recouverts de chemises en coton, d'écharpes autour du cou, de chapeaux et de pantalons à revers.

Le contremaître appuyait un coude sur la voiture, regardant Ruiz de temps en temps, tandis qu'il parlait avec Larrière. Ruiz envisageait le mouvement des travailleurs. Certains se dirigeaient vers les champs de gauche, plantés de jaune. D'autres travaillaient déjà sur des hectares d'un vert intense. Au centre il y avait quelques crèches couvertes.

"Eh bien, je te laisse travailler..." entendit-il dire Larrière, et se tournant vers le médecin, il dit :

-Visitons les crèches. Vous les aimerez.

Ils roulèrent encore quelques kilomètres jusqu'à la porte des hangars. Ils descendirent et marchèrent quelques mètres entre de vieux pots placés sur les côtés du chemin étroit et aromatique. Une fois à l'intérieur, Ruiz se tenait devant ce qu'il voyait, plus de quinze rangées de parterres de fleurs de toutes sortes. Je n'aurais pas su comment les classer même si j'avais eu des semaines pour le faire. Chaque rangée avait une pancarte épinglée avec le nom en latin, mais cela ne lui disait rien. Il n'a identifié que des roses, des chrysanthèmes et des gardénias. Norberto l'accompagna le long des sentiers entre les plantes, jusqu'à atteindre la section des criques, qui s'ouvraient comme d'énormes cloches blanches dont le pendule jaune se balançait de manière presque obscène. Très peu aiment ces fleurs, brutales dans un certain sens, pas très belles et pa rien de délicat ou d'exquis. Norberto se rendit compte qu'il s'était arrêté expressément devant eux.

-Nous sommes peu nombreux à cultiver et à vendre des lys calla, docteur.

-Ils sont presque indésirables, Larrière. Dans la maison de campagne de ma tante, il y avait une énorme plante de lys calla. En été, je ne pouvais pas m'en approcher. Elle avait peur des guêpes et des abeilles qui l’entouraient constamment.

-C'est vrai, docteur. Mais il ne faut pas avoir peur. Nous sommes également apiculteurs.

Ils sont sortis par la porte arrière et ont rencontré des hommes vêtus de salopettes blanches et la tête couverte. Ils manipulaient les nids d'abeilles et des milliers d'abeilles volaient partout. Ruiz ne voulait pas s'approcher davantage. Norberto rit.

-Oh, docteur. Il passe sa vie parmi le sang et les cadavres et a peur des simples abeilles.

Ruiz ne répondit pas, il se sentait dans une situation inférieure. Il se souvenait des étés passés chez sa tante. Le dimanche après-midi, il entendait le bourdonnement des essaims envahissant le jardin et il était contraint de rester enfermé dans la maison.

-Avez-vous peur des insectes, docteur ?

Bernardo Ruiz se souvient de ce qu'il avait vu dans la salle d'opération. Si j'avais paniqué, je serais mort d'une crise cardiaque. Mais ce n'était pas ça, mais une peur qui grandissait comme sous terre. Agrandissant la surface de sa conscience.

Puis deux vieillards passèrent devant eux, torse nu, pantalon déboutonné et pieds nus. Ils venaient des latrines et semblaient excessivement maigres. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer leur ventre bombé, comme celui qu'avait eu Vicente Larrière. Pour la première fois depuis plusieurs jours, Ruiz commença à penser comme un médecin. Une maladie affectait les habitants de cet endroit. Ce n'étaient pas des polypes dont Vicente souffrait, mais des parasites. Quelque chose dans l'eau ou dans la nourriture les a propagés. Mais si j'y réfléchissais mieux, ce qui était sorti du ventre de Vicente ne pouvait pas être classé de cette façon. Et peut-être aussi n’avait-il rien fait d’autre que rêver.

-Ce sont là les malades dont parlait le contremaître ?

-Oui docteur.

-Je pourrais analyser votre sang et vos sécrétions, si vous me le permettez.

-Pourquoi, docteur ? Ils n’ont plus le salut, ils le savent déjà et c’est pour cela qu’ils ne se plaignent pas, comme mon frère.

-Je ne comprends pas.

-Regardez autour de vous, Dr Ruiz. Regardez la beauté des fleurs, regardez les champs cultivés de blé et de tournesols. Regardez le maïs, docteur. La vie y grandit, mais sous eux restent les restes des morts. Ce qui sèche tombe et devient une partie de ce que les racines prennent comme nourriture. Nous allons tous mourir, docteur. Nous sommes immergés dans

la mort dès la naissance, et eux, les petits êtres, grandissent à l'intérieur, et nous sommes leurs serviteurs. Mais d’une manière ou d’une autre, la beauté des fleurs et la musique du vent sur les champs nous compensent.

-Il n'y a ni arbres, ni oiseaux. Ce n'est pas normal.

-Oui, cela dépend de la partie de la nature que vous voulez prédominer. Je vais l'emmener voir nos moutons.

Ils remontèrent dans la Jeep et roulèrent dix kilomètres vers le sud. Ils arrivèrent dans des champs où paissaient des moutons blancs. Ils descendirent et se dirigèrent vers les clôtures. Larrière sursauta et traîna l'un d'eux en le tenant par la laine de son dos. Les chiens qui les gardaient aboyaient, sautaient et remuaient la queue autour de leur propriétaire.

-Touchez, docteur.

Ruiz a caressé l'animal. Il trouvait cela sale, rugueux et désagréable. Lorsqu’il retira sa main, elle était pleine de puces. Il secouait et frottait ses mains sur ses vêtements, mais il ne savait pas comment les enlever. Alors que Larrière ne pouvait s'empêcher de se moquer de lui, il essayait de lui conseiller :

-Ne désespérez pas, docteur. Dans quelques minutes, ils partiront seuls. La température du corps humain ne leur convient pas.

Puis Ruiz a vu les puces sauter de ses mains vers le sol ou vers le mouton qui se trouvait à côté d'elles. Les chiens en recevaient aussi, grattaient désespérément le sol pendant quelques instants, puis s'y habituaient.

-Mon Dieu, et quand les tond-on ?

- Les tondre ?

Norberto Larrière continuait de rire. Pas plus de deux jours après la mort de son frère, il riait aux éclats sous le soleil et au milieu des champs. Entouré de ce qu'il aimait, au milieu de millions de créatures qui, sans se faire remarquer, sauf quand elles le voulaient, décidaient du mode de vie et de la mort des hommes qui y vivaient. Ils étaient deux, rien de plus. Même les chiens et les moutons étaient plus nombreux. Et que dire alors, se dit Ruiz, des petites bêtes que l'œil humain peut à peine percevoir et qui dominent tout, envahissant et rongeant les corps. Peut-être même avant la mort.

-On ne les tond jamais, docteur.

Et ils rentrèrent à la maison juste à midi. Il avait une insolation et avait mal à la tête. Il ne voulait pas déjeuner et resta dans sa chambre avec une bouteille d'eau. Il s'endormit la tête de côté sur l'oreiller, regardant la cruche sur la table de chevet à côté de lui, essayant d'apercevoir les êtres

qui habitaient l'eau. Des êtres qui n'ont pas de visage. Parce que même si les insectes Ils ont une partie du corps que l'on pourrait appeler antérieure, et parfois, pas toujours, ils y portent les organes des sens, cela ne peut pas être appelé un visage, encore moins un visage.

Et l’eau peut devenir vent. Le Dr Bernardo Ruiz savait que les éléments de l'eau changent de leur état liquide à un état gazeux, étant entraînés, enveloppés et soumis à la merci du vent, qui est un autre élément de la nature, une autre force qu'elle utilise pour dominer le monde. Alors le vent qu'il entendait maintenant aurait pu naître de l'eau calme dans son bocal en verre transparent. Un vent qui ressemble beaucoup à la musique de Debussy, ses arpèges, ses harmonies, les touches subtiles du clavier sur les notes graves et aiguës imitant le bruit éthéré du vent sur un temple abandonné par une nuit de pleine lune, ou celui qui souffle comme un une douce brise à travers les champs de maïs.

Un piano. Mais je ne me souviens pas avoir vu de piano dans le salon hier soir ou ce matin. Il se leva et se lava le visage. J'avais faim. Il n'avait pas déjeuné, et heureusement la nausée qu'il avait ressentie en revenant du terrain était passée. Il est descendu au salon, il n'y avait personne. Le piano continuait à sonner un peu plus fort. Il suivit le chemin du son, comme un rat aurait suivi la musique du joueur de flûte. Il traversa la salle à manger, entra dans un couloir, passa devant deux portes ouvertes qui menaient à une bibliothèque et à une salle de jeux. Au fond, une lumière sortait de dessous une porte. La musique était plus forte. Il est venu et a frappé avec ses doigts. La musique s'est arrêtée.

"Entrez", dit la voix de Natalia Larrière.

Bernardo entra et la vit assise dans le fauteuil devant le piano. Elle portait ses cheveux noirs en queue de cheval avec une mèche tombant sur son front. Avec une de ses mains très blanches et pâles, aux doigts longs et délicats, elle écarta les cheveux de son front et sourit.

-Ils m'ont dit qu'il n'avait rien mangé. Il se sent mieux?

-Oui merci.

-Alors accompagne-moi à la cuisine et je te préparerai quelque chose.

Sans lui laisser le temps de refuser, elle se leva, passa son bras droit sous le gauche de Ruiz et le conduisit à la cuisine. Il sortit quelques restes de rosbif du réfrigérateur et prépara deux sandwichs. Il versa un verre de vin blanc froid et mit le tout sur un plateau.

« Retournons à la salle de musique », dit-il en portant le plateau et en lui faisant signe de le suivre.

Elle se rassit au piano, mais pas avant d'avoir posé l'assiette sur la table basse devant le canapé où était assis Bernardo. Pendant qu'il mangeait, il

l'entendit jouer. Elle était une bonne interprète. Il devait jouer depuis quinze minutes lorsqu'il s'est arrêté.

-C'est une grande pianiste.

-N'exagérez pas, docteur. Juste, je dirais. J'étudie la musique depuis l'âge de cinq ans, je n'avais donc pas d'autre choix que d'apprendre quelque chose. Quelle musique il aime?

- Celui que tu as joué. L'opéra aussi, mon beau-père est un grand fan.

-Tu veux m'entendre chanter quelque chose ? Les rares fois où j'ai du public, j'essaie d'en profiter. Personne de nouveau ne vient jamais ici.

-Alors il chante aussi...

-Encore une fois, régulier.

Elle commença à chanter une mélodie en s'accompagnant au piano. Il avait une belle voix de contralto, profonde et douce. C'était comme le vent qu'il avait entendu auparavant, humide comme une brise apportant des rumeurs de tempête. Il chantait en français et il y avait un refrain de quatre couplets qui était répété. Ruiz reconnut, même si ses notions de français étaient presque nulles, le vers qui disait le nom de la ville. C'était presque dix minutes de cette longue ballade, qui montait en hauteur et accélérait dans sa partie médiane, mais diminuait de nouveau et devenait triste à chaque refrain. Dans la dernière, le piano s'est évanoui, comme s'il disparaissait littéralement de la pièce, emportant avec lui non seulement la musique mais même la mémoire du temps. Il ne reste qu'une angoisse et une prémonition, ou d'abord la prémonition et ensuite le désespoir qui en résulte.

Natalia s'est retournée et lui a demandé s'il aimait ça.

-J'ai trouvé ça choquant.

Elle sourit avec une naïveté qui ressemblait à un piège et à une pince qui emprisonnait le cœur de Bernardo Ruiz.

-C'est une vieille ballade française. Il s'est transmis de génération en génération et ma grand-mère l'a apporté lorsqu'elle a émigré et est arrivée au pays. Pendant plus de trois cents ans, il n'y eut pas de musique écrite, il fut chanté par les troubadours dans les villes et par les paysans dans les plaines. Il y a presque cent ans, ils ont écrit la musique, ils disent que c'est Debussy lui-même qui l'a composée, mais cela n'a jamais été prouvé.

-Il a certaines réminiscences du Debussy adulte, me semble-t-il.

-C'est vrai, et je suis heureux que vous soyez un homme si sage, docteur.

-Pas du tout, Natalia.

-Ne sois pas modeste, je parie que tu écris aussi des poèmes.

-Non, je n'en suis pas capable. Mais... puisque vous en parlez, ma femme, ma compagne, était en fait une poète. Et hier soir, je me souvenais d'un de ses poèmes. Je ne sais pas pourquoi celui-là en particulier... mais quand même.

-Récitez-le, docteur.

-N'aie pas honte...

-Ce n'est pas mon intention et tu ne devrais pas avoir honte za.

Puis Ruiz commença à réciter le poème de Cecilia tel qu'il s'en souvenait, et il ne pensait pas s'être trop éloigné des mots exacts. C'était un poème qui parlait de fourmis qui pénètrent dans le corps d'un homme, grimpent sur les vertèbres et nichent à la base du cerveau. C'était un thème et une atmosphère typiques de Cecilia, son obsession pour l'anatomie et la dégradation des cadavres. Elle l'avait écrit avant d'emménager avec Ruiz, mais elle aimait le réciter pendant qu'elle était au lit, révisant ses écrits. Pendant qu'il se douchait, il entendit sa voix, qui ressemblait à une rangée de fourmis dans une forêt sous la pluie. Cecilia avait subi la deuxième opération lorsqu'elle avait commencé à réciter ce poème plus fréquemment, essayant de le corriger en fonction de la façon dont il sonnait à voix haute. Comme s’il espérait que quelqu’un d’autre, à un moment donné, la chanterait.

-C'est très beau, docteur. J'aimerais la rencontrer.

-Il est mort il y a trois jours, Natalia.

-Je suis désolé. Ce devait être une femme très sensible, très perspicace surtout.

-Ça l'était, mais pourquoi tu dis ça ?

-Parce que ce poème est très semblable, au moins dans un sens, aux vers de la ballade que je lui ai chanté. C'est très long, mais je vais essayer de le résumer. La chanson dit que le cœur humain a des piliers de différents degrés et que ces piliers forment des cavités, comme des grottes. Dans un nid se trouvent les êtres qui font ressentir à l'homme de l'amour ou de la haine, dans un autre ceux qui le rendent bon ou mauvais, et dans le troisième vit le destin de chacun. Ces créatures vivent entre les piliers comme entre les troncs des arbres dans une forêt où il fait toujours nuit. Et les oiseaux de nuit partent à la chasse et attrapent les petites créatures du cœur. Ceux qui survivent sont donc ceux qui constituent la nature de chacun.

-Et le refrain ?

-Il dit à peu près ainsi : « Si tu mets ton oreille près d'une pierre, tu entendras une vieille mélodie ; C’est l’ancien cœur des méchants, plus éternel que le rocher du monde.

-Et ce que ça veut dire, je ne comprends pas.

-Docteur, les créatures qui survivent sont toujours les plus intelligentes, encore plus intelligentes que les oiseaux qui tentent de les chasser, car elles livrent les autres au bec de ces oiseaux. Il n’y a aucun moyen de survivre sans une certaine ruse cruelle, n’est-ce pas ?

-Je ne peux pas dire oui, Natalia. Et la miséricorde ?

-C'est pour les faibles, docteur. Ou plutôt pour les lâches, car faiblesse n’implique pas nécessairement manque de courage, mais les lâches sont un absolu en soi. Comme mon frère.

C'était la deuxième fois dans la journée qu'il entendait parler de Vicente Larrière de manière désobligeante, et elle avait été encore plus lapidaire que son frère.

-Je voudrais vous demander une immense faveur, docteur.

-Bien sûr.

-Ce serait un honneur pour moi de mettre en musique le poème de votre femme. Je promets de l'avoir prêt avant votre départ et je le chanterai pour vous. Qui me dit?

-Je pense que Cecilia se sentirait très honorée.

Elle formait un sourire complet, non seulement avec sa bouche, mais ses yeux et la légère rougeur de ses joues participaient à lui donner cette expression de beauté intacte, à peine touchée, vierge de corps et d'âme. Mais pas une virginité malade ou victime de la répression, mais plutôt comme un champ d'herbe vierge qui cache les bruits, l'eau et le sang. Un domaine dont la plus grande peur est toujours celle d'être dévasté par les pales tranchantes des hélices du temps.

Pendant le reste de l'après-midi, jusqu'à presque six heures, ils prirent le thé dans la salle à manger et continuèrent à parler de la campagne que Ruiz avait visitée. Ils parlaient aussi de la ville, et Natalia lui parlait des voisins comme quelqu'un qui lui raconte des anecdotes sans importance. Puis Norberto et le père arrivèrent. Ils sont arrivés sales de poussière, de sueur et de rire.

-Alors pendant qu'on travaille, ma petite sœur prend le thé avec le docteur.

-Quelqu'un doit consacrer du temps à notre invité.

"Cela me semble très bien, ma fille", dit le vieil homme. Puis il regarda Ruiz. -Est-ce qu'il a joué pour toi ?

-Oui, et il a aussi chanté de manière exquise. Vous devez être fier de votre fille, monsieur.

-Je le suis, cela ne fait aucun doute. Il y a des enfants et des enfants, docteur, je ne sais pas si vous comprenez ce que je veux dire.

Ruiz pensait avoir parfaitement compris.

-Nous devons faire le ménage et nous changer pour le festival. Vous allez nous accompagner, docteur.

-Quelle fête ?

-Aujourd'hui samedi soir, nous avons une fête sur la place de la ville. Il y a des foires, des quermeses, des salons qui vous intéresseront sûrement.

-Je ne sais pas si j'ai envie de faire la fête, tu sais qu'il y a quelques jours j'ai perdu mon partenaire.

C'était la première fois que quelqu'un faisait allusion au moindre besoin de deuil ou de tristesse après les funérailles.

-Pour cette raison, docteur, vous me comprenez ? C'est précisément pour cela que je vous le répète", dit le vieil homme en posant une main sur l'épaule droite de Ruiz, comme un père, comme s'il était plus proche de son cœur que Renato, dont la distance et l'acrimonie l'avaient blessé comme un incassable. arrière-goût de ressentiment pour ce que Ruiz avait fait à sa fille.

Alors il a accepté.

Norberto lui a prêté un pantalon et une nouvelle chemise, en plus de celles qu'il avait déjà. Sous-vêtements et bottes en cuir.

-La place va être boueuse après la pluie de l'autre jour, elle met plus de temps à sécher que le reste du terrain. Il y a un déclin dans cette zone, et il n'est pas rare qu'elle soit inondée lorsqu'il pleut beaucoup.

"Et n'est-ce pas un obstacle au festival ?", a-t-il demandé en s'habillant.

-Pour rien. Vous voyez, docteur. Les fêtes ont lieu après des pluies comme celle que nous avons connue hier. C'est une renaissance, tu sais ?

Ruiz n'a rien compris. Mais ce nouvel environnement, et en même temps étrange en termes de raretés, lui a remonté le moral et lui a fait oublier la vie qui l'attendait à Buenos Aires.

A huit heures du soir, ils se dirigèrent vers le centre de la ville. Tous les quatre sont montés dans la jeep et ont parcouru le trajet que Ruiz avait

également emprunté de nuit il y a à peine un jour. Ils gardèrent la même disposition qu'ils avaient dans le véhicule en se dirigeant vers la place, le vieux Gustave et son fils Norberto devant, Natalia et Bernardo Ruiz derrière, bras dessus bras dessous. Ils se regardaient tous les deux de temps en temps, commentant en quelques mots la vie trépidante de cette nuit-là autour de la place. Elle portait une robe de velours noir, ajustée à la forme de son corps élancé, fermée presque jusqu'au cou, avec un collier de perles couleur de jais qui brillaient plus que les perles blanches à la lumière des guirlandes placées sur la monture. poteaux spécifiquement pour ce jour-là.

-Vous êtes très attirant dans cette chemise blanche de mon frère, docteur.

La chemise était en soie, un tissu fin qui laissait légèrement apparaître les cheveux noirs et crépus de sa poitrine. Il avait mis un parfum particulier que Norberto lui avait prêté d'un clin d'œil après le rasage.

-Merci, Nathalie. Je pense que c'est toi qui mérite les éloges, pas moi.

-Alors obéissez, docteur.

Ruiz sourit, baissant les yeux comme un adolescent. Soudain, je ne savais plus quoi dire. Elle se serra plus près de lui et ils continuèrent ensemble, sachant qu'il n'y avait pas besoin d'en dire plus. L'autre Larrière avait disparu parmi les autres et on ne les revoyait plus.

Désormais, l’agitation de la place exigeait son attention. Les commerces environnants étaient illuminés, une forte lumière jaune sortait des vieilles fenêtres et portes, interrompue par les ombres des gens qui allaient et venaient. Des vélos et de nombreux piétons traversaient les rues. Ruiz a vu pour la deuxième fois certains des garçons qui étaient sortis des bâtiments abandonnés à son arrivée en ville. Il y avait beaucoup de chiens, presque autant que de personnes. Ils étaient apprivoisés, ils marchaient côte à côte avec leurs propriétaires, parfois ils se reniflaient lorsqu'ils se croisaient. Ils aboyaient à peine. L'agitation venait du peuple, des paysans qui travaillaient leurs propres terres, sans doute, mais la plupart d'entre eux devaient être des employés de la Larrière. De la boulangerie sortait une odeur intense de pain fraîchement sorti du four, de gâteaux et de biscuits parfumés à l'anis. Le fourrage était un lieu de rencontre, beaucoup s'y retrouvaient puis partaient vers la place. Le bazar d'Aranguren, en revanche, était fermé, et ce bloc semblait ne pas exister, car l'obscurité était une tache, comme un secteur effacé dans un tableau.

Il n'en demanda pas la cause et il savait qu'il ne trouverait pas Aranguren parmi ceux qui assisteraient au festival. Pendant la journée, ils avaient placé des poteaux autour de la place et y suspendaient des guirlandes avec des lampes de quelques watts de puissance. Il y avait une lune et grâce à elle la place était plus éclairée que par la lumière artificielle. Mais parmi les buissons qui proliféraient de manière irrégulière, il y avait des surfaces ombragées où se cachaient les chiens, effrayés par le passage

continu des gens. Aujourd'hui, la place lui paraissait plus grande que lorsqu'il l'avait vue à son arrivée, peut-être que l'obscurité contribuait à cette impression. Les ombres, comme les miroirs, dilatent parfois les distances.

Il y avait aussi de la musique. Un son semblable à celui d'un orgue de Barbarie venait de toutes les directions. Ruiz, dont le souvenir des cirques était resté agréablement gravé dans sa mémoire, tenta d'en retrouver l'origine et conduisit Natalia dans une direction ou une autre.

- Que cherchez-vous, docteur ?

-Au joueur d'orgue.

Elle sourit et désigna du bras un étal juste en face d'eux, à peine éclairé par le reflet du clair de lune sur le bois de l'étal. Il y avait un vieil homme avec une longue barbe, chauve, qui jouait de l'accordéon. La mélodie était inconnue, mais semblable à la musique monotone et enveloppante des carrousels d'une place de quartier de banlieue.

Ils se sont approchés. Le vieil homme leva les yeux vers Bernardo. La tête sortit de l'ombre pour entrer dans le halo de lumière d'une lampe qui se balançait au gré de la brise légère cette nuit-là. Ruiz ne s'était pas trompé en l'apercevant de loin, il était chauve et avait une longue barbe grise. Mais l'odeur de ses vêtements était insupportable. Même les grills, à côté de la place où l'on rôtissait la viande et les saucisses, ne pouvaient pas faire passer l'odeur de l'homme inaperçue. Alors le vieil homme demanda :

-Une collaboration, s'il vous plaît. Son accent était français, comme celui du vieux Larrière. Il devait avoir son âge, peut-être plus. Et alors que Bernardo était sur le point de sortir une pièce de monnaie de sa poche, il aperçut les pieds du vieil homme. Ils étaient pieds nus et enfoncés dans la boue, où certains scarabées avaient du mal à se relever. Les petites pattes des insectes adhéraient à la peau ulcérée du vieillard et montaient, lentement, mais vers le haut.

Ruiz a laissé deux pièces dans la paume du vieil homme.

"Merci", l'entendit-elle dire.

Natalia s'est approchée du joueur d'orgue et l'a embrassé sur la joue.

-Au revoir, mon oncle.

Ruiz la regardait comme s'il voyait un étranger.

-C'est le cousin d'une tante qui vit à Buenos Aires.

-Et pourquoi...

-Parce que quoi?

-Rien. Voulez-vous quelque chose à boire?

-Un verre de vin doux, s'il vous plaît.

Ils se dirigèrent vers le stand de boissons. C'était une longue table joliment dressée, avec une nappe couleur crème, des bouteilles ouvertes et des verres en cristal. Les gens arrivaient, choisissaient leur boisson, le gérant servait, rendait la monnaie et le client repartait content. Les garçons buvaient des jus de fruits et, curieusement, du café chaud.

Ruiz a demandé du vin doux et on lui a servi deux verres. Ils burent en marchant vers l'un des stands voisins. Certains enfants sont passés en courant et ont failli renverser leurs lunettes. La robe de Natalia était tachée, mais elle était à peine visible dans le tissu sombre.

-Ce n'est pas perceptible sauf dans l'arôme. "Mon père et mon frère vont penser que tu veux m'enivrer", dit-elle avec un sourire aussi doux que le vin qui mouillait ses lèvres.

Ruiz lui tenait le bras et ne pouvait résister à l'envie de l'embrasser sur les lèvres. Elle ne résista pas, sa bouche semblait même essayer de suivre celle de Ruiz lorsqu'il s'éloignait de quelques centimètres. Ils n’ont rien dit, ils n’ont même pas souri. Ils regardèrent devant eux et se retrouvèrent soudain à regarder de près ce que les autres regardaient également de près.

Un homme assis derrière une table en métal recouverte d'un tissu, assez sale à cause de ce qu'il y avait dessus, plusieurs plats et petits récipients sans couvercle, des bords desquels sortaient des vers, des larves blanches, des blattes qui se promenaient sur les bords des plats et le long des bords. nappe, des fourmis et quelques araignées grosses comme votre poing. L'homme avait les mains occupées à prendre la nourriture qu'il portait à sa bouche d'une source à l'autre, trop occupées également à empêcher les insectes de s'échapper de ses lèvres avant d'être broyés et tués. Il ne regardait pas les autres, mais se concentrait sur le contrôle de l'ensemble du zoo qui n'essayait pas de s'échapper, mais de continuer simplement à avancer. Et cet homme utilisait son intelligence pour les maintenir ensemble, en disant de temps en temps, et la bouche pleine, quelque chose comme « mes petits, ne vous enfuyez pas, mes petits ».

C'est ce que Ruiz croyait comprendre, et le vin dans son verre bougeait avec une légère vibration de son pouls tandis qu'il regardait, ravi, comment l'homme se nourrissait d'insectes, pas pour s'amuser, même si c'était l'intention de donner un tel spectacle, mais par nécessité. Comme si son système digestif le poussait à satisfaire sa faim sans les belles et aromatiques préparations qui flattent habituellement le palais humain. La faim de ce sujet avait évidemment un autre type de satisfaction.

Ruiz commença à avoir la nausée, mais il déglutit et se retint. Cependant, il se sentait pâle et son front était en sueur.

Telle fut la première exposition de la foire que tous deux visitèrent. Natalia, sans lâcher son bras, l'unissait maintenant aussi par ce baiser qui constituait un lien plus fort que de lier les mains, car il impliquait une complicité. Puis ils virent des chiens courir vers un espace ouvert et ils se dirigèrent vers le poste qui y était construit. Une lumière tomba directement sur l'endroit et, à mesure qu'ils s'en approchaient, ils se faufilèrent parmi ceux qui revenaient de ce secteur. Natalia a salué quelques connaissances et a présenté Bernardo. Ils l'ont salué comme s'ils avaient déjà entendu parler de lui. Ils ont continué jusqu'à ce qu'ils trouvent l'homme mince et brun qui était allongé sur une couverture. Ruiz n'a rien trouvé de spécial, l'homme semblait dormir. Peut-être qu'il s'ennuyait d'attendre les spectateurs, était-il sur le point de le dire à Natalia. Puis il réalisa que les vêtements bougeaient, mais pas l'homme. Il se déplaçait comme s'il y avait du vent, mais il n'y en avait pas, et le mouvement ne produisait pas de plis mais plutôt un glissement continu. L'homme ouvrit les yeux sur son visage sombre, et ils étaient clairs. Ce n'était pas des vêtements qu'il portait, mais une cape, peut-être plusieurs, de fourmis qui marchaient sur lui, recouvrant complètement son corps, à l'exception de ses yeux désormais ouverts comme deux vases vides. Il était allongé sur le dos et peu de temps après avoir changé de position, les fourmis se sont déplacées vers les espaces séparés du sol. Toutes les quelques minutes, l'homme bougeait un peu, puis s'asseyait, puis se levait ou se retournait comme s'il défilait. Les fourmis sont devenues excitées et se sont déplacées plus vite . Lorsque l'homme ouvrit la bouche, ils entrèrent. Ruiz pouvait voir le mouvement sinueux de sa pomme d'Adam alors qu'il avalait.

Ruiz se retourna et plaça une main sur sa bouche. Natalia lui frotta le dos, le réconfortant.

-Tu t'y habitueras, Bernardo.

Il la regarda et revint vers l'homme. Ces vagues de fourmis lui causaient un vertige semblable à celui d'une mer déchaînée par une nuit d'orage et sans lune, où ciel et mer se confondent, où les pieds et la tête changent de position et le vertige est maître du monde.

Se voyant seul un instant, elle revint avec un verre d'eau fraîche. Il but d'un trait et la sueur de son front commença à sécher.

-Je suis déjà mieux.

-Alors continuons. Ce serait dommage de rater le festival.

Natalia retint son bras, le poussant, le forçant avec une tendresse qui faisait apparaître ces forces comme les stratagèmes les plus faibles du monde. Et pourtant, ils étaient les plus forts, car sinon, comment Bernardo aurait-il pu tenir la tête haute comme si de rien n'était, comme si cette foire était une foire ordinaire, comme celle qu'on peut trouver dans n'importe quel village ou quartier d'une ville ? . Mais il n'avait pas visité toutes les

foires, donc il ne pouvait pas savoir ce que le monde pouvait cacher derrière l’apparence de ce qu’on appelle habituellement la normale.

Des yeux de Natalia, de sa voix assurée, ferme et creuse comme une amphore, un vase en argile construit par des mains indigènes et placé dans une vitrine dans la pièce qu'ils venaient de quitter, la vérité débordait. Et la vérité est simplement cela, une chair nue montrant les poils crépus d'un pubis dénué de mal ou de perversion. La vérité du monde est belle comme le ventre d’une fillette de douze ans qui a eu ses premières règles. C'est beau et c'est terriblement dur, douloureux et insupportable.

C'était ce qu'il voyait maintenant, tous deux debout devant le stand suivant. Une femme excessivement obèse, presque nue si ce n'était les longs cheveux qui formaient un voile triste et déchiré sur ses seins. Elle était assise sur une chaise qui supportait à peine le poids de son corps, semblant tenir en équilibre sur une canne. Mais ce n’était pas ce qui était particulier, mais les caractéristiques de sa peau, ou plutôt son absence. Elle était couverte de plaies rouge vin et violettes, d'autres blanches là où quelque chose bougeait. La femme avait les bras étendus et ouverts comme pour montrer des tatouages, mais en réalité, c'étaient ses ulcères qu'elle essayait de montrer comme s'ils faisaient tous partie d'une seule figure, et dont l'ensemble ne pouvait être vu qu'en ouvrant les bras et en les étendant. complètement ses jambes. Des vers gris vivaient dans les plaies, et certains cocons se brisaient et libéraient d'innombrables papillons qui s'envolaient et se perdaient dans l'obscurité ou mouraient peu après à la lumière des lampes.

Ce spectacle était magnifique, Ruiz devait l'admettre. Il regarda Natalia, qui pleurait devant une telle beauté, puis il ne put s'empêcher de ressentir une tendresse qu'il n'avait jamais ressentie pour Cecilia. Cecilia était forte et ne pleurait pas, Cecilia avait besoin de réconfort mais ne l'avait jamais accepté, tout comme elle n'acceptait pas la pitié et ne reconnaissait pas le pardon comme faisant partie de son vocabulaire. L'ironie était l'instrument des yeux et de la langue de Cecilia, seules ses mains contenaient de la poésie.

Ils regardèrent autour d'eux et cherchèrent le prochain stand. Un homme debout, les pieds joints et les mains collées sur les côtés. Au début, Ruiz ne pouvait pas distinguer ses traits. Il semblait avoir la tête baissée, regardant le sol. Il était vêtu d'un costume gris, la chemise était sombre. Les chaussures cirées étaient la seule chose qui brillait. Cela fit un bourdonnement intense et Ruiz se rapprocha un peu pour écouter, regardant par-dessus les garçons qui regardaient. Natalia lui tenait le bras comme si, avec cette douceur, elle l'empêchait de tomber dans un abîme.

Bernardo se rendit compte que la tête de l'homme qui se tenait là était un crâne ouvert avec des chairs déchirées et les restes d'un visage décoloré, froissé comme un masque en latex qui reposait sans vie sur sa poitrine. Le bord supérieur d'un nid d'abeilles dépassait du crâne ouvert, et

des centaines de guêpes entraient, sortaient et planaient autour, entourant également le corps de l'homme, qui, d'une manière inexplicable, se tenait debout, car il devait sans aucun doute être mort.

Fronçant les sourcils et plissant les yeux, Bernardo essaya de mieux voir le nid d'abeilles. Natalia lui murmura de ne pas trop s'approcher, les guêpes n'étaient pas dignes de confiance, même pour elles. Il ne demanda pas ce qu'il voulait dire par là, s'ils n'étaient jamais dignes de confiance envers qui que ce soit, mais la curiosité prit le dessus sur lui. Il avait vu un éclair du visage du mort et le mouvement d'un doigt de la main droite. Peut-être que ce sont les guêpes qui provoquaient de tels mouvements, mais peu de temps après, alors qu'ils partaient, ils entendirent la voix de l'homme qui disait :

-Merci.

Deux garçons lui donnaient des pièces et deux billets. des t-shirts de faible valeur, alors qu'il tendait la main avec la paume vers le haut. Et Ruiz vit le visage de l'homme, désormais clairement, les yeux immensément affligés de quelqu'un qui n'a d'autre espoir qu'une vie pas plus grande ni moins bruyante qu'une pièce remplie, complètement et absurdement, de guêpes.

Bernardo Ruiz baissa les yeux vers le sol et porta ses mains à son visage. Natalia les lui a enlevés et l'a obligé à la regarder dans les yeux. Ils étaient un réconfort, un baume rafraîchissant pour ce qu'il venait de voir, et lorsque Natalia eut ainsi guéri ses yeux blessés, ils reprirent leur promenade. Ils n'avaient pas fini de visiter ne serait-ce que la moitié des stands, et la nuit du festival ne faisait que commencer.

Ils croisèrent un chœur de voix mixtes chantant une berceuse en allemand. L'éclairage y était plus grand et les chanteurs étaient debout sur deux rangées, les femmes devant et les hommes sur une estrade derrière. Ruiz a reconnu certains visages qu'il avait vus ce matin-là sur le terrain. Les voix étaient agréables et non intempérantes comme on pourrait s'y attendre de la part d'un chœur amateur.

Ils passèrent de nouveau devant le stand de boissons.

-Tu veux un autre verre de Moscato ?

-Non, chérie. Rien pour l'instant, merci.

Il lui saisit fermement la main et ils continuèrent leur chemin à travers la place déjà pleine de monde, évitant les chiens, saluant des connaissances, se serrant la main qui laissait une sensation collante dans les paumes de Ruiz. Ils atteignirent le trottoir et descendirent dans la rue. Un peu isolé du reste, il y avait un stand peu visité, non sans quelques curieux. Il n'y avait pas d'enfants, seulement des vieillards, tous des hommes, qui regardaient avec désinvolture et ajustaient leurs lunettes pour mieux voir. Ils avaient le

ventre bombé mais étaient extrêmement maigres. Parmi eux devaient se trouver les deux vieillards qui avaient quitté le travail ce jour-là, et encore une fois Ruiz se dit qu'en tant que médecin, il aurait dû montrer plus d'intérêt, ayant insisté pour faire un examen physique des personnes touchées. Cependant, personne ne s’est plaint ni n’a demandé d’assistance médicale. La maladie fait partie de la santé, se disait-il à plusieurs reprises. Pas une entité qu’il faut éliminer comme un insecte écrasé par un pied ou tué par un insecticide. La santé, comme la mort, sont des états d’une seule période de temps continue.

Un homme est unique, un homme meurt et est perdu à jamais. Les insectes meurent et naissent par millions. Ils sont éternels pour cela, ils sont immortels parce que le nombre et la figure sont de leur côté. On dit que Dieu est un verbe, et c'est aussi une figure. Il existe parce qu'un nombre le détermine. Pas le chiffre un, ni le zéro comme beaucoup le disent, mais toujours plus que le chiffre deux. Deux ne suffisent pas, trois c'est déjà tout. Et c'est dans l'ensemble, l'absolu, que réside la raison de l'existence de Dieu.

Parce qu'un homme qui meurt est unique, c'est nous qui survivons qui l'enveloppons dans un linceul, pour que la terre ne le frappe pas si brutalement, ne lui fasse pas de mal aussi vite que les dents d'un chien enragé. Ainsi donc, à mesure que nous les fabriquons, les araignées aussi, auprès desquelles nous avons appris à construire des linceuls parce qu'elles savent tisser le matériau exact pour le reste de la chair.

Là, devant tous ceux qui osaient regarder, sur la terre battue de la rue juste en face du bazar, se trouvait le corps d'un homme qui secouait le linceul prématuré que tissaient une centaine, peut-être un millier d'araignées pour l'envelopper, se déplaçant sur son corps comme de vieux et sages tisserands d'une usine fermée depuis longtemps et qui sont restés pour toujours parce que rien ne les attend chez eux. Seules leurs mains, leurs pattes, leur restent fidèles, seule l'idée d'accomplir leur travail ancestral les console de la solitude et du vide de leurs ventres plus capables d'engendrer.

"Papa", dit Natalia.

Ruiz reconnut Larrière dans l'un des vieillards qui leur tournaient le dos.

Lorsqu'il s'est retourné, ils ont vu que ses yeux étaient rouges et que des gouttes tombaient de son nez. Sa fille s'est approchée de lui pour le nettoyer.

"Merci", dit-il en regardant Bernardo avec un sourire triste. Excusez les bêtises de ce vieil homme, docteur.

Bernardo lui tapota le dos avec confiance, l'autre appréciait cette démonstration d'affection.

Les trois retournèrent sur la place. Maintenant, il y avait beaucoup de gens rassemblés au centre, et beaucoup d'autres allaient dans la même direction, commentant entre eux. Les garçons couraient devant leurs parents, accompagnés des chiens. Norberto a rencontré sa famille, il est venu de chez la femme obèse et a commenté qu'il avait parlé quelques mots avec elle.

Quelqu'un est monté sur la plate-forme qui occupait le centre de la place, à côté du mât, qui servait à suspendre les lampes et à éclairer la scène improvisée. L'heure du plus grand spectacle était arrivée, pensa Ruiz. Peut-être un discours d'ouverture, puis une performance d'un ensemble musical. Mais il n'en était rien. L'homme a simplement accueilli tout le monde. Il était petit, mince et large d'épaules. Habillé une veste verte sur une chemise sans col. Son pantalon était serré et il portait des bottes. Il ressemblait à un maître de cérémonie un peu efféminé, car son visage brillait de poussière accumulée sur ses joues et autour de ses yeux. Il bougeait comme un artiste de variétés, comme un mime, faisant le geste de sortir un chapeau qu'il n'avait pas.

"Mesdames et messieurs", dit-il lorsque le chœur cessa de chanter une mélodie sans paroles, juste un chœur silencieux de voix gutturales comme des oiseaux étranglés. La voix principale de notre peuple nous chantera aujourd'hui une nouvelle chanson.

Il tendit le bras vers l'endroit où Larrière s'était arrêtée pour regarder. Tout le monde a applaudi. C'était Natalia qu'ils recherchaient. Elle se sépara bientôt de lui sans oublier au préalable de lui faire une petite pincée sur le bras, le rendant complice de la joie qu'elle ressentait, puis, pendant que le maître de cérémonie l'aidait à monter sur scène, elle se retourna un instant pour le regarder. et lui fit un clin d'œil de l'œil gauche.

Elle se tenait au milieu de la scène, lissait la jupe de sa robe et écartait les cheveux de son front. Elle avait l'air vraiment simple et belle, se dit Ruiz. Mais c'est en chantant que le vrai sens du mot beauté englobait tout ce que Natalia représentait. Parce que sa voix n'était pas un complément à sa beauté, mais plutôt l'essentiel. Sa voix de contralto semblait se former et mûrir à chaque seconde qu'elle durait et à chaque note qu'il prononçait. Et cela ne venait pas seulement de sa bouche, mais de l'obscurité qui enveloppait la place, de l'espace sans arbres et des rues avec l'odeur de terre mouillée, cela venait de ce cimetière voisin semblable à une mer de buissons.

Elle chantait le poème de Cecilia, et Ruiz se demandait comment elle avait pu le mettre en musique si tôt, avec si peu de temps entre ce même après-midi et cette nuit qui passait maintenant. Aucun instrument ne l'accompagnait, c'était une chanson a cappella, mais Ruiz n'avait jamais entendu une voix telle qu'elle n'avait besoin que de sa propre compagnie, car elle était le vent qui soufflait dans sa gorge, l'écho et le creux de sa voix. bouche, une boîte de résonance plus fidèle et plus grande que

n'importe quelle grotte enfouie à des centaines de mètres et inexplorée par aucun homme.

Le poème de Cécilia prit alors un sens qu'il n'avait pas vu auparavant, qu'il n'avait pas compris et que Cécile cherchait peut-être lorsqu'elle le récitait et le reprenait dans son lit, un crayon à la main, le révisant, le corrigeant. il cherche dans les vers le secret des mots, et dans les mots le symbolisme des lettres. Et plus encore, la musique qu'elle ne savait pas créer parce qu'elle lui était interdite, et qui surgissait désormais à travers une autre femme dont le talent différait du sien, mais était tout aussi révélateur. L'une et l'autre, et peut-être une troisième, la femme qui avait appris à Cecilia à contempler la beauté des insectes et l'harmonie sous-jacente des contours d'un os.

La chanson a duré plusieurs minutes. la place. Ruiz sentait que toutes les personnes présentes étaient émues par l'écoute, même les phénomènes et les créatures étranges qui n'avaient pas bougé de leur position avaient les yeux ou les oreilles attentifs à celui qui chantait. Les garçons étaient immobiles à côté de leurs parents, la tête haute, leur regard curieux sur la femme sur scène, les chiens s'étaient assis et quelques-uns d'entre eux hurlaient avec un léger gémissement plus triste que le chant d'un loup perdu.

Puis Natalia a regardé vers ces deux chiens à dix mètres de là. Sa voix s'arrêta, mourant doucement avec le dernier mot du poème. Et ce dernier mot était un nom, un signe distinctif appliqué à un os du corps humain, qui faisait référence à un dieu mythologique capable de supporter tout le poids du monde sur son dos.

La base d'un crâne. Le soutien du monde.

Comme si tout ce poids pouvait être supporté même par l'eau comme une sphère, un ballon plein de sons et de musique, de voix qui voyagent sur les routes du vent.

Un dieu capable de se reposer quelques instants et de déposer son fardeau sur un faible support plus éthéré que l'air. Comme un irresponsable distrait et reposé, prêt à reprendre la charge, il voit qu'elle a disparu, emportée par les mains du vent avec des voix sombres et des hurlements désastreux.

La force nécessaire pour maintenir le monde en équilibre à un point statique est la même que s’il restait en mouvement continu. Ruiz le savait, un peu de physique et sa logique lui avaient appris. Les mystères du monde, la lutte entre le bien et le mal, les fissures qui s'enfoncent dans la vie quotidienne et dégagent les vapeurs méprisables de la pourriture et de la mort corporelle, répondent souvent aux mêmes principes de la science précaire inventée par l'homme. Le cerveau invente sa propre mort, l'explication de la vie et la vie elle-même naissent simultanément. La mort est dans le cerveau humain. Son propre dieu créateur et son destructeur.

Ceux qui regardent dans les fissures ouvertes dans les places de ces villages comme celui que Ruiz visite maintenant, voient les caravanes et les charrettes de ceux qui ramassent les cadavres de maison en maison pour les emmener dans des endroits où ils s'entassent comme des montagnes, qui ensuite brûleront. jusqu'à ce qu'ils deviennent des cendres perdues, traînés et rendus inutiles par le vent.

Natalia est descendue de scène et Ruiz n'a même pas réalisé que c'était lui qui s'était approché d'elle et lui avait tendu la main pour l'aider. Personne n'a applaudi, car le silence était alors plus satisfaisant.

Le père Larrière serra sa fille dans ses bras.

-Comment as-tu pu trouver cette chanson, ma fille ? Je pensais qu'elle était perdue...-dit-il.

-C'est un poème de la femme du docteur, papa...

Le vieil homme regardait Ruiz avec étonnement, avec admiration.

-Dites-moi, docteur. Quel était le nom de famille de votre femme ?

-Tejada.

-Et celui de la mère ?

Ruiz s'en souvint pendant quelques secondes.

-Gonçalvez.

Le vieil homme sembla reconnaître le nom de famille et passa un bras autour des épaules de Ruiz.

-Docteur, vous ne pouvez pas imaginer à quel point j'avais raison quand je vous ai dit que j'aimerais vous avoir dans la famille. Il y a des gens qui en savent plus que d’autres, tu comprends ? Des gens qui sentent ce qu’il y a dans un trou sans lumière, et même ce qui est caché et palpable sur l’asphalte à midi, chaque été. Les femmes y sont particulièrement sensibles. Sa femme, qu'elle repose en paix, l'a senti en composant ce poème. Et j'imagine que d'autres membres de sa famille ont aussi pu constater, par exemple, la peur ou la terreur qui avance comme un essaim de guêpes.

Ruiz a imaginé Cecilia et sa cousine Leticia sur une plage, enfants, observant, allongées sur le sable, comment une araignée dévorait un homard.

Ils rentrèrent chez eux en silence, écoutant la musique des cigales, entourés de lucioles fuyant les nuées de moustiques nocturnes qui surgissaient des sous-bois le long de la route. Les hommes de Larrière se rendirent chacun dans leur chambre et laissèrent Ruiz et Natalia seuls dans le salon de la chambre, devant la cheminée qui crépitait et attirait les moustiques au lieu de les faire fuir.

Ils avaient tous les deux les yeux rivés sur le feu, silencieux et pensant peut-être à la même chose. Ils cherchaient quelque chose à dire qui signifiait une étape irréversible, quelque chose sur lequel ils ne pourraient pas revenir. C'est pourquoi ils ont choisi de continuer en silence et de se caresser la main sur le dossier du canapé, puis les mains se sont touchées, puis le corps, jusqu'à atteindre les épaules et ont rapproché leurs têtes jusqu'à ce que leurs lèvres se rencontrent.

Ils s'embrassèrent longuement, ne respirant que le nécessaire pour continuer dans cet état, léger comme la fumée qui s'échappait du feu à côté d'eux, protégé par le plafond dont ils ne voyaient pas les poutres, mais entre lequel de nouvelles toiles d'araignées s'étaient formées au cours du jour. Et au moment où elles s'abandonnaient à la sensation du corps abandonné à l'autre corps, tandis que ses lèvres embrassaient ses oreilles, et qu'il embrassait son cou et la base de ses seins, les araignées consommaient leur ration quotidienne de mouches emprisonnées dans les tissus. .

Bernardo et Natalia se levèrent du canapé et se dirigèrent main dans la main vers le couloir qui menait aux chambres. Leurs lèvres se détachèrent à peine et ils se promenèrent dans la pièce pratiquement aveugles. Ils arrivèrent à la porte de sa chambre. Il fit un tout petit geste pour se détourner, en guise de concession aux bonnes manières. Après tout, disait-on, c'était un intrus dans la maison d'une bonne famille. Mais elle lui tenait la main, ils entrèrent ensemble dans la pièce et fermèrent la porte.

Elle s'installa sur le lit sur la couette en laine de mouton. Il s'assit à côté d'elle et commença à défaire la fermeture éclair de sa robe, tout en embrassant les centimètres de peau qu'il révélait. Natalia a baissé sa robe jusqu'à sa taille. Puis il défit le fermoir de son corsage et elle tomba sur le lit.

Bernardo s'est alors agenouillé devant elle et a commencé à lui embrasser les seins comme si elle était un dieu qu'il priait. Elle s'allongea, il ôta le reste de ses vêtements. Il ôta sa chemise et son pantalon, et aucune lumière ni son n'était nécessaire pour savoir que ce qu'ils faisaient avait été décidé peut-être bien avant, peut-être des siècles auparavant, par une ancienne tradition qui comprenait non seulement de tristes devoirs mais aussi des événements comme celui qui se passait maintenant : extase et plaisir, éphémères et éphémères, mais non moins essentiels pour combler plus tard les autres avec un esprit lucide et un sang à une température conforme aux cadavres qu'on ramasse de maison en maison, de ville en ville.

Le cœur de Natalia battait avec un battement de tambour semblable à celui d'un enfant jouant du tambour au milieu d'une bataille. C'était doux et excitant le même temps. Le corps de Ruiz, en revanche, était une somme de corps de nombreux hommes tombant de tout leur poids après avoir été abattus par les canons et les balles sur les durs avant-bras de la terre.

C'était elle, la terre où il est tombé, et la terre s'est modelée à sa forme, l'a enveloppé.

Elle avait maintenant ses jambes emprisonnant les siennes. Ruiz les sentit monter et descendre jusqu'à ce qu'ils se resserrent et se referment sur ses fesses. L'un des bras de Natalia pressait la tête de Bernardo contre son cou, l'autre bras poussait son corps contre le sien. Elle l'avait piégé et ne voulait pas le laisser partir. Mais il n'avait aucune envie de fuir ce lit. Elle ressemblait à une mante religieuse, dont la face triangulaire verte dévorerait la tête du mâle à tout moment.

Il le savait, et pourtant il devait terminer ce qu'il avait commencé. Il y a des choses qu'on ne peut pas arrêter, des flux qui, comme les prières, ne doivent pas être tronqués si l'on ne veut pas tomber dans le blasphème ou la syncope cardiaque. Des moments comme ceux-ci sont les rares moments où le corps et ce qu'on appelle l'âme ne font qu'un, plus cohérents que l'air, plus substantiels que n'importe lequel des éléments qui composent le monde, quelque chose d'indivisible, même si à eux seuls ils étaient aussi inutiles. comme une pierre.

Lorsqu'il sentit que tout était fini, il cria, sentant un picotement parcourir sa colonne vertébrale. Cela commençait à la base de son dos, là où elle avait posé ses pieds, puis remontait jusqu'au cou et à la tête. Ruiz s'allongea sur le côté, agité et avec un étrange bourdonnement dans les oreilles.

Natalia posa sa tête sur son ventre, le caressant, jouant avec les poils de sa poitrine pendant qu'elle disait quelque chose, mais il ne parvenait pas à la comprendre. Elle chantait, peut-être, c'est pour cela qu'elle ne remarquait pas les crampes qu'il souffrait dans les muscles abdominaux. La bouche de Natalia était encore habitée par la chanson, peuplée de vies qu'elle créait avec cette ballade aux accents étrangers mélancoliques.

Bernardo vit alors au plafond de la pièce les toiles d'araignées suspendues d'une poutre à l'autre et les petites figures d'araignées se déplaçant dans de nombreuses directions comme sur des routes qui menaient à des lieux de nourriture, de reproduction et de mort.

Ruiz s'est endormi tandis que son rythme cardiaque ralentissait jusqu'à atteindre la limite exacte de la normale. Et à cette frontière, il s'est rendu dans le royaume du rêve, dans cette maison de campagne où il a continué à assembler un corps avec le matériel indiqué par un programme de télévision. Mais il n'y avait plus de télévision, et le corps était presque construit, sauf la tête.

C'est ce qu'il faisait maintenant. Assis devant la table de la salle à manger, il a modelé la forme d'un visage sur l'os encore nu avec ses mains sales d'argile, de boue et de colle. Au fur et à mesure qu'il appliquait couche

après couche d'argile puis collait des brins d'herbe mélangés à de l'eau et des pierres, la peau prenait une couleur brunâtre. Mais ce n'était qu'une partie du cuir chevelu, le visage lui-même n'était encore qu'une esquisse à peine déchiffrable. Il ne savait pas depuis combien de temps il travaillait sans dormir, et il pensait qu'il devrait baisser les bras un instant et se reposer.

"Qu'est-ce que tu penses faire?", A demandé quelqu'un.

Ruiz regardait partout, mais il était seul.

-Où regardes-tu, c'est moi qui te parle ?

Puis il vit que les lèvres du personnage, formées uniquement de deux cylindres, bougeaient. C'est la tête qui parlait. Le reste du corps était toujours debout dans un coin. Le chef s'adressa à Ruiz avec une voix de femme, gentille mais ferme, légèrement méprisante ou colérique.

"Quel est ton nom ?", a-t-elle demandé.

Il hésita soudain. Il ne savait pas qui lui parlait, donc il avait peut-être aussi perdu la notion exacte de qui il était. Après y avoir réfléchi un moment, il répondit :

-Hamlet. Ne vois-tu pas comment je t'ai tenu entre mes mains, m'interrogeant sur la vie et la mort ?

-Eh bien, cher Hamlet, tu te rendras compte que ces lèvres sont agaçantes et trop pleines. Je pense que tu devrais réduire son épaisseur.

-Peut-être que tu as raison.

Il s'est consacré à écraser un peu les cylindres en caoutchouc qui les formaient.

-Est-ce qu'ils sont meilleurs ainsi ?

-Oui, bien mieux, cher Hamlet.

-Je pense que tu te trompes, je m'appelle Victor Frankenstein.

Elle fronça les sourcils et la boue séchée se brisa et tomba sur la table.

-C'est de ta faute, tu m'avais dit un autre nom il y a quelques temps.

-Je vais le réparer, ne t'inquiète pas.

Il a préparé un nouveau mélange. Elle regarda les doigts travailler sur son front.

-Tu vas être long ? Je pense que je vais transpirer et mon maquillage va encore tomber.

-L'humidité est bonne pour le mélange.

-Si tu le dis, Victor...

Il retira ses mains, presque en colère.

-Pourquoi insistes-tu pour m'appeler autrement ? Je m'appelle Yepetto.

-Eh bien, cette fois, il est un peu plus gentil. Je veux un miroir, s'il te plaît.

Il a apporté un miroir ovale. Il l'a mis devant sa tête. Je ne savais pas à quoi pouvait penser cette tête, se voyant avec son visage à moitié construit, mais ro ne semblait pas détester ça.

-Nous allons bien, Yepetto.

Il jeta le miroir sur la table et croisa les bras pour la regarder.

- Que se passe-t-il maintenant ?

-Il se trouve que je m'appelle Michel-Ange.

Le visage était déformé en un sourire ironique et semblait aussi horriblement absurde que la raison pour laquelle il riait.

-Eh bien, eh bien... nous avons progressé dans nos aspirations. J'exigerai alors de plus en plus de vous.

-Tout ce que tu veux, et même mieux. Je suis ton créateur.

Elle prit une expression dubitative.

-Tu en es si sûr, Michel-Ange ?

Il a ramassé la chaise et a menacé de la lui jeter par-dessus la tête.

-Encore une erreur et je ne me retiendrai pas ! Vous me provoquez en m'appelant toujours sous des noms différents.

Elle, résignée, lui demanda quel était son vrai nom.

-Léonard.

Puis elle hocha la tête, car elle commençait à avoir peur pour la santé mentale de son créateur. Elle le vit s'approcher et posa ses mains dessus, modelant à nouveau l'argile plus grossièrement qu'auparavant. Elle décida de garder le silence, malgré l'horrible odeur qu'il avait sur ses vêtements, en sueur et sales de crasse. Il devait avoir enterré des gens peu de temps auparavant. Elle ne se souvenait pas d'avoir eu une vie, mais au fur et à mesure que son visage commençait à se former, et surtout en se regardant dans le miroir, elle trouva une ressemblance avec quelqu'un qu'elle connaissait, sans savoir quand ni où.

Puis il s'est arrêté. Ses mains restèrent immobiles et il regarda vers la porte. Elle s'était ouverte et une brise fraîche entrait du crépuscule imminent. Elle entendait aussi la musique, mais elle croyait que c'était le vent, car ses oreilles étaient encore rudimentaires.

- Qu'est-ce que c'est, Léonard ?

Il la regarda avec une expression de mépris intense.

-Je m'appelle Giuseppe Verdi. Et c'est le refrain de mon Nabucco.

En disant cela, il est parti. La porte était restée ouverte, pour qu'elle puisse voir le champ où il marchait maintenant, calme et sûr de l'endroit où il allait. Au fond, il y avait un grand arbre, dont les branches bougeaient, et autour de lui l'herbe n'était pas verte mais noire.

La route qu'il parcourait était un champ parsemé de scarabées et le ciel avait été envahi par des sauterelles. Le ciel bougeait latéralement, il avait de la profondeur et des sommets comme une mer verte. Le sol semblait s'être élevé et le ciel nocturne s'était effondré. Mais il marchait avec fermeté, assurance vers l'arbre dont les branches s'étendaient comme des bras avec des mains et des doigts offrant des araignées, comme un dieu qui distribue de la nourriture à ses sujets.

Il partit à sa recherche, vers ces mains et ce plafond de toiles d'araignées qui le protégeraient. Et le monde se balançait au rythme d'un refrain sur une mer un peu agitée. Au milieu d'une nuit qui commençait, dans cet espace où le temps n'est qu'une idée brisée suspendue à des fils de branches pointues qui le déchirent tandis qu'il court, fuyant, même s'il ne sait jamais à quoi échapper, le temps, le propriétaire et le seigneur. de tout, à l'exception de ces pas qu'il a laissés derrière lui et qui le hantent toujours.

## 5

Dans la matinée, Ruiz a été réveillé par des cris venant de la pièce voisine. Les volets étaient ouverts et il faisait déjà jour, peut-être neuf ou dix heures du matin. Il regarda l'horloge sur la table de nuit, il n'était que sept heures. C'était étrange que Natalia se soit levée si tôt. Les cris, dont il comprenait maintenant qu'ils étaient des gémissements de douleur, avaient la voix du vieux Larrière. Il se leva, mais il n'avait rien à porter à part les vêtements de la nuit dernière. Puis elle aperçut, sur la couette au pied du lit, une robe d'homme. Probablement de Norberto, et elle l'avait laissé là pour lui à son réveil. Il enfila son peignoir et ouvrit la porte de la chambre. Le couloir était vide et les cris étaient plus forts. Sans doute venaient-ils de la chambre du

vieux. Il sortit et rencontra Norberto qui portait une tasse fumante contenant un liquide à forte odeur.

"Bonjour, Ruiz," dit-il simplement, et il entra dans la chambre de son père en fermant la porte.

Bernardo se dirigea vers la cuisine et trouva Natalia assise à table, en train de prendre son petit-déjeuner.

-Qu'est-ce qui ne va pas avec ton père ?

-Ce que nous attendions depuis un moment, mon amour. C'est le processus.

-Quel processus ?

-Détachement, chérie. Vous l'avez déjà vu avec Vicente au bloc opératoire.

Il lui prit la main et le fit asseoir à côté de lui. Le dimanche matin était ensoleillé, une lumière intense pénétrait par la fenêtre qui donnait sur le jardin.

-Asseyez-vous et laissez-moi vous expliquer. Ils sont sur le point de partir, tu sais ?

-Ils?

Natalia fit un geste d'agacement ; les cris de son père la bouleversèrent, même si elle essaya de paraître indifférente.

-Bernardo, ne dis pas que tu ne comprends pas après tout ce que tu as vu à la foire. Eux, ma chère, sortent quand nous allons mourir. Ils sont dans le sang de nos mères, nous grandissons avec eux, nous les nourrissons. Puis, quand notre heure arrive, ils s’en vont parce que nous ne leur sommes plus utiles. Et pour sortir, il faut briser les viscères et la peau.

Tout en parlant, il regardait Ruiz comme s'il se trouvait face à un enfant naïf et effrayé. Elle ressemblait à une enseignante, une mère patiente qui parlait calmement mais tristement.

-C'est douloureux, je sais. Nous avons tous de la merde Eh bien, c'est inévitable. Qui n’a pas peur de mourir dans la douleur ?

Il serra la main de Ruiz quand l'un des cris devint plus strident, plus aigu que les précédents, presque un cri de désespoir et de pitié. Puis il ne put s'empêcher d'avoir le réflexe de la protéger et de la réconforter, il la serra dans ses bras et sentit la tête de Natalia reposer sur sa poitrine, respirant lourdement, mais à l'abri de tout ce qui se passait dans l'autre pièce.

Norberto revint avec la tasse vide, la laissa sur le comptoir et s'assit devant eux.

-Ne t'inquiète pas pour lui, Ruiz, papa savait que ça arriverait. Il se préparait à endurer la douleur.

-Mais il souffre...

-Je le sais déjà, et c'est ce que tu devrais faire. Crie et souffre. Ne sommes-nous pas nés de la même manière ? Qui a dit que la mort devait être paisible, silencieuse et médicamenteuse ? Ils le savent, c'est leur fonction, même s'ils n'en ont pas conscience.

"C'est le processus, chérie", ajouta Natalia sans le quitter, et la voix résonna dans son corps comme si elle voyageait dans les espaces vides de ses poumons. Il se demandait s'ils étaient vraiment vides.

"Est-ce que la craie t'a aidé ?", a-t-elle demandé à son frère.

Il acquiesca. Ils restèrent silencieux, buvant quelques matés pour calmer leurs nerfs et laisser le temps passer. Tous les trois étaient encore en couverture. Lui dans la robe de Norberto, elle dans une chemise de nuit blanche et un peignoir en soie, son frère en pyjama rayé.

-Pourquoi Vicente est-il venu me voir, alors ? Comment pourriez-vous risquer de faire connaître votre existence à tout le monde...

"Vicente était un lâche", a déclaré Norberto. Depuis que je suis enfant, j'avais peur. Il ne supportait pas la douleur et après avoir vu mourir nos grands-parents et nos tantes, il a décidé de le faire sous anesthésie. C'est pour cela que nous avons dû l'accompagner à l'hôpital, après tout c'était notre frère.

Ruiz se souvenait des premières consultations, de l'optimisme bienveillant qu'il avait essayé de lui inculquer pour ne pas s'inquiéter de ces prétendus kystes intestinaux. Il avait l'habitude d'y aller seul, regardant en arrière avant d'entrer dans le bureau, comme s'il avait peur d'être suivi ou que quelqu'un le voie faire ce qu'il ne devrait pas.

-Les gens de l'hôpital le savent déjà, Ruiz. Du moins ceux qui étaient avec vous dans la salle d’opération. Ils sont les nôtres.

-Mais combien y en a-t-il alors ?

Ils souriaient, mais les cris interrompaient tout geste qui n'était pas solennel.

"Il nous est impossible de le savoir, chérie," répondit-elle en lui caressant la joue. Des milliers, des millions, peut-être.

Il regarda son frère pour obtenir son approbation. Norberto hocha la tête.

Les aiguilles de l'horloge accrochée au mur de la cuisine avançaient lentement, marquant d'abord huit heures, puis neuf et dix heures du matin.

Presque vers midi, ils étaient tous les trois déjà habillés et se promenaient dans la maison ne sachant que faire pour se distraire des cris du vieil homme. Chaque fois qu'un des frères entrait dans la pièce avec la craie, les cris s'apaisaient pendant un moment, mais ensuite ils augmentaient à nouveau, parfois plus fort.

Les trois étaient assis dans le salon. Norberto dans un seul fauteuil, Natalia et Bernardo se tenant la main sur un grand canapé.

"Combien de temps cela va-t-il durer ?", a demandé Ruiz.

-Il n'y a pas de règles pour ça. Tu dois comprendre, Ruiz. C'est un processus naturel, vous, en tant que médecin, devez le comprendre. Combien de temps dure le travail à partir du début des contractions ? Y a-t-il une heure fixe ? C'est la même chose. Ils naissent quand nous mourons, mais sont-ils nés parce que nous mourons, ou mourons-nous parce qu'ils sont nés ?

-Ils ne savent pas? Est-ce qu'ils sont de votre race et vous ne le savez pas ?

-Vous, docteur, qui avez lu sur le corps humain et sur les hommes en général, connaissez-vous la raison de la vie, pourquoi nous sommes nés pour partir peu de temps après ? De plus, vous vous trompez si vous nous considérez comme une autre race. Nous sommes des humains, c'est pourquoi ils nous peuplent. Nous sommes un habitat de plus, un environnement pour accomplir le processus de leur vie.

Ils regardèrent la porte de la chambre du vieil homme, on frappa. Natalia se leva du canapé.

"N'y va pas !", la prévint son frère. Pourquoi tu n'y vas pas, Ruiz ? Apportez-lui la craie et voyez-le, parlez-lui si vous le pouvez.

Mais nous n'avions pas le temps de répondre. Un fracas d'objets tombant est venu de l'intérieur de la pièce et un cri long et profond a déchiré la stabilité de l'air à l'intérieur de la maison, divisant la lumière de midi en deux fragments méconnaissables. Un avant et un après du time lapse coupé au couteau sonore s'établissait pour toujours au milieu du couloir, et là ils continueraient à passer tout l'après-midi et la nuit, jusqu'à ce qu'enfin les cris se taisent et l'espace sans temps devant la porte a été franchie par ceux qui vivent dans les entrailles.

Les deux frères coururent vers la porte, mais Norberto arriva et entra avant elle. Natalia a frappé à la porte et a dit :

-C'est bien? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé?

Mais ils ne lui ont pas répondu. Ruiz a essayé de la repousser du couloir. Elle n'a pas résisté et a pleuré à nouveau, la tête appuyée sur La poitrine de Bernardo. C'était la première fois qu'il la voyait si peu sûre d'elle et si

effrayée, elle ne ressemblait plus à la même femme qui avait chanté avec tant d'assurance et de fierté la nuit précédente et qui l'avait tenu dans ses bras pendant qu'ils visitaient les stands de monstres de la foire.

Norberto est sorti.

-Rien ne s'est passé, il a voulu se lever et est tombé du lit. Mais au moins, la peur a été utile, maintenant il dort.

Norberto soupira profondément. Il avait l'air épuisé, mais il ne voulait pas arrêter de prendre soin de son père.

-Pourquoi ne sortent-ils pas ? "Va déjeuner en ville", dit-il, et regardant Ruiz, il ajouta : "Emmène-la, distrait-la un peu, s'il te plaît."

Bernardo était d'accord. Natalia allait faire ce que son frère lui disait, mais elle l'embrassa d'abord sur la joue et alla dans sa chambre pour se changer.

Norberto posa ses mains sur les épaules de Ruiz. Il a commencé à pleurer.

-Merci d'être là pour nous aider. Tu vas être mon frère à partir de maintenant. Parfois, j'ai l'impression que je ne peux pas y arriver seul, j'ai aussi peur, mais un autre jeune homme de la famille est d'une grande aide pour résister.

Il serra Ruiz dans ses bras et il se sentit abasourdi. Alors qu'il était prêt à le serrer dans ses bras, Norberto s'était déjà séparé et lui avait dit de prendre tout l'après-midi de congé. Il prendrait soin du vieil homme jusqu'à leur retour. Il n'y avait pas lieu de s'inquiéter de sa mort pendant leur absence, le processus, assura-t-il, allait prendre beaucoup de temps.

Puis Ruiz et Natalia sont montés dans la jeep et ont pris la route vers la ville. Sur la place, ils soulevaient le plancher et plusieurs femmes balayaient les trottoirs. Il y avait des restes de papiers, des gobelets en plastique, des bouteilles cassées. Certains chiens grignotaient quelques os pelés du rôti. Ils ont traversé la place en échangeant des salutations avec quelques voisins. Devant se trouvait Aranguren, assis au même endroit et dans la même position où je l'avais vu vendredi. Ruiz le salua et ils traversèrent la rue.

- Comment allez-vous, docteur ?

-Bien merci.

Aranguren ne regardait pas Natalia et ne lui parlait pas non plus.

"Je vais à la boulangerie, chérie, je t'attendrai là-bas", dit-elle.

Ruiz hocha la tête, et alors qu'il la regardait s'éloigner, Aranguren lui dit :

-Tu vois, on ne s'entend pas bien. De vieilles querelles de famille, cher docteur. Et maintenant qu'il semble que tu vas faire partie de la famille... Je n'ai pas pu m'empêcher de les voir se tenir la main, excuse-moi... Je ne sais pas si tu continueras à me rendre visite.

-J'aimerais connaître la raison du problème. Je ne pense pas qu'ils veuillent me le dire, c'est pourquoi je te le demande.

-Écoutez, docteur. Nous nous sommes battus pour les intérêts des travailleurs, pourrait-on dire. Nous avons des domaines de domination communs et, bien qu'avec des moyens différents, notre objectif est commun. La famille Larrière est représentative d'une manière de mourir, envahissante et bestiale, révoltante à mon avis. Les autres familles, auxquelles j'appartiens, se consacrent à répandre d'autres formes de mort, la peste, par exemple, les rats et leurs tunnels. Comprend ? Nous ne sommes pas des envahisseurs, nous sommes des messagers. Eux, eux, portent la mort dans leur corps, nous la distribuons simplement.

Ruiz regarda vers le cimetière tout en écoutant l'histoire d'Aranguren. Il avait vu un mouvement semblable à celui des vagues de la mer, mais il réalisa que c'était le reflet doré du soleil sur les buissons.

-Entrons, docteur. Je vais t'offrir quelque chose de frais. Vous aimez les apéritifs ?

Ruiz a répondu oui et l'a suivi. Une fois à l'intérieur, il entendit de la musique provenant d'un tourne-disque dans un coin. C'était Va pensiero de Verdi, et il pensa à son rêve cette nuit-là.

-Vous aimez l'opéra, n'est-ce pas, docteur ?

Ruiz pensa à Renato Tejada, l'homme qu'il considérait comme son beau-père jusqu'à si récemment. Il devait aussi écouter cette chorale à ce moment-là dans le département de Buenos Aires, il pouvait l'assurer.

Aranguren apporta deux grands verres et versa dans chacun une mesure de Fernet, puis le dilua avec du soda et leva son verre.

-À votre santé, docteur.

Ruiz regarda l'abdomen du vieil homme. C'était aussi enflé que celui de Vicente ou de Larrière.

-Moi aussi, docteur. Ceux d'entre nous qui vivent dans cette ville y sont exposés, ma mère l'était et c'est pourquoi je suis obligé de vivre ici. Si je retourne dans ma famille, j'infecterai mon peuple. A votre santé, docteur. Parce qu'il vit longtemps.

Ruiz leva son verre et porta un toast.

Par la fenêtre latérale, on ne voyait qu'une partie d'un jardin d'herbe bien entretenue, avec des buissons dessinant un labyrinthe. Tout près de la fenêtre, des garçons jouaient à la poursuite. Leurs rires étaient clairs et joyeux, mais Ruiz crut entendre des insultes qui ne coïncidaient pas avec ces rires. Il s'est levé pour regarder. À plus de dix mètres de là, un paquet gisait dans l'herbe. Cela ressemblait à un paquet d'ordures enveloppé dans un sac en toile de jute. Mais il bougeait, comme en zigzagant, puis en roulant par endroits. Puis Ruiz reconnut l'un des cocons qui, la nuit précédente, était enveloppé de toiles d'araignées.

Les enfants s'étaient approchés et l'insultaient. Ils couraient partout, sautaient et se moquaient avec des paroles grossières et grotesques dans leurs bouches. Ruiz n'était pas ni trop conservateur, mais il avait l'impression que ces enfants répétaient des mots enseignés, comme si quelqu'un leur avait dit que s'ils rencontraient des êtres comme celui-là, ils devraient agir et dire ce qu'ils disent, même sans savoir ce que cela signifie.

Puis ils se dispersèrent et Ruiz crut qu'ils allaient le laisser tranquille, mais ils revinrent avec des branches et des bâtons. Ils commencèrent à le frapper fort, et il lui sembla que cela leur plaisait, qu'ils connaissaient depuis toujours le vrai sens de ses insultes. Ils n'étaient plus des enfants, car ils ressemblaient aux hommes qu'ils allaient devenir, des hommes qui savaient qu'eux, comme ce cocon dans son linceul de toiles d'araignées, mourraient un jour.

Les bâtons tombaient et se soulevaient tandis que le corps dans le cocon tremblait et frissonnait à chaque coup. Un bourdonnement ou un gémissement pouvait être entendu au-dessus des cris des garçons.

Ruiz laissa le verre sur la table et se dirigea vers la porte. Aranguren l'arrêta d'un bras.

-Non, docteur. Laissez-les jouer, c'est ainsi que les enfants s'amusent ici.

Mais il se dégagea de la main qui le tenait et sortit. Il contourna le coin du bâtiment et entra dans le jardin. Il vit que plusieurs chiens mordaient maintenant le cocon et se disputaient la proie. Les garçons, en le voyant arriver, ont arrêté de frapper et ont attendu qu'il se rapproche. Ils ne semblaient pas le craindre, peut-être ne s'attendaient-ils même pas à ce qu'il les défie, ils avaient dû imaginer qu'il voulait les rejoindre. Mais quand il a attrapé une branche par terre et a commencé à les menacer, ils se sont éloignés. Puis il a chassé les chiens assez longtemps pour qu'ils s'agenouillent à côté du cocon. Il brisa une partie des toiles d'araignées qui recouvraient la tête de l'homme, vit les yeux ouverts et recouverts d'une patine transparente de sécrétions qui sentaient horriblement mauvais. Il a porté le corps dans ses bras et s'est dirigé vers la place, regardant les garçons qui le suivaient, les chiens qui aboyaient après lui, Aranguren qui essayait de l'arrêter, les nombreuses personnes qui le regardaient avec surprise.

Je n'avais pas prévu ça, je ne savais même pas pourquoi je faisais ça. Il n'était sûr que de ses actes, du reflet de son corps qui avait réagi aussi vite que lorsqu'il était de garde à l'hôpital et devait sauver la vie de quelqu'un.

Il avait déjà traversé presque toute la place lorsqu'il se retrouva devant Natalia. Elle le regarda très sérieusement.

-Qu'es-tu en train de faire?

-Ils étaient en train de le tuer... Je ne peux pas le laisser ici.

Il ne s'est pas arrêté quand il a répondu, il a continué à marcher vers la jeep pendant qu'elle l'attrapait par ses vêtements, lui exigeant de s'arrêter.

-Tu ne comprends pas, Bernardo. C'est ainsi qu'il doit mourir...

-Pas comme ça... personne ne doit mourir comme ça.

Il a laissé le corps à l'arrière de la jeep et est monté sur le siège du conducteur.

-Allez...

Elle hésita pendant que les voisins les regardaient. Les chiens ont aboyé et l'un d'entre eux a osé sauter dans la jeep et mordre le corps. Ruiz s'enfuit et l'animal tomba au sol. Les gens s'écartèrent de leur chemin, Natalia leur lança un regard qui semblait demander pardon. Elle se frotta nerveusement le visage et dit :

-Je pensais que tu avais compris...

-Comprendre quoi? Cette ville est malade et je vais essayer de la guérir. Je ne sais pas à quoi j'ai pensé tous ces jours. Comme si j'avais vécu dans un rêve et c'est seulement maintenant que je me réveille pour voir que c'est réel.

-Une réalité que vous n'allez pas changer du tout. Je t'assure.

Ils arrivèrent dans la chambre. Il a emmené le corps à l'entrepôt et l'a protégé avec des couvertures. Natalia le laissa faire sans rien dire, puis se tourna pour entrer dans la maison. Ruiz a essayé de retirer le reste des toiles d'araignées, mais elles semblaient se former à nouveau alors qu'il enlevait couche après couche. Finalement, il abandonna, et après s'être assuré que l'homme respirait, il le laissa là, fermant la porte avec des barreaux.

Dans la maison, il trouva les deux frères en train de discuter. Elle aurait dû dire à Norberto ce qu'il avait fait.

"Qu'espériez-vous réaliser, Bernardo?", A déclaré Norberto.

-Je ne sais pas. Peut-être que vous me le direz.

-Tu me surprends. Vous êtes parti il y a quelques heures en étant une personne et vous revenez en étant une autre.

-Quand j'ai vu les garçons et les chiens détruire l'homme, je ne pouvais pas rester assis. S’ils l’avaient laissé tranquille pendant son cycle, cela me serait venu naturellement, mais pas dans la façon dont ils l’attaquaient.

-Et quelle différence cela fait-il si nous le faisons alors que vous avez déjà vu comment ils nous utilisent ? Ils n'ont aucune pitié pour nous.

-Mais c'est un homme...

-Bientôt, ce ne sera plus le cas.

Ruiz s'assit. Il était de plus en plus confus et commençait à ressentir tout le désespoir qu'il avait laissé derrière lui ces jours-là. Mais maintenant, il se retourna et vit que ce désespoir était une montagne qui menaçait non pas de l'écraser, mais de pénétrer dans sa poitrine et de le noyer.

Il a commencé à pleurer. Natalia s'agenouilla à côté de lui et l'embrassa. Ses baisers étaient doux et il lui aurait donné son âme si elle le lui avait demandé à ce moment-là.

"Il y a quelque temps," dit Norberto, "je t'ai demandé de m'aider à résister, et maintenant tu fais souffrir encore plus Natalia."

Pitié, se dit Ruiz. Dois-je avoir pitié d’eux ? Il entendit à nouveau les cris du vieil homme. Natalia pleurait et il la serra fort dans ses bras. Il faisait noir dehors et ils enduraient déjà ces cris depuis plus de dix heures.

-Je vais entrer et lui parler. Peut-être que je peux comprendre ce que je dois faire.

Les frères étaient d'accord.

-Mais appelle-nous pour nous dire au revoir, si tu vois ça...

Il a dit oui et est entré dans le couloir. Il se tenait devant la porte, frappait avec ses doigts, ouvrit la porte et regarda dehors. La pièce était sombre. Les rideaux se balançaient dans la fenêtre ouverte au gré de la brise. Il vit le lit et le corps du vieil homme qui gisait là. Ferme la porte.

Il entendait les gémissements, les mouvements du corps retournant les draps froissés. Larrière n'était couverte que de longs sous-vêtements en coton. La sueur faisait briller son visage et son torse avec des cheveux blancs et raides. Il se tournait d'un côté et de l'autre dans le lit, et de temps en temps il se serrait le ventre comme s'il était attaqué par un spasme insupportable. C'est alors qu'il a crié plus fort, puis il s'est calmé petit à petit, jusqu'à se retrouver allongé sur le dos, ouvrant les bras en croix.

"Monsieur", dit Ruiz.

Larrière ouvrit les yeux.

-Fils...

-Je suis le Dr Ruiz, monsieur...

-Je sais, c'est pour ça que je t'appelle fils. Au moins mon gendre...

Ruiz n'était pas sûr que les choses se passeraient ainsi, mais il ne voulait pas le contredire.

-As-tu besoin de compagnie ?

-Oui, parlons avant qu'ils ne m'attaquent à nouveau.

Ruiz s'est assis sur le lit et a vu le ventre extrêmement bombé, encore plus que celui qu'il avait vu sur Vicente.

-Ne fais pas souffrir ma Natalia...

-M. Larrière, je ne suis pas sûr que nous nous marierons...

-Je suis. Il n'y a aucun moyen de l'éviter. Vous êtes l'un des nôtres.

Ruiz sourit, il croyait écouter un enfant dont les parents étaient sur le point de se séparer.

-Je ne suis pas comme toi...

Le vieil homme attrapa sa main et la serra fermement, comme pour contenir toute la douleur qu'il devait ressentir à nouveau. Puis il se détendit un peu et dit :

-Vous avez eu une crevaison en salle d'opération. C'est comme ça qu'ils me l'ont dit.

Bernardo s'en souvient.

-Et plusieurs insectes sont montés sur ton visage, et ont touché tes lèvres.

Cela était également bien présent dans sa mémoire.

-Ils sont entrés, Bernardo, mon fils. N'en doute pas.

Et le souvenir de sa peau sauva le froid qu'il avait ressenti cette fois-là, la répulsion et la nausée.

-Je t'assure à Dieu que cette fois tu as tort...

-Je n'ai pas tort, même si Dieu existait.

Ruiz commença à marcher dans la pièce. Cet après-midi-là, il trébucha sur des objets tombés lorsque le vieil homme essaya de se relever. Il

attrapa sa tête avec ses mains et répéta encore et encore que cela ne pouvait pas être vrai. Il n'allait pas mourir comme eux.

-Quand ma mort sera derrière toi, tu t'habitueras à oublier pendant un moment. Vous allez vivre votre vie comme tout le monde. Mais dans des moments comme celui-ci, vous serez différent des autres.

-Mais il doit bien y avoir un moyen de me guérir !

-Je ne la connais pas, eux seuls pourraient te le dire. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de demander. On m'a appris à accepter ce sort comme toute autre forme de mort.

-Comment leur demander ?

-Il y en a beaucoup plus que nous, ils ne pourront jamais nous peupler suffisamment pour que tout le monde puisse survivre. Certains se sont adaptés pour grandir en dehors des humains. Ils grandissent et se transforment. Ils ressemblent à des hommes, mais ce sont des insectes. Tout le contraire de nous.

La voix du vieil homme avait été une fois de plus étouffée par une autre attaque. C'était admirable la façon dont il se retenait de déranger sa famille plus que nécessaire. Ruiz lui attrapa les mains et l'aida à se retenir.

-Endurance. Allez, attends encore un peu...

Le vieil homme hocha la tête jusqu'à ce qu'il ressente à nouveau du soulagement.

-Mais où sont-ils... ?

-Même moi, je ne les reconnaîtrais pas. Ils utilisent des lieux fermés et abandonnés, comme de vieux hangars à proximité de lieux humides.

-Mais où...?

-Ceux qui les ont vus me l'ont dit dans les entrepôts des quais de Buenos Aires.

Donc Ruiz savait déjà quoi faire. Il emmènerait le cocon en ville, avec les autres. Et je verrais la transformation. Si tout ce que disait le vieil homme s’avérait vrai, il n’aurait d’autre choix que de se suicider.

Larrière cria si fort cette fois que sa voix se brisa et il disparut dans le silence, mais dans l'obscurité éclairée seulement par la faible lumière du soir qui passait par la fenêtre, il sentit une multitude d'insectes envahir le lit. Le ventre du vieil homme s'était enfin ouvert comme une coquille sèche, et les scarabées et les araignées en sortaient.

Ruiz voulait s'enfuir vers la porte mais le sol était déjà couvert d'insectes, et ils commençaient à escalader les murs. Ils rampaient sur ses jambes et il

essayait en vain de les enlever. Il en a éjecté des centaines et bien d’autres sont remontés. Il a crié à l'aide, a entendu frapper à la porte. Il se souvint qu'il avait verrouillé la poignée de la porte lorsqu'il la fermait, alors il réprima sa nausée et alla l'ouvrir. Quand il a ouvert , les insectes s'infiltrèrent comme de l'eau par l'ouverture. Les deux frères l'attendaient dans le couloir.

Natalia lui attrapa la main. Norberto referma la porte. Tous trois sortirent en courant de la maison et restèrent debout dans le jardin, agités, silencieux et attendant. Puis ils virent des vagues d’insectes sortir des fenêtres et des portes. Des araignées aux pattes longues et fines qui formaient rapidement des toiles sur les plafonds et les murs. Des coléoptères dont les pinces adhèrent au bois des meubles et des portes et commencent à les ronger. Les lampes s'éteignirent et la maison ressemblait à une grande grotte où les insectes formaient leurs nids, créaient leur progéniture et s'étendaient pour envahir le monde.

Cette nuit-là, ils dormiraient chez un voisin. Ruiz suivit les frères qui marchaient ensemble devant lui, bras dessus bras dessous. Natalia avait voulu marcher à côté de lui, mais Ruiz a refusé de toucher à nouveau aucun membre de cette famille. Il les laissa continuer à marcher. Norberto se retournait de temps en temps pour voir s'il les suivait ; il n'avait plus ce regard bienveillant qu'il lui avait toujours adressé, mais plutôt une expression furieuse. Il était vrai qu'il avait perdu son frère et son père en moins d'une semaine et qu'il se retrouvait désormais seul responsable de la famille et des affaires. Mais Ruiz sentait qu'il y avait plus que tout cela, la déception de ne pas être ce à quoi l'autre s'attendait.

Ruiz s'est arrêté au milieu du chemin de terre, il a entendu que les pas des frères s'étaient également arrêtés. Il commença à courir vers la maison, tandis que Norberto l'appelait et courait derrière. Il le rattrapa bientôt et lui attrapa le bras.

-Où vas-tu?

-Récupérer ma voiture pour rentrer en ville.

-Tu es un pauvre idiot, et je pensais que tu avais plus de courage que Vicente.

Il n'attendit pas de réponse, il lui frappa la mâchoire et se dirigea vers l'endroit où il avait laissé Natalia. Ruiz s'est frotté la bouche, a goûté du sang sur une paire de dents qui bougeaient et est rentré chez lui. Il n'allait pas entrer, mais il se disait que le hangar ne devait pas être occupé par des insectes. Il déverrouilla la porte et vit que l'idiot était toujours là. Il enleva quelques couvertures réservées aux montures et s'allongea sur le sol.

Il s'endormit aussitôt, car le coup l'avait engourdi, anesthésiant son visage et ses sens déjà émoussés par la fatigue de toute cette journée d'éveil. Puis il revint au rêve, au champ de son rêve où le sol était constitué

de coléoptères, le ciel assombri par des sauterelles qui ne cessaient de passer et un seul arbre dans toute cette zone.

L'arbre araignée.

J'entendais le bourdonnement des sauterelles et le crépitement constant des coléoptères. Il tourna la tête vers la maison. Une femme est sortie de la porte et a commencé à marcher vers l'endroit où il se trouvait.

C'était le corps de Cecilia reconstruit par les mains de son chirurgien, mais en s'approchant, elle vit qu'il n'avait pas de tête, mais qu'elle le portait sous son bras gauche, comme un casque. Il avait oublié de le mettre avant que la musique n'attire son attention. Elle est sûrement venue se plaindre de cette négligence.

Je marchais sur un chemin impossible à différencier du reste du champ ; tout était une surface plate et crépitante qui bougeait continuellement et lentement. Il ne bougea pas de sa place près de l'arbre. Quand Cécilia fut à un mètre de lui, le chef lui dit :

-S'il vous plaît, docteur, terminez votre travail.

Puis il leva les bras et deux pattes d'araignée lui tendirent des aiguilles et du fil. Deux autres descendirent des branches et se perchèrent sur les épaules de Cécile. Ruiz commença à enfiler les aiguilles, lui disant de poser sa tête sur son cou, et commença à coudre. Les araignées tournaient autour du cou et sur les épaules, leurs jambes travaillant plus vite que les mains d'un chirurgien. Ils allaient et venaient, ils lui marchaient sur le dos et sur la poitrine, mais leur travail n'était que du travail. Ils avaient tissé un tissu qui descendait des branches et de nouveaux membres de cette communauté de tisserands allaient et venaient là-bas. Ruiz les a remerciés pour leur aide, sans s'arrêter pour regarder les points qu'il donnait avec une extrême attention.

Finalement, la tête a été cousue au reste du corps. Cecilia testa son nouvel état en tournant ou en inclinant la tête d'un côté à l'autre. Il semblait heureux de pouvoir voir autant de choses rien qu'en bougeant un peu la tête. Elle sourit, mais ressentit soudain une douleur qui la fit s'agenouiller.

"Ma jambe", dit-il.

Ruiz s'est rendu compte que sa jambe gauche s'était détachée et qu'elle gisait sur le sol.

- Cousez-le, docteur, s'il vous plaît.

Mais il savait qu'il ne pourrait pas le faire. Ses mains avaient perdu leur capacité au cours de ces secondes, comme si elles étaient nées pour reconstruire Cecilia une seule fois.

"Je ne peux pas", répondit-il.

Elle le regardait avec tristesse et un certain ressentiment.

-Mais tes mains...-dit-elle en essayant de se relever en s'accrochant aux mains de Ruiz-...tes mains ont la poésie d'une araignée.

Elle Il le portait dans ses bras et attendait, il ne savait pas quoi.

Un bus est apparu sur la route. Cela n'a pas soulevé de poussière comme la première fois, mais des vagues de coléoptères morts. Les sauterelles formaient un halo autour d'eux, entrant et sortant par les fenêtres.

Le bus s'est arrêté à côté de l'arbre. Il monta avec Cecilia et la laissa sur un siège. Il faisait sombre à l'intérieur, car c'était l'heure du dernier service. Le chauffeur le regarda, mais il ne savait pas quoi répondre car il ne parlait pas le langage des insectes. Il regarda le reste des passagers, ils étaient maigres et longs, ils semblaient souffrir dans ces sièges étroits. Les yeux étaient grands et ne regardaient pas lui, mais les sauterelles qui envahissaient l'intérieur, laissant partout une couche verte et collante.

Il descendit du bus et le regarda partir par le même chemin. Un chien est apparu sous le châssis et s'est approché de Ruiz. Il était blanc, de constitution robuste, pas très grand, sans oreilles, et semblait aveugle, car il ouvrait à peine les paupières, levant la tête et reniflant l'air. Il parut bientôt reprendre ses esprits et courut après le bus. Ils disparurent tous deux entre les nuages verts et le sol noir.

La poésie d'une araignée, lui avait-elle dit. Mais il ne savait pas si c'était un mérite ou une insulte. Cecilia avait toujours été ouverte à une ironie élégante et aiguë, subtile et cruelle à la fois. Il savait que maintenant son esprit s'ouvrait comme avec un scalpel très tranchant, parce que ces mots étaient des armes plus efficaces que tout ce qui avait été inventé par l'homme. Et qui a donné le langage à l'être humain, l'a-t-il créé lui-même ou lui a-t-il été donné par Dieu ?

Un dieu qui fabrique ses créatures avec un manuel, un code intégré, un système de signes qu'elles doivent démêler lentement, avec parcimonie et obsession tout au long de leur vie, pour découvrir au bout du chemin une phrase, peut-être un seul mot qui ils ne liront pas, ils n'écouteront même pas. Le souvenir d'un écho, d'une énigme, d'une prémonition.

Seule certitude, celle du rêve.

Ruiz s'est mis nu. Ses semelles marchaient sur la surface membraneuse des insectes, il serrait dans ses mains les sauterelles qui passaient autour de lui à ce moment-là. Leurs mains et leurs pieds étaient recouverts de la substance qui constituait ces créatures. Puis il s'appuya contre le tronc et commença à grimper en s'accrochant à l'écorce.

Et tandis qu'il montait vers la cime haute et large de l'arbre, d'abord quelques puis plusieurs pattes d'araignées grandes et fortes surgirent des

branches pour l'aider, attentives à sa progression, veillant à ce qu'il ne tombe pas, prenant soin de lui comme s'il était l'un de leurs membres, peut-être le plus important, et qu'il rentrait chez lui.

## 6

Il s'est réveillé poussé, tirant sur ses vêtements, le visage couvert de poils et de salive. Dans ses rêves, il entendait les aboiements des chiens, puis il ouvrait les yeux sur la réalité comme il avait ouvert les oreilles un peu plus tôt. Du moins à la réalité de cette ville dans laquelle il s'était échoué comme un naufragé suivant un bateau funéraire.

Il se trouvait à côté du cocon que les chiens avaient commencé à détruire après être entrés par la porte qu'il avait négligemment laissée ouverte. Il ne se souvenait même pas s'il avait même louché, il était tellement fatigué la nuit dernière.

Il se leva pour se séparer du paquet qui tirait la chair de l'homme enveloppée dans des toiles d'araignées, mais il ne restait que peu de toiles et il ne restait que des lambeaux de chair déchirés. Il y avait cinq ou six chiens, certains avaient emporté des morceaux dans les coins du hangar, d'autres insistaient pour arracher ce qui restait. Il aurait dû savoir que tôt ou tard, tout cela finirait ainsi. Natalia avait raison. Il ne pouvait pas aller contre la nature. Il s'est toujours obstiné à se révéler, à extirper et à combattre ce que la vie s'acharnait à déformer ou à maltraiter. Mais l'odeur du sang est toujours l'odeur âcre et sévère du sang, but ultime de l'odorat attentif, du pouvoir sensible de pénétration des sens de toutes les espèces carnivores du monde.

Hommes ou chiens, l'odeur du sang satisfait toujours.

Il se releva et recula vers la porte, guettant les chiens qui le suivaient. Il ouvrit un peu plus la porte et la lumière du matin illumina l'intérieur. Les chiens, accroupis sur les fragments de leur proie, levèrent la tête et le regardèrent, mais il se rendit compte qu'ils ne le voyaient pas. C'étaient des chiens aveugles, blancs, aux poils courts, au corps robuste et pas très grand, avec des queues courtes, maintenant dressées et très tendues, et sans oreilles, seulement un trou des deux côtés de la tête épaisse et un museau large.

Ruiz partit rapidement et ferma la porte avec le bar extérieur. Il regarda vers la maison. Il y avait des gens qui allaient et venaient, des ouvriers portant des seaux et des brosses. Il a vu Natalia portant un tablier de nettoyage et les cheveux attachés, se couvrant la tête d'un foulard rouge.

Elle le salua et il se dirigea vers elle, découragé, épuisé et affamé. Ses vêtements étaient en sueur et il sentait horriblement la salive.

Elle est allée à sa rencontre et l'a serré dans ses bras.

-Tu as l'air horrible, chérie. faire. Il faut prendre un bain avant de prendre le petit-déjeuner.

"Je pars..." l'interrompit-il. Il ne voulait pas la voir ni l'entendre, parce que cela signifiait céder, être vaincu et forcé de rester.

Elle le regardait sans lâcher ses bras de son cou, sans relâcher son corps plaqué contre le sien.

-Tu as peur à cause d'hier soir, mais c'est fini. Des temps meilleurs arrivent, mon amour. C'était une période de malchance, comme on dit. Maintenant, nous restons tous les trois et nous sommes jeunes.

-J'ai une vie à Buenos Aires. Un travail que je ne peux pas quitter...

-D'accord, mais tu peux y aller et revenir. C'est un voyage de deux heures, juste...

-Écoute-moi s'il te plaît. Je ne sais pas si je veux revenir vers toi...

Natalia était assise dans le fauteuil en osier où elles passaient l'après-midi à contempler la campagne.

-Cher, ceux d'entre nous qui sont différents n'ont de chance qu'avec ceux qui sont différents. Sinon, que nous reste-t-il...

-C'est ce que je dois découvrir. Je ne sais pas s'il existe un endroit où je peux continuer à vivre. Je dois d’abord savoir si je suis l’un d’entre vous ou non.

-Et comment comptez-vous le découvrir ? Vous faites vos analyses de sang bénies ?

L'ironie n'avait pas sa place en elle, car elle n'avait pas le cynisme de Cecilia. Chez Natalia, ces paroles étaient cruelles en elles-mêmes, dépourvues de toute élégance et de toute subtilité. Sa beauté était déformée, son visage s'assombrissait et sa voix, douce et sombre, devenait dure et morte.

Ruiz n'a pas répondu. Il se dirigea vers sa voiture, garée depuis vendredi à côté de la porte d'entrée. Il a repris la route. Il ne se retourna pas, même s'il savait que la poussière cachait la pièce et la silhouette solitaire de Natalia assise sur cette chaise, le regardant partir, s'éloigner, comme une larme.

Il sentit quelque chose voler au-dessus de la voiture, alors qu'il roulait sur le même chemin de terre dont les côtés étaient bordés de bâtiments

abandonnés. Les mêmes enfants et les mêmes chiens le regardaient passer, mais cette fois, curieusement, ils ne sortaient pas mais entraient dans leurs maisons en ruines. Comme s'il était le protagoniste d'un film dont on rembobinait la cassette.

Mais cette ombre l'accompagnait. Il regardait le ciel à travers le pare-brise. Quelque chose passait au-dessus de lui, des oiseaux peut-être, mais il lui semblait que cela faisait si longtemps qu'il n'en avait pas vu qu'il n'était plus sûr de les reconnaître. Et il eut peur, tout à coup il fut terrifié à l'idée de voir un oiseau planer autour de lui, d'entendre ses piaillements affamés, et il se dit tout haut qu'il fallait désormais s'en occuper. Cette pensée ne le surprenait pas du tout, elle était naturelle, spontanée, mais cela ne l'empêchait pas de se sentir comme une sentence irrévocable.

Il atteint la route et se dirige vers Buenos Aires. Il avait la sensation d'avoir été coupé du monde pendant une semaine, et maintenant qu'il voyait la route et d'autres voitures comme la sienne, d'autres maisons et les invariables ponts qui enjambent les canaux ou les rivières de la province, il se demandait s'il n'avait pas rêvé tout ce qui s'était passé. Sauf la mort de Cecilia, qui s'est produite il y a exactement une semaine aujourd'hui. Parce qu'elle était décédée un lundi soir dans un appartement avec un homme que la police disait connaître depuis le lycée. Décédé d'une overdose de cocaïne.

"Tu as la poésie d'une araignée", lui avait-elle dit au réveil de l'anesthésie après l'amputation, en changeant ses pansements. Il avait beaucoup saigné et le lit était trempé de sang.

« Comment ? » demanda-t-il, sans même la regarder, avec l'intention de contrôler le saignement.

-Tu es comme des araignées, chérie. Doux mais rugueux, innocent mais plein d'horreur.

Il la regarda alors et une boule se forma dans sa gorge. Sa lèvre inférieure tremblait, alors elle se consacra à continuer de la guérir, en plaçant de la gaze et des bandages, en enveloppant le moignon avec de nouveaux tissus.

C'est à cette époque qu'il l'habitue aux anxiolytiques, puis aux antidépresseurs. Et chaque matin, avant de lui dire au revoir pour aller à l'hôpital, il laissait les pilules sur la table de nuit avec l'indication exacte du moment où elle devait les prendre. Puis elle commença à les régler elle-même, et quelques mois plus tard il crut qu'elle les avait abandonnés. Mais bientôt arriva le temps du ressentiment et de la tristesse auxquels aucun d'eux ne savait comment faire face, et un jour elle décida de partir.

Il devrait me tuer, dit Ruiz à voix haute, en regardant chaque voiture venant dans la direction opposée comme si une arme lui était tirée dessus. Mais pourquoi tuer une autre personne innocente ? Il devrait se diriger vers

la rampe d'un pont et accélérer jusqu'à tomber dans la rivière. Mais si tout cela n'était qu'un rêve, si cette ville était un cauchemar causé par la mort de Cecilia ? Il savait mieux. Si je suis infecté, si je fais partie d'eux, je dois mettre fin à mes jours. Il réalisa que la seule chose qu'il obtiendrait avec cela serait de répandre sa ponte à l'avance. Il imaginait la voiture déracinée et lui-même divisé en deux, tandis que les insectes se répandaient sur la route et dans la campagne, inondant la partie du monde jusqu'alors épargnée par la peste.

Il ouvrit les fenêtres et inspira profondément l'air humide. ce lundi matin. J'aurais dû appeler Renato avant de partir. Il s'est arrêté dans une station-service. Il a quitté la voiture pour faire le plein et est entré prendre un verre. Il était dix heures et je n'avais pas encore pris de petit-déjeuner. C'était sale et les employés le regardaient avec méfiance. Il se lavait du mieux qu'il pouvait dans le lavabo de la salle de bain. Il retourna à la cafétéria et commanda un café au lait. Il a ensuite appelé le ministère, mais personne n'a répondu. C'était étrange que Renato ne soit pas chez lui à ce moment-là. Il avait un mauvais pressentiment, il ne pouvait s'empêcher de se sentir mal de l'avoir laissé seul aussi longtemps, juste après la mort de sa fille. Comment ai-je pu partir ainsi, se reprocha-t-il, laissant tout derrière lui pour passer ces journées dans un endroit qui ressemblait plus à un nid d'araignée qu'à une ville.

Il se rassit et l'employé de la pompe entra pour lui dire que la voiture était prête. Avant de monter dans la voiture, il a lu le panneau interdisant de fumer. Comme s'il ne l'avait jamais vu auparavant, comme si cela lui était spécialement adressé.

Cigarettes et carburant.

"Excusez-moi, j'ai oublié de vous demander de remplir un fût pour moi, au cas où je serais coincé sur la route", a-t-il déclaré à l'employé.

Il ouvrit le coffre et en sortit un fût en plastique. En attendant qu'il soit rempli, Ruiz est retourné à la cafétéria et a acheté un paquet de cigarettes et un paquet d'allumettes. Il est retourné à la voiture, a payé la facture, est monté à bord et a repris la route. Maintenant, il avait un plan : se rendre dans un champ ouvert, asperger la voiture et son propre corps d'essence et allumer une cigarette. Les insectes ne pourraient pas survivre au feu, rien n'y fait sauf les pierres, et même elles sont tachées.

Il passa devant la lagune de Chascomús. Il aperçut un virage à droite, avec une série d'arbres solitaires dont les branches bougeaient au gré de la brise. Il s'y est retourné et a arrêté la voiture. Il sortit la canette du coffre et ouvrit le couvercle. Il sentit l'odeur pénétrante du carburant et soudain il eut peur de l'irréversible. Et s'il n'était pas infecté ? Pourquoi mettre fin à sa vie, qu'il a finalement aimé malgré tout.

Il devait s'assurer que ce que le vieil homme avait dit était vrai avant de se suicider. Il entendit quelques trilles et une volée de moineaux sortit de ces arbres et reprit son vol vers le sud. Ils ne le poursuivaient pas, ils ne l'avaient même pas survolé, et cela lui faisait du bien. Paranoïa, se dit-il. Puis il a redémarré la voiture, a jeté les cigarettes par la fenêtre, mais a gardé les allumettes dans la boîte à gants.

Lorsqu'il arrive à Buenos Aires, il a l'impression de rentrer chez lui. Les rues dont il en était venu à détester le bruit, même le trafic incessant qui l'étouffait, étaient désormais des signes indubitables qu'il était sur la bonne voie vers l'endroit où il était destiné à vivre. Pas la campagne ni le silence de mort de ces nuits où il n'y avait que l'obscurité et un néant terrifiant sous les yeux. Où même le chant des grillons semblait un appel plus lointain que l'éternité elle-même. Mais ici, les bruits et les lumières avaient une raison et une cause, quelque chose de palpable qui limitait les explications à ce qui était clair et simple.

Simple et clair. C'était une question essentielle pour survivre. Jetez le complexe pour avancer. Laissons derrière nous les tas de terre, abandonnons-les comme on abandonne les morts, et poursuivons notre chemin en oubliant qu'on est aussi et qu'on sera terre à un moment donné. Parce que l'esprit sait voler, il doit exercer ce pouvoir pour soulever le corps qui insiste pour adhérer à la terre comme s'il portait dans son ventre des milliers d'insectes qui insistent pour retourner à l'humus, à la terre noire toujours fertile qui engendre les créatures qui tuent pour se nourrir.

C'est pourquoi la ville, le ciment et l'asphalte n'étaient pas un sacrement d'esclaves mais une multitude de liberté, car ce n'est que depuis l'interstice des rues entre deux grands immeubles que l'étroite bande de ciel qui s'ouvre entre eux peut être appréciée et aimée. Quel mérite peut-il y avoir à aimer un ciel qui est là jour et nuit, nous écrasant, nous rappelant que la terre est le seul moyen d'y échapper. Dieu et le ciel, des presses qui utilisent le vertige comme un piège, des armes pour nous intimider, pour nous mettre un pied sur la nuque et nous frotter le visage contre le sol.

Il a garé la voiture près du trottoir du vieil immeuble bien-aimé où il vivait depuis près de dix ans. Le portier l'accueillit gentiment, lui présentant les condoléances qu'il n'avait pas eu l'occasion de lui présenter auparavant.

"Comment va Renato ?", a-t-il demandé.

-Je l'ai vu hier, il allait bien, mais un peu triste, comme tu peux le comprendre.

Ruiz était soulagé. Il prit l'ascenseur et entra dans l'appartement. Les stores étaient fermés, mais la lumière de la salle de bain était allumée et la douche fonctionnait. Renato prenait un bain, se dit-il, je vais lui préparer le petit déjeuner en attendant.

Il alluma la cuisinière, fit chauffer de l'eau pour le café et le maté. Il sortit de la confiture et du beurre du réfrigérateur. Il étala plusieurs morceaux de pain grillé et les déposa dans une assiette. Attendez. L'eau a continué à couler. Il se dirigea vers la porte de la salle de bain et frappa :

-Renato, c'est moi, je viens de rentrer. Je lui ai préparé le petit-déjeuner. Il n'a reçu aucune réponse. Il ouvrit la porte entrouverte. La vapeur montrait à peine le miroir brumeux de l'armoire à pharmacie et la serviette suspendue à la tringle du rideau de douche.

-Renato, est-ce qu'il va bien ?

Rien que de l'eau lui répondit. Il ferma le rideau et vit le corps de Renato allongé dans la baignoire, face contre terre, la jambe droite tordue et cassée. Elle le sortit de la baignoire et le prit dans ses bras. Il emporta le corps nu dans sa chambre et le déposa sur le lit. Il chercha le pouls, posa son oreille sur la poitrine du vieil homme. Il faisait encore chaud. Il a essayé les massages cardiaques et la respiration artificielle. Il cherchait sa mallette, cherchait les ampoules, mais il était nerveux comme une personne inexpérimentée et ne pouvait contrôler ses tremblements. Finalement, il s'assit dans son lit et se dit que cela ne servait à rien d'essayer quoi que ce soit. Le vieil homme était blanc, il devait être mort depuis plusieurs heures. Seule l'eau chaude avait gardé le corps au chaud.

"Mon Dieu", dit-il à voix basse, en regardant les yeux fermés de cet homme qui non seulement lui avait confié sa fille, mais qui lui avait aussi donné sa vie pour prendre soin de lui dans sa vieillesse.

Et il avait fait des ravages chez eux deux.

Il a recouvert le corps avec la couette et a quitté la pièce. Machinalement, il se dirigea vers la salle de bain et ferma la douche. Il jeta quelques serviettes par terre pour se sécher un peu. Il se rendit à son bureau et le trouva tel qu'il l'avait laissé, les livres d'anatomie sur le bureau, la lampe de table toujours allumée. Il remit les livres sur l'étagère, éteignit la lumière et releva les stores. Le soleil de l'après-midi est apparu fort et écrasant, non pas comme une lumière, mais comme une force solide semblable à une légion de barbares avançant, avançant toujours à travers la steppe déserte d'un pays lointain. C'est ainsi que lui apparaissait maintenant la ville qu'il contemplait à travers la fenêtre, la maison qu'il avait cru retrouver un moment auparavant, avait déjà perdu son sens, car celui qui composait cette maison ne l'attendrait plus.

Un appartement, c'est de l'air entre quatre murs, c'est des livres et des meubles, mais une vie qui attend l'arrivée d'une autre est l'essence, la définition, l'unité indivisible qui constitue une maison.

Il l'avait détruit.

Il se rendit à la cuisine et ouvrit les robinets de gaz. Mon Dieu, se dit-elle, je ressemble trop à une actrice de feuilleton. Qu'est-ce que j'ai l'intention de faire, se demanda-t-il en ouvrant les robinets. L'idée du suicide revenait encore et encore, et pourtant la racine qui nourrit l'arbre de la logique insistait pour apporter la sève vierge et rafraîchissante à son esprit confus. Si j'ai créé autant de désastres, me suis-je demandé, pourquoi est-ce que je veux encore continuer à vivre ? Puis il s'est senti désolé pour l'esprit humain désespéré qui veut toujours survivre malgré tout, puis il a ressenti du mépris, et plus tard il a cru nécessaire de montrer de la haine, mais il n'a pas pu. Il aimait son corps comme il aimait les yeux qui voyaient la lumière du jour. Il détestait la douleur et c'est pourquoi il avait essayé de la combattre tout au long de sa vie et avec son métier d'arme à feu et d'instrument de remodelage. Supprimez ce qui n'est plus utile et façonnez l'écart. Et pourtant, dans ce vide, dans ces blessures, les larves peinaient toujours à émerger, et les mouches insistaient pour se poser pour pondre leurs œufs.

Il n'y a pas de vides blancs, seulement des vides sombres, car le vide est profondeur, haut ou bas, mais toujours et rien de plus qu'un perpétuel enfoncement où la lumière ne pénètre pas.

Il devait le savoir avant de se suicider. Vérifiez ce que lui avait dit Larrière. S'ils existaient réellement, s'ils marchaient parmi le reste du monde, il ne pouvait rien faire d'autre que se cacher et garder le silence. S'il était l'un d'entre eux, il devrait alors mettre fin à ses jours. La voie serait décidée plus tard.

Larrière avait mentionné qu'ils se cachaient dans des endroits humides et abandonnés. Il a mentionné les quais du port. Là j'irais alors. Il regarda l'horloge, il était trois heures de l'après-midi. Il devait faire quelque chose avec le corps de Renato, mais il ne pouvait pas attendre. En réalité, je ne supportais pas d'attendre les employés du salon funéraire, de préparer les papiers, d'attendre les heures de veillée et d'enterrement. Il n'était pas prêt à tolérer ne serait-ce qu'une seule répétition de ce rite dont il avait été témoin moins d'une semaine auparavant.

Il quitta l'appartement et descendit dans la rue. Il monta dans la voiture et partit sans rien regarder d'autre que devant, en regardant le pare-brise et en réfléchissant quelle rue il devait emprunter pour y arriver plus rapidement. Il marcha plusieurs pâtés de maisons, prit l'avenue Rivadavia, puis tourna à gauche sur Gascón, prit Corrientes et continua tout droit jusqu'au port.

Lorsqu'il atteint la zone du quai, il rencontre des barrières douanières, du trafic et des gens qui vont et viennent des bâtiments administratifs. Le ciel était clair et le soleil se reflétait sur la rivière. Plusieurs navires ancrés indiquaient qu'ils pouvaient se trouver là, parmi ces décombres de fer rouillés, des endroits propices à leur croissance. Enfant, il avait visité le port de La Boca avec ses parents. Ils roulaient le long du front de mer et il

regarda par la fenêtre les pavés qu'il avait vus. Ils marchèrent jusqu'au bord de l'eau, qui sentait très mauvais, mais c'était l'arôme du port, selon les navires abandonnés et en ruine, vestiges de longs et lointains voyages à travers d'immenses océans depuis la lointaine et ancienne Europe.

C'est là qu'ils ont dû grandir, se développer avec l'humidité de la nuit et la rosée du matin comme un berceau né dans l'ombre. Les insectes au soleil du matin, se dispersant parmi les pavés, se mélangeant aux pierres et aux déchets, s'assimilent ainsi à l'environnement, imitant mutuellement les uns les autres, la ville et les insectes. Ils sont nés de la terre, c'est vrai, mais le ciment et l'acier leur offrent des coins et recoins qu'ils pourraient difficilement trouver à la campagne. Tout comme l'homme ressent le vertige du vide, il fuit les grands espaces. Nous avons tous besoin d'un toit pour nous cacher du regard scrutateur de Dieu. Et ils ont aussi leurs dieux. Ruiz avait commencé à le sentir.

Le rêve, disait-on, est comme la promesse d'un paradis.

Il marcha plusieurs pâtés de maisons, jusqu'à ce qu'il décide d'attendre la nuit dans un bar près de Luna Park. C'était un lieu ancien, négligé malgré sa proximité avec le centre-ville. Il y avait deux vitraux sur les côtés de l'entrée, avec des stores métalliques relevés un peu plus de la moitié, cachant le nom. Les tables étaient en bois sombre, peintes, et les chaises étaient inconfortables et dures, certaines avec de vieux coussins en tissu vert. Il s'assit près de la fenêtre, éloigna le cendrier, la salière et le pot à sucre, et appuya ses coudes dessus. Il commanda un double café, on le lui apporta dans une tasse dont l'anse était cassée. Il n'y avait pas de serviettes en papier et il alla en chercher sur la table voisine.

« Puis-je ? » dit-il à l'homme qui lisait le journal.

L'autre leva les yeux et acquiesça. Ruiz resta quelques secondes à le regarder dans les yeux. Il s'est ensuite excusé et est retourné à sa table. Il n'avait rien vu d'étrange, mais il réalisa qu'il cherchait des signes, des altérations de la réalité qui confirmeraient ce qu'il pensait depuis longtemps : qu'il devenait fou, ou que le monde s'ouvrait à ses yeux. Et peut-être, pensa-t-il, les deux choses étaient les deux faces d'une même chose.

Une femme grande et élancée entra, avec des cheveux noirs et raides jusqu'aux coudes, vêtue d'un imperméable blanc, de bottes noires et d'un sac à main en cuir. Il avait les mains dans les poches. Lorsqu'elle s'assit à côté de l'autre mur du bar et posa ses mains sur la table, Ruiz vit qu'elle avait de longs doigts et que ses ongles étaient peints en noir de jais. Tellement semblable à une de ces araignées qui pendent aux poutres des maisons ou des hangars aux hauts plafonds, cachées dans l'obscurité, silencieuses car les hommes n'ont pas l'habitude de lever les yeux quand il y a un toit qui les protège.

Plus tard, un gros homme est arrivé, vêtu d'un costume marron, d'une cravate assortie et d'une chemise blanche. Il portait des lunettes en écaille

de tortue dont les verres épais lui déformaient les yeux. Il était presque chauve, à l’exception d’un croissant de cheveux sur sa nuque et au-dessus de ses oreilles. Il s'est assis juste en face de Ruiz. Il entendit la voix rauque qui demandait un café et trois croissants de beurre. Lorsqu'ils le servirent, l'homme se mit à manger avec voracité, trempant le croissant dans le café et le mettant presque entièrement dans sa bouche. Les manches de la chemise montraient les cheveux noirs sur le dos de ses mains et de ses poignets, alors Ruiz imagina que c'était ainsi que tout son corps devait être, noir et sombre, où les cheveux épais formaient une croûte semblable aux carapaces des coléoptères.

Il analysait donc chaque homme, femme ou enfant qui entrait ou sortait du bar, trouvant en chacun d'eux un signe bien marqué ou à peine perceptible, indiquant qu'ils appartenaient à la race de ceux qu'il avait laissés dans la ville. Il regarda sa montre-bracelet, il était sept heures de l'après-midi. Le bureau de douane aurait déjà dû être fermé et la surveillance minimale, s'il y en avait dans ces entrepôts abandonnés. Je savais par les journaux que le gouvernement de la ville avait prévu de les rénover, de promouvoir l'amélioration du quartier et de vendre le terrain à des particuliers. Mais pendant des années, les entrepôts des quais étaient restés fermés, les portes fermées, entourés d'énormes cartons démontés des navires, attendant des mois l'approbation des douanes ou que les propriétaires viennent les chercher.

C'est ce qu'il pensait en voyant entrer un homme qu'il n'aurait pris pour aucun autre, comme si la vue de Ruiz était devenue experte pour distinguer les signes de cette nouvelle maladie qu'il lui fallait diagnostiquer non pas pour l'éradiquer, mais pour laissez-le inscrit dans les livres d'histoire, dans l'esprit et dans les récits de son âme, qu'il se sentait coupable. L'homme avait un ventre bombé, comme une proéminence difforme, incongrue avec le reste de son corps. Il était de petite taille, avec des épaules étroites et un dos voûté, mais son abdomen était clairement visible sous la chemise en lin.

L'homme s'arrêta à la porte, regarda à l'intérieur, cherchant une table libre. Puis il entra et s'assit près du mur du fond. Il y avait deux tables libres plus près du trottoir, mais il avait choisi de s'asseoir à l'endroit le plus proche. sombre, à côté de la porte qui menait aux salles de bains et au débarras du bar. Le serveur s'approcha de lui. L'homme leva la main en signe d'une tasse de café. Ce signe ressemblait au signe de croix que font les prêtres lors de la bénédiction finale de la messe. Ruiz se souvenait de cette image de la dernière fois qu'il était entré dans une église, quand il était enfant. Maintenant, le souvenir était un adieu, je le ressentais comme ça, quelque chose qui revenait de la mémoire sans force ni sensation, quelque chose filtré par une erreur dans le mécanisme de l'éveil.

Dieu était absent dans ce bar, car la poussière et la vieillesse n'ont besoin de rien pour exister, elles sont le calme qui les soutient, elles sont l'immobilité et la sereine complaisance. Ils sont autosuffisants et élèvent parfois des hôtes, car leur propre forme est capable de les abriter sans

perturber leur croissance, comme le ferait n'importe quel dieu avec ses créatures.

La vieillesse et la poussière sont les dieux des insectes. Ils sont le père et la mère des rédempteurs de l'homme. La vieillesse, stérile, engendre des hôtes ; la poussière, stérile, les protège.

Les insectes entretiennent la vie des hommes et les emportent lorsqu'ils les abandonnent. Puis ils redeviennent des hommes, comme tous les Christs ont l'habitude de le faire. Puis ils meurent et retournent dans le corps des hommes.

Un cycle évolutif.

Et Ruiz, dans ce signe de croix créé dans l'air et indiquant une tasse de café, préparée par les mains d'un homme qui devait, sans aucun doute, être l'un d'eux, découvrit qu'il commençait à croire en quelque chose pour la première fois. temps. Ni en matière de santé ni de maladie, pas même en anatomie, la seule divinité à laquelle il pensait pouvoir faire confiance pour le reste de sa vie. Mais dans un paradis que j'avais à peine entrevu dans le rêve de ces dernières nuits.

Ruiz transpirait, des gouttes tombaient de son front. Il s'essuya avec une serviette en papier et vit le nom du bar imprimé sur le papier.

« Le cœur antique. Bar, Café. Minutes"

Il leva les yeux vers le verre juste à côté de lui. A moitié cachée par le rideau métallique, la partie inférieure des grandes lettres vertes révélait le même nom. Et il crut qu'il rêvait encore. Il n'était pas étrange, au milieu d'un rêve, surtout dans ceux qui se produisent dans les dernières heures de la nuit, de se dire qu'on est en rêve, et quand on pense se réveiller on continue à rêver en se disant que c'est est un rêve, et ainsi il se répète la tromperie, ou la perception d'une tromperie qui peut être simplement la dissolution d'un cadre dans un autre, du sommeil et de l'éveil s'entremêlant, se confondant pour faire de l'homme une victime du chaos dans lequel les deux. , le sommeil et l'éveil, vivent généralement. Il n'y a aucun moyen d'échapper à une réalité dont le substrat est aussi volatil que les atomes de l'air, qui sont tantôt de l'eau, tantôt de la glace. Chacun est le rêve de l'autre.

L'homme a demandé au serveur le journal du jour, il a commencé à le feuilleter avec insouciance, inconscient du désespoir que ressentait Ruiz et cela le faisait transpirer comme une personne fiévreuse, bougeant ses pieds avec agitation sous la table. Les gens le regardaient, mais pas l'homme à qui il voulait parler. Et qu'allais-je lui dire alors : excusez-moi, vous n'êtes pas un insecte ? J'ai dû attendre, être patient. Quand je sortais dans la rue, au milieu de la nuit, je lui faisais face.

C'est pourquoi il a attendu, se calmant au fil du temps marqué par la vieille horloge accrochée au mur et faisant la promotion d'une boisson gazeuse qui n'existait plus depuis de nombreuses années. Il sentit comment la sueur de ses aisselles séchait avec la fraîcheur de la nuit, et seul l'arôme sec des vêtements en sueur restait. Il enfila le pull qu'il avait laissé sur le dossier de la chaise. Puis l’homme s’est levé, est allé aux toilettes, est revenu cinq minutes plus tard et s’est rendu au comptoir pour payer sa boisson.

Ruiz a appelé le serveur pour demander l'addition. L'homme passa devant sa table. Il le suivit des yeux alors qu'il s'éloignait dans le chemin, il appela encore le serveur parce qu'il prenait du temps. Il paya rapidement, sans attendre la monnaie, et sortit dans la rue à la recherche de l'homme dont il avait perdu la trace. Il se tenait debout, les mains sur la tête et une expression en larmes sur le visage. Une femme lui a demandé s'il allait bien. Il la regarda d'un air vide et courut vers le coin, puis poussa un soupir de soulagement en voyant l'autre traverser l'avenue en direction du port.

Les voitures s'étaient arrêtées au feu tricolore. Ruiz a traversé en courant parce que le feu jaune venait juste de tourner. L'homme a traversé le premier pont en direction du quai. Ruiz pensait que l'homme devait être sur le point de mourir. Il s'y rendrait pour laisser ses enfants. C'est pourquoi l'air hagard que j'avais remarqué sur son visage, et malgré cela, la résignation était une caractéristique constante chez chacun d'eux.

Prenez un café et lisez le journal de la veille de votre mort.

Mais ce que Ruiz recherchait, c’était la racine d’une horreur bien trop connue. La mort venue de loin est un monstre attirant, mais finalement un monstre. La mort, de près, c'est un swing où on balance de plus en plus haut, plus haut, jusqu'au virage 360 degrés est une marche sans vertige, sans froid dans le dos et sans engourdissement miséricordieux de la volonté.

L'homme a continué à marcher vers le quai 7. Il n'y avait aucune sécurité, seulement un sans-abri avec ses sacs et deux chiens qui le suivaient. L’homme atteint l’entrée de l’immense entrepôt en briques rouges, pousse la porte et disparaît à l’intérieur.

Ruiz le suivit à un pâté de maisons. Il croise la route du SDF qui lui demande l'aumône. Il lui donna quelques pièces et l'autre continua son chemin. Les chiens ont aboyé contre un homme à bicyclette, et le silence tendu précédent a été mis en évidence par le sursaut provoqué par les aboiements. Seul le bruit de la circulation retentissait désormais, étouffé, et les klaxons sonnaient comme des grillons gazouillant au loin. La rivière était silencieuse comme le champ, sombre en surface et dans le ciel qui la recouvrait. Le port était éclairé plus au nord, mais dans cette zone, les lumières au mercure étaient presque toutes éteintes.

Il atteignit la porte et poussa. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils l'aient fermé de l'intérieur, qui d'autre suivrait un homme aussi anonyme et commun que celui-là. Si j'étais l'un d'eux, se dit Ruiz, je serais déjà tellement habitué à l'idée de moi-même que je considérerais tout le monde comme mes égaux. Je ne serais pas suivi par quelqu'un qui ne soupçonne pas, mais plutôt par quelqu'un qui se soupçonne d'être affecté par la même circonstance. C'est-à-dire que je suis celui qui suit et qu'un jour quelqu'un d'autre suivra.

Il entra dans l'ombre et ferma la porte, et soudain il ne sembla plus être à Buenos Aires, mais au bord d'un marécage, où les arbres sont si hauts qu'ils cachent la lumière de la lune, et où l'humidité est si dense. qu'il gêne le passage des bruits des champs et des cris des bêtes dans la nuit. Les gémissements venaient de tout près, des profondeurs sombres d'un endroit où il n'y avait ni puits ni marécages, mais un sol en ciment que je ne pouvais pas voir, mais il était là. Ses pieds reposaient sur du béton, mais il y avait de la terre et de la poussière, voire des morceaux de grès et des décombres. Un courant d'air sortait des hauts plafonds, et un filet d'eau lourde coulait avec difficulté, se frayant difficilement un chemin entre les canalisations et les gouttières. Il entendit un clapotis d'eau lui éclabousser la langue, et il imagina les êtres qui devaient boire.

Il marchait dans cette direction, sans que personne ne l'arrête, sans que ses mains ni ses bras ne tentent de l'attraper ou de le pousser vers la porte. Pas même un appel d'avertissement, juste un gémissement qui s'est progressivement multiplié, non pas parce qu'il n'en était qu'un au début, mais parce que ses oreilles s'y sont habituées comme ses yeux s'habituent à l'obscurité. Alors il sentit, comprit en effet qu'ils étaient nombreux, peut-être des dizaines, éparpillés sur le sol, les uns à côté des autres, inconnus les uns des autres, chacun livré à sa propre tragédie et à sa douleur intime. Une douleur égale chez l'un et l'autre, mais séparée, incapable de la partager et donc de l'atténuer ou de la supporter.

Ruiz sentit l'arôme de la pourriture, l'odeur qui naît de la boue accumulée sous les pierres, de l'eau stagnante. Il a entendu un bourdonnement qui s'est accru si vite qu'il n'a pas eu le temps de se protéger le visage, et les moustiques l'ont attaqué pendant une minute ou deux, mais ils ne l'ont pas piqué. Comme s'ils l'avaient exploré et vérifié qu'il était l'un d'eux, ils le laissèrent seul et revinrent d'où ils venaient, des eaux stagnantes là devant lui, si proches de lui, et pourtant qu'il ne pouvait pas voir. .

Il fit d'autres pas, hésitant, étendant les bras comme un aveugle, mais maintenant il se laissa guider par son odorat, percevant l'arôme des corps qui gisaient sans doute près du rivage qu'il n'avait pas encore atteint.

Il a trébuché sur quelque chose. Il fouilla dans sa poche et en sortit la boîte d'allumettes qu'il avait achetée sur la route. Il en alluma une et la flamme illumina l'espace autour de lui. Il y avait des corps enveloppés dans

des cocons, se déplaçant en zigzags, rampant à la recherche d'eau. Certains ressemblaient à celui qu'il avait vu au village, d'autres ne bougeaient toujours pas, immobiles et durs comme des scarabées morts. Mais ceux-ci étaient derrière, dans une file qui se poursuivait avec ceux qui se déplaçaient, déjà mûrs et presque transformés en hommes.

La flamme s'éteignit et il alluma une autre allumette, puis une autre, jusqu'à compléter le panorama en patchwork. Les corps le long des murs étaient encore des insectes, mais ils grandissaient lentement. Plus loin du centre se trouvaient ceux qui avaient acquis de la mobilité et essayaient d'atteindre l'eau. Près du rivage se trouvaient les cocons dressés, étendant leurs membres, bras et jambes qui luttaient contre le tissu. Il marchait parmi eux, regardant un homme nu sortir du cocon et retomber à côté de l'eau pourrie, sans ouvrir les yeux, comme un bébé nouveau-né mais silencieux, couvert de bave séchée qui était des restes de toiles d'araignées.

Il se retourna, une allumette allumée à la main. Il reconnut l'homme qu'il avait suivi, allongé près d'un mur, gémissant de douleur alors que son ventre s'ouvrait et laissait échapper de nouvelles choses. des créatures qui rejoignaient les autres et s'arrêtaient en un tas qui grandissait rapidement, jusqu'à s'installer dans un flux continu et lent, comme les eaux usées des égouts de la ville. Et l'eau dont ils se nourrissaient venait de là. Non pas du fleuve, si proche, mais des eaux mortes qui retournaient au fleuve.

Puis Ruiz pensa à la ville, dimanche à midi, sereine et stable comme un paradis dont il avait été expulsé pour avoir refusé de croire.

Toute sa vie, il n'avait eu aucune preuve de Dieu, seulement la douleur et la lutte inutile qu'il avait menée contre lui.

Mais ils étaient là, les insectes, à la recherche d'eau et de vie, sachant qu'en quittant cet endroit, ce champ de terre mouvant les attendait, comme des mers noires de coléoptères se déplaçant sous un ciel vert de criquets vers un arbre promis, au tronc solide. et large couronne. L'arbre d'où sont sorties les araignées qui ont tissé la charpente qui soutenait le monde.

Ruiz savait définitivement qu'il ne se suiciderait pas.

Il quitta les lieux et rentra à l'appartement à pied, très tard dans la nuit. Il s'allongea à côté du corps de Renato et s'endormit. Cette fois, il n'avait aucun rêve.

À son réveil, il vit la lumière du jour passer à travers les fentes des stores. Il se leva et ouvrit la fenêtre. La lumière pénétrait magnifiquement et sereinement dans la pièce.

Il est allé à la cuisine, a mis de l'eau et a attendu. Il regarda dans le couloir et vit deux ou trois mouches marcher sur le corps.

Il retourna à la cuisine, mit l'eau dans le filtre et le café commença à tomber dans la tasse. Il l'a porté, en fumant, jusqu'à son bureau. Il décrocha le téléphone et composa un numéro. Il attendit quatre sonneries, et quand ils répondirent, il dit :

-Natalia, c'est moi. Je reviens ce soir.

Souriant, il raccrocha et se dirigea vers la porte de la chambre. Il a vu que les mouches avaient complètement recouvert le corps et que de nombreuses autres volaient autour. Et plus ils entraient, plus l'essaim devenait dense, plus large, jusqu'à ce que bientôt toute la pièce soit envahie par eux.

Les mouches sages, messagers impérissables et infatigables marchands de mort et de résurrection.

## LES FAUCHEURS

### 1

Je ne dirai pas lequel d'entre nous a tué notre père. Mais tout comme nous partageons le blâme, nous partageons le travail consistant à l'enterrer. On peut dire que chacun des trois était le créateur d'une idée dans la machinerie que nous avions inventée. La machine qui a dû tuer papa à la fin de l'hiver, pour que le printemps nous libère du joug de sa puissante faiblesse: la douceur obstinée de Don Pedro Espinoza envers la terre, car

tout comme elle l'avait coincé pieds et poings liés, il l'a fait avec nous. Comme si le sang n'était pas le lien le plus faible, et il était obligé de répondre avec une obéissance attentive à cette entité sans nom que les êtres humains ont décidé de surnommer du nom frappant et étrange de terre. La terre est le sol sur lequel nous marchons et là où poussent les cultures, la terre est l'habitat où nous resterons pour l'éternité, comme le dit ma mère après avoir entendu le curé de la ville le dire. Mais je me demande si cette main noire d'argile qui surgit de la conscience peut être appelée terre, déchirant les membranes du cerveau, brisant les os du crâne et exigeant la soumission de ceux qu'elle trouve sur son passage. Et ceux-ci se sentent à leur tour obligés de remettre leurs biens et leurs biens, leurs vêtements et leurs animaux, et lorsqu'ils sont nus, ils partent à la recherche de leurs enfants et les remettent également.

L'entité terrestre n'est pas un spectre, c'est une graine qui vole avec le vent qui se lève chaque après-midi dans les champs, prend des teintes dorées à midi et s'enveloppe d'ombres ocres l'après-midi. Il ne sent rien quand il est jeune, la pourriture rance quand il est mort. La terre meurt aussi et nous avons appris, grâce à notre père, qu'elle a un ennemi. Non pas l’eau, comme diraient les esprits étroits, non pas le vent, comme le penseraient les esprits poétiques, mais le feu.

Notre mère l'a toujours su, elle était le lien entre la science de Dieu, qu'elle recevait des prêtres chaque dimanche dans chaque ville que nous traversions, et mon père. Il trouvait sa justification dans cette parenté entre son besoin et les raisons de Dieu.

Brûlez les champs pour faire revivre la terre. Tuez les vieux vices pour que de nouvelles vertus renaissent. Dans chaque grain de poussière, il voyait une opportunité, le germe d'une maison où il pourrait s'installer définitivement. La pluie et la grêle l'en ont empêché, les prix des récoltes et les gros acheteurs ont ajusté leurs comptes pour aggraver la faillite de mon père. C'est comme ça que je dois l'appeler, une dépression, un déséquilibre, même si tout le monde dans la ville avait commencé à le traiter de fou, et le commissaire, qui lui a conseillé tant de fois d'arrêter, a dit à ceux qui nous connaissaient que Don Pedro Espinoza était un criminel.

C'est pourquoi aujourd'hui, en ce matin de septembre, le soleil se lève à peine, se lève et s'inscrit dans l'horizon comme une pierre plus dure. qu'une roche volcanique, nous trois : Raúl, Pedro et moi transportons le cadavre de notre père vers le champ de tournesols. Là, dans cette dernière folie, parce que rien de plus que cela n'était le rêve qu'il avait de cultiver des tournesols après tant d'échecs retentissants, il trouverait sa dernière maison.

-Pourquoi aurions-nous visité autant de villes, si à la fin le vieil homme devait se retrouver au seul endroit qu'il voulait ? Le territoire est le même partout.

Mes frères m'ont regardé. Raúl avait vingt-cinq ans, Pedro vingt et un. Je venais d'avoir dix-huit ans. Aucun d’eux ne semblait même tenter de me répondre. Nous étions tous les trois dans la cabine du camion, rouillé et délabré, qui avait plus de vingt ans et que le vieil homme avait obtenu quatre mois auparavant en échange des deux seuls chevaux que nous avions. Le pare-brise était fissuré et semblait se briser un peu plus à chaque saut en cours de route. Raúl conduisait, il avait pris le camion sans rien demander à personne. Pedro était de l'autre côté de moi, regardant droit devant lui, avec ses cheveux bouclés et sa moustache épaisse, tous deux foncés. Je sentais la transpiration des vieilles chemises, portées quotidiennement dans les champs depuis dix mois, semant les graines de ces tournesols vers lesquels nous allions.

"Maintenant, il va avoir un endroit où se déplacer confortablement", a déclaré Pedro.

Raúl lui lança un bref regard avant de reprendre la route et de dire :

-Je ne veux rien entendre d'autre...

-Alors dis-le à Nicanor, qui est celui qui a parlé en premier.

J'allais me défendre, mais Raúl m'a lancé un regard dur, puis j'ai vu dans ses yeux le regard de notre père. C'était celui qui lui ressemblait le plus, la même taille, la même forme de corps, carré avec de larges épaules et des bras forts, des yeux verts presque marron, des cheveux raides qui commençaient déjà à s'éclaircir, aussi précocement que ceux de papa, selon nous avait dit la vieille femme. Il était déjà devenu chauve quand il était jeune, dit-elle, avec seulement cette aura de cheveux noirs et fermes qui persistait, qui n'abandonnait jamais. Je me souviens de l'avoir vu parfois avec ces cheveux longs et clairsemés, car il n'avait d'autre temps que de labourer, semer et cultiver dix-huit heures par jour. Il rentrait des champs tard le soir, il se couchait et ma mère lui apportait à manger dans un bol et le nourrissait dans sa bouche comme un bébé. Principalement de la soupe, beaucoup de bouillon de légumes chauds, de poulet et de porc. Puis nous l'avons entendu sortir du lit ; Le grincement du matelas de mes parents était caractéristique, il servait de réveil le matin, ou il nous alertait lorsque maman ou papa se levaient pour nous défier de rester éveillés en parlant ou en faisant ce que font les adolescents lorsqu'ils découvrent que leur corps change.

Mon père a pris un bain après avoir mangé. Ma mère lui a dit qu'il ne faisait pas les choses correctement, mais qu'il le faisait depuis quarante ans et qu'il était toujours en vie, lui a-t-elle dit. Je pouvais voir son ombre nue depuis mon lit, se plongeant dans le grand bassin dans lequel nous nous baignions tous. C'est pourquoi je dis que Raúl lui ressemble tellement, il a même la même disposition des cheveux sur la poitrine, la même coloration terreuse de sa peau. Parfois, mon père s'y endormait, les bras pendants et

la tête penchée sur une épaule. Puis nous avons entendu ses ronflements et nous avons ri. Ma mère nous a mis au défi de rester éveillés.

"Demain, tu dois te lever tôt", dit-il avec une serviette à la main, puis il se dirigea vers l'endroit où il se trouvait. J'ai mis la serviette de côté, j'ai attrapé une serviette et je lui ai séché la tête, le réveillant doucement.

"Quelle heure est-il ?", a demandé mon père.

"Le coq n'a pas encore chanté", répondit-elle.

Je me demandais pourquoi ce n'était pas plus précis. Ce que papa avait besoin de savoir, c'est qu'il lui restait encore plusieurs heures de sommeil et qu'on ne peut pas s'endormir complètement si l'on sait qu'à tout moment le coq va chanter. Mais les femmes, je l'ai entendu dire à plusieurs reprises, ont tout organisé, à tel point qu'elles ne réalisent même pas à quel point elles peuvent être cruelles.

Je pouvais comprendre cela même quand j'étais enfant, en regardant ma mère travailler de l'aube au crépuscule tous les jours pendant des années, toujours avec les mêmes mouvements de ses mains agitées, sans jamais s'asseoir même pour coudre. Même le dimanche, il maintenait une routine qui ne variait pas plus de deux ou trois fois peut-être. Son silence était à la fois encourageant et oppressant. Il n'a jamais élevé la voix pour nous interpeller, il s'est limité à dire sans détour ce qui ne lui plaisait pas, puis il est revenu à ce silence plus éclairant qu'un coup ou une tape dans le dos. Parfois, nous l'aurions préféré.

-Est-ce qu'ils ont dit quelque chose à maman ?

-Tu sais déjà que nous avons convenu de ne rien lui dire. "Si cet idiot ne nous avait pas trahis..." dit Pedro en me regardant.

"Nicanor est déjà un homme", m'a défendu Raúl. "C'est pour ça qu'il est ici." Sinon, nous l'aurions laissé avec Clarisa et la vieille femme, endormies.

"A présent, elle doit être réveillée et se demande où nous sommes allés", a déclaré Pedro. Elle pensera que nous l'avons abandonnée...

Il y eut une esquisse de sourire sur nous trois, comme si cette idée était si absurde que même le cadavre de notre père pouvait la comprendre. Le corps se trouvait à l'arrière du camion, enveloppé dans une couverture que maman avait tricotée plusieurs années auparavant. Le même avec lequel le vieil homme dormait chaque nuit d'hiver, nu ou en sous-vêtements, mais protégé par cette laine qu'il avait obtenue après avoir vendu la récolte de deux hectares de blé.

Deux hectares, et j'ai ri intérieurement, parce que c'était plus que ce qu'il avait réalisé dans toute sa vie. Je parle de la terre qui était autrefois possédée et mise en valeur. Puis, comme tant de fois avant ma naissance ou avant ma mémoire, toutes les terres qu'il cultivait appartenaient à

quelqu'un d'autre, après avoir signé un accord et un pourcentage toujours humiliant avec le propriétaire, obligé d'accepter parce qu'il avait une femme et quatre enfants à charge.

J'ai pensé à notre petite sœur, tandis que le camion vacillait, sautant par-dessus les cailloux alors que Raúl ne pouvait pas les éviter. Nous avions attaché le corps avec une vieille rêne qui avait été laissée dans le hangar après la vente des chevaux. Ensuite, nous le mettons dans le camion. Je dis que je pensais à Clarisa parce que quand je suis parti le matin avant l'aube, je suis passé devant son lit et j'ai cru qu'elle la voyait réveillée. Le lit de mes parents est le seul le plus caché, mais nous dormons tous les quatre dans la même pièce. Clarisa est déjà une femme, mais elle n'est pas intimidée de dormir si près de nous. C'est une fille avec la tête droite, comme dit maman. Elle va bientôt se marier. Elle a quinze ans mais le vieil homme avait déjà accepté qu'elle se réunisse avec Lisandro, le fils de notre voisin. Une bouche de moins à nourrir, et nous pouvions désormais subvenir à nos besoins tous les trois. C'est peut-être ce qui a poussé notre père à cultiver des tournesols. L'huile de tournesol était à la mode et avait commencé à être exportée plus fréquemment il y a quelques années. Clarisa était enthousiasmée par l'idée et nous accompagnait tous les jours, accomplissant n'importe quelle tâche, nous apportant de la nourriture, faisant des allers-retours de la maison au champ pour n'importe quoi. Je ne l'avais jamais vue aussi active et parfois elle s'asseyait et nous regardait travailler tard dans la nuit. Puis il nous a accompagné sur le chemin du retour, parlant pour nous distraire de la fatigue que nous ressentions. Et peu de temps après son arrivée à la maison, il a couru en avant pour préparer l'eau que notre mère avait déjà chauffée pour le bain. A notre arrivée, nous nous déshabillions et chacun à son tour entrait dans la grande bassine, pendant que l'autre se séchait ou se rasait. Nous avons fait beaucoup de bruit, mais papa, attendant son tour au lit, a pris la nourriture que ma mère lui offrait. Peut-être que la fatigue est aussi le silence ; Tout comme les muscles faibles ne peuvent plus se relever, les oreilles fatiguées cessent d'entendre ou d'étouffer les sons gênants. Ce bruit de rires et d'obscénités venant de l'autre côté de l'étroite maison a dû être une bénédiction pour mon vieux.

Dans quelques mois, j'allais avoir cinquante ans et je n'avais rien. La terre sur laquelle nous vivons ne nous appartient pas, mais appartient à un éleveur qui possède des titres de propriété sur cent douze hectares dans toutes les directions. Le champ de tournesols est là, toujours en fleurs et en hauteur, mais qui sait pour combien de temps. Demain, nous commencerons à récolter la récolte. Je sais ce que dira la vieille femme, mais je ne pense pas que papa manque beaucoup à Clarisa. Ces derniers mois, ils se sont rapprochés, mais seulement comme deux étrangers qui savent qu'ils ne se verront pas longtemps, seulement aussi longtemps que durera la saison des tournesols.

Quand elle est née, la famille commençait à vivre les pires moments, mais je ne peux pas dire que les précédents auraient été moins terribles. Quand on est très jeune, on pense que les choses ont toujours été ainsi et on est heureux de ne pas rater ce qu'on ne connaît pas. Mais ceux qui l’ont fait portent sur leurs visages la marque indélébile de l’obscurantisme et de la colère. J'ai grandi en voyant cela sur les visages de mes frères et de mon père. Chacun s’en sort comme il peut, parfois en le cachant, d’autres fois en enlevant le masque comme quelqu’un expose un ulcère qui ne veut pas se refermer. Pedro était le plus mécontent, celui qui montrait le plus sa colère. Cependant, chaque matin, il se réveillait avec le chant du coq, sans protester, et se dirigeait vers la campagne presque sans emmener plus de deux compagnons et sans même lui dire bonjour.

Nous sommes arrivés au champ de tournesols. Le camion n'allait pas entrer dans le chemin entre les plantes, alors Raúl l'a mis sur le dos et nous sommes descendus. Pedro remonta pour dénouer les cordes. Raúl et moi avons tiré les jambes et avons ramassé le corps. Nous l'avons hissé sur nos épaules comme un sac de pommes de terre. Raúl le tenait par le dos, moi par les jambes. Ce matin-là, en quittant la maison, il ne semblait pas peser très lourd. Il était mort depuis quelques heures, sa chair encore chaude à travers la couverture. Mais le voyage au champ semblait l'avoir refroidi, et avec le froid le poids mort avait augmenté. Qui sait si le froid n'est pas trop well something similar to time. Just as each hour crushes the crooked back of an old man a little more, the cold turns the gaseous vapor of warm flesh into the hard frost of inert muscle destined to petrify. Winter has that peculiarity, it makes shapes persist, it freezes and immortalizes the appearance of things, be they puddled water in an abandoned pool or the hands of a man caressing a dog.

We chose winter because then his body would be preserved longer, and he could then contemplate the way in which everything would continue to grow and die in spite of him. It was a way of telling him that the alternatives were always there, far from his hands, but shining like cruel suns on crops tired of heat and longing for fresh water. That's us, we wanted to tell him, shapes created by you, old man, bags of potatoes that one day others will carry, but while we have life, we want to see your body preserved until spring does its task, its duty, an obligatory act, as if Until spring I was afraid or resentful or felt that even your body, my old man, deserves to be preserved a little longer as a sign of mercy and as a sign of punishment too.

Pedro went down and helped Raúl. They both took the path among sunflowers carrying our father's back on their shoulders. I was behind, holding the legs. The old man was not obese, except for the bulge in his abdomen. His legs, however, seemed to have grown weaker as he grew older. It must have been half past six in the morning. The sun was a quarter above the horizon. The sunflowers seemed to be turning that way, although many were looking at us, three men and a dead man on a surface of dry earth, surrounded by bees and wasps that came and went from the large

flowers, open like black wells with edges of golden metal. . The combination of black and yellow seemed more contrasting to me than ever before. Lights containing the blackness, limiting it so that it absorbs the structure of the world, dosing it but being servitude and owner at the same time of that darkness in its center.

I looked up at the sun, for a black moment, surrounded by the golden edge of its rays. I knew it was one of those tricks of the eyes, optical tricks to which light has accustomed our eyes, small and fragile organs limited in their effectiveness and wisdom. Defenses that they use so that the sublime light does not transform into permanent darkness, nor does the darkness become too accustomed to inhabiting them.

Middle terms, that's what we are, I think. Stationary bodies like the one who will now be my father on the earth that still needs to be torn from winter. Still covered with a certain frost covering the leaves and golden petals of these sunflowers that have survived the harshest cold, like miracle workers, like makers of phenomena, like hands not of God, but of the sun created in the likeness of the almighty.

Father Maccabeus sometimes sensed the traces of ancient pagan idolatry in the prayers, or rather on the lips of the peasants who went to mass. He read in the lips that were praying the Lord's Prayer, other words that he did not understand, and that is why he believed he knew that they were the spirits of the ancient idolaters who remained in the successors just as the color of the eyes remains in the same family generation after generation. generation.

My brothers stopped.

"Here we will dig," said Raúl.

We left the body on the ground and each of us rubbed our waists as if we had been working in the field. And that's what we were going to do, we just hadn't even started yet.

"Go get the shovels," he ordered me.

I obeyed and made my way back to the truck. I took out the three shovels and carried them on my shoulders. When I returned to the clearing, my brothers were not alone.

I had not seen or heard him arrive, he must have entered through another path. But the question was how long had he seen us, because after entering the sunflower field it was difficult for him to have discovered us from outside. Old Doctor Ruiz was mounted on his black sorrel, with shiny hair on his haunches and flanks, looking at us all with the haughty, proud and contemptuous pose of his. The saddle had a very fine, colored wool blanket, and he was dressed in his usual cream-colored suit, pants tucked into his boots, a coat, vest and tie, black gloves and an elegant brown leather harness, which had inscription the initials of his name: Adalberto Ruiz.

It was normal to see him walking through the fields so early, sometimes one would find him on the way to the harvest, returning to his house after watching a sick person all night. He was a good doctor, excellent in the opinion of some. Large in body, almost obese, his character matched his appearance. We were all afraid of his outbursts of anger, translated into abrupt gestures, slamming doors, and furious shouts. He didn't mind making people suffer pain if he had to. corriger une entorse à la jambe ou au bras, que ce soit pour retirer une écharde ou suturer une plaie sans anesthésie. Plusieurs fois, et c'était presque toujours le cas, il n'avait pas d'objets dans sa mallette et il ne perdait pas de temps à envoyer le nécessaire à son cabinet ou à transporter le patient. S’il pouvait résoudre le problème sur-le-champ, il l’aurait fait.

Et ça nous plaisait, mais c'était aussi sa façon d'imposer le respect. Alors qu’il nous regardait maintenant, j’ai vu venir beaucoup de problèmes.

« Que faites-vous, les garçons ? » demanda-t-il en levant une main sur son front pour retirer sa casquette et gratter sa tête aux cheveux blancs et courts.

Mes frères se regardaient, je restais un peu à l'écart avec les pelles sur l'épaule. Le corps était à côté d’eux, au sol. Ruiz m'a regardé, j'ai laissé tomber les pelles.

"Papa est mort la nuit dernière", a déclaré Raúl.

Ruiz attendait qu'il continue, mais ce silence commençait à le rendre nerveux, cela se remarquait à ses jambes qui heurtaient les flancs du cheval. L'animal reniflait et bougeait avec agitation, mais Ruiz le contrôlait.

- De quoi tu parles ? Je l'ai vu hier et il allait bien.

Cette fois, nous nous sommes regardés tous les trois.

-Il mangeait, docteur, et soudain il s'est étouffé, s'est attrapé la poitrine et est tombé par terre. La vieille lui a apporté le remède que tu lui as donné contre l'asthme, mais il était déjà mort.

Ruiz fronça les sourcils et marmonna une obscénité que je n'entendis pas. Puis il dit à voix haute :

-La garce si je les crois ! Cela me paraît étrange que Clotilde ne m'ait pas fait venir...

Nouvelle pause des deux côtés. On entendait les cris de certains oiseaux, le bourdonnement des abeilles survolant les tournesols. Il devait être presque sept heures du matin. Il faisait encore froid. Nous transpirions.

"La vieille femme est triste, mais qu'est-ce qu'on va lui faire..." dit Raúl, calmement, comme s'il ne remarquait pas l'obscurcissement croissant du médecin.

Ruiz était déjà complètement énervé :

-Mais tu penses que je suis un idiot ? Quelque chose d'étrange s'est produit ici et ils vont me le dire maintenant...

"Nous devons enterrer le vieil homme, docteur", a déclaré Pedro.

Ruiz le regarda étonné. Il n'était pas courant de voir Pedro parler, même si c'était le type de réponse qu'il donnait habituellement.

-Alors les garçons Espinoza se croient grands et vont enterrer leur vieux sans boîte, sans veillée funèbre, sans acte de décès. Bref, sans rien.

Il descendit de cheval et dit :

-Ouvrez ce paquet maintenant et montrez ce que vous apportez !

Et c'est quand je l'ai vu descendre de cheval que j'ai décidé de faire quelque chose pour mes frères. Ils m'avaient défendu à plusieurs reprises, m'avaient protégé et, d'une manière ou d'une autre, m'avaient empêché de grandir ou de mûrir. C'était de leur faute si j'étais encore un garçon et s'ils me traitaient comme tel. C'est pourquoi j'ai attrapé une pelle et, même si j'étais loin, j'en ai lancé une sur mes frères. Raúl l'a attrapé en l'air et, le tenant comme un fusil de chasse, il s'est mis sur le chemin de Ruiz.

Le docteur se releva surpris. Il avait l'habitude d'obtenir ce qu'il voulait et de faire ce qu'il voulait, la plupart du temps parce qu'ils le laissaient faire. Cette fois, il ne semblait pas s'attendre à rencontrer de résistance, encore moins ce genre d'obstacle. Les frères Espinoza étaient prêts à tout, pensais-je lire dans leur expression.

-C'est notre affaire, docteur. Personne ne l'a appelé, alors ne vous impliquez pas", a déclaré Pedro.

-Allez soigner les malades, docteur. "Notre vieux est déjà mort", dit Raúl, presque conciliant et raisonnable.

Mais le Dr Ruiz était une personne importante dans la ville. Il possédait sa propre ferme, où il faisait travailler quelques ouvriers pour cultiver ses champs et élever du bétail. Il cultivait des vignes et envoyait la récolte dans sa petite cave viticole située à la périphérie de La Plata. Il participait aux

assemblées municipales et avait sa voix et son vote au conseil de quartier. Il était un ami proche du maire du parti et il allait le voir chaque fois que les malades lui laissaient le temps de s'enfuir vers la mairie. Notre village s'appelle « Los Perros », même si je comprends que ce n'est pas un nom officiel et qu'il dépend de la commune de Chacomús, et ici il n'y a pas plus de cinquante habitants établis, au maximum. Le Dr Ruiz a un fils qui a également étudié en médecine et qui venait tout juste d'obtenir son diplôme il y a quelques mois. De retour en ville, il commença à l'aider dans les visites, à lui transmettre les clients. C'est un gars timide, calme, qui a peur de son père, me semble-t-il.

-Ne vous inquiétez pas, docteur, votre fils a signé l'acte de décès pour nous.

Le médecin a commencé à rire, pas sarcastiquement, mais il a interprété ce que je lui ai dit comme une plaisanterie innocente, comme celle que pourrait dire un garçon qui ne comprend pas la gravité de la situation.

"C'est vrai", ai-je insisté. J'ai le journal chez moi, sous le matelas de mon lit.

"Mais tu penses sérieusement que je suis une vieille enseigne, je pense... Sortez cette pelle d'ici..." dit-il en poussant Raúl.

Cette fois, nous nous tenions tous les trois devant, et les trois pelles formaient une étoile devant le médecin. Il lutta un peu pour ne pas paraître abandonner si vite et dit :

- Alors nous avons ça, n'est-ce pas ? tu fais ce qu'ils veulent, mais je ne bouge pas d'ici. Il faudra me tuer et m'enterrer avec le vieil homme, mais je ne pars pas.

Il croisa les bras et attendit.

Maintenant, il nous tenait sous contrôle. Je ne sais pas jouer aux échecs, mais c'est ce que j'ai entendu le même médecin dire à plusieurs reprises lorsqu'il racontait des choses au bar de la ville ou lorsqu'il venait nous voir lorsque nous tombions malades. Combattons la grippe, dit-il, ou la fatigue, selon les cas.

"Va chercher le petit docteur, Nicanor", m'a dit Raúl. C'est ainsi que vous vous convainquez. Parce que je ne pense pas qu'il le fera même si on lui montre le rôle.

-Maintenant, ils réfléchissent, mais de toute façon, ce sont des conneries. Je vais amener le commissaire...

-Pas pour l'instant, docteur...

Pedro parlait ainsi, sans cacher sa menace. Le médecin le regarda pour la première fois avec peur. Je me suis retourné et j'ai repris le chemin. Je suis monté dans le camion et je me suis dirigé vers la maison Ruiz.

## 3

Le ranch se trouvait à dix kilomètres au sud. Même s'il disposait d'un break et d'une voiture pour se rendre en ville, le Dr Ruiz effectuait ses visites à cheval. Il aimait élever et entretenir son troupeau d'oseilles, toujours bien nourries et soignées par le Dr Dergan, le vétérinaire de la ville.

Je me suis souvenu, alors que je conduisais vers la maison Ruiz, de l'expression du visage du jeune médecin lorsque nous allions tous les trois lui parler. Nous l'avons retrouvé la veille après-midi sur le terrain, alors qu'il faisait sa promenade d'après-déjeuner.

"Bonjour, docteur", avait dit Raúl.

Bernardo Ruiz s'arrêta net, surpris de nous voir tous les trois, ou peut-être surpris de se retrouver séparé de ses pensées. Il portait un pantalon d'équitation, une chemise en lin noir, une casquette verte et une cigarette entre les lèvres. Il était encore très jeune, il ne devait pas avoir plus de vingt-trois ans et il avait obtenu les meilleures moyennes, selon ce qu'on disait dans la ville. Nicanor pensait, et c'était une hypothèse qui fut confirmée par la suite, qu'il était un homme trop dominé par la personnalité de son père. Chaque fois qu'ils étaient ensemble, le garçon devenait une ombre, parfois une marionnette qui répétait ce que le vieil homme lui disait. Ce n’est qu’après l’avoir rencontré qu’ils l’ont vu plus détendu et qu’il s’est davantage développé dans sa conversation. Mais quand quelqu'un parlait du père, même s'il n'était pas là, il revenait à son attitude timide et embarrassée. Et dans cette ville, où le vieux docteur Ruiz était plus connu que l'herbe, il était impossible qu'en voyant son fils on ne salue pas le vieil homme.

"Qu'est-ce que vous cherchez, les gars ?"

-A toi, petit docteur. Nous avons besoin que vous nous rendiez un service.

Pedro et moi nous écartons un peu, nous faisons semblant de nous parler. Raúl s'est rapproché de Ruiz et lui a dit quelque chose à l'oreille.

Le médecin s'éloigna, laissa tomber la cigarette de sa bouche, ôta sa casquette et se frotta les yeux. Je regarde autour. Il a regardé Pedro et moi. Je savais que nous étions tous les trois venus nous soutenir mutuellement.

Un seul aurait confondu intimité et complicité à son égard, mais nous constituions tous les trois un exact équilibre entre confiance et menace. Nous ne l'avions pas pensé de cette façon, pour nous, aller ensemble n'était qu'une habitude, une garantie d'un soutien inconditionnel. Nous avions appris cela de notre père, non pas parce qu'il nous l'avait appris avec ces paroles, mais comme résultat et conséquence de sa vie, de la vie qu'il avait choisie pour lui et pour nous. Il n'y avait pas d'autre moyen de nous défendre de la destruction dans laquelle elle s'obstinait à continuer à servir, comme si elle était une déesse plus puissante que Dieu lui-même parce qu'elle était si attirante qu'elle dégageait un tel arôme de femme malgré ses vêtements en ruine et son visage étrange et sinistre, qu'il lui était impossible de lui résister.

C'est pourquoi les prières de notre mère, son attachement à la religion, sa stricte obéissance à la morale chrétienne, qui étaient pourtant plus une coutume qu'une croyance, n'ont pu ébranler cette obstination, cet engouement. Ma mère priait, allait à la messe, accomplissait les commandements, avait des images et des cartes, se mettait une goutte d'eau bénite sur le front tous les soirs et faisait de même avec chacun de nous avant de se coucher. Mais il souriait aussi, cachant ses lèvres d'une main lorsque le vétérinaire prononçait ses habituels discours blasphématoires et divaguait contre les prêtres et l'église.

"Nous l'avons vu avec le Dr Dergan", a déclaré Raúl. Ils étaient avec une des putes, avec Luisa, si je ne me trompe pas. Ils ont laissé la porte ouverte, par inadvertance, et tous les trois s'amusaient, passaient un bon moment. Aussi, entre vous deux... Je ne sais pas si vous comprenez ce que je veux dire.

Le Dr Ruiz était nerveux, ses mains avaient un léger tremblement qu'il essayait de cacher en se tenant l'une l'autre. Il alluma une autre cigarette, mais n'y parvint pas. Raúl alluma une allumette et y amena une flamme constante.

-Pas de problème, docteur. Entre nous, on sait que cela arrive de temps en temps...

Nous le connaissions depuis qu'il était enfant, nous avions joué plusieurs fois ensemble près de la rivière, nous avions pêché certains dimanches. Mais c'était avant qu'ils ne l'envoient à l'école. privé puis à l'université. Mais Raúl avait compris quelle était la relation entre le garçon et son père. Tout ce qui s'écartait de ce que le vieux Ruiz considérait comme correct était un motif de punition. Alors le garçon se retirait, obéissant et même consumé par le chagrin de sa propre vie qui disparaissait.

Il savait maintenant, comme nous l'avons toujours su, que la moindre rumeur parvenant aux oreilles de son père serait non seulement une catastrophe familiale, mais un resserrement plus serré et plus énervant de la chaîne avec laquelle le vieillard l'attachait.

-Mais ce n'était qu'une fois...

Raúl ne répondit pas, déterminé à nier avoir entendu une réponse aussi puérile de la part d'un homme qui avait fait des études universitaires. Si là-bas on apprenait à être si naïf, il valait mieux rester à la campagne et apprendre les relations humaines avec les bêtes, les plantes et les putes. C'est ce que je me disais en écoutant les bavardages du jeune médecin, jusqu'à me sentir nauséeux devant sa bêtise et sa lâcheté.

-Vous êtes en sécurité avec nous, docteur, vous n'avez pas à en douter. Nous sommes des hommes et nous le comprenons. Mais si cela se sait, si par hasard Doña Eva le découvre...

Doña Eva était la couturière du village. Sa maison était comme le centre du monde pour les femmes locales. Là, ils savaient absolument tout ce qui se passait dans la ville et dans ses environs. Si nous voulions être sûrs de quelque chose sur quelqu'un, il nous suffisait d'envoyer notre mère ou notre sœur dans cette maison pour le savoir.

Ruiz recula, nous regardant comme si nous allions le tuer. Il s'enfonça dans les herbes après lui, mais nous vîmes sa tête au-dessus des plantes, reculant de peur de nous tourner le dos.

Pedro et moi allions le chercher, mais Raúl a dit que ce n'était pas nécessaire. Avec juste un mot de plus de sa part, elle réussit à le convaincre de revenir.

-Nous vous demandons seulement la faveur que je vous ai dite il y a quelque temps, docteur. Une signature sur un bout de papier et tout sera légal.

Cet après-midi-là, le jeune Dr Ruiz est revenu avec nous. Notre vieux était au lit depuis midi, lorsqu'il revenait du travail dans le champ de tournesols, mal à l'aise. Nous nous sommes assis tous les quatre à table, le médecin a sorti une liasse de papiers de sa mallette, nous a demandé les coordonnées du vieil homme pour remplir le formulaire et y mettre sa signature et son sceau. Il leva les yeux vers le verre de vin que lui offrait Pedro. Les deux regards étaient sérieux, mais je pensais qu'ils cachaient un sourire, ou peut-être que je l'imaginais. Ruiz rejeta le verre, ferma la mallette et partit.

Je suis arrivé au séjour. Une dizaine de chiens m'ont accueilli, aboyant et suivant le camion. Je me suis garé devant l'entrée et j'ai interrogé le contremaître à propos du jeune médecin. Puis j'ai vu Ruiz regarder par la porte, puis il est sorti et s'est approché.

- Votre père vous a envoyé chercher, docteur.

Il avait une expression d'une immense tristesse, je le voyais presque pleurer là, sous le soleil du matin et devant son contremaître. Mais il ne l'a pas fait, il est juste monté dans le camion et m'a regardé comme un garçon embarrassé.

-Ce qui s'est passé?

-Rien, docteur. Votre père veut confirmer que vous avez signé le certificat. Il ne nous croit pas. C'est dans le champ de tournesols...

-Comme sur le terrain, et pourquoi est-il là avec toi ?

Je ne voulais pas en expliquer davantage ; Le connaissant, je pensais qu'il était capable de s'enfuir et de se cacher.

Quand nous sommes arrivés, j'ai vu son expression passer de la peur la plus irrationnelle à l'étonnement absolu lorsqu'il a vu le paquet avec le corps et les pelles dans les mains de mes frères, qui avaient déjà creusé plus de la moitié de la tombe.

"Enfin", dit le vieux Ruiz. Ces criminels veulent enterrer le père sans cercueil. Je ne serais pas surpris s'ils le tuaient.

Le vieil homme saisit le bras de son fils et lui tapota le dos, montrant à nous, les ingrats, les enfants de caste d'une mauvaise mère, la fierté qu'il ressentait pour son excellent fils.

"Ils disent que vous avez signé le certificat de décès", rit-il en disant cela.

Mais le jeune Ruiz ne partageait pas son rire. Cet étudiant universitaire, qui était médecin et avait vu des morts et des cadavres sur le campus, ressemblait à un garçon de cinq ans paralysé par la menace imminente qu'il voyait venir de son père. Puis le vieil homme changea son rire de complaisance et de moquerie pour un geste de désapprobation absolue. Mais avant de condamner, il a proposé d'hésiter un instant.

-Tu ne l'as pas fait, n'est-ce pas ?

Bernardo Ruiz baissa les yeux sur la terre perturbée. Ses pieds semblaient chercher un appui ferme sur l'irrégularité du terrain, mais ils ne parvenaient pas à le trouver. Soudain, le vieil homme le gifla et le garçon chancela. On aurait dit qu'il était sur le point de tomber dans la fosse, mais heureusement, ce n'est pas le cas. Je me suis senti désolé pour lui. Je devrais le tuer, me suis-je dit ; Tu devrais te débarrasser du vieux, je lui aurais dit si j'avais osé. Mais le Dr Ruiz m’a aussi intimidé, et c’était un problème qui était encore loin d’être résolu.

-Comment as-tu pu, sans me consulter ? " Espèce d'idiot ! " Il le frappa encore et le secoua par l'épaule. Réponds-moi!

-C'était hier soir, papa. Je revenais de ville avec D ergan…

-Oui, du bordel, comme tous les soirs, et ivre aussi.

Le vieil homme croisa les bras et l'écouta avec arrogance et mépris.

-Je suis passé près de la maison Espinoza, toutes les lumières étaient allumées, comme quand il y a une veillée funéraire. J'y suis allé directement pour demander si quelque chose n'allait pas, et ils m'ont dit que Don Pedro était mort pendant qu'ils dînaient. Ils m'ont emmené là où se trouvait le corps et j'ai confirmé le décès. Il n'y avait aucun signe de violence ou quoi que ce soit du genre, papa. Le visage était encore un peu violet et j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une crise cardiaque. Puis je suis rentré chez moi, tu dormais déjà, je ne voulais pas te réveiller pour une intervention de routine. J'ai attrapé les papiers et je les lui ai apportés signés.

-Mais si tu étais dans le pétrin, comment peux-tu en être sûr, espèce de merde ?!

Elle le secoua de nouveau par l'épaule et le laissa finalement tranquille. Bernardo Ruiz n'essaya même pas de lever les yeux. Le père nous a regardé comme s'il nous tirait dessus.

-Alors ils ont gagné celui-là, mais je ne vais pas cesser d'insister pour qu'ils l'enterrent correctement. Je ne sais pas ce qui se passe dans ta tête, et je me fiche même de savoir pourquoi tu fais ça. Mais ce n'est pas bien, et je vais me charger de faire venir le commissaire. Maintenant que mon fils est là, ils ne penseront plus à nous tuer tous les deux pour l'éviter, je suppose. "Allez!" dit-il au garçon. Il remonta à cheval et lui dit de grimper avec lui sur l'oseille. Le jeune homme le fit à contrecœur et nous les regardâmes partir au grand trot.

Mes frères ont continué avec leurs pelles posées au sol, puis ils m'ont tendu la troisième et j'ai commencé à creuser avec eux. Ils ne disaient rien, je m'attendais au moins à ce qu'ils sourient ; Je sentais que nous avions obtenu un superbe triomphe sur le vieux vaniteux. Puis j’ai vu la bosse juste à côté de mes pieds et j’ai su que tout ne faisait que commencer. Je savais que le rire est aussi éphémère que la vie d'un homme, que le pays où nous essayions de pénétrer n'était pas une putain qui, chaque nuit du monde, faisait le dégoût d'une vierge naïve, que tout homme devait pleurer pour en arracher l'odeur et priez pour le reste de sa vie afin de réduire la quantité de chagrin intense lorsque vous y reviendrez.

Quand nous avons fini, le corps de notre père gisait sous deux mètres de terre humide, encore froide du matin. Nous frappons plusieurs fois avec la pelle pour aplatir la terre. Ensuite, nous avons repris le chemin jusqu'au camion. Il était là, assis dans le coffre, le jeune Dr Ruiz.

"Je ne pouvais pas l'accompagner", nous a-t-il dit. Je suis resté pour les regarder creuser. Vous ressembliez à trois anges faucheurs forts et sales,

avec vos chemises ouvertes, brandissant vos faux dans la moisson. Je m'attendais juste à les entendre siffler pendant qu'ils travaillaient, mais ce n'est pas le cas. Cela aurait sans aucun doute été un détail intéressant.

Le jeune docteur Ruiz quitta la ville quelques jours plus tard. Nous avons appris qu'il s'était disputé bruyamment avec son père pendant deux nuits, puis on ne l'a plus vu. Certains disaient qu'il était allé pratiquer à Buenos Aires.

Mais le vieux Ruiz a décidé de nous rendre la vie impossible.

## 4

Il était presque neuf heures du matin lorsque nous rentrâmes à la maison. Nous sommes rentrés dans un silence complet. Au milieu de mes frères, et comme eux, je gardais les yeux fixés sur la route. La saleté montait des côtés du camion et la poussière pénétrait par les vitres brisées. Même si l'hiver touchait à sa fin, nos chemises étaient trempées sous nos aisselles et dans notre dos, la poussière entrait dans nos yeux et nous la sentions se coller à notre corps comme si elle voulait nous emporter avant l'heure. Depuis qu'ils creusaient mon ventre, il semblait nous dire de sentir le goût de ma langue. La terre a son allié, le vent. Le vent est l'architecte et les mains de la terre, il forme et guide les instruments qui envahissent les moindres recoins du monde. J'avais peur, parce que je sentais dans mes mains quelque chose de plus que l'odeur de la terre que nous avions enlevée. J'ai senti l'odeur des déchets avec lesquels ils avaient autrefois fertilisé le champ de tournesols.

Pourquoi avons-nous emmené mon père là-bas ? C'était son dernier rêve fou, son dernier délire raté. L’effort le plus important, peut-être, pour rester fidèle à lui-même. Si tout ce qu'il avait essayé auparavant, les récoltes inondées à Santa Fe, la récolte perdue par la tempête de Junín, l'incendie dans la campagne au sud de Cordoue, était un coup continu contre un mur invisible au milieu de la plaine, le champ de tournesols Ce serait alors son chant du cygne. Il ne l'aurait pas pensé comme ça, avec cette figure rhétorique que j'utilise maintenant, parce qu'il n'avait pas l'éducation pour le créer, mais il avait la sensibilité pour former et faire germer la graine de sa naissance. Parce qu'un acte naît, il ne s'invente ni ne se programme, il naît simplement d'une volonté spontanée. Aussi intime et incertain que la volonté de Dieu lors de la création du premier atome de la vie.

Le père Maccabée a dit que notre père était irresponsable envers sa famille et pécheur selon la loi de Dieu. Ce qui le dérangeait, c'est qu'il n'allait pas à l'église le dimanche. Célébrité et ascension dans l'IG Lesia

dépendait du nombre de paroissiens, je suppose, et il fallait effrayer et menacer ceux qui manquaient la messe du feu de l'enfer pour qu'ils reviennent au bon chemin, qui était la route municipale qui aboutissait à la rue où se trouvait le village. la chapelle était et le paroissien.

Je me souviens de notre arrivée à Los Perros après avoir visité plus de vingt villes et trois provinces. Je me souvenais à peine de la moitié d'entre eux, car ceux où mes parents, mes frères et sœurs ont tenté de s'installer étaient avant ma naissance. En tout cas, j'ai pu constater le découragement de mon père, la chute brutale de son esprit jusqu'alors toujours ferme. Je voyais le silence le dominer jour après jour, faisant de son visage une grimace hâlée, de ses cheveux une coquille qui tombait peu à peu, de ses jambes une paire de bâtons maigres et éclatés. Le jour où nous sommes arrivés avec le chariot, parce que nous n'avions même pas de camion à l'époque, nous sommes entrés dans la cabane abandonnée qui sentait le crot de cheval et les chiens morts. Une semaine plus tard, notre mère avait réussi à nettoyer suffisamment pour pouvoir dormir, et notre père, après avoir coupé les mauvaises herbes aux alentours, était parti explorer le champ qu'il envisageait de cultiver.

Pendant deux mois, je l'ai vu partir chaque matin et revenir à midi s'asseoir sur une bûche coupée devant la maison. Il a retroussé son pantalon et je pouvais voir ses jambes maigres, qui peu de temps auparavant étaient épaisses et fortes. Il ne savait pas que je le regardais, il sortit de la poche de sa chemise une pipe rustique qu'il avait trouvée une fois posée par terre et l'alluma avec la flamme qu'il avait obtenue en frottant une allumette contre l'écorce du vieux tronc.

J'avais neuf ans et c'était la première fois que je voyais la passion qui était dans ses yeux lorsqu'il regardait la flamme. Le feu l'a réveillé. C'était comme l'alcool pour un alcoolique. Je savais, d'après ce que j'avais entendu de ma mère et de Raúl, que depuis ma naissance, mon père n'avait plus dévoré les champs par le feu.

Parce que mon père a brûlé les champs qui avaient échoué entre ses mains, pour nettoyer la pourriture de leur inutilité et renouveler la terre. plus fort. C'est une tâche qu'il a décidé de se confier comme si Dieu lui-même la lui avait confiée. Pourtant, il le tenait pour acquis lorsqu'il allait en ville et racontait ses anecdotes, ses travaux ratés dans les champs de tous les villages qu'il avait traversés. Les gens l'écoutaient comme s'il disait des demi-vérités, des choses simples racontées comme des prouesses pour cacher avec des couleurs décoratives ce qui n'a que des teintes de cendre.

Nous avons dû rentrer à la maison avant l'arrivée du Dr Ruiz avec le commissaire, nous avons dû informer maman de ce qui s'était passé. Avant d'arriver à cinquante mètres de la porte, nous avons vu Clarisa et sa mère nous attendre avec inquiétude, marchant sur la terre sèche, les espadrilles

usées de notre sœur soulevant la poussière et les chaussures plates de la vieille femme essayant de résister un peu plus longtemps aux pas brusques et brusques. nerveux de cette femme qui ne pesait pas grand-chose, mais avec une force concentrée dans des muscles courts et tendus comme des nœuds, comme les racines d'un arbre plus que centenaire. Et c'est alors que, même de loin, et plus par imagination que par l'avoir vue réellement, j'ai découvert de loin que le visage de ma mère avait soudainement vieilli.

Quand ils nous ont vu arriver, ils se sont dirigés vers nous. Nous sommes descendus et la vieille femme s'est accrochée aux bras de Raúl et Pedro, les tenant chacun de ses mains fermes comme les griffes d'un aiglon. Son visage ressemblait même à celui d'un oiseau dans son extrême curiosité de savoir ce qui s'était passé.

-Je me suis réveillé et son père n'était plus au lit. Je me suis levé et tu es parti. "Le seul là-bas était celui-là", dit-il en désignant la pauvre Claire. Ma sœur ressemblait à un petit oiseau sans défense, à un moineau qui regardait d'un côté à l'autre pour essayer de comprendre.

"Vieille dame", commença à dire Raúl. Le vieil homme nous a quittés hier soir.

Il y avait un silence qu'il fallait briser d'une manière ou d'une autre, parce qu'il était intolérable, il était complètement en dehors de ce qu'on peut concevoir comme silence. Une absence de son qui ressemblait davantage à une conception erronée du néant, car dans le néant il n'y a pas non plus de silence, seulement quelque chose de très vaguement similaire, comme une imitation. Lorsque le silence complet, absolu et énorme envahit les oreilles, il n'y a plus aucun cœur qui puisse résister, car il est déjà vidé de fluides et de sang, et s'est arrêté depuis un certain temps. La chair se tait, elle honore ce néant où elle ira très bientôt, sur les roues incassables de l'oubli.

À ce moment-là, j'ai su que moi aussi je pouvais être un prophète si j'y réfléchissais, non pas un devin, mais un prophète. Je ne connaissais pas l'avenir, seulement moi les conséquences du futur. J'ai vu le visage de notre mère vieillir de vingt ans en une demi-minute. J'ai vu ses yeux observer chacun de nous trois, attentivement, avec une prudence qui ressemblait plus à de la terreur qu'à de la suspicion. Je connaissais la façon dont il nous regardait lorsqu'il soupçonnait que nous lui cachions quelque chose, une farce lorsque nous étions enfants, ou une erreur très proche de l'impardonnable lorsque nous sommes devenus des hommes. Je l'ai remarqué dans nos expressions, le sentiment et la grimace de culpabilité que nous ne pouvions éviter lorsque nous la rencontrions. Nous avions l'impression de porter une odeur d'incompréhension, collée sur notre front comme une tique dont nous ne parvenions pas à nous débarrasser. Et pourtant, lorsqu'elle nous a regardé, et après une douleur intense, la tique a commencé à se détacher.

Quand son regard m'a atteint, j'ai réalisé qu'elle allait pleurer. Mais comme elle voulait l'éviter, elle inspira profondément et s'assit par terre, se tordant les mains sur son tablier. Nous nous sommes tous rassemblés autour d'elle pour l'aider à se relever. Nous lui avons demandé s'il se sentait bien, et même si nous savions à quel point la question était stupide, nous avons au moins réussi à briser ce silence que le regard de maman n'avait fait qu'amener à un tel niveau de tristesse et de désespoir que moi, au moins, et peut-être mes frères , nous n'aurions pas enduré sans l'avouer. Je veux dire la vérité. La confession, comme le péché, est une partie, un fragment de plus du tissu de la vérité, qui ne supporte ni détachements ni fissures, car elle ne porterait plus un nom aussi digne.

Ce qui suivit, et ce qu'il dit avant et après, n'étaient que des versions, pas même ces variations musicales que les musiciens cultivés aiment tant. C'étaient des inventions qui prenaient le ton irritant de l'original, des emportements de psychopathe, des délires violents d'un fou qui ne sait rien d'autre qu'inventer des réalités pour survivre.

Je sais ce que Raúl allait expliquer. Je dirais que papa s'est réveillé avant l'aube et est allé le chercher dans son lit. Son visage était plus sombre que la nuit et il lui était difficile de respirer. Je dirais que le vieillard est mort sur son corps, les bras accrochés aux épaules de son fils, la poitrine sèche comme une bûche tombée sur sa propre poitrine, et les jambes projetées, sans plus d'appui, sur le côté du lit. Comme nous ne voulions pas qu'elle souffre, nous avions décidé d'agir seuls. Nous avions même répété nos grimaces de regret. Mais rien de tout cela n’était nécessaire.

"Tu..." dit maman, sans emphase, sans plus ou moins d'expiration dans le mot. C'est peut-être pour cela qu'elle avait l'air si impersonnel, froide et ferreuse, comme si elle avait craché un morceau de voie ferrée, et que nous le voyions devant nous, fraîchement sorti de la bouche de notre mère. Elle, qui nous avait embrassés la veille après-midi, était capable de proférer des obscénités et des phrases cruelles rien qu'en prononçant un pronom, et aussi sans la moindre trace d'exaltation ni de fureur.

Elle leva automatiquement les bras, comme si elle acceptait l'aide que nous lui proposions, sans se rendre compte que ceux qui étaient ses enfants étaient aussi les meurtriers probables de son mari. Probablement parce que peut-être gardait-il encore l'espoir faible, inutile et utopique, non pas que la cause de la mort était autre chose, mais qu'il rêvait. Il y a des cauchemars qui sont les bienvenus, des cauchemars bénis qui méritent d'être appelés rêveries de Dieu, s'ils répondent à l'exigence essentielle de se terminer à l'aube, de disparaître à la lumière du jour et de nous chasser de leurs chambres sombres pleines de cadavres vers la lumière. rue de la réalité. Le présent comme cadeau, un rêve de parenthèses inversées entre les visites intermittentes et obligatoires de ces salles. Qui nous entraîne et qui nous fait, je me suis demandé à plusieurs reprises, en parcourant les champs récemment dévorés par le feu que mon père avait allumé peu de temps auparavant. La porte entre l'éveil et le sommeil est à l'image de ces

chemins que j'ai parcourus pour contempler les terres dévastées des cultures transformées en cendres, des terres couvertes de cendres, des brasses émettant d'épaisses fumées comme si l'enfer lui-même se profilait depuis quelques jours.

Le Père Macabeo l'a dit plusieurs fois à la messe. Nous avons écouté en sachant qu'il faisait référence à papa.

-Il y a des endroits où le plafond de l'enfer est très mince. Tout ce que vous avez à faire est de vous tenir pieds nus et de sentir le feu dans la terre. Il y a des pions du diable ici dans les champs.

Maman n'avait pas fait une seule grimace ce dimanche matin à l'église. Une fois la messe terminée, nous l'avons vue se lever et descendre l'allée sans se retourner pour faire une génuflexion. Il a tourné le dos à Dieu devant le prêtre lui-même, et ce fut la meilleure réponse que j'ai jamais vue de ma vie.

Elle était ainsi, avec l'éloquence du silence avant et après un seul mot, si elle en avait eu besoin, elle disait tout ce qu'elle avait à dire. C'est pourquoi nous sommes restés immobiles pendant un moment, même si nous savions qu'à tout moment le médecin et le commissaire arriveraient et que nous devions Nous allions dire à maman ce que nous avions prévu de dire. Mais c'était également inutile. L'expression de la vieille femme n'était pas un élément extatique et utile pour une réponse unique, comme tout ce qui est bref ou tout ce qui affecte généralement le silence, elle était plus étendue et apportait avec elle sa propre capacité de procréation. Nous n'avions pas besoin de lui dire qu'il devait nous couvrir.

Mais auparavant, il s'est produit quelque chose auquel nous ne nous attendions pas. Non pas parce que c'était inattendu, mais parce que nous avions oublié que Clarisa était déjà une femme et que nous avions sous-estimé son intelligence et ses sentiments.

Tandis que le moteur du camion continuait ses efforts pour rester stable, et qu'une volée d'oiseaux passait rapidement et indifféremment au-dessus de nous, laissant leur ombre, refroidissant un peu plus la glace qui se formait lentement entre nous, Clarisa poussa un cri. Les oiseaux s'enfuyaient plus vite, les chiens couchés dans leurs couvertures près du mur de la maison relevaient la tête, tendaient les oreilles et aboyaient. Clarisa a dit :

-Je sais où ils l'ont emmené !

Il courut vers le champ de tournesols. Elle était toujours en chemise de nuit, une chemise de nuit en coton qui pendait au-dessus de ses genoux. Maman l'a appelée, Pedro l'a poursuivie. Nous les avons vu disparaître derrière la colline qui nous séparait du champ de tournesols.

Presque au même moment, de l'autre côté, depuis le chemin qui traverse le ravin derrière la maison, nous avons aperçu un nuage de poussière s'élever dans le ciel. Peu de temps après, le camion du commissaire est apparu complètement sale, avec de la boue séchée recouvrant le bouclier de la police et des pare-brise crasseux. Il s'est arrêté à dix mètres de nous, le commissaire est descendu d'un côté et le docteur Ruiz de l'autre. Ils n'avaient pas amené de renforts, donc il était peu probable qu'ils nous arrêtent. J'ai regardé mes frères et ils partageaient cette certitude, donc nous nous sentions plus en sécurité, plus intouchables peut-être, et si la fierté est aussi une aura, je sais que nos corps brilleraient à ce moment-là. Peut-être que quelqu'un l'a remarqué, les chiens, peut-être, ou des regards moins instinctifs mais plus profonds, comme celui de Dieu ou le regard des démons qui vivent dans les campagnes et ne sortent que la nuit, cachés le jour derrière les hommes.

"Bonjour, Madame..." dit le commissaire. C'était un homme petit et potelé, avec un uniforme gris adapté aux besoins de la campagne, comme le port d'un foulard autour du cou pour ne pas transpirer, et des bottes à éperons, car même s'il voyageait en camion, il montait parfois à cheval. . Plusieurs fois, nous l'avons vu en hiver avec une veste en peau de chèvre que sa femme lui avait confectionnée, et c'était alors étrange de le considérer comme un policier dans ces vêtements. Ce n'était pas un méchant, il avait choisi de se faire voir et de réprimer certains faits alors qu'il n'avait pas d'autre alternative. Le maire et les gens du conseil de quartier ont fait pression sur lui des deux côtés et, loin de devenir méchant, il s'est contenté d'obéir.

"Doña Clotilde", dit le docteur. Êtes-vous au courant de ce qui est arrivé à votre mari ? Savez-vous ce que vos enfants ont fait ?

Le vieil homme nous avait ignorés et se dirigeait directement vers notre mère, son chapeau dans une main et une cigarette noire dans l'autre. De temps en temps, il prenait une bouffée, et ses appels étaient suivis d'une colonne de fumée qu'il exhalait vers le haut, pour ne pas déranger ma mère.

Elle hocha la tête. Ses mains étaient maintenant occupées à jouer nerveusement avec son tablier, son regard quelque peu perdu entre la silhouette obèse et énorme du médecin et le champ de tournesols au loin.

-Est-ce que ce qu'on m'a dit est vrai, Doña Clotilde ?

» demanda lentement le médecin, peut-être calculé dans la conversation qu'il avait sûrement eue avec le commissaire pendant qu'ils venaient ici. Je m'attendais à trouver des dissidences, des contradictions.

Maman hocha de nouveau la tête, silencieusement, cette fois en nous regardant, mais ce que nous lisions dans ses yeux n'était en aucun cas ce que le médecin aurait dû voir. Certains ressentiments, encore faibles, certains reproches qui arrivent difficilement, à cause de qui ils viennent et parce que ceux à qui ils s'adressent sont des proches. Ce n'est pas toujours

le cas, les sentiments les plus sanglants surviennent généralement entre les membres d'une même famille, mais dans le cas de ma mère, c'était différent. Elle avait, en quelque sorte, un trait, une zone de son cœur où rien ne poussait autre que le dur roc de ses pensées. Il aimait, mais cela ne voulait pas dire qu'il créait des idoles ; Il pouvait haïr, mais il ne pouvait pas entrer dans le désert brûlant du ressentiment.

"Qu'est-il arrivé à Don Pedro, madame ?", intervint le commissaire.

-Raúl, dis-lui, je n'en ai pas envie.

"Non, non... Je ne veux pas écouter ces gamins irrespectueux, dites-nous", a déclaré Ruiz.

Raúl s'est avancé et s'est placé entre le médecin et notre mère.

-Si le problème vient de nous, emmène-nous au commissariat, mais ne dérange pas ma mère. Ayez un putain de respect.

-Personne n'ira au commissariat jusqu'à ce que je le dise.

Le commissaire ouvrit les bras pour accentuer ses propos, il ressemblait à un sucette. Je ne pense pas qu'il était sincère, mais il ne semblait pas non plus accorder beaucoup de crédit au Dr Ruiz.

-Allez, Raúl, raconte-nous ce qui s'est passé et ta mère nous dira si c'est vrai. Êtes-vous d'accord, docteur ?

Ruiz accepta à contrecœur, mais se plaça juste à côté de la vieille femme pour détecter tout geste étrange. Je cherchais peut-être un signe de remords, ou j'espérais qu'elle s'effondrerait pendant l'histoire de mon frère et qu'elle avouerait enfin la vérité. C'est ce que le Dr Ruiz considérait comme vrai.

-Écoutez, commissaire. Hier, le vieil homme est revenu des champs à midi. J'étais en ville. Quand je suis revenu, je l'ai trouvé allongé sur le lit. Il avait vomi à la porte et les chiens mangeaient ce vomi. Qu'est-ce qui ne va pas, vieil homme ? lui ai-je demandé. Il montra son ventre, et il était plus pâle que de la cire. Ma mère et ma sœur étaient allées tôt chez Doña Eva pour préparer les robes pour le festival de la semaine prochaine, tu vois ? Toutes les femmes y passent toute la journée. J'ai mis un morceau de viande sur le feu et j'ai nettoyé ce que le vieil homme avait gâché. Je lui ai fait de la soupe, mais il ne voulait pas la manger.

-Et pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

Raúl a simplement relevé les épaules, avec un visage vide, comme un garçon qui ne sait pas ce qu'il a fait de mal. Comme il ressemble à papa, j'ai pensé en l'écoutant, il a même la même voix.

"J'ai continué...", a déclaré le commissaire.

-Il était vers cinq heures quand mes frères sont revenus des champs, ils travaillent chez un voisin certains jours, du moins jusqu'à ce qu'il soit temps de récolter les tournesols. Alors je leur ai parlé du vieil homme et nous nous sommes assis tous les trois pour réfléchir s'il valait mieux appeler le médecin ou attendre maman. Il faisait presque nuit lorsque le vieil homme se leva du lit et apparut à côté de la table, reposant ses mains et exigeant de la nourriture. Il était debout et se frottait le ventre. Je vais mieux maintenant, m'a-t-il dit, la soupe que tu m'as préparée était déjà froide, mais je l'aimais quand même. Je suis contente, lui ai-je dit, alors nous avons chacun commencé à faire nos propres choses jusqu'à ce que les femmes arrivent et que maman prépare le dîner. Puis ce que je vous ai dit auparavant s'est produit, docteur, pendant qu'il mangeait, il est devenu violet et s'est serré la poitrine. Et il s'est effondré sur le sol.

-Il y a un acte de décès, je comprends, non ?

-Oui, commissaire. Nicanor, va le chercher.

J'ai couru à la maison et je suis revenu avec le papier que Raúl avait mis sous le matelas de mon lit. Le médecin était sur le point de protester, mais le commissaire le fit taire en lui montrant la signature de son fils.

-Je sais, mon fils me l'a confirmé, mais il était bouleversé, ça ne vaut pas la peine de signer un acte de décès dans cet état.

Le commissaire le regarda fixement et lui fit signe de s'écarter un peu pour parler en privé. Je n'entendais les murmures que parce que les chiens avaient décidé de se taire après avoir longuement aboyé contre nos visiteurs. Peut-être qu'eux, les chiens, étaient aussi nos complices. Ils faisaient partie de la famille, qui pourrait le nier.

-Docteur, si vous allez plus loin, vous devrez également discréditer votre fils, et ils pourront retirer l'enregistrement du garçon. Pensez-y un peu.

Ruiz nous regarda avec une colère contenue. Puis il s'adressa à ma mère :

-Mais Doña Clotilde, comment vas-tu les laisser l'enterrer sans cercueil...

Elle nous regarda un instant, confuse et effrayée.

-Pourquoi, docteur ? Je leur ai dit de faire comme ça. Je ne fais que suivre les préceptes du Père Maccabée, docteur. Il nous a lu des passages de l'Ancien Testament où il est dit que nous sommes venus de la terre et que c'est sur la terre que nous retournerons. Mon mari aimait la terre et c'est pourquoi il l'a brûlée tant de fois, pour la voir renaître. Il l'aimait tellement qu'il nous a tous sacrifiés, docteur, moi et mes enfants. Il l'aimait parce qu'il savait que la terre est la seule chose qui ne meurt pas.

C'était la première fois que nous l'entendions prononcer autant de mots d'affilée, sauf lorsqu'elle priait. Et c'est ce qu'il semblait faire maintenant.

-Je fais ce qu'il aurait voulu, docteur. J'ai dit à mes enfants d'emmener leur père dormir pour toujours avec son amante, sa mère, sa sœur. Je ne suis plus jaloux maintenant, à une époque je l'étais, mais plus maintenant. Mes enfants m'aiment comme il l'a fait pour sa terre, où qu'elle soit. Ici, dans le Chaco ou à La Pampa. La terre est une, docteur. Il faut le savoir, les os le disent, et en vieillissant, ils deviennent plus bavards. Comme Doña Eva, tu as vu ? Dans leur maison, tout est dit parce que nous, les femmes, écoutons les discussions sur les os et les maladies. Tant qu'il y aura de la terre, disent les ossements, nous serons chez nous.

Ses mains agrippaient son tablier et son front transpirait malgré le froid. Les joues étaient chaudes, la peau du cou un peu pâle. Mais peut-être était-ce le vent qui, en portant le cri de Clarisa du champ de tournesols, provoquait ces changements dans son corps toujours droit et indemne, et non ce qu'elle venait de dire. Parce que c'était comme écouter un prédicateur ou un prophète.

Le Dr Ruiz a présenté ses adieux en silence, mais je l'ai entendu dire dans sa barbe :

-Tout le monde est fou, dans cette famille tous sont fous...

Le commissaire m'a attendu pour monter dans le camion et est resté avec nous pour clarifier certaines choses, comme il l'a dit.

-Ecoute, Dona, si tu te repentes, parce que tu as causé des ennuis à tes enfants, nous pouvons y retourner et organiser les funérailles correctement. Je promets de fermer les yeux sur ce qui s'est passé aujourd'hui. Mais vous savez, le médecin peut poursuivre son objectif, et je ne peux rien faire...

-Je ne vais pas déterrer mon mari, commissaire. C'est un sacrilège. C'est pire, et je sais ce que je dis, que de le laisser même sans tombe.

-Mais...

À ce moment-là, un grand cri de Clarisa se fit entendre et la voix de Pedro lui disant de se taire.

-Vous voyez, commissaire. Je ne vais pas faire pleurer ma fille plus d'une fois pour son père. Feriez-vous cela avec vos enfants ?

"Je n'ai pas d'enfants, Doña Clotilde, Dieu merci", dit-il en nous regardant Raúl et moi.

J'avais huit ans le jour où ils sont venus chercher papa. Nous nous étions installés près de Coronda, dans des champs que mon vieux avait réussi à louer avec ce qu'il avait obtenu de la récolte précédente à Cordoue. Nous avions bien joué là-bas, je crois m'en souvenir, ou du moins c'est ce qu'il a dit. Je me souviens seulement d'avoir quitté la ferme de Cordoue un samedi matin, avec nous et nos quelques affaires dans un camion. Le chauffeur était connu du vieil homme et comme il devait se rendre à Buenos Aires via Santa Fe, papa lui a demandé de nous emmener. C'est ainsi qu'après avoir évoqué les affaires de cuisine, ma mère traînait d'un endroit à un autre, les valises en cuir, vieilles et avec des rubans usés, où nous transportions les quelques vêtements d'hiver, car en été nous ne portions parfois que des pantalons. Mais comme nous changions constamment de lieu, et donc de climat, les vêtements se détérioraient rapidement sous la pluie inattendue qui nous attendait dans une ville deux jours après avoir quitté la précédente sous un chaud soleil d'été.

Là, près de Coronada, nous sommes restés un an. Nous cultivions du blé, mais mon père avait été déçu par l'expérience de la culture de l'orge à Cordoue. Je ne sais pas qui le lui avait recommandé, mais il s'était entiché de réserver au moins un secteur pour cette expérience. Il s’est avéré qu’il a dû consacrer plus de temps à cette culture qu’au reste des cultures communes qui allaient nous nourrir. Il ne pleuvait pas, il n'y avait pas de grêle ni d'inondation cette saison-là, mais le temps de mon père était comme celui de tous les hommes, il ne durait pas plus de vingt-quatre heures, et il ne s'abstenait pas de dormir. Il négligeait les autres champs au détriment de l'orge, il allait et revenait de la ville avec des brochures et des papiers où il notait ce qu'on recommandait comme fourrage. Il passait des heures debout devant les plants d'orge qui mouraient et il ne savait pas comment l'éviter. Ma mère le connaissait déjà et n'a rien dit. Raúl travaillait dans d'autres domaines, mais il ne pouvait pas faire grand-chose seul. Nous ne pouvions pas payer les gens et Pedro, qui avait onze ans, est revenu fatigué et sa mère lui a interdit de retourner aux champs. Je venais d'avoir neuf ans et c'était la première fois que je découvrais le feu que papa avait créé.

Ce fut plus qu'une révélation, car jusque-là j'avais entendu des conversations qui ne voulaient rien dire, je voyais des visages en colère qui n'attiraient pas mon attention. Ma vie se passait ailleurs, là-bas mais sur un autre plan, plus innocent, un lieu intouchable peut-être, malgré une pauvreté dont je n'avais pas conscience. Je mangeais et jouais avec les chiens, j'avais des vêtements chauds et un lit chaud que je partageais avec mes frères. J'avais un père et une mère, et parfois je recevais même un cadeau, une poupée faite de bois et de chiffons, ou une balle en tissu que j'emportais dans la plaine pour jouer, pendant que les chiens me suivaient en courant et en aboyant. Je pêchais dans les ruisseaux ou je jouais dans la boue mélangée au fumier entre les chevaux que mon vieux labourait.

Il y avait une grange pleine de vieux outils, de charrues rouillées, de pelles cassées, de pneus de voiture, où je passais des heures à explorer les espaces entre ces objets entassés. C'était un monde spécial pour moi, loin de la maison et du soleil, loin des disputes entre le vieil homme et Raúl, qui commençaient à devenir plus fréquentes à cette époque.

Je suis parti de là quand j'ai entendu quelqu'un crier « au feu ! » Quand j'ai regardé dehors, j'ai vu les flammes à trois kilomètres à peine, dans le champ d'orge. Il commençait à faire nuit, mais il semblait que c'était à nouveau midi avec la luminosité et la chaleur des flammes. Ma famille était rassemblée à la porte de la vieille maison, à l'exception de papa, qui est apparu sur le chemin qui menait au champ, le visage plein de suie, les vêtements roussis et les larmes formant des sillons clairs sur son visage buriné par le soleil.

-Encore ?!-dit maman.

Papa n'a pas répondu. Elle connaissait déjà la réponse, la même que je lui avais donnée plusieurs fois avant ma naissance. J’ai appris cette réponse quelque temps plus tard, et c’était plus une épitaphe qu’une explication. Pas même une excuse, juste une question de principe raisonnable que personne ne pouvait réfuter du point de vue du vieil homme, et pourtant tout le monde savait que ce n'était pas durable, tout comme il est insoutenable de maintenir un corps debout qui n'est pas nourri.

Parce qu'il disait que la terre pauvre et sous-alimentée s'amenuise comme un homme qui se nourrit uniquement de légumes verts. Le fait était que les légumes mettaient fin à la vie de la terre au lieu de la nourrir, de sorte qu'elle devenait une simple poussière sans capacité de procréation. La terre est comme la viande, elle se nourrit et à son tour crée. C'est comme un muscle, il grandit et bouge, et en se déplaçant, il déclenche les processus mécaniques et biologiques qui créent de nouvelles sources de vie.

Et ma mère avait aussi sa part de responsabilité dans cela. Il aimait lui lire des passages de la Bible, des fragments et des versets de l'Ancien Testament, mentionnant si souvent le feu. Le feu purifie, disait-il, le feu détruit ce qui est vieux et faible, et crée un lieu propre et clair, un climat et un environnement où peu à peu, lentement, les graines se déposeront, où tombera la pluie.

Oui, ma vieille femme aussi avait sa part de responsabilité, donc elle ne pouvait pas dire plus que ce qu'elle disait toujours : encore !, et rester silencieuse, contemplant les flammes qui avançaient, détruisant non seulement les récoltes ratées, mais aussi les humbles et des enfants obéissants de la bonne récolte, toujours si rare, difficile à obtenir contre les intempéries. Le vent, bien que doux, sait transporter le feu, et semble s'amuser plus que de disperser les graines ou d'apporter les nuages qui les nourriront. Le vent s'amuse aux dépens du cœur des hommes, et aime

obscurcir et exacerber l'ennui et la fureur dans les poitrines qui observent le passage incessant du feu qui traîne et se nourrit.

J'ai entendu parler de cet incendie dans le camion qui nous a déposés près de Coronda. L'ami chauffeur de camion de mon vieux lui parlait dans la cabine, où nous étions également Raúl et moi. J'ai observé les averses du début de l'automne, tandis qu'ils disaient que nous avions réussi à nous en sortir avec de la chance, car le propriétaire des champs vivait en ville et n'apprendrait l'incendie que deux jours plus tard. Entre l'après-midi où le feu s'est déclaré et notre départ, il ne s'est écoulé qu'une demi-journée. Nous avions donc une journée et demie d'avance, même si nous ne le savions pas encore. Mon vieux a regardé en arrière, passant la tête par la fenêtre, comme s'il pouvait voir s'ils le poursuivaient. C'était la première fois que je vivais cela, mais la nuit, j'entendais Raúl et Pedro parler des temps précédents, et je savais que la même chose se passait toujours : l'installation, le moment de la plantation, puis l'incendie et la fuite. Le vieil homme regardait toujours en arrière pendant quelques jours, mais il n'a laissé aucune trace autre que le feu, et le feu a l'habileté louable de ne rien laisser derrière lui, il efface tout, et comme un dieu protecteur il se cache entre les voiles noirs de son la fumée, les mains qui l'ont créé.

J'ai alors compris que mon vieux se sentait protégé par le feu.

Chaque départ dans une nouvelle ville était un défi qui lui donnait de la force, non pas à cause du nouvel endroit, mais parce qu'il était en route vers quelque chose de nouveau, et alors qu'il se défaisait et jetait les résidus de peur sur les routes, un sourire était apparu. gagne du terrain sur son visage, auparavant caché par la barbe qu'il lui avait fait pousser en signe de tristesse et d'échec. Il est devenu bavard et drôle, nous a tapoté dans le dos et nous a serré plus souvent dans ses bras. Il a embrassé ma mère et s'est énervé avec elle avec tant de soin et d'attention.

Donc elle était heureuse aussi, et nous étions encore plus heureux. Mon père se rapprochait de l'homme que nous aurions aimé avoir comme père. Mais les souvenirs des temps gris sont comme une mosaïque, un damier. On saute de l'un à l'autre et on perd des pièces irrécupérables.

## 6

C'était une nuit d'août exceptionnellement froide. Depuis l'après-midi, nous pouvions voir des nuages sombres qui menaçaient de pleuvoir, mais à neuf heures du soir il n'y avait pas de pluie, seulement le froid s'était intensifié et

le vent avait augmenté, apportant des rafales glaciales du sud. Papa revenait de sa sixième incursion dans le champ de blé, et il revenait avec la même expression inquiète que les cinq autres.

-Il n'y a rien à faire, le gel va pourrir la terre.

Nous avions obtenu une bonne récolte à la fin de l’été et nous espérions que les plantes survivraient à l’hiver la prochaine fois. Mais selon ce qu'annonçait la radio, de la neige fondue et quelques brèves chutes de neige arrivaient, suffisamment cependant pour détruire les récoltes.

"C'est une terre épuisée", dit papa en s'asseyant à la table où l'attendait un bol de soupe au poulet.

Maman servit à la louche, puis passa l'assiette creuse de plats en métal noirci par l'usage. Le tonnerre se fit entendre et deux éclairs illuminaient l'intérieur de la petite maison. Les deux chiens que nous avions à ce moment-là ont réagi différemment au tonnerre : le mâle s'est caché sous la table, tremblant entre nos jambes. Ainsi la femelle tournait en rond, s'agitait et aboyant, parfois hurlant. Clarisa avait cinq ans et jouait avec la soupe, renversant la cuillère sur la table lorsqu'elle essayait de suivre les mouvements du chien. Maman la défiait, mais elle s'était résignée à supporter sereinement les petites complications domestiques, car elle voyait quelque chose de plus important se présenter sur le visage de son mari. Je ne le voyais toujours pas, mais je pense que mes frères aînés l'avaient déjà remarqué. Surtout Raúl, dont le visage triste était en parfait accord avec le silence qu'il avait décidé d'adopter en guise de réponse. Papa attendait qu'il dise quelque chose, après tout, il était l'aîné et pendant longtemps, il avait été son seul assistant pour les tâches de plantation et de récolte. Pedro avait commencé par travailler comme berger, s'occuper des chevaux et faire du shopping en ville. J'étais le seul à aller à l'école, trois fois par semaine. Près de Coronda, il y avait une ancienne école rurale fréquentée par près d'une centaine de garçons. C'était la première fois que ma famille s'installait aussi près d'un district scolaire, alors ma mère a parlé à papa de son idée de m'envoyer apprendre. Après tout, c’était une opportunité qui pouvait nous faire rester plus longtemps que d’autres fois. Mais maintenant, en y repensant, il s'est avéré que ma mère était d'une immense innocence. C’était comme retenir le vent au même endroit, c’était comme contrôler le feu, mais vous ne pouvez le laisser continuer que jusqu’à ce qu’il vous tue.

Mon vieux a accepté et la routine quotidienne n'a pas beaucoup changé. Nous savions que le changement ne durerait pas longtemps, ou plutôt cet étrange manque de changement qu'était notre permanence au même endroit pendant plus de quelques mois. Nous l'avons apprécié d'une manière curieuse, conscients que tout allait bientôt se terminer, mais cela n'a pas empêché mes frères de se faire des amis et de trouver quelques copines avec qui ils se cachaient dans les champs pour s'embrasser, se toucher en quelque sorte que je n'ai pas compris à ce moment-là. Maman

ne servait à rien de les avertir, elle les regardait se laver et s'enfuir lorsqu'ils terminaient leurs devoirs aux champs, et elle nous regardait Clarisa et moi comme si nous étions encore ses bébés.

"Vous restez avec moi", nous a-t-il dit.

Nous ne la perdrions pas car un jour elle partirait avec nous, quand papa et le feu le décideraient. Le fait est que cette fois-ci, ce n'est pas lui qui nous a obligés à quitter les lieux, mais la police. Deux hommes ont ouvert la porte d'un seul coup de pied et un troisième est entré avec une arme à feu.

« Ne bougez pas ! » dit-il en nous désignant. Les autres l'ont suivi et nous ont également pris pour cible.

Nous étions assis tels quels, d'abord plus surpris qu'effrayés. Lorsque Clarisa a commencé à pleurer fort, ma mère s'est levée pour la réconforter et l'a serrée contre sa poitrine.

-J'ai dit ne bouge pas !

Mon père, qui avait encore la cuillère à la main, regardait les policiers avec une expression que je ne parvenais pas à interpréter. Ils ne lui ont pas laissé le temps de faire quoi que ce soit. Deux d'entre eux l'ont frappé alors qu'il était assis et l'ont attaché au sol. Le corps de papa a poussé la table lorsqu'elle est tombée et la soupe de chaque bol s'est répandue sur la table et a coulé sur le sol. Nos chiens aboyaient ensemble, excités, grognant et montrant les dents aux intrus, tout en léchant un peu de soupe tombée. Je n'osais pas regarder mon père étendu là, bavant en essayant de parler, écrasé par les genoux des policiers. C'était comme s'il savait qu'il ne voulait pas être vu comme ça, presque comme s'il était nu, maigre, pâle et tremblant. Absolument non protégé par le feu et abandonné par la terre. Il aurait peut-être voulu mourir à ce moment-là, mais la terre était sous le plancher et ne l'acceptait pas, et le feu était une flamme faible et servile dans la cuisine.

Pedro regardait les intrus avec un regard de haine que je ne connaissais pas et qui me serait familier depuis. Raúl s'était arrêté dès qu'ils étaient entrés, mais il restait immobile et regardait notre père avec une immense pitié, claire et bouleversante dans ses yeux brillants. Déjà à cette époque, il commençait à ressembler beaucoup à papa, et je pense qu'il devait se voir dans le futur. Et il y avait aussi autre chose dans son regard, il y avait du ressentiment. Plus tard, j’ai appris que le ressentiment peut être plus fort que la haine, plus persistant et plus têtu, capable de faire des choses que la haine envierait.

Puis l’un des chiens s’est jeté sur l’un des policiers. Il serra les dents sur le bras qui tenait l'arme et ne voulut pas le lâcher même si le gars criait en essayant de l'enlever. L'un des autres a frappé l'animal, mais celui qui

semblait être le patron a fait quelque chose de beaucoup plus rapide et efficace. Il lui a tiré dessus.

Notre chien, qui venait de trembler sous la table à cause du tonnerre, était maintenant mort sur le sol, la moitié du ventre déchiré par l'explosion de la balle. Clarisa a crié encore plus fort. Je me suis agenouillé à côté du corps. La femelle a oublié les intrus et Il commença à tourner autour de moi, me léchant le visage, me poussant du museau, reniflant le cadavre de son compagnon. Il semblait me dire de faire quelque chose pour le guérir. Je pleurais, je ne pouvais pas faire plus que ça.

Pedro a commencé à frapper le policier qui l'avait tué. Maman lui a crié :

-Assez, Pedro, assez !- avec des larmes à peine visibles, mais son menton tremblait alors qu'elle essayait de consoler notre sœur.

Raúl ne bougeait pas. Il a observé chacun des événements sans changer de place. Il transpirait, se frottait le front avec l'arrière de son avant-bras, léchait la sueur de sa lèvre supérieure, les poils courts qui formaient sa moustache naissante.

Cette nuit-là, ils ont emmené notre père au commissariat de Coronda. Le commissaire est venu, qui a daigné regarder le désordre des objets jetés, de la soupe renversée, le sang sur le sol, le cadavre du chien que j'ai refusé d'enterrer jusqu'au lendemain matin. Il a dû écouter les pleurs de Clarisa, qui ne s'arrêteraient qu'à l'aube, et les insultes de Pedro, qu'il a dû endurer uniquement parce qu'il était un garçon de onze ans, avant d'expliquer à maman de quoi mon père était accusé.

-Un mandat d'arrêt est arrivé cet après-midi, madame. Ils vont le juger pour incendie criminel sur la propriété d'autrui. Il y a deux plaintes à Cordoue, ils le recherchent depuis un moment...

Puis il salua maman avec douceur, mais elle se limita à son silence habituel. Ensuite, il a serré la main de Raúl, qui devait paraître plus âgé que son âge en raison de son attitude calme et de son respect respectueux de l'autorité. Je l'ai regardé et j'ai eu honte de mon frère. Mais on se trompe en interprétant les attitudes et les regards. Comme nous sommes loin de connaître les personnes les plus proches de nous.

J'avais alors neuf ans. Il ne savait encore rien ou presque des graines amères que cultive le cœur d'un homme.

Le cri de Clarisa était le même, mais un peu moins aigu. Cette fois, cela semblait plus douloureux, car la fois précédente, cela ressemblait davantage à une crise d'hystérie, à cette incapacité à arrêter de pleurer que ressentent les enfants lorsqu'ils voient quelque chose qui leur fait peur. Cela ne sert à rien de leur expliquer ou d'essayer de les calmer, ils continueront jusqu'à ce qu'ils se fatiguent et s'endorment.

Maintenant, cependant, lorsque Pedro est revenu à la maison après midi, la portant dans ses bras, presque endormie et lui serrant le cou, j'ai cru voir la petite sœur que j'avais vue pleurer dans les bras de ma mère.

Tout comme cette fois-là, elle a trouvé du réconfort dans les bras de la vieille femme, qui la câlinait même si elle avait déjà cinq ans et qu'ils envisageaient de l'épouser. Pedro l'a alors mise au lit et la vieille femme est restée pour s'occuper d'elle.

"Faites chauffer du lait", dit-il à Raúl.

Il obéit et attendit près du feu. Puis il demanda à Pierre :

-Qui a fait?

Pedro était assis, se nettoyant les ongles avec un éclat trouvé sur le bord de la table.

-Pleurer et crier, qu'allais-je faire d'autre...

"Nous l'avons entendu..." dis-je.

-Au début, elle est devenue folle. Il m'a été difficile de l'atteindre, mais comme je ne savais pas où nous l'avions enterré, il s'est arrêté un instant et je l'ai attrapé. Lâche-moi, fils de pute, m'a-t-il dit. Pedro baissa la voix, regardant de travers le coin où se trouvait le lit de Clarisa. "Ce sont tous les trois des fils de pute", cria-t-il en essayant de se détacher. Si tu restes tranquille, je t'emmènerai voir la tombe, lui ai-je dit. Quelle tombe, quelle fosse à chien ils lui ont faite, m'a-t-il répondu. Mais elle est restée immobile et je l'ai emmenée. Il s'est jeté sur le petit tas de terre et s'est mis à pleurer, à crier et à hurler. Ensuite, je l'ai tirée par les bras pour l'éloigner, mais elle était coincée, le visage et tout le corps contre le sol. Papa, dit-il. Pedro a imité la voix de notre sœur avec mépris. "J'avais envie de la frapper sur place, de la fouetter jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de se relever." Reste avec le vieux maintenant, lui aurait-il dit.

Pedro était devenu nerveux et j'ai vu qu'il s'était blessé au doigt avec l'écharde.

-Pourquoi tant de drames avec le vieux, si finalement il le connaissait moins que nous.

"Elle le connaissait depuis cinq ans", dis-je.

"Mais il savait comment la cajoler", a déclaré Raúl.

Nous l'avons regardé et savions que c'était vrai. Le charme du vieil homme était incontestable lorsqu'il s'agissait de femmes. Mais comment aurait-il pu s'assurer que la vieille femme ne l'abandonne pas. Ce n'était pas un coureur de jupons, mais il avait un charme difficile à classer, c'était plutôt comme s'il provoquait un mélange de pitié et d'amour en même temps, et ce qui est curieux c'est que les deux sentiments ont survécu sans s'entre-tuer, comme c'est le cas. coutumier. La pitié est généralement plus insistante, moins forte mais plus convaincante dans l'accomplissement de son travail d'humiliation. Le chagrin est contradictoire, beau et laid à la fois, joyeux et désespéré. C'est un cadeau finement emballé qui cache une boîte vide.

Mais Don Pedro Espinoza, avec toute son obstination si semblable au mal, avec tous ses échecs qu'il a déguisés en principes et idéaux humains incorruptibles, a su prouver l'amour inconditionnel de nous tous.

Nous vénérons ses trois fils tout au long de chacune de leurs vies. nous le suivons et nous avons enduré la pluie, le feu et la fuite de chaque ville en laissant derrière nous un écran de fumée qui cachait notre angoisse et notre honte. Nous étions comme un corps dont la tête se perdait parfois dans des délires qui ne s'éloignaient jamais complètement de la réalité, comme si ses yeux voyaient de futures constructions, de futurs édifices ou des cultures dans le désert. Ils étaient là, il les voyait, comme un nouveau Moïse entraînant son peuple vers un lieu que lui seul pouvait voir, et dont il ne devait pas être très sûr.

L'odeur du lait bouilli emplissait la maison. La plainte de maman fut entendue et Raúl commença à verser le lait dans une tasse. Il l'a apporté à notre sœur et est revenu nettoyer ce qui s'était répandu sur le four à bois. Il s'agissait d'un vieux four en métal que le Père Macabeo nous avait acheté après s'être renseigné sur les pièces environnantes. Une famille du coeur antique, la commune voisine, offrait des objets anciens et il nous l'a fait savoir. Le vieil homme et moi sommes allés le chercher. La ville était étrange, il n'y avait pas d'arbres aux alentours et la grande maison d'une famille au nom français était fermée, en vacances en Europe, nous a dit le curé. Nous soupçonnions que toutes ces choses abandonnées dans le patio de la maison pourraient servir à quelque chose, mais le curé s'était préoccupé de nous et nous ne pouvions pas refuser.

Au final, nous en avons fait bon usage. Le vieil homme et Raúl l'ont réparé. Il y avait des couvercles de four sans charnières, de la rouille partout et il manquait un pied. Mais ils ont emprunté un soudeur et se sont mis à le réparer. Quand ce fut prêt, maman se plaça devant le four, s'essuyant les mains sur son tablier et avec un sourire de satisfaction que je vis pour la première fois de ma vie. Papa a ouvert la porte du four et a mis le bois, puis il a allumé le feu et en une demi-heure la petite maison était en effervescence.

"Merci, Père", avait dit maman au curé, comme s'il avait inventé cet appareil, comme s'il ne savait pas que l'insistance du curé sur nous avait d'autres intentions dont nous ne connaissions pas avec certitude, mais surtout que nous ne comprenions pas ou ne voulions pas comprendre.

Et comme on dit que lorsque vous pensez à quelqu'un, vous l'appelez, il frappe à la porte.

C'était le Père Macabeo, avec sa soutane décolorée, ses quarante ans sur le dos, trapu et avec de larges épaules, des cheveux blonds qui frôlaient le rouge et le gris à la racine, une couronne chauve qu'il essayait de couvrir en laissant les petits cheveux qu'il avait laissé grandir plus longtemps que d'habitude pour son travail. Il avait les yeux bleus et gris, il ne portait que des lunettes rondes pour lire à la messe.

« Mais qu'est-ce qu'on m'a dit ? » dit-il en entrant, regardant chacun de nous avec plus de surprise que de colère. Sans attendre de réponse, il se rendit directement là où se trouvaient maman et Clarisa.

-Père...

Maman s'est levée et l'a serré dans ses bras. Il semblait pleurer sur la poitrine du prêtre, mais je n'arrivais pas à croire qu'il le faisait. Une seconde plus tard, je la vis lever les yeux, limpide et froide, mais elle continua à le remercier de sa visite avec une totale condescendance.

Il est resté là un moment puis nous a regardé. Il bougeait ses mains comme s'il défiait des garçons de dix ans.

-Mais comment est-ce arrivé ? Enterrez votre père sous terre, comme des chiens. De quel genre d'enfants s'agit-il ? Ou est-ce vrai ce que le Dr Ruiz m'a dit ce matin...

-Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? -Pierre a dit.

J'aurais dû imaginer qu'il serait le premier à y faire face. Depuis que nous l'avions rencontré à Coronda, je lui en voulais. Le Père Macabeo était alors curé de l'église, puis nous avons traversé plusieurs villages, jusqu'à arriver à Los Perros, où nous avons retrouvé le curé, assigné ici par la curie. Des rumeurs disaient qu'il avait été expulsé de Santa Fe quelque temps après notre départ, bien qu'il ait officiellement changé de paroisse sur décision du clergé. La vérité était qu'elle était tombée en ruine, si l'on mesure la hiérarchie des prêtres par le nombre des paroissiens et la taille de leur temple. Je suppose qu'il en est ainsi, car les affaires humaines, bien que habillées d'étoffes célestes, ont toujours tendance à être tentées par la fascination des nombres. Il y a des sages qui assurent que Dieu a un nom dont le nombre de lettres est un chiffre si exact et définitif qu'il ne peut être connu, car le connaître serait nommer sa propre mort, et avec elle la mort du monde. Peut-être est-ce vrai, car l'incapacité du Père Macabeo à recruter

de nouveaux paroissiens dans ses rangs n'était comparable qu'à sa capacité à culpabiliser quiconque rien qu'en les regardant.

Il avait un paroissien très limité, mais fidèle et constant, mais il ne cessait de visiter chaque ville voisine ou de rendre visite à une nouvelle famille pour gagner des fidèles. C'était un homme occupé pour certains, presque un saint pour ceux qui le voyaient passer des nuits entières à guérir la gangrène, ou un philistin pour d'autres, qui n'allaient pas à son église parce qu'ils n'aimaient pas son insistance à citer l'Ancien Testament.

Maman avait également adhéré à cette coutume. Il voyait dans le livre ancien une constance qui manquait aux évangiles. Jésus était un révolutionnaire, c'était un garçon dans un corps d'homme. Un homme sur le chemin d'un dieu. Il ne pouvait y avoir ni logique ni bon sens, seulement contradiction. Et selon mon père, l'Eucharistie était un dîner trop léger pour les fortes brûlures d'estomac qu'il lui causait à son retour à la maison.

-Ils m'ont dit que tu l'avais tué.

Pierre sourit.

-Vous attendez une confession, Père ?

-Pierre! -Maman a crié.

-Ça n'a pas d'importance, Doña Clotilde. Leurs enfants sont grands, ils ont beaucoup grandi depuis notre rencontre à Coronda. Ce sont des hommes et ils ont le droit de penser. Son père, en revanche, ne méritait pas ce traitement. L'inhumation dans un lieu saint est un droit du Christ. Son père le savait et l'honorait.

Pedro s'approcha de lui à moins de dix centimètres. Ils avaient la même taille, mais mon frère avait vingt ans de moins, avec des cheveux noirs bouclés, des bras fins et forts. Je le vis lever les mains et serrer le col de sa soutane.

-Tu as mis cette histoire de feu et de buisson dans la tête du vieil homme... -tout d'un coup, il ne savait plus comment continuer, il tremblait.

-Mais Don Pedro avait déjà brûlé les champs auparavant...

-Pour donner de la force à la terre, n'est-ce pas, vieille femme ?

Maman a tiré Pedro par ses vêtements pour lui faire libérer le curé.

"A l'aide", a-t-il dit à Raúl et à moi, mais nous ne l'avons pas fait.

-Réponds-moi, vieille femme !

-Ouais!

-Mais après que tu lui as parlé d'Abraham et du buisson ardent, du sacrifice de son fils, il ne s'est pas arrêté. Il a brûlé et est parti. Tu l'as rendu fou.

Pedro relâcha le prêtre et commença à le pousser vers la porte. Le Père Maccabée regarda chacun de nous. Personne, pas même la vieille femme, n'a essayé de l'aider. Nous l'avons regardé à notre tour sans pleurer, sans pitié, comme il nous l'avait appris, les vieux patriarches n'avaient pas de pitié. Oeil pour oeil, dent pour dent. Si un membre du corps vous fait mal, coupez-le. Obéissez à la loi de Jéhovah : sacrifiez vos enfants s'il vous le demande.

Le Père Maccabée se tenait à l'entrée, sous la lumière radieuse de l'après-midi. C'était une silhouette sombre sans détails intérieurs, seulement des contours semblables à ceux de la pierre volcanique. Il répara sa soutane et s'éloigna, suivi des chiens qui le reniflaient et aboyaient, jouant à tirer sur les bords de sa soutane. Jusqu'à ce qu'ils le laissent seul aussi.

## 8

Quand ils ont emmené papa, il faisait nuit. La vieille femme voulait y aller, mais ils ne l'ont pas laissée partir.

-Demain, ils lui rendront visite, madame, si le juge autorise les visites. "Bonne nuit", dit l'un des policiers.

C'était mieux ainsi, je pense. Clarisa n'arrêtait pas de pleurer et nous n'aurions pas su la consoler. Je n'ai pas bougé à côté du cadavre de mon chien et, même si mon visage était baigné de larmes, j'ai pu voir comment les policiers ont ramassé papa avec les mains menottées derrière le dos et ont disparu dans la nuit. Pedro courut après eux mais en gardant ses distances jusqu'au-delà du seuil de la porte. Raúl s'était assis et avait la tête cachée entre ses bras croisés posés sur la table, et les poings serrés, tendus.

"Mon Dieu", murmura maman en marchant d'un mur à l'autre, entrecoupant des câlins et des mots qui tentaient de consoler Clarisa.

-Je savais que ça allait arriver un jour, je le savais, je le savais...

C'était la première fois que je la voyais aussi nerveuse, et je ne l'avais jamais entendue autant parler auparavant.

Pedro est revenu et elle s'en est pris à lui.

-Tu veux qu'ils t'emmènent aussi ?! -Il lui a crié dessus en le frappant à la tête avec sa main libre. Clarisa a commencé à pleurer davantage et elle est revenue se consacrer à notre sœur. Pedro était furieux, mais il pleurait silencieusement.

Après, je ne me souviens de rien. Seulement, je me suis réveillé au lit, serrant mes frères dans mes bras. Le matin, nous avons enterré mon chien pendant que le chien nous accompagnait. Maman restait à la maison, Clarisa avait de la fièvre. Raúl a creusé le puits, j'ai enveloppé le corps dans une couverture et je l'y ai laissé tomber. Le chien a regardé dehors, a reniflé et s'est assis pour nous regarder. Pedro a remis la terre dans le puits et j'ai mis une pierre sur laquelle j'ai gravé le nom de mon chien. Pancho, il s'appelait.

Cet après-midi-là, comme il le ferait presque dix ans plus tard, le Père Macabeo, plus jeune, avec presque tous ses cheveux encore, portant la même soutane mais plus neuve, est apparu chez nous, franchissant le seuil avec la porte cassée. Il regarda ce que les policiers avaient fait avec une expression de légère supériorité.

-J'ai prévenu Don Pedro, ce ne sont pas des manières de vivre qu'il menait...-dit-il avant même de nous saluer.

-Entrez, Père.

Maman lui a sorti une chaise. Il posa un oreiller, l'épousseta et l'invita à s'asseoir. Il y avait encore des taches de sang sur le sol et des taches de soupe sur la table. Le curé regarda le sol.

-Ils ne lui ont pas fait de mal, Père, le sang est celui de Pancho. Ils l'ont tué pour avoir défendu le patron...

Le curé m'a regardé, car il savait que le chien était le mien plutôt que celui de la famille. Il secoua mes cheveux alors que je le regardais, debout à côté de la table. Il m'a souri, je suppose par gentillesse, mais à ce moment-là, je me suis demandé pourquoi il souriait.

Mon père était en prison, mon chien était mort. ma mère Elle était désespérée, même si elle le cachait, Pedro en colère et Raúl s'enfermait sur lui-même comme s'il se trouvait dans un bastion à des kilomètres de là. Ma sœur était au lit, entre fièvre et sanglots. Et nous n’avions presque rien à manger. Le blé était prêt à être récolté, mais nous n'étions pas assez nombreux pour faire la récolte seuls. Si le temps se dégradait, nous perdrions tout.

-Je viens de la ville, Doña Clotilde. J'ai vu votre mari. Dites aux garçons de commencer à récolter, de ne pas perdre de temps. Il vous dit de ne pas aller le voir, il va bientôt sortir. Ils lui ont donné un avocat commis d'office et, espérons-le, il ne purgera que trois mois.

Maman a serré le prêtre dans ses bras et l'a embrassé.

-Arrête, Doña Clotilde, tu vas me faire rougir.

"Vous voyez, les gars, le Père Macabeo nous apporte toujours de bonnes nouvelles", essuya-t-il ses larmes et commença à faire chauffer de l'eau chaude pour un camarade.

Alors le Père Maccabée commença à venir deux fois par jour. Le week-end, il restait tout l'après-midi après la messe. Raúl et Pedro ont passé des heures dans les champs à récolter. Des voisins sont venus nous aider, mais le travail a été lent. Ils revinrent fatigués, se lavèrent et s'endormirent presque sans manger. A quatre heures du matin, ils étaient de nouveau sur pied. Je suis allée les aider, même si maman ne voulait pas. Nous sommes partis tous les trois avant l'aube et à midi nous sommes revenus manger quelque chose. Ensuite, nous rencontrions le prêtre assis à table, nous nous lavions les mains et ensuite nous nous asseyions pour bénir la nourriture.

Le Père Maccabée nous regardait, tandis qu'il soulevait délicatement la fourchette, coupait doucement la viande ou buvait lentement. Chaque fois qu'il levait le verre, je le voyais lever le calice avec l'hostie, j'avais donc honte de manger à une table si sacrée que le prêtre lui-même avait bénie. Mais ma vision à cette époque n’était pas partagée par mes frères, et plus tard j’ai aussi changé d’avis.

Après le premier mois, le curé nous a proposé de nous donner des cours de catéchisme. Nous avions vendu la récolte à un prix beaucoup plus bas que prévu. La récolte a été faible et nous n’avons réussi à en récolter que la moitié avant que le reste ne soit gâché par un ravageur qui a commencé à dévorer la récolte un mois auparavant. Papa ne nous avait rien dit et nous avons seulement réalisé qu'il avait éloigné Raúl, le seul qui l'avait aidé jusque-là, de cette zone. Lorsque nous sommes entrés dans le champ peu après son arrestation, nous avons vu des insectes proliférer sur les épis de blé, les consommant avec un liquide collant qui les faisait pourrir en quelques jours.

Lors de la vente, le Père Macabeo nous accompagnait au village, au marché aux fourrages où se rencontraient habituellement les acheteurs et les propriétaires des champs ou leurs locataires. S'il n'y avait pas eu le curé, qui, même sans rien dire, inhibait d'une certaine manière étrange les commerçants coriaces, qui essayaient par tous les moyens d'acheter au prix le plus bas. Les acheteurs avaient une liste mentale des meilleures terres et des paysans les plus habiles ou les plus sagaces. Mon père avait une mauvaise réputation et la terre qu’il travaillait était encore pire que sa réputation. Aussi, quand la rumeur se répandit que leurs enfants étaient seuls avec ce qui restait de la récolte, et que l'aîné n'avait que quinze ans, ils murmurèrent des phrases de satisfaction entre des sourires moqueurs. Nous n'avions pas grand-chose dont ils pouvaient profiter, rien de très précieux pour rechercher le prix le plus avantageux. Ils se comportaient

simplement en bienfaiteurs, comme s'ils nous faisaient l'aumône par pitié. Pièces de monnaie.

Mais si le curé n’avait pas été là, nous n’aurions même pas obtenu cela.

Peut-être pour cette raison, ou peut-être qu'il l'avait prévu avant, ou c'était simplement sa bonne volonté, qui sait, parce qu'à ce moment-là, il croyait avoir le droit de nous former. Il nous a pris en charge en tant qu'étudiants, car nous n'avions rien d'autre à faire jusqu'à la prochaine récolte, et cela restait encore à voir, car les affaires de papa ne semblaient pas aller dans le bon sens.

Un après-midi, le Père Maccabée nous a rassemblés devant la maison. Ma mère cuisinait et Clarisa l'aidait dans les tâches les plus simples, nettoyer les pommes de terre, balayer le sol. Mes frères et moi étions assis sur un terrain sans herbe à côté d'eucalyptus. Le prêtre s'assit sur l'une des racines saillantes, essuya la sueur de son front avec sa manche et ajusta le pan de sa soutane entre ses jambes ouvertes.

-Je sais que vous n'êtes pas très croyants, les gars, mais je vais vous apprendre certaines choses pour que vous puissiez voir quels avantages apporte la confiance en Dieu.

Il ouvrit la Bible qu'il avait toujours dans sa poche. Il nous regarda un instant, le livre ouvert, se ravisa et commença à nous parler.

-Votre père, les garçons, est un homme bon pour vous, mais c'est aussi un homme mauvais. Il les aime, j'en suis sûr, mais il les entraîne sur de mauvaises voies. Regardez où cela a abouti, et nous ne savons pas pour combien de temps.

Nous le regardions en silence, sans bouger un muscle de notre visage. Raúl est Il était accroupi, prêt à peine à écouter pendant un moment parce qu'il avait des choses à faire. Pedro agenouillé, le dos droit et les bras croisés. J'étais allongé sur le ventre contre le sol, les coudes au sol et la tête posée sur la paume de mes mains. Il faisait chaud, nous étions donc tous les trois nus jusqu'au corps, rafraîchis par la brise qui parcourait les branches d'eucalyptus et nous enveloppait de son arôme.

-Ta mère est fatiguée, les gars. Elle est encore assez jeune pour subvenir aux besoins de ses quatre enfants sans l'aide de son père.

-Mais papa n'est pas mort...-dit Pedro.

Le curé le regarda, peut-être surpris par cette interruption.

-Je sais, mon fils, mais tu devrais y réfléchir...

Il regarda chacun de nous un instant, espérant voir autre chose que l'accueil froid que recevaient ses paroles.

-…absent depuis longtemps. Pour l'amour de ta mère, te dis-je, et pour le vôtre. Ils devraient s'éloigner de leur père maintenant qu'ils en ont l'occasion. On va m'envoyer dans quelques mois dans une paroisse près d'Esperanza. J'ai des connaissances. J'ai proposé à ta mère un peu de terre à planter, et à mesure qu'elle grandira, tu prendras la relève.

Un aboiement nous est venu de la maison. Clarisa riait en jouant avec le chien. Le père Maccabée souriait en la regardant.

"Ta petite sœur a besoin d'un meilleur guide que son père", dit-il, et lorsqu'il se retourna vers nous, il trouva Raúl, qui, sans faire un seul bruit, s'était levé et s'approchait du prêtre. Debout devant lui, il le regardait avec ressentiment. C'était comme voir notre père, la même forme de visage avec des mâchoires fortes et délicates à la fois, un nez droit, des yeux marrons, des sourcils prononcés, un front large et des cheveux noirs ondulés à peine coiffés vers la gauche. Il avait également la même taille et, comme je l'ai déjà dit, la forme de son corps était exactement la même que celle que notre père devait avoir lorsqu'il était adolescent, et qui était encore presque intact malgré les années. Papa avait alors quarante-trois ans, même si une certaine faiblesse et des cheveux gris clairsemés le faisaient paraître plus âgé. Je l'imaginais dans une cellule, assis sur le sol en terre battue, le dos contre le mur, les jambes repliées contre la poitrine et le menton sur les genoux. Réfléchir, peut-être deviner ce qui se passait ce même après-midi dans les terres d'où ils l'avaient emmené. En voyant, peut-être, avec ces yeux dont la couleur brune était un mélange des tons changeants du temps, un mélange de terres que le vent entraîne d'un endroit à l'autre, la scène que nous vivions à ce moment-là.

"Attendons papa", dit Raúl.

Le Père Maccabée hocha la tête avec un sourire qui me parut construit comme un château de cartes. C'est pourquoi il fut rapidement effacé lorsqu'il dit :

-Cher Raúl. Tu étais son premier enfant. Pour nous, et même pour les citadins, le premier enfant est plus qu'une fierté, je ne peux pas mieux l'expliquer. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi il ne vous avait pas baptisé de son nom ? Pourquoi a-t-il nommé son deuxième fils Pedro ?

Raúl recula et regarda Pedro, puis se tourna vers le prêtre.

-Et que savez-vous?

-Nous, les prêtres, sommes des confidents, mon fils. Je suis le confesseur de ta mère.

Je doutais que ce soit vrai, et si c'était le cas, je ne pensais pas que maman lui dirait un jour beaucoup de choses sur notre famille. Je ne pensais pas aux choses de cette façon à l’époque, mais c’était comme une certitude sans aucune explication rationnelle pour l’instant.

-Les choses se disent entre mari et femme. Les hommes parlent à leurs femmes la nuit. Ils disent les choses comme s'ils parlaient à leur mère ou à leurs prêtres confesseurs. Quand ta mère lui a dit que tu viendrais dans neuf mois, il a dit qu'il était heureux. Après ce temps, il a continué à dire qu'il était heureux. Mais il avait toujours cet air de surprise et de peur lorsqu'il vous regardait. Comme s'il se voyait. C'était sa plus grande peur, je pense. Une fierté qu'il ne s'est pas permis de ressentir.

Pedro se leva, comme s'il était prêt à affronter le curé. Il n'osait rien lui dire, mais dans ses yeux je reconnaissais la naissance de sa colère.

-Tu te souviens de l'histoire que je t'ai racontée à propos d'Abraham et de son fils. Le vieux prophète aurait sans doute sacrifié son fils. Dieu le lui avait demandé, et il faisait confiance à Dieu par-dessus tout. C'est une question de foi incontestable, mais il y a aussi la question de la nature humaine. Nous sommes semblables à Dieu, mais aussi au diable. L'orgueil n'est pas toujours un péché, parfois il nous sauve. Mais la peur est le lien le plus fort du mal, nous tuons ce que nous craignons. Quand tu grandissais dans le ventre de ta mère, il savait que sa peur de ne pas savoir comment t'élever grandissait, la peur d'engendrer quelqu'un d'aussi terriblement triste et voué à l'échec que lui. Il se voyait comme dans un miroir. Mais la peur est comme une vipère qui s'enroule en cercle jusqu'à se manger, elle se nourrit de sa propre peur. On finit par ne pas se suicider parce qu'on apprend à vivre avec ses propres échecs, ils sont parfois doux, ils sont comme des leviers ou des cordes qui nous bougent ou nous empêchent. que nous tombons. Cela aide quand on n'a rien d'autre que ces quelques pierres brisées ramassées lors de la récolte. Quand tu es né, tu étais là, l'objet terrible de leur peur, le miroir vibrant de l'avenir. Vous donner son propre nom aurait été trop pour son pauvre cœur lâche.

Pedro lui sauta dessus. Il était à peine un garçon, alors le Père Maccabée le serra contre lui comme un chiot en colère, jusqu'à ce que sa confusion disparaisse. Il a enduré les coups de pied et de poing que Pedro lui a donnés, ce qui n'a fait que faire sourire le corps fort du prêtre.

Raúl pleurait.

Je ne savais pas quoi faire, me demandant si ce que je venais d'entendre était une réalité ou un rêve. Maintenant que je me souviens de ce monologue, je ne sais pas s'il a été prononcé de cette façon ou si j'ai ajouté mes mots d'adulte au sermon apocalyptique et sombre auquel le Père Maccabée nous avait habitués.

Le soir du jour où nous avons enterré notre père, Mme Valverde est arrivée. Il est entré pendant que nous dînions. Mes frères et moi avions commencé à discuter de la culture des tournesols. Nous n'avions aucune expérience avec ce type de cultures, nous avons donc dû consulter d'abord la ville. Mais voilà que Mme Valverde arriva, grosse, aux joues roses et lisses comme une pomme. Il avait plus de cinquante ans, mais il jouissait d'une agilité enviable. Ses cheveux blancs et raides étaient longs, même si elle les maintenait avec plus de dix barrettes, et ses yeux étaient verts, une couleur dont son fils avait également hérité.

"Mais Clotilde..." dit-elle en joignant ses mains devant ses seins, aussi larges que tout son corps. Elle n'était pas grande, donc sa graisse était répartie comme un ballon gonflé - Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant...

Elle habitait à cinq kilomètres. Son petit ranch a conservé un certain éclat économique bien qu'il soit géré sans aide. Elle est devenue veuve très peu de temps après avoir donné naissance à son fils unique. Gustavo Valverde était un gars étrange et solitaire qui expérimentait avec des bébés animaux. Peu de temps après, il aurait des problèmes avec les gendarmes et se rendrait à La Plata avec sa petite amie. Je crois qu'il est devenu pharmacien, m'a-t-on dit plus tard. Mais à l'époque où je compte, il vivait encore avec sa mère.

-Je sais ce que ça fait, depuis que j'ai perdu mon homme la seule consolation c'est mon fils, et tu connais déjà les problèmes qu'il m'apporte...

Maman la regardait avec respect, mais ne semblait pas l'entendre. Mme Valverde a continué à parler, de manière continue et ininterrompue, pendant plus de deux heures. Il était presque onze heures du soir et il faisait très sombre à l'intérieur de la maison. Nous n'avions pas d'électricité et comme maman ne voulait pas que nous allumions les lampes à huile, seul le clair de lune éclairait la table à côté de laquelle elle et sa voisine continuaient de discuter par la fenêtre. Maman répondait par monosyllabes, le regard perdu dans la lumière blanche qui illuminait le grain du bois. Avez-vous peut-être vu des taches de soupe ? Se souviendrait-elle de la même chose dont je me souvenais au même moment ? Je ne serais pas surpris s'il faisait soudainement un geste pour chasser les mouches, tout comme il l'avait fait avec celles qui encerclaient le visage en pleurs de Clarisa le jour où papa avait été arrêté. Mais ce soir, il n'y avait pas de mouches et il se tourna vers ma sœur qui dormait dans son lit.

-Comment allez-vous?

Maman regarda à nouveau Mme Valverde.

-Comment l'a-t-elle pris, la pauvre ? Elle aimait beaucoup son père.

-Tu vois, mon amie, elle a pleuré toute la journée jusqu'à s'endormir. Il ne voulait rien manger.

-Et tu sais ce qui lui est arrivé ? Était-ce comme ça, tout d'un coup ?

Maman a regardé par la fenêtre. Raúl et Pedro parlaient dehors, j'étais allongé mais éveillé.

"La campagne l'a tué, j'imagine", dit maman.

-Comme tout le monde, mon cher, comme tout le monde tôt ou tard.

C'est la dernière chose que Mme Valverde a dite avant de partir. Il est passé à côté de mes frères et leur a dit quelque chose, des condoléances, je suppose. Mais il était distant, peut-être lui avaient-ils dit ce que soupçonnait le Dr Ruiz.

J'ai entendu maman se laver le visage dans la bassine, puis ses vêtements glisser dans l'obscurité à quelques mètres de moi. Son lit était contre le mur en face de la fenêtre par laquelle entrait le clair de lune. L'ombre de mes frères se déplaçait énormément sur le sol, jusqu'à atteindre les draps. Ma mère s'est couchée, j'ai entendu le matelas grincer. Lorsque le bruit s'est arrêté, j'ai entendu les pleurs réprimés de ma mère. Je n'avais pas pleuré de la journée et je pensais que je ne le ferais jamais. Et cela me semblait bon : pourquoi avais-je besoin de pleurer pour un homme qui ne faisait que lui poser des problèmes qui n'auraient jamais d'autre solution que de disparaître sous les cendres que toute la famille laissait derrière elle lorsqu'elle se déplaçait de ville en ville. Les problèmes et le feu étaient une formule plus qu'efficace pour mon vieux, c'était une révélation de sainteté qui lui avait été révélée peut-être dans un rêve, ou dans quelque veillée où l'insomnie avait la vertu de faire voir les auras et d'anticiper avec des prophéties l'avenir des faits et le sort du temps. Plus tard Je dirai quand et comment j'ai cru le voir lire ces prières mystiques dans les lignes du ciel d'hiver au-dessus des champs nouvellement cultivés.

Mais ce soir, je pensais à la raison pour laquelle ma mère pleurait. Pourquoi une femme plus forte que son homme et tous ses enfants mâles aurait-elle besoin de pleurer la perte de celui qui n'a fait qu'émousser l'éclat qu'elle aurait pu révéler seule. Une femme est un mystère. Une grotte et un océan, larges et profonds comme eux. Si ma mère avait écouté les sermons du père Maccabée et les avait transmis à papa, ce n'était certainement pas dans l'intention qu'il déforme les enseignements de l'Ancien Testament selon sa propre interprétation particulière. Une interprétation dont on apprendra plus tard à avoir une cohérence aussi rigide que la logique d’un mur de boue sèche. Elle lui parlait chaque dimanche soir des versets bibliques choisis lors de la messe du jour. Je les écoutais depuis mon lit, de la même manière que j'entendais tant de fois les gémissements réprimés lorsqu'ils faisaient l'amour. Mais quand elle parlait, elle ne le faisait pas avec plaisir, mais avec une légère touche de triste ironie, comme si elle disait que Dieu avait écrit un livre trop beau pour être crédible, si plein d'épisodes fantastiques que ces héros ne faisaient que intimider et opprimer l'imagination et l'amour - qui sont parfois la même substance rédemptrice -

des hommes contemporains. Comment rivaliser avec eux, dit-elle à mon père, qui l'écoutait à côté d'elle, sans rien dire, sauf en hochant la tête d'un geste des lèvres, prêt à se laisser dominer par la force du sommeil et le tremblement de son ronflement habituel. Ma mère parlait du ciel déposé sur terre par les mains transformées en phrases et en paroles de ceux qui ont écrit la Bible. Mon père écoutait depuis le lit humain de son lit, le seul instrument humain qui ressemble davantage à un tombeau.

Ils continueraient à parler jusqu'à deux heures du matin, même s'il devait se lever à quatre heures pour travailler aux champs, et elle aussi, mais pour préparer le petit-déjeuner, traire la vache, nourrir les poules et éviter cette pensée qui la frappait comme une pierre sur la tempe, cette idée constante et incorruptible que son homme n'était pas, malgré tout, un raté, un pauvre type qui n'avait fait qu'engendrer des enfants forts et garder pour lui un faible mais singulièrement beau pour un homme aussi viril que lui. lui. La pensée qui lui disait qu'un homme n'est pas une scorie jetée des semelles des bottes de Dieu, mais un instrument, un joyau qu'il faut polir pour se souvenir de l'essence qui se trouve en son centre. Seul le feu pouvait recouvrir la surface de fumée, mais pas le centre d'une pierre précieuse. Parce que les pierres brillantes sont, comme les pierres d’un champ stérile, des produits de la terre.

"Les ronces, Pedro", lui dit maman avant de faire un silence qui fut comme un baume à mes oreilles. Les ronces sont le langage de Dieu.

## dix

Dans la matinée, Lisandro arriva pour emmener Clarisa.

Ils se sont rencontrés un dimanche dix mois plus tôt, lorsque nous sommes passés pour la première fois au cœur antique. Nous venions d'arriver à Los Perros et nous avons appris que le Père Macabeo faisait des visites de courtoisie dans la ville voisine pour attirer les paroissiens. Il n'y avait pas d'église là-bas et je n'espérais pas non plus les convaincre de parcourir près de trente kilomètres chaque dimanche pour se rendre à l'église de Los Perros, mais j'ai continué à insister. Maman voulait lui rendre visite, car nous ne l'avions pas vu depuis que nous avions quitté Coronda. Et puis nous avons croisé sur la place de la ville une famille qui possédait un ranch à proximité, les Gonçalvez. C'étaient des gens qui avaient de l'argent, nous disaient-ils. Les proches de Buenos Aires étaient associés dans une entreprise de collecte de déchets, ainsi que dans une maison funéraire. Mais la famille semblait simple et gentille. Ils étaient venus dans une nouvelle camionnette pour passer la journée en ville. La mère était une femme mince, à la peau bronzée, aux manières raffinées et aux traits simples et

distingués. L'homme était costaud, avec de larges épaules, des moustaches et une barbe épaisse, les yeux verts comme l'herbe qui recouvrait le cimetière de la ville. Le fils s'appelait Lisandro, un garçon de vingt ans, grand et très semblable à son père, avec des cheveux courts mais très bouclés et foncés.

Les regards de Clarisa et lui se croisèrent et ils échangèrent immédiatement des salutations, puis des mots, puis des jeux apparemment innocents, de légères poussées, des excuses pour de brèves frictions que le temps prolongeait et se transformait en une sorte d'amour que mes frères et moi n'avions jamais connu. Ensuite je parlerai de nos relations avec les femmes, il est maintenant temps de parler de Clarisa et de la façon dont elle nous a abandonnés. Parce que cette matinée était la dernière que nous passions ensemble, la dernière fois que la famille dormait sous le même toit. C'est drôle, mon père n'était pas là la veille au soir, et pourtant je n'y ai pas pensé de cette façon. Peut-être que le vieil homme avait disparu avant qu'on l'enterre. D'une manière ou d'une autre, votre La mort n'était pas une mort, mais la disparition d'un cadavre qui depuis quelque temps, contre toute logique, traînait les vivants au lieu de se laisser traîner.

Les vivants sont les marionnettes des morts. Certains sont déjà morts même s’ils semblent encore vivants. Ils sont comme le Christ, me semble-t-il. Ils portent une ombre à leurs côtés, comme tout le monde, mais ils se concentrent sur cette ombre depuis leur naissance. Elle leur parle et ils écoutent. Ils ne comprennent pas, mais ils écoutent comme quelqu'un qui entend le bruit du vent qui grandit et avance, apportant l'odeur de la pluie, les feuilles cruellement arrachées des arbres, et plus tard les mains d'un ouragan d'une tornade nous soulèvent de la terre comme un symbole incontestable, irréversible de notre fin.

En y réfléchissant ainsi, mes frères et moi n’avons fait rien d’autre que des fossoyeurs. Soulevez un cadavre et emmenez-le enterrer dans un endroit isolé, loin du bruit et à proximité du parfum dense des fleurs pourries. C'est seulement dans cette odeur que nous pouvons sombrer sans combat ni ressentiment, c'est un océan d'eaux épaisses et calmes qui nous reçoit comme les mains douces d'une mère ou d'un père qui ne sait toujours pas ce qui va arriver : la peur de l'avenir. installé dans ce présent intact et énorme comme un univers enfermé dans une peau presque transparente : le nouveau-né, le fils qui a commencé à mourir, sans le savoir.

Personne ne vous le dira encore, peut-être ne vous le dira-t-on jamais, car on ne parle pas de telles choses.

C'est pourquoi la mort n'est pas comprise par ceux qui, comme ma sœur, ont un esprit clair et léger comme l'eau d'un ruisseau qui s'accumule dans une clairière d'une forêt. Sa vision des choses est si nette et superficielle, si éthérée, qu'il n'aurait pas pu voir l'ombre de notre vieux même si le plus grand soleil avait été placé à côté de lui pour démontrer qu'une ombre est plus qu'un reflet négatif, elle est un compagnon, un

amant qui nous abandonne lorsque nous nous couchons, que ce soit dans le sommeil ou dans la mort.

Clarisa a vu Lisandro entrer pendant que nous buvions du maté assis à table. Maman se tenait devant le poêle à bois et attendait que le lait bout. Pedro venait de se laver et portait des sous-vêtements longs. Raúl faisait un barbecue et j'avais le compagnon dans la main droite.

Ma sœur a couru vers lui et ils se sont embrassés. Elle portait sa vieille chemise de nuit en coton, propre et longue. Elle n'aimait pas ça parce que cela lui faisait paraître vieille, mais cela lui gardait au chaud les nuits d'hiver. Maintenant, il ne semblait plus souffrir du froid ni des tremblements avec lesquels il s'était réveillé un moment auparavant. Bientôt, elle aurait quelqu'un pour prendre soin d'elle sans crainte ni crainte. Quelqu'un qui s'allongerait à côté de lui et couvrirait son corps de son propre corps. Cela n'a pas dû être facile pour Clarisa de grandir et de devenir une femme avec trois frères mâles. Ces derniers temps, nous l'avions remarquée devenir de plus en plus distante, plus méfiante, comme si chacun de nous était un violeur. Je ne sais pas d'où lui viennent ces idées, je ne sais pas comment il aurait pu imaginer de telles choses, à moins que le Père Maccabée ne lui en ait parlé à un moment donné. Lui aurais-je dit de faire attention, de ne pas nous provoquer, que tout homme est un animal qui ne sait pas contrôler la libération du sperme qu'il produit sans s'en rendre compte, comme un animal préhistorique, comme un meurtrier compulsif ?

C'est peut-être vrai si le curé le dit, il saura quelque chose de tout ça. Je ne saurais qu'il avait raison que quelques temps plus tard. Quand la famille n'était plus une famille, quand Pedro a tué son propre frère et que j'étais responsable de la mort de mon fils. Mais je prends trop d'avance sur moi-même.

Ce matin, Lisandro est arrivé avec son camion Ford, garé parmi un nuage de poussière soulevé en se garant devant l'entrée. Il devait avoir atteint cinquante milles à l'heure, il réalisait à peine ce qui s'était passé. Je n'allais pas attendre que Clarisa grandisse. Nous l'avons tous lu sur son visage. Maman le savait avant même que ma sœur ne se lève de table pour le serrer dans ses bras.

"Je vais l'emmener, Doña Clotilde", dit-il. Il envisageait de conserver un certain respect uniquement pour la vieille femme, même si, à son visage, il ne semblait même pas disposé à le lui accorder. Quant à nous, il évitait de nous regarder jusqu'à ce que cela devienne nécessaire.

Pedro arracha Clarisa de ses bras et la poussa contre une chaise. Lisandro lui sauta dessus et ils commencèrent à se battre. Raúl a essayé de les séparer, mais il n'a réussi qu'à les faire sortir de la maison. Maman essayait aussi de séparer Pedro. Clarisa est sortie après nous et nous étions tous dehors maintenant.

-C'est un mineur, fils de pute ! -Pierre a dit.

-Vous êtes de la merde, les gars ! Des meurtriers ! Je ne vais pas la laisser ici pour se faire tuer aussi !

Maman a arrêté de se débattre et a attrapé Clarisa.

-Ma fille, s'il te plaît.

Ils se sont arrêtés et ont écouté ce que ma sœur essayait de dire à travers ses larmes.

-Ils l'ont tué! Tu comprends, maman ? Et tu les caches.

Maman l'a giflé sur la joue. Clarisa la regarda avec de grands yeux effrayés, puis courut vers Lisandro. Il poussa Pierre en disant :

"Jouis, fils de pute..." et elle se protégea dans les bras de son petit ami. - Je pars, maman. je les déteste faire. Ils ont tué papa !

Raúl a attrapé Clarisa par le bras et m'a surpris. Toujours aussi calme, cet accès de colère contenue était inhabituel chez lui. Clarisa le regarda et je pense qu'elle comprit ce qu'il voulait lui dire en silence. Papa est déjà mort, lui dit-il du regard, il est arrivé à son champ de tournesols. Vous l'avez aidé à les semer plus que nous, même si vous n'avez fait que lui apporter le déjeuner et l'accompagner, vous l'avez aidé à garder au bon moment la force de sa fureur, la colère de son échec et le ressentiment né de ses peurs : la naissance des fleurs qui regardent le soleil. Parce que le soleil est feu et brûlera les fleurs qui regardent leur bourreau chaque jour de leur vie. Vous l'avez empêché de finir par nous tuer, du moins moi, son premier-né. Seulement, j'étais destiné au sacrifice.

Abraham et son fils.

Dieu et Jésus-Christ.

Épouvantails crucifiés sur le terrain.

Lisandro ôta sa veste et couvrit Clarisa. Elle cacha son visage dans la poitrine de son petit ami, le serrant autour de la taille comme s'il allait la quitter à tout moment. Mais rien de plus, il était prêt à l'emmener avec lui pour toujours, et d'une manière ou d'une autre, nous savions tous que nous ne reverrons plus jamais Clarisa.

Il l'a mise dans le camion et a dit :

-Aujourd'hui, j'envoie un ouvrier chercher ses affaires. Ne pense même pas à venir la chercher ou j'envoie la police, bon sang !

Et après avoir crié cet avertissement, le camion a décollé parmi des nuages de poussière, cachant derrière la fenêtre la petite silhouette maigre, plaintive et à peine vue de notre sœur.

Maman n'en pouvait plus et s'est mise à pleurer. Le plus drôle, c'est qu'il m'a attrapé par les épaules et s'est accroché à mon cou. Je la sentais trembler et l'odeur âcre de ses larmes. J'étais son bébé maintenant, pensais-je à l'époque. Et je viens de croiser le regard de Raúl. J'ai ressenti son ressentiment plus clairement que j'ai vu le soleil du matin. Depuis plusieurs années, Raúl était devenu transparent en cessant de s'exprimer avec des mots. Bien sûr, il fallait avoir vécu un certain temps avec lui pour connaître ses expressions, les moindres gestes de son visage, la position de ses mains, les non-dits au milieu de longs paragraphes d'une logique irréprochable et sereine.

Pourquoi toi, dit ce regard. Pourquoi ne me serres-tu pas dans tes bras, je suis le plus vieux. Je suis l'homme de la maison maintenant, maman. Parce que? C'est la même chose que j'ai cru entendre la fois où papa m'a donné le fusil de chasse, il y a deux ans. Ils lui avaient donné ce fusil d'occasion en échange de quelques pesos qu'ils lui devaient pour un travail. Il est apparu une nuit avec le fusil sur l'épaule, suivi des chiens et avec le visage plein de ce sourire qu'il réservait pour les bonnes récoltes, et c'est pourquoi c'était si rare.

"Écoutez, les gars..." nous a-t-il dit, et nous nous sommes approchés tous les trois pour voir et sentir l'arme. Elle était vieille et avait des taches de rouille.

Raúl l'a saisie dans ses mains, l'a observée avec des gestes d'expert, ce qu'il n'était pas et cela se voyait dans sa vantardise exagérée. Pedro le lui prit et le posa sur son épaule, montrant où se trouvait Raúl. Puis papa l'a arraché et les a surpris tous les deux en disant :

-Prends-le, Nicanor, maintenant que tu es un homme, tu le mérites.

J'ai été choqué, Pedro a protesté et est parti se promener avec les chiens. Mais celui qui m'inquiétait était Raúl, parce qu'il regardait papa droit dans les yeux et j'ai cru un instant qu'il allait se mettre à pleurer. Ses yeux brillaient, ses lèvres s'entravaient un peu pour dire quelque chose et puis il le regrettait. Il mit les mains dans ses poches et s'assit. J'ai pris l'arme et j'ai dit à mon frère :

-Ecoute, Raúl, elle est sexy, non ? Pouvez-vous m'aider à le nettoyer ? Est-ce qu'on va s'entraîner demain ?

Il m'a regardé et j'ai toujours su qu'il n'était plus seulement mon frère aîné. C'était un homme qui regardait un autre homme avec un ressentiment infini. Je me suis soudainement souvenu du Père Macabeo et de cet après-midi sous l'eucalyptus. Le nom de son père lui avait été refusé, tout comme le cadeau le plus important offert à un homme. Il travaillait avec le vieux depuis l'âge de dix ans, il chargeait et déchargeait le camion, quand nous en avions un, à chaque déménagement. Il avait allumé les torches qui étaient ensuite passées entre les mains de papa, car c'était le vieil homme

qui devait allumer le feu, pas quelqu'un d'autre. Pas même son fils, même si c'était son premier.

Le premier-né était la bénédiction et la malédiction. L'avenir et le passé irrécupérable. Le succès et l’échec se combinent, marchent ensemble, s’annulent. Le toucher signifiait l'aimer et le perdre. Lui parler, c'était comme attacher un fil qui ne pouvait être coupé que pour les séparer. S'il devait le sacrifier, il valait mieux éviter les cadeaux, qui après tout sont des symboles de paroles qu'on ne peut pas dire d'un homme à un autre. Des symboles qui expriment de manière précaire ce que peut-être l'un ressent pour l'autre.

Et si l’on se voit dans cet autre, si l’on se déteste, sachant que plus tard il faudra sacrifier-expulser-déraciner les racines profondes de la colère et les odeurs amères de frustration enfouies dans son propre cœur, le mieux est de l’ignorer. Arrêtez de regarder la limite exacte de la zone amour-haine, la zone de conflit où celui qui se néglige perd toujours une partie d'eux-mêmes.

Car un enfant, s’il est aussi le premier, est aussi membre de notre propre corps. Un fragment coupé qui nous manquera avec un désespoir douloureux pour le reste de nos vies. Un morceau de colère prenant sa propre forme, grandissant et devenant trop semblable à son origine.

Et cela est trop intolérable, surtout si ce qu’on déteste chez soi est plus que ce qu’on aime.

## onze

Toute la journée, nous sommes restés à la maison avec maman, attendant patiemment qu'elle nous demande de l'emmener là où le vieil homme était enterré. Mais après le départ de Clarisa, il tomba sur le lit. Une heure plus tard, elle se leva, se lava le visage et passa ses vêtements de nuit à la robe qu'elle portait pour la messe. Mais ce n'était pas dimanche, donc nous soupçonnions qu'il sortait en ville.

Nous étions assis autour de la table, partageant regards et soupçons. Nous ne savions pas ce que nous ferions si elle partait en direction de la ville. Nous ne voulions même pas y penser. Mais maman a commencé à préparer le déjeuner. Il remplit une casserole d'eau et la fit bouillir. Puis il mit le riz dedans et attendit qu'il soit prêt. Elle allait et venait de la cuisine à la table, apportant des assiettes et du pain, mais sans nous regarder et dans un silence complet. Puis elle servait les plats brusquement et rapidement à

la louche, comme si elle était une cuisinière de prison au service de détenus réticents et de mauvaise humeur.

"Si tu veux voir le vieil homme..." commença à dire Raúl.

Elle ne l'a pas laissé finir, elle l'a giflé.

-Juste toi... si semblable...

Je ne sais pas pourquoi il a utilisé ces mots, s'ils étaient spontanés ou planifiés, s'ils voulaient exprimer autre chose que la simple façade de fureur qu'ils dénotaient. Elle ne s'est pas assise avec nous, elle est retournée à la cuisine et est restée en train de manger un morceau de pain. Je pensais qu'il attendait que nous finissions de manger, mais il nous a rapidement dépassé et est parti. Avant que nous nous en rendions compte, il avait passé une main dans nos cheveux. Ce n'était pas un coup, même s'il essayait de l'être, mais une caresse brutale, peut-être plus sincère qu'une caresse faite avec douceur. C'était comme une rafale qui traversait la maison un instant, nous ébouriffant les cheveux et provoquant un frisson suivi d'un chaleureux sentiment d'abandon. Quelque chose comme si c'étaient les années qui passaient, traînées dans les airs à poings fermés sur les mèches grises que le temps peigne habituellement.

Pedro s'est levé et a suivi maman des yeux, debout à la porte. Elle n'avait pas pris le chemin de la ville, mais plutôt celui de la campagne, mais nous restions méfiants.

-Et si vous parliez au commissaire ? -Il a dit.

"Il ne va pas le faire", dis-je, et ils me regardèrent tous les deux comme si j'étais quelqu'un d'autre, le même mais plus âgé. Au lieu de devenir le plus jeune de la famille maintenant que Clarisa était partie, j'avais grandi. J'aurais aimé leur dire que c'est ce qui arrive lorsqu'on enveloppe le corps de son propre père dans un sac en toile de jute, qu'on le charge à l'arrière d'une camionnette, puis qu'on le porte sur ses épaules. Cela arrive quand on creuse et maltraite la terre pour qu'elle laisse libre passage à ceux que cette même terre a expulsés avec mépris bien avant. On grandit, ou plutôt on se transforme en quelque chose que l'on ne veut pas voir dans les miroirs, quand on laisse les morts prendre soin d'eux-mêmes, en s'habituant au silence que l'on imagine éternel, et pendant que l'on réfléchit, avec la pelle sur l'épaule et le dos à la terre toujours inquiet du passé, que la vie est un os que nous rongeons comme des chiens habitués à la faim, un os sec et blanc, qui se révèle être une partie de notre propre squelette.

Il faut enfin devenir le père de son père, car celui qui tue, même en pensant, acquiert une dimension semblable à celle de celui qui engendre.

Dans l'après-midi, nous sommes allés en ville. L’heure n’était pas aux ventes de récoltes. L'hiver n'était pas encore fini. Les tournesols avaient survécu par hasard, pour ainsi dire, et si papa ne les avait pas cueillis plus tôt, c'était à cause de cette obsession qui l'avait dominé plus que jamais ces derniers mois. Nous avons essayé pendant un moment de le convaincre de demander l'avis d'un expert. Qu'il voie comment il pourrait vendre le mieux possible aux pétroliers. Mais il ne le voulait pas, et Raúl et Pedro lui en voulaient au point de l'affronter à plusieurs reprises à la maison et sur le terrain. J'avais dépensé le peu que nous avions pour cette récolte. Avant d'arriver à Los Perros, nous avons pu vendre une bonne récolte de pommes de terre à Bragado. Nous avions de l'argent et il n'était pas nécessaire de brûler quoi que ce soit, ni de cacher les mauvaises récoltes, ni de renouveler les terres sur lesquelles nous nous étions installés. Il s’agissait toujours de terres abandonnées, peut-être confisquées et oubliées par des gouvernements changeants, plus préoccupés par les vicissitudes politiques que par l’entretien de terres anciennes, épuisées et sans valeur. Ils passaient de main en main comme s'il s'agissait de jouets, alors que c'étaient les hommes qui se déplaçaient dessus. C'est drôle comme la perspective change et aucun point de vue ne devient plus réel. à laquelle un autre. La terre nous voit comme des fourmis, nous la voyons comme une servante qui peut être violée à de nombreuses reprises. Lorsqu'on parvient à la féconder, elle donne naissance à quelques reprises à des enfants en bonne santé, puis les enfants sont malades, déformés et meurtriers.

La terre et le père entretenaient une relation complexe. Il est revenu et elle l'a reçu, il l'a tuée et elle est revenue. La terre l'aimait mais lui donnait des enfants laids et méchants. Il a cependant insisté pour que les fleurs soient orientées vers le soleil. Il offrait des fleurs à son immense amant, toujours livré à ses pieds. C'est pourquoi il ne voulait pas la priver de fleurs cet hiver-là.

En ville, nous avons laissé le camion devant le magasin de fourrage. Il y avait quelques voisins qui savouraient leur pipe à la porte. Ils nous ont accueillis en silence, nous regardant toujours comme des cinglés.

"Bon après-midi", dit Raúl à Don Jacinto, le propriétaire.

"Bonjour", répondit l'autre.

Raúl posait ses mains sur le comptoir, Don Jacinto regardait ces mains de temps en temps, jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de mon frère pour voir ce que Pedro et moi faisions.

-Tu sais, Don Jacinto, que mon vieux cultivait des tournesols. Il n’avait aucune expérience, et nous non plus. Nous allons les récupérer mais nous devons savoir à quel prix vendre.

Il y avait deux hommes et une femme que nous connaissions de vue. Ils écoutaient plus attentivement que d'habitude dans des villes comme celle-là. Il était évident que le Dr Ruiz avait parlé à presque tout le monde, et la

rumeur s'était répandue avec une fertilité plus grande qu'aucun homme n'aurait pu souhaiter pour ses récoltes.

-Je ne sais pas comment vous le dire, les gars. Si j'étais toi, j'emmènerais la vieille femme, je récupérerais mes affaires et je partirais.

Il essuya le comptoir avec un chiffon, comme si les mains de Raúl l'avaient sali. Il se retourna pour continuer ses affaires, trier les pièces détachées, préparer les commandes. Pendant un moment, j'ai cru que Raúl allait l'attraper par les vêtements pour le frapper, mais j'ai réalisé que la tristesse était plus grande que la colère. J'ai su lire dans les yeux de mon frère qu'il y a un héritage qui parfois vient avec l'apparence physique, d'autres fois non, mais dans son cas, il semblait faire partie d'un cercle. Il tournait à 180 degrés. Il revint au point d'origine et au loin, au même point de sa naissance, l'attendait le vieux Don Pedro Espinoza, avec un autre nom, mais il n'était pas nécessaire qu'un nom constitue une essence.

Raúl a alors vu le feu au bout du chemin. Comme dix ou vingt ans auparavant, un homme et sa famille partaient, laissant un champ dévasté par les flammes qui tentaient d'effacer les traces d'un échec qui donnait tous les signes d'un prédéterminé des siècles auparavant. Penser cela et voir le Père Macabeo entrer dans l'entreprise était presque le même événement. Il a salué tout le monde et a posé une main sur mon épaule.

-Bonjour Nicanor, comment va ta vieille femme ?

"Plus ou moins", répondis-je. Il a souri et m'a tapoté dans le dos.

-Je t'ai toujours aimé, Nicanor.

Pedro le regardait avec colère mais n'osait rien faire. Raúl a quitté l'entrepôt. Nous sommes tous partis et le prêtre nous a accompagnés. Raúl est monté dans le camion et est parti à toute vitesse. Pedro l'a couru sur quelques mètres, puis il a mis ses mains dans ses poches, en regardant le curé et moi, puis il s'est dirigé vers le bar.

-J'aimerais te parler, Nicanor. Vous me paraissez plus raisonnable que vos frères.

J'ai retiré sa main de mon dos, comme s'il m'avait fait du tort.

-D'accord, je ne veux pas t'offenser. Je sais que tu les aimes beaucoup. Mais il faut être raisonnable et ne pas agir comme des criminels. Ils font beaucoup de dégâts à votre vieille dame, vous vous en rendez compte ?

Il n'a pas attendu que je réponde, il m'a doucement attrapé par le coude et m'a fait l'accompagner à l'église. C'était vraiment une chapelle plus qu'une église. Elle avait un arc ovale, un escalier de dix marches, un clocher dans la seule tour centrale, pas plus haut qu'un peuplier de Caroline. Il y avait toujours une odeur de moisi à l'intérieur, pas même l'encens que le vieux saint chargé du ménage parvenait à vaincre. La croix de l'autel se

trouvait sur un mur couvert de moisissure, et les images des saints et les stations du Calvaire étaient incomplètes, brisées et sales. Depuis un certain temps, nous racontaient-ils, ils avaient volé les seules choses de valeur de l'église, les calices en argent, la statue en marbre de la Vierge. Lorsqu'il ne restait plus que le bois des bancs et l'autel en ciment, le curé avant le Père Macabeo avait choisi de remplacer ces objets par des objets bon marché, en céramique ou en argile, il avait même ordonné d'apporter une série complète du Calvaire de Buenos Aires. Fabriqué en plastique et acrylique.

Quand nous sommes entrés, j'ai vu ces tableaux accrochés aux murs latéraux, aux couleurs vives mais déjà ternes, le plastique porté par les mains dévouées des paroissiens. Nous avons marché parmi eux jusqu'à la petite porte qui se trouverait derrière l'autel. C'était un cadre ovale, en bois épais, avec une seule serrure ancienne et deux verrous récemment ajoutés. Peut-être que le Père Maccabée les avait fait installer. Euh à la seule belle chose de cette église, la porte ancienne, qui malgré son éclat terne et son élégance rustique, semblait être une relique sauvée du temps. Ses gonds résonnaient quand je l'ouvrais, et je crus entendre alors le chœur des messes d'antan, aux vieux dimanches midi, quand la ville n'était pas seulement cela, mais une accumulation incongrue de gens de la campagne rassemblés par un rite commun et chrétien. , heureux plutôt que triste. J'ai aussi cru entendre les cris et les jeux des enfants à l'extérieur, entrant lorsque les portes s'ouvraient après la cérémonie, à côté du soleil qui dissipe les ombres funéraires du rite et les chasse à leur place, leur enfermement dans le calice et parmi les ombres des yeux du Christ sur la croix.

J'ai vu le soleil inonder l'allée centrale entre les bancs et je suis sorti avec mon imagination, impatient de jouer avec les autres en ce dimanche après-midi immémorial, qui dure aussi longtemps que la vie, jusqu'à ce que le soleil se couche et que le froid annonce la fin. des choses avec un chagrin qui grandit dans la poitrine de chaque garçon et de chaque chien. Les arbres participent à cette mort avec leur ombre immense et leur froid sous les branches.

Et je vois, en fin d'après-midi, les caranchos survoler les champs, les couvrant peu à peu de l'ombre de leurs ailes. Comme pour semer le froid et la mort, la nuit et le silence sur la terre.

Le père Maccabée m'a invité à m'asseoir. C'était une pièce étroite où il vivait. Un mur entier était recouvert d'étagères remplies de livres, sur un autre il y avait une table et deux chaises. À côté se trouvait une porte qui, selon moi, menait à la salle de bain. Une autre porte, juste un peu plus loin, devait mener à une autre pièce plus petite où il dormait.

-Tu veux un verre de limonade ? Doña Gervasia vient de le faire pour moi.

-Non, Père.

-Hier, ils ne m'ont pas laissé parler, alors écoute-moi attentivement. Je ne veux pas vous faire la leçon, nous nous connaissons depuis de nombreuses années.

J'attendais l'inévitable question, j'essayais de lire sur ses lèvres la seule chose qui m'intéressait d'entendre : la question. Tout ce qu'il a commencé à dire, je pensais ne pas l'avoir entendu, même si cela s'est avéré autrement, comme je l'ai réalisé peu après avoir quitté l'église.

-Tu sais que ton père et moi sommes devenus amis. Peut-être que tu ne t'en souviens pas, tu étais très jeune. Il n'allait pas beaucoup à l'église, mais ta mère y allait, et elle servait de pont entre nous. Parfois j'allais lui rendre visite aux champs, pendant que tu étais à la maison ou que tes frères travaillaient. Ils nous voyaient parler, assis entre les sillons, regardant pousser les récoltes. Demandez-leur si vous ne me croyez pas. Mais il y a des choses que je ne peux pas vous dire sur lui car personne ne le connaissait en profondeur, pas même votre mère, et elle ne l'a fait que par intuition, j'imagine.

-Mais mon vieux n'y croyait pas...

-Et ça doit faire l'affaire ? Pour être ami d’un prêtre, est-il indispensable de croire en Dieu ? Pour certains, c'est peut-être le cas, pour votre vieux, ce n'était pas comme ça.

Il a rapproché sa chaise de l'endroit où j'étais et a penché son corps, comme s'il allait me murmurer un secret à l'oreille.

-C'était mon ami, c'est vrai, mais après son arrestation, il s'est mis en colère contre moi, je ne sais pas pourquoi. Je voulais les diriger vers vous. J'ai vu Don Pedro longtemps en prison et toi dans la misère, cela m'a rendu furieux. Ta mère ne le méritait pas. Je vais te dire quelque chose que même tes frères ne savent pas, et je pense que Clotilde ne le sait pas non plus. Avant la naissance de Raúl, votre grand-mère était encore en vie. A cette époque, ils possédaient une ferme à la périphérie de Venado Tuerto. Votre père était fils unique, et comme votre grand-père a été tué une nuit au milieu des champs alors qu'il avait huit ans, il fallait qu'il devienne l'homme de la maison. La vieille femme était très grosse et pouvait à peine bouger, mais elle parvenait à entretenir la ferme avec ce qu'elle gagnait en tant que diseuse de bonne aventure. Puis vos parents se sont rencontrés et Clotilde est tombée enceinte de Raúl. Ce que je voulais te dire, c'est ceci : deux mois avant sa naissance, ton père a passé une nuit entière loin de la maison. Il pleuvait, m'a-t-il dit, les routes étaient impraticables et la campagne était inondée. La mère était malade et je lui rendais visite presque tous les jours. Cette nuit-là, il décida de rester dans l'ancienne ferme de ses parents. Puis sa mère a lu son avenir. Il ne l'avait jamais fait avec sa famille, question de superstition, je suppose. Mais la vieille femme était sur le point de mourir, elle avait de la fièvre et peut-être avait-elle peur de ne pas survivre cette nuit-là. Ton père était assis à côté du lit, regardant

sa mère, immense, débordante par les bords comme un sac de pommes de terre.

« Donne-moi l'os », a-t-il dit à ton père. Il alla le chercher dans le tiroir où il le gardait. C'était un os de mort, un os du talon. C'est celui qu'elle utilisait pour prédire l'avenir, dit-elle. Lorsqu'il le lui tendit, elle le mit dans sa bouche et ferma les yeux. Ton père était habitué à ça, donc il n'était pas surpris. Pour lui, c'était le travail de sa mère, et il ne s'était pas demandé si elle y croyait ou non. Mais lorsqu'elle a craché l'os sur le lit, ses yeux étaient écarquillés et son expression de peur n'avait jamais été vue auparavant. Je l'avais vu, sauf peut-être la nuit où les gendarmes ont amené le corps du vieil homme. L'os a rebondi sur le lit et est tombé sur le sol, à côté des pieds de ton père.

« Qu'est-ce qui ne va pas, vieille dame ? » demanda-t-il. Elle le regarda, et avec cette brusque animosité des gros gens, elle pressa son visage entre ses mains, le dorlotant maladroitement, et elle se mit à pleurer. Votre père lui a demandé à plusieurs reprises ce qu'elle avait vu, mais elle a refusé de lui répondre.

Quand l'aube se leva, il l'avait presque oublié, et lorsqu'il s'approcha du lit de la vieille femme, elle était déjà morte. Il lui ferma les paupières et la couvrit de draps. Lorsqu'il a déplacé la chaise sur laquelle il était assis, il a heurté l'os du mort. A ce moment-là, il sentit que quelque chose arrivait à sa femme. Il la vit debout, le ventre lourd, près de la fenêtre, le regardant en silence, comme de très loin, comme elle l'était réellement. Il a dit l'avoir vue tendre le bras et demander de l'aide. Quelque chose n'allait pas avec le garçon à naître. Il restait deux mois mais il sentait que sa femme allait accoucher. Puis il quitta la maison de sa mère, monta à cheval et traversa des champs boueux, des champs inondés et arriva chez lui. Clotilde était debout, buvant du maté.

« Je ne t'attendais pas si tôt avec cette pluie. Comment va ta mère ? » a-t-il demandé. Votre père était abasourdi, secoua la tête et s'assit.

"J'ai réfléchi toute la nuit à un nom pour le bébé", lui dit-elle, "J'espère qu'il ressemblera à toi." Il comprit alors ce que sa mère avait vu. Il se souvenait du visage de la vieille femme lorsqu'elle crachait l'os, et il n'avait plus le courage d'espérer un avenir meilleur que le passé.

Il n'y a rien de surnaturel là-dedans, me semble-t-il, je l'aurais dit au père Maccabée quand il eut fini. La vie est un cercle. Parents et enfants ne font que tourner autour les uns des autres, se regarder et se détester jusqu'au point précis où tout recommence, où l'amour se renouvelle sans savoir ce qu'il est destiné à devenir.

Le Père Maccabée m'a laissé partir en renonçant à savoir ce qu'il voulait. Cette question que j'avais attendue avec peur, mais parfois peur, comme cela est arrivé à mon père, est un oracle, une fissure qui brise la surface de la vie quotidienne et aère, en plus de révéler, les recoins tristes et humides

du cadre céleste. . Puis je me suis rendu compte que le cœur de Dieu devait être comme cet os de ma grand-mère. Mais je ne l'ai pas dit au curé, j'ai eu l'impression que s'il l'avait entendu, il se serait mis à pleurer. Je ne voulais pas encore ça.

Avec mes frères, nous ferions plus tard d'autres projets pour lui.

## 13

Je suis rentré chez moi à pied en pensant à ce que le prêtre m'avait dit. J'ai pensé à ma mère, si pleine d'espoir lorsqu'elle rencontrait mon père, sûrement si fier. Il ne pouvait pas comprendre pleinement cette peur que le père Maccabée attribuait au vieil homme. Comment un homme, me demandais-je, à dix-huit ans, pouvait-il avoir peur d'avoir des enfants. Puis je me suis corrigé, comme un imbécile que j'avais mal compris. La peur qu'il ressentait concernait son fils, qui qu'il soit, quelle que soit son apparence. Mais peut-être sentait-il, ou savait-il avec ces certitudes que notre esprit lucide n'osera jamais reconnaître ouvertement au grand jour, que son premier enfant, comme le premier-né de tout homme, ne serait pas qu'une coïncidence, une convergence de facteurs pris en compte. aléatoire par les lois inclassables du temps et de l'héritage, mais l'extension la plus exacte de lui-même. Tout homme est une répétition de Dieu, et comme Dieu lui-même, l'homme répète en générant. Il y a des erreurs, jusqu'à ce que vous appreniez à ne plus les refaire. Le premier enfant est le miroir de soi, ensuite nous perfectionnerons les produits. Il n'y aura jamais de produit final totalement parfait, mais nous nous en rapprocherons. Était-il possible, me demandais-je, que papa considère Clarisa, sa dernière fille, comme le produit le plus parfait, parce qu'elle était la dernière. Si c'est à cause de l'affection qu'il lui a témoignée, c'est comme ça que ça devrait être.

J'ai commencé à marcher plus lentement cet après-midi-là, lorsque le soleil d'hiver a donné une chaleur miséricordieuse à l'air froid. Cela faisait seulement un jour que nous avions enterré papa. Je traînais les semelles de mes bottes sur la terre tout en marchant, ralentissant délibérément, m'attardant sur la pensée de Raúl. Mon frère aîné, le reflet le plus fidèle de mon père. Et j'ai réalisé que c'est ainsi que cela devrait toujours être. Un frère cadet sera toujours le plus jeune. La figure du premier-né, même s'il est gentil et peu autoritaire avec ses frères et sœurs, est toujours puissante. Il n'y a rien que nous ne devrions pas vous poser de questions, il n'y a rien que nous ne soupçonnons pas qui pourrait ne pas vous plaire. Il y aura des choses que nous devrons lui cacher par peur de sa désapprobation. Parce que parfois plus que le père, dont il est le représentant et à l'autorité duquel il est également soumis, il doit être rigide, non seulement par peur d'être contesté pour manquement à son devoir, mais parce que l'inexpérience et

la jeunesse produisent une insécurité qui se traduit par des attitudes incorruptibles. où il n'y a ni pardon ni miséricorde. Seul le père, comme Dieu, peut se permettre de condescendre à c certaines faiblesses de ses sujets, car il est le dispensateur de miséricorde.

Raúl ressemblait de plus en plus à notre vieux. Même s'il n'en avait pas envie, il suivait son chemin. Il ne devrait plus le sentir, mais le savoir. L'impossibilité presque concrète de profiter de la plantation de tournesols avait provoqué sa fureur silencieuse cet après-midi. Si ce n'était pas le destin, me disais-je, ce serait le Dr Ruiz qui nous empêcherait de vendre. Il y a des hommes qui sont des instruments, qui sont nés pour être des avocats et des avocats impuissants, de simples machines qui emmènent les autres à certains endroits et les abandonnent là-bas. Ce sont des machines qui traitent l'âme et le corps de leurs victimes et les déposent dans des déserts arides, où la fumée est le seul rideau séparant le châtiment du soleil et où les insectes sont de minuscules instruments de torture. Des endroits où il n’y a pas de miroirs, où il n’y a pas de dieu-père pour venir nous secourir. Comme un verre d'eau acide dans le désert, on découvre que nos parents étaient ces instruments, ces machines, qui autrefois, il y a bien longtemps, s'en allèrent avec leurs pieds de bronze, leurs pieds chenilles comme des chars de guerre, leur structure délabrée où se trouvent les chars. le sentiment grandit et meurt comme les saisons tout au long de l'année.

J'ai vu le vieux camion en rentrant chez moi, tellement semblable à l'image que je venais d'avoir. C'est pourquoi Raúl s'est vu attribuer son usage presque exclusif, conforme à mes idées, s'inscrivant parfaitement dans le schéma du puzzle qui se dessinait dans mon esprit.

Maman était dans le jardin, s'occupant de sa petite plantation de légumes.

"Où es-tu allée, vieille femme ?", lui ai-je demandé.

-Tu sais, Nicanor. J'ai eu du mal à le trouver, mais finalement j'y suis parvenu. C'est entouré de fleurs, fils, c'est sympa. Qui a eu l'idée ?

J'aurais dû lui dire que ce n'était pas l'idée, que personne n'avait pensé aux fleurs précisément comme une offrande, mais cela n'avait pas d'importance. Ma vieille dame, comme le font habituellement les femmes, presque toujours, elles sont capables de passer du jugement austère au pardon extrême en peu de temps. Ils voient des fleurs là où il y avait autrefois du gel.

"De Raúl", répondis-je.

Elle m'a regardé comme si elle ne me manquait pas, mais en même temps surprise. Était-il en train de redécouvrir, peut-être, son fils aîné ? Le voyait-elle comme elle voyait son mari ?

Je me suis alors souvenu d'un jour où mes frères et moi jouions devant le ranch où nous vivions deux ans après avoir quitté Coronda. C'était une ville sans nom, ou du moins je ne m'en souviens pas, nous n'y sommes restés que deux mois et les graines de citrouille que papa avait plantées étaient abandonnées, déjà mortes. Une invasion de mouches était le résultat de l'été le plus chaud que nous ayons connu à cette époque, des mouches qui s'installaient dans les champs et nous empêchaient de travailler, elles semblaient mordre la peau et laissaient de grandes marques qui suintaient parfois. Clarisa est tombée malade à cause de ça, elle avait de la fièvre et maman était inquiète. Il n'y avait aucun moyen de trouver un médecin. Le vieil homme quitta le champ, oublia d'arroser ces foutues citrouilles et partit à la recherche d'un médecin dans une plus grande ville, à près de cinquante kilomètres de là. Nous n'avions pas d'autre véhicule qu'une vieille oseille blanche tachée de thé et de lait. Il était plus âgé et pas très rapide. Papa a mis deux jours pour aller et revenir, il est revenu dans le camion du médecin, maintenant sans l'oseille. Il l'avait fait euthanasier par le vétérinaire de la ville. Pedro l'a regardé quand il a dit cela, mais avant de commencer à se plaindre, parce qu'il aimait beaucoup le cheval, il a entendu les cris de Clarisa et a couru pour cacher sa tristesse dans l'impuissance exposée du champ, entouré des insupportables mouches de cet été. . Le médecin a examiné ma sœur et a drainé les abcès. Il nous a donné des échantillons d'antibiotiques et a dit à maman qu'elle devrait soigner ses blessures une fois par jour.

Et pendant que Clarisa guérissait, papa préparait les choses pour notre départ. J'avais trouvé où aller, donc j'étais prêt. Il ne me restait plus qu'à espérer que ma sœur serait en mesure de voyager. C'était le dimanche avant notre départ, quand mes frères et moi étions dans le champ, à un kilomètre du ranch, chassant les mouches, le torse nu assombri par le chaud soleil de ce mois-là, jouant avec trois chiens qui nous avaient suivis. lors de notre dernier mouvement. Papa est apparu sur la route de la petite ville, qui n'était rien d'autre qu'un entrepôt, et nous a jeté quelques os. Il était courant que nous jouions avec n'importe quoi, et le jeu de taba, bien que déjà hors d'usage à notre époque, pouvait encore être trouvé dans ces endroits.

"Ils me les ont donnés dans l'entrepôt", a-t-il déclaré, tandis que les chiens se jetaient sur les os.

"Tu sais jouer, papa ?", ai-je demandé.

-Non, je ne m'en souviens plus.

Peut-être a-t-il pensé, comme je l'ai fait de nombreuses années plus tard, en me souvenant de ce jour, à l'os que sa mère utilisait pour prédire l'avenir.

Raúl, qui avait presque seize ans, regardait les os que les chiens essayaient de mâcher.

-Mais, mon vieux, on ne joue pas au taba avec les vertèbres ?

-Presque toujours, mais n'importe lequel C'était servi.

J'ai volé les os des chiens et j'ai commencé à les observer. C'étaient des os longs coupés en travers. C'étaient des os du tibia.

Alors nous quatre, sans y penser, nous sommes assis par terre, en cercle, laissant les chiens dehors. Nous avons jeté les os au centre et avons commencé à jouer. Personne ne le savait, mais nous avons inventé un jeu que nous pouvions facilement comprendre tous les quatre. Mon vieux nous regardait fasciné, mais déjà envahi par cette tristesse de l'échec qui nous ferait partir dans quelques jours. Je devinai le feu dans ses yeux, et les mouches, survolant les champs abandonnés, le confirmèrent. Nous étions quatre hommes jouant comme des enfants, manipulant entre nos mains le produit résiduel de la mort de quelqu'un d'autre.

-Ils m'ont dit que ce sont les os d'une vieille femme.

On le regarde sans comprendre.

-C'est pour ça que je les ai amenés. Ce sont les ossements d’une vieille femme décédée seule dans son ranch il y a environ cinq ans. Elle avait plus de quatre-vingt-dix ans et, comme elle n'avait pas de famille, ils la retrouvèrent quelques mois plus tard.

Nous continuons à jouer. C'était la dernière fois que papa et Raúl se regardaient avec appréciation, se touchant le corps dans des jeux rudes, se tapotant la poitrine et le visage sans sourire. Peut-être, juste peut-être, parce que je le sentais aussi, la poussière, bien que sèche, de ces os, a pu nous rapprocher, père et enfants. La chaux osseuse a une affinité pour la sécheresse de la peau brûlante de l’été. Les viscères se dessèchent et pourrissent, et les ongles et les cheveux continuent de pousser pendant un certain temps après la mort. Mais les os persistent. Ils sont éternels comme les dieux, probablement plus qu’eux. Les os portent des traces, ils sont intemporels car ils sont les mêmes dans le passé et dans le futur. Est-ce que papa le savait ? Je pense que non. Le hasard est un autre masque de la causalité. La mémoire est une symbiose de désirs et de rejets. Ce dont papa avait besoin de se souvenir, comme nous avons tous besoin de nous souvenir de la douleur parfois, c'était de s'identifier à ses enfants, et au premier en particulier.

Ensuite nous sommes allés au ranch, où maman et Clarisa nous attendaient. Papa et Raúl sont revenus en silence, côte à côte, pensant peut-être aux ossements laissés dans le champ, abandonnés même par les chiens galeux qui nous accompagnaient.

14

Le soir, nous sommes allés tous les trois au bordel de la ville. Nous avons laissé le camion à côté de la petite maison, avec un toit à pignon, du plâtre cassé et une porte métallique volée quelque part et cela n'avait rien à voir avec l'origine de la maison. Elle avait deux étages et appartenait autrefois à une famille de la classe moyenne. Mais le bordel y fonctionnait depuis quinze ans, d'après ce qu'ils disaient. À plusieurs reprises, à l'occasion des élections, il a été victime de perquisitions et les putains et les clients ont été arrêtés. À une de ces occasions, ils ont démoli la porte d'origine et ont dû la remplacer ; peut-être était-ce le directeur qui avait pris des dispositions pour les femmes qui avaient volé la porte d'une usine abandonnée. Mais ils rouvriraient généralement deux jours plus tard, lorsque la fureur passagère de l'honnêteté et du décorum était oubliée ou consumée par une autre satisfaction non moins instinctive et intense que celle du succès politique.

Les clients étaient des locaux et seuls quelques voyageurs occasionnels passaient par là. Des chauffeurs de camion, des ivres de passage. Pour cette raison, les clients étaient presque permanents et chacun avait sa femme préférée. Maintenant que j'y pense, c'était presque comme avoir une femme, parce que tout le monde dormait avec la même pendant des mois et des années, si la femme restait aussi longtemps dans cet endroit. Bien sûr, les filles changeaient, certaines étaient expulsées par la matrone, parfois de nouvelles arrivaient, et celles-ci étaient testées par chacun des clients réguliers. La matrone savait que la nouveauté rapportait de l'argent rapidement mais qu'elle était aussi éphémère. La nouvelle fait alors partie du personnel permanent et permanent, laissant sa place à une autre qui viendra peu de temps après. En quinze ans, beaucoup ont dû passer, qui sait à quoi ressembleraient les premiers maintenant. C'est à cela que je pensais parfois, au lit avec la pute que j'avais choisie lors de mon premier séjour là-bas. J'en ai essayé d'autres, mais aucun ne m'a autant satisfait que celui-ci.

Elle s'appelait Nicolasa. Nom curieux, me suis-je dit la première fois. Cela me paraissait étrange, vieille pour l'âge qu'elle représentait.

"Comment sont les vieilles putes ?", ai-je demandé en regardant le plafond sombre et non peint, où la lumière opaque de la table de nuit ne pouvait pas atteindre. Il était nu et recouvert par le drap qui sentait le sperme et l'humidité. Elle était agenouillée sur le lit, nue et se coiffait après avoir fait l'amour.

-Regardez Doña Úrsula et vous vous en rendrez compte.

Ursula était la matrone. Nicolasa posa le peigne et attrapa une serviette. Il la plongea dans une bassine d'eau qui ne devait pas être très

propre et essuya son sexe avec la serviette mouillée. Il a probablement nettoyé la croûte de sperme séché sur ses cuisses, les miennes ou celles d'un autre gars. Car je dois expliquer que même si chacun des clients réguliers avait son préféré, parfois plusieurs avaient le même préférer. Et ça ne me dérangeait pas, c'était une sensation supplémentaire qui incitait au sexe. Posséder ce qu'un autre avait possédé, pénétrer ce qu'un autre avait pénétré, sentir qu'un autre avant et après jouirait de la même chose rapprochait les hommes d'une manière qui dépassait toute logique. Dans les moments où l'homme oublie absolument tout, sauf le moment où son corps est un corps, où la douleur n'est qu'un plaisir parmi d'autres, l'esprit et l'âme s'en vont, ils sont suspendus dans les limbes cachés dans l'obscurité de ces plafonds d'autrefois. des bordels, en regardant comment le corps coule et bouge dans les eaux gazeuses d'un lit plein de fantômes, d'hommes et de femmes qui ont laissé leurs restes, parce que les sécrétions sont des choses mortes, des fragments qui semblent avoir avancé sur notre chemin vers la mort.

Raúl et Pedro devaient être dans d'autres pièces. Pedro était le seul à avoir une petite amie. Elle s'appelait Dominga, je l'avais rencontrée à Coronda. Elle était avec sa famille, alors qu'il espérait récolter de l'argent pour se marier et s'installer. Ce serait long, c'est vrai, mais il semblait vraiment amoureux. Parfois, des semaines passaient sans parler, parce que Pedro savait à peine écrire et il devait donc se rendre dans une ville dotée d'un téléphone pour l'appeler. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il devait s'en prendre à une pute de temps en temps. Et ceux que mes frères avaient choisis étaient... Je ne sais pas comment les décrire... maintenant je réalise que je ne m'en souviens presque pas.

Doña Ursula insistait sur l'hygiène, mais il était rare que les hommes lui prêtent attention. De nombreux ivrognes sont venus, mais avec une poignée de factures, et elle a dû s'y conformer. Durant ces quinze années, il y a eu des maladies, m'a-t-on dit, il y a eu des filles qui sont parties parce qu'elles ne pouvaient plus travailler. Il y a eu un scandale trois ans plus tôt. Un chauffeur de camion est arrivé un samedi soir, est entré dans une chambre avec l'une des filles et dix minutes plus tard, un cri s'est fait entendre. C'était le cri d'un homme. Ils l'ont vu sortir nu en se grattant l'entrejambe.

-La salope est en train de pourrir ! -dit-il pendant que les autres hommes qui attendaient dans la pièce le voyaient partir.

Mais la matrone ne rit pas. Il entra dans la pièce et fit sortir la pute. Il l'a cachée dans une salle de bain à l'arrière et ils ont passé une demi-heure à l'intérieur. On dit qu'il l'a lavé de haut en bas, mais l'odeur provenait de la salle de bain et de la pièce où ils l'avaient emporté. Il était sûrement en train de mourir.

J'ai quitté la pièce et suis entré dans le salon. Raúl buvait du vin dans une bouteille, avec une des filles assise sur ses genoux. D'autres hommes

dansaient sans musique avec plusieurs filles. Doña Ursula regardait derrière le comptoir qui se trouvait près de la porte d'entrée. Une faible lumière illuminait son vieux visage sec. Sa main allait et venait vers le petit tiroir où il gardait l'argent. C'était de la petite caisse, dit-elle.

-Où gardez-vous vos millions ? -Je lui ai demandé un jour, alors qu'il faisait déjà partie des clients réguliers. Elle me regarda avec méfiance, comme si elle me prenait au sérieux.

"Ça n'a pas d'importance pour toi", m'a-t-il dit.

Les filles me souriaient, elles étaient peut-être plus intelligentes que la vieille femme. Mais on se trompe à l'âge que j'avais alors. Les choses sont plus compliquées que de baiser à l'intérieur d'une femme qui n'a d'autre odeur que l'haleine âcre de ses dents jaunes.

Il était midi, encore tôt. Je ne savais pas ce que nous allions faire demain. Le champ de tournesols attendait et nous ne savions pas ou ne voulions pas savoir ce qui allait arriver.

"Il est temps de faire mon deuil", a déclaré Raúl, comme s'il avait lu mes pensées dans l'expression de mon visage. Après avoir tant travaillé pour le vieux, quelques jours de repos ne nous font pas de mal.

Je sais que c'était de l'ironie, mais je ne pouvais pas opposer cela à une logique qui, dans ce lieu et à cette époque, semblait aussi ridicule que de donner un sermon à la manière du Père Maccabée.

Entre le nuage de fumée de cigarette et la pénombre que le plafonnier ne faisait aucun effort pour dissiper, j'ai vu le Dr Dergan, le vétérinaire. Il essayait de suivre un rythme imaginaire, guidant une des jeunes filles, qui se laissait aller, traînant presque les pieds, abandonnée au corps grand et maigre du médecin. C'était un homme particulier, on savait peu de choses sur lui. Il était arrivé une nuit, nous dit-on, après deux jours de marche depuis la gare de la ville la plus proche, accompagné d'un chien qui suivait ses traces et d'une belle valise en cuir. Il portait un chapeau gringo, un foulard autour du cou et une longue et fine cigarette. L'arôme des cigarettes, aujourd'hui comme autrefois, était si intense et si agréable que personne ne se plaignait de le voir fumer toute la journée, même lorsqu'il s'occupait des animaux. Partout où il passait, il y avait des mégots de cigarettes et des allumettes brûlées. C'étaient des cigarettes européennes, car il était né en France, mais il n'en parlait jamais. Pourquoi il a émigré, personne ne le savait, et bien que le Père Macabeo ait essayé de le découvrir, il a trouvé un silence plus fermé que l'étrange langue française que le prêtre ne connaissait absolument pas. Le médecin lui en voulait de vouloir le déranger, de parler dans son dos. Un jour, il fut confronté ou à la porte de l'église et dit :

-Aucun curé n'est à mes trousses...

On dit que le Père Macabeo n'a pas compris au début de quoi il parlait. L'accent français et cette allusion peu subtile semblaient l'avoir dérouté. Il n'a pas non plus eu le temps de réagir, le médecin lui a tourné le dos après lui avoir soufflé une bouffée de fumée au visage, qui cette fois, disaient-ils, sentait le rance, comme si la colère se traduisait de cette manière plus expressive. que des mots.

-Le curé saura beaucoup de choses sur le latin, oui, il sait..., mais sur la discrétion, il n'y connaît rien.

Il marchait dans la rue en disant cela, tandis que les vieilles femmes qui sortaient de la messe le regardaient avec étonnement. Ils murmurèrent une désapprobation évidente et s'approchèrent du Père Maccabée. Il sourit immédiatement, se remettant de sa surprise. C'était peut-être vrai que je n'avais rien compris, mais petit à petit je comprendrais tout au long de ce dimanche. Puis il a laissé le Dr Dergan seul.

Le vétérinaire était ivre ce soir. Il faillit retomber contre la table. La jeune fille passa ses bras autour de sa taille et lui dit de s'appuyer sur elle. Elle faisait la moitié de sa taille, mais sa force n'était certainement pas à la hauteur. Il l'a aidé à s'asseoir sur le canapé où j'étais assis pour les regarder.

-Bonjour, Nikanor.

-Bonjour docteur.

Dergan passa son bras autour de mes épaules et m'offrit un verre de gin que la jeune fille venait de lui apporter. Je l'ai remercié, mais j'ai refusé. Malgré la cigarette entre ses lèvres, il était parfaitement compris.

-Lequel as-tu baisé aujourd'hui ? -demanda-t-il en regardant autour de lui les filles assises et celles qui allaient et venaient des chambres.

-L'habituelle, Nicolasa.

Dergan m'a souri et m'a donné un violent coup de coude dans les côtes.

-Bonne bouche et bon cul, tu es plus vivant que tu n'en as l'air, toi. Tous les Espinoza gardent les choses pour eux. Doux... mais à l'intérieur, vieil homme...

J'ai dû prendre un air sérieux, car il m'a regardé attentivement et a soudainement éclaté de rire.

-C'est une blague! -et il m'a giflé avec force mais avec une affection que je ressentirais rarement dans ma vie.

" Ce qu'ils ont fait au jeune Dr Ruiz était bien. " Il prit un verre et laissa le verre par terre. Maintenant, il doit se battre avec le vieil homme, et après-demain il se rend à Buenos Aires.

Je ne sais pas s'il attendait quelque chose de moi. Ce n’était pas le genre de fouiller dans la vie des autres. Peut-être qu'il était curieux de savoir ce qu'on pouvait dire de nous en ville, mais son intérêt n'a jamais atteint un tel niveau. Sa vie semblait avoir des limites, des murs de planches entre lesquels il voyait et ne laissait voir que certaines choses, de quoi laisser libre cours à l'imagination, je pense. Le mystère est toujours plus intéressant que la vérité. Doña Eva et les vieux commérages ne pouvaient pas comprendre cela, pas plus que le père Macabeo, avec toutes ses vantardises de pieuse sentimentalité. Eux et le prêtre crachaient leurs propres misères pour adoucir la terre qu'ils essayaient d'explorer. Mais le Dr Dergan a agi comme un bon scientifique devrait le faire, comme un paléontologue qui, avec des gants propres et des pinceaux fins, fouille le passé sans briser les fragiles fils morts avec lesquels chacun de nous tente de dissimuler ses secrets.

Un peu plus tard, il s'est approché de moi et j'ai senti son souffle sur le côté droit de mon visage. Pendant un instant, je me suis demandé s'il proposerait ce que nous avions vu lui et le jeune Dr Ruiz faire.

-Tu es déjà grande, Nicanor. Je vais vous montrer quelque chose qui va vous intéresser.

J'ai cherché mes frères autour de moi. Raúl dormait sur une chaise, en ronflant. Pedro a dû partir sans que je le voie, parfois il emmenait une des filles au champ, ou il allait avec une bouteille se promener seul toute la nuit.

-Ne t'inquiète pas pour eux. Ils vont dormir. Viens…

Nous nous levons. Il s'est arrêté devant le comptoir de Doña Ursula et lui a lancé quelques billets. Quand je suis allé payer le mien, il a dit :

-Je t'invite, gamin...

Nous avons quitté l'intérieur chaleureux du bordel et sommes descendus dans la rue. L'église était sombre, à l'exception de la fenêtre de la sacristie. Je ne savais pas ce qui m'y conduisait, mais c'est la première chose que j'ai vue en sortant.

-Nous allons entendre la messe du soir, le curé l'aime beaucoup plus que celles qu'il donne aux vieilles femmes pendant la journée.

Il posa un doigt sur ses lèvres indiquant le silence. Il regardait autour de lui comme un voleur, même les chiens n'étaient pas réveillés à cette heure du matin. Nous nous sommes approchés de l’église et nous sommes tournés vers la porte arrière. Le Père Macabeo y entra lorsque l'église était fermée. Il y avait une fenêtre aux volets fragiles. Des lignes de lumière jaune sale tombaient sur le sol sous la fenêtre. Le Dr Dergan a bougé son index pour m'appeler à regarder. Nous regardons à travers la fissure entre les planches cassées du volet. Il n'y avait pas de rideaux, j'ai donc clairement vu le lit du père Maccabée, éclairé par une lampe à côté de la table de nuit.

Le prêtre n'était pas seul. Il me fallut d'abord m'habituer à reconnaître dans le corps nu et aux chairs amples l'homme que j'avais toujours vu en noir et en soutane. Il a maintenu un corps mince Il était en surpoids, sa peau blanche était recouverte d'épais poils roux, grisonnants sur sa poitrine. Je n'ai pas entendu ce qu'il disait, car il s'est retourné face contre terre, caressant de tout son corps un autre corps qui gisait sur le lit, sous lui, et dont je voyais à peine les jambes. C'est lorsqu'elle bougea et s'allongea sur le dos que j'aperçus une très jeune femme, à la peau foncée et aux cheveux longs et raides. Ce n'était pas une pute, c'est sûr.

Dergan m'a regardé et nous a fait signe de nous éloigner un peu pour parler.

-Le prêtre ne visite pas le bordel, Nicanor. Il les récupère en ville.

J'ai dû continuer avec le visage surpris que le médecin avait déjà vu sur moi.

-Qu'est-ce qui t'étonne ? Pensiez-vous que les prêtres s'en débarrassent uniquement de leurs mains ? - Il a ri, mais s'est immédiatement couvert la bouche. Ses épaules bougèrent comme s'il ne pouvait retenir son rire.

-Tu veux continuer à chercher ? -je me demande.

J'ai secoué ma tête.

-Alors allons-y.

Même s’il était ivre, l’alcool devait se dissiper dans son sang. Lorsque nous nous sommes séparés, je l'ai vu entrer dans son bureau. Il y avait toujours quelques chiens qui l'attendaient à la porte pour les nourrir. Ils se levèrent et remuèrent la queue en le voyant. Il est entré, est revenu avec quelques os charnus et les lui a lancés. Les animaux couraient et se couchaient pour mordre leur morceau avec enthousiasme. La porte s'est fermée et je savais que le Dr Dergan dormirait seul le reste de la nuit et que le matin, il ne serait réveillé que par les doux aboiements de chiens reconnaissants.

En m'éloignant, je me suis dit que certains hommes seront toujours seuls, qu'ils ont assez de force pour rechercher la solitude alors que d'autres désespèrent de la perdre.

quinze

Sur le chemin du retour, j'ai observé la lune au-dessus du chemin. Il devait être plus de trois heures du matin. Ma tête ne me faisait pas mal comme les autres fois après avoir quitté le bordel, mes yeux ne me brûlaient pas et je ne me sentais pas sale comme les autres fois. Je ne parle pas de saleté morale, mais de cette saleté de cendres, de mains qui ont touché des corps en sueur, du sentiment qu'on emporte avec soi comme quelque chose de plus que des souvenirs, car l'odeur des sécrétions humaines est aussi concrète et éternelle qu'un photographier. Il avait à peine mangé et n'avait pas faim. Je pensais juste à ce que j'avais vu il y a quelque temps et j'ai réalisé que je le savais déjà, même si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux. J'avais entendu dire à mes frères, aux hommes de la ville, ma propre imagination l'avait dit bien avant qu'un homme ne peut supporter la vie sans qu'une autre personne dorme à côté de lui dans son lit. Parfois une nuit, parfois deux, mais la troisième est insupportable.

Et est-ce que c'était faux ? me suis-je demandé. Même si c'était le curé de la ville, avait-il tort ?

Cela dépend de qui c'est, m'aurait répondu Raúl. La jeune fille qu'il avait vue cette nuit-là dans le lit du père Maccabée était-elle déjà une femme ? Dans l'ombre, je pouvais à peine voir son visage. Elle avait l'air plus âgée, mais c'était peut-être une adolescente. Nous aimons tous les jeunes femmes, il faut l'admettre. Et quoi de mieux qu'un homme de Dieu pour pécher et pardonner en même temps. Le grand plaisir de pénétrer dans le corps d'une femme implique une douleur et une demande reconventionnelle, un enlèvement et une récompense. Prendre la vie de cette personne simplement en l'emmenant un instant dans un autre endroit, puis en retournant dans ce même lit, qui lentement et subrepticement se remplit de culpabilité et d'un certain ennui qu'il faut avouer si l'on ne désire pas la folie. Confession et punition, puis expiation avec quelques prières matinales devant l'autel de l'église.

Alors que je n'étais qu'à une centaine de mètres de chez moi, j'ai aperçu un halo de lumière blanche jaillir de derrière le champ de tournesols. C'était l'aube naissante. Puis je me suis souvenu du jour où j'ai retrouvé papa sur le terrain, à ma sortie de prison. J'étais si jeune que j'aimais mon père malgré tout ce qu'il nous avait fait subir, alors je le suivais partout. Il faisait nuit quand je l'ai suivi sur le terrain. Les récoltes étaient mauvaises, maman préparait les choses pour le départ du lendemain. Elle était faible depuis un moment, je sais qu'elle est restée au lit pendant deux mois après l'arrestation de papa. Puis elle a récupéré, mais elle était maigre et pâle, sans éclat dans les yeux.

Mon vieux marchait les mains derrière le dos, ne sachant pas que je le suivais pas trop loin derrière. La rosée nocturne était fraîche, les grillons gazouillaient frénétiquement. Il traversa les champs de récoltes mortes, regardant le sol. Il ressemblait presque à un général se promenant sur le terrain après la bataille. Je savais, avec une certitude irréfutable, que ces récoltes, quelles qu'elles soient, étaient pour lui des enfants. Il ne les aimait

pas comme des enfants de chair et de sang, mais comme des fragments qu'on crée de ses propres mains, avec l'effort du corps et l'intelligence de l'esprit. Un enfant n'a pas besoin d'être généré sauf avec du sperme et un effort clair qui ne dure pas plus d'un instant. Ensuite viendra la tâche de l'élever, mais élever n'est pas exactement créer. Ouais Ce qui nous relie à Dieu est uniquement la capacité de création. Dieu, comme nous, ne choisit pas toujours d'élever plus tard ceux qu'il a engendrés. Le Père Maccabée le sait, je suppose, parce qu'il est si proche de la maison de Dieu, du moins des offices qu'il administre en tant que religieux. Si une partie de votre corps vous fait mal, coupez-la. L'Ancien Testament dit quelque chose comme ça. L'homme ne doit pas laisser de fragments inutiles, il ne doit pas procréer des parties disjointes, déformées ou incapables. Vous ne devez laisser aucune trace de votre échec dans le monde. C'est pourquoi le feu, la bénédiction du feu pour l'âme de mon père. Chaque partie n'était pas une fin, mais un début, une genèse qu'il croyait avoir le privilège de recommencer. Cette nuit-là, je ferais un feu, je le savais et je voulais voir comment ça commençait. On m'en avait parlé, mais je ne l'avais jamais vu.

Papa a marché pendant plus d'une heure. Il disait quelque chose dans sa barbe, mais je ne l'ai pas compris. Il semblait réfléchir, parlant parfois à quelqu'un d'autre, peut-être à Dieu. Cela m'a fait penser au Christ après le dernier repas, dans l'oliveraie, attendant le baiser de Judas. Mais parfois le vent a la qualité de faire semblant de nous caresser, voire de nous embrasser lorsqu'il souffle aussi doucement qu'un sifflet d'homme dans la nuit, déposant son clic, le trille et la sonorité percutante de deux lèvres, laissant l'espace nécessaire au passage. passer. baiser infini

Nous avons atteint ce qui était censé être la limite de notre domaine. Il y avait un vieux tracteur qui devait appartenir au voisin. Nous n'avions jamais eu de tracteur, même si mon père l'aurait apprécié. D'une certaine manière, cela aurait été comme réussir, s'installer définitivement dans un pays. N'était-ce pas aussi mourir ? me suis-je demandé, en me souvenant de cette vieille nuit dix ans plus tôt.

Il est monté sur le tracteur. Je l'ai entendu démarrer le moteur. Il déplaçait la machine sur les récoltes mortes et les passait encore et encore. Une colonne de fumée sortait de l'échappement vers les étoiles et la lune qui illuminait l'étrange paysage de cet homme qui semblait travailler sur son rêve nocturne. Rêver, c'est ça aussi, me semble-t-il, semer et récolter, mais récolter presque toujours ce que l'on a semé pendant la journée. Ce qu'il faisait chaque nuit dans son rêve, il le faisait maintenant. Il semblait ne pas vouloir attendre que d'autres forces, celles émanant du rêve, fassent le travail cette fois-ci. Il semblait nerveux maintenant, et il jurait sans que je puisse le comprendre avec le moteur de l'engin. J'ai cru entendre presque un cri de rage, ou peut-être que j'étais confus par la fatigue et la situation, peut-être qu'il s'agissait simplement de hurlements de chiens à proximité.

Puis mon vieux a arrêté le tracteur, est descendu, a sorti quelque chose de sa poche et tout à coup j'ai vu une lumière, une petite flamme. Mais j'y ai

découvert l’avenir de cette flamme, le feu grand et englobant. Il a jeté l'allumette dans le réservoir de carburant du tracteur et s'est enfui. Le rugissement et sa silhouette courant et volant presque à travers le champ n’étaient qu’un seul et même fragment de temps. Un espace perdu par le triomphe presque éternel du temps. Le feu s'est propagé à travers le champ sec, le feu a couru, il s'est dispersé parmi les plantes vieilles de plusieurs siècles, puissantes comme nourriture pour le plus ancien des éléments de la création.

J'ai pleuré. J'ai crié pour mon père. Je pensais qu'il était mort, mais il est apparu à côté de moi quelques minutes plus tard, tout noir de suie, couvert de brûlures sur les mains et le dos, le visage noir et rouge, gonflé. Cela ressemblait énormément à ces images sacrées des Christs indigènes, ou même au Christ sale et vieux de l'église du Père Macabeo. Il m'a touché la tête et s'est évanoui. Le lendemain, le médecin est venu et a dû rester deux jours de suite pour s'occuper de lui. Maman a couvert les plaies de papa avec des linges froids imbibés de sève fraîche.

Ils lui ont fait des injections. Au bout de dix jours, il était debout.

## 16

Aucun de nous trois n’a à peine dormi. Alors je saurais que maman non plus. Quand je suis arrivé tôt le matin, elle était réveillée, assise sur une chaise, un coude posé sur la table. Dans l'autre chaise se trouvait Mme Valverde.

-Que se passe-t-il? -J'ai demandé, parce que ça me paraissait étrange que maman nous ait attendu, et surtout que la voisine soit venue si tôt.

-Ta mère s'est sentie mal hier soir. Comme aucun de vous n’était là pour prendre soin d’elle, elle s’est rendue chez moi à pied. Il ne serait pas arrivé s'il n'avait pas croisé mon petit fermier en chemin. Je lui ai dit de m'accompagner, mais il a insisté pour venir ici. J'avais peur que tu aies peur si tu ne la voyais pas. Qu'est-ce qu'ils se soucient de vous, lui ai-je dit, ils sont partis putains et vont revenir ivres, quels fils ! -Termina-t-il en joignant les mains et en regardant le ciel.

Maman m'a dit de ne pas faire attention à lui. C'était déjà bien.

-Tu vas dormir un peu, Nicanor. Tu as l'air plus hagard qu'un raton laveur.

Je l'ai écouté. Ils commencèrent à parler en préparant le maté. Je les ai entendus comme la nuit précédente, mais maintenant c'était déjà l'aube, et même si je n'ai pas réussi à m'endormir complètement, je ne sais pas si je

les ai vraiment entendus ou si c'était un rêve. Pendant un instant, j'ai pensé Je sais que Mme Valverde courait sur sa chaise pour se lever et partir. Mais un peu plus tard, j'ai entendu sa voix crier, demandant à maman des choses que je ne comprenais pas. Et ma vieille femme a répondu à propos d'une époque du passé dont je ne me souvenais pas, mais qui, d'après ce qu'elle a dit, devait être quelques années auparavant seulement.

-Ça faisait une dizaine d'années que je ne me sentais pas aussi mal...

-Avec ce qui lui est arrivé ces jours-ci, et l'amertume que provoquent ses enfants... ce n'est pas étonnant.

-J'avais l'impression d'être en train de mourir, je le jure, madame. Je n'ai ressenti ça qu'une seule fois...

-Et qu'avait-il alors ?

Maman ne répondit pas pendant un moment qui me parut trop long.

-Tu sais, j'étais dans un état, Doña Valverde. J'ai dû faire un petit travail moi-même.

-Mais comment pourrait-il ne pas demander de l'aide, c'est pour ça que nous sommes ! A cette époque, vous n'habitiez pas ici, vous savez, mais il y en a beaucoup comme nous dans les villes.

-C'est bon, madame, mais là où nous étions à ce moment-là, il n'y avait personne à proximité. Je ne pouvais pas demander d'aide, mon Pedro était en prison, et vous comprendrez...

Cette fois, ce fut Mme Valverde qui mit du temps à répondre. Je l'ai entendue siroter longuement l'ampoule du maté. Il a dû faire un geste que ma mère a compris, car il n'avait rien besoin de dire. Ils continuèrent à parler longtemps. Mais je n’arrêtais pas de penser au moment où ma mère s’était sentie si mal qu’elle était sur le point de mourir. Je ne me souvenais que de l'heure à laquelle il était au lit après l'arrestation de papa. C'est à ce moment-là que le prêtre Macabeo commença à venir plus fréquemment. Elle a commencé à cuisiner, en s'occupant des quelques animaux que nous avions, et surtout de Clarisa, qui était si petite à l'époque. C'est à ce moment-là, même si maman allait déjà mieux, qu'elle a décidé de nous catéchiser et nous a fait ce sermon sous l'eucalyptus. Le père Macabeo et ma mère, passant tant de temps ensemble pendant ces mois d'absence de mon père.

Mon Dieu, murmurai-je dans mon sommeil. Et dans mes rêves, j'ai cru voir Mme Valverde se retourner sur le seuil lorsqu'elle m'entendait et faire un geste de mépris flagrant, sans oublier de se sanctifier.

Il était presque midi quand je me suis réveillé, et grâce aux tremblements de ma mère.

"Réveille-toi, Nicanor..." m'a-t-il dit.

J'ai ouvert les yeux. Assis à table, j'ai retrouvé toute l'autorité des Chiens : le commissaire, le vieux docteur Ruiz et le père Macabeo. Je me suis levé surpris. Il portait des sous-vêtements longs et un t-shirt. J'ai enfilé mon pantalon et me suis lavé le visage dans la bassine que maman avait remplie.

"Bon après-midi", dit le Père Macabeo avec un sourire.

"Bonjour..." dis-je, saluant en général.

-Sais-tu où sont tes frères ?

-Je suppose que sur le terrain. Raúl a dit qu'aujourd'hui il allait jeter un œil aux tournesols.

Ruiz et le commissaire se regardèrent avec complicité.

-Ne les protège pas, Nicanor. Cela ne vous convient pas. Si vous étiez obligé de participer, personne ne vous en voudra. "En plus, ta vieille dame a besoin d'un homme à la maison", dit le médecin, cette fois plus conciliant, mais je ne lui faisais pas confiance, surtout parce que je ne comprenais pas ce qu'ils faisaient.

"Nicanor", dit maman. Ce matin, Gustavo Valverde est venu. Il est venu en courant pour dire aux garçons que le commissaire venait ici. Ils sont partis sur le terrain pendant que tu dormais. Ils se sont échappés. Je ne voulais pas qu'ils te réveillent, ont-ils insisté, mais j'ai refusé.

« Le fait, Nicanor, dit le commissaire, c'est que j'ai apporté à doña Clotilde un ordre du juge de district d'exhumer le corps de votre vieux.

-Ils vont faire une autopsie, chérie.

Ensuite, j'ai tout compris. Le jeune Ruiz irait à La Plata, le vieux médecin ne se souciait donc plus de la réputation de son fils. Il avait décidé de nous rendre la vie impossible, légalement bien sûr. Et la loi est la justice de l'ivraie.

-On est alors arrêtés ? -Je demande pour.

"Non", a répondu le commissaire. Jusqu'à ce que nous obtenions les résultats de l'autopsie. Mais le Dr Ruiz a porté plainte auprès du ministère de la Santé.

"Les corps dont la mort est douteuse ne devraient pas être enterrés sans études préalables", interrompit le Dr Ruiz.

Puis le commissaire a continué en disant :

-Nous sommes donc obligés de surveiller toute la famille. Ils doivent rester chez eux jusqu'à nouvel ordre. Maintenant que vos frères se sont échappés, je dois les inscrire comme fugitifs et suspects.

Maman était immobile, assise sur la chaise en paille, à quelques mètres de nous tous. J'étais toujours debout au milieu de la pièce, confus par la lumière de midi qui tombait intensément éblouissante sur les visages des trois hommes. J'ai regardé la porte, il y avait un policier qui tournait le dos à la maison. Le Père Maccabée se leva et me prit par les épaules.

-Tu es un garçon intelligent, tu es le seul à être allé à l'école. Votre mère et nous sommes convaincus que vous avez un certain cerveau et que vous l'utilisez bien.

Le prêtre a posé un doigt de sa main droite sur mon front et m'a doucement tapoté en signe de remontrance. Je me souvenais de la façon dont je l'avais vu hier soir et j'aurais aimé en parler devant le commissaire et le médecin. Mais c'était inutile, me disais-je, les hommes sont des hommes, et Sous les visages de pierre, nous avons tous une progéniture venimeuse.

-Tu ne sais pas où ils auraient pu se cacher ?

Je secouai la tête et m'éloignai brusquement. Je suis tombé sur le lit et ma mère est allée me consoler, pensant que je pleurais. Et tandis que mon visage était contre les draps, je me suis souvenu du fusil de chasse sous le lit. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de le faire. C'était la seule chance. J'ai poussé maman et je l'ai jetée par terre. Le curé et le médecin allèrent l'aider à se relever. Un filet de sang coulait de son front après avoir touché le bord du lit. Le commissaire est également venu m'aider, et heureusement, il n'a pas essayé de m'attraper. C'était mon avantage, tout le monde croyait encore que j'étais un garçon, et un garçon effrayé, désorienté par la mort de mon père et l'influence malsaine de mes frères. Maman semblait plus malade que le coup ne le justifiait. Faisait-il semblant, peut-être ? Saurait-il ce que je prévoyais ? Tu te souviens aussi du fusil de chasse que papa m'avait donné et que j'avais caché sous le lit ? Je ne sais pas, et je n'ai jamais pu lui poser la question au cours des quelques années qu'il a vécues après cela.

Le commissaire m'a tourné le dos pendant une minute, aidant ma vieille femme à se relever, puis j'ai sorti le pistolet et j'ai frappé le commissaire avec la crosse. Les autres ne pouvaient pas réagir car ils tenaient maman. J'ai couru vers la porte juste au moment où le garde entrait, je l'ai pointée sur lui et il s'est arrêté. J'ai mis le canon sur sa poitrine et il m'a regardé effrayé, c'était un garçon qui ne devait pas avoir plus d'un an de plus que moi. Puis je me suis enfui de toutes mes forces.

J'ai continué à courir sur la terre ferme autour de la maison, je suis entré dans le champ de tournesols et je l'ai traversé complètement. Je suis arrivé aux champs de la ferme voisine et j'ai fui à travers les cultures de citrouilles, de pommes de terre et de légumes. Les épouvantails me regardaient passer avec des yeux contemplatifs et sereins, des yeux de paix absolue. Je les enviais quand j'étais enfant, ils vivaient à la campagne et les oiseaux s'installaient sur eux, comme ils le faisaient avec saint François d'Assise. Le prêtre nous avait parlé du saint dans les cours de catéchisme qu'il nous donnait à cette époque, et pendant quelques jours, je rêvais aussi, crédule, de devenir prêtre, de devenir le saint des pauvres. Il était alors un garçon, et l'esprit d'un garçon est connu pour englober toutes les possibilités comme des certitudes absolues.

J'ai couru pendant plus d'une heure d'affilée et j'ai dû m'arrêter. Il avait traversé deux ponts et traversé deux ruisseaux. Cela devait être à plusieurs kilomètres de la ville. J'ai reconnu l'endroit, nous y allions parfois pêcher le dimanche. Ce n'était pas un lieu de cultures mais de mauvaises herbes et d'arbres. C'était une sorte de forêt avec quelques animaux sauvages, des belettes, beaucoup de serpents. Il s'agissait des terres adjacentes à la ferme de Valverde. Je ne sais pas pourquoi mes pas m'ont amené là, c'est la première chose qui m'est venue à l'esprit en fuyant, d'aller dans les endroits les moins fréquentés, les endroits où le commissaire ne cherchait pas au début parce qu'ils étaient en dehors de sa juridiction. J'avais peu de temps pour retrouver mes frères, j'ai donc dû l'utiliser à bon escient. J'ai pensé à Valverde arrivant chez lui, agité, annonçant à mes frères l'arrivée du commissaire après avoir vu le camion traverser le pont à deux kilomètres de chez moi. Je savais que Gustavo Valverde passait beaucoup de temps dans ces régions. Ils disaient qu'il utilisait des animaux, qu'il les tuait ou les croisait avec d'autres pour expérimenter. Rien de tout cela n’était probablement vrai. C'était un bon garçon, quelque chose d'étrange, c'est vrai, dans la solitude qu'il avait choisie, mais je ne pouvais pas l'imaginer faire ces choses.

Il y avait un ranch abandonné à proximité. Mes frères et moi étions passés plusieurs fois pour nous protéger d'une pluie soudaine. Ses murs en pisé étaient très fragiles et le toit de paille et de bois était ouvert à plusieurs endroits. Une fois, nous avons trouvé Valverde à l’intérieur, en train de le réparer. Il allait l'utiliser comme laboratoire, dit-il. Nous nous sommes moqués de lui et il s'est mis en colère. Il voulait que nous partions et nous lui avons dit d'aller en enfer. "Le gamin est fou", a commenté Raúl alors que nous nous éloignions. Mais fou ou pas, c'était lui qui nous avait prévenus du commissaire maintenant, et peut-être avait-il aussi dit à Raúl et Pedro de se cacher dans le petit ranch.

Je ne me souvenais pas exactement de l'endroit exact, alors je me suis frayé un chemin à travers les hautes plantes. J'aurais eu besoin d'une machette au lieu du fusil de chasse, mais au moins celle-ci m'a aidé à frapper quelques serpents que j'ai rencontrés en cours de route. On

n'entendait plus les oiseaux et le bruit de l'eau dans le ruisseau. J'ai entendu un chien aboyer et je me suis demandé si les gendarmes nous cherchaient. Au bout de deux heures je me trouvais devant le portail du ranch. C'était le milieu de l'après-midi et le silence était complet à l'intérieur.

"Raúl, Pedro!" Dis-je sans trop élever la voix. Je me suis approché de la porte, puis j'ai collé mon oreille contre le bois, et tout à coup la porte s'est ouverte et je suis tombé par terre. Il faisait noir à l'intérieur et une main attrapa mon bras sans me laisser le temps de me lever. J'ai entendu quelques chuchotements et j'ai reconnu la voix de Pedro. Ils fermèrent la porte et allumèrent une lampe. Pétrole.

L'endroit sentait les animaux sales, mais il était vide. De vieilles crottes séchées avaient empli l'endroit d'une odeur stable. J'ai vu les visages de mes frères, qui me regardaient avec anxiété.

-Ce qui s'est passé? -Raul a demandé.

-Comment as-tu pu t'échapper ? -Pierre a dit.

Je leur ai expliqué ce qui s'était passé. Ils me regardaient avec confiance et je sentais que j'avais gagné en valeur en tant qu'homme avant eux. Ils ont commencé à me frapper sans brusquerie, comme quand nous étions enfants et que nous nous battions dans les champs, nous roulions dans la terre et le foin, dans le crottin de cheval sans nous en rendre compte. Nous finissions complètement sales et nous ne pouvions plus nous supporter, alors nous nous jetions nus dans le ruisseau. Ensuite, nous lavions un peu les vêtements pour que la vieille femme ne se fâche pas, et nous rentrions chez nous en sous-vêtements, nous séchant au soleil sur la route et avec les vêtements mouillés sur le dos.

Même si nous étions grands maintenant, et il était compréhensible que nous nous sentions un peu gênés, la même conscience que nous nous comportions comme dans notre mémoire commune justifiait et exaltait le jeu. Nous avons ri pendant que nous nous battions. Nous avions presque la même taille et la même forme, mais Raúl était un peu plus athlétique et plus lourd, Pedro était agile comme un boxeur et j'étais trop maigre. Dans ce combat, aucun des deux n'a essayé de vraiment blesser l'autre, nous sommes tombés au sol, l'un a tenté de s'échapper, l'autre l'a attrapé par le talon tandis que le troisième à son tour l'a maintenu contre le sol. À quoi bon maintenir autant de silence auparavant si désormais quiconque s'approchait du ranch pouvait nous entendre. Mais d'une manière ou d'une autre, nous ne pouvions pas nous arrêter, comme si nous savions que nous ne serions plus jamais ensemble tous les trois.

Soudain, Raúl resta immobile, assis par terre. Pedro et moi l'avons regardé, toujours agités et les muscles tendus par la lutte. Mon frère aîné a mis un doigt sur ses lèvres et nous avons essayé d'écouter aussi.

"Je crois que j'ai entendu quelque chose", dit-il très doucement, et bientôt nous entendîmes frapper à la porte. Nous nous sommes levés tous les trois, avons éteint la lampe et j'ai remis le fusil à Raúl. Il se tenait juste devant la porte, Pedro la retenait parce qu'ils essayaient de la pousser.

-Espinoza ?

C'était une voix jeune et familière, je ne l'ai pas reconnue au début, mais Pedro a ouvert la porte et Raúl a baissé son arme. Valverde entra et serra Pedro dans ses bras.

-Bon abri, n'est-ce pas ?

-Merci, mon vieux, tu nous as sauvés pour l'instant.

-Bonjour, Nikanor.

Je suis monté le saluer et je l'ai remercié pour ce qu'il avait fait pour nous.

"Ils ne me doivent rien", a-t-il déclaré. Ce n'était pas un gars qui avait des contacts très réguliers avec les autres, et beaucoup se moquaient de lui. Mais comme nous ne nous étions jamais mêlés de ses affaires et que nous ne nous intéressions pas non plus à ce qui se disait sur les animaux qu'il élevait, peut-être nous appréciait-il précisément pour cela. En l'absence d'amour, il est courant de confondre l'indifférence avec une certaine forme d'affection, et parfois c'est tout ce dont nous pouvons nous contenter.

-Tu sais quelque chose? -Raul a demandé.

-Rien, mais ils m'ont envoyé chercher chez moi, puisqu'ils savent que je les avais prévenus...

-Et ils ne t'ont pas suivi ? –Pedro s'est approché pour regarder à travers les fissures de la fenêtre fermée.

-Les gars, je vis ici depuis ma naissance, je connais les animaux et chaque arbre. Je sais comment y arriver et comment leur faire perdre ma trace. Mais je ne pense toujours pas que je reviendrai, parce que c'est pour ça que je t'ai apporté ça.

Nous n'avions pas vu le sac qu'il portait dans son dos. Il le posa par terre et l'ouvrit. Il y avait de la viande et des boissons, du pain et quelques fruits.

-C'est suffisant pour un jour et demi, s'ils s'en occupent, mais ils devront partir d'ici demain soir au plus tard. Tôt ou tard, ils trouveront l'endroit.

-Tu as raison…-dit Raúl.

-Et qu'est-ce qu'ils ont prévu ?

Nous l'avons regardé et n'avons pas pu nous empêcher de rire.

-Rien. Manger et se saouler pour oublier dans quoi on s'est embarqué, si on apportait du vin.

Valverde se pencha et sortit deux bouteilles du seul vin disponible dans l'entrepôt de Los Perros. Pedro en attrapa un et le déboucha avec ses dents. Il but une longue gorgée et la passa à Raúl. Il a fait de même et me l'a transmis. J'ai bu avec précaution et avec soif. J'avais couru presque trois heures d'affilée et je le méritais. J'ai offert la bouteille à Valverde et il a bu une gorgée. Ses yeux brillaient et j'avais pitié de lui. Nous étions peut-être les seuls amis qu'il ait eu dans toute sa vie, les seuls vrais qu'il aurait, sûrement, même si cette amitié durait quelques minutes dans un ranch sombre, enfermé et pourchassé par la police. Il est probable que l'amitié n'est rien d'autre que cela, quelques moments d'accord commun, de complaisance et de dévouement absolus, sans ressentiments, préjugés ou peurs. Même la peur est bénéfique pour l'amitié, la peur qui menace de l'extérieur est un monstre collectif qui nous unit momentanément. Il provoque des rencontres qui brillent comme des étincelles dans la nuit, d'abord jaunes, puis rougeâtres comme la couleur du vin présenté à la lumière, ce vin qui, comme une communion, passait de main en main et de bouche en bouche. Jusqu'à vous quatre Nous avons vu le même souffle, et nous étions tous les quatre prêtres d'une même secte destinée à disparaître.

## 17

Personne ne nous a dit quand papa était sorti de prison. Il est arrivé un jour alors qu'il commençait à faire nuit, alors qu'il quittait la ville à pied. Il avait fait du stop jusqu'à ce qu'un chauffeur de camion accepte de l'emmener à Coronda. Ensuite, il a dû marcher jusqu'à notre ranch. Il paraissait beaucoup plus mince, avec des cheveux raides, gris et sales, des joues contractées et une barbe épaisse. Il portait les mêmes vêtements qu'il avait laissés, mais il ne les avait visiblement pas portés depuis tous ces mois. Comme bagage, il portait sur ses épaules un sac en cuir qui lui avait été donné en prison pour se nourrir et une paire de bottes usagées pour se changer en chemin.

Je jouais avec le chien qu'il nous restait. Elle avait désormais des chiots adultes, les enfants du mâle qui avait été tué par l'arme du policier. Mes frères et moi avons essayé de les placer parmi les voisins, sauf Clarisa qui avait voulu rester avec tout le monde. Il nous en restait trois à partager, et les quatre chiens, Clarisa et moi, l'avons vu arriver de l'ombre naissante du crépuscule. Au début, nous n'imaginions pas qui cela pouvait être, nous nous étions déjà résignés à l'absence de mon vieux. Le chien s'est levé alors qu'il était encore un peu loin et a couru en remuant la queue. Puis j'ai senti de qui il s'agissait, et mon cœur a battu si fort que ça m'a fait mal. C'est

seulement lorsqu'il fut si proche qu'il était impossible de ne pas voir son visage que j'osai me dire que c'était vrai, pas un rêve. Clarisa hésita un peu, non pas qu'elle l'ait oublié, mais son esprit vivait plus dans le présent que dans le passé. Lorsque le souvenir s'incarnait dans sa mémoire, il ne pouvait éviter ses pleurs habituels, qu'il utilisait presque constamment pour tout, qu'il s'agisse de joies ou de tragédies. Il a pleuré et les chiens ont commencé à tourner autour et à lui lécher le visage. Papa s'est approché d'elle et est venu la chercher. Les chiens reniflaient ses bottes et son pantalon, petit à petit les chiots l'acceptèrent.

-Papa! -J'ai crié et je suis allé le serrer dans mes bras. Il a pressé mon visage contre son ventre maigre et j'ai entendu le bruit de son estomac demandant de la nourriture.

Puis maman est sortie, le torchon à la main et s'essuyant les mains mouillées après avoir fait la vaisselle. Il a attendu un moment, je pense qu'il attendait que papa se rapproche de la lumière à l'intérieur pour bien le voir avant de le serrer dans ses bras. Non pas parce que je doutais que ce soit lui, mais parce que je doutais de son apparence. Six mois, c'est une longue période, presque la limite à laquelle beaucoup d'entre nous commencent à s'habituer à l'idée que les morts ne reviendront jamais. Et je pense que c'est ce qu'il devenait pour elle, un homme mort. Papa s'est approché de lui avec ma sœur et j'ai attrapé sa main. Maman a ensuite passé ses bras autour de son cou et est restée ainsi, accrochée au corps de son mari pendant plusieurs minutes.

Raúl et Pedro sont sortis et se sont tenus à la porte, nous regardant.

-Comment allez-vous, les gars? -dit papa.

Ils n'ont rien dit. Pedro sourit et s'approcha pour l'embrasser. Raúl salua simplement :

-Bonjour, mon vieux.

Je pense que papa s'est senti blessé, parce que je l'ai vu pleurer un peu quand Raúl lui a tourné le dos et est rentré à l'intérieur.

Ce soir-là, nous avions déjà mangé, mais maman lui a préparé quelque chose qui restait du dîner.

-On dirait qu'ils ne manquent pas de nourriture... Je suis content qu'ils n'aient pas faim.

-Parfois le Père Macabeo vient manger, c'est pour cela que j'en fais plus, mais aujourd'hui il a dû aller donner les derniers sacrements au ranch Gómez.

-Le curé est venu me rendre visite, mais je ne l'ai pas reçu.

-Tu as mal fait, il nous a beaucoup aidé pendant ton absence.

"J'imagine", dit-il, et je ne sais pas à quel point il y avait d'ironie ou d'incrédulité dans son ton.

Pedro et Raúl se regardèrent et baissaient la tête.

Je me suis consacré à le regarder manger en silence, en essayant de retrouver dans ses gestes et ses manières, même dans son silence, l'homme que nous avions perdu dans cette même pièce six mois auparavant. J'ai cru le revoir avec la cuillère à la main, sirotant bruyamment et riant des protestations de ma mère, juste avant que la porte ne s'ouvre avec force et que les bottes de la police fassent irruption pour détruire comme une paix précaire et subtile que nous avions acquise. pause, une parenthèse estivale au sein du long hiver de notre échec familial.

Puis maman nous a envoyés dormir, et ils sont restés seuls, parlant, je suppose, mais je n'ai rien entendu de ce qu'ils ont dit.

Le matin, papa nous a réunis tous les trois et a voulu savoir ce qui était arrivé aux champs.

-Rien, mon vieux. Tout est en ruine. "Nous vivons de la charité que nous donne le Père Macabeo", a déclaré Raúl.

-Et pourquoi diable ne leur est-il pas venu à l'esprit de planter quelque chose ? Si tu sais, bon sang, Pedrito pourrait t'aider.

-Mais, mon vieux, nous n'avions pas d'argent pour les graines, et ils ne voulaient pas nous faire crédit. Ils ont pris les chevaux et la charrue à cause des dettes dans l'entrepôt et le fourrage.

Papa s'est gratté la barbe en réfléchissant.

-Et ce curé ne s'est pas offert en garantie ? Puisque cela les a tellement aidés.

Nous ne savions pas quoi répondre. Au Une fois, au cours de tous ces mois, j'ai entendu maman suggérer la même chose au père Macabeo, mais je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. C'était avant qu'elle ne tombe malade, et on n'en a plus jamais parlé une fois qu'elle s'est rétablie. Le Père Macabeo a commencé à venir moins souvent, il a arrêté de nous faire le catéchisme et chaque fois que nous le voyions, il était de mauvaise humeur et évitait d'être seul avec maman. On disait qu'il avait des problèmes dans la ville, qu'on voulait le faire sortir de la paroisse, et cela se traduisait par sa mauvaise humeur continue et par les sermons qui chaque dimanche étaient plus durs, plus sévères, voire cruels. Il perdit alors de nombreux paroissiens, parmi lesquels plusieurs des éternels fidèles qui le suivaient soleil et ombre, tant à la messe que dans ses œuvres caritatives.

-Eh bien, voyons comment est le terrain.

Il est allé devant et nous l'avons suivi en file indienne, du plus âgé au plus jeune. Maintenant que j'y pense, cet arrangement devait signifier quelque chose, car d'habitude nous étions tous les quatre sur la même ligne de front, l'un à côté de l'autre. Mais cette fois, papa avait pris les devants et nous nous sommes adaptés à cette décision avec laquelle il semblait retrouver son autorité perdue. Ou peut-être était-ce pour se cacher de lui, pour ne pas voir ce que nous allions bientôt voir ? Car en entrant dans la campagne, abandonnée et sans irrigation, nous avons découvert les tas de pierres qu'un camion avait apporté il y a trois mois d'un chantier de construction à Coronda. Au-delà se trouvaient des tas d'ordures et de canettes que les voisins jetaient depuis près de six mois. Nous avons continué à marcher et avons trouvé des squelettes de voitures brûlées et les restes de certaines voitures volées.

C'était un paysage désolé, mais reconnu par mes frères et moi. Nous avions joué parmi ces restes, complètement indifférents aux sillons de la terre que notre père avait labourée peu avant son arrestation. A chaque instant, il s'arrêtait pour contempler comme s'il ne voyait pas une dévastation ordinaire, mais un paysage lunaire. Il ne nous a rien dit, il s'est juste tenu debout, les mains sur la taille, les sourcils froncés et le cœur tremblant. Et je sais que son cœur tremblait parce que ses lèvres bougeaient avec ce geste caractéristique pour lequel nous l'avons toujours connu. Un frottement des lèvres, une morsure continue et fébrile.

Nous nous tenions à côté de lui, même si nous avions la tête baissée, sans doute gênés par l'insouciance qu'il allait nous prêter. Nous le regardions du coin de l'œil, sentant arriver sa colère comme un volcan en éruption qui émergeait de ce paysage mort. Il ne s'agit pas d'un champ dans la plaine d'Entre Ríos, mais d'un vaste espace de plaques tectoniques mouvantes, laissant couler la pression ingouvernable de la lave vers le haut.

Lorsque nous avons atteint la dernière section, papa s'est penché et a commencé à creuser la terre. Je ne sais pas quel était son objectif, peut-être juste faire quelque chose avec ses mains tout en se donnant le temps de réfléchir. Puis, d'un terrier, sortirent plusieurs rats qui n'étaient pas loin de lui mordre la main. Il était accroupi et lorsqu'il recula, il tomba sur la queue. Il était assis là, regardant les rats s'éloigner. Il nous regardait avec une fureur qui ne produisait pas en moi de la peur mais plutôt une immense pitié, car ses yeux pleuraient en déclarant sa colère.

Il s'est levé et a attrapé Raúl par les vêtements, puis Pedro, et ensuite moi, mais il nous a immédiatement lâchés et a commencé à secouer quelqu'un d'autre, en disant :

-Mais putain de merde ! Comment n'ont-ils rien fait ! Pourquoi n'ont-ils pas pris soin de lui ! La terre est pour

nourrissez-les, putains d'idiots ! Des salopards ! Fils de mille putes !

-Mais, mon vieux ! -dit Raúl-. Que pourrions-nous faire ? Ils ont commencé à lancer des objets, nous nous sommes plaints, nous nous sommes battus plusieurs fois, mais ils ne nous ont pas prêtés attention parce que nous sommes des enfants.

-Ils n'ont rien fait parce que ça leur convenait, espèce de connards paresseux ! Ils avaient ce prêtre qui leur apportait à manger et ils se débrouillaient jusqu'à ce que leur idiot de père revienne pour continuer à travailler jusqu'à mourir !

-Mais, mon vieux...! -Commença à dire Peter.

Papa ne l'a pas laissé finir, il l'a giflé. Raúl n'est pas resté silencieux.

-Alors pourquoi es-tu parti ?! Pourquoi as-tu laissé ce sale curé venir tous les jours et être seul avec la vieille femme ?!

Papa le regardait en silence sans réagir. Raúl était plus en colère que je ne l'avais jamais vu. J'ai vu maman s'approcher, encore loin, et je crois qu'elle a entendu nos cris car elle a commencé à s'approcher presque en courant. Mais papa ne l'avait pas vue. Il a saisi Raúl par un bras et a commencé à le frapper au visage avec des coups de poing nets et puissants. Pedro s'est accroché à son autre bras pour le séparer, et il a également reçu ce qui lui appartenait. Raúl resta sur le sol, éveillé mais perdu dans la douleur et l'enflure qui se formaient sur son visage. Puis maman est venue et a dit :

-Qu'es-tu en train de faire!

Mais il avait déjà lâché prise et regardait désormais ma mère comme s'il voyait quelqu'un d'autre. Comme pour dire : Vous ?, de la même manière et sur le même ton que vous ? que ma mère prononcerait quelques années plus tard. Il y a des cycles temporels, sans aucun doute, il y a des histoires qui se répètent sans impact. trier les époques et leurs protagonistes.

Lorsqu'elle alla se pencher à côté de Raúl, il l'attrapa par les cheveux et commença à la secouer d'un côté à l'autre, la jetant au sol et la traînant, faisant des allers-retours sur la terre sale sous la surface de laquelle vivaient les rats. Pedro voulait l'éviter et ne pouvait pas, j'ai sauté sur le dos du vieil homme, mais il a continué à maltraiter ma mère sans se soucier de moi. Raúl était toujours au sol, le visage rouge et en sang. Pedro s'est enfui mais est immédiatement revenu avec un morceau de fer qu'il a récupéré dans la décharge. Mon père ne l'a pas vu.

-Lâche-toi, Nicanor ! -il m'a dit.

Puis je me suis laissé tomber et il a frappé papa avec le fer près de l'arrière de la tête. Le vieil homme a crié et a lâché maman. Il tomba à genoux, la tête entre les mains.

-Tu l'as tué! -J'ai dit.

Pedro m'a regardé et j'ai lu la panique dans ses yeux. Puis il jeta le fer et s'enfuit. Raúl s'était levé et avait décidé de s'enfuir. J'ai senti une boule dans ma gorge et j'avais du mal à respirer. J'ai senti mon cœur battre dans mes poignets et dans ma tête avec une force énorme. J'ai suivi mes frères, comme tout jeune frère sait le faire.

Dans l'après-midi, maman et papa sont revenus. Il marchait en traînant les pieds, appuyant son corps sur le sien, dont les cheveux étaient ébouriffés et le visage sale de saleté et de larmes. Le vieil homme se laissa allonger sur le grabat et sa mère lui apporta une bassine. Elle ôta ses vêtements et commença à le laver avec une éponge avec de l'eau et du savon.

Toute la nuit, papa a déliré. Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Pedro ne voulait pas se coucher, il était assis dans un coin, les genoux pliés et la tête entre les jambes. Raúl était dans son lit, avec un sac de glace sur le visage. Nous avons entendu le vieil homme dire des milliers de choses. Souvenirs de prison, peut-être, noms de compagnons de cellule, peut-être, mais il répétait une phrase dénuée de sens, presque comme toutes les autres, mais à laquelle même moi, à peine âgé de dix ans, j'attachais un sentiment honteux et terrible.

"Dans ce lit, répéta-t-il, dans ce lit..."

Il est resté au lit pendant trois jours. Le père Maccabée n'est pas apparu pendant tout ce temps. Il savait certainement que papa était sorti de prison. Maman ne voulait pas que nous allions chercher le médecin, même si Pedro l'a proposé à plusieurs reprises. Il n'a pas non plus essayé de consoler son fils.

La troisième nuit, je suis sorti uriner et j'ai regardé le terrain. C'était beau et triste à la fois. Je savais que nous devions bientôt partir. J'apercevais au loin la lueur de l'aube, ou peut-être s'agissait-il des lumières de la ville la plus proche, qui pourtant était très éloignée. J'ai pensé au feu, qui est plus éternel que l'eau et l'air. Le feu est intemporel et peut traverser des espaces vides, des fissures, des intervalles de non-temps, et paraître clair et fort dans un endroit où il ne peut pas encore être vu, mais là où il était autrefois ou où il le sera très bientôt.

## 18

Le soleil se couchait, mais nous en savions peu dans le petit ranch de Valverde. Gustavo n'avait pas voulu partir, il avait soudain eu peur. S'ils le

voyaient, tout était perdu. Il n’y avait pas d’autre choix que d’attendre la nuit.

-Mais ils vont le déterrer...-dit Pedro.

Je ne le voyais presque plus, la lampe à huile s'éteignait et nos quatre visages n'étaient plus que des fantômes, c'étaient des lignes tracées à la craie par un enfant mongol sur le tableau noir des ténèbres.

-Et que? -dit Raúl

-Comment... et quoi ? Ils vont tout savoir.

- Pas s'ils ne peuvent pas l'emmener en ville.

-Et comment allons-nous les empêcher de rester ici ?

-Quand il fait complètement noir, nous sortons. Je vais vous dire ce que nous allons faire.

"Mais les gars", a déclaré Valverde. Nous avons un fusil de chasse et il y en a bien d'autres, en plus des armes...

-Ne dis pas que nous l'avons fait, ce ne sont pas tes affaires...

-Ils sont dans mon refuge, non ? C'est mon affaire maintenant.

-C'est apprécié... mais comme je l'ai dit, nous avons le feu, c'est la leçon que nous avons apprise de notre vieux. Vous ne pouvez pas brûler ce qui se trouve sous terre, mais vous pouvez brûler ce qui se trouve au-dessus.

Je commençais à comprendre ce que Raúl préparait. Je n'ai jamais su comment ces éclairs d'idées apparaissaient dans la tête de mon frère, ils semblaient survenir de manière inattendue, nous surprenant tous, car son geste habituel de réticence et de sérieux le faisait paraître plutôt renfermé, distant, absent de tout ce qui se passait autour de lui. autour. Mais au fil des années, je me suis habitué à réaliser qu'il ruminait ses idées et ses rancunes pendant des jours et des semaines, pendant des années aussi. Un jour, quand il en avait besoin, il les exposa simplement, comme quelque chose de commun et d'ordinaire dans l'avenir du monde, et il n'y avait pas de retour en arrière possible. On pouvait être sûr qu'il s'y conformerait à la lettre.

C'est pour ça que le jour où papa est mort, nous étions sortis comme tous les matins à quatre heures. Nous avons travaillé deux heures avant l'aube. Il a fallu défricher une grande partie du champ, fumiger les feuilles des tournesols qui se couvraient de parasites. Heureusement, les plantes ont résisté à tout cela et au froid de l'hiver. Nous avons tous travaillé en colère. La veille, comme tout le mondeCes nuits-là, nous nous étions disputés avec le vieil homme pour avoir refusé d'avoir récolté beaucoup plus tôt. On ne savait pas ce qu'il cherchait, son obstination était absurde. Nous n'avions aucun doute sur le fait que sa folie naturelle sortait de ses

sentiers habituels. Nous étions déjà grands et nous voulions devenir indépendants, mais maman et Clarisa avaient pitié de nous, nous ne voulions pas les laisser seules avec le vieil homme.

Cependant, chaque soir, nous nous couchions convaincus que le matin nous nous lèverions avec lui, nous laverions le visage avec la même eau qu'il utilisait, boirions le même maté et partirions peu de temps après avoir marché vers le champ, précairement protégés du froid. à cause des sacs de laine que le Père Maccabée nous avait achetés. Ce sont les yeux de papa, je pense, ou sa silhouette mourante, sa voix peu à peu angoissée, ses gestes d'une lente parcimonie qui nous disaient qu'au final le vieux ne vivrait plus très longtemps, et nous, sans nous en rendre compte, voulions être à son côté. Parce qu'ainsi nous avons continué à être des fils et des hommes en même temps. Lui, dont nous avions envié la silhouette quand il était jeune, cette obstination tenace teintée d'une énorme fierté, bien que frisant la folie et l'absurdité, était l'homme que nous aurions aimé être. Qui d'autre pourrions-nous imiter, dont nous pourrions suivre les traces, dont nous pourrions comparer les bottes usées en marchant dans la boue des sillons où les chevaux avaient laissé leurs crottins en labourant. Les cheveux de mon vieux au soleil, longs, foncés et grisonnants, les oreilles que, enfant, je pressais pendant que nous jouions dans son lit le dimanche matin, les yeux noirs qui ressemblaient à des châtaignes brûlées, son odeur après le bain, sa barbe douce qui maman l'a mis en le rasant. Le vieil homme ne se rasait qu'une fois par semaine, le samedi soir. Il n'aimait pas perdre beaucoup de temps en soins personnels, et se lever quinze minutes plus tôt pour se raser le rendait paresseux. Ainsi, le samedi soir, il se déshabillait, ne portait que ses sous-vêtements longs, s'asseyait sur une chaise et laissait maman le raser avec le rasoir qu'elle utilisait depuis plus de vingt ans. Il ne prenait même pas la peine de le faire affûter, c'était elle qui le faisait tous les quinze ou vingt jours sur une pierre à aiguiser vieille de deux générations d'Espinozas.

Nous avons commencé à manger quelque chose peu après le lever du soleil. Le vieil homme cracha du sang qui, malgré la faible lumière de l'aube, paraissait très rouge sur le sol.

- Quoi de neuf mon vieux ? -Je demande pour.

Il s'éclaircit la gorge et cracha de nouveau.

"Rien", répondit-il.

Mes frères n'y prêtaient pas attention. Ils se levèrent pour retourner au travail. Je les regardais se perdre parmi les grands tournesols qui semblaient bouger, tournant leurs sommités fleuries vers le soleil levant. Papa et moi nous sommes levés et les avons suivis. Vers midi, nous avons entendu de nouveaux raclements de gorge et de la toux. Nous travaillions dans des endroits différents, donc nous ne nous voyions pas.

-As tu entendu? -J'ai crié.

"Comment ne pas entendre", dit Pedro.

Puis j'ai entendu Raúl :

-Je vais voir s'il a besoin d'aide.

Ses pas reculèrent. Nous continuons à travailler. Pendant une demi-heure, il ne s'est rien passé, il m'a même semblé que c'était trop calme. J'ai senti que le soleil était trop fort pour être l'hiver, je me suis essuyé le front et j'ai décidé de faire une pause.

-Pierre! Raul!

Ils ne m'ont pas répondu. Je me suis dirigé vers la sortie du terrain et je les ai rencontrés sur le chemin du retour. J'ai couru après eux, qui portaient le vieux presque le portant, les bras de papa sur chacun de leurs dos et les pieds traînant la poussière.

-Ce qui s'est passé?!

-On l'a trouvé évanoui, j'ai couru chez moi pour le dire à la vieille femme.

J'allais le faire quand je me suis souvenu que ni elle ni Clarisa ne seraient là toute la journée, que le festival allait bientôt avoir lieu et qu'elles étaient allées chez la couturière chercher les robes. Raúl le savait, Pedro le savait, il n'était pas possible de l'oublier.

"Il n'y en aura pas", leur ai-je dit.

-Tu as raison. Alors aidez-nous à le charger.

-Est-ce que je vais chercher le Dr Ruiz ?

-Je ne pense pas que ce soit nécessaire, je vais lui faire de la soupe et tout ira bien.

J'ai aidé à le soulever et il semblait trop lourd. Je pensais au début qu'il était lucide mais faible, mais ses yeux semblaient morts, sa tête pendait sur sa poitrine, manquant complètement de force. C'est lorsque nous l'avons laissé au lit que j'ai réalisé que nous déposions le corps de celui qui avait été notre père.

-Mais...-je dis-...il est déjà mort.

Pedro regarda Raúl :

-On dirait qu'il est mort pendant qu'on le portait...

Raúl hocha la tête d'un geste.

"Mon Dieu", dis-je. Quand la vieille femme et Clarisa le découvrent...

"Oui", a répondu Raúl, avec une expression qu'à ce moment-là je ne pouvais pas nommer, mais dans laquelle je retrouverais plus tard les caractéristiques du cynisme. Que Dieu le repose dans sa Sainte Gloire.

Pedro fit une grimace moqueuse et se couvrit la bouche d'une main.

"Cette fois, le père Maccabée va être en retard", dit-il.

Je les ai regardés et je n'ai pas compris. Le corps du vieil homme sentait encore la saleté et la transpiration. Puis Raúl a abordé un sujet qui n'avait rien à voir avec ce quece qui nous arrivait.

-Nicanor, tu te souviens de qui on a vu l'autre jour au bordel ?

J'avais l'air de ne pas comprendre de quoi il parlait. Le vieil homme était mort, pour l'amour de Dieu, et nous ne savions pas ce qui lui était arrivé. Peu de temps auparavant, Raúl avait dit qu'il allait voir ce qui lui arrivait et maintenant ils l'ont ramené mort. C’est la seule chose dont je me souvenais avec précision.

-Ce dont nous avons parlé en sortant, du jeune docteur Ruiz et du vétérinaire. Vous acordás?

J'ai répondu oui, en essayant de me concentrer sur ce qu'il me demandait en regardant le corps, comme si je voulais m'assurer qu'il n'avait pas bougé, que j'avais peut-être tort et qu'à tout moment il allait se lever et demander quoi. il faisait à ce moment-là encore au lit.

-Eh bien, allons au terrain Ruiz.

"Mais il est trop tard pour un médecin", dis-je.

Pedro a posé une main sur mon épaule, avec cet étrange sourire qui le caractérisait et devant lequel on ne savait jamais s'il fallait ressentir la paix ou la peur.

- Il nous faut un acte de décès, n'est-ce pas ?

## 19

Il faisait déjà nuit. Seuls les cigales et les grillons résonnaient dans le vide à l’extérieur du ranch. Cela donnait l’impression d’un lieu sans rien, où la noirceur n’était pas une concentration de la densité des choses, mais une parabole de l’absence, un écho éternel de ce que les choses étaient autrefois et perdues à jamais.

-Tu l'as tué ? -Demanda Valverde.

Les grillons lui répondaient, et il semblait bien s'entendre avec les insectes et la nuit. Nous ne lui répondrions pas et il le savait. Mais peut-être avait-il besoin de demander, pour se débarrasser de cette agitation semblable à une limace dans sa bouche. Et peut-être que, par hasard, l'un de nous répondrait. Mais aucun d'eux ne l'a fait.

-Je sors ce soir jeter un œil à la campagne.

-Es-tu sûr qu'ils ne te verront pas ?

-Plus que certainement, la nuit, les chiens ne vont même pas aboyer après moi.

Nous avons accepté et il est sorti. Le sentiment que j'avais s'est confirmé lorsque nous avons ouvert la porte. L'obscurité à l'intérieur semblait plus vivante et plus chaude que l'obscurité à l'extérieur. J'ai senti que Valverde tombait dans un puits alors qu'il s'éloignait, se perdant dans le fourré. Nous avons fermé et nous sommes assis à nouveau par terre. Nous ne voulions allumer aucune lumière, nous nous abstenions même de parler à voix haute, de peur que quelqu'un ne se cache près de la porte ou des fenêtres fermées. J'ai écouté la respiration de mes frères, celle de Raúl, presque imperceptible, sereine, incroyablement contrôlée, celle de Pedro, plus vibrante, presque comme un doux sifflement.

-Tu comptes le faire ? -J'ai demandé à Raúl.

-Je te l'ai déjà dit, demain on sort avant l'aube et on brûle le champ.

-Pour que?

-Se débarrasser du corps, pour que le vieil homme devienne cendre sur la terre. C'est ce que tu voulais, non ? Non seulement s'accrocher à la terre, mais y pénétrer comme l'eau dans le sang.

Pedro a poussé un petit gémissement que j'ai cru être un rire, ou peut-être un regret. J'ai à peine vu les visages de mes frères, silhouettes sombres dont les voix étaient créées et détruites en parlant et en gardant le silence. Ensuite, Raúl a allumé des cigarettes et en a donné une à chacun de nous. Maintenant, les lumières des cigarettes bougeaient comme des lucioles. J'ai pensé à Clarisa, qui, lorsqu'elle était petite, aimait jouer à les attraper. Il n'en a jamais attrapé, mais maman a joué avec lui et lui en a fait attraper plusieurs dans sa main. Puis il s'accroupissait pour lui montrer sa paume ouverte, se cachant de nous, des hommes de la famille. Les deux chuchotaient et riaient. Il n'y avait rien dans la paume de maman, mais Clarisa prétendait qu'il y avait des lucioles piégées, ou peut-être qu'elle le croyait vraiment. Maman avait la capacité de repousser les zones sombres et de mettre en valeur ce qu'elle voulait que nous voyions : le champ mort mais bientôt renaître, l'entêtement de Papa comme un mérite donné par Dieu, l'émouvant comme un voyage d'expérience.

Même lorsqu'elle tombait malade, nous remarquions à peine son absence. C'était deux mois après l'arrestation du vieil homme. Nous ne savions pas quand papa reviendrait, alors Raúl avait commencé à travailler les champs pour nous soutenir, mais il allait bientôt l'abandonner à cause de son échec. Pendant ce temps, le Père Macabeo venait tous les jours et le dimanche il passait presque tout l'après-midi à la maison. Il buvait du maté, mangeait avec nous, nous lisait des versets de la Bible. Parfois, il nous accompagnait pour nous promener dans les champs et il disait que ce n'était pas une bonne terre. Que mon père ne savait pas ce qu'il faisait en travaillant dessus. Petit à petit, cela a vaincu la volonté déjà faible de Raúl. Sans papa, cela ne servait à rien de faire des efforts, nous nous sentions perdus. Mais le prêtre était là pour nous aider, nous apporter des vêtements et de la nourriture. Quand nous sortions, le Père Macabeo restait à la maison avec Maman et Clarisa. C'était l'après-midi, quand ma sœur faisait la sieste, ma mère lavait les vêtements et le curé, assis sur sa chaise, la regardait travailler.

À la fin de ces deux mois, maman a commencé à se sentir malade une nuit. Il nous servait à manger et sa marche était lente, son front brillait detranspiration. Le prêtre lui a demandé ce qui n'allait pas. Elle a répondu que ce n'était rien d'important. Nous l'avons vue serrer son ventre comme si elle avait des crampes, et un peu plus tard nous l'avons entendue vomir dans le jardin.

Le père Macabeo voulait aller chercher le médecin et, bien qu'elle ait insisté depuis le lit pour qu'il ne le fasse pas, il est parti à cheval. Nous sommes restés seuls avec maman. Elle avait de la fièvre, mais elle n'arrêtait pas de nous raconter des choses. Que Pedro s'occuperait de Clarisa, que je ferais le ménage pour le dîner. Raúl est resté à ses côtés et il nous a également commandé. Puis j'ai entendu mon frère dire quelque chose à l'oreille de maman, et elle a hoché la tête. Je me demandais si Raúl savait ce qui arrivait à la vieille femme. Il fit demander de l'eau chaude pour préparer une tizana. Il l'a appliqué comme s'il le savait.

Ce n'est qu'à l'aube que le médecin et le curé arrivèrent. Le médecin a examiné maman seule, puis a parlé avec le père Macabeo et est parti sans nous dire un mot.

"Ta mère va rester au lit pendant quelques jours, donc tout le monde va devoir collaborer pour l'aider à s'occuper de la maison et du champ", a-t-il déclaré. Puis il serra les joues de Clarisa, qui était à côté du lit de maman. Ma sœur a souri, maman a souri. Raúl est sorti en courant, frappant le curé sur le côté, sans s'en rendre compte, je pense.

-Qu'arrivait-il à la vieille femme ? -J'ai demandé à Raúl, cette nuit, presque onze ans plus tard, enfermé dans un ranch abandonné et pourchassé par la police.

- Que lui est-il arrivé quand ?

-Quand il est tombé malade.

Je sais que mes frères se regardaient dans la pénombre des cigarettes.

-On ne lui a jamais dit, n'est-ce pas ? -Raúl l'a dit à Pedro. Il secoua la tête.

Puis mon frère aîné a commencé à me raconter ce qu'il avait vu la veille où maman tombait malade. Nous étions tous les trois sur le terrain. Raúl laboure le peu de terre qui me semble encore fertile, Pedro enlève les pierres des sillons, moi je répands les graines d'un sac que je traîne sur le sol. C'était une journée très chaude, je m'en souviens très bien. Nous transpirions tous les trois abondamment. Raúl a laissé la charrue attachée aux chevaux et a dit qu'il allait rapporter de l'eau à la maison. Pedro et moi étions assis là, attendant.

Raúl a dit que lorsqu'il est arrivé au ranch au début, il n'a vu maman nulle part, mais que toute la maison était fermée, portes et fenêtres, donc l'obscurité à l'intérieur était presque complète.

-Vieille! -appelé. Les chiens sont apparus du coin où se trouvait la paillasse de maman. Ils entourèrent Raúl et le regardèrent comme s'ils lui demandaient de l'aide.

Il entendit le bruit des canettes tombant au sol. Il sentait des ferments, des liquides, de l'alcool brûlé. Puis il est allé ouvrir la fenêtre, mais il a entendu maman crier. Il courut vers le lit, et voyant à peine ce qu'il touchait, il sentit le corps tremblant de la vieille femme, dont les vêtements étaient en désordre. Ses mains ont accidentellement touché la peau nue de maman. Elle avait les jambes écartées et les genoux relevés. Lorsque les yeux de Raúl s'habituèrent à l'obscurité, il put voir qu'elle était penchée sur le lit, les mains sur le bas-ventre. Il avait quelque chose de métallique dans les mains. Raúl réalisa que c'était quelque chose de pointu, un tournevis peut-être, mais ce n'était pas ça. Je l'avais fait bouillir dans la fontaine d'eau tombée par terre quelques temps auparavant, et maman essayait maintenant de la placer dans son sexe.

Je ne sais pas si mon frère a compris ce qui se passait. C'était la première fois que je le voyais, mais il n'était pas idiot. Il a dû s'en rendre compte bientôt, mais il ne saurait certainement pas quoi faire. Il a dit que maman pleurait et qu'elle n'était même pas surprise de le voir là. J'avais trop mal.

-Aide-moi! –Cria-t-il à voix basse, mais avec toute la force de sa gorge contenue.

Mais qu’allait faire mon frère sinon regarder le début. Ses mains tremblaient, son corps d'adolescent grand et maigre tremblait également de

frissons comme s'il ne faisait pas plus de 30 degrés dehors. Lorsqu'il a vu que maman essayait toujours seule et en vain de placer cet objet sur son corps, il s'est approché et s'est mis à pleurer.

-Pas maintenant fils! Aide-moi…

Et en disant cela, elle fit un plus grand effort et enfonça le métal dans son vagin de toutes ses forces. Raúl l'a vu entrer et sortir plusieurs fois, d'abord avec du sang, puis avec quelques morceaux de viande, comme il le pensait, ce qui lui donnait la nausée. Alors la vieille femme sortit le métal et le jeta par terre. Il a dit à Raúl de tout nettoyer et de partir. Que nous ne sommes rentrés que tard dans la nuit.

Raúl est revenu sur le terrain. Nous lui avons posé des questions sur l'eau et il ne nous a pas répondu. Nous ne voulions plus travailler mais il a frappé chacun de nous et nous n'avons pas dû continuer. Il nous a interdit de rentrer chez nous avant de l'avoir ordonné. Il a dit qu'il nous tuerait, et il y avait une telle expression sur son visage que nous n'osions pas douter qu'il allait au moins nous infliger les pires coups.

-Quand nous sommes revenus, j'ai demandé à la vieille femme de qui il s'agissait.

-Que t'a-t-il répondu ?

-Rien, mais je le savais déjà. Il n'est pas nécessaire d'être très intelligent pour le deviner.

Je me souviens bien que le Père Macabeo est venu prendre soin de maman pendantElle est restée au lit, mais un mois plus tard, elle a commencé à jouir moins. Nous avons remarqué que maman et le curé se parlaient peu, gardant parfois un silence qui durait tout l'après-midi pendant qu'ils buvaient du maté, regardant le paysage qui ne serait jamais récupéré, qui était rempli d'ordures, de ferraille qui rouillait comme leur cœurs.

Raúl s'asseyait par terre, non loin des deux, et les regardait du coin de l'œil de temps en temps, elle sachant qu'il connaissait la vérité, et le prêtre l'ignorait peut-être, mais voyant que quelque chose brillait. aux yeux de mon frère. Raúl ne racontera à Pedro qu'un peu plus tard tout ce qu'il avait vu, c'est pourquoi Pedro jouait encore avec Clarisa et moi dans les champs morts où se trouvaient encore les vieux épouvantails. Ces simulations d'hommes qui ne faisaient plus peur à personne, victimes des caranchos qui s'installaient dans leurs bras maigres.

Valverde est revenu après minuit. Il frappa deux fois à la porte, pas plus fort qu'un oiseau qui picote du bois.

J'étais le seul à être réveillé. Mes frères s'étaient endormis parce qu'ils ne s'étaient pas couchés depuis deux nuits. Valverde a murmuré son nom en frappant, alors j'ai ouvert la porte et je l'ai laissé entrer. Les autres se réveillèrent en sursaut.

- Calmez-vous les gars. J'apporte des nouvelles.- Il leva une lampe à huile et se prépara à l'allumer. Raúl l'a arrêté.

- Ne vous inquiétez pas, il n'y a pas de police dans le quartier. Ce soir, nous pouvons dormir paisiblement.

-Mais qu'est-ce que tu sais ?

-Je viens de ton champ, ils gardaient la tombe. En ville, j'ai appris que le juge n'autorisait l'exhumation que pour demain matin.

-Alors demain nous partons avant le soleil et allons au champ. Il faut allumer le feu quand ils ont déterré le corps.

"Mais Raúl," dis-je. Nous n'allons pas les tuer, n'est-ce pas ?

Mon frère a souri.

-Les vivants ont des jambes pour s'échapper, Nicanor. Mais c'est le mort qui nous intéresse. Il faut l'empêcher de parler, car même les morts racontent ce qui leur est arrivé.

Valverde hocha la tête, peut-être qu'il le savait pour avoir disséqué des cadavres d'animaux. Je me demandais si Raúl s'inquiétait de quelque chose en particulier.

-Mais si la vieille femme s'en va...

"Il ne va pas y aller", m'a assuré mon frère. "Il a déjà dit qu'il ne voulait pas qu'on le déterre." Seuls la police, le médecin et le commissaire seront là. Et ils vont échapper au feu comme des rats dans les champs.

Nous avons décidé de dormir au moins trois heures avant de partir. Valverde a proposé de monter la garde. Nous plaçons notre confiance et notre vie en lui.

J'ai été réveillé par le chant du coq, mais l'aube n'était pas encore complètement levée. Raúl et Pedro étaient déjà debout et se lavaient le visage avec l'eau qui provenait d'une pompe à l'intérieur du ranch.

-Pourquoi ne m'ont-ils pas réveillé plus tôt ? -J'ai protesté, croyant un instant qu'ils voulaient me laisser en dehors de l'affaire.

Pedro a ri et m'a donné un coup de pied dans le bras.

-Ne t'inquiète pas, Nicanor. Vous avez aussi du travail à faire.

Je me suis levé et j'ai salué Valverde, qui ne semblait ni épuisé ni fatigué après cette nuit de service.

"Je voudrais vous aider", dit-il.

"Ce ne sont pas vos affaires", répondit Raúl.

-Allez...on en a déjà parlé...

-Ton travail n'est pas de brûler les champs mais d'élever des bêtes, pour qu'elles te persécutent pour ça et pas pour le nôtre, tu me comprends ? Chacun pour soi et il n'y a pas de dettes à payer...

-Mais alors laisse-moi te faire chauffer de l'eau pour une tasse de thé.

"Vous pouvez le faire", a déclaré Pedro.

-À quelle heure était-ce ?

-Le plus probable est qu'à six heures et demie ils seront sur le terrain. À sept heures, tout sera fini.

Nous avons décidé de nous dépêcher. Je me suis lavé le visage et j'ai fait pipi dans une poubelle dans un coin. Je suis revenu vers le groupe qui s'était rassemblé autour d'un léger feu de joie que Valverde a rapidement allumé. Nous avons fait trois tournées de maté et mangé quelques morceaux de viande avec du cuir qui restaient du barbecue qu'ils avaient fait chez eux deux jours auparavant. Ils étaient durs et froids, mais ils nous ont aidés à reprendre des forces.

Avant de partir, Raúl nous a donné, à Pedro et à moi, deux torches qu'il avait préparées pendant la journée avec des branches. Il avait trouvé du goudron que Valverde utilisait pour isoler le toit de la pluie, et il l'avait enduit sur une extrémité. Il nous a donné des allumettes à chacun et nous sommes partis tous les quatre. C'était la dernière fois que nous voyions cette maison et, d'une manière ou d'une autre, j'éprouvais une certaine appréhension à l'idée de quitter ce refuge pour cet endroit inconnu qu'était le monde extérieur. Un monde que je connaissais mais qui était désormais agressif et menaçant pour moi. Le brouillard matinal donnait un ton étrange, un peu irréel, à la petite forêt au bord de la rivière. Nous avons couru tout le chemin que j'avais fait. C'était l'aube et il ne pouvait pas être plus de cinq heures du matin.

Nous avons atteint la limite de notre domaine. Nous nous sommes cachés parmi les grands tournesols qui commençaient déjà à se faner et à se baisser. Le poids des fleurs était trop lourd pour les tiges affaiblies par la punaise. J'ai pensé au vieil homme et à son espoir, à la grimace qu'il avait

faite en les voyant se retournerles soleils grandissaient et chaque matin ils tournaient leurs visages souriants vers le soleil. Mais le soleil est feu, il est l'ami des flammes. Il est le père bienfaisant des feux que notre père a créés pour effacer la mort et préparer le terrain à la procréation.

La terre est un ventre que le vieil homme voulait engendrer, et dont il ne pouvait tirer que des produits dégénérés et déformés. Mais il a insisté, il a préparé la terre, il a cultivé le ventre de la terre comme il a engendré dans le ventre de notre mère. Et dans chaque naissance, il y avait un échec qu'il ne voulait pas voir, qu'il rejetait avec le feu. C'est pourquoi nous ne nous sommes pas débarrassés de lui avant qu'il ne se débarrasse de nous. C'était un Christ qui avait besoin du sang des agneaux sacrificiels.

Là, je le vois émerger parmi les grands tournesols qui refusent de mourir, tout comme les voleurs qui accompagnaient le Christ ont résisté. Mais ce n'est que l'un des trois épouvantails crucifiés qui surgissent de la brume et proclament leur inutilité. Sa tâche savante consistant à engendrer la peur est devenue l'œuvre grotesque d'un bouffon vieillissant.

Nous avons regardé sur un chemin et avons vu des voitures de police et un camion. À côté de la tombe se trouvaient deux gardes, le Dr Ruiz, le commissaire et le père Macabeo. Raúl m'a attrapé par l'épaule et je l'ai regardé, mais il avait les yeux rivés sur le groupe rassemblé autour de la tombe ouverte. Il sourit, il eut même un sursaut de vantardise, de fierté de lui-même peut-être, comme s'il voyait la confirmation de quelque chose qu'il attendait avec impatience.

"Il y a aussi le curé", dis-je.

Il me serra l'épaule fermement et avec amour.

-Ça ne pouvait pas être manqué, n'est-ce pas ? -Puis il dit à Valverde :- Vas-y, merci pour tout.

Il nous a tous serrés dans ses bras et s'est enfui. Nous ne nous sommes jamais revus.

Raúl alluma une allumette et chacun rapprocha la torche goudronnée. Les flammes ont éclaté et nous nous sommes séparés tous les trois comme nous l'avions prévu pour la nuit. Raúl est resté là, à la sortie principale où les autres s'enfuiraient. Si nécessaire, il arrêterait quiconque tenterait de prendre le corps. Il nous avait assuré qu'ils nous blâmeraient sans doute pour l'incendie, mais qu'ils ne pourraient rien prouver. Quelques mois de prison, peut-être, s'ils nous voyaient, mais rien de concret pour prouver que nous avions allumé l'incendie.

Pedro courut vers le secteur oriental, qui était le dos de ceux qui s'y étaient rassemblés. Je me suis dirigé vers le champ nord-ouest, le plus grand côté du terrain. J'ai commencé à brûler les tiges sèches des tournesols et les flammes sont rapidement montées et se sont propagées

sur les côtés et à l'intérieur du champ. J'ai vu d'autres flammes similaires s'élever là où se trouvaient mes frères.

J'ai entendu des cris d'alarme et deux coups de feu, mais la police avait tiré en l'air pour sûrement avertir les habitants. J'ai couru vers l'endroit où se trouvait Raúl et je suis resté avec lui, le couvrant avec le fusil de chasse au cas où ils essaieraient de l'attraper. Il savait que Pedro devrait faire tout le tour du terrain et il n'était pas sûr qu'il y parviendrait avec ce feu. Ensuite, Raúl et moi nous sommes cachés parmi les rangées de tournesols encore intacts et avons vu le groupe émerger les uns après les autres. Le premier était le Dr Ruiz, alors un homme que nous n'avions jamais vu auparavant, peut-être un avocat ou un greffier. Ils criaient des choses, mais je ne pouvais pas les comprendre. Le crépitement des plantes en feu était plus fort que ce à quoi je m'attendais.

La fumée a commencé à devenir si épaisse que je ne pouvais pas voir si d'autres personnes sortaient le long du chemin principal. Raúl m'a fait signe d'attendre là où j'étais et de ne pas m'exposer. Il regarda le chemin pour voir si quelqu'un manquait. Un gros type l'a fait tomber au sol alors qu'il courait. J'ai réalisé que c'était le commissaire, mais je ne pense pas que l'officier ait réalisé sur qui il était tombé. La fumée était très épaisse et j'ai commencé à tousser moi-même, craignant d'étouffer. Ensuite, je suis sorti aussi sur la route et j'ai essayé d'attraper Raúl qui était à terre, comme abasourdi par le coup.

Il s'est levé et a craché de la salive sanglante. Il m'a fait signe de partir, mais je ne l'ai pas fait. Je suis resté derrière lui au cas où il aurait besoin de moi. Raúl avait la torche dans la main droite et avec elle il essayait de s'éclairer en s'engageant sur le chemin qui menait à la tombe. J'ai attrapé ses vêtements et j'ai essayé de l'arrêter, mais il ne m'a pas écouté. Je ne savais pas ce qu'il essayait de faire, peut-être voir s'il restait quelqu'un.

J'ai entendu une voix appelant à l'aide. La voix se rapprochait, brisée, perdue dans le crépitement des flammes. Je crus reconnaître de qui il s'agissait, et peu de temps après j'aperçus au milieu de la fumée la soutane et la figure du père Maccabée. Il s'est couvert le nez avec une manche, sa tête était couverte de suie. Il n'attendit pas avec impatience jusqu'à ce qu'il soit près de la sortie et presque devant Raúl.

Je savais alors que mon frère ne le laisserait pas sortir.

Raúl jeta la torche sur le court tronçon de route qui les séparait, et une nouvelle barrière de flammes s'éleva qui empêcha le prêtre de s'échapper. nous l'avons vu courird'un côté a l'autre. Il devait avoir une expression de terreur sur son visage, mais on ne pouvait le deviner qu'au désespoir de ses bras agités et aux cris semblables aux hurlements d'un animal acculé.

Puis le Père Maccabée est tombé à terre et nous ne l'avons plus revu.

Mais une autre personne apparut en courant après lui. Quelqu’un que nous avions oublié car nous ne soupçonnions même pas qu’il pourrait se présenter ce matin-là. Quelqu'un qui était allé honorer le vieil homme parce qu'il l'aimait peut-être plus que mon frère Raúl n'avait pu l'aimer toute sa vie.

Derrière nous se trouvait notre sœur Clarisa.

1

Probablement, se dit-il, lorsque le président s'est regardé dans le miroir ce matin-là en se rasant et a vu la moitié de son visage couvert de savon et l'autre propre et rasé, il savait déjà qu'il avait été abandonné par les hommes de son cabinet. Le reste, comme l'avait dit Hamlet en mourant en écoutant l'arrivée de l'armée de Fortinbras, n'est que silence alimenté par les armes.

"Ce n'est pas le bon moment pour voyager, Mateo", a déclaré Alma en donnant une bouteille à son fils de presque deux ans.

Ibáñez a changé le cadran de la radio. C'était la fin de l'après-midi et tous les journaux télévisés continuaient d'être diffusés sur le réseau national. Il cherchait quelques-unes de ses stations préférées, mais elles étaient mortes ou le rythme martial d'une marche militaire résonnait, et dans d'autres il entendait les cuivres stridents et discordants de l'hymne joué par une bande d'écoliers. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis le coup d'État, et il imaginait le désormais ancien président le jour de son renversement. Il lui avait fait confiance, il avait voté pour lui, il avait même jugé correct, pendant quelques mois, de le comparer à Kennedy. Et même s'il n'avait pas répondu à ses attentes et n'était que mort politiquement, la comparaison valait pour lui d'une manière plus intime et humaine, plus proche d'une complicité étroite que des vicissitudes aléatoires des facteurs politiques.

Mateo Ibáñez s'est demandé si le hasard existait en politique. Non, ce n'était pas possible. Seuls les militaires croient au hasard, car ils se laissent guider par leur cœur. Le problème est qu'ils confondent les voix de leur cœur avec la raison glaciale de leur cerveau. L'entraînement consiste peut-être à habituer le muscle à la faim et au froid, à le maîtriser comme un chien errant, à le battre jusqu'à ce que la pitié ne soit plus qu'un cadavre et que la vertu douteuse de la force soit entraînée, poussée et ravivée par les motivations du cœur.

En tant que médecin, il ne croyait pas aux places ridicules que les romantiques attribuent aux sentiments. Il savait que parfois la raison est une impulsion plus vertueuse que ce que le cerveau est capable de créer, et qu'elle vient alors d'un endroit inexploré de la poitrine, une région entre les chemins du sang, où les buissons et les arbres des os forment de belles formes. des maisons comme des demeures célestes. Il savait aussi que ce que nous appelons le cœur se concentre parfois sur un point de l'abdomen, comme un chatouillement qui indique une croissance, peut-être le transfert, le changement des viscères, en essayant de s'adapter à l'ameublement des

chambres humaines pour les rendre cohérentes avec le comportement. , peut-être aux informations intimes dont chacun hérite, à la constitution particulière et à la synthèse particulière de toute une vie enfermée dans les codes d'une cellule.

C'est pour cela qu'ils l'avaient appelé à La Plata. Ils avaient sollicité leurs services auprès du ministère de la Santé pour enquêter, donner leur avis ou donner des indications, au moins, sur un fait que les fonctionnaires ne pouvaient pas expliquer. Quelques mois auparavant, peut-être quelques années si l'on considère les histoires isolées qui n'ont jamais été rapportées, d'étranges animaux étaient apparus dans les rues de la ville. Au cours des quatre derniers mois, les animaux étaient du même type : des chiens d'une race inconnue, même s'il s'agissait probablement de races mixtes, pense Ibáñez. Il ne doutait pas de la capacité et de l'intelligence de ses collègues de La Plata, ni des fonctionnaires du ministère, même s'il connaissait par expérience la stupidité du gouvernement et les positions accommodantes déterminées à la volée par intérêts personnels ou en échange de faveurs politiques. même accordé pour ce que la peur a tendance à appeler tantôt gratitude, tantôt chantage. Dans ces cas-là, il ne fallait s'attendre qu'à un profil chaotique consigné dans des rapports et d'énormes colonnes d'explications et de verbiages qui ne servaient à rien sauf à remplir des pages et des dossiers qui, au bout de quatre mois, devaient empiler et plier ceux déjà pleins. .les étagères d'un ministère envahies par l'humidité et rongées par les rats pendant les nuits.

Ibáñez a accepté. On lui a dit qu'il ferait partie d'une commission avec un vétérinaire, un autre médecin de la région et un architecte. Pourquoi l'architecte, il y avaitIl a demandé. Les chiens, si c'était bien ce qu'ils étaient, lui dirent-ils, se cachaient en divers endroits de la ville, dans des abris et des cachettes qui devaient constituer des terriers temporaires car à l'arrivée des brigades il ne restait plus qu'une odeur nauséabonde d'urine et de pourriture. viande. .

Après un long moment et plusieurs kilomètres, au cours desquels il a vu passer des petites villes, des stations-service et des bornes kilométriques indiquant la distance de Buenos Aires, Mateo a répondu à sa femme :

-Quels sont donc les bons moments, mon amour ?

-Je parle de ce qui se passe, tu as déjà entendu ce qu'ils ont dit à la radio. Il y a des soldats partout.

Il le savait déjà, il n'avait qu'à regarder les postes de patrouille et les camions militaires sur les bords de la route. Ils ont arrêté quelques voitures, mais ils ne leur avaient encore donné aucun signal. Peut-être, se dit-il, son Falcon nouvellement acheté était-il une allusion à ces messieurs vêtus de vert mousse, imposant une mode qui, devinait-il, durerait bien plus longtemps qu'une saison. Mais tout cela n'était que spéculation, labyrinthes de son esprit où le conduisaient l'agitation et la fantaisie mélancolique et

vers lesquels il ressentait une attirance inévitable. C'est vrai, je l'aurais admis à Alma, c'est le moment de rester chez soi et de regarder le spectacle du monde comme quelqu'un qui regarde les préparatifs d'une guerre qui vient de commencer. Je me souviens avoir lu un poème contenant cette phrase, d'une certaine Cecilia Tejada. Cette vision tragique l'avait impressionné comme un poème épique. C'était juste une question de survie, encore plus si l'on avait une femme et un jeune enfant à protéger. Mais les hommes, disait-on, sont toujours allés se battre. Ils ont enfermé leurs femmes sous quatre clés pour sortir en plein champ et tuer l'ennemi.

Nous ne sommes pas pourtant, insistait-il en se disant en conduisant, au Moyen Âge, nous ne sommes pas dans une jungle mais dans une société civilisée, qui, aussi violente soit-elle, préserve ses lois et est surveillée par des milliers d'experts. et des yeux sagaces, des milliers de regards qui ont le pouvoir de juger avec les armes de la vertu et de la justice. De l’extérieur, ils nous regardent, c’est une consolation. Ils ne nous laisseront pas souffrir, ils seront nos parents bienveillants, nos conseillers et amis, nos protecteurs. Ils puniront ceux qui nous font du tort et imposeront la paix. Le problème, pensa Ibáñez en s'approchant d'un détachement de police rempli de soldats, est de savoir si les frontières seront des murs de soutènement ou des barbelés pointus. Un mur peut être démoli avec un obus, mais les clôtures en fil de fer barbelé révèlent la barbarie et la torture sans que les juges puissent franchir la clôture sans se blesser, sans que les mains calleuses d'un vieux sage, dernier bastion du code humain, saignent. . , et ces doigts glorieux qui ont écrit les règles de la justice sont meurtris, et leurs tendons sont coupés à jamais comme les connexions d'un cerveau sont coupées. Des mains inertes, insensibles, tombées à côté de ces clôtures comme des morceaux de corps que les chiens ont mâchés jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits, ou peut-être pas encore complètement satisfaits.

Mateo et Alma ont vu avec une peur croissante le signal qu'un soldat leur donnait juste devant la voiture, en bougeant seulement son bras gauche, tout en tenant le fusil avec son droit. Mateo s'arrêta sur le bord de la route et le regarda s'approcher de la fenêtre. Il savait qu'il devait le baisser, mais il y avait une appréhension qui le faisait prolonger sa décision encore quelques secondes, comme si ce verre était une dernière barrière protectrice. J'avais peur. Seul, il aurait ressenti cette étrange honte qui surgit chez les hommes ordinaires face à n’importe quelle forme de pouvoir. Mais il y avait sa femme et son fils, et non seulement il craignait pour eux, mais il ressentait une fureur incertaine, d'origine inconnue et de cause non motivée.

Le soldat dit quelque chose, bougeant à peine ses lèvres car la sangle de son casque sur son menton ne permettait qu'une légère grimace de sa bouche. Quoi qu'il en soit, il a compris, car le militaire, avec un mouvement de fusil de haut en bas, lui indiquait la même chose. Il tourna la poignée et baissa la vitre.

"Bonjour, officier", dit-il en se forçant à sourire qu'il croyait nécessaire pour tenter d'effacer ce léger soupçon qu'il avait vu poindre sur le visage du soldat, et aussi pour effrayer la peur qu'il voyait émerger de derrière les champs. que la route traversait, même au-delà de la côte qu'il devinait à des centaines de kilomètres sur sa gauche. Comme si le large se levait pour l'avertir, comme si le ciel du crépuscule naissant était un miroir spécialement créé pour annoncer l'arrivée d'un dieu moindre, mais non moins puissant que les forces qui semblaient désormais surgir de la terre sous la forme de des hommes, simplement des hommes mais porteurs de machines capables de tuer comme les dents d'un animal.

Le militaire ne disait rien, ou s'il disait quelque chose, il ne le comprenait pas avec cette façon de parler incompréhensible. C'était drôle de voir les soldats se crier dessus pendant l'entraînement, mais quandLorsqu'ils parlent aux civils, leur voix est rauque, presque incompréhensible à l'oreille, comme des voix gutturales, des mots courts et isolés, parfois décousus.

Mateo sortit son sac à main de la boîte à gants. Il regarda sa femme de travers, qui le regardait avec des yeux irrités alors qu'elle essayait de calmer les pleurs de Blaise. Son fils pleurait plus fort maintenant, mais il essayait de se contrôler en cherchant l'immatriculation et les papiers de la voiture. Il les tendit au soldat, qui les regarda longuement, comme s'il avait du mal à lire. Mais je savais que ce n'était pas ça. Cela faisait partie du théâtre, se disait-il, des rites de secte, une patience poussée à l'extrême en attendant les signes de la peur. Le soldat a fait demi-tour avec la voiture, non pas une mais deux fois. Dans la seconde, Ibáñez n'a pas caché son inquiétude, tandis que les pleurs de l'enfant l'irritaient et l'empêchaient de réfléchir. Que se passe-t-il, putain ? Qu'est-ce qui se passe, bordel. Il pensa aux fonctionnaires qu'il connaissait, à ceux qu'il pourrait appeler en cas de problème. Rien dans sa vie n'indiquait un crime ou une dissimulation. C'était un médecin, c'était un père de famille. Il avait une voiture en règle et un appartement qu'il payait en plusieurs fois. Il ne s'est pas impliqué dans la politique et ses opinions ont toujours été gardées secrètes. Mais les murs entendent, les voisins ont des oreilles, et chaque mot, chaque personne, est toujours dépourvu de toute innocence.

Le soldat revint.

-Où vas-tu, docteur ?

-À La Plata, officier, j'ai été convoqué par le Ministère de la Santé, vous pouvez le vérifier si vous le souhaitez.

Au moment où il finissait de parler, il regretta d'avoir dit la dernière chose. Ceux qui n’ont pas de queue de paille n’ont pas besoin de donner de références. Mais c'était déjà dit, et de toute façon qui pourrait comprendre les règles du moment.

"Bon après-midi", fut la seule réponse du policier, s'inclinant après avoir rendu les papiers, puis s'éloignant vers une autre voiture qui avait été arrêtée derrière lui.

Ibáñez ferma la fenêtre et regarda Alma. Ils se sourirent et il passa la première vitesse et reprit la route. Blas continuait de pleurer. Alma chercha dans son sac le thermos de lait chaud. En remplissant la bouteille, elle l'offrit à son fils, qui refusa d'abord et Alma lui cria dessus.

Mateo a retiré sa main droite du volant et a commencé à caresser les cheveux de sa femme.

-Ne t'inquiète pas, mon amour, il ne s'est rien passé, tu vois.

Elle serra Blas plus fort, désireuse d'être pardonné, tandis que l'enfant recommençait à boire et que les pleurs se transformaient en un gargouillis placide et serein, un bruit avec une odeur de lait chaud qui envahissait l'intérieur de la voiture comme une substance plus faible et. mais plus persistant que le fer.

## 2

Il ne restait pas plus de vingt minutes pour rejoindre l'entrée de la ville. Il commençait à faire nuit et les phares des voitures s'allumaient comme les lampes que les vieilles machines utilisaient pour se frayer un chemin à travers les forêts sombres. Soudain, les voitures lui parurent aussi anciennes que les légendaires machines de guerre du Moyen Âge, des catapultes chargées sur d'énormes engins construits en rondins, glissant lentement sur des roues de bois à surface inégale sur la surface encore plus inégale de boue et de cadavres qu'elles étaient. laissant derrière eux. Peut-être n'était-il qu'un autre membre de cette communauté d'hommes-machines, parcourant des champs dévastés sur lesquels l'obscurité étendait son drap miséricordieusement tissé des fils de l'oubli et des aiguilles de la mort ?

Il voulait repousser de telles pensées. Il a rallumé la radio. Il tournait les cadrans les uns après les autres, essayant presque désespérément de trouver autre chose que des discours et des marches militaires. À la Radio Nationale, je m'attendais à trouver encore la même chose, mais c'était samedi soir et à cette heure-là, j'écoutais habituellement l'émission de musique classique. À sa grande surprise, c'était là : de la musique au lieu des paroles, le faible son du basson au lieu des sons raclant la gorge des vieux soldats.

-Est-ce que ça plaira à Blas ? – Demanda-t-il en regardant sa femme dans les yeux pendant une seconde.

Elle lui sourit et bâilla, tenant toujours doucement son fils contre sa poitrine.

-Oui, ça le calmera jusqu'à ce qu'on arrive à l'hôtel. « Merci », dit-elle en frottant son épaule contre celle de son mari, en posant sa tête et en fermant les yeux.

Ce n'était pas Beethoven, mais cela n'avait pas d'importance. Je ne reconnaissais toujours pas la mélodie, le ton, les tournures et les ombres de l'auteur. Cela semblait être quelque chose de russe, il était sûr de ne pas avoir tort. C'était une soprano qui chantait, mais pas un opéra, mais un lieder orchestral. Il entendit le son du médiator sauter et reculer plusieurs fois. Ibáñez n'eut qu'à rire et vit qu'Alma faisait de même sans ouvrir les yeux.

-Nous sommes désolés pour l'interruption, chers auditeurs. Après cet échec technique, nous avons repris l'écoute des Danses et chants de la mort, de Modesto Moussorgski. Tout d'abord, la berceuse.

Puis la soprano chanta à nouveau après un très bref prélude orchestral. Cette fois, la pioche passa sur la rainure endommagée avec un léger clic auquel Mateo ne prêta même pas attention. Il avait froid, il a fermé la fenêtre de son côté et a croisé sa mère. pas directement sur les épaules de sa femme. L'obscurité n'était pas encore complète, mais l'ombre envahissait les champs et la route, et la lumière du soleil mourant était un signe plus triste que l'obscurité absolue. Les lumières de la ville émergeaient, formant toutes ensemble une immense lune sans forme définie, humiliant le soleil couchant comme un chien battu.

J'avais entendu ces chansons plusieurs fois, mais toujours avec une voix de baryton. Aujourd'hui, cependant, une voix de femme donnait un aspect plus effrayant à la brève intrigue de ces chansons. La berceuse n'était pas une chanson innocente, mais la chanson de la mort qui venait soulager les souffrances d'un enfant.

"Mon Dieu..." dit Ibáñez.

-Comme...? –Demanda Alma.

Ne s'en était-elle pas rendu compte ? La voix de cette femme était-elle si semblable à la sienne qu'elle n'en reconnaissait pas les nuances tragiques et prémonitoires, peut-être ? Mateo savait seulement qu'une boule s'était formée dans sa gorge et il ne pouvait pas dire ce qu'il avait besoin de demander. La mort est-elle une femme, après tout ? Sommes-nous simplement des hommes qui génèrent des corps pour pouvoir les expulser dans le monde puis les emporter à nouveau ?

Mon Dieu, pensa-t-il, n'osant pas retirer cette berceuse qui semblait dédiée à son fils.

"Tu trembles", dit Alma.

-Un frisson, rien de plus. Préparez-vous pour le bébé, nous arriverons dans peu de temps.

Elle se frotta les yeux d'une main et commença à remettre le café et le maté, les bavoirs et la bouteille de Blas dans le sac.

Ils entrèrent dans la ville la nuit. Il ne le connaissait guère, mais la numérotation des rues lui a permis de retrouver l'hôtel où la municipalité avait réservé des chambres pour les membres de la commission. Ils traversèrent des rues pavées, entourées d'arbres dont les cimes s'entrelaçaient au-dessus, encore plus haut que les maisons traditionnelles. C'était une belle ville, se dit Ibáñez.

-Aimerais-tu vivre ici ? – il a demandé à sa femme. Ils en avaient parlé à plusieurs reprises, mais il devrait quitter son emploi dans l'État pour aller au niveau provincial, et le salaire était un peu inférieur. Mais il y avait une compensation, un endroit plus calme et plus familier, sûrement plus propre, que les rues de Buenos Aires et de ses banlieues.

Les lampes au mercure jaillissaient à travers les branches et les roues de la voiture claquaient sur les pavés. Les fossés dans les coins étaient profonds, mais invitaient à un voyage tranquille. Les lumières des maisons éclairaient les trottoirs où les enfants jouaient, couraient autour des mères qui parlaient ou traversaient la rue à vélo. Certaines vieilles femmes sortaient d'un entrepôt avec des sacs tressés remplis de marchandises, d'autres regardaient par la fenêtre et regardaient passer les voitures dont les propriétaires rentraient chez eux après le travail. Il y avait une odeur de chèvrefeuille, tantôt d'eucalyptus, tantôt de viande rôtie qui venait des patios.

"Je pense que j'aimerais ça", a-t-elle répondu.

-Pendant que nous sommes ici, nous pouvons consulter quelques commissaires-priseurs...

- Savez-vous combien de temps durera l'enquête ?

-Je n'en ai aucune idée, mon amour. Cette idée d’animaux inconnus me paraît folle. J'espère que mes collègues sont sains d'esprit.

-Tu les connais?

-Ils ne m'ont même pas dit les noms, tout cela me semble improvisé, et en ce moment avec le coup d'État...

Je savais qu'une chose n'avait rien à voir avec l'autre, tout comme la chanson à la radio. C'était une sensation exclusivement sienne qui essayait de relier les choses par leurs extrémités les plus fines, plus sujettes à s'effilocher lorsque les tenailles de la raison essayaient de les attraper. Il avait baissé le volume jusqu'à une limite presque inaudible, mais Blas se réveilla de nouveau en pleurant. Puis il éteignit la radio et s'arrêta devant l'hôtel.

-Nous sommes arrivés.

C'était un petit hôtel, trois étoiles comme indiqué sur la fenêtre. Un couloir avec une télévision et trois fauteuils. Plus au fond, une salle à manger avec des tables et des nappes en lin blanc et des chaises à haut dossier qui semblaient très inconfortables.

Le concierge l'a accueilli derrière le comptoir.

-Qu'est-ce qui est offert aux messieurs ?

-Nous sommes le Dr Ibáñez et Mme. Nous avons des réserves.

L'homme consulta une liste et sourit.

-C'est vrai, docteur, c'est un plaisir de vous avoir parmi nous, ainsi que votre charmante épouse et le magnifique bébé.

Alma ne put s'empêcher de ricaner, ce qu'elle essaya de cacher. Je l'ai regardée et lui ai fait un clin d'œil. Le conservateur était un petit gars, maigre et malicieux dans sa façon de parler. Il avait des manières sobres qui contrastaient avec des moustaches épaisses et viriles qui semblaient fausses sur son visage de garçon. Il avait les cheveux gris et devait avoir plus de cinquante ans, mais il gardait toujours l'expression d'un adolescent timide et vieilli avant l'âge.

- Veuillez signer ici, docteur. Tout est payé maintenant, y compris tous les repas et le service de chambre complet.

Ibáñez a fait ce qu'on lui demandait et le concierge lui a dit que le concierge lui apporterait le matériel. aje. Tout cela était artificiel dans ce petit hôtel simple.

-Vos valises, docteur ?

-Dans la voiture.

L'homme claqua deux doigts et le garçon courut vers la porte pour qu'Ibáñez l'accompagne.

-Le chasseur vous indiquera le parking. Veuillez m'accompagner, Madame le Docteur.

Alma éclata de rire et je me tournai pour sortir de là avant que le concierge ne se sente complètement humilié.

"Excusez-moi, monsieur", a-t-elle dit. Ce n'était pas mon intention, mais je ne suis pas médecin, juste ma femme.

L'homme toussa et posa une main sur sa poitrine en s'inclinant légèrement.

-Pardonnez-moi, Mme Ibáñez, c'était une erreur impardonnable de ma part.

-Ne t'inquiète pas.- Elle lui serra le bras, brièvement mais affectueusement, et le concierge la regarda avec une expression qui semblait vouloir lui dire qu'à partir de maintenant il lui consacrerait sa vie.

Alma le suivit jusqu'à la chambre, incapable de s'empêcher de sourire. Quand je le dis à Mateo, on va arrêter de rire toute la nuit, c'est ce qu'il a dû penser. Il entra dans la pièce sobre, aux rideaux blancs que le concierge tirait d'un geste large, comme s'il tirait le rideau d'un théâtre.

-J'espère que ça vous plaira, Mme Ibáñez.

-Oui, ça semble familier, intime, non ?

Le concierge souriait si satisfait qu'il semblait retenir son envie de sauter autour d'Alma comme un chien sauvé de la pluie et de la faim par la femme la plus charitable du monde.

-Vous êtes une experte, madame. Les collègues du médecin sont venus seuls, vous et votre petit fils êtes donc une touche agréable parmi tant de scientifiques.

Pour éviter de rire à nouveau, Alma demanda :

-Mais j'imagine que nous ne serons pas les seuls invités.

-À cette période de l'année, je dois admettre que c'est le cas. "Mea culpa", dit-il en fermant les yeux un instant et en se frappant la poitrine avec son poing. "Si je n'étais pas un dur... Écoutez, Madame Ibáñez, je suis un dur. homme démodé. » Cet hôtel, c'est ma vie, et bien qu'on m'ait proposé de le vendre, je n'ose pas lâcher ces murs. Ils veulent construire un hôtel plus luxueux, plus grand, ils savent que mes comptes ont tendance à devenir rouges tous les mois, vous comprenez ce que je veux dire. Mais je survis, et vous me trouverez ici quand la mort viendra.

L'homme referma les paupières et se frappa la poitrine, mais cette fois la tête droite, comme un soldat écoutant pour la dernière fois les tambours martiaux de l'hymne national.

Puis il a dit au revoir, sans accepter de pourboire. Elle leva les mains et secoua plusieurs fois la tête, s'inclina plusieurs fois avant de fermer la porte,

levant timidement les yeux pour emporter un dernier souvenir du beau visage de son bienfaiteur.

Alma s'assit sur le lit et ne put s'empêcher de rire. Blas s'est réveillée et s'est mise à pleurer, puis elle a réalisé que le concierge aurait pu l'entendre et elle a eu honte, mais les pleurs ont dû cacher son rire. Il commença à changer les vêtements du garçon. Elle lui chantait une comptine qui le calmait, le bébé souriait et rampait sur le lit. La couette sentait le moisi, comme presque tout dans l'hôtel, mais il n'y avait pas un seul grain de poussière. Elle vérifia la salle de bain et elle était propre, elle regarda à l'intérieur du placard intégré et l'odeur de la naphtaline la fit éternuer. Blaise lui cria quelque chose, elle courut le serrer dans ses bras.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit et Mateo entra avec les valises. Derrière venait le garçon avec les sacs où Mateo avait ses papiers de travail et quelques instruments chirurgicaux. Elle lui avait demandé avant de partir pourquoi il les emmenait, s'ils étaient en ville ils lui donneraient tout ce dont il avait besoin. Mais il était habitué à ses affaires, ses burins, ses scies à os, les manches de bistouri, les pinces et les ciseaux avec lesquels il travaillait le mieux. Mateo s'arrêta pour regarder la pièce, parut satisfait et regarda sa femme.

-Qu'en penses-tu?

-Bien...

-Si ça ne te convainc pas, nous irons dans un autre hôtel. Écoute, on peut passer plusieurs semaines ici.

-Mais ils nous paient tout, Mateo. En plus du peu qu'ils vont vous dédommager, allez-vous le dépenser pour votre séjour ?

-Ils devraient me payer pour l'endroit que je décide...

Alma le regardait comme une mère qui ne sait pas si son fils est stupide ou trop naïf.

"Je sais, je sais..." dit Mateo. "Puis il l'a serrée dans ses bras et l'a embrassée.

Blas était à quatre pattes et les observait attentivement. Soudain, ils se souvinrent qu'ils avaient un autre spectateur, le garçon aux valises.

-Pardonne-moi, gamin. Laissez vos sacs sur le lit. "Prends-le..." dit-il en mettant quelques pièces dans la poche de son gilet.

Le garçon laissa tomber les sacs sur le matelas et ne sembla pas remarquer Blas. Le bébé resta enfermé, ne manifestant pas plus d'effroi que de surprise. Mateo et Alma se regardèrent, mais décidèrent de l'ignorer. Le garçon était aussi trompé que le vieil homme.

-Je vais prendre une douche, je suis fatiguée du voyage.

-Je vais déballer les valises, mon amour.

-Seulement ce dont nous avons besoin pour le dîner, il est temps demain.

Alors Alma commence à lui raconter la conversation. sation avec le concierge, pendant qu'elle faisait des allers-retours pour accrocher les chemises et les pantalons de Mateo, organiser les sous-vêtements dans les tiroirs et les chaussures au pied du lit. Depuis la douche, on pouvait entendre le rire de Mateo Ibáñez, fort et dense, gargouillant à cause de l'eau qui lui entrait dans la bouche.

"Si tu vas te noyer, je ne t'en dirai pas plus", dit-elle en se penchant par la porte de la salle de bain.

Mateo ouvrit le rideau de douche et dit :

-N'ose pas m'en priver, nous le dirons à tout le monde à notre retour à Buenos Aires.

Il est sorti et a secoué ses cheveux, Alma a protesté et il lui a attrapé la main, l'a tirée contre son corps et l'a embrassée.

-Non, Mateo, pas maintenant, il faut s'habiller pour le dîner. Je viens d'appeler et ils m'ont dit que dans une demi-heure ils fermeraient la cuisine.

Il s'est résigné.

-Avez-vous rencontré des membres de la commission ? – lui a-t-elle demandé pendant qu'il se rasait.

-Le concierge m'a dit que tout le monde était arrivé hier, mais je n'en ai vu aucun. Ils sont dans leur chambre ou se promènent dans la ville.

-Nous sommes les seuls dans tout l'hôtel, tu ne le savais pas ?

Mateo est sorti de la salle de bain avec la moitié du visage couvert de savon et une serviette autour de la taille. Il a continué à se raser en demandant :

-Tu es sûre?

- Mon prétendant me l'a dit - et il s'est mis à rire. –Il est dit qu'ils sont venus sans leur famille, ou qu'ils sont célibataires.

"Comme c'est étrange", dit-il en retournant à la salle de bain avec une expression inquiète.

Elle ne l'a pas remarqué et a commencé à choisir quelque chose à porter pour le dîner.

-J'ai besoin d'aller aux toilettes, mon amour.

-Je vous le laisse...

-Tout est sale, c'est sûr.

Mateo sortit et haussa les épaules.

"Prends au moins soin de Blas pendant que je me change", dit-elle.

Il ôta sa serviette et chercha des sous-vêtements dans sa valise.

"Ta mère a déjà tout mis dans le placard, Blas, je l'avais imaginé", murmura-t-il.

Il a choisi un boxer, une paire de bas et un débardeur. Il enfila son pantalon et sa chemise. Il chercha partout un miroir, jusqu'à ce qu'il lui vienne à l'esprit de regarder à l'intérieur d'une des portes du placard. Il y avait des taches brunes et des bords cassés et tranchants, mais cela fonctionnait quand même. Il chercha une veste de sport et se regarda dans le miroir. Il n'avait toujours pas la panse qui le caractériserait bien plus tard, mais plutôt une légère proéminence sur son corps grand et élancé. Il portait ses cheveux roux un peu longs, mais il aimait leur apparence. Il regarda les cernes fatigués sous ses yeux. J'avais toute la journée du dimanche avant de commencer à travailler. Peut-être que je vais m'habituer à cette ville, se dit-il.

Il se rendit compte que Blas l'observait attentivement depuis le lit. C'était un enfant calme pour son âge. Sauf lorsque quelque chose l'irritait, il restait généralement immobile plusieurs heures d'affilée, même s'il ne dormait pas. Il a toujours eu des yeux attentifs avec un éclat qui lui rappelait celui de sa mère. Mateo s'assit sur le lit et mit Blas à genoux. Il commença à le bercer en levant les talons, portant un rythme auquel il ne prêtait pas attention au début, puis il réalisa que c'était la mélodie de la Berceuse de Moussorgski. Il s'arrêta, se reconnaissant comme étrange, comme si quelqu'un d'autre avait envahi l'intimité de sa famille.

Alma sortit de la salle de bain vêtue d'une robe rouge à manches courtes. La jupe était un peu étroite mais pas trop serrée. Le décolleté mettait en valeur le collier de perles qu'il lui avait offert pour le mariage. Elle s'était lavé les cheveux et ses boucles brunes étaient brillantes.

-Comment est-ce que je regarde vos collègues ?

Elle n'avait pas besoin de lui demander, elle savait qu'il l'aimait, et c'était suffisant. Ce n'était pas de la sentimentalité ou toutes ces histoires d'amoureux roses, mais une sagesse qu'aucun d'eux n'avait apprise dans aucune école et que personne ne leur avait mentionnée. Pourtant, il y a des choses qui doivent être dites, car même ce qu'implique le silence peut être confus. , transformé par les petites graines du mal qui habitent l’air que nous respirons.

-Plus belle que lorsque nous nous sommes mariés.

Elle sourit et s'approcha pour l'embrasser. Ils retombèrent sur le lit et Blas les observait sereinement.

Mateo remarqua qu'Alma regardait son fils comme il l'avait remarqué auparavant.

"Vous n'avez jamais remarqué comment il nous regarde, surtout moi", a-t-elle déclaré.

-J'ai déjà remarqué, il y a quelques temps il me regardait pendant que je m'habillais.

-Ce n'est pas ce que je veux dire. Il ne semble penser à rien quand il me regarde, il sourit, il rit même, il m'appelle maman et puis il se laisse distraire par d'autres choses. Mais quand il me regarde, j'ai peur de lui.

-Ne dis pas de bêtises...

-C'est sérieux. Parfois, il me vient à l'esprit qu'il voit quelque chose en moi, quelque chose que je ne connais pas. Quand je suis seul, je me regarde dans le miroir et j'essaie de trouver quelque chose qu'il peut voir.

Mateo ne savait pas quoi dire, il caressa ses boucles, tira les boucles et les regarda se former à nouveau. Il enfouit son visage dans les cheveux d'Alma et commença à relever sa jupe.

-Non Mateo, il t'a déjà dit non.

-Commandons quelque chose à manger dans la chambre...

-Tu dois dîner avec tes collègues...sérieusement, laisse-moi partir, s'il te plaît, tu vas froisser ma robe.

Il n'avait pas d'autre choix que de l'écouter. Elle commença à habiller Blas. ETLe garçon sortit du lit et commença à ramper vers la salle de bain.

"Il a envie de faire pipi..." dit Mateo en le soulevant pour le porter.

Cinq minutes plus tard, ils éteignirent la lumière de la pièce, fermèrent la porte et descendirent les escaliers qui menaient à la salle à manger. Il y avait trois hommes à table, chacun à une table différente. Ils se retournèrent lorsqu'ils entendirent la voix aiguë de Blas qui essayait de dire quelque chose que leurs parents ne comprirent que plus tard, lorsqu'ils entendirent les chiens aboyer dans la rue. Blas montra le bras tendu vers le trottoir et dit : les chiens, les chiens.

Les trois hommes les regardèrent. L'un d'eux était assis à une table près du mur, il était le seul à ne pas tourner le dos à Ibáñez. Il était un peu petit, robuste mais pas gros, avec un visage rond et blond et déjà peu de cheveux alors qu'il ne devait pas avoir plus de trente ans. Il portait un costume bleu foncé, son gilet assorti aux innombrables boutons, une chemise blanche et une cravate colorée qui complétaient un ensemble soigné et excessivement soigné. En les voyant, elle releva légèrement la tête et s'essuya les lèvres avec la serviette qu'elle avait posée sur ses genoux.

Les deux autres avaient le dos tourné et se retournaient lorsqu'ils entendirent le garçon. L'un d'eux était grand, très maigre, avec des cheveux châtain clair bouclés, de longs favoris et une barbe de quelques jours. Il portait une chemise noire et un jean, avec un pull sur les épaules. Il les regardait avec ces yeux que les écrivains trouvent agréable à qualifier d'ivres, avec un mélange d'amusement et de légère méchanceté, de sarcasme ou de désenchantement peut-être. Mateo crut reconnaître le troisième homme. C'était un petit gars, avec un corps proportionné à sa taille, un visage mince et blanc, des cheveux avec des boucles courtes et foncées et un bateau rasé de près. Il portait un pull vert qui semblait tricoté à la main, une chemise en velours côtelé et un pantalon plissé fait du même tissu. Il donnait l'impression que les vêtements étaient trop grands pour lui, ils n'étaient pas mauvais mais ils semblaient incongrus, peu en accord avec sa silhouette, ou comme si quelqu'un d'autre, peut-être sa femme, lui avait dit comment faire. sans trop me soucier de la façon dont je sortais dans la rue. Celui-ci fut le premier à se lever de sa chaise, très rapidement, en secouant le verre sur la table et en s'approchant de Mateo.

-Docteur Ibáñez, c'est un plaisir de vous revoir !

Mateo essaya de se souvenir, l'autre comprit son doute et attendit.

-Docteur Ruiz ! Nous nous sommes rencontrés lors d'un accident au passage à niveau, n'est-ce pas ?

Ils se serrèrent tous les deux la main pendant près d'une minute, souriant d'un air entendu et avec un étrange bonheur que les autres ignoraient.

-Ils ne m'ont pas dit qu'il s'agissait de toi, si j'avais su je serais venu avec plus d'enthousiasme. "J'ai dû annuler des consultations et des travaux sur le terrain", a déclaré Ruiz.

-Tu dois me raconter ta vie puisque nous ne nous sommes pas vus, mais laisse-moi te présenter ma famille. Voici ma femme, Alma, et mon fils Blas. – Puis il dit à Alma:- Bernardo et moi nous sommes rencontrés le jour de la naissance de Blas, quand j'ai dû partir à cause de cet accident, tu te souviens ?

Elle hocha la tête et serra la main de Ruiz.

-C'est un plaisir de vous rencontrer, Mme Ibáñez.

-Appelle-moi Alma, s'il te plaît.

Puis le grand homme s'est approché. Il avait l'air étrange dans la pénombre de la salle à manger (le concierge et propriétaire semblait désireux d'économiser de l'argent en installant des lampes à faible consommation), grand et un peu voûté, il regardait les autres avec la joie d'un garçon et le sourire désenchanté de un vieil homme.

-Voici le Dr Dergan, le vétérinaire.

-Mauricio pour tout le monde, puisque nous allons travailler ensemble pendant un moment.- Et il a serré la main d'Ibáñez et de sa femme.

-Dergan et moi venons de la même ville, mais nous ne nous étions pas vus depuis quelques années. "C'était un plaisir de nous rencontrer ici", a déclaré Ruiz.

-Pourquoi ne nous ont-ils pas dit qui étaient les membres de la commission avant de venir ?

-Je suppose que parce qu'ils ne le savaient pas, tout semble très improvisé.

-C'est ce que j'ai dit à ma femme de la même manière.

Ruiz s'éloigna un peu et appela :

-Architecte, s'il vous plaît, approchez-vous.

L'homme en costume se leva et se dirigea vers eux avec plus de confiance. Ruiz l'a présenté.

-L'architecte se sent un peu isolé entre nous, d'après ce qu'il m'a dit.

Márquez rougit. Il était plus timide qu'il ne le paraissait. Sa voix était douce et très douce. Il fallait lui prêter une attention particulière lorsqu'il parlait.

-Je collaborerai avec vous autant que possible, docteurs. J'ai dit à ceux qui m'ont appelé que peut-être un ingénieur serait mieux, mais de toute façon, s'ils nous payaient...

Tout le monde a ri, même si l'architecte ne semblait pas avoir l'intention de plaisanter. Il faisait partie de ces types introvertis et sérieux qui, les rares fois où ils tentent d'être drôles ou de rejoindre un groupe, ont la triste vertu de paraître déplacés, voire ridicules. Cette fois, ce n’était pas du tout comme ça. Sa réponse servit à briser un peu la glace des présentations dans cette salle à manger obscure, où le silence de la rue dû à l'heure

tardive n'était interrompu que de temps en temps par les aboiements des chiens.

"Asseyons-nous, s'il vous plaît", dit Ruiz. Puis ils trouvèrent le concierge, debout au milieu de la salle à manger, les mains derrière le dos.

-La cuisine est fermée, messieurs.

-Mais ne viens pas avec des bêtises -dit Dergan.- Le médecin et sa famille n'ont pas encore dîné.

-Mais les employés ont leur emploi du temps...

-Alors servez ce que vous avez.

-Ce n'est pas notre habitude de baisser la qualité de notre gastronomie.

Ruiz lança à Mateo un regard entendu, comme pour dire : vous voyez, docteur, à quel genre de gars et d'endroits ils nous livrent.

Ibáñez a eu une idée. Il parla à l'oreille de sa femme et elle lui fit un clin d'œil. Alma s'est approchée du concierge avec l'enfant dans ses bras.

-Je sais que c'est gênant, mais mon fils a faim, il n'a pris que son biberon. –Puis il posa une main sur l'avant-bras de l'homme.

Alors l'autre baissa la tête, et comme un domestique embarrassé, dit :

-Je ne pouvais pas me pardonner cette insouciance, ma chère dame. Je vous prie d'excuser mon énorme bêtise devant une dame si gracieuse. J'irai préparer moi-même quelque chose pour vous et pour l'estimable docteur.

Lorsqu'il entra dans la cuisine, tout le monde éclata de rire en secret. Márquez a ri sans un bruit, Ruiz a secoué ses épaules et Dergan a retenu la tête en arrière.

"J'espère qu'il ne nous a pas entendu, je suis désolé pour lui", a déclaré Alma.

-Ne t'inquiète pas, soit il est habitué, soit il ne s'en rend pas compte. Mais pourquoi ont-ils dîné séparément, Bernardo ?

- Parce que le concierge l'a décidé. Il a dit que c'était le règlement de l'hôtel. Les tables sont partagées uniquement par les familles. –Il haussa les épaules, résigné.

-Mais nous allons résoudre le problème maintenant – dit Dergan. Il commença à disposer les tables et les chaises. Quand les autres ont vu ce qu'il voulait faire, ils l'ont aidé. Márquez souleva sans effort sa table et la joignit aux deux autres. Ibáñez a sorti des serviettes et des verres d'une étagère. Ils n'attendaient pas grand-chose du concierge, et il suffisait qu'il leur apporte à manger.

Les quatre hommes et Alma étaient assis autour des tables, et le garçon dans une chaise haute que Mateo trouva rangée dans un coin de la salle à manger. Il aurait dû l'épousseter avant d'y asseoir son fils. Immédiatement, des plaintes retentirent de la cuisine, bientôt réduites au silence. Ils ne savaient pas s'il y avait un cuisinier, mais la voix avec laquelle le concierge discutait était celle du concierge.

-Est-ce que ce sera le garçon qui cuisinera ? –Alma a demandé

"J'espère que non, il a l'air d'un imbécile", a déclaré Mateo. "Il y a quelque temps, il a failli nous écraser avec les valises." Et qu'en est-il de ta vie, Bernardo ?

-Je me suis marié il y a un an, maintenant je passe la moitié de mon temps à La Plata et l'autre moitié dans la ville de ma femme, Le coer antique, toute petite et je ne pense pas le savoir. Sa famille a des champs et elle est restée parce qu'elle est enceinte et qu'ils prennent soin d'elle.

"Je te félicite, Bernardo", a déclaré Alma.

Ruiz remercia en lui rendant un sourire dans lequel on pouvait lire un sentiment d'angoisse paisible et triste, comme s'il voulait soudainement quitter cet hôtel et retourner en ville.

-Je ne supporte pas d'être loin d'elle pendant longtemps, c'est pour ça que je n'étais pas sûr d'accepter.

Le concierge apparut avec une assiette de spaghetti qu'il servit à Alma. Puis il revint avec un autre pour Ibáñez.

-Et pour l'enfant ?- dit Dergan.

Le concierge toussa.

"Je ne sais pas ce que mange un enfant de cet âge..." reconnut le concierge.

Personne n'a rien dit, même s'il y avait des sourires cachés. Ils virent que l'homme avait honte. Accablé aussi par un hôtel en ruine, des dettes impayables, la menace de fermeture, des démissions de personnel, et maintenant eux, des clients payés par l'État venus perturber l'ordre qu'il avait créé et maintenu pendant des années.

-S'il vous plaît, M. Ansaldi, préparez une purée de potiron, si possible, et aurez-vous des blettes bouillies ?

"Je vais le faire pour toi tout de suite", et il s'est enfui.

"Dieu merci, nous l'avons, Mme Ibáñez...", a déclaré Márquez.

-Walter, ne sois pas si formel, nous sommes entre amis. Nous devrions apprendre à mieux nous connaître puisque nous allons passer du temps ensemble.

L'architecte regarda Ruiz avec gratitude.

-Le docteur a raison... je veux dire Bernardo... - dit Alma en se moquant d'elle-même. - Appelez-moi Alma, architecte... je veux dire... Walter.

Les hommes célébrèrent leur erreur et Blas les regarda tous, osant également émettre quelque chose qui ressemblait à un rire haletant. Le concierge est apparu avec de la nourriture pour l'enfant. Il posa tranquillement son assiette, s'inclina et se retira, non pas à la cuisine, mais à la réception. Ils l'ont ensuite vu fermer les portes de l'hôtel et éteindre les principales lumières du hall. Seul un lampadaire éclairait les canapés, l'un face à la télévision éteinte et l'autre face à la rue.

- Savez-vous quelque chose sur ce sur quoi nous devons enquêter ? – Mateo a demandé à Ruiz.

"Ne parlons pas de travail, messieurs, nous avons le week-end pour nous reposer", a déclaré Dergan.

Ruiz le regarda froidement et, sans y prêter attention, il répondit à Ibáñez.

-Ils m'ont dit que ce sont des animaux ressemblant à des chiens, même si je doute fortement qu'ils soient autre chose que des chiens affamés, une sorte de meute qui va deJe suis allé d'un endroit à l'autre dans la ville à la recherche de nourriture. Puisque personne ne les nourrit, je suppose qu'ils mangent des rats, des chats et d'autres animaux. Ils ont trouvé des poubelles éparpillées partout, mais c'est ce que fait tout chien errant dans la rue.

-Mais ont-ils attrapé quelqu'un ? – a demandé Márquez.

-Ils disent oui, même si je n'ai pas vu le corps. Les responsables de l'institut antirabique l'ont incinéré après l'avoir disséqué. L'un d'eux est une de mes connaissances et, selon lui, le chien était blanc, sans oreilles, seulement le trou de l'oreille externe, pas très grand, robuste comme un bouledogue.

"Je pense que je les ai déjà vus quelque part..." dit Dergan pensivement, et il regarda Ruiz à la recherche d'un signe d'assentiment, peut-être. Il n'a rien eu, sauf qu'il l'a regardé avec méfiance.

- Ce que je ne comprends pas, c'est comment nous allons en attraper un - a demandé Márquez. - J'espère que la police ou la fourrière nous aideront.

-Ils fumigent et inondent les égouts avec des gaz toxiques. Ce matin, j'ai vu les camions en arrivant à l'hôtel.

La porte d'entrée s'ouvrit. Mais ce n'est pas l'entrée d'un probable nouvel invité qui a surpris tout le monde, mais le bruit venant de la rue. Les aboiements des chiens étaient désormais intenses, avec des tons graves et graves, formant presque un écho les uns sur les autres, accrus et prolongés à travers ces rues dont le diagramme en diagonale commençait lentement à se dessiner dans l'imagination de chacun. Comme si les aboiements étaient une marque au crayon sur une carte de cette ville en diagonales, se déplaçant et créant des rues qui ne semblaient pas exister auparavant, ou du moins sans importance avant l'arrivée des chiens.

Puis Alma réalisa que Blas s'était levé de la chaise.

-Blas ! –Elle regarda sous la table, puis autour, et se leva effrayée. Elle regarda vers la réception et le vit tituber vers la porte d'entrée. Mateo a dit à sa femme de ne pas s'inquiéter.

"Il ne s'enfuit généralement pas comme les autres enfants, mais parfois nous ne pouvons pas le quitter des yeux", a-t-il déclaré à ses collègues.

Alma a ramassé l'enfant mais il pleurait et criait. En tendant son petit bras, il dit quelque chose qu'elle ne comprit pas au début. Lorsque Mateo s'est approché, elle a dit :

-Oui mon amour, les ouaf-ouafs sont dehors, mais tu dois aller dormir maintenant, demain tu les verras.

Le garçon cessa de pleurer et tendit les bras vers son père. Alma le lui tendit et le garçon serra le cou de Mateo. Je n'arrêtais pas de dire wow-wow.

-Les bites peuvent te mordre, mon amour. "Ton père va les voir demain et il va te dire si tu peux les toucher", a déclaré Alma.

-On va se coucher, c'est dommage qu'on ne puisse pas rester après le dîner...

"Ne t'inquiète pas," dit Ruiz, même si nous pourrions prendre un café après avoir couché le garçon, qu'en penses-tu ?

-Mais la cuisine est fermée...

"Je propose de le préparer", a dit Márquez à voix basse, pour que le concierge ne les entende pas.

L'homme qui était entré avec une valise est reparti avec une attitude hostile. Ansaldi s'est approché d'eux pour leur dire au revoir.

-Qu'est-ce qui arrivait à cet homme ? –Demanda Alma.

-Il voulait une chambre, mais les seules en bon état sont les siennes. Il semble que l'homme ait été offensé, qu'allons-nous faire ? S'ils ont besoin de quelque chose le soir, ils savent que le chasseur est disponible. Je

verrouille l'entrée, mais si en raison d'une urgence, Dieu nous en préserve, vous devez partir, vous pouvez l'avoir au comptoir. Bonne nuit.

Il partit, cachant un bâillement, vers une pièce qui se trouvait derrière la réception.

## 4

La famille Ibáñez monta dans sa chambre et mit Blas au lit. Le garçon n'arrêtait pas de murmurer wow-woof, encore à moitié endormi. Alma ne voulait pas accompagner Mateo pour prendre un café. Elle était fatiguée et craignait que Blas ne se réveille. Mateo descendit dans la salle à manger. Il trouva les autres en train de fumer. Márquez revenait de la cuisine avec des tasses encore vides, mais il sentait déjà l'arôme du café.

-Est-ce qu'ils ont une excellente machine à expresso, est-ce que quelqu'un l'aime particulièrement ?

"Un café moka, garçon", a plaisanté Dergan.

Ibáñez avait déjà remarqué l'accent français intense du vétérinaire.

-Es-tu dans le pays depuis longtemps ? -je lui demande.

-Il y a presque vingt ans. Nous avons rencontré Ruiz en ville.

Mateo regarda Bernardo, qui confirma en silence. Il n'a pas insisté.

-Et toi, Walter ?

-Je viens de Buenos Aires, mais j'ai quelques travaux ici à La Plata.

-Hier, l'architecte m'a emmené dans un manoir qu'il a construit, il est immense. Mais il a eu des problèmes...

Márquez semblait mal à l'aise avec ce commentaire.

-Eh bien, oui, il y a eu un effondrement dans un secteur...

-Et l'architecte était piégé...

-Eh bien, oui, mais il ne m'est rien arrivé.

-Sauf la jambe boiteuse...

Márquez a posé la main sur sa jambe droite, comme par réflexe.

-Mais ça guérit...

Tout le monde est resté silencieux. Ils ne s'attendaient pas à cela lorsqu'ils planifièrent le café d'après-dîner.

-Allons dans la rue... -Proposa Dergan.- Le chauffeur de taxi qui m'a amené de la gare m'a parlé de quelques maisons closes.

"Tu es un idiot, Mauricio !", dit Ruiz. -Tu ne te rends pas compte qu'Ibáñez est avec le faMilia ?

Dergan a mis la cigarette à sa bouche et a fait un geste d'excuse, mais il n'a visiblement pas vu le problème.

"J'apprécie votre intention, Dergan", dit Mateo. "Vas-y, si tu veux."

-Rien de tout ça, Mateo.- Sortons prendre l'air. Cela vous aidera à connaître un peu les environs.

Ils se levèrent et cherchèrent la clé de l'entrée. C'était avec un ruban rouge accroché à un crochet accroché au mur. Ils sont partis et Márquez s'est chargé de fermer la porte. Un camion poubelle est passé devant. Lorsqu'il s'éloigna, ils entendirent des aboiements, quoique plus lointains. Il faisait froid et Mateo n'avait pas apporté de manteau. Tous les quatre allumèrent des cigarettes et commencèrent à marcher en silence. Bernardo a souligné quelques maisons et commerces bien connus du quartier. Certaines familles étaient ses patients et il fréquentait une clinique à proximité. Ils marchèrent cinq pâtés de maisons et atteignirent le coin d'une petite mais confortable place, avec des bancs en bois et des lampes au mercure qui donnaient une lumière sombre malgré l'intensité.

-C'est la boulangerie Casas, au-delà se trouve la pharmacie de Valverde. C'est un autre voisin de ma ville qui a déménagé il y a quelque temps. La femme est malade mais elle ne me laisse pas prendre soin d'elle. Il dit qu'il peut s'en occuper tout seul, mais je doute qu'il ait un titre.

"Je suis sûr qu'il ne l'a pas", a ajouté Dergan.

Mateo aurait aimé demander pourquoi ils ne le dénonçaient pas, mais il pensait que cela devenait trop tôt hostile. J’avais d’abord besoin d’en savoir plus.

-De toute façon, il ne s'implique généralement pas beaucoup avec mes patients, et c'est ce qui m'intéresse, n'est-ce pas, Ibáñez ?

-Je crois que oui.

-C'est le bar de Santos, tranquille pour passer l'après-midi. Valverde, Casas et le mécanicien se rencontrent généralement de temps en temps. Ils aiment voir passer les professeurs lorsqu’ils quittent l’école.

Leurs rires résonnaient dans la rue déserte. Seule une moto passait de temps en temps, une voiture ou une ambulance. Il était midi et demi du soir

et ils avaient parcouru près de dix pâtés de maisons supplémentaires. Puis ils ont commencé à ressentir quelque chose comme du tonnerre sur l'asphalte. Tout le monde l'a remarqué et a regardé autour de lui. Il n'y avait que de la rosée sur les trottoirs en tuiles rainurées, de minces filets d'eau dans les gouttières, des lumières faibles provenant des porches des maisons qui survivaient à peine jusqu'au trottoir. Ils se rendirent compte que le centre des rues était plongé dans l'obscurité totale. Le quartier où se trouvait l'hôtel n'était pas central, mais un quartier de banlieue, et ils se trouvaient déjà dans un quartier encore plus isolé. Le bruit venait du bout de la rue où ils s'étaient arrêtés, attendant de voir apparaître une voiture, même s'ils étaient sûrs que ce n'était pas ça. C'étaient des pas lourds, comme ceux d'un troupeau, et certains d'entre eux devaient penser, même s'ils n'osaient pas le dire à haute voix, qu'ils verraient bientôt un troupeau de buffles.

Comme c'était absurde ce que se disait Ibáñez à ce moment-là, car il était le seul à oser traduire sa prémonition en paroles silencieuses qu'il ne confessait qu'à lui-même. Mais le bruit dans les rues n'était plus aussi fort maintenant, mais semblait soudainement venir de l'air, comme un son creux, le son d'un instrument à vent, peut-être un hurlement. Est-ce que ça pourrait être ça, peut-être ?

Alors Dergan dit :

-Ce sont les chiens, je les sens. Je connais l'odeur de n'importe quel chien, elle nous est apportée par le vent.

Ibáñez a regardé le vétérinaire renifler l'air comme un chasseur. Il allait dire quelque chose mais ils virent immédiatement une ombre blanche apparaître du coin suivant. Ils se trouvaient à l'intersection de deux rues, chacun des quatre surveillant l'une des quatre menaces possibles. Parce qu'il s'agissait bien de cela, de menaces qui se confirmaient dans cette étrange ombre blanche qui avançait dans la fine brume de la nuit. Ils n'avaient plus de doute, c'étaient des chiens, et leurs aboiements devenaient clairs et stridents, secs comme le son du cor dans l'air humide d'une forêt inexplorée. Ils venaient de la rue qu'Ibáñez gardait et il criait :

-Les voilà!

Ils ne savaient pas quoi faire. Devraient-ils s'enfuir, peut-être ? N'étaient-ils que des chiens errants ? Les quatre regardèrent autour d'eux mais ne virent rien d'autre que cette meute qui courait vers eux. Ils pouvaient voir le brouillard de son souffle dans le froid de la nuit, et ses aboiements étaient à la fois menaçants et hypnotiques. Les hommes restèrent immobiles encore quelques secondes, mais Márquez tirait déjà sur les manches des autres pour fuir.

-Qu'est-ce qui ne va pas chez eux, cette putain de mère ! Partons d'ici !

-Attends une minute, si nous courons, ils nous poursuivront ! La seule chance est de rester immobile ! –Dergan a dit.

-Mon Dieu, mais ils vont nous mordre ! – insista Walter.

"Dergan connaît les animaux, Walter", dit Ruiz. "Espérons qu'il ait raison."

Puis ils se sont arrêtés, ont jeté leurs cigarettes par terre et se sont mis épaule contre épaule. Le peloton était maintenant à mi-chemin du pâté de maisons, se dirigeant rapidement vers l'intersection. L'odeur des cheveux sales etles excréments, l'urine et la saleté incrustée ne faisaient rien d'autre que plonger son imagination dans les vieilles forêts et les époques reculées, où les générations anciennes avaient mené de longues querelles et des chasses sanglantes avec des chiens sauvages. Eux, les animaux, étaient les intermédiaires entre les chasseurs et les proies. Ils sentaient les chiens passer devant eux, se frotter contre leurs pantalons, marcher sur leurs chaussures. Marquez a dit :

-Ils m'ont mordu !- mais je n'en étais pas sûr, j'avais senti la traction sur mon pantalon mais rien de plus. Peut-être qu'ils l'avaient senti et s'étaient enfuis.

Ils virent passer une quarantaine de chiens. Tout de même d'après ce qu'ils avaient vu. Blanc, sans oreilles et sans queue. Comme Ruiz l'avait dit, ils étaient construits comme des bouledogues mais pas exactement de la même manière. Quand tout le monde fut passé, les quatre hommes soupirèrent de soulagement.

"Si nous avions couru, nous aurions couru sur des blocs et ils nous rattraperaient sûrement", a déclaré Dergan.

"Laisse-moi voir cette cheville", dit Ruiz à Walter.

L'architecte s'est assis sur le trottoir et a retroussé son pantalon. Je n'avais rien.

-Il a dû te renifler un peu, justement.

Ibáñez regarda les maisons autour de lui.

-Mais personne n'est sorti pour voir ce qui se passait ? Je ne comprends pas.

-Ils sont habitués, Mateo. Je connais les gens de ce quartier, ce sont mes patients. Cela fait longtemps qu'ils me posent des questions sur les chiens et ils ne se réveillent plus lorsqu'ils les entendent passer.

-De quel genre sont-ils, ressemblent-ils à des métis ?

"Oui", a déclaré Dergan, "Mais ils ont des malformations, comme des mutilations dès la naissance." Ils sont tous pareils, vous avez remarqué ?

-Mais où sont-ils allés maintenant ?

- Là, d'où nous venons.

"Mon Dieu", a déclaré Ibáñez. "L'hôtel." Il a commencé à marcher, mais Ruiz l'a arrêté.

-C'est fermé, Mateo, Walter a la clé, d'habitude ils n'entrent pas non plus dans les maisons.

-Ma famille est là, je veux en être sûr.

- Alors allons-y tous.

Tous les quatre commencèrent à courir vers l'hôtel. C'étaient des hommes peu habitués au sport et trois pâtés de maisons plus tard, ils étaient déjà fatigués. Ils ont ralenti mais transpiraient toujours et respiraient fort.

"Maudite cigarette", dit Ruiz, qui posa la main sur sa poitrine et cracha des mucosités opaques.

- Nous ne pourrons pas les joindre s'il y a un téléphone à proximité.

-Il n'y a même pas de bowling ouvert... il y a un téléphone public là-bas.

Dergan a couru et leur a dit de continuer. Bientôt il les rattrapa :

-Il est sans ligne, ses câbles sont rongés.

Ils le regardèrent sans interrompre leur rythme rapide, comme pour lui demander s'il était possible que ce soient les chiens qui l'aient fait.

-Ils détruisent tout, les poubelles, les câbles, les pneus, les plantes. Ils ont même tué un sans-abri sur la place il y a deux mois.

Ibáñez regarda Ruiz et demanda :

-Je n'en ai jamais entendu parler.

- Au moins, cela n'a pas été publié dans les journaux. Le ministère n'a pas voulu que cela soit connu.

Mateo Ibáñez s'est de nouveau présenté. Les autres essayaient de le suivre. Márquez était à bonne distance d'eux, fatigué, avec sa cravate lâche, sa veste pendante au bras et sa chemise en sueur. Ils étaient allés trop loin de l'hôtel et se trouvaient encore à au moins cinq pâtés de maisons.

Alma s'était déshabillée et avait enfilé sa chemise de nuit dix minutes après que Mateo soit descendu dans la salle à manger. Il entendit les voix des hommes en bas qui déplaçaient les chaises. Puis la porte sur rue qui laissait entrer le bruit du moteur d'un camion de collecte des déchets. Ils iront se promener, pensa-t-elle. Il embrassa Blas, qui se recroquevilla dans son berceau, sans se réveiller. Puis il s'est couché. Il n'aimait pas les hôtels, les draps froids et étranges lui donnaient des frissons même en plein été. La pièce sombre était encore plus intrigante, avec cette humidité qui imprégnait les meubles et les vieux rideaux. Les volets métalliques étaient rouillés et craquaient au vent. Il y eut un courant d'air venant de quelque part et elle se leva pour ajuster les châssis de la fenêtre. Avant de fermer, il a regardé dans la rue et a vu un garçon qui courait, un adolescent, qui lui tenait la main et semblait crier, bien que très doucement. Puis il entendit frapper à la porte de la rue et reconnut le chasseur de l'hôtel, ce garçon habillé comme les autres en jeans et en T-shirt.

Il referma la fenêtre et enfila un peignoir. Il jeta un rapide coup d'œil à Blas, qui dormait encore. Il sortit dans le couloir et regarda vers la porte. On pouvait voir l'ombre du garçon frappante. De la pièce derrière le comptoir arrivait le concierge avec une lampe de poche, les cheveux ébouriffés et une robe à carreaux vert et rouge.

-Qui est-ce?! Que se passe-t-il?!

-C'est moi, mec ! - a crié le garçon.

Ansaldi est allé l'ouvrir, mais s'est retourné, est retourné au comptoir et a cherché la clé. Il ne l'a pas trouvé. Il fouilla ensuite les tiroirs et en trouva un exemplaire. Pendant ce temps, Alma descendit les escaliers.

-Ce qui s'est passé?

-C'est mon neveu, je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Je suis désolé de t'avoir réveillé.

-Ce n'est pas grave, ouvre-le.

-J'espère que cette clé fonctionne, c'est une vieille copie, j'ai donné l'autre aux médecins doncqu'ils puissent y entrer au retour de leur promenade

Il a mis la clé dans la serrure et elle a été difficile à ouvrir, mais finalement il l'a fait et le garçon est allé directement s'asseoir sur le fauteuil dans le couloir. Son visage était ridé de douleur et il tenait sa main droite avec sa gauche.

-Un chien m'a mordu !

-Mais où!

-À deux pâtés de maisons d'ici,

-Et que faisais-tu dans la rue à cette heure quand je t'ai envoyé au lit ?

-M. Ansaldi, s'il vous plaît, laissez cela pour plus tard, ne voyez-vous pas que vous saignez. Où avez-vous une trousse de premiers secours ?

-Rendez grâce à la dame pour laquelle vous êtes sauvé maintenant. Je vais chercher la trousse de premiers secours, ma chère dame.

Le concierge entra dans sa chambre, dont la lumière éclairait à peine le couloir. Alma essaya de calmer le garçon et de voir la blessure, mais elle y parvint à peine. Il a cherché l'interrupteur et il n'a pas fonctionné. Il a découvert que la caisse enregistreuse principale se trouvait derrière le comptoir. Alma a essayé et toutes les lumières du rez-de-chaussée se sont allumées. Pourquoi Ansaldi avait éteint toutes les lumières dans ce secteur la nuit. Aviez-vous atteint cette limite dans votre besoin d’épargner ? Il est retourné là où se trouvait le garçon et a vérifié la blessure, elle était large et avait un os du pouce exposé.

-M. Ansaldi, vite, il faut l'emmener à l'hôpital !

Le concierge a déclaré qu'il n'avait pas trouvé la trousse de premiers secours et, lorsqu'il a quitté la pièce, il a été surpris de voir toutes les lumières allumées.

-Qui les a allumés ?

-C'était moi, et c'est absurde de couper le courant la nuit, surtout dans un hôtel.

-Ma chère dame, il y a des raisons à cela, et vous ne les connaissez pas, si je puis dire.

-Je ne connais aucune autre raison que son avarice. Mais maintenant, nous devons emmener le garçon à l'hôpital. Appelle au moins une ambulance.

Ansaldi est allé téléphoner, offensé mais avec des gestes dignes.

-Quel homme stupide est ton oncle ! Excusez-moi, mais c'est comme ça qu'il se comporte. Pourquoi tu coupes les lumières ?

Le garçon la regarda un moment, comme s'il décidait de répondre ou non, puis il dit :

-Parce que les chiens, s'il y a de la lumière, ils ne s'approchent pas.

-Et pourquoi voudrais-je qu'ils viennent à l'hôtel ?

-On les jette de partout, madame. Mais ici, ils dorment parfois sur le seuil jusqu'à l'aube. Mon oncle les nourrit s'il les voit très affamés.

C'est fou, se dit Alma, tout le monde ici est fou.

Ansaldi est revenu en disant qu'il n'y avait pas d'ambulances disponibles à l'hôpital et qu'ils devaient l'emmener eux-mêmes.

-Mon Dieu, et qui sait quand mon mari reviendra. Je vais me changer et sortir notre voiture. S'il vous plaît, enroulez un chiffon propre autour de cette blessure, d'accord ?

Quand Alma retourna dans sa chambre, Blas dormait encore. Il remercia le ciel et espéra ne pas se réveiller. Mais s'il sortait, il devait le laisser seul avec ce vieil homme, sans même y penser. Elle n'a eu d'autre choix que de l'emmener avec elle à l'hôpital. Le vieil homme ne voudrait certainement pas quitter l'hôtel seul. Et Mateo qui n'arrive pas, en promenade avec des amis après si longtemps d'une vie austère à Buenos Aires, et précisément aujourd'hui.

Il finit de s'habiller et enveloppa Blas dans son manteau. Il descendit les escaliers.

" Je suis prête. " Elle s'arrêta et se souvint qu'elle avait oublié les papiers et les clés de la voiture. " Tiens l'enfant pour moi un moment, s'il te plaît. "

Ansaldi ne savait pas comment l'attraper. Alma fit un geste d'ennui et le plaça sur le canapé, à côté du garçon.

-Alors s'il te plaît, assure-toi qu'il ne tombe pas, au moins autant-. Il courut à l'étage et chercha les papiers dans la valise, c'était la seule chose qu'il avait laissée déballée car il ne pensait pas en avoir besoin si tôt. Elle ne parvenait pas à trouver les clés et elle avait peur de penser que Mateo les avait peut-être emportées avec lui. Finalement, elle les trouva dans la veste de voyage de son mari et poussa un soupir de soulagement. Puis il en entendit un aboyer qui approchait. Il sortit dans le couloir et descendit les escaliers, mais à mi-chemin il se rendit compte que les lumières étaient de nouveau éteintes.

-Mais c'est quoi ce bordel... ? – commença-t-il à dire, avant de voir que près de dix chiens entraient dans la salle sombre, où une faible lumière de mercure arrivait de la rue. Plus d'une dizaine de chiens ont été laissés dehors, tournant en rond devant l'hôtel. Ceux qui étaient entrés traversèrent le hall et elle parvint à voir l'ombre du concierge et du garçon assis dans le fauteuil. Il pensa à son fils et devint désespéré. Il y courut sans voir que deux des chiens étaient au pied de l'escalier, ou s'il les voyait, il n'y prêtait pas vraiment attention. Parce qu'il était sûr de ce qu'il avait vu juste une seconde auparavant. M. Ansaldi avait commencé à ramasser l'enfant et le rapprochait de l'un des chiens.

-Non! –elle a crié aussi fort qu'elle a pu, et son cri est devenu encore plus fort lorsqu'elle a senti la morsure profonde, propre et exacte des crocs d'un des chiens qui l'attendaient au pied de l'escalier.

Alma tomba au sol. Elle essaya de s'enfuir, de secouer l'animal de sa cheville gauche, mais celui-ci s'accrochait de plus en plus fort, tandis que l'autre attrapait son autre jambe. Bientôt, il commença à ressentir non pas de la douleur, mais une profonde anesthésie, comme s'il n'avait plus de jambes. Puis il a dû ramper avec sonElle marcha entre les deux animaux pour atteindre le fauteuil où Ansaldi, contrairement à ce qu'elle avait vu un instant auparavant, s'était recroquevillé, les genoux pliés pour se protéger. Le garçon commença à se défendre avec les oreillers et à jeter des objets depuis la table à côté du canapé.

Alma attrapa l'accoudoir et supplia le concierge de l'aider. Il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois. Elle s'est rendu compte qu'elle ne pouvait rien obtenir de lui et elle a pensé qu'elle saignait à mort parce qu'elle pouvait à peine sentir ses jambes. Il chercha son fils, mais ne le trouvant pas, il pensa qu'il devait être caché entre le concierge et le chasseur. Il n'avait plus rien à leur lancer, alors il s'est mis à pleurer, sans se rendre compte que le sang qui sortait de sa main tachait la chaise. Les chiens étaient maintenant plus furieux qu'auparavant. Ils sentaient le sang, et Alma pouvait le sentir aussi, mais sa vision était floue et elle savait qu'elle était sur le point de mourir.

Mateo, murmura-t-elle, et dans son imagination elle confondit le visage de son mari et le visage étrange de ces animaux. Les chiens semblaient ne rien voir, leurs yeux étaient clairs comme ceux des aveugles. C'est la dernière chose qu'il a vue avant de s'endormir, car c'est ce qui arrive habituellement lorsque le sang jaillit d'une artère majeure. Un corps sans sang est comme un chaudron sans eau. La pression diminue et la vie se perd, lentement.

## 6

Ils arrivèrent tous les quatre sur le trottoir de l'hôtel, mais depuis le pâté de maisons précédent, ils aperçurent les chiens devant la porte, tournant en rond et aboyant. Certains voisins avaient ouvert leurs fenêtres et regardaient dehors, aucun n'osait sortir.

Lorsqu’ils se sont rendu compte que les animaux entraient, Ibáñez a fait tous les efforts possibles pour y arriver. Ruiz et Dergan ne l'ont pas suivi, même Márquez, reniflant comme un bœuf, a accéléré le pas. Mais ils durent s'arrêter devant les chiens qui leur barraient le passage, grognant et salivant intensément. Désormais, ils pouvaient les voir de près. Blanc et aux poils très courts, pas d'oreilles, un seul trou de chaque côté du crâne, museau court et large, corps robuste et pattes courtes. Mais surtout, ils se sont rendu compte que les chiens ne les regardaient pas directement, leurs

paupières étaient presque fermées, comme tombantes par manque d'usage ou par paralysie faciale. Ce que l'on pouvait voir des yeux n'était qu'une lueur sourde des orbites avec des pupilles claires. Les chiens bougeaient la tête d'un côté à l'autre comme s'ils tremblaient, mais ce n'était pas tout, ils étaient guidés par leur odorat et bougeaient leur museau partout, constamment. C'était exactement ce que fait un aveugle lorsqu'il essaie de distinguer d'où vient un son particulier.

-Ils sont aveugles, Ruiz –dit Dergan.- Tu avais raison, ce sont les mêmes.

Ibáñez ne comprenait pas à quoi il faisait allusion, mais ce n'était pas ce qui lui importait désormais.

-Comment allons-nous nous mettre entre eux ?

"J'ai une idée", a déclaré Márquez. Il sortit le briquet de sa poche et commença à mettre le feu à sa veste. Puis il l'a agité devant les chiens et ils ont commencé à s'enfuir.

"Super, Walter", le félicita Dergan, et tous les quatre se faufilèrent dans la brèche ouverte par l'architecte.

Quand ils entrèrent tous les quatre, le dernier ferma la porte, donnant des coups de pied au dernier chien qui tentait de les suivre. A l'intérieur, il y en avait quatre autres autour du canapé. Ibáñez a vu sa femme par terre, avec l'un des animaux accroché à sa jambe.

-Âme! – cria-t-il en se dirigeant vers elle.

-Prudent! –Ruiz l'a prévenu que deux des chiens allaient l'attaquer, mais Bernardo a pris une chaise et a commencé à les frapper.

Ibáñez est arrivé là où se trouvait sa femme, les deux chiens étaient encore vivants et accrochés à ses jambes, alors il a attrapé une autre chaise et a commencé à les frapper de toutes ses forces, encore et encore, avec dégoût et colère en même temps.

-Matthieu, arrête ça ! – entendit-il dire Bernardo, qui l'attrapa par les bras et l'arrêta. Puis Mateo s'est rendu compte que le chien avait été détruit, mais il n'avait pas lâché la jambe d'Alma. La force était si grande qu'elle avait brisé l'os.

-Mon Dieu, mon âme ! Ma chère âme ! – dit-il en s'agenouillant à côté d'elle et en levant la tête.

Le concierge était toujours recroquevillé sur le canapé, le garçon les regardait toujours et ne savait pas quoi faire. Blas pleurait taché de sang. Mateo a entendu les pleurs et s'est rendu compte que son fils était également blessé. Mais Ruiz était déjà venu le chercher et le surveillait.

Il n'y avait que deux autres chiens vivants, que Márquez essayait d'effrayer avec sa veste en feu. Dergan a tenté de les frapper par derrière, mais ils étaient trop agiles. Les animaux essayaient de chercher une sortie qu'ils ne pouvaient pas voir, comme des mouches sur une vitre. Walter regarda dehors et vit que les autres étaient partis. Il ouvrit la porte et dit :

-Pousse-les dehors, Mauricio, laisse-les partir !

Les chiens se sont immédiatement enfuis et Walter a fermé la porte. Le couloir était sombre et il chercha l'interrupteur qui ne fonctionnait pas. Le garçon se leva du canapé et se dirigea vers le comptoir. Les lumières se sont allumées et ils ont alors vu tout un panorama de saleté et de sang. e sur le tapis et les fauteuils. Il y avait trois chiens morts, Alma et Mateo, sur le sol. Ansaldi continuait à regarder impassible depuis son fauteuil, toujours les genoux pliés près du menton. La main du garçon était détruite et elle saignait encore.

-Mateo - dit Ruiz -Blas a été taché par le sang du garçon, mais je ne vois aucune blessure, ne t'inquiète pas.

Ibáñez n'a pas montré de soulagement, qui sait s'il écoutait.

-Mon âme! – dit-il en balançant la tête de sa femme contre sa poitrine.

Ruiz a décidé de prendre les choses en main car il ne s’attendait pas à de la clarté de la part de son ami.

-Laissez-moi le voir, s'il vous plaît.

Mateo le laissa approcher.

-Elle a un pouls faible, mais elle est vivante, Mateo, il faut l'emmener à l'hôpital.

-Et ce garçon aussi – dit Dergan.

-Je vais chercher la voiture.-Márquez est sorti par la porte du parking.

Ruiz a essayé de séparer les mâchoires des chiens des pattes d'Alma.

-Aide-moi, Mauricio.

À eux deux, ils essayaient d'ouvrir la bouche, tandis qu'Ibáñez leur tenait les jambes.

"La putain de mère..." dit Bernardo en luttant avec ses mâchoires et en essayant en même temps de ne pas détruire davantage les jambes de la femme. Mauricio a dit qu'il savait comment faire.

-Leurs mâchoires se bloquent, comme une luxation, tu comprends ? Ils ne peuvent pas se détacher lorsqu’ils mordent dans quelque chose de plus grand diamètre que leur bouche.

Dergan a couru dans sa chambre et a apporté la mallette. Il a sorti une paire de pinces et a serré les mâchoires des chiens sous les oreilles jusqu'à ce qu'elles se cassent. Ensuite, ils ont réussi à les libérer facilement.

La voiture attendait devant la porte en klaxonnant. Ibáñez prit sa femme dans ses bras, mais avant de partir il dit à Dergan :

-Reste ici pour prendre soin de mon fils, s'il te plaît, prends soin de lui de ta vie.

Mauricio lui a dit de ne pas s'inquiéter.

"Allons-y", a exhorté Ruiz.

Ils ont déposé Alma sur la banquette arrière, la tête sur les jambes d'Ibáñez. Il lui caressa la tête, lissant ses cheveux sales et moites. Le garçon était assis devant, entre Márquez et Ruiz, il pleurait maintenant et Bernardo a mis un bras autour de ses épaules et a essayé de le réconforter.

"Ça fait mal", dit le garçon.

-Comment tu t'apelles? – a demandé Bernardo, alors que les lampadaires devenaient plus fréquents à mesure qu'ils approchaient de l'hôpital.

-Manuel Ansaldi, monsieur.

-Le concierge est-il ton parent ?

-Mon oncle, monsieur. Il est en fait comme mon grand-oncle, je pense. C'est l'oncle de mon grand-père.

Márquez et Ruiz se regardèrent avec étonnement.

-Mais il n'a pas plus de cinquante ans.

Le garçon ne répondit pas. Les lumières blanches de l'entrée du garde étaient déjà visibles.

## 7

Mauricio ferma la portière en voyant la voiture partir. Il souleva Blas dans ses bras.

-Je vais laver le garçon, mon vieux. Vous vous levez et réchauffez du lait et de la nourriture.

Comme il ne bougeait pas, elle lui secoua le bras pour le faire réagir.

-Je sais que ça a été un choc, vieil homme, mais je ne vois pas que tu as fait quoi que ce soit pour l'empêcher. Ensuite, il va me dire qui a ouvert la porte si nous l'avions verrouillée. Allez, bouge ton cul déjà !

Il monta dans la chambre d'Ibáñez, ôta les vêtements tachés de l'enfant et le mit dans la baignoire avec de l'eau tiède. Blas n'avait pas arrêté de pleurer pendant tout ce temps, mais lorsqu'il sentit la chaleur de l'eau, il commença à se calmer. Dergan lui chantait une berceuse de son pays, en français, et le rythme doux et délicat de ses paroles, le doux maniérisme de sa voix faisaient sourire Blas en le savonnant.

Puis il l'a ramassé et l'a séché avec la serviette. Elle l'emmena au lit et lui enfila les vêtements que sa mère avait placés dans un tiroir du placard quelques heures auparavant. Il le mit au lit, sortit dans le couloir et cria :

-Vieil, et le lait ?

N'ayant pas reçu de réponse, elle a couru en bas et l'a trouvé dans la cuisine, debout à côté de la cuisinière, attendant que l'eau bout.

-Est-il sourd et stupide ? J'ai dû laisser le garçon tranquille. Téléchargez-le dès qu'il est prêt.

Il retourna en courant dans la pièce. Blas ne pleurait plus. Un peu plus tard, le concierge a récupéré la bouteille et l'a remise à Dergan. Blas but son lait et commença à somnoler. Lorsqu'il fut sûr de dormir complètement, il le plaça entre les draps et les ajusta aux côtés du matelas. Il vérifia que la fenêtre était bien fermée. Puis il partit en verrouillant la porte. Il descendit dans la salle à manger et trouva le vieil homme assis à l'une des tables, en train de prendre le thé. Il portait toujours la même robe et la même odeur de chien sale.

-Pourquoi tu ne t'es pas lavé un peu ? –Dit Dergan, plus conciliant. Il ne comprenait pas la participation du vieil homme à ce désastre. Si je n'avais pas ouvert la porte...

-Dis-moi ce qui s'est passé.

Ansaldi le regardait avec ces yeux marron qui ressemblaient à du café au lait. D'où vient-il, se demanda Dergan. Cela ne semble pas argentin, cela me donne l'impression que cela vient de mes terres, du vieux continent je veux dire. C'est comme si vous l'aviez déjà vu, ou peut-être sa famille. Il a ces yeux sombres et vifs à la fois, tristes et furieux. Ce sont des yeux qui cachent trop, comme la terreà.

-Mon neveu a commencé à frapper à la porte de la rue. J'ai été blessé, alors j'ai cherché la copie de la clé que je n'avais pas utilisée depuis longtemps. J'ai pu l'ouvrir et le laisser entrer. Mme Ibáñez s'était réveillée et m'avait accompagné. Il a dit qu'il devait être transporté à l'hôpital et qu'il

allait utiliser sa voiture. Il est allé se changer et récupérer ses clés, je suppose. Mais quand il descendit, les chiens étaient déjà entrés.

-Mais alors tu n'as pas fermé la porte quand tu as laissé entrer le gamin ?

Ansaldi haussa les épaules et répondit :

- Cela ne m'est pas venu à l'esprit à ce moment-là, Manuel se plaignait de douleurs et nous ne savions pas quoi faire.

Dergan se frotta le visage avec ses mains, fatigué et furieux de voir une telle bêtise.

-Mais pourquoi étaient-ils dans le noir, avec l'interrupteur principal éteint. Avec de grandes lumières, les animaux ne s'approchent généralement pas.

-Je les éteint la nuit au rez-de-chaussée, docteur, pour faire des économies, vous savez que l'hôtel ne va pas bien ces derniers temps.

-Arrêtez d'être médecin, je suis vétérinaire.

-Comme vous le souhaitez, Monsieur Dergan.

Mauricio perçut alors dans cet accent italien un résidu des temps anciens. Il n'en doutait plus, le vieil homme était venu d'Italie depuis longtemps et connaissait sa terre de Bretagne.

-Quand es-tu venu d'Europe ?

Ansaldi sourit.

-Oh monsieur, ça fait tellement longtemps que je ne m'en souviens plus.

-Mais quel âge a-t-il ?

Le vieux ne répondit pas, c'était un très mauvais acteur et il était évident qu'il jouait les sourds par convenance.

-Je ne m'entends pas ?

-Quoi, monsieur ?

-Je lui ai demandé quel âge il avait.

Ansaldi se leva et Dergan le retint.

-Je suis fatigué, monsieur, s'il vous plaît, ayez pitié d'un vieil homme comme moi. Demain, je dois préparer cet hôtel pour toi.

-De quelle ville viens-tu, réponds au moins à cette question ?

-De Florence, monsieur.

Puis il se leva, alla dans sa chambre et ferma la porte, mais d'abord il éteignit à nouveau les lumières, sans faire le moindre mouvement pour nettoyer le couloir ou enlever les corps des chiens. Mauricio sursauta lorsqu'il resta dans l'ignorance et se souvint soudain qu'avant de venir de France, son grand-père lui racontait des histoires, des légendes de la vieille Europe médiévale, certaines joyeuses transmises par les troubadours, mais d'autres, des XVIIIe et XIXe siècles, plus sinistre. . Il lui avait raconté un jour l'histoire d'une certaine Alice de Trieste, d'une grande beauté, morte de la syphilis, mais on racontait que son mari l'avait en fait tuée avec un appareil mécanique qu'il avait inventé. C'était une histoire fantastique impliquant un automate et une imagination démesurée. Elle ne savait pas pourquoi elle pensait à une telle histoire à ce moment-là, peut-être parce qu'elle était la seule d'origine italienne que son grand-père français lui avait racontée, ou peut-être parce que le nom de famille Ansaldi faisait penser à celui de cette femme et que ville en particulier. Mais qu'Alice était morte sans enfants, comme elle le croyait.

Il est allé chercher un sac en toile de jute dans le coffre de sa voiture. Il est revenu avec elle, a ramassé les corps et les a mis à l'intérieur. Il laisserait les employés d'Ansaldi nettoyer le reste. Il porta le sac jusqu'à sa chambre et l'y laissa, le fermant à clé, même s'il ne pensait pas qu'il était inviolable. Il retourna dans la chambre du garçon, qui dormait encore, et s'allongea dans le lit dans lequel les Ibáñez ne dormiraient plus jamais ensemble.

## 8

Dimanche matin, Ibáñez s'est réveillé assis sur une chaise d'hôpital, la tête dans les bras et le corps allongé sur le matelas où se trouvait sa femme. Il leva les yeux, surpris lorsqu'il la sentit le toucher. La main d'Alma caressa la sienne.

-Comment vous sentez-vous? – lui a-t-il demandé en l'embrassant sur le front.

-Mal.

Mateo ne pouvait qu'embrasser ses lèvres, son visage et son cou. Pas tant pour la consoler, mais pour s'assurer qu'il ne l'avait pas perdue, que c'était elle, sa femme, son Âme, qui était dans ce lit.

-Et Blas ? -elle a demandé.

-C'est bon, heureusement il ne lui est rien arrivé. Il est à l'hôtel avec Dergan.

-Et le vieux... ?

-Ils ne l'ont pas mordu non plus... mais le garçon a failli perdre un doigt de la main. Qu'est-ce que tu vas faire...

-Mon Dieu...

-S'il te plaît, mon amour, ne t'inquiète pas, tout est déjà arrivé.

-Mais toi et les autres devez les étudier, ces bêtes...

-Nous allons trouver une solution. S'il vous plaît, ne vous inquiétez pas, ne vous inquiétez pas pour nous. Consacrez-vous à votre guérison.

-J'ai mal aux jambes...

Mateo regarda le pied du lit. Comment allait-il lui dire, pour l'amour de Dieu, comment allait-il dire à sa femme qu'elle allait probablement perdre la moitié de sa jambe, ou peut-être les deux. Ils l'avaient opérée la nuit dernière, Ruiz était même dans la salle d'opération, mais ils lui ont interdit d'entrer. Et maintenant, elle avait les jambes avec deux demi-cercles d'orthèses externes et des bandages couvrant l'absence totale de muscles et de tendons.

Alma releva un peu la tête et remarqua la bosse sous les draps.

-Dispositifs?

-Tuteurs externes, vous avez exposé des fractures, mais ils vous ont déjà nettoyé hier soir et vous êtes sous antibiotiques. Maintenant, essaie de dormir.

Alma ferma les yeux, non pas parce qu'il lui obéissait mais parce qu'il était fatigué. Le sérum qui nourrissait son sang contenait des sédatifs, des analgésiques et des antibiotiques. Tout un cocktail auquel peu de gens résisteraient longtemps. Mais elle est forte, se dit-il. Ils lui avaient fait vacciner dès son arrivée à l'hôpital. Alma rouvrit les yeux et dit :

-Le vieux...

-Je t'ai déjà dit qu'il ne lui était rien arrivé...

-Non, Mateo...le vieux voulait tuer Blas...

-Qu'est-ce que tu dis, je ne comprends pas ?

Alma prit une profonde inspiration pour élever la voix mais fut secouée par une quinte de toux. Mateo lui tendit un verre d'eau et l'aida à boire. Il ne pouvait pas parler mieux.

-Il voulait...entre...entre...le donner...

Puis il ferma les yeux et sa tête retomba sur l'oreiller.

-Âme... Âme.

Mateo a pris son pouls et ne l'a pas trouvé.

-Infirmière!

Il a posé son oreille sur la poitrine d'Alma et n'a entendu aucun battement de cœur. Il a commencé à effectuer la manœuvre de réanimation pendant que l'infirmière le surveillait depuis la porte. Peu de temps après, les médecins sont arrivés avec l'appareil à électrochocs et l'ont séparé du lit. Mateo restait dans un coin, à regarder, essayant d'apercevoir sa femme parmi les corps des médecins et des infirmières. Il se tourna contre le mur, se serra contre lui, se grattant le front contre le mur. Oh mon Dieu, ne le lâche pas, ne le laisse pas partir, ne le laisse pas partir...

-Docteur…

Mateo se retourna. C'était le médecin qui l'avait opérée.

-Docteur, je suis vraiment désolé, un caillot a dû provoquer l'arrestation. Nous avons fait tout le nécessaire.

Mateo posa sa main droite sur l'épaule du médecin. Il hocha la tête mais n'osa pas s'approcher d'Alma. Il tremblait et le médecin l'a aidé à se rendre au lit. Elle était quelqu'un d'autre, ni sa femme, ni celle qu'il avait épousée. Il avait vu des morts toute sa vie, il savait donc que ce sont des fragments d'anatomie, des corps dont les noms ne leur appartiennent plus. Ils acquièrent un nouvel état sans particularités ni excentricités. Un nom comme un adjectif ne leur est plus utile, seulement un nom : cadavre. Un mot qui résume un état permanent, une situation qui n'implique ni circonstances ni conditions. Isolés et protégés des hauts et des bas et des menaces de la vie, toujours ignorants comme des enfants insensés d'amour et de chagrin. Ce sont des choses que nous regardons se décomposer au fil du temps, que nous mettons dans des tiroirs et que nous enterrons ou cachons dans des appartements voûtés dans des villes qui grandissent et s’effondrent. Des cimetières où les morts ne savent même pas qu'à côté d'eux se trouve un autre mort aussi seul que lui. Où le silence est à la fois angoisse et soulagement, recherche désespérée et vide sans vertige. Où l’obscurité n’est pas peur mais abandon, espace insondable et limites étroites sans mouvement. Où tout n'est à la fois rien, où les contraires s'annulent, la lumière et l'ombre, le bruit et le silence. Là, il est possible de coexister grâce à la sage disposition de Dieu qui a décidé d'effacer les contrastes pour permettre au reste des humains d'être rempli d'angoisse et de terreur. Les yeux qui ont vu le désastre de la vie ont besoin de voir la paix des ténèbres.

Mateo a pleuré sur le visage d'Alma, sur quel était le visage de cette femme avec qui il a eu un fils qui a survécu dans un hôtel, soigné par les mains inexpérimentées d'un vétérinaire et à côté d'un vieil homme qui était plus dangereux pour lui que les autres. .même chiens. Elle couvrit la tête

d'Alma entre ses mains, ébouriffant les cheveux dans lesquels elle avait enfoui son visage tant de fois pendant qu'ils faisaient l'amour, sentant à nouveau l'arôme intense de cette femme qui se perdait maintenant parmi l'odeur des médicaments et de l'alcool. Ses larmes avaient aussi une odeur, ses larmes, car elle n'avait pas réussi à pleurer avant de mourir. Les larmes de Mateo Ibáñez ont mouillé le visage d'un cadavre déjà anonyme. Un reste d'os et de chair qui ne se soucierait plus des gestes désespérés d'un homme ni des larmes qu'il pourrait verser. Un corps qui avait autrefois répondu à son contact et à ses paroles après avoir longtemps pensé que personne au monde ne le ferait jamais à sa place. Et maintenant il était insensible à la fois à son amour et à son désespoir, à sa supplication et à sa proposition intime de s'abandonner à cet état seulement deviné, seulement ridiculement ressenti par ceux qui n'ont pas dépassé cette limite, si fine et si transparente. . , mais qui a la vertu impérissable, inviolable, impénétrable du secret maximum. Néant et obscurité.

Ils l'ont emmené dans une pièce voisine et lui ont administré un analgésique. Une infirmière est restée pour s'occuper de lui. Ruiz entra ensuite et se plaça à côté du lit. Mateo regardait le plafond de la pièce, puis il serra la main de Ruiz et s'assit.

-Que je vais faire? – murmura-t-il.

Bernardo ne l'entendit pas et se pencha pour mieux l'entendre. Mateo lui murmura la même question à l'oreille, puis il s'accrocha à son ami. Il le serra de toutes ses forces et Ruiz le laissa faire, sans le serrer contre lui mais en lui caressant le dos, la tête et les épaules. Parce que cet hommeJ'avais besoin du réconfort d'une caresse et non de la seule force d'un câlin. La force était dans la colère de Mateo Ibáñez, c'était dans la douleur qu'il causait dans le corps fragile de Bernardo Ruiz, qui malgré tout ne se plaignait pas, car en fin de compte, il était aussi un homme et se sentait capable de comprendre et d'endurer, d'être la cible de la colère que son ami avait besoin d'exprimer et de partager. Douleur comme un câlin et sa réponse correspondante, des caresses sur le dos et la tête. Une main qui secoue les cheveux comme le faisait notre père quand nous étions enfants, une main qui tapote le dos comme le faisait notre grand-père lorsque nous avons bu notre premier verre d'alcool. Une paire de mains qui nous tiendraient la tête pour reconnaître la vérité de front devant des yeux amicaux et recevoir un baiser sur la joue. Un baiser qui inclut aussi celui de Judas, car c'était aussi de l'amour et de l'amitié, car l'amitié inclut l'amour et l'amour inclut une trahison irrémédiable. L'un et l'autre séparés par des abîmes, reliés par des ponts fragiles aux paroles timides mortes avant l'heure. Des mots comme des cadavres.

C'est pourquoi Bernardo Ruiz s'est laissé serrer dans ses bras avec une certaine douleur et il n'a eu qu'à poser son menton sur la tête de Mateo Ibáñez, qui pleurait en mouillant ses vêtements qu'il n'avait pas changés depuis la nuit dernière.

-Pleure autant que tu veux. Savez-vous que même si nous nous connaissons depuis longtemps, nous n'avons passé que deux jours ensemble ? L'amitié est curieuse, Mateo, n'est-ce pas ?

Elle n'attendait pas de réponse, c'était juste une conversation, du temps perdu dans une chambre d'hôpital tandis que dehors, derrière les vitres dépolies, ils savaient tous les deux que la matinée aussi continuait à se dérouler dans un désespoir conscient et délibéré, à la recherche de quelque chose qu'aucun une sauf elle, peut-être, il le savait. Oubliant en chemin le poids mort qui empêcherait votre accélération, les choses et les hommes, tout ce dont la substance requiert le temps comme mode de vie et rythme naturel de permanence. Laisser de côté ce qui ne sert à rien, surmonter les obstacles et avancer sans vouloir regarder en arrière, même si parfois je le fais. Mais elle, le beau matin, n'aime pas faire ça, regarder en arrière. Parce que lorsque cela arrive, l'après-midi, vous regrettez généralement votre rythme, vous avez généralement mal à la tête à cause du soleil et vous avez mal au dos à cause de la route. Il lui suffit alors de baisser la tête pendant que ses jambes suivent, les belles jambes soutenues par deux pieds énormes chaussés de pleines lunes. Toujours glissant, regrettant chaque soir et stimulé chaque matin. Mais lié à un objectif qu’elle ne connaît peut-être même pas.

## 9

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Mauricio avait le petit Blas sur la poitrine. Qui sait depuis combien de temps le garçon avait glissé de sa place et s'était blotti contre lui pour se réchauffer. Il jeta un coup d'œil au réveil sur la table de nuit. Il était presque neuf heures du matin dimanche. Il bâilla en se frottant le visage avec ses mains. Il avait dormi habillé et ses vêtements étaient froissés. Il trouva soudain les yeux ouverts de Blas.

-Bonjour – dit-il.

"Bonjour," répondit Blas.

-Quel garçon bien élevé, tu as dormi comme un loir toute la nuit et maintenant tu me salues comme un gentleman ! Allons faire pipi...

Il est venu le chercher et l'a emmené aux toilettes. Il l'assit sur un tapis qu'Alma avait apporté. Mauricio a uriné dans les toilettes. Le garçon, assis de sa place, regardait avec étonnement le jet fort de cet homme qui n'était pas son père, mais qui pourtant le traitait bien et avec qui ils semblaient se sentir à l'aise.

-Tu l'as déjà fait ? –Demanda Mauricio en tirant la chasse d'eau. Il ramassa Blas et vit la petite flaque d'urine dans son costume. - Bon garçon. Maintenant, prenons le petit déjeuner.

Ils descendirent à la salle à manger. Un homme nettoyait la saleté dans le hall.

-Bonjour – dit Dergan.- Et le concierge ?

-Vous vous êtes levé tôt pour rendre visite à votre neveu à l'hôpital, monsieur.

Mauricio a assis Blas dans la chaise haute. Le cuisinier est venu prendre leur commande.

-Lait tiède avec le sucre pour le garçon, l'eau, le jus d'orange et la vanille. « Vous savez, ce que mange un bébé », dit-il en souriant, comme pour s'excuser de son ignorance en la matière.

La femme a compris.

-Et pour toi?

-Café au lait, rien de plus. Mais d'abord, je veux changer de vêtements, alors prends soin de moi pendant que tu prends ton petit-déjeuner, s'il te plaît.

-D'accord, monsieur, je vais l'emmener à la cuisine pendant que je prépare le petit-déjeuner.

Mauricio remonta et ouvrit la porte de sa chambre. Puis il se souvint, remarquant son absence, du sac avec les chiens. Il regarda partout au cas où il aurait oublié de les cacher quelque part en particulier, mais c'était une pièce étroite. Il s'est frappé le front avec la paume de sa main et s'est traité de stupide. La nuit dernière, il était fatigué de tout ce qui s'était passé, et même si, en fermant la porte à clé, il avait eu la pensée fugace que ce n'était pas le seul exemplaire, il n'avait pas eu envie de prendre des précautions. Je ne pouvais pas m'occuper du garçon et des chiens en même temps. du temps, pas dans la même pièce, du moins. Quelqu'un a dû entrer pendant la nuit et, évidemment, il ne pouvait s'agir que d'Ansaldi. Maintenant, le vieil homme n'était pas là, et même s'il était peut-être vrai qu'il était à l'hôpital, il ne pouvait rien faire jusqu'au retour d'Ibáñez.

Il a décidé d'appeler par téléphone, au moins il parlerait à Márquez ou Ruiz pour ne pas déranger Mateo, qui en avait déjà assez de sa femme. Il descendit, récupéra le tube sur l'appareil de réception et composa le numéro de l'hôpital. Pendant qu'il attendait d'être servi, il regardait les deux employés travailler calmement, l'homme faisant le ménage et la femme donnant le petit-déjeuner au garçon. Cela ne servait à rien de se fâcher contre eux, c'étaient de simples employés du concierge.

-Bonjour, puis-je contacter le Dr Bernardo Ruiz, s'il vous plaît ?

-À partir de…?

-De Mauricio Dergan, c'est important, merci.

Il attendit un moment. Il regarda l'horloge sur le mur, il était dix heures du matin.

-Bonjour Mauricio ?

-Ouais. Walter, c'est toi ?

-Oui, il s'est passé quelque chose avec Blas ?

-Rien, il prend son petit-déjeuner en ce moment. Mais j'ai des nouvelles importantes. Quand reviennent-ils ? Comment va Alma ?

Il y eut un silence bref mais trop éloquent pour que Dergan ne le remarque pas, ne devine pas ce que Walter allait lui dire, et comme reflet de ce qu'il ressentait, il regarda Blas dans sa petite chaise, avec une vanille humide dans une main : tandis que le cuisinier essayait de lui mettre une cuillerée de crème épaisse dans la bouche.

-C'est une tragédie, Mauricio. Alma est décédée il y a quinze minutes. Bernardo est avec Mateo et essaie de le consoler. Je ne sais pas quand nous retournerons à l'hôtel. Si tu veux y aller...

-La putain de mère qui lui a donné naissance, mon Dieu ! Dans quelle merde nous nous sommes fourrés ! Dieu saint, mon Dieu saint des mille putes !

Mauricio Dergan ne savait pas s'il pensait à voix haute ou si c'était simplement la voix de ses pensées, plus forte que d'habitude. Il n'a raconté tout cela à personne, mais les employés l'ont regardé. Il se frotta les paupières avec sa main libre, ses doigts devinrent humides et il se tut. De l'autre côté du téléphone, il y eut une courte période de néant absolu, où même le bourdonnement de la ligne n'interrompit pas le respect dû, comme si même les dieux qui gouvernent la connaissance de la technologie partageaient avec les hommes la même peur et la même servitude. devant cette autre déesse plus forte et plus imprévisible. Ce qui n'est pas guidé par des hypothèses et ne peut pas non plus être résumé dans des traités ou soumis à des tests, car les expériences se terminent toujours par un échec ou peut-être par un triomphe déjà prévu par leur substance même. Le silence comme preuve et manteau protecteur, comme linceul et encens du respect, comme fin en soi.

Márquez a compris ce qui se passait dans la tête de Mauricio.

-Pas besoin de venir…

-Si pour l'instant tu te débrouilles seul... Mateo a besoin de soutien, il y a beaucoup de choses à résoudre, tu sais. Mais dis-moi si quelque chose d'important s'est produit à l'hôtel.

-Avez-vous vu Ansaldi à l'hôpital ?

-Oui, c'est dans la chambre du neveu. Il espère être libéré à midi.

-Macanudo, alors j'ai le temps.

-Pour que?

-Je te dirai plus tard.

-Dis-moi maintenant!

-Les corps des chiens ont été volés pour l'autopsie. Et je suis sûr que c'était l'ancien. Mais ne lui dis rien. Assurez-vous juste qu'il revienne ici pas avant midi.

-C'est bien.

-Au revoir, et présente mes condoléances à Mateo, si ça peut aider...

-Je vais prendre soin.

Il raccrocha le tube et regarda la rue. Il y avait l'agitation habituelle du dimanche matin. Des gens allaient ou revenaient de la boulangerie Casas avec des factures, d'autres avec des journaux sous le bras, ou les lisaient distraitement en marchant, se heurtant aux voisins qui leur disaient bonjour. On sentait déjà la fumée d'un feu que quelqu'un préparait pour le barbecue du dimanche dans quelque patio d'une de ces demeures anonymes et ordinaires. Des gens qui allaient bientôt mourir, car les années ne sont que des étapes sur un chemin. Demain, l'un d'eux serait parti, et peu ou personne ne remarquerait son absence. Et les chiens sortaient la nuit, ils faisaient leur travail pour se cacher avant l'aube, avant que quiconque puisse ou même ose essayer de les attraper. Et le plus curieux, c'est que le peuple s'était habitué, tout comme la majorité s'était déjà habituée au nouveau régime d'État, aux soldats sur les routes et aux uniformes militaires du gouvernement. Qu'importaient les vicissitudes politiques dont les reportages faisaient la une de la presse quotidienne, avec plus ou moins de tromperie, si quelqu'un qu'il connaissait depuis moins d'un jour était décédé. Si quelqu'un qui ne reviendrait jamais en avait laissé un autre abandonné à son propre sort, qui ne pourrait pas prendre soin de lui-même et qui aurait besoin de soins permanents. Un enfant de presque deux ans que quatre hommes devaient surveiller jour et nuit, car il représentait désormais plus que le fils d'une morte, plus qu'un garçon à éduquer. C'était presque un symbole auquelIl fallait le sauver de chaque attaque suivante, tout comme sa mère l'avait sauvé de la première.

-Monsieur, le garçon a déjà fini son petit-déjeuner. Dois-je vous servir le vôtre ? Écoute, il est déjà tard et je dois commencer à préparer le déjeuner.

"C'est bon," répondit-il en s'asseyant à côté de Blas.

"Maman, papa..." dit le garçon en jouant avec une cuillère et en la frappant sur la nappe. Le lait s'était répandu et une odeur attachante secouait la mémoire de Dergan. Il pensait à son enfance dans son pays natal, à l'arôme du lait que le laitier apportait chaque matin dans son pot cabossé par l'usage. Il venait chaque aube dans son petit camion blanc et son tablier blanc, sa casquette grise et ses bottes tachées de lait. Il descendait du véhicule, remplissait les bouteilles qu'il avait laissées à la porte de chaque maison depuis la veille et les rendait en sonnant à la porte ou en frappant. Il pensait aux toasts tartinés de beurre que le même laitier offrait le lundi à ceux qui le commandaient chaque vendredi.

Merci, madame, dit l'homme, après avoir fermé sa main sur les pièces que la mère de Maurice Dergan lui avait données, tandis que de l'autre il secouait les cheveux de l'enfant, lui disant au revoir jusqu'au lendemain, jusqu'à cette éternité répétée du lendemain, et à l'autre, et à l'autre, jusqu'à ce que l'éternité elle-même ait une fin parce qu'un jour le laitier n'est pas revenu. Il est vrai qu'un autre homme est venu, mais un autre homme est comme un autre univers et une autre éternité complètement différente. Et puis ni celui-là, ni le camion, ni ces matins-là, ni sa mère ne sont revenus. Pas même le garçon qu'il avait vu dans un miroir tous les jours à son réveil.

Il pressa la tête de Blas contre sa poitrine et l'embrassa. Il ressemblait tellement à Mateo qu'il fut surpris de l'avoir remarqué seulement maintenant. Le petit visage rond, les cheveux aussi roux que son père devait avoir quand il était enfant, les taches de rousseur sur ses joues, les lèvres roses. Blas était robuste mais pas gros, avec une chair ferme et des membres forts pour son âge. Il faisait pourtant preuve d'une étrange sérénité, d'un regard particulier lorsqu'il observait les adultes qui l'entouraient. Où étaient donc les signes d'Alma ? Aucun signe extérieur n'a été vu, mais ils sont sûrement restés cachés, cachés jusqu'à ce que les circonstances l'exigent, quand le moment était venu de s'exprimer.

Le cuisinier lui apporta le café au lait.

- Autre chose, docteur ? Écoute, je termine.

Mauricio n'était pas gêné par cette insistance.

-Rire. Merci, madame.

La femme le regarda sans comprendre, mais elle secoua le torchon comme on écrase une mouche et entra dans la cuisine. Dergan, voyant son geste, réalisa qu'il avait parlé dans sa langue sans s'en rendre compte.

-Et bien, mon petit, tout revient.

Blas le regardait comme s'il comprenait, mais c'était le son de cette langue qui semblait l'enchanter. Son petit visage s'emplit d'un grand sourire et il tendit la main pour toucher le visage de Dergan, dont la barbe tachait son visage d'une nuance entre le noir et le gris. Mauricio posa la tasse sur l'assiette et sourit au bébé.

Mon Dieu, ai-je pensé. La mère est morte et nous jouons. Tu auras le temps de pleurer, je suppose. Il a immédiatement pensé à Ibáñez, à la solitude et au vide qu'il devait ressentir, et il a réalisé qu'il ne ressentirait jamais quelque chose comme ça. Elle parut un instant plus vide, plus stérile qu'une amphore pleine d'air. Un pot en terre cuite de mauvaise qualité et donc jamais utilisé, qui se couvrait de fissures au fil du temps et qui, tôt ou tard, ne servirait même plus d'ornement sur une étagère. Le chemin des choses inutiles est si prévisible qu'il est pathétiquement dévastateur d'y penser.

L'homme était sorti nettoyer le jardin. La femme était toujours dans la cuisine. La porte de la rue était ouverte, et ce qui hier soir était un symbole de danger, aujourd'hui le soleil éclatant et la placide sérénité du dimanche matin concouraient à apaiser ses réticences et ses soupçons, en particulier cette vague peur qui s'installe subrepticement au fur et à mesure du passage de la dernière journée avant le début de l'événement. jour ouvrable. Cette inquiétude qui naît peut-être enfant quand l'idée de retourner à l'école le lundi nous fait penser que le dimanche est une plage au bord d'un gouffre, un champ cultivé de tournesols, un champ de blé dont les épis se balancent dans le brise en bas. le soleil printanier, bref un refuge que nous perdrons comme le petit Blas a perdu sa mère. Et comme lui, qui ne s'en doutait pas, bientôt, peut-être aux premières heures de l'après-midi, une ombre incarnée dans la figure de son père viendrait le lui dire, avec une détresse timide, avec cette impuissance impuissante qui emportait à son tour tous les fardeau de l'avenir qui serait implanté dans le garçon avec une telle nouvelle, que sa mère ne se lèverait plus pour lui préparer le petit-déjeuner, qu'elle ne l'habillerait ni ne le laverait, qu'il n'entendrait plus cette voix dont les paroles il ne comprenait toujours pas mais il comprenait le ton, la douceur ou la colère, et surtout qu'il ne sentirait plus jamais le parfum de cette femme qui était capable de résumer le parfumde toutes les femmes qu'un homme peut rencontrer tout au long de sa vie.

Il a pris le garçon avec un bras et s'est rendu à la réception. Il ferma la porte d'entrée, retourna au comptoir, regarda autour de lui sans intention particulière au cas où quelqu'un le verrait, regarda autour de lui, puis tenta d'ouvrir la porte de la chambre du concierge. C'était verrouillé. Il fouilla les tiroirs du comptoir. Blas observait tout avec curiosité, sans doute tout cela était nouveau pour lui, du moins différent des habitudes habituelles de lit, de nourriture et de jeux auxquelles l'exposait jusque-là la vie d'une famille ordinaire. Mauricio lui chantait une chanson en français, à voix très basse, et pendant qu'il fouillait soigneusement les petits tiroirs et les étagères à la recherche de papiers, le garçon lui caressait les cheveux et riait.

Au fond du tiroir du bas, il trouva un trousseau de clés. Il a décidé d'essayer chacun d'entre eux. Les clés se succédèrent mais aucune ne s'ouvrit. Il y avait environ vingt-cinq ou trente clés. L'hôtel était calme, personne n'essayait d'entrer. Seules quelques personnes regardaient de travers à travers la porte vitrée. Si personne n'est venu se dire bonjour dans un quartier où tout le monde se connaît depuis tant d'années, surtout un dimanche matin, est-ce parce qu'ils n'aimaient pas le vieux ? Même le journaliste n'avait pas apporté le journal du dimanche. S'ils avaient réservé l'hôtel pour eux-mêmes, n'auraient-ils pas dû prévoir également de leur apporter le journal ? Ou Ansaldi l'avait-il suspendu ?

Alors qu'il se posait ces questions, une des clés ouvrit enfin la porte. Par inadvertance, la clé s'est à nouveau perdue parmi le reste du groupe lorsqu'il est entré et l'a verrouillée. Il s'en inquiéterait plus tard, se dit-il. Il alluma la lumière dans la pièce qui n'avait pas de fenêtre et qui était plus petite que ce à quoi il s'était attendu. C'était à la fois un bureau et une chambre. Il y avait un bureau contre un mur, un lit contre le mur opposé et un placard. Une commode servait de support aux classeurs et dossiers. Il ne voulait pas lâcher Blas, alors il dut chercher d'une seule main, écartant tout ce qui était bureaucratique ou exclusivement de la paperasse hôtelière. Il alla au placard et fouilla les vêtements. Elle était vieille et dégageait une odeur de moisi plus insupportable que les chambres du dessus. Il fouilla dans les vêtements blancs, les vieux sous-vêtements en coton, les T-shirts à manches longues et les sous-vêtements longs, les bas et les ceintures en laine. Il y avait de vieilles photos, tachées et pour la plupart sépia, sur lesquelles Ansaldi apparaissait presque pareil qu'aujourd'hui, juste un peu plus jeune. Dergan a reconnu des lieux sur le vieux continent. Dans l'une d'entre elles, Ansaldi était à Florence, avec en arrière-plan la réplique du David de Michel-Ange. Cela devait dater des années d'après-guerre, mais il se demanda ensuite s'il s'agissait vraiment de la réplique, comme il savait qu'elle devait l'être à cette époque, ou de l'original. Sur toutes les photos, Ansaldi apparaissait au premier plan et jamais de corps entier, et il n'y avait ni hommes, ni femmes, ni autres éléments qui révéleraient l'année de la prise de vue.

Blas s'amusait avec cette photo tout en poursuivant ses recherches. Il a trouvé de vieux documents reliés. Il en ouvrit une, les feuilles, si cassantes, se brisèrent lorsqu'il essaya de les plier. Certains étaient déjà cassés et il essaya de les reconstruire en s'asseyant sur le lit. Il n'y avait pas de photos là-bas, mais il essaya de lire l'italien dans ces lettres soignées qui avaient appartenu à un employé dévoué de l'état civil. Ils étaient tachés et déformés par l’âge et l’humidité. Mais il réussit à lire le nom : Gregorio Ansaldi. Le lieu de naissance a confirmé ce que je savais déjà. Il lut la date de naissance : 11 Giulio di 1870.

Il était impossible, se dit-il, que l'homme qu'il connaissait ait quatre-vingt-quatorze ans.

Il continua sa lecture : …figlio di don Gregorio Ansaldi et donna Marietta Sottocorno. Il connaissait le nom de famille de la femme, il ne se souvenait pas quand ni où il l'avait entendu, mais cela lui semblait familier. Il commença à y réfléchir en rangeant les papiers là où il les avait trouvés. Je connais ce nom de famille, se dit-il en cherchant à nouveau la bonne clé, prenant quelques bonnes minutes pour la trouver. Mais la recherche de l'origine d'un tel nom n'a pas été si rapide. Il remarquait, presque sans y prêter attention, si quelqu'un le voyait quitter la pièce, alors il sortait dans la rue et se mettait à marcher, absorbé dans son idée, soudain obsédé par la recherche d'un souvenir perdu dans un énorme trou de sa mémoire qui était surprenant. pour le trouver au moment où je m'y attendais le moins. Ces lagons ressemblent plutôt à des lacs, ou parfois à des océans, que nous sommes obligés de traverser, impuissants, les jambes à l'étroit et presque noyés, à la recherche d'une information qui d'un instant à l'autre nous devient essentielle comme le fait même de respirer. . Honteux et blessés dans notre orgueil, nous recherchons l'information précise qui nous sauvera non seulement de la situation qui exigeait cette information, mais de l'humiliation de l'oubli. L'oubli est parfois excusable, parfois risible, mais jamais aussi dégradant queCe fragment de mémoire qui s'est détaché de nous comme un enfant qu'un instant nous tenions dans notre main et l'autre, désormais libre, s'approche du rivage d'une mer agitée, du bord d'une falaise ou des limites abyssales au-delà de l'océan. bordure d'un trottoir.

Soudain, il se rappela qu'il portait toujours Blas dans son bras gauche. Il était tellement absorbé par les documents qu'il venait de voir, tellement absorbé par la recherche d'où il connaissait ce nom de famille, que l'enfant était moins qu'une chose qu'il emportait avec lui par simple automatisme, surtout cet enfant aussi calme et observateur que Blas. . Mauricio se comportait-il comme un père, peut-être ? école. Des automatismes acquis pour accomplir des tâches qui, parce qu'elles sont si routinières, prennent l'apparence de simples réflexes, où la pensée consciente ne participe plus parce que le corps l'exclut, lui donne une pause, lui offre des vacances loin de l'inquiétude. Mais parfois, les actes réflexes sont de petits traîtres, certains nous sauvent la vie, d'autres la détruisent à jamais. Et lorsque la pensée consciente ouvre les yeux, elle peut se retrouver à la fin de chaque journée avec des tâches accomplies ou avec le chaos et la tragédie.

Pour cette raison, Mauricio regarda Blas et dit :

-J'espère que la balade vous plaira… - Il semblait s'excuser, s'excuser sans le faire complètement, compensant une distraction par un acte qui avait la prétention douteuse d'être planifié.

Il savait que quelque chose le conduisait dans cette rue, le besoin de se souvenir n'était qu'une raison mineure, mais non moins valable, pour cette errance sur les sentiers matinaux d'un dimanche à La Plata. Il se sentait guidé de la même manière qu'il conduisait Blas, à la fois silencieux et observant ce qu'ils voyaient : les maisons qui se réveillaient de somnolence,

les voitures qui sortaient des garages, les gens illuminés par le soleil du dimanche comme s'ils sortaient tout juste de leur garage. une grotte ou une grotte. une zone sombre où les samedis soirs ont tendance à nous procurer, même si nous résistons, l'angoisse irrésistible provoquée par cette absence que nous ressentons chaque samedi soir vers midi. La joie et la débauche ne font que cacher et accélérer le rythme d'une ronde qui vise à entourer et capturer le centre que l'on recherche sans jamais l'avoir vu. Et la nuit avance, la tristesse s'installe à trois heures du matin comme un pistolet dans la bouche. La tristesse dont seul le sommeil sait nous sauver. Le sommeil est peut-être le seul dieu divin qui n’a pas été inventé par l’homme. Tous les autres sont cruels comme des bêtes affamées, par contre, le sommeil, malgré ses dents, est comme une femelle qui soulève ses petits par la peau du dos et les porte lentement, parcimonieusement vers un lieu protégé où le monde est inoffensif, ou du moins là où l'oubli l'emporte sur l'habitude farouche de la vigilance.

Dergan est passé devant la boulangerie Casas. Il aperçut à la porte un jeune homme, en tablier blanc, époussetant ses mains farineuses. Une petite fille de trois ans à peine jouait sur le trottoir en l'appelant papa. Il salua le boulanger ; Même s'il ne le connaissait pas, l'autre répondit avec la main. Il continua jusqu'au trottoir suivant, regardant la place où les propriétaires avaient emmené leurs chiens. Les animaux couraient, se reniflaient, jouaient avec les enfants, aboyaient contre les moineaux qui se perchaient sur le sol pour ramasser les miettes que leur jetaient quelques vieilles femmes. Puis il a poursuivi l'un des animaux avec ses yeux. Ce n’était pas un chien sauvage, mais il se rendit compte qu’il n’avait pas de propriétaire. L'animal tournait en rond, essayant de s'immiscer dans le jeu des autres, mais les chiens domestiques lui échappaient. L'animal s'est finalement détaché et s'est éloigné de la place.

Mauricio le poursuivit, essayant de le suivre. Même s'il pensait que cela allait être difficile, l'animal s'arrêtait tous les quelques pas pour sentir quelque chose sur le trottoir, les seuils où d'autres chiens avaient uriné, les carreaux cassés où s'étaient formées des flaques d'eau, les troncs d'arbres sur les trottoirs. Il a suivi le chien sur deux pâtés de maisons, jusqu'à ce qu'il atteigne une grande maison qui occupait près de la moitié du pâté de maisons. Comme un bruit qui nous réveille au milieu de la nuit, ou peut-être est-il plus approprié de le comparer à un cauchemar qui secoue notre corps avec un frisson, il s'est souvenu de ce qu'il commence déjà à se résigner à considérer comme un nouvel échec de sa mémoire.

La grande maison qu'il voyait était celle que Walter avait construite et où vivaient une femme et sa fille. Ce qui était étrange, lui avait dit l'architecte, c'était que cette femme se disait diseuse de bonne aventure, et c'était ainsi qu'elle gagnait sa vie depuis que son mari avait été tué. Dergan, par curiosité, parce que ce métier étrange était pour lui à la fois source de sarcasme et d'appréhension, lui avait demandé quels étaient leurs noms.

Las Cortéz, Márquez avait répondu, mais unPeu de temps après, il dit que le nom de jeune fille de sa mère était Sottocorno.

Mauricio savait qu'il devait entrer dans cette maison. Pour demander quoi ? Si c'était le nom de famille de la femme ? N'était-ce pas ridicule de sonner à la porte et de poser cette question à un parfait inconnu un dimanche matin ?

Oui, mais le besoin de satisfaire cette curiosité qui englobait bien plus que ce que ce mot est capable de définir était également impératif. Mais même les mots peuvent être plus que ce que leur sens ordinaire leur attribue. La curiosité implique le hasard et la chance, et avec elles on atteint les limites lointaines de l'inconnu. Et tel était pour lui le manoir : un terrain qu'on explore comme quelqu'un qui entre dans une forêt dont il sait, d'avance, qu'il ne connaît pas la sortie, s'il en a une.

Il traversa la rue et ouvrit le portail en bois du jardin. Un chemin de terre battue entouré d'herbe envahie semblait négligé mais pas sale. Les murs de la maison présentaient des taches humides, exposées au vent du sud. À ce moment-là, le vent soufflait là-bas d’une manière différente de celle du reste du quartier. Comme c'était la seule construction haute, peut-être que le passage du vent entre les avant-toits et les toits, avec son son évocateur de hurlement contenu et même étrangement lointain même s'il atteignait quelques mètres seulement, donnait cette impression de plus grande brusquerie et de désolation. Parfois, Mauricio se croyait dans une prairie africaine, en plein soleil près d'un rocher qui manquait d'ombre, l'instant d'après il se croyait dans l'obscurité froide d'une grande maison dont les murs craquaient, cachant des cris. Ou est-ce qu'ils aboyaient ? Ce dont il était sûr, c'est que ce n'était rien d'autre que des sensations.

Frapper à la porte. En attendant, il entendit Blas dire :

-Regardez wow wow...

Mauricio baissa les yeux et trouva un chien gris à demi-poil reniflant ses chaussures. À cinq mètres au-dessus du hall, trois ou quatre autres chiens bâtards les surveillaient. Ils ne semblaient pas dangereux, ils attendaient juste, comme lui. Peut-être savaient-ils que lorsque la porte s'ouvrirait, ils recevraient de la nourriture.

- De quoi avez-vous besoin?

Mauricio se retourna vers la porte et vit à peine un demi-visage de femme entre le cadre et la porte à moitié fermée.

-Désolé pour le dérangement, Mme Cortéz. Le Dr Ruiz m'a parlé de vous et j'aimerais vous poser une question, si vous êtes si gentil.

Apparaître à cette heure-là dimanche avec l'enfant dans les bras a dû donner confiance à María Cortéz, car elle l'a immédiatement laissé passer et

lui a offert sa main fragile, à la peau aussi claire que son visage. Ses cheveux noirs étaient attachés par une barrette fragile, quelques mèches tombant sur son front. On aurait dit qu'il venait de se réveiller, mais il n'y avait aucun signe de sommeil sur son visage. Elle était vêtue d'une robe d'homme, peut-être celle de son défunt mari, pensa Dergan. Il se surprit à penser à quel point elle était belle. Une beauté simple mais curieusement individuelle, fragile et intelligente à la fois, avec un nez ni retroussé ni trop droit, des yeux verts qui tendaient légèrement vers le brun, une mâchoire qui semblait compléter à merveille une paire de pommettes marquées mais pas excessivement. Pour Dergan, trop grande en fait, elle n'atteignait pas ses épaules, mais il ne la trouvait pas aussi inconfortable que chez les autres femmes.

-Asseyez-vous s'il vous plaît. Je ne fais pas habituellement de séances à cette heure-là, mais si le médecin me l'ordonne...

Mauricio pensa un instant qu'il devait dire la vérité, mais c'était trop tiré par les cheveux pour être crédible. Il a décidé d'inventer quelque chose pour justifier sa présence.

-J'ai fait des rêves bizarres, et bien... me voici. Je suis vétérinaire, Mme Cortéz, vous devrez donc excuser un certain scepticisme de ma part.

Elle le regardait maintenant avec plus d'intérêt. Il était assis dans un fauteuil à dossier haut et à larges accoudoirs. C'est alors seulement qu'il remarqua les meubles. Ils étaient pour la plupart beaux, pas chers mais d'un certain âge, comme s'ils avaient été achetés petit à petit mais avec une envie d'élégance et de solidité.

-Votre fils peut jouer avec ma fille en attendant, vous ne trouvez pas ? Lidia, viens s'il te plaît !

Une fillette d'au plus cinq ans est apparue dans le salon depuis la cuisine. Elle était encore plus belle que sa mère.

"Ce n'est pas mon fils", a-t-il rapidement précisé. "C'est celui d'un ami, je m'occupe de lui car sa mère est à l'hôpital".

-Eh bien, ça n'a pas d'importance docteur.- Il attrapa la fille par la main et dit :- Chérie, emmène le petit dans la salle des jouets, s'il te plaît.

La jeune fille hocha la tête sans rien dire et Dergan laissa Blas au sol. Lidia lui attrapa la main et attendit patiemment que le garçon reprenne son rythme bancal et immature.

-Il veut boire quelque chose ?

-Non, merci.- Il regarda sa montre-bracelet.- J'aimerais être de retour à l'hôtel avant le déjeuner.

-Alors commençons...

Dergan regarda autour de lui, comme s'il s'attendait à l'apparition d'une table et d'une boule de cristal. Elle s'en aperçut peut-être, fit un léger sourire et dit qu'ils étaient là. ien. N’importe quel endroit convenait, à condition qu’il se trouve à l’intérieur de la maison.

-De quoi rêves-tu ?

Il commença à expliquer une scène qu'il pensait inventer, mais une partie de lui-même savait que ce n'était pas entièrement une invention, il était vrai qu'il avait rêvé de scènes similaires il y a quelques années, qui ne s'étaient plus reproduites à cette époque.

-Je suis en chasse, en Bretagne, j'y suis né. Mes parents avaient une ferme et avec mes oncles nous allions chasser le dimanche matin. Nous avions des chiens qui suivaient le sentier et nous les poursuivions. Mais pour en revenir au rêve, c'est moi qui suis celui que poursuivent les chiens. Je ne les vois pas, mais je les entends aboyer.

Il s'arrêta et ne savait plus quoi dire.

-C'est tout... c'est peut-être très stupide de ma part de demander quelque chose d'aussi évident.

Elle s'installa dans le fauteuil, où elle écoutait attentivement, le dos appuyé au dossier, un coude sur l'accoudoir et un doigt horizontalement sur ses lèvres.

- Qu'entends-tu par « évident » ? –Comme il l'a demandé, il s'est levé un peu.

-Eh bien, tu sais, « le poursuivant poursuivi », n'importe qui dirait que j'ai peur de quelque chose.

Elle rit, pas de manière sarcastique mais comme elle aurait ri de l'incident de sa propre fille. Il l'entendait ainsi, et cela le faisait se sentir un peu plus proche de cette femme, dont la robe d'homme ne faisait qu'accentuer l'extrême féminité non seulement de son corps, mais d'une sorte de sécurité qui semblait récente en elle, comme si elle était née de nouveau. peu de temps auparavant, libéré peut-être de la culpabilité ou de l’oppression. La mort du mari a-t-elle quelque chose à voir avec cela ?

-Docteur, rien n'est si simple, surtout pas dans les rêves. Les concepts qui semblent s'appliquer aux faits de la vie sont presque toujours faux, et dans les rêves, ils sont totalement et absolument faux.

-Excusez-moi, je pensais tomber sur ce que les médecins appellent « la gueule de bois de Freud ».

-Je ne discrédite pas cette hypothèse, mais mes connaissances ne reposent pas sur elles. Je dois même avouer que je ne les connais pas, si l'on veut être honnête. Je n'ai pas eu le temps ni l'intérêt de les étudier. Ce

que je sais me vient par des signes directs... comment pourrais-je le lui expliquer ?

"Tu n'es pas obligé de le faire..." dit-il en se levant pour lui toucher la main. Il était ému par l'effort de son front blanc pour trouver les mots qui lui feraient comprendre ce qu'elle-même ne semblait pas comprendre pleinement. Il s'en rendit compte dès qu'il la toucha, mais elle retira sa main comme s'il l'avait frappée, et il la vit tourner la tête et prêter attention à un son ou à quelque chose qu'il n'avait pas pu entendre.

-Que se passe-t-il? Je ne voulais pas l'offenser.

Elle le regarda et lui couvrit la bouche avec sa main. J'ai continué à prêter attention à quelque chose qui se passait à l'extérieur de la maison, car son regard était désormais tourné vers la fenêtre.

"Coups de feu...", a-t-il déclaré.

María Cortéz a entendu des coups de feu dans la rue. Elle seule pouvait les entendre, et de tels tirs apparaissaient lorsque Mauricio Dergan la touchait. Elle connaissait désormais la cause de ses rêves, et elle avait une réponse pour ce vétérinaire qui venait la consulter un dimanche, avec un garçon étrange et pour des raisons aussi suspectes que triviales.

Quoi qu'il soit venu chercher, elle devrait lui offrir quelque chose de bien plus grand, même s'il ne voulait pas l'accepter ou en rire. Elle avait appris que ce sont les deux attitudes les plus courantes lorsqu'elle dit aux autres comment ils vont mourir. Mais le leur cacher était pire que de le mentionner, car alors cela tournerait autour de la vie de María Cortéz comme quelque chose à moitié généré, comme l'avortement d'un monstre qui pourtant continuait à vivre. Au lieu de cela, après l'avoir dit, les fluides turbulents de la peur ont changé de mains et elle s'est retrouvée avec cette chose plus calme entre ses mains, comme un bébé mort mais qui reste beau et surtout serein. La vérité a ce mérite, ce syllogisme qui l'excuse avant tout, devant les dieux et même devant la mort.

Mauricio se tenait devant elle, les mains sur l'accoudoir, formant une cage autour de cette belle sorcière dont l'adoration avait commencé dès son entrée dans la maison et qui ne pouvait plus résister. Il rapprocha ses lèvres et l'embrassa.

Elle l'autorisa, sans lui rendre son baiser, du moins au début. Il savait ce que sentaient les femmes qui restaient longtemps sans homme. Il existe une odeur qui pourrait être définie de mille façons, certaines obscènes et d'autres avec des noms péjoratifs et d'autres encore avec une sonorité élégante. Ce qu'il savait, cependant, il le ressentait dans son corps comme il le ressent devant une femme qui, bien que habillée, semble nue aux yeux d'un homme. Ce sont les lèvres qui cachent un certain parfum, les yeux aussi beaux que choquants chants de cruauté et de pitié simultanées, de demande et de rejet, de rejet et de désespoir implorant.

Et juste un instant avant que ses lèvres ne se posent à nouveau sur les siennes, maintenant de son plein gré et sans la moindre crainte, elle dit :

-Il mourra assassiné dans la rue, comme des chiens.

Il aurait dû l'entendre, sans aucun doute, mais ces mots signifiaient, peut-être pour lui, quelque chose de moins qu'un grain de poussière comparé à ce qu'il ressentait en l'embrassant. L'oubli absolu est probablement la vertu la plus excellente lorsque le corps pénètre ce simulacre d'amour que chacun appelle du pronom pluriel de baisers, de caresses et de sexe. Ce n'est pas la définition de l'amour, ni la morbidité des représentants de la promiscuité de l'ennui transformée en obsession. C'est quelque chose qui ne peut surgir qu'entre pairs, c'est-à-dire entre personnes qui ne doivent pas nécessairement se compléter, parmi lesquelles le silence est plus efficace que les mots, et le toucher n'est pas seulement une barrière facilement démontable, mais un emblème, un drapeau qui tous deux, comme des soldats pénétrant dans le camp ennemi avec un cri de guerre, ils les portent tous deux en signe de bataille et de reddition inconditionnelle.

Une heure plus tard, Mauricio Dergan sortait en courant de la chambre de María Cortéz. Chemise à peine boutonnée sur le pantalon, sautillant un pied à la fois pour enfiler les mocassins. Il avait une expression trop effrayée pour un homme qui avait fait l'amour avec une femme cinq minutes auparavant. Il descendit les escaliers et entra dans la pièce où il avait laissé Blas et la jeune fille. Il les a trouvés en train de jouer par terre avec des briques en plastique, construisant quelque chose qui essayait de ressembler à la maison dans laquelle ils se trouvaient. Il souleva le garçon et le porta comme un paquet sous le bras, tandis qu'il courait comme un homme désespéré vers la porte de la rue, l'ouvrait et s'éloignait, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il atteigne le trottoir, en jurant fort, mais avec des mots dans son pays natal. langue, la putain de chance qui l'avait amené dans cette grande maison.

Il laissa Blas par terre un moment, ajusta sa chemise à l'intérieur de son pantalon, se frotta le visage comme s'il voulait se débarrasser de l'arôme, de la salive et de l'odeur des baisers de la sorcière qui lui disait comment il allait mourir. Car ce n'est qu'après l'avoir pénétrée, peut-être à ce moment-là, qu'il sentit que ce qu'elle lui avait dit peu de temps auparavant était toute la vérité. Non pas parce qu'elle l'avait dit, mais parce que ce qu'elle pensait avoir inventé pour entrer dans la maison n'était en réalité qu'un souvenir, pas seulement un cauchemar.

Le petit Maurice allait à la chasse avec son père. Les oncles Martin, frères de leur mère, les accompagnaient. La forêt était un brouillard avec des taches vertes et des mains en bois effleurant les vestes olive. Comme les autres, il portait d'épaisses bottes noires pour se protéger des serpents, un pantalon en sergé et une veste assortie à son béret. On lui avait offert un fusil pour son anniversaire et c'était la deuxième fois qu'il l'utilisait. Les

chiens aboyaient à vingt mètres, sans qu'on puisse les voir. Son père ouvrait la marche, le fusil sous le bras, ses oncles jumeaux étaient toujours ensemble, si blancs qu'ils étaient presque albinos, silencieux comme d'habitude. Maurice pensait à la famille de sa mère, si nombreuse que pendant les vacances de Noël, malgré près d'une cinquantaine de personnes rassemblées dans la ferme, plus du double restait dispersées dans le reste du pays. Des frères, cousins, beaux-frères, grands-mères et arrière-grands-pères que je ne connais même pas de loin. Peut-être que cela le distrayait, comme si penser à la famille créait des fantômes tandis que les êtres réels disparaissaient dans le brouillard qui envahissait la forêt ce dimanche matin. Ils n'auraient pas dû sortir, se dit-il, réalisant enfin qu'il était perdu.

- Père ! -appelé. Personne ne lui répondait, sauf les chiens, et les aboiements ne venaient pas de devant, mais de derrière.

Comme si sa voix n'était pas celle d'un humain, ou si la voix de cet enfant qui changeait semblait aux oreilles des chiens comme le cri d'un oiseau blessé, les aboiements avancèrent vers l'endroit où il se trouvait. Et les corps des bêtes suivaient le rythme du bruit, et il pouvait sentir le bruit des pattes, vingt pattes de cinq chiens avançant rapidement vers lui. Maurice a couru, trébuché sur des vignes au sol, dépassant les racines, a laissé tomber son arme, est entré en collision avec une bûche et a perdu un instant connaissance. Il revint à la réalité et se retrouva debout, le front enflé et douloureux, mais il continuait d'entendre les chiens derrière lui s'approcher. Il courut encore, sans une certaine direction, cette fois en prenant soin des arbres, se sentant stupide, honteux de ce que son père dirait quand il l'apprendrait, parce qu'il ne pouvait pas cacher ce bleu sur sa tête. Mais reviendrait-il à la ferme ? Les chiens ne l'atteindraient-ils pas ? C'étaient sa famille, il avait joué avec eux, mais quand ils couraient après une proie, ils déchiraient tout, ils étaient même capables d'attaquer leurs propriétaires sans se mettre entre eux et la proie.

Il faisait froid ce matin d'automne, un dimanche qui ne devait être que cela, une fin de semaine et, comme toute fin, une mort. D'où probablement cette angoisse, cette angoisse du dimanche après chaque déjeuner. Seul le matin est un joyau de crisede telle sorte qu'il est sur le point de se lever vers midi. Maurice sentait l'odeur des volailles de sa ferme, qui doraient, s'imprégnaient des huiles et des assaisonnements. Viande et midi. Un autre monde qui émergerait de l’obscurité matinale dans laquelle il était plongé. Et comme si penser à la boue avait fait de ses idées une réalité, il se sentit tomber dans un puits. Il était maintenant adossé au fond, entouré de murs de terre et recouvert de feuilles sèches. Il leva les yeux, le brouillard était comme une couverture dense, mais bientôt les chiens arrivèrent, regardant par-dessus le bord de la fosse qui était un piège à animaux. Les chiens aboyaient, leurs pattes glissaient du bord boueux, laissant tomber des cailloux sur le garçon. Il les voyait à peine, seulement leurs dents. Je sentais

la bave qui tombait en minces filets, j'entendais le bruit strident de cinq chiens. Il entend alors des coups de feu, sans doute ceux de son père et de ses oncles, partis à la recherche de ce qu'ils croient être des proies acculées par les chiens. Quand ils arriveront, pensa-t-il, ils s'en rendront compte. Ils se pencheront par-dessus le bord du piège et viseront, même s'ils ne sont pas sûrs de ce qu'ils voient dans l'obscurité. Ils verront deux yeux brillants, et cela leur suffira. Les yeux d'une victime brillent de la même manière, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un cerf.

Lorsque Mauricio arriva à la porte de l'hôtel, il se rendit compte qu'il n'avait pas posé la seule question pour laquelle il était entré dans la maison. La peur parcourait toujours les rues, pesant sur ses nerfs, et il regarda Blas pour la première fois depuis son départ. Le garçon pleurait. Qu'est-ce que cette fille lui aurait dit, pensa Mauricio.

Blas a dit :

-Maman...

Il n'a pas dit maman ou maman, juste ceci :

-Maman est morte, non ?

## dix

Il était midi passé et un drap recouvrait complètement le corps d'Alma. Mateo était assis sur une chaise, les bras accrochés au cadavre, le visage enfoui dans ce drap qui faisait déjà partie du corps de sa femme, comme si la chair et le tissu avaient fondu, comme plus tard, quelque part dans un cimetière, la chair. fusionnerait avec le bois du cercueil.

Mais Ibáñez ne savait toujours pas ce qu'il adviendrait du corps d'Alma. Ruiz l'avait prévenu que les médecins de l'hôpital, après avoir porté plainte auprès du ministère de la Santé, avaient reçu l'ordre d'emmener le corps à la morgue en attendant l'autopsie. Il avait reçu cette nouvelle sans s'énerver, et Ruiz ne savait pas s'il comprenait ce qu'il lui disait. Oui, il l'avait compris, mais son esprit était trop fatigué pour penser à deux choses à la fois. La douleur prédominait, elle était d'un poids supérieur à la colère provoquée par la simple idée que le corps d'Alma soit touché et ouvert. Les médecins ont tendance à avoir un esprit divisé : ils provoquent la douleur pour guérir s'il n'y a pas d'autre alternative, mais ils ne savent pas comment la supporter en eux-mêmes, et bien qu'ils obligent leurs patients à suivre le traitement prescrit, ils hésitent à s'adapter. quand il s'agit d'eux. Mateo Ibáñez n'aurait pas hésité à faire une autopsie dans un tel cas, mais il se battrait contre tout le monde pour les empêcher d'ouvrir le corps d'Alma.

Alejandro Farías, alors ministre de la Santé de la province, est entré dans la pièce où Ruiz et Ibáñez se trouvaient de chaque côté du lit. Il a examiné le corps, puis a présenté ses condoléances.

"Merci", a déclaré Ibáñez.

Farías a demandé des yeux à Ruiz s'il avait transmis son ordre. Ruiz hocha la tête.

-Docteur Ibáñez, je regrette profondément que votre femme ait été l'une des victimes que nous essayions d'éviter en vous faisant participer à l'enquête.

Il n'a reçu aucune réponse. Mateo était toujours assis, regardant le drap blanc.

-Docteur, s'il vous plaît, vous devez comprendre la nécessité d'une autopsie. Je sais que je demande un effort plus qu'humain...

Ibáñez leva la tête et dit :

-Va au diable.

Farías s'est approché de Ruiz et lui a parlé à l'oreille. Ibáñez se rendit compte de cette complicité et eut honte de son ami.

- Vous allez tous les deux en enfer, maintenant.

Farías quitta la pièce et Ruiz s'approcha.

-Matthieu...

-Ils ont déjà les corps des chiens, pourquoi veulent-ils ouvrir Alma ?

-Márquez a parlé avec Mauricio ce matin, les chiens ont été volés, Mateo, c'est pour ça que nous n'avons rien.

Ibáñez se leva brusquement et dit :

-Comme? La mère réputée qui les a tous donnés naissance, comment a-t-elle laissé les lui voler ? Et mon fils ?

Bernardo lui a demandé de se calmer, le garçon allait bien.

"Mon Dieu..." répétait Ibáñez encore et encore, allant et venant d'un mur à l'autre dans la pièce. Elle donna des coups de pied dans les chaises, frotta son visage en sueur et épuisé, renversa les objets sur la table de nuit. Les choses qu'Alma n'utiliserait plus jamais : son sac à main avec le rouge à lèvres, le miroir à main, le mouchoir, le parfum.

Ruiz l'a laissé faire, il n'a pas trouvé d'autre option que celle-là. Un agent de sécurité est entré et Bernardo lui a dit que tout était sous contrôle, de les laisser tranquilles.

"Mateo", essaya-t-il de lui dire.

Ibáñez gémissait comme un garçon. Le mouchoir était mouillé et Ruiz lui tendit le sien. Mateo a lu le petitñoo étiquette avec le nom que portaient presque tous les vêtements de Ruiz. C'était un détail délicat que conservaient encore certaines familles d'origine européenne. C'est sûrement la famille de sa femme qui le lui a transmis. Il se moucha et le rendit avec un léger sourire.

Bernardo lui tapota le dos et il eut la gorge nouée lorsqu'il sentit qu'il retrouvait la complicité de Mateo Ibáñez, cet homme qui l'unissait au reste du monde d'une manière que personne d'autre ne devinerait. Loin de sa femme et de la ville, à laquelle il était inextricablement lié, son contact avec le monde se limitait généralement à ces liens brefs mais forts, à la façon dont les hommes se regardent habituellement sans avoir besoin de se dire.

À son tour, Mateo Ibáñez enviait Ruiz. Son ami avait sa femme et attendait d'elle un enfant. Elle le détestait au point qu'elle savait qu'elle pourrait bientôt le détester si ce sentiment persistait. Mais cette petite plaisanterie de rendre le mouchoir sale était un soulagement, comme si une plume était capable de briser, parfois, la dure pierre de la méchanceté.

Une demi-heure plus tard, ils étaient tous les trois dans la voiture de Márquez, lui au volant, Ibáñez à côté de lui et Ruiz sur la banquette arrière. Mateo regarda par la fenêtre, perdu dans la pensée que les deux autres avaient deviné de quoi ils parlaient mais qu'ils étaient loin d'être proches de la vérité. De retour à la morgue de l'hôpital, il avait abandonné sa femme. C'est ce qu'il avait fait, abandonné le cuir qu'il avait promis, et même qu'il avait juré de ne pas abandonner pour le reste de sa vie. Mais ces promesses ne tiennent pas compte de la décomposition de la chair lorsqu'elles sont faites dans l'extase de l'amour, lorsque la chair est plus vivante que jamais et qu'elle ne pense même pas à ce qu'elle a toujours connu, plus consciente que notre esprit en ne oublier la futilité et la vulnérabilité de la substance humaine. Les promesses faites avec amour échappent consciemment à la présence des vers, il les connaît et fait semblant de ne pas les voir, et pendant un moment la comédie fonctionne. Mais il arrive un jour, un dimanche ensoleillé, où Dieu se rend présent dans la vantardise triviale des rites chrétiens, où quelqu'un interrompt son pas et s'arrête pour ne plus bouger, cet homme fait chair et os, ce qu'il a toujours été, mais modelé par la forme de l'esprit, de l'âme, de la substance ou peu importe comment vous voulez l'appeler. Ce n'est plus qu'un morceau de viande, pas même un corps, car même un corps requiert et a besoin de la conception d'une personne, de la mémoire de quelqu'un qui l'a jamais vu bouger et parler.

Plus de corps, plus d'âme.

Mon âme, a dit Mateo d'une voix si basse que les autres ne l'ont même pas remarqué, surtout maintenant que Márquez avait allumé la radio.

-Walter... – Ruiz recombiné.

-Pardon…

"Ce n'est pas grave, laisse la radio, ça me distrait comme ça..." a déclaré Ibáñez.

Ensuite, Márquez a tourné le cadran jusqu'à ce qu'il trouve un journal télévisé. Après la célèbre marche militaire, nouvelle déclaration sur le réseau national. Rien de nouveau sous le soleil, les rapports habituels affirmant que seuls quelques incidents ont perturbé la passation de pouvoir au nouveau gouvernement. Quelques manifestations isolées à Cordoue, d'autres à Tucumán, plusieurs emprisonnés, quelques blessés légers. Mort? Peut-être, ou sûrement, mais rien n'a encore été rapporté à ce sujet.

-Changement…

Walter tourna à nouveau le cadran. Musique.

"Laissez ça", dit Ibáñez. Il reconnut une autre Danse macabre de Moussorgski. Toujours la même version, la voix de la soprano chantant désormais la sérénade qui parle du prisonnier que la mort a libéré.

Il ouvrit la fenêtre et inspira profondément l'air qui lui arrivait au visage. Il ouvrit les boutons de sa chemise et sortit la tête. Ruiz l'attrapa par l'épaule, mais il l'ignora. Je pleurais, peut-être, ou j'avais la nausée, peut-être. C'était probablement les deux, car la chanson l'avait secoué. Lui, d'abord prisonnier de la bureaucratie, puis d'un régime descendu des plus hauts niveaux avec le pouvoir des armes, puis prisonnier d'un travail qui lui avait fait perdre toute sensibilité et oublier que le corps des autres est notre propre corps. Enfin prisonnier d'une absence, et c'était la seule chose à laquelle on ne pouvait remédier. Une présence ou une barrière peut toujours être éliminée, mais comment se débarrasser d'une absence, comment se débarrasser du néant alors qu'il est lui-même la cause, la forme et la raison de notre emprisonnement.

La musique et la voix de la soprano se confondaient avec le sifflement de la brise du dimanche, soufflée en un vent étrange et froid à cause de la vitesse de la voiture et de la piqûre de peur et d'angoisse. La transpiration de la chair est le meilleur signe de vie, plus qu'un battement de cœur ou un mouvement, car ceux-ci peuvent être une gueule de bois. Mais la transpiration est la traduction exacte d'un corps qui respire et subit le frottement chaud du sang.

C'est pourquoi, malgré la douleur que la musique lui faisait revivre, il se sentait mieux. LlPrier maintenant était meilleur et plus sincère qu'il y a quelque temps, devant sa femme décédée. Nous pleurons devant les morts, parfois par engagement, d'autres fois par impression. Mais crier loin d'eux, c'est commencer à comprendre que l'absence n'est pas qu'un mot, mais un monde qui s'installe autour de nous sans nous demander la permission, un monde qui non seulement change mais s'installe avec toute sa brutalité et son arrogance. . Abuser de leur taille et de leur force, utiliser les armes de la

peur, établir des lois nouvelles et arbitraires. Éclipser le monde que nous avons connu, le démanteler, le transformer en fragments jusqu'à ce qu'il cesse d'être un monde – un corps – et soit appelé de tous les noms que méritent les restes de la chair.

A la porte de l'hôtel, ils se souvinrent d'Ansaldi. Ils l'avaient vu plusieurs fois dans les couloirs de l'hôpital. Près d'une heure auparavant, Ruiz l'avait vu partir avec son neveu. Il devait déjà être à l'hôtel, alors Márquez a laissé la voiture garée à côté du trottoir et Ruiz a aidé Ibáñez à sortir de la voiture, car Mateo était resté assis après s'être garé, regardant par la fenêtre où il n'y avait que les carreaux. des trottoirs et du mur de l'hôtel.

Les trois trouvèrent Dergan sur le trottoir avec le garçon dans ses bras. Il avait l'air agité et en sueur.

-Où es-tu allé avec mon fils ? - demanda Mateo en se réveillant soudainement de sa rêverie. Il sortit Blas de ses bras et serra son fils dans ses bras, l'embrassant plusieurs fois désespérément.

Dergan commença à balbutier ses condoléances pour Alma, mais Mateo ne le laissa pas finir.

-Où l'as-tu emmené ?

-Se promener, rien de plus.- Cela n'avait aucun sens de donner des explications sur ce que lui-même ne savait pas expliquer.

"Maman est morte..." entendirent-ils soudain dire Blas.

Mateo a entendu avec une grande surprise les paroles de son fils, car le fait qu'elles exprimaient était énorme. Mais comme il n'avait ni mots ni réponses à la hauteur de la douleur que cette honte engendre devant ceux qu'on aime, il s'est consacré à diriger sa fureur vers Dergan.

-Comment oses-tu lui dire ? C'est moi qui ai dû le faire, foutu fils de pute.-Mateo fit face à Mauricio sans lâcher Blas, le poussant avec sa poitrine.

Ruiz le sépara, regardant Dergan avec colère.

Le vétérinaire allait dire quelque chose, il devait se défendre, mais que dirait-il : que la fille d'une sorcière avait dit la vérité à Blas ? Puis il s'est tu et a enduré les insultes.

-Comment as-tu osé, idiot ? Et en plus, tu les laisses voler les chiens, tu es une merde inutile.

Mateo traversa le hall en serrant nerveusement Blas dans ses bras. Le garçon s'était mis à pleurer en voyant son père ainsi. Les cris lui faisaient peur.

-Je les ai laissés enfermés dans ma chambre. Le matin, ils étaient partis, mais la porte était toujours verrouillée – essaya d'expliquer Mauricio.

Mateo ne semblait pas vouloir entendre les raisons.

-Alors pourquoi n'es-tu pas resté à t'occuper d'eux ?

-Parce que je devais m'occuper de ton fils, ou que tu voulais que lui et les chiens dorment dans la même pièce.

Ibáñez n'a pas répondu. Dergan pensait qu'ils récupéraient des points en leur faveur et confronta Ruiz.

-Et pourquoi tu ne lui as pas dit que tu connaissais déjà les chiens ? Vous savez que ce sont les mêmes.

Ruiz les regarda tour à tour, déconcerté au début.

-Les mêmes depuis quand ? – a demandé Ibáñez.

-Ecoute, Mateo. Il y a quelque temps, j'ai vu des chiens similaires dans la ville de ma femme. Ils me semblaient étranges, mais je ne pensais pas qu'il était important d'en parler maintenant.

-Tu savais qu'ils étaient si dangereux et tu n'as rien dit ? Alma serait peut-être en vie maintenant s'il ne l'avait pas laissée tranquille.

"C'est vous qui les avez amenés tous les deux, nous sommes venus sans famille", a déclaré Ruiz.

Ibáñez le regardait non pas avec ressentiment mais comme un condamné. Dergan essaya de changer de sujet.

-Ansaldi est le seul à avoir des copies des clés, il a dû les prendre. Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas encore eu l'occasion de lui parler, mais je suis entré dans sa chambre... - Il se tut en voyant entrer le vieil homme.

"Mon cher docteur," dit Ansaldi en s'approchant d'Ibáñez, "je vous présente mes sincères condoléances pour la perte irréparable de votre charmante épouse...

-Ferme ta gueule... Qu'as-tu fait des chiens ?

Ansaldo haussa les sourcils et posa une main sur sa poitrine.

-Comment dit-on?

"Ne faites pas l'idiot", a déclaré Mauricio. "Vous avez sorti les corps de ma chambre, ne vous embêtez pas à mentir."

Le neveu sortit de la cuisine avec des assiettes à la main. Le vieil homme lui fit signe de partir. Le garçon avait la main bandée et était pâle. Ruiz s'approcha de lui et vérifia ses yeux.

-Etes-vous sûr d'avoir été libéré ?

-C'est ici, non ? – répondit le vieil homme en oubliant sa rhétorique.

-Ça ne me dit rien, ils auraient pu s'évader de l'hôpital. Ce type ne va pas bien, je vais appeler pour confirmer.

Ansaldi l'a arrêté alors qu'il se dirigeait vers le téléphone.

-Docteur, Manuel se rétablira tout seul et j'ai besoin d'aide à l'hôtel.

Ruiz s'est détaché et a pris le téléphone. Dergan s'approcha. -Tu caches beaucoup de choses, mon vieux. Vous allez devoir donner des explications. Où a-t-il emmené les corps ?

Ibáñez a laissé Blas sur le canapé et a fait signe à Walter de prendre soin de lui. Puis il se dirigea vers les autres et répéta la question de Dergan. N'obtenant aucune réponse, il attrapa le vieil homme par ses vêtements et le secoua. Personne n'a rien fait pour l'arrêter, à l'exception de son neveu. Le garçon dit, juste avant de s'évanouir parmi une pile d'assiettes cassées :

-Valverde.

Ibáñez n'a pas lâché le vieil homme pendant que Dergan et Ruiz allaient aider le garçon, mais il était déjà inconscient.

-Qui est Valverde ?

-Le pharmacien, Mateo. Ruiz et moi le connaissons de notre ville.

-Et pourquoi tu veux les chiens ?

Ils se regardèrent tous les deux. Ibáñez en avait assez de ces regards complices.

-Tu me caches des choses et ma famille est en train de mourir, j'en ai marre. Je vais le découvrir moi-même avec ce type.

Ruiz lui dit :

-Mateo, s'il te plaît, attends qu'on t'accompagne. Valverde est un gars étrange. Je le connais déjà de ma ville...

-Pourquoi veux-tu les chiens ? –Ibáñez a insisté pour demander au vieil homme.

Ansaldi a ajusté ses vêtements, comme s'il retrouvait sa dignité perdue.

"Après tout, c'est son père", répondit-il.

Walter resta à s'occuper de Blas. Dergan a de nouveau emmené le garçon à l'hôpital, dans la voiture de Márquez. Bernardo et Mateo sont partis en direction de la pharmacie de Gustavo Valverde.

Il était trois heures de l'après-midi.

onze

Ibáñez marchait si vite que Ruiz pouvait à peine le suivre. Il décida de le tenir par un bras pour se donner une pause.

-Arrêtez un peu, s'il vous plaît. Pensez à ce que vous allez faire.

Mateo le regarda avec colère.

-Ce que j'aurais dû faire, c'est tuer ce vieil homme.

Mateo s'est souvenu de ces yeux lorsqu'il l'a entendu dire que Valverde était le père des chiens. Quand tout le monde s'était séparé, il avait vu Ansaldi rester debout et immobile, comme si cet hôtel était quelque chose de plus que sa maison, peut-être un lieu de permanence non pas pour des années, mais pour des siècles. C'était absurde de penser une chose pareille, mais le vieil homme lui avait donné l'impression d'être vieux comme un roc.

-Et qu'est-ce que tu vas dire à Valverde s'il refuse que tu aies les chiens ?

-Peut-être qu'il les a déjà disséqués ou brûlés, qui sait. Si ce que tu m'as dit est vrai, ce type est fou.

-Il l'est, mais il est toujours intelligent. Nous sommes allés à l'école primaire ensemble, mais il était déjà le meilleur de l'école. Il me surpassait en tout et sa famille n'avait pas d'argent pour acheter des livres.

-Et quand as-tu étudié la pharmacie ?

-Je pense que jamais, mais dans le quartier ça n'a pas d'importance.

Ils arrivèrent à la pharmacie, qui était fermée. C'était juste au coin de la place. Il y avait une vieille porte à deux vantaux étroits, en métal et en verre. La façade centrale était haute, avec un arc modelé en plâtre. D'un côté il y avait un terrain vague et de l'autre une maison privée. Ibáñez a frappé à la porte à plusieurs reprises, et le bruit a résonné dans les rues silencieuses ce dimanche après-midi. Quelques chiens se mirent à aboyer, mais ce n'étaient que des chiens errants inoffensifs, réveillés de leur sieste sur le seuil d'une maison.

-Valverde! –Matthieu a crié.

Ruiz, qui connaissait déjà l'endroit, poussa calmement Ibáñez et sonna. Deux minutes plus tard, la porte s'ouvrit. Un jeune homme de taille moyenne aux cheveux bruns épais et aux yeux verts a demandé :

-Docteur Ruiz, que se passe-t-il ?

-Oui, mais pas comme tu penses.

Ibáñez était déjà entré, frôlant Valverde, presque sans lui prêter attention. Il s'était mis à chercher du regard dans l'obscurité de la pharmacie. Les fenêtres étaient fermées.

-C'est le Dr Ibáñez. Il vient étudier les chiens sauvages.

"Ah," dit Valverde en passant une main dans ses cheveux et en se frottant les yeux. Il devait peut-être faire une sieste, mais ses yeux semblaient plus fatigués que somnolents. Il était très probablement en train d'étudier sous son microscope, ou probablement de disséquer, pensa Ruiz.

Gustavo Valverde avait laissé la porte ouverte et la lumière du soleil laissait voir ses mains et ses yeux avec une étrange distinction. Ruiz suivait le mouvement de ses mains, qu'elle essuyait sur son tablier bleu clair, sale. Il était difficile de distinguer un arôme de l'autre dans cette pharmacie, les odeurs caractéristiques y étaient souvent confondues par le confinement. Il y avait une odeur de formaldéhyde, s'il ne s'était pas trompé ? Il a vu qu'Ibáñez relevait aussi un peu la tête, comme nous le faisons tous, comme le font aussi les chiens, lorsque nous reniflons quelque chose. Il réalisa que Mateo allait parler, mais il ne faisait pas confiance à son ami dans cet état. Il lui fit signe et commença à parler devant lui.

-Valverde, ces chiens ont tué la femme du docteur. Vous comprendrez que c’est une tragédie que mon ami ne veut pas ignorer. Il est en colère et j'espère qu'il comprend notre intrusion.

Ibáñez se demandait pourquoi il était si gentil avec ce type. Qui n’était pas qu’un imposteur.

-La nuit dernièreLes corps des chiens que nous avons tués ont disparu. Ansaldi a reconnu que vous les aviez.

Valverde a fermé la porte. Sans répondre, il se dirigea presque dans le noir jusqu'à un couloir où une très faible lumière provenait d'une des pièces.

"Venez par ici, docteurs", dit-il en désignant le couloir.

Mateo et Bernardo sont passés à côté de lui. Il y avait une odeur de formaldéhyde clairement perceptible, et elle devenait plus forte à mesure qu’ils avançaient. Ils n'ont parcouru que quelques mètres, et à la dernière porte, qui était ouverte, ils ont aperçu un laboratoire. Valverde les suivit, mais ensuite il passa entre eux et le mur du couloir et entra le premier.

-C'est mon lieu de travail.

Ils furent surpris de voir cet endroit si complet en instruments et équipements médicaux. Il y avait un évier rempli de formaldéhyde, une table de dissection, un évier avec des boîtes métalliques remplies de pinces, de ciseaux et de scalpels. Des reproductions de dessins de Vésale et de nombreuses autres planches anatomiques étaient accrochées aux murs. Sur un mur, il y avait une bibliothèque qui atteignait le plafond. Il n'y avait pas de fenêtres et Ibáñez pensa que peut-être la bibliothèque les enfermait. Une seule grande lampe pendait au plafond, suffisante pour toute la pièce. Plusieurs crochets servaient de supports pour les tabliers et les combinaisons en caoutchouc. Il y avait des boîtes de conserve aux bords desquelles pendaient des morceaux de peau recouverts de tissus gras, foncés et jaunâtres. Sur la table de dissection se trouvait l'un des chiens. C'était peut-être l'un des animaux qui avaient tué Alma.

-Comme vous le voyez, Dr Ruiz, Ansaldi leur a dit la vérité. Il m'a appelé au téléphone hier soir et m'a dit de venir à l'hôtel. Quand je suis arrivé, il m'a fait attendre dans le hall. Je l'ai vu monter, et au bout d'un moment il est revenu en traînant un sac. Je l'ai ouvert et j'ai vu les chiens.

-Mais qu'est-ce que tu as à voir avec eux ? –Matthieu a demandé.

-Ils sont à moi, docteur. Eh bien, je les ai créés, du moins les premiers. Ensuite, ils se sont reproduits seuls.

-Tu veux dire que tu as provoqué ce métissage ?

-C'est vrai, Dr Ibáñez. Laisse-moi te raconter toute l'histoire, si tu veux. - Il se rendit compte qu'Ibáñez était impatient et ajouta : - J'imagine ce que tu dois vivre, mais pour que tu comprennes, je dois prendre mon temps.

Ruiz a pensé qu'il valait mieux dire aussi quelque chose pour le convaincre :

-Mateo, aujourd'hui c'est dimanche, ils ne toucheront Alma que demain, et peut-être que ce que Valverde nous dit pourra l'empêcher.

Ibáñez a cédé. Valverde alla chercher deux tabourets et ils s'assirent autour de la table de dissection. La lampe éclairait le cadavre du chien d'un ton artificiel. Le pharmacien avait déjà écorché l'animal et était allé jusqu'à disséquer les couches musculaires. Puis il commença à raconter depuis le début l'histoire des chiens aveugles.

Lorsque vous êtes encore un enfant et que votre père meurt dans vos bras, il y a quelque chose qui commence à se générer à ce moment-là. J'avais mon père allongé sur mes jambes. Mes jambes étaient fatiguées après avoir dragué des heures dans la lagune, mes muscles étaient épuisés après avoir nagé à la recherche du couteau avec lequel j'ai dû ouvrir la plaie de la morsure pour évacuer le poison. Venin de scorpion.

C'est sur le rivage que le scorpion a piqué mon père à la main. Quelques minutes auparavant, nous parlions en nous demandant d'où venait la vie. Il m'avait dit que c'était de l'eau, mais il avait oublié, ou peut-être ne savait-il pas, que dans la zone intermédiaire dans laquelle nous nous trouvons, semblable à un état intermédiaire dans le développement des êtres vivants, ceux qui y vivent ne sont plus rien. que des tentatives ratées, des expériences avortées et des créatures souvent difficiles à tuer. Mais son danger réside surtout dans la tromperie et la passivité hypocrite. Ce sont d’horribles vermines, mais leur petite taille par rapport à l’homme parvient à confondre les stupides et les distraits.

C'était nous, même si mon père avait vécu dans cette région toute sa vie. Au bord de cette lagune, il avait vu naître et mourir des générations de ces êtres, qu'il saisissait avec ses mains et jetait de côté pour qu'ils ne le dérangent pas. S'il devait les tuer, il le faisait, s'il pouvait l'éviter, mieux ce serait. Des crabes, dont les petites pinces produisaient à peine un pincement qui nous faisait rire, des tortues, que nous retournions pour les voir se donner des coups de ventre avec cette lenteur exaspérante. Et des scorpions. Ils ne se montraient pas trop souvent et, à mesure que nous nous éloignions d'eux, ils essayaient aussi de nous éviter. Mais ce soir-là, mon père n'avait pas décidé, ou avait oublié, l'heure à laquelle finir notre travail. Il avait le dos tordu, des douleurs et une expression somnolente et affamée. Il a cependant continué à draguer, tandis que je l'aidais du mieux que je pouvais. Pourquoi as-tu laissé passer l’heure du coucher du soleil ? La lune pointait déjà au-dessus des peupliers et se reflétait dans les eaux que mon père remuait, créant des cercles à partir de rien, du point zéro de son propre monde, du centre de ses mains comme s'il s'agissait d'un noyau de pouvoir plus grand que celui de Dieu. Moi nonJe sais si Dieu a des mains, ou s'il est incorporel comme on dit, alors comment a-t-il créé le monde ? Une puissance doit être concentrée en quelque chose, elle doit avoir un continent qui empêche sa dispersion. Les mains de mon père, par exemple.

D'eux j'ai vu naître les cercles d'eau qui grandissaient et se reproduisaient, jusqu'à devenir aussi grands et lents que des vieillards. Les anciens des eaux sont comme des vieillards, ils couvrent tant d'années qu'ils échappent à leurs mains. Ils contiennent dans leur circonférence tant d'animosité et tant de contenus multiples que leurs forces s'épuisent et finissent par mourir n'étant rien, juste des eaux calmes, aussi égaux qu'ils l'étaient dans ce centre lointain de leur origine. Avant que les mains de mon père n'y plongent.

Parfois Dieu fait des erreurs, il tombe dans un piège que l’homme lui a préparé. Et si Dieu tombe comme un rat, incapable de prouver qui il est, comment mon père ne pourrait-il pas aussi se tromper et mettre ses mains à cet endroit où, comme il me l'a dit très peu de temps après et avant de mourir, il y avait un monticule de boue. qu'il jugeait nécessaire de nettoyer, parce que c'est pour cela que les propriétaires des lieux l'ont payé. Plus vous libérez de mètres carrés des obstacles, plus vous en gagnerez pour votre famille. Ce monticule était le dernier de la nuit, et il alla le découvrir juste un instant avant de quitter le travail.

"J'allais te dire de partir, et je viens de le voir et je me suis tu, la salope..." m'a-t-il dit alors que le poison se répandait déjà dans son corps comme la sève dans les branches d'un arbre.

Mon vieux était un arbre immense et beau, rustique et fort, large comme les peupliers qui entouraient la lagune et servaient de marches vers la lune, grand comme les cyprès qui entouraient notre chambre, se balançant au vent avec une élasticité enviable et émouvante, forts comme les chênes qui poussaient au bord de la route qui menait à la ville, nous protégeant de la pluie et du vent du sud. avant de se coucher. L'odeur des eucalyptus de la forêt où il m'emmenait se promener le dimanche, ramassant les graines et les feuilles mortes, arrachant l'écorce écaillée des eucalyptus, sentant cette odeur si pénétrante que c'était comme se laisser emporter , non pas vers le sommet, mais vers le niveau du sol. Se sentir traîné nez à nez sur la terre humide recouverte de feuilles vertes ou brunes allongées, formant un matelas plus confortable que celui de ma propre maison.

J'ai déjà dit que je ne crois pas en Dieu, mais il y a eu des moments où je n'ai pas ressenti l'idée mais sa présence. Ces dimanches dans la forêt d’eucalyptus en faisaient partie.

Mais si Dieu disparaît si vite de la vie des gens, comment mon père, qui était à peine un homme, aurait-il pu ne pas le faire ? Plus tard, il me ferait le raisonnement inverse : si mon père, étant un homme, ne pouvait pas tenir debout l'ensemble de son corps ni maintenir en équilibre le jugement de son amour pour moi, pour que je ne pleure pas, pour que Je ne briserais pas comme une cruche vide au milieu d'une tempête, comment alors, Dieu lui-même, à qui il manque des mains et une tête, le jugement et la logique pour survivre sur cette terre qu'il a créée plus par hasard que comme création d'amour, il n'allait pas laisser tomber dans la boue du ciel noir de cette nuit toute la structure de sa propre existence, toute la déraison avec laquelle les théologiens croient que Dieu a besoin de construire l'immuable logique idiote de ses divagations. Les caprices d'un garçon qui tue sans s'en rendre compte sont plus compréhensibles, plus humains que les faits attribués à Dieu.

Si mon père mourait dans mes bras, me disais-je, alors le monde sombrerait cette nuit même dans la boue faite de terre et de chair, d'eau et

de larmes, de sang et de poison, le tout mélangé dans un mortier dans lequel quelque sorcière, peut-être, J'ai travaillé jour et nuit pendant longtemps, façonnant la substance qui allait devenir mon père et moi, concevant l'architecture de cette nuit-là, l'ingénierie de la lune se balançant aussi étonnamment qu'elle l'a fait depuis la nuit des temps. Rêver le réseau de séquences : mon père au travail, ses petites décisions, les monticules qu'il contemplait, quittant sa tâche maintenant ou plus tard. Et en même temps les séquences et les actions du scorpion, s'approchant, s'éloignant, se défendant enfin en attaquant la main d'un homme aussi innocent que l'empreinte d'une mouche sur cette même lune qui nous observait.

Puis le cri de mon père, sa douleur déchirante qui me secouait comme si le cri était un vent froid ou une pince invisible me tordant le ventre. Quand j'ai levé les yeux, il tenait sa main blessée de l'autre, pressant les deux contre son corps, alors qu'il tombait en position assise dans la boue. Il a essayé de contenir son cri quand il m'a vu, l'atténuer était la seule chose qu'il a réussi.

-"Papa !" dis-je en l'attrapant, j'avais tout vu, sauf le scorpion coulé dans l'eau.

Puis ce fut mon tour de crier. Mais le cri d'un garçon est généralement aigu et peut être confondu avec la même peur de ce qu'il voit : son père, accablé par la douleur, et essayant de parler, lui disant de chercher quelque chose. Oui, il veut que je cherche le couteau. Et moi, avec la morsure du scorpion sur un de mes pieds, je suis entré dans les eaux boueuses. Tout cela n’était rien de plus qu’inutile. Je le savais depuis le début, mais je ne pouvais pas le lui dire. Pendant que je cherchais, je me reprochais de ne pas avoir eu le courage de quitter cette tâche et de l'accompagner jusqu'à sa mort. Je savais que j'avais peur, consciente que je m'éloignais parce que j'avais peur de le voir mourir, et l'obéissance était une bonne excuse pour le faire. Lui, pensais-je plus tard, savait probablement déjà à l'avance qu'il ne trouverait pas le couteau et m'avait fait rester à l'écart pour éviter la douleur, au moins immédiate, de sa mort.

Quoi qu'il en soit, je suis revenu à ses côtés, fatigué de l'eau sale et de la boue. Mon père était toujours en vie. Je m'assis et posai sa tête sur mes jambes tendues. Je l'ai caressé, gêné que mes mains tremblent. Un instant, je l'ai vu tourner son regard vers mes pieds, puis je les ai cachés dans la boue. La morsure ne m'a pas fait mal du tout, je l'avais presque oublié, mais je me demandais quand cela commencerait à m'affecter. Sur mon vieux, l'effet avait été immédiat. Peut-être que lorsque cela m'a piqué, il restait peu de poison, ou peut-être était-ce parce qu'une main est plus proche du cœur qu'un pied. Prêt à attendre toute la nuit, j'ai été témoin de la lente cessation de la respiration de mon père. Il semblait couler même si son corps était toujours là. Comme si l'air de sa poitrine l'avait maintenu droit et debout alors qu'il était en bonne santé, et comme un ballon qui se dégonflait progressivement, son corps se penchait maintenant avec de légers tremblements et un bruit très semblable à celui d'un coup, qui ne

semblait pas venir de lui. mais d'un endroit plus éloigné. J'ai levé les yeux vers le ciel et j'ai vu la lune, poreuse, se reflétant dans les eaux de la lagune, se déformant, se fragmentant comme cela avait dû se produire avec l'âme de mon père.

Quand je le regardai à nouveau, il ne respirait plus et son visage n'était plus qu'un masque patiné de pitié et de bonté, avec une longue barbe sale, marquée des sillons que ses larmes avaient creusés comme des chemins zigzagants entre les ravins de ses débuts. les rides. Un visage dont les yeux, aux paupières ouvertes malgré la mort, étaient des baumes d'argent comme l'eau qui venait mourir en petites vagues sur le rivage. L'eau qui venait le chercher, réclamant, comme une déesse rancunière, les enfants que la terre stérile et envieuse lui avait enlevés.

Le matin est venu où mes yeux s'étaient déjà habitués à l'obscurité des yeux mi-clos, à cette ombre qui s'en allait tout à coup sans dire au revoir, cette ombre pieuse et amicale qui s'enveloppe des mains chaudes de consolation et de douceur. Je crois avoir vu le visage des ténèbres, je crois avoir vu ses dents blanches comme la glace arctique. Mais les lèvres se fermèrent et seul le froid resta, transformé en rosée matinale, créant un soleil encore petit, émergeant des marais au-delà du monde connu. J'avais mon père mort sur mes cuisses, les paupières encore ouvertes, comme s'il avait hâte de voir le soleil se lever. Je les fermai violemment, effrayé par ces yeux clairs et presque blancs comme les dents d'une ombre. J'ai vu ma mère arriver, au loin, son corps volumineux s'efforçant d'atteindre une étape intermédiaire entre une marche rapide et une course. Je pouvais sentir sa respiration lourde, voir son visage en sueur, son expression inquiète et une grimace de reproche précoce sur ses lèvres. Toute une économie de ressources pour les vastes pensées de possibilités que son esprit devait brandir à ce moment-là.

Cet après-midi-là et la nuit suivante, ils veillèrent sur mon vieux. Nous l'avons enterré l'autre matin. Beaucoup sont venus le voir. Tout le monde me posait des questions sur mon pied et je les entendais chuchoter des phrases inintelligibles. Le Dr Ruiz, Sr., m'a forcé à rester au lit pendant quelques jours, dans l'espoir de me voir tomber malade. Cependant, je n'avais même pas de fièvre. L’inflammation de la plaie s’est atténuée jusqu’à ce qu’il ne reste plus qu’une piqûre violette, qui a également disparu peu de temps après. Le médecin m'a dit, quand il m'a permis de me lever, que j'avais de la chance, mais les vieux voisins de la ville ont commencé à dire que j'étais une sorte de sorcière. Selon eux, j'aurais dû être mort, mais je jouais et marchais comme si de rien n'était. Je n'ai pas manqué d'assister aux funérailles de mon père, je l'avais déjà honoré toute cette nuit au lagon. Ils ne m'ont pas vu pleurer, parce que je ne l'ai pas fait. Quand il n’y a rien en toi, le néant naît de rien, car je n’avais pas les mains puissantes de mon père. En cela, je ressemble à Dieu. Je suis un corps creux recouvert d'une enveloppe sèche d'homme.

Et tel un dieu fortuit, un dieu mendiant qui parcourt sa vie dans les rues des rêves, en pensant à un passé inexistant qu'il projette. Plus tard, j’ai grandi en inventant des poèmes sur la nature. Des poèmes scientifiques sans science conventionnelle. Je savais que quelque chose m'était arrivé : j'étais un survivant pour une cause spéciale. Je ne la connaissais pas, mais j'étais conscient de la vivacité de mon esprit. Je suis le seul enfant de parents pas plus intelligents que la moyenne des gens médiocres. Je n'ai pas attribué ma capacité découverte à des facteurs surnaturels ou mystérieux, mais uniquement au venin d'un scorpion. La chimie est sans aucun doute un dieu. Une science qui englobe l’alchimie des magiciens et les lois rigoureuses et arbitraires des scientifiques en blouse blanche. J'ai retenu de chacune les valeurs que je considérais comme les meilleures et j'ai entrepris de créer dans la vraie vie ce que mon esprit avait déjà conçu à travers les gorges vertigineuses de l'imagination.

Permettez-moi de mieux l'expliquer, si je peux. Je ne me considère pas comme un génie, ni maintenant ni alors. Mais à cette époque, j'étais jeune, et ma vantardise, face au rejet des autres, qui me considéraient comme étrange et solitaire, se renforçait dans leur fierté, comme on dit habituellement : dans une tour d'ivoire. Ma tour avait des murs en pisé et était basse par rapport au sol, mais je pouvais voir bien plus que les autres. Par exemple, ces espèces ne sont que des variations d’une même origine, des branches qui se divisent et se diversifient, se fusionnant souvent pour abandonner ces unions transitoires et ratées. La nature aussi expérimente et commet des erreurs ; Pourquoi pas, alors, je ne pourrais pas l'essayer sans risque ni culpabilité. Les monstres peuvent être tués et enterrés, quand j'avais tort, je ferais la même chose. Personne d’autre que moi ne les connaîtrait, et je ne les ferais connaître que lorsqu’ils réussiraient.

Mais qu’est-ce qui m’a amené à tout cela, pourriez-vous vous demander. D’une part, le besoin. Comme certains ressentent la pulsion impérieuse du sexe, j'avais besoin d'inventer, de créer, en fait, car j'ai depuis longtemps arrêté d'utiliser cet euphémisme qui tentait de sous-estimer mon talent. Tout comme certains écrivent et d'autres peignent pour exprimer quelque chose, pour se débarrasser d'une idée qui fait mal comme le frottement d'une pierre sur une plaie, il me fallait faire cela.

Mais la raison principale, celle que je considérais comme la plus logique à tous points de vue, était la nécessité de prolonger la vie. En voyant mon vieux cette nuit-là allongé sur le rivage, sentant que sa vie le quittait irrémédiablement, j'ai imaginé, pour la première fois de ma vie, ce qui m'emmènerait jusqu'aux limites où je me trouve actuellement. Suspendre la mort, du moins c'est ça, me disais-je. Si je pouvais arrêter la mort comme on peut arrêter la vie, je serais satisfait. Alors j'ai lu tout ce que je pouvais, j'ai interrogé le vieux docteur Ruiz, les sages-femmes que j'ai trouvées dans la ville, les vétérinaires, tous ceux qui d'une manière ou d'une autre avaient vu comment la vie naît et meurt. J'ai même demandé aux fossoyeurs du cimetière, qui m'ont emmené voir les hommes qui maquillent les morts, qui

enveloppent les cadavres avant de fermer les couvercles des cercueils et de les enterrer. Ils savent qu'il existe un territoire où la mort est encore indécise, où elle s'est installée mais ne connaît pas le quartier dans lequel elle s'est installée. C'est une nouvelle mort, elle ne connaît pas la rue et se sent timide. Quelqu'un, avec suffisamment de force et l'intelligence nécessaire, pourrait l'attraper, la tromper lorsqu'elle se présente à la porte de sa nouvelle maison, puis l'expulser après l'avoir violée sur le lit du mort récemment, dans lequel elle l'a établie. figure de pierre tendre, ses membres faits de faucilles brisées, ses mains douces comme le goût âcre d'un corps décomposé.

J'ai aménagé une vieille cabane au milieu de la forêt. J'ai amené des animaux, j'en ai sacrifié, j'ai expérimenté avec le sang. Je faisais des mélanges, plongeais les corps dans des bassins qui étaient comme des viviers de vie. Et après plusieurs mois, ils ont grandi, certains étrangement déformés mais nouveaux, à tel point que Dieu lui-même m'enviait. Quand j'ai pris le premier exemplaire de cette vieille cabane et que je l'ai apporté en ville, ils ne m'ont pas compris. Ils ont commencé à dire du mal de moi et ma mère m'a même demandé de quitter la ville parce que les gens allaient appeler les gendarmes. Ils sont venus me chercher et les créatures ont essayé de me protéger, mais elles les ont toutes tuées sauf une.

Rosa, qui était ma petite amie à l'époque, m'a accompagné et nous sommes venus dans cette ville. Nous avons amené la créature avec nous. Depuis, Rosa est malade, l'animal lui a mordu la main. Peut-être devront-ils l’amputer, et devant mon échec à le guérir, j’ai réalisé que tout ce temps n’avait été qu’un prologue stérile. Prolifique en créatures mais inutile en résultats. Ils ont commencé à apparaître dans les rues de La Plata, mais les autorités et la population s'emploient à les tuer, et chaque matin, je vois les corps entassés dans les coins être emportés par des pelles mécaniques.

Ma femme partira un jour comme mon père est parti. Je me suis donc fixé une tâche dont je connais d'avance l'échec : prolonger la vie des êtres humains. qui me quittent. Mon père, ma femme. Et ce qui reste, comme un goût amer laissé en bouche après une nuit bien arrosée, c'est une musique qui accompagne la gueule de bois des années, jusqu'à devenir un manège monotone, tournant et tournant, jusqu'à ce que la force centripète se transforme. ... au contraire, inciter les forces du monde à commettre un seul acte, une seule grande performance, un spectacle d'expo-sciences sur une place publique. Ces villes où les chiens sont les seuls propriétaires parce qu'ils habitent les rues avec leurs aboiements, où l'on sait seulement qu'il y a encore quelqu'un en vie, parce qu'eux, les chiens, annoncent avec leur hurlement de détresse qu'il y a encore quelqu'un qui respire.

-Allez, Dr Ibáñez. Étudiez ces chiens vous-même.

Valverde l'a invité à s'asseoir devant la table de dissection. Ibáñez, qui l'écoutait comme quelqu'un qui écoute un conteur, presque un troubadour qui ne se consacre pas aux romans mais aux histoires fantastiques, se leva également, surpris par sa soumission, étonné que la colère se soit accroupie comme un chien avec la queue. entre les jambes. Désormais, seules la curiosité et la surprise prévalaient.

"Écoutez, docteur", a déclaré Valverde en séparant la peau de l'animal avec deux pinces. Il avait déjà travaillé toute la journée et presque toute la peau s'était détachée. La couche de tissu adipeux n'était pas blanche mais jaune. Valverde prit le scalpel et l'enfonça dans la graisse jusqu'à toucher l'aponévrose. Il a mis les ciseaux et a coupé. Les couches musculaires étaient alors libres. Il offrit les ciseaux à Ibáñez en disant :

-Je connais votre réputation, docteur, vous êtes un professionnel. Ce serait un honneur pour moi si vous me conseilliez.

Ibáñez a enfilé des gants et a fait une incision dans l'abdomen du chien. Il posa les instruments et utilisa ses mains. Au début, il ressentit une étrange rigidité, comme si ses viscères s'étaient durcis.

Valverde remarqua son expression.

-Calculs, Dr Ibáñez. L'un des problèmes de ces chiens est la fonction rénale. Ils ne vivent pas plus d'un an car ils ne métabolisent pas le calcium. Regardez les os.

Ibáñez a disséqué les muscles des pattes postérieures, a atteint l'os et a testé la consistance du fémur. Il s'est cassé en deux facilement.

-Je ne suis pas vétérinaire -dit Mateo- mais il semble qu'ils souffrent de quelque chose de similaire à l'ostéogenèse imparfaite chez l'homme.

-Je pense la même chose, docteur.

-Nous devrions appeler Dergan…-dit Ruiz.

Ibáñez était d'accord.

- Puis-je avoir le téléphone ? –Ruiz a demandé à Valverde.

Ruiz l'a suivi jusqu'à la pharmacie. Il regarda l'heure sur sa montre-bracelet, il était huit heures du soir. Il n'avait pas réalisé combien d'heures ils avaient écouté l'histoire de Valverde. Mauricio devait revenir à l'hôtel et a appelé. La voix d'Ansaldi répondit.

"Le Dr Dergan est revenu il y a quelque temps", l'informa le vieil homme.

-Quand il reviendra, dis-lui de venir à la pharmacie.

-Il y est déjà allé, docteur.

La voix d'Ansaldi lui paraissait beaucoup plus jeune cette fois, non seulement à cause du ton, mais aussi à cause de la façon dont il parlait. Il y avait une vantardise, un mépris évident dans cette voix. S'il ne l'avait pas reconnu dès qu'il avait décroché le tube, il aurait assuré que quelqu'un d'autre avait pris le téléphone à la place. A ce moment la cloche sonna. Valverde le dépassa dans l'obscurité et ouvrit la porte d'entrée. Il y avait trois personnes dehors. Ruiz entendit quelqu'un lui demander un remède contre un mal de dents et Valverde revint en laissant la porte ouverte. Il sortit un pot d'une étagère derrière le comptoir. Il retourna à la porte et tendit la bouteille à la femme.

-Demain, il me paiera... - dit-il, et la femme partit en le remerciant avec ferveur.

Maintenant, c'était un homme qui parlait :

-Donnez-moi quelque chose contre la constipation, s'il vous plaît.

Valverde est retourné chercher une autre bouteille en verre vert avec une étiquette indéchiffrable.

-Prends ça, Don Casas, mais va voir le médecin demain.

Ruiz ne pouvait que rire et regardait Valverde tourner la tête sur le côté avec une expression non embarrassée, mais condescendante.

La troisième personne n'était pas un client mais Mauricio Dergan.

-Entrez, les médecins vous attendaient.

Ruiz est sorti à sa rencontre.

-Le neveu d'Ansaldi a une forte fièvre, ils l'emmènent ce soir au bloc opératoire pour mieux nettoyer la plaie.

-On est en train de disséquer un des chiens, peut-être qu'on pourra tirer quelque chose de tout ça.

Ruiz regarda Valverde avec reproche, mais n'osa pas en dire plus. Il savait que lorsque Ibáñez sortirait de cet état dans lequel l'avait mis l'histoire du pharmacien, il ferait bien plus que cela, du moins il l'espérait. Parce que lui, Bernardo Ruiz, ne s’estimait pas en droit de le faire. Non seulement parce que sa femme était encore en vie, et cela, pour beaucoup, était déjà quelque chose qui l'excluait de toute compréhension de ce que vivait Ibáñez, mais il y avait quelque chose qui le liait à Valverde. Pas des liens de sang, mais un facteur commun lié aux animaux. Gustavo Valverde pèreIl semblait les comprendre d'une manière inhabituelle, et ils avaient tendance à le protéger, à s'abriter entre ses jambes, à se laisser caresser

par lui et à grogner contre tout étranger qui tentait de se mettre en travers de son chemin. Et Ruiz ressentait quelque chose de similaire, une sorte de pitié, un certain chagrin, un amour particulier. Lorsqu'il regardait le pharmacien et lui reprochait à maintes reprises de modifier ses ordonnances ou de donner des médicaments à ses patients sans leur consentement, il finit par se laisser convaincre en ressentant un tremblement au ventre. Il y avait des choses que Ruiz croyait avoir oubliées, mais ces spasmes dans son ventre lui rappelaient qu'il avait cessé d'être comme il l'était autrefois, avant de rencontrer sa femme, avant d'aller au village de Le coer antique. De là il était sorti un demi-homme, un homme habité par une espèce de qualité animale, un homme dont les insectes avaient fait un habitat.

Mais rien de tout cela ne traversait littéralement la tête de Ruiz, il le ressentait simplement comme on sent quelque chose que nous savons être lointainement lointain, incorporé en un bien longtemps auparavant, même si cela s'était produit la veille. Lorsque des choses anciennes, des mythes anciens et des légendes anciennes pénètrent dans un jeune corps, ils livrent leur mémoire ancestrale aux nouvelles cellules. Puis surviennent des épisodes, des événements, où cette mémoire surgit non pas comme quelque chose que nous devrions considérer comme étranger et étrange, mais comme une tradition qui ne devrait pas nécessairement nous plaire et qui doit néanmoins être strictement suivie. Et tandis que son esprit se développait avec une fine acuité dans les labyrinthes de la réalité quotidienne, ses insectes marchaient comme une armée, se préparant, s'entraînant, se reproduisant dans un champ fertile qui porterait des fruits à un moment donné de leur vie. Il ne savait pas quand, et il ne se poserait jamais la question.

Lorsqu'il entra dans la pharmacie de Valverde, il sentit que son estomac prenait la forme d'une peur qu'il ne pouvait classer, comme si l'arôme des remèdes et l'odeur de formaldéhyde du fond de cet environnement réveillaient les êtres qui l'habitaient, comme ça . comment réveiller quelqu'un qui s'est évanoui avec un parfum fort ou même de l'alcool. Et avec le réveil vient la mémoire, et presque toujours la douleur.

Il remarqua à quel point Dergan regardait Valverde avec méfiance. Ils le précédèrent tous deux dans le couloir où les attendait Ibáñez. Ils l'ont trouvé toujours dédié à la dissection. Le genre d’obsession qui dominait Mateo en matière de médecine était incroyable. Il semblait avoir oublié l'heure, sa femme décédée et même son fils. Mais ici, Ruiz avait tort. Elle le vit se retourner et demander :

-Comment va Blas ?

-Eh bien, Walter s'occupe de lui. Ne t'inquiète pas.-Dergan a mis une main sur son épaule et lui a fait un sourire.

Mateo n'en demanda pas plus. Il a recommencé à se consacrer au chien. Valverde a remis ses gants.

-Rapprochez-vous, Dr Dergan, en tant que vétérinaire, je suis sûr que cela vous intéressera.

"Ecoute, Mauricio", dit Ibáñez, en désignant l'os cassé "Des déformations semblables au rachitisme et à l'arthrose dégénérative". –Il a regardé Valverde et a demandé : –Quelle a été l'erreur ?

Le pharmacien haussa les épaules.

-Une défaillance enzymatique, sûrement, un gène défectueux. Les chiens que j'ai utilisés pour les croisements étaient de races mixtes, mais j'ai injecté du sang d'autres espèces aux chiots que j'avais obtenus au début.

Mauricio explore désormais également les plans musculaires qu'Ibáñez soulève délicatement.

-Des quelles? -demandé.

"Des autres..." dit Valverde, mais il décida bientôt de dire autre chose, car de toute façon sa réponse leur serait inutile "Des autres que j'ai créés dans la ville...".

Cette inexactitude ne semblait déranger personne. Valverde a su convaincre tout le monde avec ses yeux clairs et sa voix sereine et calme. Ruiz croyait se souvenir des rumeurs du dimanche dans sa ville, son père lui avait même dit que les gendarmes avaient pourchassé Valverde, jusqu'à ce qu'au bout d'une semaine ils l'aient relâché et il ait décidé de venir à La Plata.

"Des monstres", dit Ruiz.

Valverde le regarda avec ressentiment, se souvenant peut-être du même mot avec lequel il avait décrit ses créatures à plusieurs reprises. Ruiz ne savait pas pourquoi il avait dit cela, et un goût amer était resté dans sa bouche, sauf que c'était comme ces rares occasions où l'amertume n'est pas un déplaisir mais un changement bienvenu, presque un soulagement, voire un bref salut.

-C'est ce qu'ils ont dit, mais c'étaient des créatures, chacun d'entre eux. Comme ces chiens. Quand le premier est né, du moins tel qu'il est aujourd'hui, il m'a léché la main que j'avais mouillée de lait. J'étais à la fois sa mère et son père.

-Connaissez-vous Ansaldi depuis longtemps ?

La question du vétérinaire tomba comme un fil doux sur la table. Personne n'a réalisé le lien avec ce dont ils parlaient jusqu'à ce que

Valverde réponde, comme en passant, sans interrompre son attention sur la dissection que faisait Ibáñez.

-Il était déjà là quand je suis arrivé.

-Ah…-dit Dergan, comme si ce n'était pas trop. été intéressé.

-L'enfant - a poursuivi Valverde - avait neuf mois lorsque l'autre est né. La première était une femme, le second un homme. Je n'avais pas prévu ça comme ça, c'est juste arrivé par les lois du hasard. Je sais, ce que je dis est une contradiction fatale, mais vous, en tant que médecins, devriez être d'accord avec moi. Peut-être que le Dr Ibáñez, sans aucun doute habitué à l'architecture invariable de l'anatomie, ne considère pas le hasard comme un facteur scientifique. Mais vous, Dr Ruiz, savez qu'il existe autant de maladies que de patients. Même toi, Ibáñez, tu ne peux nier que les variations anatomiques confirment ce que j'appelle la loi du hasard.

Mateo interrompit son travail et posa ses coudes sur la table. Peut-être qu'il réfléchissait à une réponse, mais ses yeux semblaient vides.

"Le prisme du cœur humain dans l'architecture baroque", récite-t-il.

Bernardo Ruiz a dit :

-Dieu saint…

-Que se passe-t-il?

-Ce vers est de Cecilia…

-Je ne sais pas où je l'ai lu, je ne m'en souviens pas, mais cela m'est venu soudainement.- Puis il est revenu à sa tâche sur le cadavre.

-Qui est Cécilia ? –Dergan a demandé.

-J'ai été ma petite amie pendant quelques années. C'était un poète, j'ai publié ses poèmes l'année dernière, à titre posthume bien sûr.

Ruiz confirmait maintenant que ce laboratoire de la pharmacie de Valverde était un point de fermeture, peut-être le point zéro d'un cercle, ou le point de rupture où le cercle se brise selon un angle de quelques degrés pour devenir une spirale.

-Ensuite, j'ai croisé les deux. Ils ont eu quatre chiots. Ils avaient tous les mêmes caractères physiques que leurs parents, mais plus harmonieux, comme s'ils étaient en train de se sédentariser. Les parents étaient ce qu'on pourrait appeler trop laids et difformes. Mais chez la progéniture, ces mêmes défauts avaient la particularité d'en faire toujours partie. C'était une nouvelle race.

-Pourquoi Ansaldi lui a-t-il donné les chiens ? –Dergan a demandé.

Cette fois, Valverde n’a pas levé les yeux. Il prit simplement son temps et répondit :

-Parce qu'il sait que je les ai créés.

-Mais pourquoi le sait-il et pas les autres ?

-Nous sommes devenus amis...

-Et comment un concierge d'hôtel a-t-il plus de rapport avec ses expériences que, par exemple, le Dr Ruiz ?

-Je te l'ai déjà dit, Ansaldi est mon ami, pas le médecin.

Tout le monde a remarqué le changement dans la voix de Valverde. Il n’y avait pas de colère, mais de la froideur, peut-être de la cruauté. La colère est une passion et la voix du pharmacien manquait d'émotion.

-Écoutez, docteur. Quand les bébés avaient trois mois, l’un d’eux est mort. Je n'ai jamais pu expliquer ce qui s'est passé. Le matin, elle semblait morte dans sa cage. Je me suis donc retrouvé avec trois personnes et je me suis retrouvé dans un cercle sans issue. Le petit mort était le seul mâle des quatre. J'ai dû en développer un autre, comme les parents, qui étaient déjà décédés, mais je ne pouvais pas être sûr qu'il naîtrait mâle. J'ai fait deux tentatives infructueuses, la première était une femelle et était née sans pattes postérieures, la seconde était un mâle aux cheveux complètement blancs. Je les ai regardés tourner dans leur cage, essayant de décider quoi faire. En regardant la femelle ramper et gémir, je n'ai eu d'autre choix que de l'attraper et de la noyer dans la piscine. Puis j'ai commencé à regarder le mâle. Cela ne datait même pas de dix jours. Il était robuste, avec des cheveux courts et très blanc, j'étais presque fier de cet aspect. Il marchait en trébuchant à l'intérieur de la cage, trébuchant sur le bol d'eau et la petite balle de chiffon avec laquelle je lui avais donné pour jouer. Il est entré en collision avec les murs et s'est retourné jusqu'à ce qu'il entre en collision avec l'autre. Je l'ai appelé, mais il n'a répondu que lorsque je me suis approché ou lorsque je l'ai touché. J'étais aveugle, me disais-je, et en plus, je n'avais pas d'oreilles. Il m'entendait quand je murmurais près de ses oreilles, donc il n'était pas complètement sourd. J'ai vérifié ses yeux avec une lampe de poche. Ils étaient sombres et complètement aveugles.

Un cri très doux, presque murmuré, se fit entendre de l'autre côté du couloir. Valverde a prêté attention.

-Excusez-moi, c'est ma femme qui m'appelle.

Il sortit et ils entendirent l'ouverture et la fermeture d'une porte, et entre les deux le gémissement d'une femme, aigu et rauque à la fois. Quelques secondes plus tard, l'odeur de gangrène leur parvint, encore plus forte que celle du formaldéhyde et du cadavre du chien. Ruiz, voyant comment tout cela affectait Mateo, dit :

-Elle devrait me laisser la voir, au moins une fois.

"S'ils lui amputeraient la main, ils pourraient au moins lui sauver la vie", a déclaré Ibáñez.

-Mais il ne veut pas, c'est comme s'il reconnaissait son échec en ayant voulu la guérir lui-même.

-Qui lui a donné l'autorisation d'exercer la médecine, nous devrions le dénoncer, au moins nous sauverions la femme – intervint Dergan.

Il a constaté que Ruiz et Ibáñez le regardaient avec colère.

-Qu'est-ce qui ne va pas? Ces chiens ont tué ta femme, Mateo, et c'est lui qui les a envoyés dans la rue !

Ibáñez ôta ses gants et se frotta les yeux. Lorsqu'ils revirent son visage, il avait un éclat fatigué, une pâleur comme de la cire polie qui semblait refléter la maigre lampe suspendue au plafond. -Quand je partirai d'ici, mon seul travail dans les prochains jours sera de tuer tous ces chiens. Qu'il n'en reste plus un. C'est ce que je vais faire, peu importe qui se met en travers de mon chemin. Celui qui veut m'aider, très bien, celui qui ne le veut pas, reste hors de ma vue. Je m'en fous de Valverde.

Le pharmacien était à la porte, car ils ne savaient pas combien de temps. Il entra comme s'il n'avait rien entendu et remit ses gants.

"J'ai croisé le mâle aveugle avec les autres femelles", a-t-il déclaré, poursuivant son histoire interrompue. "Ils ont eu dix descendants au total. Cinq mâles et cinq femelles. J'étais très satisfait, j'avais le montant exact pour démarrer une toute nouvelle race. Les chiens étaient tous aveugles, sans oreilles, sans queue courte et de la même couleur et du même type de poils. Ils mangeaient copieusement et grandissaient normalement. Je les ai emmenés dans le jardin, parce que je ne voulais encore les montrer à personne. Mais un jour, j'ai dû faire une démarche au ministère et j'allais fermer la pharmacie, mais Rosa, ma femme, m'a dit qu'elle s'occuperait de l'affaire. Ce n'était pas si grave à l'époque, la blessure à la main suintait mais c'était suffisant pour la recouvrir d'un pansement. À mon retour, j'ai été surprise de ne pas entendre les chiots aboyer. Je les ai cherchés partout, jusqu'à ce que finalement je demande à Rosa. Elle était allongée dans son lit, fiévreuse et pleurait. Ils se sont enfuis lorsque j'ai ouvert la porte-patio, m'a-t-il dit.

"C'est comme ça que tout a commencé", a déclaré Dergan.

-C'est vrai, docteur.

-Mais je ne comprends pas la raison de ces expériences, ce qu'il cherchait. Je ne vais pas te croire si tu me parles de curiosité scientifique et tout ça...

-Je l'ai déjà dit à vos collègues il y a quelque temps. La vie est ce que je recherche. Prolonger la vie de ma femme, empêcher sa mort, si rien d'autre n'est possible.

Dergan a ri.

-Excusez-moi, mais au-delà de l'absurdité, et même si c'était possible, cela ne demande rien de petit.

-Je le sais déjà.

-Et qu'est-ce que ces chiens ont à voir avec le fait d'éviter la mort ?

-Rien pour l'instant, c'est pour ça que je me considère comme un raté. Mais un jour, quelqu'un m'a dit que ces chiens, après tout, sont aussi un mode de vie.

Dergan commençait à soupçonner de qui il s'agissait.

-C'était Ansaldi, n'est-ce pas ?

Valverde n'a pas répondu et a poursuivi :

-De toute façon, je n'avais aucun moyen de les récupérer. Ils se cachaient très bien, jusqu'à ce que je réalise qu'ils avaient commencé à se reproduire entre eux. Les gens qui les avaient vus disaient qu'ils étaient tous pareils, alors j'ai supposé que les autres chiens les avaient rejetés.

Il avait un air de triomphe sur le visage, mais Dergan se demandait si un tel cynisme était possible. Cet homme pourrait-il se contenter d'avoir créé une nouvelle race de chien alors qu'il disait vouloir prolonger la vie humaine ? » Lui a-t-il demandé, parce qu'il ne pouvait pas garder le silence tant de colère, il n'était pas sûr d'où elle venait. C'était une sorte de peur née dans la maison de María Cortéz, et dont il ne pouvait se débarrasser que dans cette logique furieuse qu'il déchaînait sur le pharmacien. Le ton et la charge évidente de mépris semblaient être un défi pour Valverde. Il l'a compris, et alors une nouvelle façon de voir les choses a transformé l'expression du pharmacien de sa douceur précédente en une malice indubitable et un air de supériorité irritante. Ses yeux verts prirent une nouvelle signification alors que le sourire apparut ensuite. Et ce n'était pas un sourire dans lequel ils pouvaient se sentir calmes.

Valverde semblait hésiter avant de dire autre chose, comme si deux forces opposées le poussaient en même temps. Le sarcasme le poussait peut-être à répondre à n'importe quoi, la discrétion, en revanche, essayait peut-être de freiner son irritabilité grandissante. Finalement, il a dit quelque chose qui l'a sans aucun doute trahi aux yeux des autres, mais quand il s'en est rendu compte, il ne l'a pas complètement regretté. Se cacher n'est pas toujours un mérite, et il arrive un moment où la vérité, si complexe, forme sa propre croûte de protection pour les esprits faibles. C'est comme ça qu'il l'avait compris, parce que ça avait toujours été comme ça. Qui, peut-être,

l'avait compris dans cette ville d'où il avait dû s'enfuir, qui dans ce quartier de La Plata, où de pauvres gens comme Casas et les professeurs des écoles primaires vivaient avec inquiétude dans leur vie ordinaire et triviale. Parfois, il avait besoin de jouer avec eux, de faire des blagues qui ne plaisaient à personne et pourtant il ne faisait que corroborer sa supériorité sur tout le monde. Parce qu'eux, sans s'expliquer une telle attitude, sont revenus vers lui, sont allés vers lui pour tout ce dont ils avaient besoin. Et ils ne semblaient pas le faire par complaisance, mais par une réelle conviction que ce type silencieux aux expressions austères, au visage attrayant et intelligent, était quelque chose de plus. La supériorité de la méchanceté est une vertu aux yeux des innocents. Ou plutôt devrions-nous dire naïf. Les enfants sont innocents, dans une certaine mesure, parce que l’innocence est un état d’ignorance intellectuelle et morale. L'innocence peut commettre le mal par ignorance, mais le naïf pèche par passivité presque absolue. par peur, par timidité, par infériorité. Lorsqu'ils décident d'agir, les naïfs commettent des drames, ils causent des ravages irréparables et, les yeux ouverts, ils décident de n'avoir d'autre choix que de se suicider, même s'ils ne le font pas après. Mais cette décision non prise est un point de rupture, c’est une mort en soi. Ils savent qu'ils sont morts à partir de ce moment.

Se sachant naïf, Valverde répondit :

-La vie est prisonnière de la chair et des os, tu ne le sais pas encore ? La vie n'est pas une chance, sauf pour la stature mentale des pions d'échecs. Le créer à partir de rien est impossible, c'est pourquoi il n'y a pas d'autre Dieu que celui dont les naïfs ont besoin pour se nourrir. Je pense avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour empêcher Rosa de mourir, mais jusqu'à récemment, je n'avais pas réalisé que la vie elle-même se transforme sans perdre ses caractéristiques. Parfois, il faut se contenter de voir dans l’architecture d’un chien la substance intime de la femme que l’on a aimée.

## 14

Il devait être minuit du soir. Il n'avait pas dormi depuis près de quarante-huit heures. Samedi soir, j'avais à peine somnolé à côté du lit d'Alma à l'hôpital. La lumière tamisée du laboratoire, l'odeur de formaldéhyde, de gangrène, de vieille graisse imprégnée sur la table de marbre, les visages livides des hommes qui l'accompagnaient, tout cela lui semblait presque un rêve. Il entendait des sons entre les bourdonnements de ses oreilles fatiguées, mais il ne pouvait pas distinguer s'il s'agissait des gémissements de Rosa Valverde ou des aboiements des chiens dans la rue.

-Comme un cercle, tu veux dire ? Les chiens sont la continuation de sa femme et, à leur tour, ils ont tué la mienne. Mais je ne vois pas comment ils peuvent être des fragments d'âme.

-Laissez-moi vous raconter une légende, docteur...

Dergan rit en réponse, sans ironie, comme s'il entendait juste une blague.

-Mais tu ne vois pas qu'il se moque de nous ? Où est la logique scientifique dont ils se vantent tant auprès de leurs patients ? Ruiz, pour l'amour de Dieu ! Réveille-toi, mon vieux !

Ruiz pensait plutôt au cercle. Le cycle dans lequel il a participé.

Nourriture et habitat, habitat et nourriture. Vie, mort et résurrection.

Oui, il l'a compris. Son ami Ibáñez commençait à découvrir qu'il appartenait à un de ces cercles, différent du sien, mais finalement un de plus. Il attrapa le bras de Dergan et lui dit de le laisser tranquille.

Valverde a parlé :

-Quand j'étais enfant, ma grand-mère, grand-mère Valverde, je veux dire, la mère de mon père, me racontait une très vieille légende, les après-midi d'été, quand il faisait noir et que nous nous asseyions au bord de la rivière, regardant le vol bas des moustiques sur les eaux, ou l'écoute du coassement des grenouilles. Les animaux se réveillent, les animaux chassent lorsque le soleil commence à décliner. Il était une fois, m'a-t-il raconté, une ville envahie et massacrée par une autre ville nomade. Les victimes bénéficiaient cependant du soutien d’une puissante sorcière, de sorte que leurs âmes survécurent longtemps dans le corps des animaux. Les envahisseurs, quant à eux, développaient leur propre décadence entre les mains d'un sorcier faux et fou qui croyait entendre les voix des dieux, mais celles-ci n'étaient rien d'autre que les voix des morts.

Valverde fit une pause, les regarda tous et, satisfait de l'attention qu'ils lui accordaient, il continua.

-Il n'y a qu'une seule sorte de morts, ceux qui souhaitent revenir. Ce sont eux qui parlèrent au sorceleur, créant dans son état d'esprit un besoin et une sorte de haine qui le poussa à conduire son peuple là où les morts pouvaient voler leurs corps. S'ensuit un combat, une grande guerre entre les morts installés chez les animaux et les autres. En fin de compte, les deux parties voulaient la même chose. Tout le monde voulait retourner à la vie.

-Ça ne nous apprend rien de nouveau, Gustavo. Y a-t-il quelqu'un qui se contente de la mort ? –Ruiz a dit.

-C'est vrai, mais le message de mon allégorie n'est pas là, mais à la fin de l'histoire. Lors de la bataille finale, les animaux se sont transformés en hommes et les morts ont retrouvé leur corps. Ensuite, les deux camps se sont battus comme de simples hommes de chair et de sang, et comme toute chair est mortelle, ils sont tous morts de nouveau. Et tout est devenu un désert aride et inévitable.

-Alors pourquoi ne pas laisser les morts tranquilles, Valverde.

La voix de Dergan était désormais plus amicale, comme si la déception commune avait apaisé son embarras. Peut-être se souvenait-il qu'on lui avait raconté autrefois cette même légende, qui traversait le temps et les générations, métamorphosant ses caractéristiques et ses messages selon le lieu et l'occasion, mais toujours ferme dans les faits immuables de ses principes.

-Parce que nous faisons tous partie d'un cercle, d'une roue qui fait tourner un autre cercle plus grand. Et mon devoir est de ressentir le besoin irrémédiable d’arrêter l’avancée du néant, car la pensée du zéro absolu, de la perte de tout dans le néant, ne peut être tolérée. Penser que ça n'existe plus, n'est-ce pasA vous de remuer, votre cœur ne s'emballe pas et vos jambes ne ressentent pas le besoin de courir, vos mains de chercher, vos yeux de regarder autre chose, votre esprit et votre mémoire de s'élever comme un monstre pour englober tout, pour trouver la raison qui atténue l'immense peur ? La peur n'est-elle pas une réponse, sinon adéquate, du moins temporaire et tout à fait satisfaisante en soi ? L’angoisse qui grandit au bord de ce précipice du néant est au moins un vestige, peut-être le dernier bastion de la vie.

Un nouvel appel a été entendu de la femme de Valverde.

-Pour moi, médecins, toute tentative est semblable à cette angoisse qui, avec le temps, forme un manteau pieux, fin mais avec un éclat semblable à une armure. Tromper ce néant qui attaque chaque jour, insistant et inébranlable.

Ruiz l'a très bien compris. En écoutant Valverde, il avait senti comment les insectes semblaient se déplacer dans son corps, exigeant ce qu'il supposait être la fin de sa vie et le maintien de son corps comme déchet. Se pourrait-il que les êtres irrationnels craignent aussi la mort ? N'est-ce pas pour eux simplement une autre partie du cycle de la vie ? N'est-ce pas simplement l'instinct qui se révèle ? Une guerre, bien sûr. Valverde l'avait bien dit.

-Allez, Dr Ibáñez, j'aimerais que vous examiniez ma femme.

Il se dirigea vers la porte du laboratoire et attendit que Mateo le suive. Ruiz fut surpris.

"Mais il ne m'a pas laissé..." commença-t-il à dire, mais en se résignant, il arrêta Mateo d'un bras.

-Voyez si nous pouvons encore la sauver, il est peut-être temps de l'emmener à l'hôpital.

Ibáñez hocha la tête et partit avec Valverde.

Ils entrèrent dans la chambre de Rosa. Il faisait sombre. Ibáñez devina une fenêtre par laquelle entrait la faible lumière de l'éclairage public, entre les tiges de bois tordues. Il est resté à la porte, Valverde lui avait dit d'attendre. Il alluma un lampadaire près du lit. C'était étrange, pensa-t-il plus tard, que l'odeur se dégage lorsque la lumière s'allumait. C'était une odeur de gangrène trop intense pour ne pas être ressentie même dans le noir. Comme si avant la lumière il n'y avait rien, comme si les choses surgissaient soudain de l'obscurité absolument noire qui représente l'absence de tout ce que les sens peuvent capter. Valverde, tel un dieu créateur, avait donné forme et contenu à cette pièce. Il avait également créé cette femme en lui donnant naissance.

Mateo s'approcha, luttant intérieurement contre sa répulsion face à l'odeur, plus intense et repoussante que l'arôme des cadavres auquel il était déjà habitué. Il laissa le pharmacien libérer sa main blessée des bandages sales imbibés d'un liquide jaune et sanglant. Puis il vit la main malade, enflée, avec des œdèmes et des contusions sur le dos et la paume, ainsi que les doigts déformés. La blessure principale était juste sous le pouce, de là sortait une sécrétion fétide et rose, parfois carrément jaune opaque, que Valverde séchait en parlant à Rosa, la réconfortant. Mais elle était toujours allongée là, les yeux fermés, enfouie dans le matelas et recouverte des draps. Elle portait une chemise de nuit rose, délavée, tachée, comme si elle s'y était frottée la main à plusieurs reprises. Ses cheveux noirs brillaient de sueur, son visage pâle et ses lèvres sèches.

-Il a de la fièvre...

- Intermittent, docteur. Cela fait des semaines que ça monte et ça descend. Les antibiotiques le contrôlent, ou le contrôlent, je dois dire...

-Nous devons l'emmener à l'hôpital.

-Il n'y a rien à faire, docteur. Tu es la seule à qui je dis la vérité. Bientôt, vous cesserez de sentir cette odeur et un autre arôme plus beau la remplacera. Mais ce dont je voulais vous parler, ce n’est pas de cela, qui n’est rien d’autre qu’un état transitoire, mais d’autre chose. Vous ne remarquez rien d'autre dans votre main ?

Ibáñez s'est approché pour mieux voir à la lumière de la lampe. La main était si enflée qu’il réalisa seulement maintenant que le pouce avait disparu.

-Est-ce que l'animal qui l'a mordue l'a mangé ?

-Une partie oui, mais le reste, ainsi que la sécrétion qui sortait en premier, la salive et le pus, constituait de la nourriture pour les chiens de la deuxième portée. Ceux qui ne sont pas morts et sont devenus forts. Ceux qui se sont échappés, ceux que, je suppose, Rosa a laissé s'échapper.

Il comprenait enfin complètement ce que Valverde avait voulu lui expliquer avec tant de rebondissements et tant d'histoire en laboratoire. Voulait-elle qu'il fasse la même chose avec le corps d'Alma ? Donner une part aux chiens pour qu'elle puisse vivre éternellement ? Comme si Blas n'était pas la plus parfaite décantation de l'existence d'Alma. Puis il se souvint de ce que les quelques parents qu'ils avaient tous deux avaient dit à la naissance de leur fils : si semblable à Mateo, si égal, que l'enfant semblait dépourvu de l'héritage d'une femme. Âme sans descendance. L'âme seulement aime, épuisée en elle-même comme l'est le corps. L'âme comme un souvenir lointain qui disparaît sans laisser de traces dans la mémoire. Aucune mention, aucune photographie. Seulement Blas et son père, deux hommes comme hachesd'une caravane en transit permanent. Des hommes et une force sans signification, des modèles sur les bords d'un chemin, avec pour seule arme le regard et la présence, contrôlant le passage des autres, les habitants faibles et soumis d'une société qui cautionne le pouvoir et l'usage de la violence comme le seul moyen, l'unique exigence de tolérance et de pardon accordés par décret par un dieu absorbé par la couleur et l'élégance de son uniforme. Un dieu assis sur une chaise derrière un bureau présidentiel, accordant le pouvoir d'agir en son nom, à eux, aux hommes qui, comme Ibáñez, étaient le symbole de l'indifférence, et à Blas comme le futur emblème d'un pays libre de faiblesses. Tout mise sur des enfants comme lui, libérés des excentricités et de la lâcheté de la faible déraison d'une femme.

- Pensez-y, docteur. Sa femme survivra fortement et ne mourra jamais. Tant que les chiens se reproduisent...

Ibáñez regarda Valverde, qui tenait la main de sa femme comme il avait tenu le corps du chien un moment auparavant, comme une chose, un objet d'étude, noble et respectable, mais sans la douleur ou la pitié correspondante. Puis Mateo a attrapé Valverde par les revers de sa combinaison et l'a poussé contre le mur.

-Je vais tuer ces chiens, tu me comprends ? Je ne laisserai aucun d'entre eux en vie.

Le pharmacien sourit et Ibáñez réalisa qu'il regardait derrière lui, peut-être la main qu'il avait lâchée et qui était maintenant suspendue au lit, laissant tomber le pus sur le sol.

-Sais-tu combien il doit y en avoir maintenant...

-Qui que ce soit, je ne partirai pas tant que je n'aurai pas tué tout le monde.

-Je vous offre une sorte d'éternité, docteur, et vous répondez avec vengeance, que peut-être... n'est-ce pas une sorte de mort ?

-Tu es un cadavre, Valverde, c'est pour ça que tu ne le comprends pas.

Mateo Ibáñez est sorti dans le couloir et a essayé de s'orienter dans le vertige qu'il ressentait en laissant derrière lui l'odeur de la pièce. Le couloir, sombre depuis l'après-midi, ne laissait voir que la lumière du laboratoire. Il vit ses amis et leur dit :

-On y va.

Dergan et Ruiz le suivirent, impatients de savoir ce qui s'était passé entre lui et le pharmacien, mais ils ne lui demandèrent rien, même lorsqu'ils étaient déjà dehors et rentraient à pied vers l'hôtel. Il était deux heures. Ibáñez s'arrêtait contre les murs tous les quelques mètres, s'accrochant pour ne pas tomber. Je n'avais rien mangé depuis samedi soir, je n'avais pas dormi depuis presque deux jours. Dergan et Ruiz le tenaient par bras et l'aidaient à continuer. Il ne restait plus que les chiens à apparaître, pensèrent-ils tous les trois en même temps, sans communiquer cette peur. Ils arrivèrent à l'hôtel et Ansaldi leur ouvrit la porte.

-Bonsoir, docteurs.

Ils ne lui ont pas répondu. Ils ont emmené Ibáñez dans sa chambre, où dormaient Márquez et Blas. Ils ont secoué l'architecte et il s'est réveillé.

-Ils sont de retour, ils doivent me raconter ce qui s'est passé toute la journée.

-On va te le dire, mais on va coucher Mateo. Dites au vieil homme de préparer quelque chose, un café ou un thé fort, avec beaucoup de sucre.

Walter descendit, mais trouva Ansaldi entrant dans sa chambre. Il l'a appelé, mais il n'y a pas prêté attention. Le vieil homme avait perdu toute la condescendance irritante avec laquelle il les avait traités auparavant. Il ne devrait plus le considérer comme nécessaire. Il est allé à la cuisine et a préparé du café chaud. Il trouva des sandwichs dans le réfrigérateur et les emporta également à l'étage. Les autres s'étaient déjà déshabillés et avaient mis Mateo entre les draps. J'étais endormi.

-Laissez-le dormir, demain nous lui ferons prendre un bon petit déjeuner.

-Demain sera un jour de mille quilombos -dit Ruiz.- Farías va vouloir l'autopsie d'Alma.

-Mais on vous parle de Valverde...

-Tu crois? Je connais ce gars plus que toi, Mauricio. Valverde va faire disparaître ces chiens ce soir.

-Mais alors qu'est-ce qu'on fait ici, allons-y...

Ruiz l'arrêta par le bras...

-Que vas-tu faire? Effraction par la force ? Nous sommes désormais dans un gouvernement militaire. Si nous attirons l'attention, ils nous mettent en prison. J'essaierais d'abord de l'expliquer à Farías, s'il nous croit.

Dergan était toujours nerveux. Ruiz l'a fait quitter la pièce. Márquez les suivit, fermant la porte et éteignant les lumières. Ibáñez semblait endormi, mais peut-être avait-il entendu la conversation. Il s'en fichait car, dans ses rêves, il prévoyait d'autres projets. Blas était à côté de lui dans le lit, il ne s'était pas réveillé depuis leur retour.

N'écoute pas Valverde, dit-il à son fils dans ses rêves, tu vas te souvenir de maman. Mais Blas, pensa Mateo, n'est rien d'autre qu'un enfant dont la mémoire consciente est encore aussi faible qu'une tasse d'argile molle et informe.

## quinze

Tous trois descendirent dans la salle à manger et s'assirent autour de la table. Walter a proposé de préparer du café pour tout le monde.

-J'aurais quelque chose de plus fort...-dit Mauricio.- Y aura-t-il de l'alcool, du cognac, du whisky ?

-Qui sait où le vieux garde ça, je ne veux même pas le voir de loin.

-Comment le garçon va-t-il continuer ?- Demanda Ruiz.- Demain, j'appellerai l'hôpital à la première heure demain matin. Maintenant, je ferais mieu x d'aller dormir.

Il se leva et partit, murmurant à peine bonne nuit. Il avait l'air fatigué, avec des cernes violets sous son visage pâle, son corps maigre quelque peu courbé et il tenait son ventre d'une main. Mauricio fit une grimace de soulagement, il avait besoin de parler seul à Walter. Je devais lui demander quelque chose et je savais que Bernardo ne comprendrait pas. C'était un gars excellent, mais parfois trop rigide sur ce qu'il ne comprenait pas ou avec quoi il n'était pas d'accord, dans la mesure où il avait hérité du caractère de son père. Il était curieux de voir comment, à mesure qu'il grandissait et que le souvenir de la figure du vieux médecin perdait de son influence, il lui ressemblait de plus en plus.

Mauricio regarda sous le comptoir de la réception, Walter dans les placards de la cuisine.

-J'ai trouvé quelque chose! –Dergan a dit. C'était une bouteille de bourbon. Il retourna dans la salle à manger en regardant l'étiquette. La bouteille était ouverte, mais toujours pleine aux trois quarts. Il le posa sur la table et demanda :

-Tu aimes le bourbon ?

Walter hésita avant de répondre.

-Oui et non, juste un demi-verre, sinon j'aurai la gueule de bois demain.

Il apporta deux verres de la cuisine, Mauricio les versa tous les deux. Lorsqu'ils les portèrent à leurs lèvres, Walter toussa et Mauricio rit comme un garçon.

-La mère réputée qui vous a donné naissance ! –Márquez a dit, il rit aussi maintenant.

Mauricio lui versa un autre verre, même si l'autre refusa. Puis Walter but à nouveau, tout comme Dergan. Au troisième verre, Walter se sentit étourdi et s'accrocha à la table même s'il était assis.

-On dit qu'Hemingway était un habitué de ça, il devait avoir un foie gros comme un sac de vingt kilos de pommes de terre.

-C'est comme ça qu'il est mort, mais nous ne sommes pas des écrivains, nous ne vivons pas pour la postérité.

Walter le regardait sérieusement, il avait une expression à la fois heureuse et triste, son visage était devenu rouge et ses yeux pétillaient.

-Vous le direz vous-même, mais je laisse une descendance.

-Mais ta fille n'était-elle pas morte ?

Mauricio n'était généralement pas dépourvu de tact, mais il était aussi déjà sous l'emprise de l'alcool. Walter commença à pleurer et sourit à nouveau.

-Mes œuvres, Mauricio, mes maisons et mes immeubles, tu comprends ?

-Tu as raison, alors le seul idiot c'est moi, sans enfants et qui ne sauve que des putains d'animaux.

-Mais les chiens et les chats rendent les gens heureux, les vaches nous donnent à manger, ou tu ne soignes pas les vaches, n'est-ce pas ?

-Parfois, oui...-Mauricio ne pouvait plus s'arrêter de rire. –Tu as raison, quand les animaux rendent les gens heureux, ils boitent et font des enfants, et je suis donc un instrument de la postérité.

-C'est comme ca...

"Quelle consolation stupide, Walter", dit-il, tandis qu'ils éclataient tous deux de rire, cachant leur visage dans leurs bras pour ne pas réveiller les autres.

Mais au bout d'un moment, Dergan devint sérieux et dit :

- Je dois te demander quelque chose.

-Tout ce que tu veux. -Walter essaya un autre verre, mais Mauricio l'arrêta.

-Je veux que tu ailles à la maison que tu as conçue demain. Une femme y habite avec sa fille. Elle s'appelle María Cortéz et il faut lui demander quel est son nom de jeune fille.

Walter le regarda étrangement, puis malicieux.

"Ce n'est pas pour ça", dit Mauricio, se souvenant du mécontentement qu'il avait soudainement ressenti en faisant l'amour avec cette femme, en recevant les paroles prophétiques de sa bouche, qui n'avait interrompu ses baisers que pour dire cette prière. – Ce matin, j'ai fouillé dans les papiers d'Ansaldi, j'ai trouvé des documents datant de son arrivée d'Europe. Ils sont trop rares et je ne peux pas vous l'expliquer maintenant, mais la mère s'appelait Sottocorno. Je pense que je me souviens que le nom de famille de Cortéz est le même, mais il faut lui demander.

-Et pourquoi tu n'y vas pas ?

Il ne pouvait pas dire à Márquez ce qui lui était arrivé dans cette maison, c'était trop pour l'architecte de comprendre dans cet état d'ivresse.

-Je ne peux pas...

-Mais pourquoi?! Je n'ai pas visité cette maison depuis l'effondrement...

Mauricio ne savait pas exactement ce qui était arrivé à la maison et à l'architecte. Il avait probablement son histoire, mais le souvenir du rêve lorsqu'il quittait la maison l'empêchait même de s'en approcher à nouveau. Maintenant, il riait intérieurement de cette vantardise de rationalité dont il avait fait preuve dans la pharmacie de Valverde. Il avait reproché aux médecins de croire aux absurdités du pharmacien alors que lui-même avait peur de la prophétie d'une voyante.

Mais il est des peurs incontrôlables, qui se nourrissent sous la surface de la logique et font croître leurs racines, s'étendant jusqu'à englober tout ce qui constitue le volume des corps. Et puis il fleurit, et ses fleurs sont belles jusqu'au moment où vous les sentez. Un homme effrayé est une hallucination au loin, un camion qui roule à toute allure lorsque nous

sommes proches, un couteau recouvert d'une vigne venimeuse lorsque nous le touchons.

"C'est important, Walter, s'il te plaît", dit-il en lui serrant la main, espérant peut-être que Walter ressentirait ce genre de fleurs fanées dures et pitoyables qui constituaient sa peur. Et il a senti Il y avait, dans la main de l'architecte, quelque chose de semblable. Pas de fleurs mortes, mais une odeur de bois pourri, d'animaux morts, peut-être de cadavres sous les décombres.

Walter se frotta le visage, se réveillant un instant de sa somnolence. Il hocha la tête, sans rien dire ni promettre. Mais Mauricio savait qu'il allait faire ce qu'il lui avait demandé.

## 16

Lundi matin, Walter a entendu des pas et des mouvements à l'extérieur de sa chambre. Il ouvrit les yeux et regarda l'heure. Il était presque dix heures du matin.

"Mon Dieu," dit-il, réalisant qu'on frappait à la porte.

-Qui est-ce?

-Le service, monsieur.

Walter s'était endormi, aujourd'hui encore, avec tout ce qui allait arriver. L'autopsie d'Alma, l'enquête sur les chiens, sa propre tâche d'architecte, c'est-à-dire la recherche des cachettes des animaux dans la structure urbaine de La Plata. Mais surtout il y avait quelque chose qu'il devait faire d'abord, et c'était la première chose dont il se souvenait parce que c'était la dernière chose qu'il avait entendue la veille au soir, déjà tard. Il se souvenait, entre les rêveries de bourbon et les maux de tête de ce matin, que le vétérinaire lui avait demandé de visiter la maison. Son manoir, car même s'il ne lui appartenait plus, il l'avait conçu pour lui et sa femme, à une autre époque, si proche et si lointaine à la fois. Tellement immergé dans cet espace innommable que nous qualifions de merveilleux simplement parce qu'il est déjà passé, et par le simple fait d'être irrécupérable il le protège - et nous protège - de toute révélation et déception. Il l'enveloppe de masques illusoires qui ne sont pas des mensonges tant qu'on n'enlève pas les masques. L'or du passé est parfois l'aliment le plus irréprochable. Il suffit de le protéger de la pointe toujours imminente du soupçon, qui comme une menace dans une tangente qui échoue parfois, tend alors à se faufiler entre les plans du rêve, à nous intimider, à révéler les grains de poussière dans l'or. pépites du passé. Quand il n'y a plus que de la saleté entre les mains,

quand la nourriture est boueuse et que le palais devient si sec que les fissures des tissus humains ne peuvent plus supporter l'eau, car alors ils s'effondreraient définitivement, il est temps de donner du repos aux louables. volonté de résister à l'échec, de s'abandonner, de se laisser aller dans le futur comme quelqu'un qui se balance dans les eaux d'une mer pluvieuse et froide.

Il s'est levé et s'est lavé le visage dans la salle de bain. Ils insistèrent encore à la porte.

-Reviens dans quinze minutes ! – cria-t-il, fatigué de cette insistance insensée. Ansaldi, plein de ressentiment envers eux, voulait sûrement les baiser.

-Je m'appelle Bernardo !

Walter ouvrit la porte en pyjama, le visage encore plongé dans le sommeil et une brosse à dents dans la main droite. Il retourna aux toilettes et Ruiz le suivit en lui parlant.

"Mais il y a beaucoup à faire, mon vieux, lui dit Ruiz. Farías m'a appelé à huit heures du matin, ce fils de pute." Il attend que Mateo signe le consentement pour l'autopsie.

Walter l'écoutait en se brossant les dents.

-Je n'ai pas osé le réveiller après presque deux jours sans dormir, et avec tout ce qui s'est passé. Peut-être qu'il s'est levé seul pour le petit-déjeuner il y a une heure. Je ne sais pas comment il a la volonté d'accepter tout ce désordre.

Walter le regarda à travers le miroir de l'armoire à pharmacie, se rinça la bouche et ouvrit la douche.

-Que vous a-t-il dit sur l'enquête ?

-Tout reste pareil, il faut passer par la commune pour récupérer les plans de la ville, puis marcher et explorer. Tu sais déjà. Nous devons découvrir où vivent les chiens, où ils sont élevés.

L'architecte s'est déshabillé et s'est mis sous la douche.

- Toi et Dergan avez eu des ennuis hier soir. Je ne leur en veux pas, mais...

-Mais quoi? Ne soyez pas un rabat-joie. Je ne voulais pas m'énerver, nous avons juste parlé et la bouteille était là. Maintenant, tout ce qui concerne le week-end me semble être un rêve.

-C'est vrai, et tu n'étais pas dans la pharmacie de Valverde. Bon je te laisse. Mateo m'attend.

-Et qui va s'occuper du garçon ?

-Maintenant Mauricio, plus tard, celui qui est disponible. Mateo ne veut personne d'autre avec Blas et ne veut pas qu'Ansaldi se rapproche. Surtout, personne ne fait sortir le garçon de l'hôtel.

Ruiz partit et Walter éteignit la douche, se sécha avec la serviette blanche avec un logo annonçant : Hôtel Firenze. Cela vient tout juste d'attirer son attention. Pourquoi un nom si prétentieux pour cet hôtel médiocre. Cependant, il ne lui semblait que capricieux. La Plata, plus qu'une ville sud-américaine, avait une structure urbaine plus européenne. Les styles des maisons, les larges trottoirs, les types de tuiles cannelées et jaunes, les pavés des rues avec le dessin des arcs, les arbres joignant leurs branches au-dessus, étaient davantage liés à l'apparence d'une première ville européenne. le XXe siècle qu'avec les zones rurales ou rurales de la province de Buenos Aires. En réalité, chaque ville de la province, et surtout celles les plus proches de la côte, avait une apparence similaire, jusqu'à ce que ce style devienne quelque chose de plus populaire. vêtements Quelque chose d'intermédiaire entre une ville et une ville. Là où survivaient encore les entrepôts avec leurs vitraux et leurs hautes portes, les plafonds avec des ventilateurs se déplaçant comme des tortues sur un axe, les comptoirs en acajou avec des vitrines, les caisses en métal ou en bois avec des biscuits sucrés. Là où les pressings japonais étaient d'une propreté confinant à l'extravagance du pays légendaire d'où ils semblaient avoir été transportés. Là, où les boulangeries, comme la pharmacie de Casas ou la pharmacie de Valverde, étaient des endroits où les mères pouvaient commencer à parler, pendant que les enfants regardaient les chocolats et les œufs de Pâques, ou les bouteilles colorées contenant d'étranges médicaments qu'ils craignaient mais qui les attiraient.

Il s'habilla et descendit prendre le petit déjeuner. Dergan descendait également à ce moment-là, avec Blas dans les bras. Ils se saluèrent sans se parler, confirmant leur mal de tête mutuel. Le cuisinier protesta à propos de l'heure. Personne n'a daigné la regarder. Ansaldi se tenait derrière le bureau de réception et écrivait sur ses papiers. Par l'entrée arrivait la fraîcheur du matin et le soleil intense de ce lundi qui semblait être une renaissance, un nouvel espoir. Mais pour qui ou quoi, se demanda Walter.

-Vous allez? –Dergan a dit.

-Après le petit-déjeuner, ne t'inquiète pas. Je dois aller chercher les plans à la municipalité.

Mauricio accepta en silence. Comme la veille, j'ai dû faire du babysitting, mais cette fois j'avais envie de bien faire les choses. Il resterait tout le temps à l'hôtel, sans quitter Blas des yeux et en veillant à ce qu'Ansaldi ne s'approche pas.

Márquez monta dans sa chambre, enfila une cravate marron clair, l'ajustant sous le col de sa chemise blanche, puis le gilet et la veste de son costume beige. Il regarda dans le miroir son visage fraîchement rasé, mit quelques gouttes de parfum, attrapa son pardessus en peau de chameau, vérifia que ses mocassins étaient cirés et quitta l'hôtel. C'était un homme soigné, peut-être à l'excès, selon sa femme, sauf lorsqu'il travaillait sur des chantiers. Puis il s'est habillé en tenue décontractée pour se mêler aux maçons et donner toutes les instructions nécessaires sans se soucier de la saleté et de la poussière. Mais lorsque cela s'est produit, cette propreté invétérée, avec laquelle il était peut-être né et dont il ne pouvait jamais se débarrasser, ni éviter d'être gaucher, a été canalisée dans le soin et le détail extrêmes de ce qu'il construisait. Car même si ce n'était pas lui qui posait brique sur brique, -parfois il l'avait même fait- son esprit se construisait avec le même effort avec lequel les ouvriers travaillaient avec la force de leurs muscles, de leur dos renforcés par un travail dur. mais peu de temps après, ils souffriraient. Les neurones, bien que différents, sont aussi des cellules comme les muscles, l'énergie qu'ils utilisent provient des mêmes sources. Pourquoi alors faire des différences, des évaluations qui n’ont d’autre objectif que de déterminer une politique du travail arbitraire et singulièrement injuste.

Mais l'architecte Walter Márquez possédait un dernier modèle de voiture, des costumes qu'il avait fait confectionner par un tailleur de Buenos Aires. Il achetait des parfums importés et fournissait à sa femme les plus belles robes et la meilleure nourriture des restaurants. Il possédait une maison sur la côte, des terrains à Cordoue et à Mendoza. Un compte bancaire abondant mais sans excès. Le fisc ne l’a jamais persécuté, ils ne lui ont jamais rien exigé. Sa bibliothèque était composée de près d'une centaine de livres sur le design et l'architecture, de beaucoup de poésie nord-américaine et d'un recueil de longues pièces de théâtre où se distinguaient les disques de Miles Davis et du vieux Bach Inside, pour la pensée qui lui venait lors de ses voyages. seul dans sa voiture vers l'une des œuvres qu'il construisait, il savait qu'il était un homme gris, un homme persécuté, comme le lui avait dit un de ses amis, un homme qui avait besoin de tout ce qui l'entourait pour se connaître dans une immense pièce avec un toit et des murs de protection. Il ressentait des frissons la nuit, même si c'était l'été, lorsqu'il restait éveillé jusqu'aux petites heures du matin assis sur le tabouret devant la planche à dessin, les coudes relevés et les mains allant et venant de son front vers le bas. papier, comme si le crayon qu'il était. Ses doigts tenaient soit un instrument capable de charger des idées pour les transporter sur papier, soit une batterie qui se rechargeait lorsqu'il les laissait dans les porte-crayons - apportés par lui de l'étranger ou offerts en cadeau par des amis - pendant les heures où il n'était pas dans son studio.

Il regarda le soleil éclatant ce lundi matin. L'hôtel de Florence avait une façade plate et peu attrayante, mais les rues de La Plata promettaient toujours quelque chose de nouveau. Peut-être était-ce le soleil intense sur

les trottoirs, ou la sensation d'un après-midi éternellement calme reposant sur les pavés. Il avait essayé d'y vivre avec sa femme, mais l'effondrement de la maison et la mort de sa fille avaient tout gâché. Il parcourut les mêmes pâtés de maisons que quelques années auparavant, contemplant la place devant la boulangerie, le bar Santos, l'atelier mécanique de la famille Aníbal. Il se souvenait de tout exactement tel qu'il était maintenant.

Il arriva au coin devant l'entrepôt de Costa. Il s'arrêta, une boule se formant dans sa gorge. Il était fermé, avec les rideaux métalliques baissés et couverts de rouille, avec des graffitis de partis politiques sur les murs et de la moisissure se développant dans les coins des murs et du plafond. Il crut voir Costa, comme la nuit de l'effondrement, courant en sous-vêtements sur le trottoir, à la recherche de son fils. Il s'entendit crier encore une fois au garçon qui passait à vélo au moment où une des ailes du bâtiment commençait à s'effondrer. Il s'est souvenu du visage du commerçant lorsqu'il a ouvert la porte de l'ambulance où Márquez attendait d'être transporté à l'hôpital, lui demandant des nouvelles de l'enfant et lui disant qu'il avait essayé de lui crier dessus pour l'avertir. Mais comment, demandera-t-il plus tard, comment expliquer à un parent qu'un enfant qui meurt n'est plus un garçon. C'est quelque chose en dehors des classifications et des noms, quelque chose que lui, Walter Márquez, architecte et créateur, comprendra plus tard dans la nuit.

Dans le même hôpital où il était soigné, sa femme avait été admise prématurément. Lorsqu'il s'est réveillé dans sa chambre, les médecins lui avaient dit que la fillette était très petite, que peut-être le choc de sa femme face à l'effondrement y avait contribué, mais ils ne pouvaient pas en être sûrs. C'était une fille, lui dirent-ils. Et il savait, pensa-t-il tandis que les médecins continuaient à parler, que deux enfants avaient péri à cause de lui.

Il se rendit compte que ses mains tremblaient. Une sueur froide lui coulait dans le dos. Lundi matin, la circulation était faible. Les enfants avaient déjà commencé l'école, les commerces avaient renouvelé leurs marchandises dans les camions de livraison. Seuls les voisins allaient et venaient, faisant leurs courses, discutant sur le pas de la porte de leur maison. Il y avait des voitures qui sortaient des garages, d'autres s'arrêtaient pour klaxonner quelqu'un qu'elles connaissaient. Il y avait de l'agitation, mais elle n'était pas stridente, c'était un chaos organisé et paisible. Une destruction et une construction consommées derrière les façades de l'apparent, invisible et si parfaite que seuls les résultats pouvaient être vus : le clair matin et le monde humain passant sereinement sur les rails rigides du temps.

Plus tard, il apprit que Costa avait acheté les restes de la maison. L'épicier l'avait réparé et terminé. Et maintenant, il la voyait là, grande et belle, d'une majesté qui ne contrastait pas avec le reste du quartier car il y avait un grand espace de terrain libre autour d'elle. À la mort de Costa, Casas l'acheta et le loua désormais à María Cortéz.

Il devait faire ce qu'il avait promis à Dergan. Cela semblait stupide, quand on y pensait, mais le vétérinaire lui avait demandé avec tant d'insistance, et il avait vu tellement de peur dans ses yeux, qu'il ne pouvait rien faire d'autre que tenir parole. Mais il avait aussi peur. Cette maison était comme un fantôme. Il l'avait laissé détruit et maintenant il le voyait complètement terminé. Je n'étais pas habitué à ça. Il aimait voir ses œuvres grandir, tel un médecin qui contrôle la grossesse d'une de ses patientes. Ainsi, comme lorsque sa fille avait grandi dans le ventre de sa femme, il avait contrôlé la naissance de cette demeure qu'il avait avortée sans le vouloir.

La maison et la fille.

Il vit une petite fille de quelques années sortir par la porte, se placer sous les combles, observer la rue, puis se diriger vers le côté de la maison et frapper d'une voix aiguë et douce. Trois chiens sont apparus courant du bas. Ils la suivirent jusqu'à la porte et s'assirent pour attendre. Elle est sortie avec un sac qu'elle a porté jusqu'au jardin de devant, tandis que les animaux la suivaient, puis elle a vidé le sac sur l'herbe. C'étaient des os avec de la viande crue. Les animaux se jetèrent sur eux et en prirent chacun un morceau.

Márquez regarda la fille. Elle devait avoir l'âge qu'aurait sa fille aujourd'hui si elle avait vécu. Oui, se dit-il en soupirant. Cette maison était ma fille, si elle avait vécu, j'aurais continué à construire la maison. Ce ne serait pas celui-ci, avec une finition austère et sans style, comme seul un épicier aurait pu le faire, mais plutôt un tout différent. Une maison victorienne élégante et distinguée. Avec des murs blancs et des briques apparentes, avec des portes et des fenêtres en acajou ouvertes au soleil de l'Est. Des toits à pignon avec des tuiles appropriées, des cheminées dans chaque pièce s'élevant vers le ciel de la ville comme dans le vieux Londres brumeux.

Une maison comme celle qu'il avait promise à Griselda. Combien de fois avaient-ils parlé de décoration et de mobilier, combien d'autres fois s'étaient-ils imaginés assis le samedi soir dans la bibliothèque de leur nouvelle maison en train de lire à haute voix des histoires et des poèmes, pour que leurs enfants grandissent au son de la bonne humeur. la grammaire dans leurs oreilles, formant leurs pensées futures, faisant des distinctions et des critiques, leur donnant la nourriture pour se créer une personnalité. Mais elle n'aurait plus d'enfants, et bien que Griselda n'ait pas refusé Cependant, il avait le sentiment que son découragement ne disparaîtrait jamais, car ce découragement avait une autre source, et c'était la culpabilité qui émanait de lui. Walter avait une source permanente de culpabilité, et en premier lieu la mort du garçon Costa. Et c'était quelque chose qu'il ne pouvait pas faire disparaître tant que le passé était ce qu'il était, quelque chose d'irrémédiable, alors le découragement de Griselda ne disparaîtrait pas non plus. L'abstinence d'un enfant devenait alors aussi inévitable que l'air qu'il respirait.

Ce qu'il voyait maintenant, c'était une autre maison et une autre fille, même si elles avaient le mérite de lui rappeler celles qu'il avait perdues. Ce qui est perdu, peut-être retrouvé ? Peu importe à quel point cela semble différent ? C'était une belle consolation, et son cœur commença à s'exciter comme à la première rencontre avec quelqu'un qu'on ne connaît pas et qu'on souhaite aimer pour toujours. La rencontre avec ce que nous avons imaginé toute notre vie.

Il entra dans le jardin, croisa les chiens qui le regardaient de côté et grognaient. La fille était déjà entrée. Il frappa à la porte, puis aperçut la sonnette sur le côté. Il ne voulait plus rappeler. La jeune fille tira le rideau blanc de la fenêtre et regarda à travers la vitre. Il avait un air sombre et sérieux, mais gentil. Elle lui sourit un instant, avant de quitter la fenêtre et d'ouvrir la porte.

-Bonjour, pourrais-tu me dire si ta mère aurait la gentillesse de m'aider ?

Soudain, il rit intérieurement à cette excuse. Il n'avait rien prévu à l'avance, il ne lui venait même pas à l'esprit ce qu'il dirait pour justifier la question qu'il allait poser : quel est votre nom de jeune fille, madame.

La jeune fille recula un peu, laissant la porte ouverte. Du bout d'un couloir arriva une très belle femme, aux yeux sombres et aux cheveux noirs.

-Bonjour, que puis-je faire pour toi ?

-Excusez-moi, je m'appelle Walter Márquez, je suis architecte et c'est moi qui ai conçu cette maison.

Elle le regarda comme si elle ne comprenait pas le but d'une telle visite.

-Le propriétaire est le propriétaire de la boulangerie, M. Márquez. Vous devriez lui parler de toute question liée à la maison.

-Je suis désolé de m'être mal exprimé, c'était juste une présentation, Mme Cortéz.

-Alors je ne te comprends pas. Ma fille doit déjeuner tôt car elle va à l’école l’après-midi…

-S'il vous était possible de me donner rendez-vous à un autre moment...

-Pour que?

Walter ne comprenait pas une telle brusquerie. Elle était censée être une voyante, ou une diseuse de bonne aventure, ou quel que soit le nom correct, et ce personnage était censé effrayer les clients. Peut-être qu'elle était tout simplement folle.

-Pour voir l'intérieur de la maison, madame... Je fais un catalogue de mes œuvres et de leur évolution dans le temps...

-Eh bien, alors entre et regarde ce que tu veux. Nous sommes dans la cuisine, si tu as besoin de moi.

Elle s'écarta pour le laisser passer. Elle avait l'air de plus en plus maussade à chaque seconde, plus irritée, et Walter vit une lueur dans ses yeux. A quoi pensait-il, se dit-il. Quelque chose d'important lui passait par la tête depuis qu'elle l'avait vu debout à la porte. Plus il lui parlait ou essayait d'être gentil, plus elle semblait irritée. Le connaissiez-vous, ou connaissiez-vous lui et la maison ? Je ne m'attendais pas à ça. Ou peut-être qu'elle voyait autre chose chez lui qu'il ne pouvait pas voir ?

La femme emmena sa fille à la cuisine, tout en tournant la tête pour le regarder. Il visita d'abord la pièce principale, et ce furent les mesures exactes dont il se souvenait. Il était presque vide, à l’exception de quelques vieux meubles lourds, d’un seul canapé et de chaises en bois sculpté. Il semblait plus grand à cause de ce vide apparent, et ses pas résonnaient avec un écho à peine audible, mais qui prenait l'intensité d'un sifflement sourd vers la cage d'escalier qui menait au premier étage. Il monta les marches, entendant le bruit du bois, craquant, se plaignant, comme s'il protestait contre sa visite.

La maison et la femme.

Ils étaient tous deux irrités par sa présence.

Pourquoi cela lui était venu à l'esprit, il l'ignorait, même s'il était conscient que c'était absurde. Il avait été comme le dieu de cette maison, il avait conçu non seulement les formes mais aussi l'utilité et la disposition des pièces, après tout l'essence d'une maison, qui est son côté pratique. La chaleur de la maison combinée à la protection du monde extérieur. Un architecte décide non seulement d'une structure, mais aussi de l'air qui habitera cette maison, des vents qui circuleront à l'intérieur selon la disposition des fenêtres, des coins les plus chauds selon le chauffage et le feu des maisons. Un architecte planifie les futurs pas de ses habitants, et aménage ainsi l'emplacement de la cuisine, des chambres, de la salle de bain, du bureau et de la salle de jeux. N'est-il donc pas un devin, comme tout créateur ? Peut-être que la femme l'enviait cela, mais une telle idée lui semblait fictive.

Le premier étage craquait à chaque centimètre carré de la semelle de ses chaussures. Les portes des chambres étaient ouvertes, les lits étaient en désordre. Certaines pièces étaient vides, avec les planches ou soulevés, des outils et des clous détachés, qui ont dû y être abandonnés depuis des années. Il n'a pas reconnu le reste de la maison, car lorsqu'il est parti, il n'avait pas encore fini de démonter le deuxième étage. Costa a dû le modifier à son goût.

Il entendit des chiens aboyer. Il a regardé par une fenêtre dans le couloir et les a vus dans la cour, courant et jouant. De la rue parvenait la voix étranglée d'un haut-parleur annonçant l'ouverture prochaine d'un salon

de coiffure. Puis il a eu une série de captures d’écran qui ont momentanément caché la réalité et il a vu ce qu’il avait vu la nuit de l’effondrement. De ce même endroit, toujours sans toit et ne formant qu'une terrasse, il avait vu passer le garçon de Costa avec sa bicyclette. Et il avait crié juste une seconde avant que le sol ne s'effondre. Ensuite, tout ce dont je me suis souvenu, c'est de l'ambulance. Mais maintenant aussi une partie du présent, ou du passé immédiat, avait disparu, car sans savoir combien de temps, la femme était derrière lui et le regardait trembler. Elle essuya la sueur de son front pour cacher le tremblement de ses mains, mais elle pouvait sentir la transpiration écrasant l'odeur du parfum qu'elle avait mis ce matin-là.

"Vous n'êtes pas le bienvenu dans cette maison", dit-elle.

-Je pense l'avoir très bien compris, madame.

-Il y a une âme d'enfant agité depuis ton arrivée.

Cette fois, il ne répondit pas.

-Pourquoi es-tu venu ?

-Juste une question, Mme Cortéz. Quel est votre nom de jeune fille ?

Elle le regarda d'abord avec surprise, puis elle regarda hors de la cage d'escalier vers le rez-de-chaussée. La fille partait à l'école à ce moment-là.

- Descendons, M. Márquez, les bruits sont moins perceptibles qu'ici.

Ils s'assirent sur deux chaises dans la grande pièce. Elle apporta deux tasses de thé, versa dans chacune deux cuillères à soupe de sucre, remua les deux et en offrit une à l'architecte.

-Pourquoi veux tu savoir? -je lui demande.

- Même moi, je ne sais pas exactement, mais je suppose que tout est lié à la recherche sur les chiens sauvages.

Maria Cortez hocha la tête et but une gorgée de son thé. Elle était droite sur sa chaise, le dos droit, les mains occupées à tenir l'assiette et la tasse comme si elles tenaient l'équilibre du monde.

-Sottocorno, c'est mon nom de famille.

Walter sentait en même temps que tout s'inscrivait dans un ordre certain mais inconnu pour lui, une sorte de peur très ancienne, voire primitive.

-Et qui était Marietta, si je peux me permettre ?

-Mon arrière-grand-mère. Elle a épousé mon arrière-grand-père, Gregorio Ansaldi, en Italie, bien sûr.

-Connaissez-vous M. Ansaldi, le propriétaire de l'hôtel « Firenze » ?

-Comment puis-je ne pas le connaître, c'est mon oncle du troisième degré. Quand mon mari et moi sommes venus vivre ici, je ne savais même pas qu'il existait. Un jour, après la mort de mon mari, il est venu me rendre visite. Il m'a parlé de toute ma famille. Depuis, j'accepte plus sereinement mes… capacités. – Elle laissa le thé sur la table et joignit les mains sur ses genoux, baissant les yeux, comme une vierge embarrassée.

On disait que Walter était un grand imposteur. Mais il n'aurait pas pu l'accuser à haute voix.

-Je n'aime pas me vanter de ce que je suis, M. Márquez, je l'accepte seulement pour ma tranquillité d'esprit. Mais je ne suis pas doué pour me donner des noms ou qualifier ce que je fais. Beaucoup de gens avant moi l'ont fait, par exemple mon arrière-grand-mère d'ailleurs.

-J'aimerais en savoir plus, si cela ne vous dérange pas.

-Elle prédisait l'avenir, on disait même qu'elle avait des visions du passé. C'est plus surprenant aujourd'hui qu'à cette époque, car la science nous a habitués au doute, mais celui qui voit l'avenir ne voit que les cercles et les spirales du temps. Au début, quand j'ai commencé à écouter mes voix de fille, je ne comprenais pas. Cela m'a coûté trop cher, parce que j'ai refusé de l'accepter. Depuis que je suis dans cette maison, je vis plus sereinement. Et vous le comprenez parfaitement, j'imagine.

-Parce que c'est dit ?

-Allez, M. Márquez, je viens de vous le dire il y a quelque temps, à l'étage. Il y a une âme d'enfant qui bouge sans cesse depuis votre entrée. Je l'avais déjà ressenti auparavant, mais c'était une des voix endormies parmi tant d'autres. Depuis ce matin, il crie, et je vous jure que j'ai du mal à maintenir ce calme quand il me voit maintenant.

Walter se leva de sa chaise et laissa tomber la tasse en porcelaine à fleurs roses sur le sol. Maria regarda les pièces avec pitié, puis leva les yeux avec ressentiment.

-La coupe n'a pas d'importance, mais peu importe que tu sois si hypocrite.

-Tu ne sais rien de ce garçon.

Maria sourit et se couvrit la bouche avec sa main.

-Excusez-moi, je ne me moque pas habituellement de mes clients, mais vous n'en faites pas partie, je suppose. Il m'a tout raconté sur l'effondrement. Vous avez rêvé de quelque chose de trop ambitieux et l'ambition naît de la peur. La peur de mourir, comme si tu avais vu ton père mourir dans un lit d'hôpital. La peur nous pousse à commettre plus de

crimes que nous ne souhaitons en éviter. C'est un gros piège pour les imbéciles.

Walter est revenu Il s'assit et cacha son visage dans ses mains.

"J'ai déjà payé pour ça..." dit-il.

-Je le sais déjà. Sa petite fille…

Maria s'approcha de lui et posa une main sur celle de Walter. Quand il la regarda, il la vit le regarder avec pitié. Elle était si belle maintenant, si maternelle et si aimante à la fois, que j'aurais pu l'embrasser.

-Je vais lui dire quelque chose pour le consoler. Mon arrière-grand-père Ansaldi était un inventeur, c'était un génie technique de l'époque. Il y avait aussi beaucoup de rumeurs selon lesquelles il était alchimiste, qu'il expérimentait des substances, on disait même qu'il était un magicien. Il connaissait l'anatomie et la physique. Il avait décidé de prolonger la vie. Il était beaucoup plus âgé que mon arrière-grand-mère et était déjà connu dans toute l'Europe pour ses expériences et ses voyages. Il était même dans ces régions quand il n'y avait que des indigènes. Mais comme il avait mauvaise réputation, il se cachait et ne se laissait trouver que par ceux qui le payaient bien ou qui avaient réellement besoin de ses talents. Bien sûr, ce n’étaient généralement pas de bonnes personnes, car ils étaient généralement vindicatifs et cherchaient à nuire à autrui. Bien entendu, il n’avait aucun préjugé en acceptant.

Maria se rassit, toucha la théière d'une main et demanda :

-Une autre tasse ?

Walter la regarda gentiment, ramassa les morceaux par terre et l'accompagna jusqu'à la cuisine.

-Croyez-vous vraiment à toute cette légende que vous a racontée Ansaldi ? – demanda-t-il en la regardant remplir la bouilloire avec l'eau du robinet puis la mettre sur le feu.

En lui offrant des biscuits sucrés, il répondit par une autre question :

-Pourquoi pas? Si j’en doutais, je douterais de mes propres capacités, et cela m’est impossible. J'ai vécu, à contrecœur et avec beaucoup d'efforts, avec cette capacité depuis que je suis enfant. Il y a peu, j'ai cédé, j'ai accepté ce que je suis parce que maintenant je sais que je ne suis pas le seul à en souffrir.

-Alors ton arrière-grand-mère Marietta a aussi souffert ?

-Bien sûr, c'est pour ça qu'elle a épousé Ansaldi. Ils se sont rencontrés à Florence. Il avait été marié une fois et de nombreuses versions entouraient ce mariage. Certains disaient qu'il l'avait tuée, d'autres qu'elle était morte

de la syphilis. Allez découvrir la vérité. Ils n’avaient pas d’enfants, mais ce qui est né de ce mariage, c’est son obsession de prolonger la vie. Si vous me demandez mon avis, je vous répondrai que je ne connais pas l’objectif d’un tel objectif. C'est ce que j'ai dit à mon oncle quand il m'a raconté tout cela. Puis il m'a répondu avec quelque chose de si évident que je me suis senti stupide. Elle m'a dit que je ne devais pas ressentir cela, car moi, comme mon arrière-grand-mère, avoir l'avenir entre mes mains, le contempler comme un autre plan du présent, me paraissait si naturel de concevoir le temps comme une seule entité, que je n'ai pas compris le besoin des autres, ni la peur, je vous l'ai déjà dit, qui naît de l'interruption de la vie, de la vision du néant absolu après la mort.

-Je ne comprends pas...

Elle le regarda en souriant et lui caressa le menton. Sans répondre, il remit le service à thé sur le plateau et retourna au salon. Walter la suivit et se laissa servir une nouvelle fois. Maria est allée à la fenêtre. Il devait être midi passé.

-Regardez là. Que vois-tu?

Walter se leva, la tasse dans une main et tira le rideau de l'autre.

-La ville, les gens...

-Très bien. Mais et s’il n’y avait personne ?

-La ville...-il la regarda, comme s'il attendait son approbation-...calme.

-Très bien. Comme une éternité, non ?

-Tant que les bâtiments durent, au moins...

-Parfait, M. Márquez, et vous savez, parce que vous les construisez, qu'ils durent plus longtemps que les hommes.

-Je ne comprends toujours pas ce que ça a à voir avec...

-Ma tête, comme celle de mon arrière-grand-mère, est une ville avec de nombreuses maisons vides. Ces maisons, comme celle-ci, ont leur histoire. Je les écoute simplement.

Walter s'approcha d'elle de nouveau et la regarda comme s'il la voyait pour la première fois.

-Je vois dans ses yeux qu'il commence à le comprendre. Gregorio Ansaldi a épousé Marietta Sottocorno parce qu'elle connaissait l'avenir, probablement avec beaucoup plus de talent que moi, et pourriez-vous me dire ce qu'il y a de mieux que cela pour maîtriser la mort ?

Ils restèrent tous les deux silencieux un moment, se regardant, mais elle éclata soudain de rire. Ce rire ne lui semblait pas habituel, du moins pas

ce type de rire presque naïf. Ses joues devinrent roses et ses yeux brillèrent, elle porta ses mains à son visage pour écarter les cheveux de son front, mais elle semblait gênée, désireuse d'arrêter ce rire qui la rendait ridicule. Mais ce n’était pas ce à quoi Walter pensait, mais plutôt à quel point elle était belle à ce moment-là.

-Excusez-moi, s'il vous plaît, mais si vous voyiez votre visage dans un miroir... si vous ne le fermez pas, les mouches entreront...

Walter le remarqua et ferma la bouche, mais il le fit si fort que ses dents claquèrent et elle rit plus fort. Il ne pouvait rien faire d'autre que faire de même, s'asseoir sur la chaise devant Maria et lui attraper les mains.

Elle n'a pas résisté, les mains de cet homme étaient chaudes et véritablement agréables, sans arrière-pensées. Il regarda les paumes de Walter et passa ses petits doigts sur les rides de la peau.

-Que vois-tu? -Il a demandé.

-Je ne lis pas les mains, je ne sais pas bien le faire.

-Ne sois pas modeste, dis-moi ce que tu vois dans mon avenir.

Elle lui sourit.

-Ne vous inquiétez pas, M. Márquez, vous mourrez très vieux.

## 17

Walter a quitté la maison. Il se retourna lorsqu'il atteignit le trottoir et vit que María était toujours à la porte, lui faisant signe. Il l'avait reçu froidement et lui avait fait ses adieux chaleureusement. Qu'avait-il fait pour gagner cette confiance, se demanda-t-il. Peut-être qu'elle éprouvait de la pitié pour lui, plus que les morts qu'elle entendait dans cette maison ne pouvaient lui faire croire. Il méritait probablement de la pitié et non de la pitié, car il ne s'agissait pas de condoléances de seconde main ou de rédemption, mais simplement de pitié pour quelqu'un. Un sentiment qui est incompréhensible pour beaucoup, en raison de son manque de praticité et de l'absence absolue de but, tant pour celui qui l'accorde que pour l'objet de cette punition. Elle est trop courte pour nous consoler, et trop semblable à la tolérance et à l'indifférence pour se sentir proche de l'être qui nous l'accorde. Ce n’est pas de l’amour, pas même de l’affection, c’est une froide concession de sentiments, comme s’ils avaient eux aussi un masque pour se couvrir lorsqu’ils sortent les jours de pluie, quand les mendiants et les enfants malades sont plus sincères quant à leur propre médiocrité.

Il ne pouvait pas dire s'il y avait de la tristesse sur le visage de cette femme ou autre chose, il se sentait confus mais pas triste, comme il s'y attendait. Trois chiens ont couru vers lui et ont commencé à aboyer sans s'approcher ni toucher la clôture. Il les regarda alors qu'il marchait sur le trottoir, à la recherche d'une vue sur la cour. Il a vu deux autres chiens sortir d'un trou entre un mur de la maison et le jardin latéral. C'était un bon endroit pour abriter les animaux, mais tous ceux que j'ai vus étaient des chiens ordinaires. Il s'éloigna, jetant de fréquents regards sur la maison et les chiens, jusqu'à ce qu'il tourne au coin de l'ancien entrepôt de Costa et ne puisse plus la voir.

Il a continué à marcher quelques pâtés de maisons, passant devant la place. Il trouva le bar de Santos, essaya de regarder par la fenêtre, toutes les tables étaient vides. Il regarda par la porte et vit le propriétaire derrière le comptoir, appuyé sur ses coudes et la tête posée sur ses mains. Son épaisse moustache blonde bougeait comme un ronfleur et Walter réalisa qu'il était somnolent. Il toussa en entrant. La radio a diffusé une émission de tango, interrompue par des publicités et des informations sur le nouveau gouvernement. Santos ouvrit les yeux, surpris et tendit immédiatement un bras vers la bouteille à côté de lui. Walter ne put s'empêcher de sourire devant ce réflexe de quelqu'un qui sert des boissons depuis des années.

Il avait rencontré Santos le premier jour où lui et Griselda étaient arrivés à La Plata. Ils n’avaient nulle part où manger et c’était le premier bar qu’ils trouvèrent. À l'époque, il avait le même aspect qu'aujourd'hui : grand et robuste, intensément séduisant avec cette moustache blonde, ce menton droit, ce nez aquilin et ces cheveux raides coiffés en arrière, avec de légères boucles qui se dressaient sur la nuque. Le tablier blanc était toujours gris mais on ne pouvait pas dire qu'il était sale, juste usé, avec un arôme de vieux vin et d'huile d'olive. Il était célibataire et même si plus tard, à l'âge de quarante ans, il se marierait et aurait une fille unique, il était à cette époque un homme solitaire qui recherchait uniquement des femmes avec un mélange difficile de chevalerie et d'obscénité dans des proportions égales. Ils lui avaient raconté que Gaspar Santos avait couché avec de nombreuses femmes du quartier, presque toutes mariées, et avec un professeur dont il avait pris la virginité. C'était probable, en le voyant debout derrière le comptoir, les poils sur la poitrine dépassant de son tablier, les épaules larges, l'expression sombre comme celle d'un guerrier grec. Dans une main il avait une serviette, dans l'autre la bouteille, mais en le regardant on croirait qu'il tenait une épée et un bouclier.

-Bonjour, Saints.

-Mais quel plaisir de te revoir, architecte ! Je ne l'ai pas revu depuis...

Ce n’était pas de l’ironie, mais une simple confusion. Il avait été l'un des rares à ne pas avoir dit du mal de lui lors de l'effondrement. Gêné, Santos ne savait pas comment continuer.

-D'accord, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, pour ainsi dire. Et que me dis-tu ?

-Tu vois, je m'ennuie à mourir. Rares sont ceux qui viennent déjeuner à midi, mais je continue avec mon habitude de ne pas fermer l'après-midi. De 7h à 23h, comme toujours.

Walter savait qu'il ne faisait que s'occuper du bar, préparer les repas, nettoyer et passer les commandes. Il n'avait pas de famille, le bar était sa femme.

-Qu'offrez-vous, architecte ? Asseyez-vous, vous avez le choix entre une table aujourd'hui.

-Eh bien, puisque tu y es, fais-moi un steak grillé.

"Et un vin rouge d'un bon millésime", dit Santos en se tournant vers le casier à vin. "J'ai déjà ce que tu vas aimer."

Il lui montra un Cabernet de 1962. Walter accepta et s'assit. Santos revint aussitôt poser la nappe en toile cirée, le verre, les couverts et le pain. Il ouvrit la bouteille, commenta la météo, versa le verre et laissa Walter le goûter. Le vin était aussi doux en saveur que sa teinte.

-J'aime ça, architecte. Et qu’est-ce qui vous amène à visiter ? Êtes-vous venu avec votre femme et votre fils ? Quand à la maison, La dame attendait, si je ne me trompe pas.

-Oui, Santos, mais nous avons eu une fille qui est morte à la naissance.

-La garce...! -Santos murmura sur le côté, se mordit les lèvres et essaya de s'excuser : - J'ai une bouche plus stupide que ma tête, je suis vraiment désolé...

-Ne t'inquiète pas, ce temps est derrière nous. Maintenant, je suis ici pour enquêter sur les chiens.

-Oui, les chiens blancs, ceux qui sortent la nuit. Ils ont fait des ravages dans la région. J'ai eu beaucoup de problèmes car ils ont détruit les sacs poubelles que j'avais laissés à la porte. Le matin, c'était une porcherie. Je me suis plaint auprès de la municipalité mais ils n'ont rien fait. Un soir, j'ai attrapé un bâton et je me suis tenu à la porte du commerce. Lorsqu'ils apparaissaient, je sortais pour les frapper, pour voir s'ils prendraient peur et ne reviendraient pas.

-Et ce qui est arrivé?

Santos le regarda pendant quelques secondes et passa sa main dans ses cheveux en souriant. Ses yeux clairs étaient si beaux que n'importe qui aurait pu être conquis par lui à ce moment-là. Walter, curieusement, se

sentait gêné, un peu nerveux, et se cachait dans le silence où il attendait une réponse.

-Si je te le dis... j'ai dû fuir. J’en ai vu deux lorsque je les ai affrontés, mais plusieurs autres sont apparus plus tard. Mon Dieu, me suis-je dit, je ne sortirai pas d'ici vivant. Ils ont commencé à m'entourer, j'ai regardé partout en bougeant le balai, mais ils se sont approchés de moi sans crainte. Puis j'ai eu l'idée de grimper sur le tas d'ordures et de là, j'ai sauté dans la rue. J'ai commencé à courir avec tout, mais ce n'est que deux pâtés de maisons plus tard que j'ai réalisé qu'ils ne m'avaient pas suivi. Ils ont dû fouiller dans les poubelles. J'ai passé plus d'une heure à marcher, jusqu'à ce que je voie de loin que tout le monde était parti. Je suis retourné au commerce et, tout à coup, j'ai eu peur qu'ils soient entrés par effraction, car, comme un idiot, j'ai laissé la porte ouverte.

Santos regarda vers la cuisine et dit :

-Ton steak !

Il revint cinq minutes plus tard avec l'assiette de viande juteuse et une moitié de tomate avec de l'origan et du sel.

-Merci, mais continue à me le dire.

-Eh bien, aucun d'eux ne s'était impliqué, heureusement. Après je ne mets plus de sacs avec des restes de nourriture, notamment de la viande.

-Et puis où jette-t-on les déchets ?

-Les éboueurs me laissent des poubelles en plastique avec couvercles, alors je rassemble ce qui vaut quelques jours et ils viennent les chercher. Cela me coûte un supplément, mais au moins j'évite le carnage de chaque matin devant le commerce.

-Tu crois qu'ils viennent pour la viande ?

Santos était toujours debout, respectueux de sa position et aussi de ses mérites en tant que propriétaire de la maison.

-Bien sûr, parfois j'ai sorti des sacs de légumes, et ils ne sont même pas arrivés. Mais... si vous me permettez de demander... qu’allez-vous faire, en tant qu’architecte, dis-je ?

-Ils m'ont invité à étudier les rues, les refuges où ils peuvent se cacher. Je dois aller chercher les plans, mais je suis déjà en retard. –Il a regardé l'horloge, il était deux heures. Puis il demanda, tandis qu'il entamait la seconde moitié de son steak, et laissant Santos remplir son verre de vin à chaque fois qu'il le voyait un peu vide : - As-tu une idée d'où ils pourraient se cacher ?

Santos s'est gratté le menton, puis la moustache, et a regardé dans la rue, comme s'il n'était pas sûr que ce qu'il allait dire serait pris au sérieux.

-Regardez, on dit ici que ça vient de n'importe où, des champs environnants, des maisons abandonnées. Mais un jour, je les ai vus sur le terrain vague à côté du salon de coiffure d'Antonio Centurión. Te souviens tu de lui?

-Oui, je l'ai rencontré plusieurs fois.

-Eh bien, tu sais qu'il est impliqué dans la politique, n'est-ce pas ? Il s'avère qu'il y a deux semaines, ils ont tué deux jeunes de son parti dans ce terrain vague, et plus précisément, ils leur ont tiré dessus contre le mur qui borde le salon de coiffure. C'était à l'aube et une enseignante, Clara, celle qui a épousé Casas, les a aperçus en passant sur le trottoir. Il a dit qu'il pouvait le voir aux taches de sang sur le mur. Centurión a fermé le salon de coiffure et on dit qu'il veut quitter la ville, il insiste sur le fait que c'est l'opposition qui a tué ces enfants. C'étaient des garçons de quinze et dix-huit ans, ils ne faisaient que poser des affiches et peindre des graffitis. Mais il me semble, Márquez, si tu veux bien excuser l'indiscrétion... -Il s'est approché de l'oreille de l'architecte- Je pense que les soldats les ont tués. Puis il s'éloigna à nouveau et fit un clin d'œil pour confirmer sa complicité. Il regarda autour de lui, dans la rue et même à l'intérieur du commerce lui-même, comme si soudain une peur incertaine l'avait intrigué par sa distraction et que quelqu'un qu'il n'avait pas vu entrer l'écoutait.

On dit que les murs ont des yeux et des oreilles, que les espions se cachent sous les tables et que derrière les rideaux les vieux proxénètes des gouvernements au pouvoir entendent. Márquez suivit le regard de Santos et même le souvenir du vieux Polonio de la tragédie d'Hamlet lui traversa brièvement l'esprit. De la radio, on pouvait entendre la voix forte d'un soldat parlant pour la vingtième fois depuis la Maison du Gouvernement. Les accents de l'hymne, suivis d'une marche militaire, ont remplacé le triste et mélancolique r impuissant. rythmes d'une milonga.

Peut-être, juste peut-être, car on ne sait jamais ce qui se cache dans la tête de deux hommes seuls et entourés d'une multitude de silences, tous deux souhaitaient parler de politique ou d'actualité en général. Mais ils savaient que la politique n'avait plus rien à voir avec ces moments, que cette vieille pute qui satisfaisait autrefois les désirs lubriques des anciens Grecs, s'était déjà retirée dans une maison en ruine construite avec sarcasme et des erreurs, où les fenêtres ont des vitres sombres. et les seules portes qui n'ont pas de clé sont des fausses portes. Elle y repose, parce qu'elle n'est pas encore morte, rêvant au beau vieux temps, aspirant à l'âge d'or où les taches de sang ne poussaient sur les draps qu'après avoir fait l'amour, et où la mort était un acte si naturel et serein, si étrange même, que la légère angoisse des personnes en deuil était doucement guérie par des baisers et du sexe.

C’est pour cette raison qu’aucun d’eux n’a parlé des soi-disant événements actuels, car ce qui est réel coule dans les veines de n’importe quelle maison, entreprise ou temple dans n’importe quelle ville ou village et n’a pas besoin d’être traduit. Chaque commentaire est une rhétorique superflue, une répétition qui n'est qu'un charme pour calmer les esprits lâches d'autres hommes plus craintifs qu'eux deux. Santos et Márquez savaient ce qu'il y avait dans les yeux l'un de l'autre : seulement la peur qu'aucun des deux ne voulait reconnaître, et c'est pourquoi le silence était le complice le plus approprié, et en même temps le lien le plus court pour l'union de deux âmes.

Márquez finit de manger, croisa les couverts sur l'assiette, but une dernière gorgée de vin et laissa la serviette sur la nappe. La moitié de son contenu restait encore dans la bouteille.

-Tout s'est très bien passé, Gaspar.

-Merci, je peux vous apporter un café ?

"Non," répondit-il, "je vais en profiter pour explorer un peu la ville avant qu'il ne fasse nuit."

Il était trois heures trente de l'après-midi. Il aurait dû retourner à l'hôtel chercher des nouvelles, au moins pour accompagner Mateo, mais il n'avait même pas envie de téléphoner. Il avait besoin d'être seul pour explorer cette ville, comme si la contemplation était la traduction exacte et simultanée de sa pensée complète et absolue. Lui et la ville. C'était ce qu'il avait recherché en étudiant l'architecture, maintenant il le comprenait si simplement qu'il se sentait trompé par sa propre intelligence. Il avait apparemment fallu venir à la recherche de quelques chiens errants pour enfin le comprendre. Mais il était déjà dehors, après avoir payé sa facture et dit au revoir à Santos avec une poignée de main, tandis que les accords rituels de la marche de San Lorenzo semblaient le chasser. Oui, c'est ce qu'il ressentait, sauvé au dernier moment par un décret qui ressemblait à un fruit pourri de l'arbre malade de la miséricorde. Santos est resté derrière, enfermé dans ces quatre murs, le corps soumis même si son esprit était libre, résigné peut-être au goût particulier de la tragédie, des batailles et des épopées que cette musique répand dans le monde.

Elle se retrouva sur le trottoir assiégé par le soleil, la conscience abasourdie par le cabernet et la voix de Santos percutant toujours ses oreilles sur la valse métallique des éclats d'obus antiques. Lentement, le silence de la sieste, seulement occupé par les moteurs de certaines voitures, les bus endormis et les pneus usés sur les pavés, nettoyait ces bruits de cuivres lointains, jusqu'à ce que ses pas l'emportent sans s'en rendre compte, d'où l'hébétude momentanée. de ses sens - sur le terrain vague à côté du salon de coiffure fermé. Il n’y avait pas de clôture, juste un mur de dix-huit pouces de haut, surmonté de monticules de terre et d’herbe plus hauts que lui. Il y avait des sentiers au milieu, presque certainement,

dont certains pouvaient être vus depuis le trottoir. Il escalada le muret et aperçut les taches de sang sur le mur du commerce. C'était une bonne cachette, il devait l'admettre, parmi les herbes très hautes et épaisses, tant pour les meurtriers que pour les chiens.

Il a décidé d'enquêter. Il allait salir ses mocassins, avoir mal aux mains et déchirer son costume par des branches ou des chardons, mais il ne pensait pas trop à ces petits désagréments. Il éprouvait plus de curiosité que d'appréhension, plus de besoin de voir par lui-même ce qu'on lui avait dit. Était-ce une morbidité en quête de satisfaction ? Il y avait un peu de ça, mais lorsqu'il sentit un début d'érection il essaya de la réprimer avec toute la honte vulgaire d'un adolescent exposé au regard des autres. Mais il n'y avait rien d'autre que de hautes herbes qui le cachaient de la rue, et au-dessus il n'y avait rien d'autre que le ciel à travers lequel, depuis quelque radio ou télévision du quartier, voyageait le rythme impérissable d'une marche militaire.

Il s'arrêta, s'essuya le front avec son pardessus. Il ne prenait plus soin de se salir ni de salir ses vêtements. Il prit une profonde inspiration, ajusta son pantalon, et lorsqu'il se sentit plus en contrôle de lui-même, il continua à suivre le chemin vers le mur. Je savais que je n'allais pas retrouver les corps des garçons SantosIl avait parlé, mais il n'était pas sûr de ne pas en trouver d'autres. L'odeur de pourriture était plus intense, et pas seulement à cause des déchets que les voisins jetaient. C'était un arôme amer, comme du sang frais, mêlé à l'odeur des cheveux mouillés. Puis il trouva l'un des chiens aveugles, qui l'affronta de manière décisive, grognant contre le vide dans lequel il devait sentir avec son odorat et ses oreilles. Dans ce vide, lui, Walter Márquez, s'est trouvé pour la première fois dans un état d'impuissance alors que cela aurait dû être le contraire. Mais une personne voyante n’a pas toujours un avantage sur une personne aveugle, et la taille ou l’intelligence ne survivent pas à certains facteurs qui dépassent toute logique. L'instinct contient ce qu'il faut pour survivre, et il savait que son propre instinct était ossifié, voire vicié, par le remora d'un rêve plus insipide, plus boiteux et plus maladif.

Face à un seul chien, il aurait peut-être pu se défendre, mais un autre est apparu derrière le buisson. Puis il entendit les gémissements de beaucoup d'autres cachés près du mur et il fut sûr que c'étaient des chiots. Si ceux qu'il voyait maintenant étaient les parents, ils semblaient prêts à l'attaquer pour l'empêcher de se rapprocher. C'est pourquoi il a commencé à reculer, lentement. Cela ne servait à rien de rester immobile comme samedi soir, il devait sortir de ce terrain vague car il savait que maintenant il était sur leur territoire. Tourner le dos ou courir était plus qu’imprudent. Marcher à reculons à cet endroit lui permettait de trébucher et de laisser son corps libre d'attaquer, mais il ne pouvait rien faire d'autre. Il continuait à reculer et avait déjà parcouru une bonne distance, tâtant le terrain inégal et touchant les branches avec ses coudes. Il espérait que les chiens ne le suivraient pas, même s'ils aboyaient en le voyant partir, mais ils

continuaient à le menacer. Il a crié à l'aide à plusieurs reprises, mais c'était idiot de s'attendre à quoi que ce soit à l'heure de cette sieste.

Puis il a trébuché sur un rocher sur lequel il ne se souvenait visiblement pas avoir sauté auparavant et est tombé à la renverse. Il a vu les animaux venir vers lui. Il a tenté de se protéger le visage avec l'avant-bras où il portait son pardessus. Les pattes des chiens étaient sur lui, il sentait leurs museaux chercher une entrée à travers le tissu, leurs dents tiraient sur les vêtements. Ils ne l'ont pas mordu trop fort, car ils semblaient obsédés par la recherche de sa gorge. Bientôt, Walter sentit son propre sang, ou peut-être était-ce l'odeur de la peur et de la boue. Il crut un instant qu'il en était complètement et définitivement fini, et c'est cette idée même qui le révolta, et il se releva brusquement. Les chiens, qui ensemble ne dépassaient pas leur propre poids, tombèrent sur le côté. L'un d'eux continuait à mordre le manteau et l'autre le rejoignait. Walter tira, tout en réfléchissant à ce qu'il devait faire. Il ne se souciait plus du manteau, mais plutôt de les divertir de cette façon pendant qu'il tentait de s'échapper. Lorsqu'il sentit les chiens utiliser plus de force pour mordre et tirer sur le pelage, il sortit son avant-bras et s'enfuit. Il avait vu, une seconde auparavant, les chiens reculer lorsqu'il lâchait le manteau. Mais il était déjà sur le chemin, et les chiens, même s'ils aboyaient parmi les plantes et les branches, ne sortaient pas.

Walter s'assit sur le seuil du salon de coiffure, ôta sa veste aux manches déchirées. Ses bras étaient meurtris de profondes blessures perforantes qui ne lui faisaient toujours pas trop mal. Il a soulevé les revers de son pantalon, ses jambes étaient égratignées mais pas gravement blessées. Son corps était en sueur et ses mains tremblaient. Il n’y avait personne dans la rue, comme si la ville était vide, assiégée dans une sorte de vide intemporel. Pendant que les chiens agissait, la ville n'était plus que béton et pavés.

## 18

Farías lui tendit le papier. Ibáñez l'a lu, mais seulement pour laisser à ses pensées le temps de se calmer.

-Je ne vais pas signer.

Ruiz et Farías se sont un peu éloignés de Mateo Ibáñez et n'ont pas parlé plus de deux minutes. Mateo était absorbé par sa douleur. Il ne s'était pas attendu à ce que cela disparaisse, mais il n'avait pas cru que près de quarante-huit heures plus tard, ce serait aussi douloureux qu'au début, ni que son horreur avait atteint la limite de l'imaginable. Alors, se dit-il, quand je ne croirai plus à ce que je suis maintenant, quand tout me semblera un

fantasme ou un rêve, je pourrai m'abandonner à la tranquillité d'une folie sereine.

Ruiz s'approcha de lui et, posant une main sur son épaule, lui dit :

-J'ai parlé à Farías de Valverde. Il est d'accord, mais c'est peut-être une perte de temps. Il doit s'être débarrassé de ces chiens maintenant.

Farías s'est également approché de lui.

-Je suis désolé, Dr Ibáñez, mais si nous ne trouvons rien, le corps de votre femme est d'une valeur inestimable pour l'enquête. Je pense qu'elle l'aurait voulu ainsi.

Ruiz fit un geste que Farías ne comprit pas, mais qui insinuait que cette façon de parler ne ferait que rendre Mateo encore plus têtu.

-Qu'est-ce que tu sais...? –Répondit Ibáñez, face à Farías.

"Ne nous battons pas, s'il vous plaît", a déclaré le ministre. "Je ne voulais pas offenser". je viens de lui direou que si vous ne coopérez pas, le gouvernement est autorisé à agir même sans votre consentement.

Cela n'a fait qu'exaspérer Ibáñez, qui l'a attrapé par les revers de son costume. Un agent de sécurité l'a séparé et pendant que Farías réparait sa veste, Mateo a caché son visage dans ses mains en murmurant. Ruiz le serra dans ses bras.

-Calme-toi, Mateo, tu dois te calmer car sinon les choses vont empirer.

-Est-ce que ça pourrait être le cas, mais pour moi ?

Ruiz regarda Farías, qui l'avait entendu.

-Je pense que oui, Mateo. Le nouveau gouvernement... vous me comprenez ?

Ibáñez secoua la tête, sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya le visage.

-Allons chez Valverde, alors.

Lorsqu'ils arrivèrent à la pharmacie, il était onze heures du matin. Il y avait des gens qui allaient et venaient. Le pharmacien portait sa salopette lorsqu'il distribuait des remèdes ou des préparations. Lorsqu'il les vit entrer, il leur dit à peine bonjour, comme s'il ne les connaissait pas. Ils ont attendu le départ du dernier client et le ministre a fermé la porte.

-Bonjour, Valverde.

-Bonjour, Monsieur le Ministre...

-Vous connaissez déjà mes collègues...

"J'ai eu du plaisir", dit-il en les regardant par-dessus ses lunettes, continuant d'enregistrer les dernières ventes dans son livre de caisse.

-Ils m'ont dit que vous aviez les corps de certains chiens que nous recherchons.

Valverde ôta ses lunettes et ses yeux clairs étaient si beaux au milieu de cette vieille pharmacie poussiéreuse que pendant un moment les autres restèrent debout à observer s'il y avait quelque chose de plus dans ce regard que la simple simplicité d'un homme de la campagne. Pourtant, ils le connaissaient déjà, ou du moins sentaient l'étrange personnalité de Gustavo Valverde.

-Ce n'est pas vrai, Monsieur le Ministre, les médecins ont dû se tromper de pharmacie.

Ibáñez a réagi comme Ruiz l'avait prévu. Dans un silence complet, comme si la colère était telle qu'il s'était même réservé l'énergie que n'importe quel mot ou son aurait nécessité, il se dirigea vers le couloir qu'il avait parcouru plus d'une fois la nuit précédente. Les autres le suivirent alors qu'il ouvrait les portes les unes après les autres. Ils ont vu la salle de bain, le débarras, le laboratoire. Lorsqu'ils sont arrivés dans la chambre de Valverde, ils ont trouvé le lit sale et malodorant où dormait la femme du pharmacien. Elle ouvrit les yeux un instant et cacha sa main sous les couvertures, mais ils aperçurent de la chair nue et déformée.

Ibáñez baissa la tête, toujours avec une main sur la poignée de la porte et les pieds au milieu d'un pas qu'il ne finirait jamais de faire.

"Je suis désolé", a-t-il dit à Rosa Valverde. Puis il la ferma et regarda les trois autres. L'expression du pharmacien était récriminante et si sincère qu'un instant il douta que ce soit l'homme qui, la veille au soir, lui avait proposé d'utiliser le corps d'Alma pour ses expériences.

Ruiz attrapa doucement Ibáñez par le bras et ils sortirent dans la rue. Farías les suivit et dit :

-Il s'en est débarrassé, c'était prévu. On ne peut rien lui faire car on n'a jamais pu rien lui prouver.

-C'est parce qu'ils ne veulent pas... dit Ruiz.- Il n'y a même pas de titre...

-Déposez une plainte et nous enquêterons.

-Je l'ai déjà fait. Mais quelques jours plus tard, la femme d'un des policiers du commissariat est venue me voir, qui était enceinte. Je ne voulais pas avoir ce garçon, je lui ai dit que je ne pouvais rien faire. La prochaine

fois qu’elle est venue me voir, elle a nié avoir été enceinte. Il y a des emplois que vous êtes payés, d’autres que vous faites pour payer.

Farías a déclaré que ce n’était pas le moment de fouiller dans les poubelles.

"Il y a toujours eu ces choses-là", a-t-il ajouté.

Ils montèrent dans la voiture du ministre et reprirent le chemin du retour à l'hôpital.

-Il n'y a personne à qui le dire, Mateo ? À la famille d'Alma ou à la vôtre. Pour qu'ils puissent s'occuper de Blas, en attendant – dit Ruiz.

-Nous n'avons pas de famille proche, ils sont en province, et ça ne vaut pas la peine de les faire venir. Blas est sous ma responsabilité, et je ne vous le confie que le temps que je m'en occupe...

-S'occuper de quoi ? – demanda-t-il en voyant que Farias les regardait dans le rétroviseur.

-Je te l'ai déjà dit hier soir...-Et Mateo n'en a pas dit plus.

Ils sont arrivés à l'hôpital. Ibáñez a signé le consentement et l'a remis à Farías.

-Qui va faire l'autopsie ?

-Ce n'est pas encore décidé, un coroner sera nommé demain matin. Dois-je vous retrouver à l'hôtel ?

"J'ai ma voiture, monsieur le ministre, merci", a déclaré Ruiz.

Ils montèrent dans la voiture pour rentrer à l'hôtel.

- De quoi faisais-tu allusion exactement ? – Bernardo voulait savoir.

-Je vais tuer ces chiens, un par un.

-Mais Mateo, on ne sait même pas comment les trouver...

-Ils vont nous retrouver, ou peut-être comment Alma est morte.

-Et comment comptez-vous les tuer ?

» demanda Bernardo avec un demi-sourire moqueur.

- Arrêtez-vous à un marché d'armes.

-Tu es un idiot, excuse-moi de te le dire, mais tu te comportes comme un garçon.

Il regarda Mateo et il le regardait avec une expression très différente de la tristesse ou de la colère à laquelle il l'avait habitué ces deux derniers

jours. Il a continué à conduireil marchait en silence, jusqu'à ce qu'il entende Mateo lui ordonner :

-Arrêtez ici.

Il s'arrêta et se rendit compte qu'ils étaient devant une armurerie. Il n'a pas eu le temps de dire quoi que ce soit. Mateo était déjà descendu et se lançait dans l'entreprise. Bernardo est sorti de la voiture et a claqué la portière. Il entra avec colère et s'approcha de l'endroit où Mateo parlait au vendeur.

"Je ne vais pas te quitter..." murmura-t-il à son oreille. Il attrapa le bras de Mateo, mais celui-ci lui résista sans trop d'effort. Ibáñez était plus fort et plus grand que lui, il ne pouvait rien faire pour l'arrêter.

"J'aimerais voir ce fusil", a déclaré Ibáñez au manager. Mateo l'a examiné, essayant de ressembler à un expert, et s'est même imposé un instant. Mais le vendeur l'a remarqué et a demandé :

-Avez-vous un permis, monsieur ?

Mateo le regardait sans savoir quoi dire.

"Je l'ai", intervint Ruiz. Il regarda Mateo : "Je viens de la campagne", dit-il, renvoyant ainsi le regard reconnaissant d'Ibáñez.

Ils sont repartis avec le fusil enveloppé dans son étui, l'ont laissé sur la banquette arrière de la voiture et ont repris la route vers l'hôtel.

À leur arrivée, Dergan leur a dit que Márquez n'était pas revenu. Blas déjeunait avec le cuisinier.

-Comment ça s'est passé avec le ministre ?

Ils lui racontèrent ce qui s'était passé et Dergan regarda Mateo d'un air sardonique lorsqu'il découvrit ce qu'il envisageait de faire. Il regarda autour de lui, mais Ansaldi était allé à l'hôpital pour voir son neveu.

-Que sais-tu du tir, tu veux me le dire ?

-Rien, mais celui-là peut m'apprendre.

Dergan s'est mis à rire, et pendant que vous essayiez de vous arrêter, il a commencé à dire :

-Mais tu penses sérieusement à apprendre en une journée et au revoir les chiens ?

Son accent français rendait les expressions idiomatiques étranges et diminuait l'effet qu'il essayait de leur donner.

-Alors tu lui apprends... -Ruiz lui a dit- ...parce qu'il va se mettre dans le pétrin et tuer quelqu'un...

"J'aimerais bien", a déclaré Mateo, "même si je ne sais pas par où commencer".

Ce qui restait du rire de Dergan disparut soudainement.

-D'accord, je chasse avec mes parents depuis que j'ai huit ans, donc j'en sais quelque chose, mais je réalise que ça ne va pas être facile pour un amateur.

- Viens avec moi alors. J'ai besoin que Walter et Bernardo s'occupent de Blas et de ce qui se passe à l'hôpital. Nous tuons les chiens et partons.

-Ça te paraît si simple ? Avec les soldats sur les routes et Farias qui nous surveille ?

-Pour autant que je sache, tuer des chiens n'est pas un crime.

-Mais ils tirent avec des armes sans autorisation des patrons.

Mateo haussa les épaules, comme si cela ne lui importait pas trop. Mauricio a alors déclaré qu'il avait apporté son fusil avec lui.

"Je l'ai apporté au cas où", a-t-il ajouté. Puisqu'il s'agit de chiens sauvages, je n'ai pas pensé qu'il était inutile d'être prudent.

Bernardo regarda Dergan d'un air entendu. Ce qui les avait unis et séparés dans leur ville avait été apaisé dans cette trêve établie uniquement par ce regard.

-Je connais un quartier en périphérie de la ville, il est à moitié caché derrière des arbres, loin de la route. Nous pouvons pratiquer tout l'après-midi.

Ibáñez a accepté, est monté à l'étage pour mettre son fils au lit pour une sieste et a changé ses vêtements. Il est descendu portant un jean et un T-shirt blanc, des bottes et une veste.

Dergan et Ruiz ne pouvaient s'empêcher de rire.

-Nous n'allons pas en Afrique, Mateo.

Il avait désormais de la naïveté dans les yeux.

-Eh bien, je me suis dit que ça pourrait être utile, ils me l'ont donné il y a des années, mais je ne l'ai jamais utilisé...

Ils lui tapotèrent tous les deux le dos. Bernardo a promis de prendre soin de Blas jusqu'à leur retour.

-S'il vous plaît soyez prudente. S'ils les attrapent avec des armes et sans permis, au moins Mateo...

"Ne vous inquiétez pas", a déclaré Dergan, car Ibáñez partait déjà vers la voiture. "Je suis chargé de le tenir à distance..." Il fit un clin d'œil et ébouriffa les courtes boucles de Bernardo. Puis il est monté dans son Rural et ils sont partis.

Ils parcoururent de nombreuses rues qui semblaient toutes identiques à Mateo. Les après-midi du lundi n'étaient qu'un peu plus occupés que les après-midi du week-end, se ressemblant même à mesure qu'ils s'éloignaient du centre. Les maisons basses sont devenues plus espacées, avec des terrains vagues et des arbres envahissant les larges trottoirs. Il y avait des enfants à vélo, un camion de puisard et plusieurs voitures de patrouille et des gendarmes stationnés de temps en temps. On atteignait les limites de la ville, et la campagne s'ouvrait des deux côtés de la route. Dergan baissa la vitre et alluma la radio. La presse a fait état de nombreux incidents à Buenos Aires et à Cordoue.

"C'est étrange qu'il ne se passe rien ici", a-t-il commenté.

-Etrange, oui. Tout semble si calme dans la ville. Sauf les chiens... il paraît...

Mauricio attendit qu'il continue.

-…Quoi?

-Je ne sais pas, c'est un ressenti, mon imagination, rien de plus. Mais c'est comme si les chiens étaient chargés de maintenir la paix, je ne sais pas comment je me fais comprendre ? Paix le jour, tandis que la nuit ils font la guerre.

Ibáñez délire, se dit Mauricio. Je ne savais pas si je devais faire demi-tour et repartir, mais ce dont j'étais sûr, c'est que je n'y arriverais jamais. le convaincre. La seule option était de le laisser tranquille, de l'abandonner à ces fantômes qui grandissaient dans l'esprit de Mateo. Même lui était capable, s'il faisait de gros efforts, de les voir tourner en rond dans l'espace étroit de la voiture, se cachant de la cruelle lumière de l'après-midi, provoquant des intermittences dans la transmission radio. Mais tout cela n’était qu’imagination, pensa-t-il. La réalité, c'était ce qu'il y avait dehors, le champ vide, le chemin vide, et les gendarmes devenaient de moins en moins fréquents, comme des pylônes de signalisation qui disparaissaient à mesure que le champ les déchargeait de leurs fonctions. La solitude et le néant sont parfois plus forts que le feu et le métal.

Ils n'avaient vu personne depuis une demi-heure, juste quelques voitures qui passaient en direction de la ville.

"C'est là-bas", dit Mauricio en désignant quelques arbres à droite.

Mateo a vu une petite forêt d'eucalyptus. Dergan tourna sur un chemin de terre qu'il n'avait même pas vu avant de quitter la route. Les oiseaux qui picoraient le sol prirent leur envol tandis que la voiture passait en direction des arbres. C'est alors seulement que Mateo aperçut un vieux bâtiment en ruine, caché jusqu'alors par les prairies. Derrière, les arbres formaient un petit parc avec des tables et des bancs en ciment, cassés et avec des fils d'acier dénudés, couverts de moisissures et de déjections d'oiseaux. Ils étaient disposés en demi-cercle, dont la concavité regardait vers une série de grilles dans le même état. Un peu plus à droite, il y avait des éviers sans robinet, seulement une pompe à eau rouillée à côté.

Ils sortirent de la voiture et Mateo commença à marcher, écoutant le gazouillis des oiseaux qui venaient des branches les plus hautes, percevant l'arôme des eucalyptus, marchant sur les graines et le matelas de feuilles longues, fines, brunes ou foncées. feuilles vertes. Pendant ce temps, Dergan lui parlait, lui disant qu'il était venu là-bas alors qu'il était un nouveau venu dans le pays, que ce restaurant et ce grill fonctionnaient toujours, que les voyageurs s'arrêtaient à toute heure pour manger, que les garçons jouaient parmi les arbres, ramassant des feuilles et des graines. , et les chiens qui descendaient des voitures couraient comme des fous.

-Je parlais à peine espagnol quand je suis arrivé, mais le propriétaire des lieux était le voisin de mon père à Perros-Guirec... Oui, c'est ma ville... -dit-il à Mateo, anticipant ce qu'il allait dire-.. .Alors il m'apprenait l'après-midi, à l'heure de la sieste, pendant que je m'entraînais au maté aussi. Je l'ai payé en prenant soin de ses animaux, quelques chiens, un cheval. Il élevait aussi des poules et des canards, car avant, où est ce fossé, tu le vois ?, il y avait une petite flaque d'eau où ils osaient barboter. Lorsque la route a été pavée, les gens ont commencé à la contourner, car le temps de trajet devenait plus court et ils n'avaient plus besoin de s'arrêter pour se reposer. Don Gervaise, c'est son nom, a vendu l'endroit, je veux dire, il l'a sous-vendu, parce que le gouvernement le lui a acheté à l'époque de Perón. Il doit toujours rester propriété de l'État, je suppose. Jusqu'à il y a quelques années, je venais ici un dimanche sur deux pour m'entraîner au tir.

Dergan montra des canettes tombées sur les grilles.

-Tu vois là ? Ce sont les mêmes que j'ai quittés il y a je ne sais plus combien de temps. Attends, je vais chercher des bouteilles.

Il s'est faufilé par une ouverture entre les portes condamnées de l'ancien bâtiment et en est ressorti avec une caisse, suivi de plusieurs chats qui sont sortis en courant.

-Regarde ce que j'ai trouvé - et il a montré à Mateo une caisse en bois contenant six bouteilles de bière.

-Ça doit être plus rance que de la merde...

Mauricio s'est moqué de cette sortie naïve.

-Mais si nous ne les acceptons pas, c'est à vous de les pratiquer.

Il s'est rendu à la voiture pour récupérer les armes du coffre, la sienne et celle de Mateo, qu'il avait sorties de la voiture de Ruiz avant de quitter l'hôtel. Puis il porta les bouteilles au grill, jeta les vieilles canettes et les rangea. Il est retourné vers Ibáñez et a commencé à lui montrer les pièces du fusil, l'incitant à se familiariser avec son poids et sa forme. Ensuite, il lui expliqua comment placer fermement la crosse sur son épaule, afin de ne pas tomber en arrière lors du tir.

Quand Mateo se sentit prêt, Mauricio lui dit de tirer. Ibáñez l'a fait et est tombé à plat ventre. Les bouteilles n'avaient pas été touchées, mais certains oiseaux en ressortaient effrayés. Dergan riait, Mateo était sérieux et gêné. Il l'a aidé à se relever. La première fois, c'est toujours comme ça, le consola-t-il. Mais Mateo ne voulait pas se consoler, il en avait assez des regards de pitié et des paroles de condoléances. Il avait besoin du silence de la parole et aspirait à la stridence de la confusion. Il resta ferme, visa le gril et tira à nouveau avant que Dergan ne fasse signe. Cette fois, il ne tomba pas sur le dos, mais les bouteilles étaient toujours indemnes.

Il a rechargé le fusil et a visé.

"Calme-toi, calme-toi..." lui dit Mauricio, même s'il savait que c'était inutile.

Le troisième coup de feu a brisé la dernière bouteille à droite. Mateo leva les bras et cria de joie en sautant, et Mauricio le félicita.

-Mais quel chanceux fils de pute !

Mateo abcourse.

-Continuons à nous entraîner, allez...

Les bouteilles ont vite disparu et ils sont allés chercher d'autres caisses de bouteilles vides ou pleines. À l’intérieur du bâtiment, l’odeur d’urine de chat était insupportable, tout comme celle de la transpiration et des cheveux sales. Dehors, l'odeur de la vieille bière emplit l'endroit, mais l'arôme des eucalyptus transformait cette brume en un arôme étrange, doux et amer à la fois. Dergan a également pratiqué, tout en conseillant à Mateo beaucoup de choses qu'il avait apprises par l'expérience. Désormais, Ibáñez réussissait pratiquement tous ses tirs.

-Mais les chiens vont courir...

-Tu as raison, je vais chercher des canettes et les jeter en l'air.

Il récupéra les vieilles canettes et les mit dans un sac. Un à un, il les lança au loin et Mateo leur tira dessus. Maîtriser cela prendrait encore quelques heures à Ibáñez. Il était six heures de l'après-midi. L'autoradio

était toujours allumé, les informations passaient sans interruption, sauf lorsque le programme musical arrivait.

Mateo tira un dernier coup de feu et entendit la voix de la soprano. C'était une voix sombre et triste, née des haut-parleurs pour grandir dans l'espace ouvert entre les arbres. C'était la troisième chanson de Moussorgski. La chanson qui parle du vieux paysan fatigué, à qui la mort vient lui donner son repos bien mérité, pour interrompre la servitude du travail et l'esclavage de la vie. La voix était forte, mais le volume n'était pas élevé, même si juste un moment avant, la nouvelle était à peine entendue. Désormais, il n'y avait même plus d'intermittence, et seul le bruit des coups de feu interrompait le flux continu de la voix et de la mélodie. Les deux n’étaient qu’une seule substance, non pas un son, mais un arôme qui prenait lentement la forme de cette petite forêt et celle du bâtiment abandonné.

Elle regarda Mauricio, mais il ne semblait pas y prêter attention. Du bâtiment sortait une odeur plus forte que celle des chats. C’était une odeur avec laquelle je vivais presque tous les jours. L'odeur des morts est indubitable. Lorsqu'il a arrêté de tirer, il s'est rendu compte que le silence était un gouffre plus large et plus profond qu'il ne l'avait jamais imaginé, et que ses pieds étaient juste au bord de ce vide. Il avait des vertiges, c'était peut-être l'odeur de la bière rassis, ou le fait de ne pas avoir déjeuné ce jour-là. Dergan avait également arrêté de tirer et ils regardaient désormais tous deux vers le bâtiment.

L'odeur est devenue si intense qu'ils ont dû porter leurs mouchoirs à leur nez. Une forte brise s'était levée en fin d'après-midi, et elle poussait et traînait comme des sacs d'air, cette odeur de pourriture, cette odeur qui, plus que toute autre, stimule les autres sens avec une efficacité irritante : la vue d'un corps, le goût du sang, le froid de la peau et le silence de la mort.

## 19

La fin de l’après-midi a été enveloppée par un ciel nuageux et un air de plus en plus froid à mesure que la nuit tombait. Les branches des arbres se balançaient violemment.

Tous deux étaient assis sur le capot de la voiture rurale, leurs armes appuyées sur la portière. Dergan mâchait une tige verte, les coudes posés sur ses genoux. Ibáñez mâchait un morceau de chewing-gum qu'il avait trouvé dans la boîte à gants. Certes, les pensées de chacun étaient très différentes, mais leurs regards, peu importe combien ils essayaient de faire semblant de détourner leur direction vers le champ ou la route, étaient

absorbés par cette odeur qui provenait du restaurant en ruine. Comme si les yeux voulaient voir les traces invisibles d’une autre forme de sensibilité, celle de l’odorat. Mais les sens, en tant que dimensions parallèles et complètement séparées, ne peuvent comprendre leur voisin immédiat ; seul un plus grand pouvoir organisateur est capable de les unir tous dans un même sens. Dans des moments comme celui-ci, où la raison, le doute et la curiosité prennent immédiatement la forme d’une obsession, l’homme a tendance à se comporter comme des entités distinctes, et ce que l’un trouve raisonnable, l’autre le trouve dangereux. C’est pourquoi la peur alterne avec la logique irréfutable du bon sens. Parfois, ils confondent et équilibrent les comptes, d'autres fois, ils tentent de dominer les actions de chaque être humain qui se croit exempté de ces luttes internes, simplement parce qu'il ne fait pas de bruit.

Et c’était ce genre d’hommes. Parfois tête baissée, solitaire à d'autres moments, désespéré de compagnie en de rares occasions. Mais surtout des hommes qui ont agi dans le vertige d'une vie qui les a conduits sans s'en rendre compte à cet endroit, cet endroit au milieu des champs, à côté d'un bosquet d'eucalyptus, entouré par le vent frais et menaçant d'une tempête imminente. nuit, qui apportait un arôme d'herbe fraîche et recouvrait le toit de la voiture de feuilles. Jusqu’à ce qu’ils se disent intérieurement qu’ils devaient y entrer.

Il n'y avait rien sur la route, seulement les feux de croisement occasionnels d'un camion. Personne à la ronde à plusieurs kilomètres à la ronde. Complètement seul. Sans témoins de ce qu’ils pourraient voir ou faire dans les prochaines minutes. Une liberté qui les exaltait dans une certaine mesure, la même chose qui les faisait la peur, la peur que cette odeur leur causait.

Mauricio a sorti une lampe de poche de la voiture, l'a tendue à Mateo et a apporté son arme chargée. Ils se dirigèrent vers l'ouverture par laquelle ils étaient entrés à plusieurs reprises. Désormais l'intérieur n'était plus si sombre, la lumière, comme la densité de l'air, semblait s'être équilibrée entre l'extérieur et l'intérieur. Ils passèrent entre les caisses et les piles de bouteilles. C'était un endroit qu'ils avaient déjà vu, mais sans avoir remarqué cette odeur auparavant. Même maintenant, elle était moins intense qu'il y a quelque temps, comme si elle n'avait augmenté qu'en milieu d'après-midi après plusieurs heures de soleil et de chaleur. Une odeur s'est estompée, s'est installée comme une feuille prise dans un tourbillon qui se meurt. Ils suivirent sa trace, parmi les restes de tables et de chaises, jusqu'à atteindre le large comptoir sur lequel Dergan se souvenait s'être appuyé tant de fois, des années auparavant. Mais il n'y avait plus la figure de Don Gervaise, mais une colonne de ténèbres sculptée devant les étagères du mur. Certains rats ont couru pour se cacher des intrus. Ils continuèrent leur route vers l'entrepôt. Il y avait une porte fermée, ils l'ont poussée parce qu'elle était coincée, peut-être gonflée par l'humidité de tant d'années.

C'était la cuisine, et il y avait toutes sortes d'ustensiles, des casseroles rouillées, des éviers pleins de terre, de la vaisselle cassée. C'est une bonne chose qu'ils portaient des bottes, se disaient-ils, car ils marchaient sur du verre et des morceaux de métal. Au fond, il y avait une autre porte. Cela aurait dû être le dépôt. C'était ouvert, alors ils ont juste franchi le seuil et ont trouvé un escalier qui descendait

Dergan était devant, son arme prête, Mateo le suivit, éclairant le faisceau de la lampe torche qui les précédait tous les deux. Ils doutaient que l'échelle soit suffisamment solide pour supporter leur poids, mais l'odeur était également plus concentrée et ils ne pouvaient plus reculer. Les rats continuaient à se disperser sur leur passage, mais ils n'en avaient pas peur. Ils entendirent des battements au plafond, probablement des chauves-souris. Ils atteignirent le bout des escaliers. Mateo a raté une marche et est tombé sur Dergan. Il a demandé pardon et Mauricio aurait dû lui dire quelque chose, mais il parlait si doucement qu'il ne pouvait pas le comprendre. Il le vit seulement tendre un bras vers le mur du fond. Il y a fait briller sa lumière. Il y avait des sacs en toile de jute, des tissus qui semblaient humides, des fûts remplis de liquide, peut-être du kérosène ou de l'essence. Ce n'était pas l'important, car même si l'odeur du carburant était intense, la douce odeur des cadavres était bien plus évidente. Ils le connaissaient tous les deux par expérience. C'était un arôme auquel ils étaient habitués, ils ont même cessé de le remarquer pendant plusieurs heures au cours de leur travail.

C'est pourquoi ils ne furent pas trop surpris quand, en soulevant ces tissus qui semblaient humides, mais qui brillaient simplement dans le faisceau de la lampe de poche en raison de leur usure et de leur âge, en raison de la raideur produite par l'humidité des années, ils ne furent pas surpris. effrayés lorsqu'ils ont vu les corps dans différents états de décomposition. Ils étaient tous habillés en tenue de ville, chemises, pulls, chaussures ou baskets, l'un avait un foulard et un autre portait encore des gants. C'étaient tous des hommes, ou peut-être qu'il y avait une femme en dessous. Parce qu'ils n'étaient pas alignés mais empilés. Les visages étaient presque méconnaissables, la peau ridée et collée aux os, les cheveux secs et durs, les mains cassées et dans des positions étranges, comme si elles avaient été attachées jusqu'après la mort.

Mateo laissa tomber les vêtements et illumina le visage de Dergan. Elle était pâle et sa gorge bougeait comme si elle avalait de la salive. Ses yeux brillaient. Il lui attrapa le bras, l'aidant à ne pas trébucher dans les escaliers, ils traversèrent la cuisine et la salle à manger. Une fois dehors, la nuit était déjà tombée, mais il ne faisait pas complètement noir. Il y avait une teinte bleutée sur le terrain, et les lumières d'un camion étaient un espoir, un soulagement qu'ils n'auraient jamais cru ressentir en voyant un simple camion de transport. Peut-être parce qu'il représentait la réalité quotidienne qu'ils pouvaient comprendre et maîtriser, et non ce qu'ils venaient de laisser

derrière eux, ce qui les avait fait se sentir perdus comme des enfants au milieu d'une obscurité infinie et insondable.

Plus tard, peut-être des mois après tout cela, quand Ibáñez se souviendrait de ce qu'ils avaient vu cet après-midi, il s'expliquait à lui-même ou à qui voulait l'entendre, que cet endroit avait été autrefois un centre de détention clandestin, et que même pendant que Mauricio s'entraînait avec son arme Peu après la fermeture du restaurant, les corps étaient déjà là. Peut-être qu'en quittant son cabinet et en rentrant en ville, il a probablement croisé une autre voiture venant en sens inverse et qui venait d'arriver. Et s'il s'était arrêté un seul instant au milieu de la route, il aurait pu entendre quelque chose comme des coups de feu lointains. Mais Mauricio ne le saurait jamais avec certitude, tout comme Mateo Ibáñez ne savait pas comment il pourrait survivre à cette semaine passée à La Plata. Ce n'est qu'en oubliant qu'il pourrait lui expliquer, ou plus précisément en ignorant les cris désespérés de la mémoire.

vingt Walter entra dans l'hôtel à quatre heures trente de l'après-midi. Il est venu les bras enveloppés dans sa veste de costume, le pantalon à moitié retroussé, le visage écorché et en sueur. Sa cravate lâche tombait devant sa veste, avec des boutons cassés. Lorsqu'il entra dans le couloir vide, il se laissa tomber sur le canapé. Personne ne le vit entrer, et dix minutes s'écoulèrent jusqu'à ce que Ruiz, descendant de sa chambre, aperçoive une tête qui regardait par-dessus le dossier.

"Walter", dit-il. Alors qu'il faisait le tour du canapé, sa voix se brisa un instant avec un ton d'inquiétude.

-Mon Dieu, qu'est-ce qui t'est arrivé !

-Qu'est-ce que tu imagines ? –dit Walter.

-Ces fils de pute, mais où t'ont-ils attaqué ?

-Dans un terrain vague, à côté du salon de coiffure.

Ruiz essaya de vérifier ses bras, mais Walter résista.

-Attention, s'il te plaît...

Il parvint à retirer le tissu collé par le sang séché. Ce n'étaient pas des blessures étendues mais elles étaient profondes. Les trous des crocs étaient clairs et presque nets. Il devrait être reconnaissant qu'ils ne l'aient pas déchiré, pensa Ruiz.

-Pourquoi n'es-tu pas allé à l'hôpital ? Tu m'aurais appelé pour aller te chercher.

-C'était à seulement dix pâtés de maisons, mais ils semblaient plus longs que je ne le pensais.

-Alors allons-y maintenant...

-Il n'y a rien à coudre, non ?

-Non mais...

-Alors guéris-moi et donne-moi les vaccins nécessaires, puis je vais me coucher.

-C'est un hôtel, bon sang, pas un hôpital, je n'emporte pas ça avec moi, pas même dans ma mallette.

-Mais on ne peut pas laisser Blas seul avec Ansaldi...

-Je le sais déjà. Mais il est arrivé il y a quelque temps avec le garçon... Je fais un petit tour en voiture jusqu'au bureau et retour. Ansaldi!

Le concierge a quitté sa chambre. Il avait un air endormi.

-Ils ont attaqué Márquez, s'il vous plaît, prenez soin de lui pendant que je vais chercher les vaccins à mon bureau. Le garçon dort dans sa chambre, ne le réveille pas.

-Ce n'est pas mon intention, docteur. Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de l'architecte.

Ruiz est parti et ils étaient seuls. Ansaldi n'a rien fait pour couvrir ou panser les blessures de Márquez. Walter le regardait depuis le canapé, méfiant, et soudain la silhouette d'Ansaldi, petite, à moitié voûtée, aux épaules étroites, avec ce visage qui était à la fois entre jeune et vieux, lui rappela la forme d'un oiseau. Ansaldi se tenait devant lui, les mains jointes devant la poitrine, la tête à moitié chauve et avec une couronne de cheveux courts blonds et blancs. Il se demandait quel âge elle avait réellement. Il paraissait cinquante ans, mais parfois sa voix, au téléphone, paraissait beaucoup plus jeune, et puis, niant cette impression, son visage semblait montrer des rides cachées et une peau trop lisse et usée. D'autres fois, il avait l'air d'avoir quatre-vingt-dix ans, mais c'était impossible, se dit Walter, le voyant maintenant comme s'il voyait un phénomène étrange dont il ne pouvait être sûr qu'il ne s'agissait pas simplement d'une hallucination. Il y crut jusqu'à ce qu'il le voie porter une redingote, un pantalon du XIXe siècle et une chemise à volants. Mais Walter était fiévreux, c'était la seule chose dont il était sûr. Il transpirait et le sang de ses blessures semblait se liquéfier pour laisser refluer l'hémorragie. Il s'est regardé, mais il ne saignait pas et pendant un moment il s'est calmé.

-Tu veux boire quelque chose, architecte ?

Walter leva les yeux et secoua la tête. Il a immédiatement voulu dire oui, il avait besoin d'un verre d'eau, mais son palais était sec et sa langue était coincée sans rien dire. Ansaldi n'a même pas vu son geste, car il s'était déjà retourné pour regagner sa chambre. Il entendit des aboiements et fut surpris. Mais c'étaient des chiens ordinaires qui couraient après un cycliste.

Il est resté endormi. Lorsqu'il se réveilla, il était toujours sur le canapé. Ruiz était à ses côtés et lui faisait une injection dans le bras. Il avait ôté sa chemise et soignait ses blessures avec de l'iode. Puis il l'a bandé et lui a donné une pilule à prendre. Walter but le verre d'eau avec beaucoup de soif et en demanda un autre, puis un autre. Lorsqu'il fut satisfait, il demanda :

-Et Mateo...?

Ruiz regarda l'heure. Il était six heures de l'après-midi. Ils devraient être de retour maintenant, ils n'avaient plus beaucoup de temps en plein jour pour s'entraîner.

-Il est devenu fou, il a acheté une arme pour tuer les chiens...

Walter commença à rire. Il n'y avait pas la moindre intention de moquerie. Le rire fut court et prit le ton triste d'un son creux.

-Allons au lit, tu dois dormir pour que ta fièvre s'en aille.

Je l'aide à se lever et à monter dans la chambre. Il l'a laissé tomber sur le lit et a éteint la lumière en sortant. Blas était dans la pièce à côté, il a entendu du bruit et est allé le voir. Le garçon frappait à la porte. Il l'ouvrit et Blas lui serra la jambe en pleurant. Bernardo le prit dans ses bras et essaya de le consoler.

-Mon Dieu, qu'est-ce qu'on te fait. Vous devriez être avec quelqu'un qui prend bien soin de vous.

Il descendit avec le garçon pour le divertir en attendant l'arrivée des autres. Il était assis sur le même vieux canapé et regardait l'entrée. Blaise posa sa tête sur sa poitrine et commença à jouer avec une chaîne en or. Il tira les cheveux sur sa poitrine et Bernardo retint une brève garce. Il repoussa ses mains en lui souriant. Il a pensé à la grossesse de sa femme. Natalia devait être assise sur le porche de la chambre à ce moment-là, avec un compagnon avec des gâteaux frits qu'elle préparait si délicieusement. Il se demandait si son fils, ou sa fille, serait comme ses parents. Sans aucun doute, il porterait dans son ventre la même chose qu'eux deux, le germe d'une condition, d'un habitat à peupler d'insectes. Puis il vit que Gregorio Ansaldi était à ses côtés et lui offrait une tasse de thé.

-Docteur, si vous avez envie de... ?

Encore ce ton, pensa Ruiz. Il était le seul avec qui elle entretenait encore cette condescendance trompeuse. Il accepta la tasse et la posa sur la petite table à côté du canapé. Il regarda un instant la tasse en porcelaine : une fissure parcourait le milieu. Il but une gorgée et lorsqu'il la reposa, il remarqua une autre fissure similaire dans l'assiette. Par hasard, ils ont coïncidé. C'était de la porcelaine fine, pensa-t-il, et Ansaldi anticipa sa question :

-Je vois que vous appréciez la beauté, docteur. C'est vraiment un soulagement de trouver une telle sensibilité chez un scientifique. Cet ensemble est le peu qui reste d'une vaisselle de cent quatre pièces que j'ai rapportée de mon pays il y a de nombreuses années. Seulement douze sur cent quatre. C'était comme voir mourir une ville entière, docteur, une ville où tout le monde était une famille proche.

-Je suis désolé, Ansaldi. Et de quelle date date-t-il...

-C'était un cadeau du prince Christian de Saxe pour moi... à un ancêtre.

Ruiz remarqua ce lapsus, comme si le souvenir de cette époque avait affaibli un instant la barrière d'apparence équivoque avec laquelle il essayait de se protéger. Mais pour se protéger de quoi, se demanda-t-il.

-Que sais-tu des chiens ?

-Comme tout le monde....

Ruiz fit un geste d'impatience.

-N'insulte pas mon intelligence, Ansaldi. Vous cachez quelque chose, vous n'allez pas me le nier.

-Maintenant, c'est toi qui m'offense en m'obligeant à répéter des phrases banales. Nous cachons tous quelque chose, docteur. Vous le savez... -Et il a tendu la main pour toucher la poitrine de Ruiz.

Bernardo laissa cette main qui le touchait à peine glisser timidement et furtivement jusqu'au creux de son ventre. Là, cela s'arrêta, et il ressentit les picotements habituels lorsque quelque chose le faisait se sentir mal, ou du moins mal à l'aise. Ansaldi avait bien sûr cette vertu, mais il y avait quelque chose de plus. Il sentait que les insectes, endormis ou silencieux, comme ils le seraient pendant la majeure partie de leur vie jusqu'au moment où il faudrait mourir pour les expulser, bougeaient comme s'ils se dispersaient. Il réprima un spasme intense et repoussa la main du vieil homme.

-Je suis désolé, docteur, mais c'était le seul moyen de vérifier ma véracité.

Ruiz était en train de se remettre lorsqu'elle le vit attraper Blas et l'asseoir à côté de lui sur le canapé. Le garçon regarda le vieil homme avec méfiance, mais ne résista pas. Il remarqua seulement que son front

transpirait et qu'il s'essuyait fréquemment les lèvres. Il se demandait s'il avait de la fièvre, mais il était de l'autre côté d'Ansaldi et il n'avait pas l'impression d'avoir la force de se lever.

-Qui êtes-vous? -je lui demande.

Le vieil homme lui sourit, s'installant mieux et mettant le garçon à genoux, comme s'il était prêt à lui raconter une histoire.

-Je m'appelle Gregorio Ansaldi et mon père s'appelait le même que moi. Ma mère était Marietta Sottocorno, une diseuse de bonne aventure. Je suis le produit des deux, le résultat d'une invention et d'une prophétie. Mon père a vécu de nombreuses années et avait presque cent ans lorsqu'il a épousé ma mère, qui était adolescente. Il prolongea sa vie avec un mélange de substances qu'il trouva lors de ses voyages à travers ces régions d'Amérique du Sud, à l'époque où existaient encore des peuples indigènes qui conservaient les secrets de leur alchimie. Il a presque réussi à combattre la mort et m'a fait vivre presque aussi longtemps que lui. Deux générations alors qu'il aurait dû y en avoir au moins trois. C'est une avancée très louable pour l'humanité.

Ruiz l'écoutait mais ne savait pas s'il comprenait vraiment ce qu'il disait.

-Quel âge as tu?

-Assez, docteur, pour ceux qui ont lutté contre la mort et ses messagers, dont vous êtes entré dans la famille.

Il commença à caresser la tête de Blas, qui jouait avec le bout d'un mouchoir qui dépassait de la poche d'Ansaldi.

-Je peux le guérir, docteur. Je pense que j'ai de bonnes chances d'y parvenir, si vous me le permettez.

Bernardo se redressa et le regarda avec des joues pâles et des yeux brillants.

-Comme? Dites-moi s'il vous plaît.

-Patience, docteur, suivez les conseils que vous donnez à vos patients. Chaque traitement nécessite des sacrifices. Ce n'est pas grand-chose que je vous demande.

-Quoi, pour l'amour de Dieu, dis-le déjà ?!

-Je sais que le Dr Ibáñez a décidé de tuer les chiens. Il ne pourra pas le faire avec tout le monde, mais je ne veux pas qu'il tue plus que ceux qui sont déjà morts samedi. Ils sont mon espoir. Je n'ai pas d'enfants, l'opportunité ne m'a pas été donnée, je suppose. C'est pourquoi Valverde est comme mon fils adoptif. Il a les mêmes préoccupations que moi, le même objectif. Retarder la mort est l'étape la plus importante et les chiens

font partie de nos expériences. Ils doivent vivre et se reproduire, car ce n'est qu'avec les années que nous verrons si notre l'objectif a été atteint. Je mourrai tôt ou tard, Valverde aussi, mais les chiens continueront à vivre.

-Et qu'attends-tu de moi ?

-Convaincre Ibáñez de quitter la ville, ou au moins l'empêcher de tuer les animaux.

Ruiz se leva du canapé et éloigna Blas d'Ansaldi.

-Même si j'accepte ce que tu me demandes, je ne vais pas te convaincre, tu ne le connais pas.

-Je l'imagine, mais c'est à vous de faire tout le nécessaire, si vous voulez vous libérer de votre héritage.

Lorsque le vieil homme se leva et passa devant lui pour retourner dans la pièce, Ruiz sentit à nouveau des picotements dans son abdomen. Blas lui disait qu'il avait faim. Il regarda le garçon et répondit qu'il allait lui donner le goûter. Elle se rendit dans la salle à manger et l'assit sur la chaise haute. Il lui toucha le front et heureusement, elle ne semblait pas avoir de fièvre. Il entra dans la cuisine, où le gérant était en train de nettoyer le sol.

-Le cuisinier n'est pas encore arrivé ?

-Je ne sais pas, docteur, je ne pense pas arriver à cette heure-là.

"Hôtel de merde", marmonna Ruiz, et il se dirigea directement vers le réfrigérateur pour chercher du lait à bouillir. Il alluma le feu, mit le pot de lait sur le feu, chercha des boîtes de biscuits ou de vanille. Il retourna dans la salle à manger et Blas le regarda avec un sourire.

-Tiens, une vanille pour toi et une autre pour moi.

Blas riait des miettes qui tombaient sur la nappe, Bernardo essayait de suivre ce sourire, de s'infecter de l'innocence de Blas, de la sage ignorance qu'était la connaissance au-delà de l'immédiat. Une connaissance de la seule chose importante dont il faut s'inquiéter : la fin. C'était ce qu'eux, les adultes, ne savaient pas, ce qui les faisait frémir comme des vieillards obligés de passer une longue nuit dans l'obscurité et le froid de l'hiver. Lorsque nous connaissons enfin notre corps comme nous connaissons le moteur de notre voiture, nous savons quelles choses il peut tolérer, quelles routes, quels climats et combien de kilomètres il peut parcourir. On sait quand remplir le réservoir d'essence car l'aiguille sur le tableau de bord tourne d'une certaine manière, s'il a besoin d'eau car elle fait un léger gargouillis, s'il faudra rajouter de l'huile car elle ne glisse pas comme d'habitude.

Nous craignons pour notre voiture comme nous craignons pour notre corps, les deux nous prendront, les deux nous laisseront coincés dans un

endroit isolé, et abandonnés, peut-être pour toujours, loin de toute communication, dans un silence absolu, un silence désincarné où même les échos ne du vent Ils existent parce qu'il n'y a ni arbres ni rochers. Seule la terre, pieuse, qui nous berce, nous accepte. Et notre voiture est au cercueil de notre corps, tout comme le corps est au cercueil de notre âme.

Ruiz savait que son corps ne résisterait pas, et c'est pourquoi la libération qu'Ansaldi lui offrait était plus qu'un espoir, et même si ses paroles n'incluaient aucune sorte de promesse, il l'ajoutait à la voix du vieil homme, imaginant ce que Je n'avais pas vraiment écouté, simplement parce que j'avais besoin d'étayer le désespoir sur une fragile colonne de certitudes inventées.

Presque à dix heures, Mateo et Mauricio arrivèrent. Ils étaient en sueur et ont laissé les fusils près de la cheminée, enveloppés dans des draps pour que personne ne les voie lorsque nous descendions de la voiture.

-Comment s'est passée ta journée, Bernardo ? –Demanda Matthew en bâillant.

Ruiz pensa : il a l'air fatigué, peut-être qu'il ne veut pas sortir ce soir.

-Une mauvaise journée...-et il commença à parler de Márquez.

Mauricio montait les escaliers pour prendre une douche dans sa chambre et s'arrêta en entendant cela. Maintenant, ils le regardaient tous les deux avec inquiétude.

-Est-ce que Blas va bien ?

-Oui, ne t'inquiète pas, il dort dans ta chambre.

"La pute qui lui a donné naissance", dit Mateo en courant vers les escaliers.

Les trois entrèrent dans la chambre de Walter et le trouvèrent endormi. Ruiz changea le chiffon humide sur son front. Il a mis le thermomètre sous son aisselle et a pris son pouls.

-Es-tu sûr qu'il ne s'agit pas d'aller à l'hôpital ?

-Il ne voulait pas, et je ne pouvais pas l'emmener sans laisser Blaise seul avec le vieil homme.

-Mais...-commença à dire Dergan.

Ruiz lui fit baisser la voix et regarda la colonne de mercure sur le thermomètre.

-Il n'a plus de fièvre. Laissons-le dormir. Descendons. Tu dois me dire comment ça s'est passé pour toi.

Des sandwichs, des conserves et du vin étaient servis dans la salle à manger. Ils lui ont parlé de cette pratique, mais n'ont pas voulu dire quoi que ce soit sur ce qu'ils avaient vu dans le restaurant. Ils ont changé de sujet.

-Cet hôtel s'effondre et le vieil homme s'en fout...-dit Mauricio.

-Ou plutôt c'est nous qui ne nous soucions pas de nous, maintenant que nous le connaissons mieux.

Dergan regarda Ruiz, intrigué.

-Tu lui as parlé ?

-Plus ou moins...

-Il t'a dit qui il était ?

Ibáñez les regardait sans comprendre.

-Arrêtez un peu, genre, qui est-il ?

Ils ne lui prêtèrent pas attention. Mauricio et Bernardo ont une fois de plus partagé cette complicité dont il était isolé.

-Il m'a parlé de ses parents, il m'a raconté tout un délire sur le report de la mort, quelque chose de similaire à ce que Valverde nous a dit, mais chez le vieil homme, tout cela ressemble à une légende, à quelque chose. ou trop archaïque pour être vrai.

-Mais c'est pourquoi il a besoin de Valverde. Le pharmacien l'adapte à la réalité, tu comprends ?

"Je ne comprends pas de quoi ils parlent", intervint Mateo.

-Dimanche, j'ai vérifié la chambre et j'ai trouvé des documents du vieil homme. Il a plus de quatre-vingt-dix ans et en paraît cinquante.

"C'est ce qu'il m'a fait comprendre", a poursuivi Ruiz. "Son père a réussi à prolonger sa vie, et maintenant Ansaldi veut continuer en expérimentant avec des chiens. Il a fait une pause, a pris une profonde inspiration parce qu'il savait ce qu'il était." je vais dire ensuite que je ne rencontrerais pas plus que de la résistance.- C'est louable.

Les autres le regardaient comme un cinglé.

-Que veux-tu dire?

-Je dis que c'est une énorme découverte si c'était vrai. Peut-être devrions-nous les soutenir avec cette histoire de chien.

Mateo se souvient des paroles prononcées par Valverde dans la chambre de la malade. Oui, tout cela était vrai, du moins l'imagination et le délire étaient plus palpables et plus vrais que bien des vérités prétendument concrètes. Parfois, ce à quoi nous voulons penser va de soi, quelque chose d'aussi réel qu'une bouée de sauvetage dans un naufrage. Peut-être que Valverde a vécu ainsi, ou peut-être que c'était lui, Ibáñez, qui n'était pas prêt à accepter tout cela comme étant vrai. Quoi qu'il en soit, les paroles de Ruiz, son changement d'attitude, le troublèrent.

Dergan rit, déplaçant un doigt sur sa tempe comme s'il tournait une vis desserrée.

"Je pense que tu es sérieux", dit Mateo, voyant l'expression d'un garçon effrayé qu'avait Bernardo.

-Oui. Je suis sérieux. Je pense que nous devrions laisser les chiens tranquilles.

Mateo s'est levé et est allé chercher son arme. Ruiz a continué à lui dire.

-Réfléchissez un peu, s'il y a le moindre espoir que toute cette théorie soit vraie, la mort d'Alma n'aura pas été vaine... - Tout en lui parlant, Ibáñez rechargea son fusil et lui lança des regards pleins de ressentiment.

-D'accord... j'abandonne...-dit Ruiz- Mais au moins ne sors pas ce soir, penses-y et demain tu seras plus reposé et plus calme.

Dergan se leva et alla chercher son arme.

"Il me semble que le vieil homme lui a fait un lavage de cerveau... Ne faites pas attention à lui", a-t-il dit à Mateo.

-J'essaye...-et Mateo regarda Ruiz avec fureur.

Bernardo insista encore.

-Réfléchissez un peu, un homme de quatre-vingt-dix ans qui en paraît cinquante. Cela ne vaut-il pas la peine d'enquêter ? Les chiens font partie de l'expérience, Valverde l'a déjà dit.

Ils ne lui ont pas prêté attention, alors il a essayé d'arrêter Ibáñez avec un bras, il s'est retourné et l'a poussé. Ruiz est tombé sur le dos, mais personne n'a essayé de l'aider à se relever. Ils l'ont vu le faire seul. Mateo le regardait avec une colère intense, le fusil tremblant dans ses mains, le canon traversant son visage comme une fissure dans son âme.

je te tue.

Mauricio poussa Mateo à les faire sortir immédiatement. Bernardo Ruiz les a vu partir et il savait qu'il n'en avait pas fait assez, qu'il n'aurait jamais le courage de faire ce qui devait être fait.

vingt-et-un

Il était midi passé. Ils portaient leurs fusils couverts et sur leurs épaules comme des paquets de tissu, au cas où ils rencontreraient des personnes ou un policier. Ils ont parcouru plusieurs pâtés de maisons, y compris les mêmes où ils avaient vu les chiens samedi soir. Le ciel était étoilé, mais les lumières de la ville atténuaient la lueur. Ils entendirent une sirène d'ambulance puis un camion de pompiers, très très loin de là. Ils ont entendu des aboiements et des hurlements en réponse à ces sirènes. L'odeur de la ville nocturne était un léger mélange de café, d'anis et d'humidité. Certains bars étaient ouverts.

Il n'y avait personne dans les rues. Seulement une voiture occasionnelle, ou un cycliste qui ne les regardait même pas. Ils passèrent devant la maison de María Cortéz. Dergan ressentit un bref frisson en se souvenant du dimanche matin qu'il avait passé avec elle. Il y avait des chiens dans le jardin, mais des chiens ordinaires. Ils lui ont aboyé dessus en passant devant la clôture. Une lumière s'est allumée sur le porche et le rideau de la fenêtre a bougé un peu.

Ils arrivèrent à l'entrepôt de Costa. C'était comme toujours, fermé et abandonné. Ils ont frappé sur la porte et les fenêtres en métal, peut-être qu'il y avait un endroit où les chiens sauvages pourraient entrer. Ils n'ont rien entendu. Ils ont continué. Ils se trouvaient désormais sur le trottoir du terrain vague où Walter avait été attaqué.

"Je vais entrer en premier, tu me couvres", a déclaré Mauricio.

Mateo hocha la tête et le suivit. Dergan s'enfonça dans l'herbe en s'éclairant avec une lampe de poche. Ils avaient déballé leurs armes. Un chien a aboyé et seulement une seconde plus tard, Mauricio a senti les dents sur son genou gauche. Il a failli tomber, mais a repris l'équilibre et a frappé la tête de l'animal avec la lampe de poche. La lumière s'éteignit et, dans l'obscurité, ils entendirent les grognements d'un autre chien. Mateo cherchait maladroitement son ta lampe de poche, qui s'était emmêlée dans le drap. Lorsqu'ils réussirent à l'allumer, ils aperçurent deux animaux devant eux.

"Ne bouge pas," dit Mauricio. "Lève le fusil très lentement..." Sa voix devint douce comme un murmure.

Mateo essaya d'obéir. Il se sentait trop fatigué pour avoir peur. Pour lui, les chiens n'étaient plus que deux objets à abattre, et il était convaincu qu'avec quelques mouvements rapides, il pourrait les abattre facilement.

Mais Mauricio a insisté pour agir avec prudence, même lorsque les chiens ne pouvaient même pas les voir. Les yeux, aux paupières mi-closes, paraissaient perdus et presque éthérés dans les visages blancs. Les têtes bougeaient guidées par l'odorat. Du mucus blanc coulait de leur museau. Leurs gueules étaient ouvertes et Mateo vit les grands crocs, peut-être trop grands pour la taille des chiens. Ils ne l'avaient pas remarqué dans les corps du laboratoire de Valverde. Auraient-ils changé, auraient-ils évolué d'une manière ou d'une autre, à chaque génération ? Parce que ces chiens étaient sans aucun doute plus jeunes. Et plus loin, à côté du mur du terrain vague, il y avait des bébés.

En réfléchissant à tout cela, Mateo vit que Dergan avait déjà épaulé son fusil et visait. Tournage. L'un des animaux est tombé mort, l'autre a couru se cacher. Ils l'ont suivi.

"Lentement", répéta Mauricio.

Ils ont dégagé les branches et les herbes hautes avec le canon de leurs fusils. Ils ont éclairé le chemin avec leurs lampes de poche, jusqu'à ce que le mur blanc apparaisse, leur donnant un reflet aveuglant. Ils n'ont plus vu le chien survivant s'approcher. Mateo sentit la tête de l'animal sur son visage. Puis il entendit un coup de feu, et toujours aveugle entre la clarté soudaine et l'obscurité immédiate, il crut que c'était lui qui était blessé. Mais bientôt la main de Dergan l'aida à se relever. Le chien gisait par terre.

"Merci", dit-il. Puis il se demanda si Mauricio lui avait tiré dessus juste au moment où il avait le chien sur lui. L'autre devina ce qu'il pensait. La pâleur du visage de Mateo était si évidente que Dergan se mit à rire.

-Je n'avais pas d'autre alternative...

Ibáñez n'a rien dit. Ils se sont approchés des bébés. Il y en avait peut-être une quinzaine ou plus.

-Mon Dieu, s'ils se reproduisent ainsi, on n'en finira plus.

Mauricio a seulement répondu en levant la crosse du fusil et en frappant la tête de certains chiots.

"Prends soin des autres", dit-il à Mateo.

Ibáñez a fait ce qu'il a demandé. Cinq minutes plus tard, ils étaient tous morts. Un seul bougea un peu et Mateo l'acheva d'un autre coup. Ils quittèrent le terrain vague, fatigués mais enthousiastes, se tenant par les épaules et les armes dans leurs bras libres. Dergan boitait un peu et s'est bandé avec un morceau de drap.

-Tu veux retourner à l'hôtel ? –Matthieu lui a demandé.

-Pas question, maintenant qu'on y a pris goût. Continuons.

En marchant, Mauricio a amélioré son rythme. C'était une blessure superficielle et elle ne faisait pas trop mal. Ils passèrent devant la boulangerie Casas, puis regardèrent l'intérieur fermé du bar Santos. Il y avait des détritus et des restes de nourriture devant la porte. Ils décidèrent d'attendre un peu, en se cachant, pour voir si les chiens allaient apparaître. Lorsqu'ils tournèrent au coin de la rue, ils rencontrèrent deux garçons d'environ dix-huit ans. Ils étaient jumeaux. Les deux couples se surprirent d'abord, puis se saluèrent.

-La chasse aussi, les gars ? – a demandé Dergan, qui avait vu les vagues élastiques et les pierres accumulées sur le trottoir.

-C'est vrai, monsieur.

Dergan essaya de cacher son sourire méprisant. Les garçons regardaient les fusils avec étonnement et admiration.

-Ils ont eu de la chance ?

L'un d'eux répondit :

-Nous avons déjà tué vingt chiens depuis leur apparition, et deux cette nuit.

Mauricio les regarda avec sarcasme, mais réalisa qu'ils ne mentaient pas. Ces pierres, lancées avec force dans un endroit vulnérable, pourraient être mortelles.

-Mais où les pointent-ils ? –Matthieu a demandé.

-Au fait, monsieur. Tout le monde le sait.

Mauricio et Mateo ont commencé à rire et les garçons leur ont dit de se taire.

-Eh bien, les garçons, vous nous avez donné une belle leçon. Je suis le Dr Ibáñez et il est vétérinaire, Mauricio Dergan.

-Nous sommes les frères Benítez. Je m'appelle Daniel, voici Jorge.

Tous les quatre se serrèrent la main. Puis ils s'assirent sur leurs hanches, attendant.

-Ils habitent à proximité ?

-À deux pâtés de maisons.

-Et est-ce qu'ils vont à la chasse tous les soirs ?

-Certains oui, d'autres non.

-Et tu n'as pas peur ?

-Au début un peu, mais on les connaît déjà. Ils sont aveugles, ce qui les empêche beaucoup de nous poursuivre. L'odeur les confond aussi.

-L'odeur humaine ?

-Oui docteur. Mon frère et moi nous nous séparons en courant, puis les chiens poursuivent l'un, et l'autre lui tire une balle dans les jambes, alors on en profite pour lui frapper le nez avec les vagues.

-Mais s'il y en a plusieurs...

-Une fois, nous avons osé en attaquer deux en même temps, mais ils ont failli nous mordre. C'est pourquoi nous ne faisons rien s'il y en a plus d'un. Maintenant, avec vous, nous pouvons former une bonne équipe.

Mauricio tapota le dos du garçon. Le frère semblait plus timide et parlait peu.

Près d'une heure plus tard, quatre chiens sont apparus en train de renifler les poubelles.

-Un pour chacun –a dit Daniel Benítez.

"Ça ne va pas être aussi simple", commenta Dergan en regardant par-dessus le bord du mur. Il a fait signe à Ibáñez de le suivre, les garçons l'ont suivi, mais il leur a dit de rester immobiles, qu'il leur ferait savoir s'il avait besoin d'eux. Ils protestèrent à voix basse.

Deux des chiens avaient grimpé sur la pile de sacs empilés, les deux autres déchiraient ceux en dessous. Comme ils semblaient distraits, Mateo et Mauricio se sont suffisamment rapprochés pour tirer sans erreur. Mais ensuite un cinquième chien est apparu, traversant la rue et courant droit vers Mateo. Aucun d'eux ne l'a vu, ils ne s'en sont rendu compte que lorsque le chien est tombé à un demi-mètre d'eux deux, juste au moment où il était sur le point de sauter sur Ibáñez. L'animal a été blessé par une pierre que les garçons lui avaient lancée. Dergan lui a tiré dessus pour l'achever. Maintenant, les garçons couraient vers eux, exultants, mais ils n'avaient pas le temps de dire quoi que ce soit parce que les garçons pointaient du doigt derrière eux. Les quatre autres chiens étaient désormais alertes et approchaient.

-Séparons-nous ! – dit l'un des jumeaux en descendant dans la rue pour voir s'il pouvait menacer les chiens de ce côté.

-Matthieu, à ma droite ! –dit Mauricio.

Ibáñez obéit, mais il ne comprit pas ce qu'elle attendait de lui, il n'y avait que le mur et la fenêtre du bar. Dergan a défié les chiens avec des cris et des mouvements de fusil. Il savait que l'odeur de son genou blessé les attirait plus vers lui que vers les autres. L'autre garçon était près de lui, derrière et à gauche, la vague prête. Les chiens qui étaient au-dessus des

sacs sont descendus, alors Mauricio a fait signe au garçon de tirer. La pierre a touché l'un des chiens à la tête et l'autre garçon en a tiré un autre dans les hanches. Les deux sont tombés au sol et Dergan leur a tiré dessus avant qu'ils ne se relèvent. Les deux chiens restants étaient coincés entre le mur et les sacs, Mateo était chargé de les y garder. Mais quand ils ont entendu les coups de feu, ils sont devenus fous et ont couru partout, heurtant le mur et se roulant dans les poubelles. Ibáñez voulait les frapper mais il n'avait pas assez de visée pour les frapper pendant qu'ils bougeaient, alors Dergan s'est occupé d'eux.

L'un des jumeaux avait grimpé sur la pile de sacs et avait tiré une pierre, au mauvais moment, brisant une des vitres du bar. Santos est alors apparu, regardant les morceaux brisés, se grattant la tête d'une main et l'autre à la taille.

"Bonsoir messieurs..." dit-il, calme, résigné.

"Désolé..." commença à dire Mateo.

-Ne t'excuse pas, j'essaie de me débarrasser de ces chiens merdiques depuis longtemps, mais ils reviennent toujours.

Les jumeaux sont venus s'excuser. Il leur donna une tape amicale sur la poitrine.

-Ne vous inquiétez pas les gars... Je vais juste devoir le dire à votre vieux, cette fenêtre va me coûter cher.

Les garçons se regardèrent.

-Saints, s'il vous plaît, ne lui dites rien, nous le paierons, vous savez que notre vieux va mal.

-C'est bon, j'en parlerai demain. Rentrer chez soi.

Ils ont dit au revoir aux autres avec une forte poignée de main.

"C'était une excellente chasse", leur a dit Dergan.

-Es-tu sûr de ne pas vouloir le dire au père ? –Mateo a demandé à Gaspar Santos.

-Ouais. Ce qui s'est passé, c'est que l'entreprise de son père a fait faillite. C'étaient des gens d'argent, tombés en ruine. D'ailleurs, le vice s'est propagé... et il a levé le coude pour être plus clair.

"Laissez-moi payer la dépense", dit Mateo, qui avait déjà sorti son portefeuille de son pantalon.

Santos a attrapé le bras d'Ibáñez et l'a éloigné de lui.

-Non, s'il te plaît, n'y pense même pas. Vous devez être amis de l'architecte Márquez, non ?

-C'est comme ca.

-Il était là cet après-midi, nous avons longuement discuté. Mais passez un moment.

Santos a retiré quelques chaises des tables et les a invités à s'asseoir. Puis il est allé chercher des panneaux de particules pour recouvrir le vitrail cassé. Mateo et Mauricio se sont immédiatement levés pour l'aider. Il voulait leur éviter cette peine, mais ils ont insisté. Ils ont ensuite saisi les corps des chiens et les ont mis dans des sacs poubelles.

"Gardons-en deux à disséquer", a déclaré Mateo.

Dergan surveillait la rue au cas où d'autres apparaîtraient. Une moto est passée et le conducteur s'est arrêté.

-Ce qui s'est passé? -demandé

"Nous avons tué des chiens sauvages", répondit Mauricio avec méfiance.

Le type était robuste, avec des gestes et une intonation militaires, mais il était en civil. Il ne lui demanda rien d'autre, il lui souhaita juste une bonne nuit et continua son chemin. Mauricio restait inquiet.

-Qui était? –Demanda Santos.

-Je ne sais pas, curieux, mais ça ne m'a pas donné confiance. Nous ferions mieux de finir rapidement.

Ils ont fermé les sacs et laissé les corps là où Santos a laissé les restes de viande pour les jeter le lendemain. Les corps qu'ils réservaient étaient placés contre un mur.

-Non Il y a des chats, n'est-ce pas ? –Demanda Mauricio, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, alors qu'il s'asseyait pour prendre une bière que Santos les avait invités.

Les trois ont ri, Santos a déclaré :

-J'en ai un, mais depuis que ces chiens sont là, il n'a pas quitté le bar. –Il s'est levé pour le chercher, mais il ne l'a pas trouvé.- Qui va le trouver avec ces corps ce soir.

Ils lui ont parlé de l'attaque contre Márquez et Santos s'est senti coupable ; C'était lui, leur dit-il, qui lui avait dit qu'il pouvait trouver des chiens dans ce terrain vague.

"Eh bien, ne vous inquiétez pas", dit Mauricio, "nous les avons déjà tués il y a quelque temps."

Une brise fraîche entrait par les fissures entre les planches et les verres brisés. Ils entendirent une moto passer à deux reprises, d'un côté à l'autre. Ils savaient que c'était le même et ils comprirent qu'à partir de cette nuit ils commenceraient à les surveiller.

-Je suis désolé de t'avoir causé des ennuis...

-Quelles problèmes? –dit Santos- Avec les soldats ? Bahhh... J'ai étudié pour entrer dans l'armée après la colimba, pendant trois ans. C'étaient les pires de ma vie. Ils m'ont baisé jusqu'à ce que mes couilles éclatent, alors un jour j'ai frappé un sergent lors d'un défilé le 25 mai. Ils m'ont mis en prison pendant six mois. Puis j'ai ouvert ce bar. Mais j'ai vu beaucoup de choses pendant cette période et j'ai appris à me taire. Ils ne vont pas s'en prendre à moi si facilement, mais avec vous c'est différent, avec les professionnels, je veux dire. Vous êtes des gars qui pensent, et pour eux, cela revient à dire des réactionnaires de gauche.

Ibáñez le regarda avec surprise et réalisa que Dergan partageait la même complicité soudaine avec cet inconnu qui semblait soudain être plus qu'un ami. Un type à l'air insouciant, aux cheveux longs et ébouriffés, à la barbe grisonnante et blonde, avec un tablier qu'il portait encore à cette heure de la nuit, et un torchon qu'il mettait et retirait de la poche du tablier pour sécher la table à chaque fois. un verre a laissé un cercle.

"Eh bien, je pense que nous devons y aller..." dit Mauricio presque une demi-heure plus tard. Il se leva pour aller chercher les sacs qui seraient emmenés à la morgue tôt le matin.

-Es-tu sûr pour le vitrail ? –Matthieu a insisté.

-Bien sûr, docteur, n'en dites pas plus.

-Alors payons les bières...

- Ce n'est pas grave, si tu insistes.

Les trois se serrèrent fermement la main en se disant au revoir.

-Ce fut un plaisir de vous rencontrer. Un câlin de ma part à l'architecte et au Dr Ruiz, je verrai si je peux visiter l'hôtel demain.

-Nous vous attendons... Prenez soin de vous.

-Prenez soin de vous, vous devez encore marcher plusieurs pâtés de maisons.

Ils se saluèrent pour la dernière fois. En s'éloignant du bar, ils pensèrent tous les deux, sans le dire, que Santos avait raison. Il y avait deux chiens morts qui saignaient encore dans ces sacs. Mateo a décidé de les porter lui-

même, afin que Dergan puisse tirer si nécessaire. Ils regardaient partout avec une extrême prudence lorsqu'ils atteignaient chaque coin

La nuit était humide et la rosée faisait briller les pavés dans la faible lumière des porches. Une sirène hurlait à plusieurs pâtés de maisons, la brise fraîche faisait bouger les branches des arbres qui tentaient de se toucher de trottoir en trottoir dans la rue. Puis, ils entendirent à nouveau la moto, et Dergan fut le seul à s'arrêter brusquement, juste au-dessus du trottoir, pour écouter. La moto s'éloigna à nouveau. Mateo portait les sacs comme deux bottes de pommes de terre sur une épaule, et comme il ne le voyait pas s'arrêter, il avait continué à traverser la rue. Mauricio a recommencé à marcher derrière Ibáñez et a commencé à observer son dos, comme s'il ne le reconnaissait pas. Ibáñez ressemblait à l'homme au sac, celui qui, même dans différentes cultures, représentait l'étranger détesté venu enlever les mauvais enfants.

Mauricio se souvient de l'année précédant son arrivée au pays, des hommes qui transportaient leurs enfants dans des sacs similaires. Les enfants morts de la rage transmise par les chiens que lui, dans la petite ville côtière de Bretagne française, n'avait pas su arrêter. Des chiens qui sortaient des grottes des falaises, où ils se cachaient des hommes. Il y avait près de trente animaux qui vivaient là, se nourrissant des poissons que la mer jetait sur la côte, des moutons qu'ils réussissaient à tuer en escaladant chaque nuit la falaise. Parfois, ils entraient dans les fermes, tuaient des poulets et se battaient avec d'autres chiens. C’est peut-être ainsi que plusieurs chiens domestiques ont commencé à être infectés. Les propriétaires les euthanasiaient, mais parfois ils appelaient Dergan pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une autre maladie, car les enfants ne voulaient pas que leurs chiens soient euthanasiés. Lorsqu'il confirma les soupçons, ils furent tués. Puis il a commencé à vacciner les animaux des voisins. Rares étaient ceux qui les emmenaient en ville pour les vacciner lorsqu'ils étaient chiots. Ainsi, en moins d'une semaine, il a manqué de vaccins et a dû en acheter davantage dans la ville la plus proche. Pendant ce temps, les chiens sauvages continuaient de faire des ravages, mais les chasseurs parvenaient à les coincer dans leurs grottes et à les étouffer avec des gaz. ou bien ils ont laissé de la nourriture empoisonnée à l'entrée. Des hommes arrivaient en ville avec de graves morsures, et Maurice regardait aller et venir la seule ambulance avec le médecin et son infirmière. Dans le petit hôpital, deux cas mortels de rage humaine ont été enregistrés.

Il a fallu une semaine pour que le nouveau lot de vaccins arrive, et il s'est lui-même consacré à aller de maison en maison pour vacciner les chiens. Deux jours plus tard, il n’avait de nouveau plus de vaccins et il a appelé pour en demander davantage. Plus de la moitié des chiens et autres animaux de la ville n’étaient toujours pas vaccinés. Les gens lui ont proposé de l'aider. Quand le nouveau lot arrivera, il leur dit.

C’est à ce moment-là que les mêmes chiens qu’il avait vaccinés ont commencé à présenter des symptômes de la rage. D'abord, un homme est

venu lui demander comment cela pouvait se produire, et il a répondu que ce devait être une autre maladie. Lorsqu'elle l'accompagna à sa ferme, la femme les reçut désespérés et en pleurs. Le chien de berger avait mordu leur fils il y a deux heures. Le garçon avait de la fièvre et sortait beaucoup de salive de sa bouche.

Maurice n'arrivait pas à croire que cela se produisait. Ils lui montrèrent le chien qui était attaché, aboyant comme un fou et avec de la bave dans la gueule. À côté du vétérinaire, l'homme avait le fusil de chasse prêt et il a tiré. Il a laissé tomber son arme et a couru vers la chambre de son fils. Dergan le suivit. Le garçon délirait entre les draps, sa mère essayait de le consoler. L'épaule regardait Dergan avec ressentiment et angoisse à la fois. Il recevrait de nombreuses expressions similaires dans les jours suivants, mais celle-là, parce que c'était la première, était la seule qu'il ne pourrait jamais oublier.

le jour d'avant. Cette fois, ils sont venus lui demander ce qui s'était passé avec les vaccins, puis les questions se sont transformées en reproches, et très vite les accusations se sont succédées sans obstacles ni interruptions. Soudain, il se retrouva entouré de gens qui parlaient en même temps, des visages qui gesticulaient sans qu'il puisse comprendre ce qu'ils disaient. Il crut même un instant que tout le monde parlait des langues étrangères, comme une sorte de Babel après le châtiment divin contre l'orgueil et la vanité.

Il a essayé de s'expliquer, mais il s'est rendu compte qu'il n'avait aucune théorie logique, et que la seule plausible - que l'envoi de vaccins était une fraude, et ce n'était pas la première fois que cela se produisait - ne lui servirait pas à échapper à sa responsabilité. Avait-il, peut-être, vérifié la date de fabrication et les marques du service de santé ? Peut-être l'a-t-il fait, comme c'était son habitude, ou peut-être pas, dans la hâte de vacciner le plus grand nombre d'animaux en quelques jours.

Il s'est laissé déborder par la foule, il est tombé au milieu de l'herbe, la tête dans les mains. Quelqu'un avait dû avoir pitié de lui, ou peut-être voulait-il simplement le laisser seul pour se venger. Il lui vint à l'esprit qu'il pourrait être le père du garçon qui mourait dans cette ferme, mais il apprendrait bientôt qu'en même temps il y avait beaucoup d'autres garçons à qui la même chose arrivait. Cela pourrait donc être cet homme ou n'importe quel autre, pour cette raison ou pour une autre. Maintenant, il avait seulement conscience qu'ils le poussaient et le tiraient par les bras vers une camionnette, puis partaient tandis que les gens frappaient sur les vitres et les côtés du véhicule, criant à travers le silence imparfait des vitres et leur propre insensibilité, cette couche protectrice que la peur avait créée autour d'elle.

Le médecin de la ville lui a donné un sédatif et l'a gardé enfermé dans sa maison pendant deux jours, avec un gardien à la porte. Lorsqu’ils l’ont laissé sortir, il s’est rendu à son bureau et l’a trouvé dévasté. Les animaux

soignés avaient été tués, ses propres chiens étaient morts également, tout comme les chats qu'il élevait pour les vendre. Il s'est rendu au poste de police et a été traité avec une froideur polie.

"Ce n'était pas de votre faute s'ils vous ont vendu des vaccins frelatés, docteur, mais vous auriez dû avoir meilleure mine", lui a dit l'officier principal.

Dergan se demanda s'ils avaient vérifié les flacons, s'ils avaient mené une enquête appropriée. Il décida de ne pas demander, s'ils l'avaient laissé libre c'était parce qu'il n'y avait aucun moyen de lui attribuer un crime. Avant de partir, le commissaire lui a conseillé :

- Traversez le cimetière, docteur, et vous pourrez ensuite quitter la ville.

Il fit ses valises et monta dans sa voiture. Il s'est arrêté à la porte du cimetière. À l'intérieur, tout le champ était rempli de monde, cela ressemblait à une fourmilière pleine de fourmis noires portant des branches. Mais les branches étaient des cercueils d'enfants.

Enfants tués par la rage.

Mauricio Dergan pensait à tout cela quand lui et Ibáñez arrivèrent à l'hôtel. Il n'avait même pas réalisé par quelles rues ou par quels chemins ils étaient passés, il se contentait de suivre Mateo comme ce jour lointain il avait suivi la colonne d'hommes portant les cercueils. de leurs enfants. Il s'était échappé du présent et de la nuit pour se transporter dans un autre monde lointain par une journée ensoleillée de deuil. Ils auraient pu être attaqués par les chiens sans même qu'il s'en rende compte, et il se sentait responsable de la confiance qu'Ibáñez lui avait accordée et qu'il avait déçue. Comme cette fois-là, il y a bien longtemps, dans une ville côtière de Bretagne.

Les chiens n'ont cependant pas attaqué de nouveau cette nuit-là. Lorsqu'il arriva devant la porte de l'hôtel, il eut l'impression qu'on l'observait depuis la rue. Comme si quelque chose ou quelqu'un, peut-être plusieurs, riaient de sa distraction et de sa conscience perdue dans le temps, il crut même entendre des grognements comme des rires simulés de pitié et de mépris. Comme si les chiens se souvenaient à travers la distance et les années de leurs ancêtres, ces chiens que lui, Maurice Dergan, avait laissé survivre.

Le matin, Ruiz s'est réveillé avec une forte secousse lorsque le réveil a sonné. Il était sept heures et il ne se souvenait même pas pourquoi il avait réglé l'alarme à ce moment-là. En se brossant les dents, il s'est souvenu que l'autopsie de la femme d'Ibáñez avait commencé à huit heures. Farías l'avait appelé la nuit, peu après le départ de Mauricio et Mateo. Puis il s'était couché et ne les avait pas vu revenir. Il n'entendait que des bruits de portes et de doux murmures qui se mêlaient à ses rêves. Des cauchemars qui revenaient de temps en temps pour lui rappeler ce qu'il était d'autrefois, un homme habité par des insectes, rien de plus qu'un autre habitat pour ces êtres qui survivaient aux tempêtes et aux cataclysmes, surpassaient les générations d'hommes et se transformaient à travers simplicité de leur quantité et de leur vie rudimentaire, presque aussi éternelle que les dieux. Et il avait souvent pensé qu'ils étaient peut-être plus durables que les dieux faibles créés par les hommes, dieux qui nourrissaient les créatures dans leur ventre.

Il pensait à ce qu'Ansaldi lui avait dit, et il avait honte d'avoir défié Mateo, de l'avoir trahi pour la promesse stérile du vieil homme. Comment il comptait l'aider, même si ce qu'il disait sur son âge et son origine était vrai. Ce qui vivait dans le corps de Ruiz était déjà irréversible. L’enlever équivalait à mourir. Eux, les insectes, étaient comme un autre viscère, ou même comme le sang lui-même. Et d’une certaine manière, les chiens constituaient quelque chose de similaire pour Dergan, car Ruiz connaissait la raison pour laquelle il avait émigré de France. Les animaux étaient des parasites qui affaiblissaient lentement les organismes qui les hébergeaient, faisant d'eux ce qu'ils voulaient, soumettant leur vie aux désirs et aux besoins des autres.

Il passa devant les chambres de ses amis. Il a frappé aux portes. Mauricio dormait. Mateo a couché avec son fils. Márquez était réveillé, assis sur le lit. Les bandages ne saignaient plus et la couleur était meilleure.

-Comment ça va?

-Mieux merci.

-Reste au lit encore un peu, je t'ordonne d'apporter le petit-déjeuner.

Walter n'a pas pu lui répondre, il a couru aux toilettes. Il devait être décomposé, il était fréquent que des tempéraments nerveux comme le sien somatisent le stress avec ce type de trouble.

Il descendit dans la salle à manger et la cuisinière lui apporta du café au lait.

-Et vos collègues descendent prendre le petit-déjeuner, docteur ?

-Non. Apportez simplement à l'architecte du thé au citron, s'il vous plaît.

Elle retourna à la cuisine. Ruiz regarda l'heure, il était déjà huit heures moins le quart. Il se demandait ce que ces deux-là qui essayaient de jouer aux chasseurs avaient fait la nuit dernière. Il vit arriver Ansaldi, qui se tenait à côté de lui après lui avoir dit bonjour.

-Quand vous aurez fini votre petit-déjeuner, docteur, je dois vous dire quelque chose.

-Dis-moi maintenant, parce que je dois aller à l'hôpital.

-Vos collègues, Dr Ruiz, ont fait une tuerie hier soir. J'ai entendu les coups de feu et je les ai vu entrer avec des vêtements sales. Le Dr Ibáñez avait deux sacs contenant des corps. Ils doivent être dans leur chambre.

Ruiz but une gorgée de café et attendit qu'il continue.

-Vous devez les emmener à Valverde, docteur. Cela ne me laissera pas entrer, vous seul en avez l'opportunité.

-Ne dis pas de bêtises. Cela ne va pas me convaincre comme hier.

-Docteur, s'il vous plaît. Ne soyez pas capricieux et réfléchissez un peu. Même si vous ne me faites pas confiance, je vous suggère de vous souvenir de tout ce que je vous ai dit, ce que je sais ne garantit-il pas ma promesse ? Le Dr Ibáñez peut-il en dire autant, même s'il a votre confiance ?

-Et quelle garantie me donnez-vous que vous pourrez m'aider ?

-Parlez à Valverde et il le saura. Mais il ne vous le dira que si vous lui amenez les chiens, ce sera un paiement de confiance pour qu'il parle.

Ruiz se leva, les mains tremblantes de colère. Ansaldi recula un peu.

-Je sais que la décision que je vous demande est difficile, docteur, mais je vous propose de peser -et il fit les gestes délicats de quelqu'un qui manipule une balance de vaisselle- les défauts d'une petite trahison contre les bénéfices de votre récupération. vie antérieur.

A ce moment, le cri de Blas se fit entendre. Ruiz monta les escaliers et frappa à la porte de Mateo. Lorsque la porte s'est ouverte, Ibáñez avait l'enfant dans ses bras. bras, qui pleurait sans consolation.

-Je ne sais pas ce qui ne va pas chez lui, il m'a réveillé en criant comme ça. Il n'a pas de fièvre, il doit avoir faim et s'ennuyer de cet hôtel.

Ruiz se demandait si son ami reprenait enfin ses esprits et décidait de quitter la ville.

-Pourquoi ne continues-tu pas à dormir, tu as l'air hagard. Je vais m'occuper du garçon.

-Mais aujourd'hui, c'est...

-Je sais, ne pense pas à ça...

-Tu ne comprends pas, je dois emmener les chiens qu'on a tués hier soir pour les faire autopsier.

-Je ne sais pas si j'ai le temps, mais je vais essayer. Je vais les emmener, dis-moi où ils sont.

Ibáñez montra le placard. Ruiz ouvrit la porte et trouva les paquets sous les vêtements sales. Il les sortit et les traîna à travers la pièce.

-Est-ce que tu vas pouvoir le faire seul ?

-Oui ne t'inquiète pas. Toi et Mauricio devez dormir.

-Tu as raison, ce soir, nous devons encore sortir.

Ruiz faisait semblant d'être d'accord, mais il avait l'impression que tout allait de pire en pire. Il se sentait désolé pour son ami. Il ne s'était pas rasé depuis samedi, et ne s'était probablement pas douché à son retour hier soir, et ses cheveux roux étaient ébouriffés et sales. Il ne portait qu'un pantalon de pyjama ample à la taille, et il tenait Blas dans ses bras, le berçant pour le faire se rendormir.

-Je vais dire au cuisinier de vous servir le petit-déjeuner.

"Merci..." dit Mateo, et il se remit au lit, allongeant le garçon à côté de lui. "Pour la nuit dernière, excuse-moi, mais je ne sais pas si j'ai bien compris ton attitude, j'étais fatigué.. . " et il bâilla.

"C'est bon..." fut la seule réponse de Ruiz, puis il quitta la pièce, laissant la porte ouverte. Il descendit les marches et atteignit le bas des escaliers. Ansaldi le regardait depuis la réception, avec un léger sourire satisfait.

Il parla au cuisinier du petit-déjeuner du garçon et partit en traînant les sacs. Il les a mis dans le coffre de la voiture et est parti pour la pharmacie de Valverde.

-Merci, Dr Ruiz.

Le pharmacien était derrière le comptoir, enveloppant dans du papier sulfurisé des poudres qu'il avait lui-même préparées. Il les laissa dans un coin de l'étagère sur la paroi latérale et alla récupérer les sacs que Ruiz n'avait pas encore lâché. Remarquant sa résistance, il dit :

-Tu peux les laisser partir, je les emmène au laboratoire.

Ruiz céda et le regarda entrer dans le couloir. Il le suivit immédiatement et Valverde se retourna en lui demandant :

- Avez-vous besoin de quelque chose, docteur ?

-Ansaldi m'a dit que tu pouvais me répondre à une question.

Le pharmacien a laissé les sachets sur la table de dissection, les a ouverts avec une fourchette et les chiens morts ont répandu leur odeur.

-Ils ont dû être enfermés toute la nuit...

-Dans un placard de l'hôtel...-dit Ruiz.-La nuit dernière, Ibáñez et Dergan les ont chassés.

-C'est dommage, après tout ce dont on a parlé dimanche...

-Valverde –Ruiz l'interrompit.- Ansaldi a dû lui parler de mon problème...

-C'est vrai, docteur, la première fois qu'il m'a amené les chiens, il me l'a dit. Il croyait que vous, en particulier, pouviez comprendre notre cause commune.

Les mains de Ruiz tremblaient. Il sentait également que son estomac se contractait en spasmes brefs et intenses.

-Il m'a dit...que tu pourrais m'aider à les enlever de mon dos.

Valverde était à peine plus grand que lui, et avec son manteau bleu clair et ses yeux verts, ses cheveux plaqués en arrière et ses mains calleuses à cause du contact avec des produits chimiques et des cadavres dans le formaldéhyde, il avait l'air beaucoup plus intimidant que la silhouette maigre et aux cheveux longs de Ruiz. cheveux bouclés et visage presque enfantin.

La main sur l'épaule du docteur, d'un air de douce amitié, il répondit :

-Laisse-moi te montrer quelque chose et je te raconterai ma théorie.

Elle le ramena dans le couloir et ils s'arrêtèrent devant la dernière porte. Valverde l'a ouvert avec une clé et a allumé le bouton d'éclairage. La pièce était pleine d'étagères aux murs, occupées par des bocaux transparents, carrés, rectangulaires ou cylindriques. Presque toutes avaient des fœtus à différents stades de gestation.

Ruiz commença à marcher parmi les préparatifs des cadavres. Chacune avait son étiquette avec les semaines de gestation, mais sans nom, bien sûr. Dans certains cas, il y avait des placentas complets ou seulement des fragments. C'était donc ce qu'il faisait toutes ces années depuis qu'il était venu de la campagne, pensa Ruiz. C’est ainsi qu’il gagnait sa vie, bien plus que ce qu’il pouvait obtenir à la pharmacie. Mais il était sûr qu’il ne facturerait pas cher pour un avortement. Son propre mode de vie démentait toute ostentation d’argent ou de luxe.

-Écoutez, docteur. Vous savez que le placenta est un tissu de revitalisation. Si ses cellules sont cultivées, elles peuvent générer un certain rajeunissement, au moins partiel. Eh bien, je dirais que nous pouvons faire

quelque chose de similaire. Ce que vous portez à l’intérieur, docteur, pourrait être expulsé par ces nouvelles cellules.

-Mais...

-Je sais, vous ne faites pas confiance à mes méthodes rudimentaires, mais regardez les chiens, docteur, qui les a créés ?

Ruiz s'est dit qu'il devait être fou pour croire en Valverde. Cependant, toute cette situation lui semblait maintenant comme un long rêve alors qu'en réalité et il dormait à Buenos Aires, avec sa première petite amie, Cecilia Taboada. Mais il se souvenait que même elle avait l'habitude de réciter d'étranges poèmes qui préfiguraient d'une manière ou d'une autre tout ce qui lui arrivait : les insectes et les chiens morts. Alors tout le temps et ses circonstances lui semblaient comme une spirale sans fin qui ajoutait des objets et des êtres vivants, l'impliquant en son centre, mais il ne savait pas si la direction de cette spirale était le paradis ou l'enfer, ni si ces paramètres étaient d'une sorte ou d'une autre. .valeur ou sens même.

Il avait la nausée, réalisa Valverde. Il vit une expression de mépris et d'ironie sur le visage du pharmacien.

-Allez docteur, je sais que tout cela vous impressionne.

Ruiz avait honte et la honte le mettait en colère. Il lâcha la main de Valverde, qui le tenait par le coude, et quitta la pièce. Il s'appuya contre un mur dans le couloir et prit une profonde inspiration. Il décida de ne pas vomir, il ne voulait pas donner cette satisfaction à l'autre, mais il n'était pas sûr de pouvoir continuer à tenir quand il le vit s'approcher avec un coton imbibé d'alcool. Il le mit sous son nez et l'odeur le ranima.

-Il se sent mieux?

Ruiz hocha la tête et quitta la pharmacie d'un pas rapide. Il a croisé une femme à la porte, qui l'a salué, mais il ne l'a même pas remarquée. Il s'est seulement retourné pour dire à Valverde qu'il reviendrait ce soir-là pour commencer le traitement.

## 23

L'hôtel semblait inhabité jusqu'en début d'après-midi. Ruiz avait quitté la pharmacie avant midi, mais n'était pas encore revenu lorsque Walter se leva. Il était presque deux heures de l'après-midi. Dergan dormait encore, mais il n'entra pas dans sa chambre. Il regarda dans la chambre de Mateo par la porte entrouverte. Ibáñez était face contre terre sur le lit, les jambes

écartées, les bras croisés sous l'oreiller et la tête sur le côté. Le garçon était réveillé et jouait avec les cheveux de son père, mais il ne semblait pas le remarquer.

Walter entra et emmena le garçon pour le divertir un peu. Le hall était vide, tout comme la réception. Pendant près d'une demi-heure, il apprit à Blas comment construire des avions et des voitures avec du papier qu'il prenait au comptoir. Ils avaient une taille idéale pour cela, de consistance douce mais pas trop légère. Le papier à en-tête avec le nom de l'hôtel était le moindre détail lorsqu'il s'agissait de construire ces petits avions en papier. Je n'avais pas faim, même si je n'avais pas déjeuné. Il se sentait mieux, et ce n'était pas moins un facteur de savoir que les autres dormaient, hors du danger que représentaient les chiens, même loin de commencer un travail que personne ne voulait faire. Le seul qui n'était pas là était Ruiz, il était probablement encore à l'hôpital.

Il vit entrer Santos et fut surpris, car il n'avait pas pensé à lui depuis qu'il avait quitté le bar la veille.

-Bonjour, Marquez. Ils m'ont raconté ce qui s'est passé hier, comment te sens-tu ?

Walter lui serra la main et dit :

- Beaucoup mieux, je l'ai eu à bas prix.

-Laisse-le le dire, mon ami ! Si vous aviez vu ce que les médecins ont fait hier soir près de mon commerce. Je te le dirai.

Ils se sont assis. Blas arriva en rampant sur le tapis du couloir.

-Et qui est ce petit bonhomme ?

-Le fils d'Ibáñez. Les chiens ont tué la mère samedi.

-L'enfer...! – se lamenta-t-il en se frappant le front avec la paume de la main. - Maintenant, je comprends pourquoi il fait ce qu'il fait. Je me demandais comment un professionnel comme lui…

-C'est vrai, Gaspar. Il se venge du mieux qu'il peut.

-Je ferais pareil, je suppose, mais depuis un moment je me sens de plus en plus lâche. Je ne sais pas si c'est parce que je suis devenu commerçant, et la vérité est que je passe la plupart de mon temps seul, à l'exception des clients, bien sûr.

Blas s'arrêta pour s'appuyer sur les genoux de Santos. Gaspar le souleva avec des mains inexpérimentées et commença à le soulever sur ses jambes.

-C'est un beau garçon et il ressemble beaucoup à son père. Dieu merci, il est encore un bébé, il doit à peine se rendre compte de ce qui lui est arrivé.

-Je pense que oui, et c'est un garçon très calme. Tout est mis en place même si cet hôtel est dans le chaos ces jours-ci. Parfois, nous ne mangeons pas, ne dormons pas, ou comme maintenant, le père ne s'est pas encore levé.

-Laissez-le se reposer, car ce soir ils vont retourner à la chasse. Je pense que je vais les rejoindre cette fois, voir si je peux reprendre un peu mon courage.

Santos se moquait de lui-même et Walter lui proposa à boire.

-Un café au sherry ?

- Condamner! "Merci, architecte", dit-il en cherchant le gérant.

-Ne t'inquiète pas, Ansaldi est dans sa chambre, je crois, je ne l'ai pas vu depuis que je me suis levé.

Mais à ce moment-là, le neveu sortit de la cuisine. Sa main était bandée mais il avait l'air bien.

-Manuel ! –Santos le salua en lui ébouriffant les cheveux. –Ils m'ont dit qu'ils t'avaient mordu…

-Je vais mieux maintenant, ça ne fait presque plus mal.

-Et ton oncle ? –Márquez a demandé.

-Dans la chambre, en train de regarder son album photo, comme toujours. Ils veulent ça Est-ce que quelque chose vous aide ?

-Eh bien, si tu en as envie. J'ai apporté deux cafés forts et un verre de sherry.

Manuel est parti et Walter a pensé au garçon. Il avait l'air un peu plus grand, en meilleure forme qu'avant d'être blessé. Lorsqu'il revint avec le plateau et les cafés, il lui demanda en plaisantant :

-Qu'est-ce qu'ils t'ont fait à l'hôpital ? Tu es plus belle qu'avant.

-Rien, ils m'ont guéri la main. Mais l'oncle dit que c'était à cause de la morsure du chien. La salive renouvelle les cellules sanguines.

Les autres se regardèrent avec une expression commune de moquerie.

-Et tu remarques une différence ?

-Eh bien, je pense que je réussis mieux en comptabilité et en mathématiques. Avant, je dessinais des choses, des inventions, je ne sais pas, mais maintenant c'est plus facile pour moi.

Il était gêné de continuer à parler et il se dirigea vers la cuisine.

-Cet Ansaldi est un gars très étrange. Ça l’a toujours été.

-Et depuis quand le connais-tu ?

-Je pense pour toujours, je ne me souviens même pas de la date d'ouverture de cet hôtel. C'est drôle, mais je ne m'en souviens pas...

-Ce n'est pas grave, c'est juste de la curiosité...

À ce moment-là, Ruiz entra. Il arriva la tête baissée, distrait, et ne les remarqua que lorsqu'il passa devant le canapé.

-Docteur Ruiz...

-Bonjour, Gaspar. –Il regarda Walter et demanda :

-Mieux?

Márquez hocha la tête et voulut savoir.

-Tu viens de l'hôpital ? Ont-ils fait une autopsie sur Alma ?

Ruiz le regarda sans répondre, fit un geste dédaigneux de la main et commença à monter les escaliers. Ils entendirent la porte de leur chambre se fermer brusquement.

-Il a dû se passer quelque chose...

-Oui, bon, je laisse tomber Walter, je dois m'occuper de mes affaires et tu as des problèmes à résoudre. A plus tard.-Il partit en disant au revoir à Blas avec un baiser avec une odeur de xérès et de salive sur sa barbe, ce que le garçon semblait apprécier.

A six heures de l'après-midi, Walter et Blas étaient sur le canapé, endormis et éclairés par les derniers rayons du soleil qui descendaient derrière les maisons d'en face. Dergan et Ibáñez sont descendus ensemble, fraîchement lavés et rafraîchis. Ils portaient des vêtements propres.

-Regardez ces deux-là… – dit Mauricio.

Ibáñez a ramassé Blas et l'a réveillé pour lui donner une collation. Il était de meilleure humeur, la chasse de la veille avait représenté quelque chose de nouveau pour lui, peut-être parce que c'était quelque chose qu'il avait fait de ses propres mains pour compenser la mort d'Alma. Et la nuit suivante, il se sentirait encore mieux, plus fort et d'humeur exultante. Walter se réveilla et les salua tous les deux.

-Je suis content de te voir en bonne forme.

-Est-ce que Ruiz t'a dit quelque chose à propos des chiens ?

-Quels chiens ?

-Ceux qu'on a tués la nuit dernière, il les a emmenés à l'hôpital pour une autopsie. De cette façon, ils évitent celui d'Alma. J'aurais dû y aller moi-même, mais j'étais épuisé.

-Il est arrivé il y a presque trois heures, il ne m'a rien dit à ce sujet. Il s'est enfermé dans la pièce.

Les trois se regardèrent, mais Mateo fut le seul à monter les escaliers en courant et à frapper à la porte de Ruiz. Les autres le suivirent.

-Bernard ! Ouvrir!

Pendant plus d'une minute, personne ne lui répondit. Dergan a essayé de calmer Mateo, mais il ne voulait pas.

-Ouvre, fils de pute ! Je n'aurais pas dû te tenir pour responsable, juste toi, putain de traître !

La porte était en chêne massif et le coup insistant d'Ibáñez était à peine audible. Blas s'était mis à pleurer, et Walter s'en est pris à son père et l'a emmené en bas pour le calmer.

-Arrêtez un peu, voulez-vous ! N'allez pas de l'avant sans savoir...-dit Dergan.

-Mais tu ne te rends pas compte, il se cache parce qu'il sait qu'il nous a trahis. Qui sait ce qu'il a fait avec les chiens... -Il réfléchit un instant et se cogna le front contre la porte- ...Il les emmena probablement à Valverde. Ouvre, Bernardo, ouvre, je te casse la gueule !

Mauricio commença à éloigner Mateo de la porte.

-Alors allons voir Ansaldi, qui est celui qui lui a donné ces idées...

-D'abord je vais chier sur ce type qui se faisait appeler notre ami, ensuite je m'occuperai du vieux...-et il a encore frappé.

Mais ensuite ils entendirent la serrure de la porte, puis la poignée bougea. Parce que c'était si soudain, Mateo n'a pas essayé de pousser. Il laissa Bernardo ouvrir la porte, et ils le virent debout, complètement nu, ses courtes boucles mouillées non pas par la douche mais par la transpiration, les yeux larmoyants. Mais ce qui les a surtout surpris, c'est de voir la silhouette squelettique de Ruiz, ses côtes saillantes, son abdomen plat et étroit, ses os du bassin dépassant comme les extrémités d'un arc. Cependant, l'abdomen bougeait, comme si Ruiz avait la capacité de bouger volontairement ses intestins, sous la forme de petits mouvements ou de bourgeons qui soulevaient la peau puis cédaient. Bernardo posa ses mains sur son ventre en fronçant les sourcils comme si la douleur était déjà insupportable.

Il laissa la porte ouverte et s'allongea sur le lit. Les autres lui ont demandé ce qui n'allait pas. Il ne leur répondait pas, que pouvait-il leur dire sans leur faire croire qu'il se moquait d'eux ou qu'il était devenu fou.

-Quel est le problème? Quels sont ces spasmes ?

-Rien que tu puisses éviter, Mateo. Ils vont me dépasser maintenant. Il y a des moments où cela m'arrive plus souvent.

Dergan et Ibáñez se regardèrent sans comprendre.

-Mais tu es sûr ?

Ruiz secoua la tête en répondant oui.

"Laisse-nous tranquille, Mateo", lui demanda Mauricio.

Ibáñez commença à partir quand il entendit Ruiz lui dire :

-Je ne suis pas allé à l'hôpital.

Ibáñez s'est retourné avec colère, mais lorsqu'il a vu ce corps faible et nu sur le lit, il n'a rien pu dire et il est parti. Mauricio était assis sur une chaise à côté du lit. Il soupçonnait que son ami lui cachait une maladie grave, peut-être terminale. Il la supplia de lui dire. Ruiz décide de lui raconter tout ce qui lui est arrivé dans Le coer antique.

Dergan ne s'attendait pas à une telle explication, mais d'une manière ou d'une autre, il savait que Bernardo ne lui mentait pas. Plus que des mots, le corps de Bernardo Ruiz témoignait d'une ressemblance évidente et particulière, de cette étrange façon dont le corps d'un homme simule, bien que de manière encore lointaine, la figure d'un insecte.

## 24

À dix heures du soir, Ibáñez était prêt à partir. Mauricio chargeait toujours son arme en silence. Il ne voulait pas expliquer à Ibáñez ce qui arrivait réellement à Ruiz, même si c'était la seule façon de justifier ce qu'il avait fait. Il se contenta d'écouter les reproches et la fureur de Mateo.

-J'ai appelé l'hôpital, ils ont fait une autopsie de ma femme. Tu te rends compte? «Ils ont tout ouvert», dit-il en serrant le fusil et en regardant fixement la porte de la rue. -Dépêchez-vous, voulez-vous !

Il resta silencieux un moment, attendant que Dergan ait fini de s'habiller et de manger quelque chose avant de partir. Puis il murmura :

-D'abord les chiens, puis Valverde et le vieil homme, enfin notre cher ami Ruiz.

Il réalisa que Mauricio le regardait.

-Ne fais pas cette grimace. S'il meurt mieux pour tout le monde, je lui rendrai service en l'achevant comme un chien.

Mauricio avait peur d'aller chasser avec Ibáñez. Il était désormais un homme plus dangereux pour sa propre cause que pour la sienne. A ce moment, Santos entra.

-Bonne nuit. Je vous accompagne aujourd'hui.

Il portait un jean et une veste en cuir noir, avec des cheveux gélifiés et un solide bâton en bois.

-J'ai tué quelques chiens avec ça il y a quelques semaines. Ils ne me laissent pas porter d'armes à feu, mais cela peut aider s'ils me le permettent.

Dergan lui a dit oui, tout allait bien. Il se sentait mieux avec quelqu'un d'autre au cas où il devrait contrôler Ibáñez.

-Les garçons Benítez sont dehors. Ils veulent nous accompagner, mais je leur ai dit qu'ils devaient demander votre permission.

Dergan a accepté, Santos a regardé Ibáñez, qui ne lui a pas répondu et a regardé obstinément vers la porte. Puis elle fut surprise de l'entendre dire.

-Tu es prêt Dergan, putain de salaud ? Ou vous voulez vous peindre et porter des jupes pour sortir. Nous allons tuer, pas nous laisser baiser par ces foutus chiens.

Walter tenait Blas dans ses bras, qui finissait de dîner. Ansaldi avait regardé depuis sa chambre. Ruiz descendait les escaliers, vêtu d'un jean et torse nu. C'était comme si Mateo l'avait entendu marcher sur le tapis usé mais encore moelleux des marches, comme si ses oreilles avaient acquis l'acuité d'un chasseur expérimenté. Elle se tourna pour le regarder dans les yeux, et son silence fut plus blessant que n'importe quelle insulte qu'elle aurait pu inventer.

Ils sont sortis dans la rue. Au coin de la rue, ils rencontrèrent la famille Benítez. Ils se saluèrent par une poignée de main, comme s'il n'y avait aucune différence d'âge ou de profession. Il n'y avait que cinq hommes qui partaient à la chasse, et au lieu d'une forêt ou d'une jungle, c'était une ville. Mais l’obscurité dans ces rues de banlieue est presque la même que dans une forêt fermée éclairée uniquement par la lumière de la lune. Ici, les

lumières du porche ressemblaient à des lucioles et les lumières au mercure étaient de petites lunes vitrées.

Ibáñez avait pris le commandement cette nuit-là de sa propre initiative. Mauricio n'osait pas le contredire, il craignait que la fureur destinée aux chiens ne soit dirigée contre quiconque se mettrait en travers de leur chemin.

Cette fois, ils sont partis dans la direction opposée à celle de la nuit précédente. Ils ont parcouru quatre pâtés de maisons sans trouver aucun signe de chien. Alors qu'ils allaient continuer un peu plus loin, une voiture s'est arrêtée au milieu du pâté de maisons. C'était une Fiat 600 blanche et Santos reconnut immédiatement Rodrigo Casas.

-Gaspar –dit le boulanger.- Puisque tu m'as dit qu'ils partaient aujourd'hui, je suis venu leur dire. Cet après-midi, alors que je suis allé percevoir le loyer chez les Cortéze, j'ai entendu des bruits dans l'entrepôt de Costa.

"Nous l'avons déjà examiné hier", a déclaré Mauricio.

-Mais peut-être qu'ils n'étaient pas là hier, ils changent très souvent de place...

-Merci, allons-y.

-Je peux faire quelque chose ?

-As-tu une arme ? –Matthieu a demandé.

"Seulement le rouleau à pâtisserie", rit-il, et les autres célébrèrent.

Mais Mateo est resté sérieux et s'est éloigné.

- Alors mieux vaut ne pas le faire - dit Santos. - Nous ne voulons pas qu'il y ait plus de blessés, mais merci pour l'information.

Casas partit et ils suivirent Ibáñez. Lorsqu'ils atteignirent l'entrepôt, ils mirent leurs oreilles contre les portes et fenêtres fermées. L'un des garçons a déclaré avoir entendu des chiots pleurer. Bien que les autres n’aient rien entendu, ils ont décidé d’entrer. Ils ont fouillé le trottoir à la recherche de métal pour arracher le bois de la porte. Puis ils soulevèrent le vieux rideau rouillé. Santos a éclairé l'intérieur avec la lampe de poche, tandis qu'Ibáñez et Dergan visaient. Les Benítez attendaient à quelques mètres en arrière, les vagues étant prêtes.

Quelques rats sont sortis, mais surtout une odeur de saleté et de nourriture pourrie. Ils ne pouvaient pas soulever le rideau de plus de cinquante centimètres, alors Dergan, poussant Ibáñez, s'accroupit et entra dans l'entrepôt. Mateo l'a suivi et Santos l'a poursuivi. Les garçons, malgré

leur envie, n'osaient pas entrer. Heureusement, Santos leur a donné une raison de rester dehors :

-Regardez, au cas où les cheveux gris apparaîtraient.

Ils restèrent à la porte, méfiants à l'égard de chaque phare et de chaque voiture dont ils entendaient encore le moteur de loin.

À l'intérieur, les trois hommes avancèrent lentement, marchant prudemment sur tout verre ou métal qui pourrait être présent. La lampe de poche éclairait à peine une zone ne dépassant pas un mètre, et la distance n'était pas suffisante au cas où les chiens apparaîtraient. Seul Santos se souvenait de l'intérieur de l'entrepôt, et même dans l'obscurité et l'abandon, il était incapable de bien se localiser.

- Là, au fond, se trouvait le comptoir, et à droite, un couloir qui menait aux chambres.

-Les chiens ont dû s'y cacher pour mettre bas. "Vous restez à l'entrée du couloir", a déclaré Ibáñez à Dergan. "S'ils s'échappent, vous leur tirerez dessus." Nous regardons à l'intérieur.

Mauricio les a vu disparaître. Le faisceau de la lampe de poche disparut derrière un mur et il ne vit que l'obscurité. Il entendit les pas de ses amis, traînant leurs semelles sur le sol recouvert de multiples couches de poussière et de saleté. De l'extérieur, il entendait le bruit de la rue, qui, aussi faible soit-il, représentait un soulagement. Surtout, l'air frais a combattu l'humidité de l'entrepôt qui a aggravé la gêne à la cheville.

Soudain, il entendit les cris des garçons. Il ne comprenait pas ce qu'ils lui disaient. C'était sans doute quelque chose de mauvais, car il y avait dans leurs voix un ton d'angoisse, qui s'estompait avec le halètement de ceux qui s'enfuyaient. Puis il entendit les moteurs s'arrêter à la porte de l'entrepôt. Je savais que c'était la police. Qui aurait pu les avertir, se demanda-t-il. Casas, n'y pense même pas, peut-être Ansaldi, ou Ruiz lui-même, même si cela lui faisait mal au cœur rien que de penser qu'il en était capable. Mais le plus probable était que le type avec la moto de la veille était le véritable responsable.

Il courait dans le noir, trébuchant sur des obstacles qu'il ne pouvait pas voir, des chaises, des tables, des bouteilles. Il savait que tout ce bruit ne ferait qu'indiquer aux soldats où il s'enfuyait. Mais il n'avait pas d'autre choix que de dire à ses amis de fuir, mais il se demandait où. La seule sortie était bloquée. » appela-t-il doucement. Il ouvrit quelques portes avant de tomber sur Ibáñez et Santos, qui regardaient quelque chose au fond d'une des pièces. La lumière était faible, ils n'avaient même pas pris la précaution de vérifier les piles avant de partir.

-Les militaires! Allez! -leur a dit.

Mais ils ne lui prêtèrent pas attention. Puis il regarda vers le même endroit qu'eux et vit les corps de quatre hommes nus, avec la peau pleine de morsures et de brûlures, les visages presque méconnaissables couverts de sang et de blessures, la tête rasée et les mains liées derrière le dos. . Il entendit le bruit que les garçons avaient entendu de l'extérieur, un cri semblable au gémissement d'un animal abandonné et mourant. Cela venait d'un de ces hommes, mais c'était impossible à dire car les bouches avaient les lèvres enflées et elles se ressemblaient toutes.

-Allez! Où sort-on, Gaspar ?!

Santos le regarda et semblait avoir juste réalisé ce que Mauricio lui demandait. Depuis l'entrepôt, on entendait le bruit métallique du rideau qui était cabossé, puis les pas des bottes sur le sol.

-Laisse-moi réfléchir... Costa avait une sortie à l'arrière, vers la maison.

Ils sortirent tous les trois dans le couloir et virent les lanternes approcher. La porte arrière n'était pas fermée, mais la rouille avait endommagé la serrure et les charnières. Ibáñez a tiré deux fois sur la serrure et la porte s'est ouverte. Ils se sont rencontrés dans le jardin Cortéz. L'herbe était mouillée et les chiens aveugles les accueillirent.

Les animaux se battaient avec les autres chiens qui vivaient là, alors ils les ignorèrent au début. Ils ont tiré en l’air pour les faire fuir, mais ce fut une autre mauvaise décision cette nuit-là. Les chiens aveugles étant désormais prévenus, ils laissèrent les autres, qui s'enfuirent se cacher dans l'entrepôt à l'arrière. Et ils cherchèrent les hommes.

Dergan et Ibáñez les ont pointés du doigt, Santos s'est placé entre eux avec son bâton prêt. Ils avancèrent lentement vers la maison. Depuis l'entrepôt, la police est apparue. Quelqu'un a ouvert la porte de la maison et la voix et la musique de la maison se sont fait entendre. e un tourne-disque jouant la dernière danse de Moussorgski, qui parle de la mort comme un maréchal parcourant le champ de bataille.

"Par ici !" dit une voix de femme.

Ils regardèrent vers le porche et virent María Cortez leur faire signe d'entrer.

"Nous n'avons qu'une seule chance", a déclaré Mauricio. – Courons aussi vite que possible.

De la rue, d'autres chiens blancs sont arrivés.

"Mon Dieu", murmura Santos, et sa pâleur devint si évidente qu'ils durent tous deux le tenir par les bras et courir avec lui jusqu'à la maison. Mais ensuite, ils ont entendu un coup de feu et Ibáñez a senti que le poids qu'il portait était désormais le double. Ils étaient sur les marches du porche, lui et Santos, mais Dergan resta allongé dans le jardin. Il regarda vers

l'entrepôt, mais la police était déjà rentrée à l'intérieur. Il est allé là où se trouvait Mauricio. Il la retourna et regarda son visage aux yeux écarquillés et sans expression. Autour de lui, les chiens, plus d'une dizaine, le menaçaient avec leurs crocs sortis et leur bave de salive jaunâtre. María Cortez a aidé Santos à se lever et ils sont tous deux entrés dans la maison. La porte s'est fermée. Et pendant un instant, Ibáñez crut qu'aucun toit ne l'accepterait, qu'aucune porte ne le protégerait du danger et de la terreur qu'il avait déjà vu deux fois en deux jours.

Il regardait les chiens qui l'entouraient, ces chiens qui savaient l'observer avec leur odorat et leurs oreilles avec plus d'acuité que lui, capable de toutes les potentialités de ses yeux, n'aurait pu voir dans toute sa vie. Parce que les chiens étaient autre chose, formés là en cercle, presque uniformes avec cette finesse de leur poil blanc sur leur corps robuste. Et au-delà de la clôture, d'autres arrivaient les uns après les autres, tandis que les sirènes résonnaient dans la nuit. Des voitures qui arriveraient probablement très prochainement pour emporter tous les corps, ceux de l'entrepôt et ceux des deux. Celle de son ami vétérinaire et des siens, qui seraient bientôt entre les crocs des chiens, tirés et déchirés comme une proie dans une prairie africaine.

Puis il entendit la voix de Ruiz. Il leva les yeux et vit la silhouette faible et décharnée de Bernardo portant une sorte de torche pour effrayer les chiens sur son chemin, mais il ne pouvait pas dépasser la clôture.

-Le fusil ! – Il l'entendit crier.

Mais il ne pouvait pas le comprendre à cause des aboiements. Ruiz lui a encore crié dessus tout en menaçant les chiens qui tentaient de s'approcher de lui avec la flamme. Mateo a vu l'arme de Mauricio, l'a saisie et l'a jetée dans le jardin. Des chiens ont couru vers elle, les animaux ont reniflé l'arme et sont revenus là où ils se trouvaient.

Bernardo a sauté par-dessus la clôture et a failli laisser tomber la torche, mais il l'a tenue à temps et a fait fuir les chiens qui le menaçaient. Il l'a ensuite relâchée et a immédiatement saisi l'arme. Il a commencé à tirer de manière presque plus experte que Dergan. Il visa et tira sans manquer un seul coup, et lorsque les premiers chiens commencèrent à tomber, les autres prirent peur et s'enfuirent. Seuls quelques-uns erraient dans le jardin sans savoir où s'échapper. Ils ont sauté sur les autres chiens morts, se sont écrasés contre les murs de la maison ou de l'entrepôt, contre la clôture. Ruiz a tiré à nouveau, il semblait déterminé à ne laisser personne en vie. Bientôt, le jardin fut couvert de cadavres et Mateo, en les regardant, sentit que maintenant il entendait clairement la chanson venant de la maison. La musique entourait Bernardo alors qu'il tirait les derniers coups de feu et marchait parmi les corps pour voir si l'un d'entre eux était encore en vie, comme un maréchal victorieux.

Beaucoup plus loin, dans la rue, se trouvait Ansaldi. Son visage brillait de sueur et il haletait comme s'il était venu en courant. Il avait l'air plus âgé, et Mateo pensait que c'était comme voir un homme fini il y a longtemps, en regardant ce massacre, ce champ de chiens qui, d'une manière incertaine et absurde, constituait sa progéniture.

Bernardo est arrivé là où se trouvaient ses amis. Il s'agenouilla près du corps de Mauricio et ferma les yeux. Il regarda Mateo avec tristesse et Ibáñez vit qu'il pleurait, le front ridé et la bouche tombante comme si son visage était celui d'une poupée ancienne déformée par la chaleur du feu et des armes. Mateo croyait pleurer pour Mauricio, mais il pleurait aussi, même si Mateo ne le savait pas encore, pour ce qu'il venait de sacrifier. Il pleurait pour les deux choses, sûrement, et aussi pour ce qu'il venait de voir cette nuit-là, l'inconséquence redoutée de chaque mort et la décrépitude incorruptible du monde.